LE DIVAN

Volume 31

No. 261-268

39e-40e Année

1947-1948

KRAUS REPRINT

Nendeln, Liechtenstein

1968

LE DIVAN

Volume 31

No. 261-268

39e - 40e Année

1947-1948

KRAUS REPRINT

Nendeln, Liechtenstein

1968

Reprinted with the permission of Editions Le Divan, Paris

KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein

Printed in Germany
Lessingdruckerei in Wiesbaden



ARCHIVES SENTIMENTALES

Souffre, mon âme, souffre. Nous avançons
et bientôt le voyage s'achève.

Alph. RABBE.

LES jours où l'équipage du comte de Vallon chassait à courre dans la forêt d'Halatte, d'obsédants aboiements, ouatés par la distance et les rideaux d'arbres, immobilisaient notre colonne de collégiens en promenade sur les sentiers éblouissants d'automne. Quelquefois la meute s'approchait et soudain, au bout de l'allée mordorée, entre les fûts rigides, apparaissait le cerf magnifique.

La tête jetée en arrière pour éviter que ses bois ne se prissent aux branches, il essayait d'échapper aux chiens affamés, hurlant à sa poursuite. Son apparition était de courte durée. Il s'enfonçait dans les taillis, nous laissant tout pantois d'émotion. Alors c'étaient les « patapan, patapan » des beaux cavaliers, vêtus de rouge, et des belles amazones aux longues jupes noires, que leurs chevaux, galopant avec un bruit sourd sur l'humus épais, emportaient vers la curée prochaine.

Et notre serpent collégien se mettait à onduler, attiré lui aussi vers l'écœurante scène que rachetait à grand'peine la plainte déchirante des cors. Comme ils s'y entendaient, les beaux hypocrites, à pleurer avec une feinte douleur la mort de la noble bête, grossièrement dépecée sur place par des valets à face de brutes, en livrées galonnées d'or !

Quand la chasse à courre, déroulant ses fastes anachroniques et barbares du côté de Senlis ou de Fleurines, ne venait pas jusqu'à nous, nous organisions nous-mêmes, avec une cruauté à peine plus excusable, sous l'œil morne d'un surveillant rêveur, la chasse de l'écureuil. Apercevions-nous l'une de ces gracieuses bêtes, nous nous mettions à pousser des cris sauvages et à frapper les arbres de nos bâtons. L'écureuil sautait de branche en branche. Nous le poursuivions. Affolé par notre tintamarre, il finissait par tomber à terre. Nous lui jetions nos capuchons. Nous le capturions. Le plus souvent, il réussissait à échapper aux mains maladroites qui s'efforçaient de le tenir prisonnier tout en craignant de le blesser ou d'en être mordues.

Un jour, je réussis, par malheur, à ramener jusqu'au bout notre proie. Sur la fenêtre du surveillant une cage attendait, flanquée d'une annexe tournante. On l'y mit. Dédaigneux des noisettes qui lui étaient offertes, mon écureuil tout de suite s'immobilisa. Le lendemain, son petit œil noir commença à s'éteindre. Les images de la grande forêt heureuse y chaviraient doucement. Le troisième jour, le concierge du collège — je le vois encore — malingre, portant binocles, casquette plate et long tablier bleu, prenait une paire de pincettes (il avait horreur des bêtes mortes) pour tirer de la cage le délicat petit corps fauve et le jeter, avec un frisson de dégoût, dans la fosse du jardin potager. Ce soir-là, au dortoir, une mélancolie insoupçonnée m'envahit et la solitude me pesa lourdement sur le cœur, dans les ténèbres où clignotait le papillon du gaz.

J'ai gardé des grammaires et des littératures que

j'avais en ce temps-là. Je les feuillette quelquefois. Se peut-il que j'eusse si peu de respect pour les livres ! Les pages de garde en sont garnies de bonshommes et d'essais de signature. Mais j'aimais déjà les poètes. Dans des *Morceaux Choisis* ornés de portraits, je retrouve un François Coppée couronné par mes soins d'une auréole, un Leconte de Lisle circonscrit de lauriers, un poème de Lamartine flanqué d'un « bravo » enthousiaste, tout cela fait non pas d'un crayon discret, mais d'une plume lourdaude et gorgée d'encre, de cette encre aimée des collégiens, agressivement violette et qui, fraîche, sent si bon l'amande amère.

Quel beau temps que celui où je découvrais les écrivains, les peintres, les musiciens ! Je me jetais sur les livres avec un murmure de jouissance comme un affamé sur un morceau de pain. Aujourd'hui, je ne les lis ni ne les salis plus. Ils m'ennuient. Tout m'ennuie. Aucune satisfaction profonde ni dans le travail, ni hors du travail. Les plaisirs sont vulgaires à la fois et coûteux ; la littérature, les journaux, sans saveur ; les amis que j'aime, lointains, et leurs propres soucis les occupent assez. Seule, tu sais encore me consoler, ô musique, tu sais amortir mes naufrages. Je plonge en toi comme en un océan d'oubli et m'abandonne à tes caresses. Mollement tu me roules, m'entraînes, me bouscules, m'enlaces, tel un noyé que la vague et les courants se disputent tendrement avant de le recracher sur la plage.

Un soir d'automne, à Epernon, derrière la gare, j'ai échoué dans un pauvre hôtel, tenu par une vieille dame distinguée. Elle avait pour unique servante une petite bossue qui riait sans cesse, d'un rire candide et frais, riait dans la cuisine où mijotait une médiocre fricassée, riait dans le couloir sonore aux porte-manteaux nus. Et soudain son rire faisait irruption dans la salle-à-manger où je dînais seul. Au dessert, — c'était trois prunes qu'elle m'apportait sur une assiette blanche — je la complimentai sur sa gaîté et me levai en allumant une cigarette.

Devant moi, un vieux piano montrait ses dents jaunis. J'en frappai du doigt quelques-unes : d'aigrelettes notes s'échappèrent de la caisse noire et les candélabres dorés qui s'y accrochaient, tirés d'une longue léthargie, vibrèrent. La petite bossue s'était approchée : « Vous jouez du piano, dit-elle, je vais chercher mes chansons. » Elle disparut. Son rire grimpa l'escalier. Elle revint bientôt avec un paquet de feuilles fanées dans les bras : romances populaires déjà vieillies, déjà oubliées, *L'hirondelle du faubourg*, *Elle est de l'Italie*, *La valse d'un soir*...

Complaisant, je m'installai sur le tabouret branlant et, tant bien que mal, la cigarette aux lèvres, je jouais en chantonnant les pauvres mélodies. La petite bossue ne riait plus. Elle s'était assise derrière moi. La vieille dame distinguée vint la rejoindre. Il fallut que je reprisse plusieurs fois les refrains préférés :

Il fait si bon près de toi
Que j'y passerais ma vie...

Réveillé et dégourdi, l'instrument consentit à émettre des sons légèrement fêlés d'épinette qui paraient d'un pathétique imprévu, d'une grâce inquiète, une misérable musique, facile et vulgairement tendre. Quand enfin je me levai, mon auditoire sembla retomber brutalement sur terre : « Allons, Marie, vous n'avez pas terminé la vaisselle. Il est tard. Je vais conduire Monsieur à sa chambre. » La petite bossue quitta son siège, ramassa son paquet de chansons et s'enfuit vers le couloir. Son rire y fusa brusquement. Mais j'avais eu le temps de la voir s'essuyer furtivement les yeux avec le bout de mouchoir qu'elle triturait depuis le début de l'innocente soirée entre ses mains fébriles.

Et moi-même j'étais monté en silence dans ma chambre. La vieille dame avait posé la bougie sur la table de chevet, en me souhaitant bonne nuit. Je ne pouvais pas détacher mes yeux de la flamme pointue qui ressemblait à un bouton de rose fré-

missant. De la gare toute proche, m'arrivait le grelottement sans fin d'une petite sonnerie frileuse.

Comme les jours sont tristes ! Comme Dieu semble loin ! On se contente de joies tellement infimes que leur somme est légère comme un collier de pacotille. On marche alourdi par le poids d'indéfinissables peines ou de soucis vulgaires. On voudrait de la beauté et de l'amour s'élevant comme un chant pur à deux voix parallèles, ou bien, à la manière du vieux Bach, se poursuivant, s'enlaçant, se répondant avec allégresse, invisible réseau de fraîcheur et de transparence au-dessus de nos têtes lourdes. On voudrait que tout le monde fût heureux, que personne n'eût de peine. On voudrait que la vie fût comme cette route admirable qui accueille le voyageur quand il arrive à Amboise au début de l'automne, en ce faubourg appelé Saint-Denis-Hors. Elle est bordée de grands platanes qui, au moindre souffle, se dépouillent soudain, avec des frémissements chuchotés, de leurs feuilles jaunies. C'est alors une pluie oblique d'une multitude de légers sequins d'or, accompagnée d'une musique de soie. On a l'impression d'aborder une ville de bonheur. Le cœur se dilate et s'ouvre dans une attente merveilleuse.

En ai-je connu, en revanche, de ces petits matins sales et tristes, aggravés d'une brise aigre et malveillante, images plus exactes de la vie quotidienne ! Cette ville de province, d'une laideur morne, où j'arrive à l'aube, serait-elle abandonnée de ses habitants découragés ? Non, ils dorment encore derrière leurs persiennes closes. Dans le ciel qui a le glauque et le trouble de la mer, les nuages ont la forme et la couleur des squales. Filant comme des souris, de vieilles femmes haillonneuses glissent sous les portes, à l'endroit où le seuil usé dessine une lèvre pendante, le journal local encore gras d'encre d'imprimerie. Ma valise me pèse au bout du bras. Je la dépose sur un banc et m'assieds à côté d'elle. Heureux chien qui rentre chez son maître, après une nuit d'aventure ! Il ignore les abîmes de la méditation, le fiel du doute,

les affres de l'intelligence, les tortures du souvenir. Indifférent à tout, il flaire les décheᴗs, en trottinant vers la maison où l'attend sa pâtée. Quand la terre sera lasse de porter les hommes, elle se secouera comme il le fait quand les puces l'irritent, et nous tomberons dans l'espace infini pendant l'éternité. Un matin pareil ne peut défriper l'âme, A travers une persienne, une voix soudain filtre, hésitante, fausse, un peu rouillée. A partir d'un certain âge, quand un homme chante en faisant sa toilette, il est à craindre que ce soit un égoïste ou un sot. Comme si elle avait attendu ce signal, une main sort d'une lucarne et secoue mollement un chiffon poussiéreux. C'est bien le seul signe d'adieu que méritait une nuit capable de nous léguer une aussi méchante aurore !

Triomphe, ô rêveur, de tes nostalgies ! Debout ! Reprends ta valise. La ville s'anime. Le bruit s'en empare. Les boutiquiers sont à leur manivelle. Les rideaux métalliques se lèvent en grinçant. L'heure de l'action a sonné ou, tout au moins, de l'obéissance. Je ne serai jamais un homme d'action. L'homme d'action m'étonne et m'effraie. Il tranche dans le vif. Il ne craint pas de blesser. Il s'inquiète peu de faire souffrir. Il n'hésite pas même à écraser. Il commande. Il régit. Il parait que c'est nécessaire. Au Paradis Terrestre, il n'y avait pas d'homme d'action. L'homme d'action est né de la Chute. C'est un produit naturel et logique de la terre d'exil. Il remplace momentanément Dieu. Mais, comme il est ordinairement maladroit, la casse est énorme. Onéreux intérim ! Nous avons fait surabondamment la preuve de notre incapacité. Qu'attend Dieu pour intervenir ? Qu'est-ce qui L'empêche de renoncer à ce mutisme désespérant dont Charles Péguy a essayé de Le faire sortir, en Lui préparant ses discours, en Lui disposant un vocabulaire à la fois pratique, touchant et magnifique ? Il me semble qu'on entendrait avec une joie immense la voix de Dieu traverser l'air : « Mes enfants, vous vous y prenez comme des sots. Depuis des siècles, Je vous vois,

mes enfants, empêtrés dans vos manigances. Rentrez dans le rang, vous autres, les hommes d'action. Vous M'en avez fait trop voir. Je rétablis le Paradis Terrestre ! » Et tous, nous serions immédiatement réintégrés dans le Poème primitif. Quelles clameurs alors ! Et c'en serait fini à jamais des bêtes traquées — cerfs ou écureuils —, des petites bossues privées de tendresse, des aurores sinistres et des nuages de suie fuyant au ras des toits.

Pierre Arrou.





INSTANTS

DANSEURS

Ce sein aigu, plus aigu le désir,
Au milieu de la foule une entente secrète...
Est-ce enfin pour ce soir, te laisses-tu saisir,
Plaisir, Amour ? Déjà la musique s'arrête.

LE SAULE

Le saule est si léger que dans sa transparence
On voit rêver l'oiseau,
Un ciel d'argent rosé tremble dans son réseau,
La brise le balance.

FANTASQUE

Une averse docile aux caprices d'avril
Dans un rai de soleil flotte avec les fumées,
Le jardin brille et chante et soudain le grésil
Tambourine aux vitres fermées.

LE CRAPAUD

Voici que l'ombre éteint chaque fleur, chaque bruit,
L'ancolie est reclose et déclose la rose,
Mais voix pure rêvant sur tout ce qui repose,
La perle du crapaud tombe au cœur de la nuit.

OCTOBRE

Dans une odeur de brume et de pomme gaulée
Combien de fois, debout aux barrières des champs,
Ai-je vu galoper sur les jaunes couchants
Octobre ! tes poulains et leur croupe ondulée.

PRÉSAGE

La rousse giroflée aux couleurs de l'abeille
Comme elle sent le miel.
Bientôt nous te verrons sur l'azur d'un beau ciel
Palpiter comme une aile, Eté, blonde merveille.

CRÉPUSCULE

Un long frémissement de cigales unit
La terre chaude encore et sa première étoile,
Dans le pin transparent la pie rentre au nid
Et de perleuse nuit la colline se voile.

LA MOUETTE

Cri déchirant un ciel de cendres et de suies,
Une Mouette a frôlé le cœur épais des villes ;
Respire avec l'odeur des embruns et des pluies
Tout l'Océan cabré sur la grève des îles...

AURORE

L'or jaillit ! L'univers, odorante corbeille,
Renaît avec ses eaux, ses baumes, ses jardins,
Et ton cœur, oublieux de ce que fut la veille,
Jubile comme Adam à ses premiers matins !

VIOLETTE RIEDER.



LA BELLE ET LA BÊTE

« L'ADMIRABLE du cinéma c'est ce tour de cartes perpétuel qu'on exécute devant le public et dont il ne doit pas connaître le mécanisme. » Ce mécanisme, M. Jean Cocteau vient pourtant de nous le faire entrevoir en nous livrant le journal de son dernier film, la Belle et la Bête.

Nous lui sommes d'autant plus reconnaissants de cette « trahison » que notre époque passionnée de documents préfère souvent l'histoire et l'ébauche d'une œuvre à l'œuvre elle-même. Nous aimons qu'un magicien nous livre ses secrets, et combien, ici, le sujet traité et le nom de l'auteur nous en laissaient supposer !

Un monde de difficultés techniques — dont s'émerveillera le profane — était à surmonter, ainsi que la maladie, le découragement, et, outre cet occasionnel, le permanent souci d'une âme de poète. C'est là ce qui donne à cet ouvrage qui pourrait n'être qu'anecdotique, une valeur plus profonde.

La création chez Cocteau est un combat personnel avec une destinée hostile. « L'œuvre nous déteste, affirme-t-il, et cherche n'importe quel moyen criminel

de se débarrasser de nous. » Et de mettre au nombre de ces moyens jusqu'aux maladies qui l'assaillirent au cours des prises de vue.

Mais le poète supportera tout avec héroïsme car « il n'est qu'un domestique aux ordres d'une force qui le commande et... un véritable domestique n'abandonne pas son maître et l'accompagne jusque sur l'échafaud. »

Cette mission poétique, les circonstances la rendaient particulièrement ardue. L'écart entre la conception et la « réalisation » apparait bien plus difficile à combler dans un film que dans une œuvre littéraire. Il ne s'agit plus de jongler avec des mots mais de se battre avec la puissance étrangère des machines, et pour exprimer quoi ? un rêve : « Une chose qu'on a longtemps rêvée, imaginée, vue sur l'écran invisible, il faudra... la rendre solide, la sculpter dans l'espace et dans la durée. Et cela par bouts, à l'envers, à l'endroit, avant, après, de telle sorte que le montage la remette en ordre et la déroule selon la vie. »

De ce travail haché, incohérent, il faut pourtant que la poésie surgisse, intacte. Car le scénario ne présente aucun fait véritablement dramatique, aucune « arête » qui puisse retenir le spectateur par une émotion autre qu'esthétique. Il faut plaire. Il faut nous plonger dans cette irréalité poétique que crée le « Il était une fois » des contes. Que l'illusion se dissipe un instant et le spectateur réveillé retrouve son scepticisme et ses préjugés.

Est-ce à dire qu'une telle tentative cinématographique, celle d' « un poète qui raconte par l'entremise d'une camera », soit vouée à l'échec, je veux dire à l'incompréhension ? Je ne le crois pas. Il reste en chaque homme, ou presque, assez de bonne foi enfantine pour accepter le merveilleux. Encore faut-il qu'on le lui présente habilement. Or Cocteau, qui réclame de nous tant de crédulité, semble en avoir singulièrement manqué lui-même. Il a rationalisé cette féerie au point que le féerique y devient insolite.

On a beaucoup admiré — avec raison — des trouvailles comme les statues vivantes, les mains sans corps, mystérieux serviteurs de la Bête, qui portent les flambeaux, versent les vins, soulèvent les tentures ; mais ce sont là des éléments permanents du décor auxquels le cours du film nous donne le temps de nous habituer. Eux mis à part, il reste quatre ou cinq miracles trop rares pour créer une atmosphère de magie et que le public accueille avec réticence. Le « truc de la larme », par exemple, contrairement à ce que croyait Cocteau, n'a pas réussi. Une jeune fille comme les autres, un peu plus belle seulement, pleure au chevet de son père malade et sur ses joues, les larmes deviennent diamants. C'est ravissant mais une moitié de la salle rit. Ce miracle qu'il ne faudrait que surprenant semble déplacé. Le climat du film ne nous y préparait pas.

La même sobriété est observée jusque dans les séquences relatives à la Bête, qui pourtant, devaient permettre quelques effets. On nous les a si bien mesurés que, là encore, nous n'éprouvons ni surprise, ni cette attente un peu effrayée, délicieuse au spectateur.

On conçoit bien de quels scrupules procède cette économie de moyens et qu'un tel sujet traité par d'autres fût facilement tombé dans l'excès contraire. Mais alors, qui sait s'il n'eût pas gagné en vie ce qu'il perdait en noblesse ? Ici, le déroulement trop égal des magnifiques images donne au film une allure artificielle et comme contrainte dont l'auteur lui-même semble s'être aperçu : « ... je constate, écrit-il, que le rythme du film est un rythme de récit. Je raconte. Il semble que, caché derrière l'écran, je dise : alors il se passa telle et telle chose. Les personnages n'ont pas l'air de vivre, mais de vivre une vie racontée. Peut-être était-ce nécessaire pour un conte. » Peut-être en effet, mais le charme qu'exerçait les contes de fées sur notre enfance ne tenait-il pas à ce que nous les croyions vécus ?

Le dialogue ne fait qu'accentuer cette impression

de monotonie. Les répliques peu nombreuses sont articulées avec une lenteur excessive par les principaux personnages et surtout la Bête. « Le style du film, nous explique Cocteau, exige un relief et un manque de relief surnaturels. On y parle peu. On ne saurait se permettre le moindre flou. Les phrases sont très courtes et très précises. L'ensemble de ces phrases... forme les rouages d'une grande machine incompréhensible dans son détail ». Nous connaissons ces principes pour en avoir admiré l'application dans *L'éternel retour* On n'est pas près d'oublier ce pur dialogue où chaque phrase résonnait d'une importance fatale. Tout y était utile, rien n'y était vulgaire. Dans *La Belle et la Bête* au contraire, il y a des phrases mortes. Lorsque Ludovic, le frère de la Belle, et son ami Avenant essaient de pénétrer dans le pavillon de Diane (où sont enfermés les trésors de la Bête) et qu'ils voient la porte résister à leurs efforts, l'un confie à l'autre : « Nous n'entrerons pas par la porte. » Un peu plus tard, Avenant, lorsqu'il a brisé le toit en verrières du pavillon, s'exclame : « Du verre, c'est du verre ! » De telles phrases sont elles nécessaires et ne pouvait-on leur donner un tour moins commun ?

En revanche, je ne qualifierai pas de vulgaires comme d'autres l'ont fait les rages bruyantes des sœurs de Belle. Leurs injures, les gifles qu'elles distribuent à leurs « petits laquais » ont une verdeur molièresque du meilleur aloi. Toutes les scènes où apparaissent ces filles insupportables nous font souvenir des « *Précieuses ridicules* ». Ce qui choque, ce sont des négligences d'expression comme celles qui reviennent trop fréquemment dans la bouche du marchand : « Vous êtes curieux vous... Je voudrais vous y voir... », etc.

Faut-il les considérer comme une concession au grand public ? Dans ce cas, j'ai peur qu'elle ne soit malencontreuse. L'irréel aussi a sa vraisemblance qu'il importait plus de respecter que la nôtre. La moindre erreur dans un film de cette sorte était plus

grave que dans tout autre parce qu'elle tuait notre rêve.

La moindre erreur aussi, se remarquait davantage, isolée parmi tant de beautés. C'est là le sort des œuvres presque parfaites : on leur en veut de ne pas l'être tout à fait.

Mais l'effort, ici, me semble principal, et il est bon qu'un livre en garde le témoignage. Effort contre le mauvais goût du public, effort contre le conformisme facile que les cinéastes ont imposé depuis cinquante ans à ce qui devrait être un art, à ce qui n'en deviendra un que par quelques esprits de la classe de M. Jean Cocteau. Certes il a fait de son mieux « pour prouver que la France peut encore se battre contre des forces géantes. Que dis-je ? *Ne peut plus se battre que contre des forces géantes.* »

Claude Badalo-Dulong.





LA PRISON DE JULIEN SOREL

Le romantisme avait repris le thème de la prison et lui avait conféré un éclat sombre et tout nouveau. Walter Scott avait en 1818 décrit la prison d'Edimbourg. Vigny en 1826, dans *Cinq Mars*, avait donné à ses lecteurs une image complaisante de Pierre-en-Scize. Victor Hugo de son côté venait en février 1829, dans le *dernier jour d'un condamné*, de représenter sous un jour terrifiant la prison de Bicêtre. Le livre n'avait pas paru depuis trois jours que Stendhal affirmait que *le condamné* faisait *horreur* (1). Aussi, lorsque moins de neuf mois plus tard il eût lui-même décidé d'écrire le roman d'un jeune déclassé que son ambition et ses impétueuses passions conduisent à l'échafaud et qu'il se vit obligé de traiter à son tour le sujet de la prison, chercha-t-il à se tirer d'affaire par un procédé nouveau et qui seul convenait à la logique de ses goûts et de ses

---

(1) *Correspondance* VI, 265 (10 février 1829).

sentiments. Il abhorrait autant les outrances verbales de Victor Hugo que les minutieuses descriptions du décor si chères à Walter Scott. Pour fuir à la fois le mélodrame et l'horrible et ne pas tomber dans l'ennui de longues pages d'inventaire, il résolut de ne pas décrire la prison et le cachot de son héros, mais d'en rendre sensible le mortel inconfort par un constant procédé d'opposition et de répétitions.

Aussi voyons-nous dans *le Rouge et le Noir* Julien Sorel passer le temps de sa détention préventive au plus haut d'un donjon gothique dont il admire « la grâce, la légèreté piquante » et dont « par un étroit intervalle entre deux murs au delà d'une cour profonde il avait une échappée de vue superbe ». Stendhal aimait personnallement à jouir ainsi de vastes horizons et nous savons quelle plénitude il saura, dans *la Chartreuse de Parme*, redonner au thème de la prison aérienne (1).

Julien Sorel ne dut jouir plus de deux mois des plaisirs de la solitude, de la méditation, de l'air pur et d'un beau paysage. Condamné à mort, on ne le reconduisit pas dans son donjon : on le mit au cachot. Et c'est dans ce *séjour dégoûtant* qu'il passera les deux derniers mois de sa vie. Dès lors il ne cesse de se demander s'il pourra supporter « l'air humide de ce cachot ». Ainsi coulent les jours. Néanmoins « le mauvais air du cachot devenait insupportable à Julien ». « Le cachot si laid, si humide » lui donnait des accès de fièvre où il ne se reconnaissait pas. « Le mauvais air du cachot produisant son effet, sa raison diminuait ». « Par bonheur, le jour où on lui annonça qu'il fallait mourir, un beau soleil réjouissait la nature, et Julien était en veine de courage. Marcher au grand air fut pour lui une sensation délicieuse... »

Nulle autre phrase ne pouvait mieux exprimer

---

(1) Pierre Martino : *De quelques thèmes de roman chez Stendhal*. Le Divan, janvier-mars 1944, n° 249.

l'enlisement fatal qu'avait éprouvé le prisonnier dans sa basse-fosse !

Si l'on se demande maintenant quel degré de créance il convient d'accorder aux affirmations du romancier, il paraît assez inutile de mener à Besançon une enquête aux fins de savoir si, aux environs de 1830, la prison destinée aux condamnés à mort, répondait à une aussi sombre vision. Stendhal n'a jamais mis les pieds à Besançon et le plus précieux de ses renseignements sur l'atmosphère des prisons lui vient de Grenoble.

La prison de Grenoble n'était pas sinistre d'aspect comme Bicêtre à Paris. Elle avait été transférée, à la fin du XVIe siècle à côté du Palais de Justice, contre lequel elle se trouvait au temps de Stendhal, ayant le Théâtre à sa gauche. La porte principale donnait sur la place Saint-André, presqu'en face l'Eglise de ce nom, en briques rouges. En outre cette place avait accès au Jardin de Ville et à l'ancienne demeure du connétable de Lesdiguières. Cette prison était néanmoins redoutable par ses cachots non aérés.

Un rapport de la Commission de surveillance de cet établissement pénitentiaire en avait, dès l'année 1813, signalé les défauts graves. Et Stendhal, commissaire extraordinaire à Grenoble, en janvier 1814, avait parfaitement pu en avoir connaissance. Ce rapport (1) insistait sur la promiscuité des prisonniers durant le jour et l'humidité et le manque d'aération des cachots où on les enfermait la nuit. « Un suintement perpétuel autour des murs et l'humidité de la paille des lits attestent l'insalubrité des cachots ». En vain M. de Montalivet, ministre de l'Intérieur, avait-il donné ordre (2) de faire d'urgence aérer les cachots en y ouvrant des

---

(1) Arch. départ. Isère S. IV N2.
(2) Par lettre du 13 décembre 1813.

baies. Les circonstances de guerre n'avaient pas permis l'exécution des travaux.

L'architecte Riondet déclarait (1) que les cachots de Grenoble étaient « absolument privés d'air et de jour » et « si malsains que les prisonniers n'y pourraient vivre que très peu de temps si on ne les faisait pas sortir pendant le jour de ces horribles lieux ». Comme ils étaient situés près de l'Isère et en contrebas des cours, l'eau pénétrait dans leurs basses-fosses quand la rivière était en crue. Ils étaient de même inondés les jours de pluie et de néige.

Or si les prisonniers ordinaires pouvaient durant le jour avoir accès aux cours et aux préaux, les condamnés à mort, à partir du prononcé de la sentence jusqu'à leur exécution, ne pouvaient plus sortir. On s'explique mieux dès lors la vérité des plaintes de Julien Sorel et ses incessants appels vers la lumière et l'air.

On sait que lorsqu'éclata en mai 1816, la conjuration Didier, Stendhal était revenu de Milan à Grenoble. Quel qu'ait été son rôle en cette affaire, il ne pouvait pas n'y point accorder un grand intérêt.

Arrêté le 16 mai en Maurienne, Jean-Paul Didier, ancien Doyen de la Faculté de Droit de Grenoble sous l'Empire, et Maître des Requêtes au Conseil d'Etat sous la Restauration, avait été transféré à la prison de Grenoble. Il y avait reçu dès son arrivée de nombreuses visites : le général Donnadieu, le préfet Montlivaut, le commissaire général de police Bastard de Létang, le comte d'Agoult envoyé spécial du ministre de la guerre, le grand Prévost Planta cherchèrent en vain à obtenir de lui des aveux. Le 5 juin il reçut enfin la visite de sa famille (2).

De toute cette agitation nous trouvons comme l'écho dans les chapitres du *Rouge et Noir* où Julien

(1) 6 juin 1814.

(2) Henry Dumolard : *Jean-Paul Didier et la conspiration de Grenoble* (4 mai 1816). — Grenoble, 1928.

Sorel reçoit successivement, avant et après sa comparution en Cour d'Assises, son père, le curé Cheylan, Fouqué, Mlle de la Môle, Mme de Rênal, pour ne pas parler d'un prêtre illuminé.

Puis, comme Didier avait adjuré sa famille de s'éloigner de Grenoble le jour de son exécution, Julien Sorel demandera à son ami Fouqué d'enlever le matin du dernier jour Mathilde et Mme de Rênal.

Les visites à Didier dans sa prison avaient permis de constater l'état lamentable de vie des prisonniers, aussi le préfet Montlivaut décida-t-il de faire exécuter les travaux prévus au devis de l'architecte Riondet. Il écrivait le 8 septembre 1816 à l'Ingénieur en chef du département : « Tout le monde est d'accord pour l'indispensable nécessité de cet assanissement » (1).

Après lui, son successeur Berthier de Sauvigny (2), s'intéressa plus particulièrement au sort des hôtes de la prison de Grenoble. Grâce à lui les travaux déjà entrepris furent terminés en juin 1817.

Aussi lorsqu'Antoine Berthet, qui a servi, de très loin, de prototype à Julien Sorel, fut écroué en 1827 à la prison de Grenoble, n'y trouva-t-il plus l'infamie des geôles non aérées. Et Julien Sorel, se plaignant du mauvais air de son cachot, ne pouvait être peint par Stendhal que sur des souvenirs touchant l'état de la prison de sa ville qui avaient, au moment où il écrivait, cessé d'être conformes à la réalité.

Du moins en avait-il gardé tout ce qui pouvait ajouter du pittoresque et du relief à son roman. Et c'est encore de sa part un trait de bonne observation que d'avoir rappelé qu'à part les basses-fosses la vie d'un prisonnier à Grenoble avait des

---

(1) Arch. départ. Isère. S. IV N2.

(2) Ce curieux personnage fera le sujet de la thèse de M. l'abbé de Berthier. Il avait organisé, sous l'Empire, une sorte de conspiration des prisons et était le fondateur de l'Ordre des Chevaliers de la Foi (cf. Marquis de Roux : *La Restauration*. Paris).

sourires et qu'on y pouvait au moins boire du vin avec facilité.

Trois buvettes étaient annexées à la prison. Dès le seuil de celle-ci, on apercevait l'aspect engageant d'un marchand de vin. Le concierge était à la fois garde-chiourme et limonadier. Le rapport de la Commission de surveillance déjà cité nous apprend que le gage des guichetiers n'excédait pas 550 francs par an. Il ajoutait : « Il serait impossible qu'il puissent se contenter de cette somme s'ils n'avaient pas quelques profits sur un débit de vin qui se fait dans la prison... »

N'ayons donc aucune surprise si au chapitre XLIV du *Rouge*, après la visite de son père, Julien Sorel reçoit celle du concierge qui lui propose de boire suivant l'usage pour se *réjouir le cœur* une bouteille de bon vin de Champagne. Julien accepte cette offre *avec un empressement d'enfant* et boit en compagnie de deux récidivistes qui vont retourner au bagne. On invite comme au café et Julien est dans le ton de cette prison de Grenoble où, concierge et guichetiers, avaient intérêt à pousser à la consommation les prisonniers riches, ce qui constituait pour eux la meilleure aubaine.

On sait en outre qu'il s'était fondé à Paris, en 1819, une *Société des prisons* sous la présidence du duc d'Angoulême « pour concourir avec l'administration publique à apporter dans les prisons du royaume toutes les améliorations que réclament la religion, la morale, la justice et l'humanité ». Un des membres de cette société était M. Appert, directeur du *Journal des prisons*, que l'on voit au chapitre III du *Rouge* visiter la prison de Verrières, comme dans la réalité il avait visité Antoine Berthet dans son cachot. Mais à Grenoble on n'avait pas attendu les initiatives du pouvoir central pour se préoccuper du sort des détenus. Ce rôle de charité et de bienfaisance était dévolu depuis longtemps aux confréries de la Miséricorde dont le groupement le plus actif était celui des Dames de la Miséricorde. M. Henry Dumo-

lard (1) nous a parlé le premier de cette association de dames pieuses qui s'était proposé pour but de donner aux prisonniers des secours spirituels et temporels. « Chaque jour deux dames allaient visiter les prisonniers. Lorsque l'un de ces derniers était un condamné à la peine capitale, elles devaient redoubler de soins auprès de lui, afin de l'amener avec douceur et ménagement à se préparer à la mort...

... A dater du 16 décembre (1827), elles ne quittèrent donc plus Berthet ».

On aura reconnu en ces Dames de la Miséricorde les héritières des Confrères de la Miséricorde qui exerçaient sous l'Ancien régime leur action bienfaisante. On sait qu'entre autres missions charitables, les confrères portaient le supplicié à la sépulture qui le plus souvent avait lieu dans les fossés de la Chapelle des Pénitents (2).

Au dernier chapitre du *Rouge et Noir* Julien conseille à son ami Fouqué de racheter son corps pour qu'il puisse reposer dans la petite grotte de la grande montagne qui domine Verrières : « Ces bons congréganistes de Besançon font argent de tout ; si tu sais t'y prendre, ils te vendront ma dépouille mortelle... — Fouqué réussit dans cette triste négociation ».

Stendhal écrit Besançon, mais en réalité il ne songe qu'à Grenoble.

Au même chapitre, Mme de Rênal, « à force d'or, et en usant et abusant du crédit de sa tante, dévote célèbre et riche » avait obtenu de voir son amant deux fois par jour. N'en doutons pas, cette tante dévote et riche devait appartenir au bureau des Dames de la Miséricorde. Ainsi s'expliquerait tout uniment son crédit.

---

(1) Henry Dumolard : *Pages stendhaliennes*, Grenoble 1928, p. 84-85.

(2) Edmond Magnien : *Notice sur la Confrérie des Pénitents du Confalon et de la Miséricorde de Grenoble*. Grenoble, 1913.

Pour Mathilde, c'est grâce à l'influence du grand vicaire qu'elle a obtenu ses entrées. Rien de plus plausible.

Ainsi l'œuvre tumultueuse et si follement romanesque de Stendhal s'appuie-t-elle à chaque pas sur la réalité la mieux observée et sur les souvenirs les plus précis. L'exemple nouveau que nous en avons apporté ici ne fait que corroborer une thèse mainte fois soutenue et prouvée.

Henri MARTINEAU et François VERMALE.





POÈMES

I. — Montagnes

Beaux Anges blancs debout au bord du ciel, Montagnes
Qui scintillez de givre et qui vibrez de vent,
O témoins solennels soudain dressés, devant
Nos pas marqués encor de la fange des fagnes,

Jadis, enfants lâchés au cœur des jardins fous,
Les cris, les bras jetés vers tout instant qui passe,
Nous allions, ô gardiens tombés du vierge espace,
Sans plus nous souvenir que nous marchions vers vous ;

Nous allions, attentifs à l'odeur des bruyères,
Abandonnés aux fleurs qui nous baisaient les doigts ;
Fontaines de rumeurs, nous écoutions les bois
Bouillonner à grands flots à l'entour des clairières ;

Un chant d'oiseau, l'insecte errant dans un rayon
Suspendaient longuement notre âme sur nos lèvres,
O feuilles, douces mains dont s'emparaient nos fièvres,
Source emportant nos jours dans son frais tourbillon !

Non : les monts étaient là, debout, et les moraines,
Les glaciers clairs, les pics où l'antan se meurtrit,
Les passes où l'azur éclate comme un cri,
Et les orages blancs en marche vers les plaines.

Et vous voici, couvrant le ciel, devant nos pas
Encor tout ruisselants de l'eau trouble des fagnes.
Pour l'élan, pour l'effort, pour le combat, Montagnes,
Beaux Anges blancs, à qui nous n'échapperons pas.

II. — D'une enfance...

Si doux étaient leurs doigts au front rétif des chèvres,
Si paisible le souffle expirant sur leurs lèvres,

Si tranquilles leurs pas sur les chemins unis,
Si beaux leurs yeux, chargés de tous les infinis,

Et si juste leur voix, et si simples leurs gestes,
Que des printemps naissaient aux profondeurs célestes.

Les angélus, venus de tous les horizons,
Se prosternaient en chœur au seuil de leurs maisons ;

Le lac blême, où la bise inscrivait son passage,
Se calmait pour garder les traits de leur visage ;

Les feuillages flattaient l'échine des troupeaux ;
Les sources abondaient aux pentes des coteaux ;

Ceux-là dont le sentier est semé de ciguës
Levaient le front, s'ouvraient aux claires étendues ;

Il passait, à travers les matins assoupis,
De longs tressaillements de voiles et d'épis ;

Et dans nos cœurs aussi, bravant les nuits rebelles,
Se levaient au lointain des rayons et des ailes...

Roger Delbiausse.



LA POÉSIE ET L'ART DE FRANCIS CARCO (1)

Les premiers vers de Carco écrits de 1904 à 1910, s'ils trahissent les leçons de Charles de Pommairoles par la rigueur toute classique de la forme, encore que l'on y rencontre le pluriel rimant avec le singulier, ce qui devait scandaliser hautement le vieux maître, et un infléchissement du rythme où déjà se découvre la véritable personnalité poétique de notre auteur, évoquent encore les musiques verlainiennes :

Le jet d'eau dans le soir d'avril
Discrètement bruit à peine
Comme pour mieux conter sa peine
A nos jeunes cœurs puérils
Le jet d'eau, que chuchote-t-il
Dans ce lent parfum de verveine
A faire hésiter, ô sereine !
Une larme au bord de vos cils ?
Vieille chanson qui jase et pleure

---

(1) Fragments d'une étude à paraître.

Au gré capricieux de l'heure
Selon qu'elle passe, rêvant
A des amours que l'on oublie
Ou sanglote, mélancolie
Eparse aux tristesses du vent.

Ou les lumineux frémissements des blandices chères à Francis Jammes :

Il y avait beaucoup de soleil dans les branches
Où se venaient mourir les cloches du dimanche...
— Bonnes cloches sonnant à vêpres, quelque part,
Sur les jardins déserts et tristes du départ
De la famille pour l'Office de trois heures...

Mais la naïveté de Jammes était-elle aussi ingénue que la perversité dont se sont scandalisées quelques pudibondes critiques et que l'on découvre aux romans de Carco, certes qui ne ressemblent pas à Pomme d'Anis ou à Clara d'Ellébeuse ?
Et si dans tel autre poème :

Ta tristesse est chose d'automne,
Fragile, offerte, résignée...
Tu es là, dans le cadre étroit de la fenêtre,
Ce long après-midi qui t'a tant énervée
A regarder le soleil fade, sans pensée,
Blonde. Dans les jardins des feuilles sont tombées
En neige silencieuse d'automne...

on peut songer à quelqu'écho lointain d'une complainte de Laforgue au moins dans son début :

On ne peut plus s'asseoir car les bancs sont mouillés...

et non dans les mots ou l'idée qu'ils expriment, mais dans la couleur indécise de la sentimentale mélancolie, en tel autre, ne peut-on rêver à l'ombre d'Henry Bataille ?

On entendait le cri perçant des martinets
De la chambre déserte et close où je venais
Quand le soleil de juin accablait les sureaux
Et que les magnolias mouraient dans l'air trop chaud
Avec les lis brulés et les roses trémières.

Mais il n'y a là aucune imitation réelle, aucune réminiscence ; simplement une parenté d'âme et de peine, d'inquiétude ou d'angoisse.

C'est dans *La Bohême et mon cœur* parue en 1912, les *Chansons aigres-douces* en 1913 et les *Petits airs* publiés en 1920 que s'affirme complètement la personnalité poétique de Carco. Lorsque Pierre Lièvre nous disait que Carco est le moins savant de la petite bande des Fantaisistes, ce n'est pas tout à fait exact. En effet, sa technique, sous une apparence un peu lachée, est merveilleusement adaptée à l'expression du sentiment. La musique du vers est très pure et toujours très mélodieusement modulée. Sans doute, Carco ne pratique-t-il pas toujours l'élision de l'e muet dans le corps du vers, ce que la prosodie purement classique réprouve. Mais c'est ici qu'il faudrait faire intervenir la distinction qu'établit Pius Servien entre le rythme de quantité et le rythme de timbres, car le vers de Carco obéit tout naturellement à la loi des accents mobiles et de ce rythme de timbres vers lequel, depuis Hugo et Banville, le vers français n'a cessé de tendre.

. . . .

Si la poésie de Francis Carco ne fait point de grands gestes, ni ne pousse de grands cris, par les moyens discrets, d'un instrument parfaitement adapté à ses fins, elle pénètre très profondément dans nos âmes et ne craint pas d'aborder les plus grands mystères de l'homme et de sa souffrance. Elle veut retenir dans la durée de son chant tout ce qui nous échappe de nous-mêmes, et le temps qui passe et le souvenir qui va s'effacer et tout ce que la mort nous enlève.

C'est le thème de cet admirable poème, un des plus puissants que Carco ait écrit : l'Ombre.

Quand je t'attendais, dans ce bar,
La nuit parmi les buveurs ivres
Qui ricanaient pour avoir l'air de rire,
Il me semblait que tu arrivais tard

Et que quelqu'un te suivait dans la rue.
Je te voyais te retourner avant d'entrer.
Tu avais peur. Tu refermais la porte.
Et ton ombre restait dehors :
C'était elle qui te suivait.

Ton ombre est toujours dans la rue
Près du bar où je t'ai si souvent attendue.
Mais tu es morte
Et ton ombre, depuis, est toujours à la porte,
Quand je m'en vais, c'est à présent moi qu'elle suit.
Craintivement comme une bête.
Si je m'arrête, elle s'arrête.
Si je lui parle, elle s'enfuit.

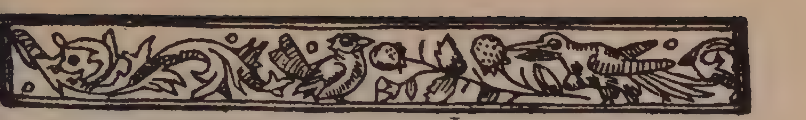
Et le poème se développe sur ce rythme haletant de poursuite dans le mystère de la nuit pluvieuse. Cette ombre est celle d'une fille et celle aussi d'une héroïne de roman. Le souvenir de la vie réelle se mêle au songe dans cette mémoire dédoublée de l'artiste. Et la course continue à travers les quartiers excentriques et sinistres, peuplés de prostituées et de marlous. Cette ombre entraîne d'autres ombres dont le poète ne peut se délivrer. C'est l'obsession de ses regrets, son cher et cruel tourment, tout le secret de la douleur humaine :

La ronde que rien ne lassait,
Tournait et m'emportait avec toi qui es morte,
Tourne et m'emporte encore avec tout mon passé
Hors du temps, hors du monde, hors de tout ce qui est
Ou qui n'est pas, mais que toi, dans l'ombre, tu sais...

Comme nous voilà loin de l'Ecole fantaisiste ! ce lyrisme profond, débridé, ce tourment, cette obsession du souvenir, ce regret d'une morte, de cette morte que l'on reconnaît, que l'on pourrait peut-être nommer, que l'on voit si étrangement vivante dans les derniers ouvrages en prose de Carco ! Ici point d'ironie, point de gouaille. Le poète est pris à son propre jeu d'évocation incantatoire.

. . . .

J. Pourtal de Ladevèze.



MORT DE MOUTON

La mort d'un cheval, dans une ferme, c'est toujours une rude catastrophe. Mais quand il s'agit d'un cheval courageux, aussi patient et amical que le Mouton des Pitançard, la catastrophe se double d'un deuil réel.

Je suis entrée, par hasard, dans l'écurie où, couché sur le flanc, les pâturons enflés, le poil terne, les yeux déjà éteints, Mouton accomplit son dernier travail sur terre. Comme autour des mourants humains, la famille tout entière s'est rassemblée. Quand Auguste ou Célestin s'approchent de lui, Mouton tourne un peu la tête, tente un mouvement pour se lever, pour aller vers eux.

Le vétérinaire est là, lui aussi. Il n'en finit plus de se pencher sur le cheval, de lui soulever les pattes l'une après l'autre, de lui palper les oreilles, de retrousser ses paupières mi-closes. L'homme agenouillé et le cheval couché forment, dans l'écurie obscure, un groupe émouvant autour duquel, le souffle suspendu, nous nous pressons. Célestin fait la bouche en ventouse et l'œil épouvanté du poisson

qu'on vient d'extraire de son eau natale, tremble à petits coups brefs, et claque des dents en sourdine. Il a beau serrer les mâchoires, elles lui échappent, animées d'une sorte de vie propre, diabolique et saccadée. Il claque des dents, souffle, claque des dents, et tout son corps se hérisse d'une chair de poule active qui lui paraît courir de sa tête à ses pieds.

Le vétérinaire se relève enfin. Il secoue la tête, essuie sur ses culottes ses doigts trempés de la sueur du cheval agonisant, et se mouche à grand bruit.

— Rien à faire, dit-il. Il n'a rien de particulier, votre cheval ; il a qu'il est vieux, usé, fini. Il n'en peut plus, et il n'en veut plus...

— Je savais ben, dit Auguste, que c'était la *vieuture* qui le tenait. Avec ceux poison de sacrées années de guerre, et point de chouaux, et lui tout seul pour tout faire... Ca fait rien, une bonne bête comme ça, et depuis vingt ans qu'on l'a, ça fait quelque chose...

A son tour, il se mouche en se détournant un peu, et Ludovic remarque *in petto* qu'il mouche plus mouillé que le vétérinaire.

Celui-ci serre les mains des parents, tapote les joues des enfants avec une main qui sent le cheval malade, et Dieu sait quelle saleté de remèdes. Il dit :

— Allons, je regrette, je ne peux rien pour vous. Mon pauvre Pitançard, c'est un coup dur, surtout à notre époque. Vous n'en trouverez pas souvent un pareil, en admettant que vous en trouviez un autre.

Ayant ainsi consolé son client, il s'en va, laissant pénétrer dans l'écurie sombre et surchauffée la pourpre d'un beau soir d'automne, et quelques bouffées d'air saturé de soleil, d'humus pourrissant, et de feuillages sur leur déclin.

*
* *

Mouton soulève un peu la tête, et la laisse retomber sur la paille. Son flanc, qui fut blanc, tout zébré encore d'*émouchine*, luisant d'une mauvaise sueur

semblable à de la glu, son flanc déjà creusé, ravalé, se soulève et s'abaisse avec un mal infini. Ses puissants sabots, inertes pour la première fois de sa vie, ont perdu le contact avec la bonne terre. Ils reposent inutiles, maladroits, un peu ridicules dans leur inaction.

Les mouches, qui naissent d'elles-mêmes, de l'ombre, et de la mort, les sales mouches plates se pressent déjà dans ses naseaux sensibles et sans défense, d'où le souffle sort à petits jets de plus en plus faibles.

Auguste s'est détourné, le visage sévère et gêné. Il grommelle vaguement « En v'là une aria », et « faut que j'alle vouèr... » et il sort trop vite, suivi par Artémise dont les larmes toujours prêtes ruissellent déjà dans le coin de son tablier, et par Dédée qui ne perd pas une aussi belle occasion d'imiter sa mère, et même de renchérir sur elle, avec une évidente satisfaction.

Les deux gars sont restés avec moi auprès du cheval. Ludovic est tellement intéressé par le spectacle inédit qu'il en oublie d'avoir de la peine, ou de l'effroi. Accroupi en grenouille, les mains aux genoux, le cou tendu, il regarde de tous ses yeux, et tout en lui, de sa bouche ouverte à ses oreilles en éventail, contribue à son étude passionnée.

Célestin continue à claquer des dents, et je sens qu'il a bien envie de se sauver, lui aussi. Mais le voilà brusquement qui s'accroupit à son tour, et, d'une main frémissante, se met à chasser les mouches acharnées après son vieux copain. Tendrement, il passe sa paume sur la peau veloutée des naseaux, sur les oreilles intelligentes. Il ne sent pas que les larmes lui coulent des yeux et viennent tomber jusque sur la grosse tête gisante à ses pieds.

Alors — je l'ai vu — les yeux déjà presque fermés du vieux Mouton se sont ouverts. Dans la prunelle ternie s'allume une petite, une lointaine lumière. — Je connais — ô mon Dieu, je la connais cette lueur dernière que la mort allume dans un regard humain ;

je connais aussi la lumière qu'y éveille l'amour ; et je jure que c'était cette lumière-là, celle de l'amour conscient et parfait, celle aussi de l'adieu, que j'ai vu briller un instant dans l'œil du cheval mourant tourné vers le petit gars qu'il aimait...

*
* *

J'ai pris chacun des enfants par une main.

— Il faut partir, mes ch'tits gars, c'est fini. Mouton est mort. Allons, venez.

Célestin s'en va comme un somnambule, avec cette expression de parfaite idiotie qu'il arbore chaque fois qu'une profonde émotion le saisit.

Ludovic m'échappe, fait une cabriole, et remonte sa culotte à deux mains, d'un geste énergique.

— Dîtes, Mame Louis, on va y faire un beau -z-enterrement, à Mouton ? Bongniou, ce qu'on va rigoler !

*
* *

En fait d'enterrement, c'est l'équarisseur qui s'en est chargé. Sous les yeux d'Auguste sombre et muet, de Ludovic vexé de se voir frustré d'un plaisir escompté, et de Célestin toujours grelottant et abruti, trois hommes robustes ont balancé la carcasse déjà tout aplatie dans la carriole, et adieu, Pitançard, adieu les gars, hue donc, cheval encore vivant, emporte en leur future et définitive demeure les restes d'un qui fut un rude travailleur, et un ami ! Un ami ignoré, nécessaire, trop tard reconnu, trop tard, comme toujours...

*
* *

Auguste n'a visiblement l'esprit à rien. Il charrie de la paille sans raison du grenier à l'étable, et d'un bout de la cour à l'autre. Il traîne les pieds, lâche soudain la brouette, et rêve, les yeux perdus, le

visage vacant. Sachant bien qu'une réelle souffrance couve sous cet anéantissement apparent. Artémise n'ose même pas le secouer. Elle se contente d'apporter à son travail une énergie plus bruyante que jamais, et ponctue de sanglots ostentatoires son interminable lamentation.

Peut-être Ludovic est-il le seul à avoir trouvé un dérivatif efficace au marasme familial. Dans un coin du jardin, il enterre une vague effigie du cheval mort. Il gratte et gratte la terre meuble comme une petite taupe fouisseuse, et chantonne sans reprendre haleine : « *Dô*-minous *vô*-biscoum, *dô*-minous *vô*-biscoum. » Le voilà qui rejette dans le trou creusé la terre par poignées ; il tasse, lisse, fignole avec passion, élève un petit tertre qu'il couronne d'un beau silex veiné de pourpre ; pique autour de la tombe, avec une délicatesse inattendue, des pâquerettes et des brindilles feuillues du plus heureux effet. Il a abandonné son *vô*-biscoum pour une autre antienne, et répète « tutuo, tutuo », sur le rythme du chant de la mésange charbonnière, de ce chant sur trois notes vives qui précède et annonce l'éclosion du printemps. Il sifflote, et jubile, et je vois bien qu'il a depuis longtemps oublié la triste cause de son jeu. A mon passage, il tourne sur moi sa face tavelée de terre, rit largement, avec politesse, la langue fourrée dans le trou de la dernière dent tombée, et retourne vite à son œuvre d'art funéraire.

Heureux les simples, les oublieux, ceux qui ne compliquent ni les choses, ni la vie, qui ne cherchent pas midi à quatorze heures, et dont le cœur ne bat que pour l'heure présente, qu'elle soit de tristesse ou de joie...

* * *

Le connaissant comme je le connais, je n'ai pas eu de mal à découvrir Célestin, tapi dans la mangeoire du vieux Mouton ; il presse sur son cœur le licou flasque, inutile, et de ses yeux à présent sans

larmes, mais remplis de détresse et de peur, il regarde fixement la stalle vide, la litière foulée où se devine encore la forme dernière de son ami. Voilà qu'aujourd'hui, la mort a pour Célestin, pris sa véritable, son humaine signification. Il n'avait connu, jusqu'ici, que la mort des volailles, des lapins, celle du cochon qu'on engraisse, sacrifices nécessaires, normaux, qui n'émeuvent en rien le sens affectif des paysans ; ou cette mort qu'on acclame à la chasse comme une victoire — celle du lapin sauvage qui gaiement, cul par dessus tête, fait la *corbicelle*, celle du perdreau coupé net dans son élan, celle du faisan traçant de ciel à terre une longue courbe harmonieuse, éclaboussée de plumes multicolores.

On appelle cela « mort » ; mais aux yeux de l'enfant, cela veut dire ripailles, festivités, passionnantes aventures. Tandis que la mort de Mouton, c'est, dans le cœur de Célestin, cet effondrement, dans sa vie ce trou, ce néant, dans sa chair même, cette douleur en coup de couteau, contre laquelle il ne trouve aucune défense, à laquelle il ne sait échapper, ni même résister...

Sa joue brûle contre la mienne ; sa tempe résonne des grands coups douloureux de son cœur.

Et je le serre bien fort dans mes bras, et je me tais, car il n'y a point d'aide humaine à donner, point de secours humain à attendre, dans la première, déchirante rencontre avec la peine infinie des hommes.

Pascale Olivier.





LES CHRONIQUES

PETITES NOTES STENDHALIENNES

STENDHAL : *Armance*, avec une introduction et des notes par Georges Blin. Editions de la Revue Fontaine.

Qui donc a dit qu'*Armance* était le roman des délicats ? Accuserait-on le lecteur qui préfère *la Chartreuse*, *Leuwen*, ou même *le Rouge*, de manquer de délicatesse ? A Dieu ne plaise ! Il est vrai seulement que dédaigner *Armance* dans la production stendhalienne serait faire preuve de peu de discernement. *Armance* n'est une œuvre mineure que parce qu'on la compare obligatoirement avec les autres productions romanesques de son auteur. Et nous ne saurions trop remercier M. Georges Blin de nous en procurer une édition non seulement tout à fait correcte, mais encore présentée dans tout l'éclairage indispensable. Je tiens son introduction pour une des meilleures pages de critique stendhalienne qui ait paru depuis *la création chez Stendhal* de Jean Prévost. Lui adresserai-je pourtant une critique assez vétilleuse ? C'est de s'appuyer un peu trop, dans son examen de la déficience pathologique chez Octave de Malivert, sur des travaux psychanalytiques encore flottants. Vétille vraiment que ma remarque au fond. Et Georges Blin aurait raison de me répondre qu'en réalité il n'a rien voulu laisser dans l'ombre au cours de sa remarquable étude du mystère d'*Armance*. Ce roman est en réalité fort complexe. Parti, semble-t-il, pour traiter une impossibilité amoureuse dont il était fort question dans le monde littéraire au moment où il prenait la plume, Stendhal

ne s'est pas contenté de poser un problème d'ordre médical, il entendit par surcroît peindre la société de son temps. Il a brossé, c'est certain, un tableau politique de la Restauration. Ses héros se meuvent dans les salons de l'aristocratie, mais si Octave est le représentant d'une race étiolée, il n'en demeure pas moins le lucide témoin de son époque qui prévoit la montée des classes d'argent. Toutes ces vues de Stendhal commencent aujourd'hui à être utilisées par les meilleurs de nos historiens. Mais là n'est pas la question. On doit voir encore, — ne faudrait-il pas dire : surtout ? — dans *Armance* un des romans psychologiques les plus pénétrants et les plus sûrement conduits de notre littérature. Stendhal tenait à le comparer à la *Princesse de Clèves*. Et M. Georges Blin en des pages aussi brillantes que solides a montré tous les points formels de cette comparaison, indiquant ensuite avec la même sûreté comment les deux livres différaient et savaient également l'un et l'autre refléter à leur date des sentiments bien différents. Premier livre de Stendhal et, d'emblée, livre bien stendhalien, *Armance* offre aux lecteurs attentifs un plaisir délicieux que leur faciliteront encore l'introduction et les notes de l'éditeur. H. M.

Comment Octave et Armance se conduiraient-ils aujourd'hui ?

Le meilleur essayiste de ce temps, Aldous Huxley, dans un des chapitres de son dernier recueil : *Musique nocturne*, traduit par Jules Castier à « la nouvelle édition », se demande ce qu'il adviendrait d'Octave et d'Armance s'ils vivaient de nos jours. Ayant fort bien vu que l'impuissance d'Octave n'est, dans le roman de Stendhal, qu'un point de départ et que tous les obstacles semés devant les pas du couple amoureux le sont surtout par les mœurs de l'époque, M. Huxley, n'oubliant pas que lui-même est romancier, imagine combien de notre temps l'amour d'Armance et d'Octave serait au contraire peu traversé. Et il trace en quelques pages un petit tableau de l'évolution des mœurs depuis un peu plus d'un siècle qui donne en effet beaucoup à penser. Je ne puis qu'y renvoyer le lecteur curieux, il n'aura pas perdu son temps.

Du nouveau sur Stendhal ou le bonimenteur complaisant.

Qui le croirait ? M. Edouard Herriot est opportuniste. En littérature, tout au moins. Publiant, en 1904, un manuel de littérature qui, il faut honnêtement le reconnaître, ne cassait pas les vitres, il portait sur Stendhal un jugement assez désinvolte et dédaigneux où il affirmait que le « tempérament de Beyle était d'un homme sensuel et vulgaire dans ses plaisirs ». Aujourd'hui, signe des temps, M. Herriot est venu à

résipiscence et il prêche la bonne parole au public des *Annales*. Aussi y aura-t-il au ciel beyliste plus de joie pour ce pécheur qui s'est converti que pour cent justes qui n'ont jamais erré. Il faut toutefois reconnaître que les causeries de M. Herriot si elles furent éblouissantes ne peuvent que difficilement, à la lecture, soulever l'enthousiasme. Le 6 mars 1946, il parlait de *Stendhal et Napoléon*. En dépit de quelques rapprochements heureux, il demeure visible que l'érudition du professeur est assez précaire. Mais si ses assises demeurent flottantes, ses conclusions n'en sont que plus formelles : « Sans Napoléon l'œuvre de Stendhal n'eut jamais existé. » Voire !... Le 29 mars, c'était au *Rouge et Noir* que l'orateur daignait s'en prendre pour en donner une analyse un peu rapide et approximative. Mais c'est qu'il entendait surtout au moyen de « quelques documents inédits, apporter *sa* contribution à la connaissance de ce chef-d'œuvre ». Après ces imprudentes promesses, le bonimenteur agita ses gobelets et en fait de muscade, en fit sortir... des nèfles.

Soyons sérieux, bien que M. Herriot ne l'ait guère été. Sa découverte, c'est *le livre de compte de Louis-Joseph Michoud de Brangues*. Or l'on sait que c'est une tentative de meurtre sur la femme de ce Michoud, de la part d'un ancien séminariste nommé Antoine Berthet, qui donna à Stendhal l'idée du *Rouge* et lui servit de tremplin. Que maintenant *Berthet* ait été condamné à mort plutôt pour des raisons politiques et religieuses que pour des raisons de justice, que son procès ait été bâclé, en quoi cela touche-t-il Stendhal ? Ce qui n'empêche aucunement l'intrépide causeur de s'appuyer sur ce drame vécu pour s'écrier. mélodramatique, qu'il faut reviser le procès de *Julien Sorel*. Est-ce là autre chose qu'un tour de passe-passe ? Le livre de compte de M. Michoud peut être une relique curieuse, amusante, instructive... mais en quoi touche-t-elle Stendhal qui en ignorait même l'existence au temps où il conçut et écrivit son roman. Un peu de lo-gique, s. v. p.

H. M.

Les Héroïnes de Stendhal.

Tel est le titre de la quatrième des sept conférences qui furent faites par M. Maurois en Amérique aux étudiants d'une Université. Il vient de les réunir sous un titre prometteur : *Sept visages de l'Amour*. Dans les pages qui seules nous retiennent, l'auteur a tenté une rapide analyse de l'amour chez Stendhal, étudiant l'amour d'après les théories de l'écrivain avant d'en aborder l'examen dans sa vie et dans ses romans. Si cette conférence n'apporte rien à ceux qui ont lu Stendhal et si elle escamote plus de la moitié de ce que promettait son titre, on ne peut que reconnaître toutefois qu'à ceux qui ignorent tout de Stendhal elle pourra inculquer quelques

notions générales et point trop injustes. Il est regrettable pourtant d'y devoir relever quelques erreurs de fait assez graves dont la moindre n'est pas, pour montrer que « la famille paternelle, celle des Beyle, représentait tout ce que plus tard Stendhal haïra », d'y glisser à côté de Chérubin « sa sœur, cette tante Séraphie que Stendhal considéra longtemps comme son mauvais génie ». Patatras ! Séraphie était une Gagnon !

Stendhal et l'Angleterre.

Le 9 décembre 1946, à la Sorbonne, sur l'invitation de l'Association des Professeurs de langues vivantes, M. F. C. Green, professeur à l'Université de Cambridge, est venu parler de *Stendhal et l'Angleterre.* Auteur lui-même d'un très bon livre sur *Stendhal* et de plusieurs ouvrages sur la littérature française, M. Green dans un français excellent a fait un exposé, évidemment succinct mais plein de moelle, de ce que Henri Beyle a pensé de l'Angleterre et des Anglais. Les écrivains que Stendhal a lus, et au premier rang Shakespeare, Goldmith et Fielding, ceux qu'il a rencontrés et parmi eux Byron et Hazlitt, ses expériences à Londres : voilà un beau et vaste sujet. Sans prétendre l'épuiser dans ce qu'il a, avec beaucoup de modestie et de bonne grâce, appelé une simple causerie d'une heure, M. Green l'a survolé en y apportant autant de finesse que de pénétration.

V. Del Litto : *Bibliographie stendhalienne* (1938-1943). Arthaud. — *Un Dauphinois méconnu Louis-Joseph Jay, fondateur du Musée de Grenoble.* Allier.

On sait qu'en 1928, Louis Royer, le regretté conservateur de la Bibliothèque de Grenoble, avait commencé à dresser année par année la bibliographie méthodique des œuvres de Stendhal et des articles écrits sur Stendhal. Il put assurer ce travail durant dix ans. Aujourd'hui V. del Litto a recueilli le flambeau. C'est sous son nom que paraît ce nouveau fascicule qui englobe les années 1938 à 1943 et que publie l'éditeur B. Arthaud de Grenoble. V. del Litto nous envoie également le texte d'une conférence qu'il a faite dernièrement sur L.-J. Jay qui fut le professeur de dessin de Stendhal à l'Ecole centrale de Grenoble. Figure haute en couleur, qui n'est sans doute pas celle d'un homme de génie, mais qui dans sa truculence n'en méritait pas moins d'être retracée à larges traits.

LA POÉSIE

Patrice de la Tour du Pin : *Une Somme de Poésie.* Gallimard.

La mise en vente de ce volume de 630 pages est un événement considérable dans l'histoire de la poésie française du xxe siècle ; et, lorsqu'on s'est penché sur les neuf livres de cette *Somme*, on ne peut que donner raison à ceux qui, dès la publication des *Enfants de Septembre* dans la « Nouvelle Revue Française » d'août 1932, se plurent à reconnaître en ces strophes étranges et brumeuses la présence d'un nouveau génie et non pas d'un génie verbal comme on en découvre un peu trop souvent, mais d'un véritable génie dont l'un des charmes évidents est de toujours unir aux secrètes puissances du rêve les fièvres émouvantes de la vie. Il y a dans cette *Somme*, brûlante de mille feux intérieurs et où les scènes dramatiques alternent avec les récits et les vers ailés avec les psaumes, des rappels ingénus d'enfance, une atmosphère de légende à la fois médiévale et symboliste, la solitude merveilleuse d'une âme tendue vers Dieu et la profonde richesse d'une expérience poétique imprégnée de mysticisme.

Les sommets de cette œuvre qui vivra dans la mémoire des hommes bien plus par sa vastitude et la ferveur de ses aspirations religieuses que par sa forme assez incertaine me paraissent être au deuxième livre : le *Jeu du Seul*, au cinquième: la *Quête de Joie*, au septième : le *Don de la Passion* et au neuvième : l'*Enfer*. Mais comment, aussi, ne serait-on pas touché jusqu'au fond du cœur par ce début du *Poème d'Amour* qui brille d'un pur et mystérieux éclat :

Comme tout amoureux, j'ai couronné sa tête
De fleurs de ronce ou d'églantier, et je peux dire
Comment elle transforme une vie, une rue,
Un bois d'hiver. Souvent, et pour ma seule fête,
Je lui fais prendre une allée sombre et revenir,
Pour qu'elle ait l'air d'être une fée, vêtue
De la robe de ses noces toute blanche.
Je l'ai portée à travers des landes, à travers
Un grand château jusqu'à sa chambre. Je peux
Retrouver dans les dunes de sable ses hanches
Ou sa poitrine, et même son parfum de chair
Douce dans les prairies. Comme tout amoureux,
Je l'ai menée aux vallées les plus désolées
De mon âme, où jamais femme n'était allée
Et c'est elle qui les habite... Elle connaît
Tous mes jours et mes nuits, c'est elle qui les fait
Et les défait ; elle entre d'un battement de cœur
Et sort d'un autre ; entre deux, le bonheur

Du ciel est arrêté, d'une sorte de danse
Arrêtée. J'ai tenu hier soir un de ses seins
Dans ma main refermée ; et mon âme qui change
Toujours de paysage, a conservé sans fin
Un grand ciel pâle où tremblaient des étoiles blanches...

Le poète à qui l'on doit de tels vers, où la douceur montre sa vraie force et où l'indicible est précieusement suggéré, fait preuve de dons uniques ; et je pense que, malgré beaucoup de prosaïsmes et beaucoup d'imprécisions, il faut considérer son étonnante *Somme* comme la tentative la plus ambitieuse et la plus haute du lyrisme contemporain.

Ph. Ch.

Bertrand d'Astorg : *Quatre Élégies de printemps suivies d'une Élégie d'automne.* Gallimard.

Le voisinage de la mort, la pensée de l'amour, l'amertume du sacrifice ont inspiré ces méditations lyriques où l'exaltation d'une pensée tendue a dicté à la phrase son rythme mouvant et scandé :

Ainsi cœur vendangé accepte que ton grain
soit foulé, exprimé de son eau de lumière
encore travaillé de silence et de temps
afin qu'un jour il brille à la table des hommes
vin plus fort que leur soif et plus dur que leur fièvre
et plus tard apaisé par de lointains printemps.

F. S.

Robert Mallet : *L'égoïste clé.* Robert Laffont.

Un jeune poète sensible à la voix des sources, à l'abandon des confidences, se flagelle ici dans une chambre que closent de secrètes serrures. Oubliant Francis Jammes il se ramasse à l'école des *vers de circonstance* de Mallarmé et poursuit d'intraduisibles jeux de mots :

Au moule des poèmes vibre
mon plus secret qui se veut libre,
et je me purge de mes maux
par la grâce des jeux de mots.

H. M.

Jean Grosjean : *Terre du temps.* Gallimard.

Docile, je signalerai les versets de M. Grosjean au chapitre de la poèsie et répèterai que c'est dans la Bible que l'auteur

a puisé son inspiration, à défaut de son mode d'expression. Son livre a obtenu le prix de *la Pléïade;* je ne lui emprunte qu'une « Parole » :

> L'alfa du dernier livre pour t'imprimer Oméga,
> buse royale, cercle sur les arbres.
> Toute la machinerie des nuages pour que cette
> bouche du fleuve dise ô ! devant la mer.
> Je fouille ta gorge comme une montagne pour
> en extraire ce rôle que j'aime.
> Un seul cri dans le ciel : Komar !
> Le temps s'est aujourd'hui suspendu sur
> sa tige. Rien n'arrivera plus.

F. S.

LA LITTÉRATURE ET L'HISTOIRE

PAUL HAZARD : *La Pensée Européenne au XVIIIe siècle.* 2 vol. et un vol. de notes et références. Boivin.

Paul Hazard ayant beaucoup travaillé et beaucoup médité avait conçu le plan d'un immense ouvrage en trois parties où il étudierait : 1° *la crise de la Conscience européenne* où se dessine cette mêlée idéologique qui part de Bossuet pour aboutir à Voltaire ; 2° *la Pensée européenne au XVIIIe siècle,* de Montesquieu à Lessing ; 3° la naissance et la croissance de l'homme de sentiments jusqu'à la Révolution française. La mort ne lui a permis d'achever que les deux premières parties de ce vaste programme.

Quand parut, voilà onze ans, *la crise de la conscience* un concert unanime de louanges salua ce lumineux exposé. Aujourd'hui deux volumes que Paul Hazard avait eu le temps d'achever nous apporte le bilan d'un siècle où nous devons découvrir véritablement les origines intellectuelles de l'Europe contemporaine.

Moins encore que l'imprévu, l'enrichissement que nous apporte ce livre fécond, il faut louer la clarté, l'ordre, le dépouillement de cette étude où tant de spéculations se confrontent, se heurtent et sont exposées d'un style alerte et qui convainc. La contre-partie n'en est pas moins construite, moins lumineuse, si elle est sans doute plus originale et plus pressante, montrant la décadence de tant d'idées hasardeuses, d'une pensée trop composite et qui portait en elle les ferments cachés qui devaient amener sa *désintégration.* La flux et le reflux des théories humaines se fait entrevoir

une fois encore. Cette lecture généreuse est excitante. Mais que devons-nous admirer le plus de la richesse de ce grand livre ou de son souriant attrait ? Quelle maîtrise ne faut-il pas pour se mouvoir avec tant d'aise en des milieux si ardus et si touffus et nous rendre si aisée l'approche de difficultés en apparence inextricables ? Il y a là des comprimés de Spinoza, de Diderot, de Montesquieu, de Lessing qui ramassent en quelques lignes une bibliothèque.

Un art souverain au service d'une science infinie, tel est le secret et la réussite de Paul Hazard. H. M.

CHARLES DU BOS : *Journal* 1921-1923. Corrêa.

Charles du Bos revit au naturel et sans fard dans ce *Journal* dont nous devons nous réjouir de recevoir sans coupures un important fragment. Jamais l'esprit agile et inquiet, l'intelligence aiguë et profonde de l'auteur ne s'est mieux exprimée que dans ces pages. Naïf, candide, d'une bonne foi absolu, sentimental dans l'ordre intellectuel à un point incroyable, on le voit toujours passionné d'idées et d'un romantisme tout exalté et ne vivant que d'exaltation. Délicat de sentiments et de santé, il ne se peut tenir, en vertu d'une réaction immédiate et un peu morbide, d'agonir le pauvre Souday à qui il ne peut pardonner une expression un peu rabelaisienne venue naturellement sous une plume que guidait un tempérament généreux et épanoui. Le cher abbé Bremond aussi avait de ces jugements précipités.

Tout le journal de Du Bos a été dicté, jamais il n'a été relu plume en main et le style s'en ressent souvent, même au courant de ses découvertes les plus ingénieuses comme le jour où il peignait Pascal le piolet d'une main et la cravache de l'autre.

Du Bos était de culture cosmopolite (1) : les lettres pour lui ne commencèrent vraiment à rayonner par le monde qu'à la fin du XVIIIe siècle pour former une Europe intellectuelle dont il n'ignorait rien ou presque rien. Son journal explique avec des commentaires infinis, des scrupules sans cesse renaissants, comment il entendait pénétrer les auteurs qu'il aimait, s'en imprégner, arriver à leur essence intime. Pour goûter une œuvre il lui fallait se reconnaître en elle. Aussi dévoile-t-il à chaque remarque son âme propre, ses recherches constantes, ses goûts les plus certains, ses aspirations toujours nobles.

(1) Du Bos, dans son livre use de la langue anglaise avec pertinence et abondance. Mais tous ces lecteurs ne sont pas comme lui si aisément polyglottes. On eut aimé trouver en note la traduction de ces passages.

Si fidèles que soient le résumé de ses conversations avec Valéry, avec Bergson, avec Gide, c'est lui que nous retrouvons en elles. Jamais en réalité il ne restreint son sujet, mais il lui est naturel de se fondre en lui. Peu de livres nous rafraîchissent et nourrissent plus que le sien. H. M.

Lucien Descaves : *Souvenirs d'un ours.* Les éditions de Paris. — *Deux amis.* Plon.

Un ours, en vérité, que cet homme au franc parler qui au cours d'une vie déjà longue n'a jamais, dans ses écrits et ses paroles, fardé ce qu'il croyait devoir dire. Têtu, obstiné, libertaire imprudent parfois mais toujours courageux, épris de justice et de liberté autant pour les autres que pour lui-même, Lucien Descaves est le plus dévoué des amis et le plus loyal des adversaires. Le mépris, quand il fallut, l'a sauvé de la haine. Son jugement sur ses contemporains demeure emprunt de sérénité. L'entretient-on d'un sujet bas son geste ordinaire est de se détourner ; mais pour les êtres qu'il comprend, qu'il aime et qu'il admire il témoigne d'un élan et d'un enthousiasme que le temps ne saurait réfréner. Ecrivain de la meilleure souche, Descaves sait comme ses maîtres Goncourt et son ami Huysmans trouver le mot précis qui fait image. Sa phrase nerveuse frappe volontiers une maxime sans bavure, et cette maxime exprime avec une pointe d'humour, de scepticisme ou de sensibilité réfrénée l'expérience de son auteur. On dirait qu'il s'est nourri de la sagesse des dictons populaires. Il n'est bon bec que de Paris et Descaves est parisien du bec jusqu'aux ongles. Il a la gouaille, l'esprit primesautier et la générosité des enfants des vingt arrondissements. Cet ours, s'il a des griffes, a aussi des entrailles humaines. Il n'est pour s'en convaincre que de parcourir ses *Souvenirs.* Plus d'un chapitre est embué de larmes. Cette fidélité de la mémoire, ce culte du passé sont des traits de caractère assez rares pour les mettre ici en lumière. Ayant un peu dispersé ces derniers mois, les témoignages qu'il entend rendre à ses compagnons de route, en même temps qu'il publie ces attrayants *Souvenirs d'un ours* où deux noms, celui de J.-K. Huysmans et celui de l'abbé Mugnier, se rencontrent souvent sous sa plume, Lucien Descaves est encore revenu sur ces *Deux amis* en un recueil tout plein de faits nouveaux, de détails inédits, de traits mémorables. Toute l'histoire d'une haute amitié d'âme y est retracée par l'homme qui seul le pouvait faire avec cette netteté et cette abondance, ayant donné à l'un et à l'autre tout son talent et tout son cœur. H. M.

Jérome et Jean Tharaud : *Fumées de Paris et d'ailleurs.* Editions de la Nouvelle France. — *Le roman d'Aïssé.* Société d'éditions littéraires françaises.

Sous le titre de *Fumées de Paris et d'ailleurs,* Jérôme et

Jean Tharaud ont recueilli les chroniques qu'ils avaient publiées dans la presse durant les mois qui suivirent notre libération. Nous les avions lues alors avec délectation, nous les relisons aujourd'hui avec un plaisir accru mais non sans mélancolie. D'une variété très grande de sujets, riches toujours d'une expérience méditée, ces pages renseignent et instruisent C'est le témoignage de deux bons Français qui sont deux grands écrivains. Il sera précieux plus tard aux historiens de notre époque troublée, comme cette indispensable *Chronique de la Paix* de notre ami Eugène Marsan pour les temps qui suivirent l'armistice de 1918.

Mais les frères Tharaud ne sont pas seulement des témoins qui rapportent avec toute la magie de leur art d'éblouissants souvenirs emprunts de sagesse et de sérénité, ils sont eux-mêmes et avant tout de prestigieux historiens littéraires. Familiers de Maurice Barrès, ils ont déjà donné maintes esquisses, maints portraits de cette haute figure. *Le roman d'Aïssé* présente un nouveau crayon rehaussé de couleurs choisies où se précisent quelques traits, où est saisie une expression non encore mise en valeur. Ce petit livre rare et chatoyant projette une vive et sincère lumière sur le cœur humain tant il est riche et tout gonflé de ces *petits faits vrais* qu'adorait Stendhal. H. M.

André Rouveyre : *Choix de pages de Paul Léautaud.* Editions du Bélier.

Il y a bien vingt-cinq ans que je mis la main par hasard sur un livre intitulé *Souvenirs de mon commerce* et que son auteur me devint précieux pour l'acuité de son analyse, la neuve perspicacité de ses réflexions. Depuis lors je n'ai cessé de lire les ouvrages d'André Rouveyre et me suis constamment senti enrichi. Ces ouvrages ne sont pas toujours d'un abord facile, car ce singulier homme s'est forgé un style bien à lui, à la fois encombré et dépouillé qui rappelle ces dessins inoubliables qui autrefois l'avaient rendu célèbre par leur cruauté et où l'on devinait bien que parti d'une accumulation de lignes concertées il n'en retenait que l'essentiel. Sa récente étude sur Léautaud en tête de ce choix de pages est excellente et met l'accent juste sur un écrivain dont l'esthétique littéraire semble bien tout à l'opposé de la sienne mais qui est, dans notre temps, un aussi singulier homme que lui-même.

Mais je n'entreprendrai pas de parler ici à nouveau de Paul Léautaud si je n'entendais dire que les pages de ce recueil ont été excellemment choisies pour donner une image exacte et étendue du talent si varié de cet excellent écrivain. Léautaud portraitiste, épistolier, critique, moraliste, misanthrope et ami des animaux, amoureux et se méfiant des femmes, s'y retrouve tout entier avec son bon sens avisé, son goût très sûr, son indépendance d'esprit et ses sautes d'humeur, sa hargne

d'esprit et sa bonté de cœur, sa malice et son désintéressement. C'est un régal. Et puis, il a si bien parlé toujours de Stendhal sinon de ses desservants. L. B.

ALEXANDRE ARNOUX : *Calendrier de Flore.* Bernard Grasset.

Il est bien difficile de définir exactement le genre de ce livre si plaisant et divin, dans les pages duquel se succèdent chroniques, fables, poèmes, souvenirs et méditations, notés mois après mois, au fil des jours et des rêveries. Pages profondes et résonnant loin sous leur apparente légèreté ; où se mêlent l'humour, la science, et un certain lyrisme familier, pour notre plus grand agrément. Parler des plantes, et en bien parler, est un art presque aussi délicat que l'art de parler des enfants, ou des animaux. M. Arnoux, qui sait si bien juger les rapports des *Ecrivains avec les Plantes*, de J.-J. Rousseau à Colette — M. Arnoux lui-même en parle en amateur éclairé, en ami et en poète. Chacune des pièces de ce recueil un peu magique, — comme tout ce qui touche aux plantes, jusqu'à celles qu'on nomme : « simples », — nous charme. Pour ma part, j'avoue une prédilection pour le *Crime de l'Arbre*, *Solstice Magique*, la *Sophora*, l'*Onagre* (je croyais que c'était un âne sauvage, et voilà que c'est une sorte d'éphémère et modeste belle-de-nuit !) et, surtout, pour *la Vierge Marie*, petit chef-d'œuvre de finesse et de tendre et chaleureux ferveur. P. O.

IRÈNE NÉMIROVSKY : *La vie de Tchekov.* Albin Michel.

Irène Némirovsky a été arrêtée par les Allemands en juillet 1942 et déportée peu après ; depuis personne n'a plus entendu parler d'elle. Nous ne saurions oublier les beaux récits qu'elle nous a faits en des livres sensibles, intelligents et toujours évocateurs. Il fallait ce talent où s'unissait l'âme slave et l'expression française pour nous faire comprendre l'essence de l'âme et du talent d'Anton Tchekov, un des écrivains les plus russes qui soient. La vie de Tchekov, médecin, conteur et auteur dramatique est rendue par une série de touches délicates qui couvrent sans l'empâter toute la toile sur laquelle est fixée ce portrait rapide, mais d'une expression inoubliable.

F. S.

EMILE HENRIOT : *Poètes Français. Tome I : De Turold à André Chénier ; Tome II : de Lamartine à Valéry.* Lardanchet.

En deux volumes copieux et nourris, Emile Henriot a jalonné largement mais avec une suffisante rigueur, ne s'attachant qu'aux sommets, l'histoire de toute la poésie française. Ces volumes n'ont pas la prétention de remplacer les œuvres

biographiques consacrées à nos poètes ni les manuels plus complets qui demeurent nécessaires à qui veut embrasser une vue complète et plus méthodique de notre poésie. Il est peu de poètes néanmoins en ces études sur lesquels l'auteur ne projette quelque lueur nouvelle. Parlant avec dilection de qu'il aime et connait bien, Emile Henriot nous propose simplement une lecture agréable et instructive. C'est un délicieux passe-temps.

F. S.

NOËL RICHARD : *Louis Le Cardonnel.* Didier-Privat.

Ce grand, beau et bon livre fait honneur à son auteur. Il dit tout et il sait tout dire. Sur Louis Le Cardonnel et sur son art séraphique, rien n'est laissé dans l'ombre : tout est ordonné éclairé, élucidé, jusqu'aux mises au point qui s'imposaient des allégations imprudentes de MM. Schuré, Marcel Coulon et de quelques autres. Etude biographique et étude littéraire se compénètrent avec une louable précision et sans lourdeur. Un livre utile et agréable.

F. S.

RENÉ-ALBERT GUTMANN : *Introduction à la lecture des poètes français.* Flammarion.

Une suite d'études plutôt décousues, plutôt disparates... mais à coup sûr des pages que les initiés et les profanes auront profit à lire. On y rencontre à foison des idées excitantes. Et quand il nous vient à l'esprit des réserves, ce qui est fréquent, du moins sentons-nous qu'elles seraient sinon admises, du moins comprises et pertinemment discutées par l'auteur, j'allais écrire le *magister*, car c'est assez le livre du maître, et non celui de l'élève, dont nous avons sous les yeux l'exemplaire. Un peu trop de science, à mon avis, et de science qu'il serait en outre possible de dépasser : ainsi quant à expliquer *la nuit d'Idumée* de Mallarmé (p. 56) il est insuffisant de nous affirmer que l'Idumée est « un pays ravissant », tant le sens est ailleurs... je regrette de même de n'avoir point vu au chapitre des *équivalents* de la rime, parler de la contr'assonnance, si chère à Tristan Derème qui a su en tirer des effets délicieux. Dernière remarque enfin : quand M. Gutmann cite nombre de vers dont il proclame avec raison la beauté, il s'est amusé fréquemment à nous montrer en regard leur déformation pour nous prouver, avec raison, qu'ils ont ainsi perdu tout éclat.

Mais presque jamais il ne va plus loin. Que n'insiste-t-il sur la cause et ne nous montre-t-il que la moindre mutilation en supprime à tout coup, le rythme, le sens plein, en abime la mélodie, en détruit les secrètes allitérations. Vraiment dans son gros livre, M. Gutmann insiste trop peu sur l'allitération. Mais laissons là nos critiques, elles sont peu de choses en regard des pages justes et sagaces, de cette excellente *Initiation*.

H. M.

DOM JEAN-BAPTISTE GAÏ : *La tragique histoire des Corses.* Robert Laffont.

C'est un travail de bénédictin. Il faut l'entendre ici au sens propre. Aussi porte-t-il l'*imprimatur*. Aïe ! L'Histoire est l'Histoire et je crains les historiens qui sont tenus de faire passer leur travail sous les fourches écclésiastiques. Ne sont-ils pas tentés de la « tripatouiller » ?

Emile Bergerat, à qui l'on doit cet heureux verbe, raconte, dans ses *souvenirs d'un enfant de Paris*, un voyage qu'il fit en Corse avec le prince Roland Bonaparte et qui se termina par une soupe à l'oignon impossible. Mais le R. P. Dom J.-B. Gaï, pour parler de son pays natal, n'emploie pas le style pittoresque et goguenard du vieux Caliban. Elle est véritablement tragique, l'Histoire des Corses qui, durant des siècles, se sont bataillés avec les uns contre les autres, et réciproquement, pour pouvoir mieux se donner enfin à la France. Le Père est documenté à fond sur la question. Et il la traite avec le sérieux nécessaire. P. A.

D'ANNUNZIO : *A son traducteur Georges Hérelle*, correspondance présentée par GUY TOSI. Denoël.

Voici un livre que devraient lire tous les écrivains consciencieux qui s'essaient à l'art difficile de la traduction. Ces lettres sont d'un intérêt constant : ce n'est plus la vie passionnelle, sur laquelle on a déjà tant écrit, qui est évoquée dans ces pages, mais la vie laborieuse de l'auteur des *Vierges aux Rochers*. On y voit la juste part qui revient à chacun des deux collaborateurs dans les traductions françaises signées par Georges Hérelle. Notons qu'une importante introduction de M. Guy Tosi met l'accent le plus exact et le plus nuancé sur les rapports d'amitié et de travail de l'Italien et du Français.

F. S.

SHAKESPEARE : *Hamlet*, traduit par ANDRÉ GIDE. Gallimard.

Elégante et fidèle, la traduction de M. Gide est excellente, qu'on la mesure soit à l'idéal où devrait tendre toute traduction, soit au but particulier que dans sa préface il dit s'être assigné. L'un et l'autre se rejoignent d'ailleurs : car il se proposait de donner un texte interprétable, si donc l'Hamlet de Shakespeare est propre à la représentation théâtrale, pour l'être également il suffira que la traduction soit bonne. Or plus de trois siècles de succès ne permettent pas de mettre en question les qualités scéniques du texte shakespearien malgré les doutes qu'on peut avoir à la lecture de ce drame que

M. T. S. Eliot a pu appeler « un fiasco artistique ». M. Gide ne partage pas cette opinion, puisqu'il hume un art indiscutable dans ce qu'il qualifie pourtant de « lyrique fatras ». La tentation est forte pour qui veut le porter sur une scène étrangère de corriger Hamlet, d'y introduire de l'ordre, de couper ses longueurs et d'interpréter ses obscurités ; plusieurs y ont succombé. Mais c'est une traduction que M. Gide a voulu faire et non une adaptation. Il respecte donc l'original, ce qui ne veut pas dire qu'il le suit mot à mot, car tel est le paradoxe du traducteur dont la fidélité se perd en tombant dans la servilité ; pour être fidèle à un texte écrit en bon Anglais, il faut écrire en bon français, c'est-à-dire rendre un mouvement par un mouvement qui ne peut être qu'autre. Il faut d'abord retrouver dans les mots l'esprit qui les anime, puis, cette pensée étrangère, la dire en sa langue comme si l'on disait sa propre pensée.

Pour mesurer avec quel succès M. Gide y parvient je ne crois pas qu'il soit de meilleur moyen que de comparer sa traduction à celles de ses devanciers. J'ai relu les textes de Schwob, Pourtalès et Derocquigny. Je ne tiendrai pas compte de cette dernière traduction qui reste un tour de force, méconnu je ne sais pourquoi ; Gide ne la citant pas, je suppose qu'il l'ignore, en tous cas elle n'est pas comparable aux traductions en prose, puisque les vers blancs de l'original y sont rendus par des alexandrins blancs ; mais les progrès réalisés sur les deux premières sont incontestables, malgré les qualités qui ont valu à celles-ci une juste renommée. Que le texte reste souvent ardu, Gide n'y est pour rien, mais Shakespeare ; ce qu'il faut admirer, c'est l'élégance du style et l'aisance de la langue, aisance qui a dû coûter bien des difficultés, mais donne à plus d'un passage l'allure d'un poème en prose original. M. Gide souhaite que l'on dise de sa traduction : « C'était tout simple », et ça en a souvent l'air.

Il y a certainement été aidé de venir en dernier, il le reconnaît lui-même et l'on ne peut que le louer d'avoir su profiter des travaux de ses devanciers. Comme l'historien, le traducteur n'invente pas, il perfectionne, et puisqu'il n'est pas de traduction parfaite, il n'en est pas de définitive. C'est ainsi que plus tard, un nouveau Gide pourra trouver un terme plus direct, plus sensible au public que son : comparoir » (page 137) qui rend bien mal l'anglais courant de *audit* ; revenir au simple « Ah ! je suis mort » de Polonius au lieu du « Je suis crevé » que rien ne justifie ; rendre plus claires les grivoiseries d'Hamlet aux pieds d'Ophélie, car je doute que « N'ayez donc pas honte de parader, et lui n'aura pas honte de vous instruire » évoque le moindre sourire sur les lèvres du public, etc ; et surtout, en imaginant quelque moyen de rendre l'effet produit par la rime que Shakespeare introduit comme un coup de cymbales en conclusion de la plupart des scènes, tenir la promesse que fait pourtant M. Gide dans sa préface quand il dit qu'il ne faut « rien perdre... ni raison ni rime »...

J. F. C.

LES ROMANS

GÉRARD D'HOUVILLE : *Enfantines et amoureuses.* Editions de la Nouvelle France.

Au moment où tant d'écrivains veulent écarter de la littérature tout charme et toute délicatesse, Mme Gérard d'Houville rassemble, pour notre bonheur, ces gracieuses nouvelles, et prouve fort simplement qu'il n'est pas nécessaire qu'un livre soit « bouleversant » pour émouvoir, et que l'évocation de papillons aux mille couleurs, ou de colliers en perles de Venise, plaît bien autrement à l'esprit que les descriptions malpropres dont les romans d'aujourd'hui sont si étrangement prodigues.

La petite fille qui, pour échapper aux souffrances d'une époque impitoyable, demande à être changée en biche ; et celle qui, vêtue de rose, donne des leçons de philosophie à un vieux célibataire ; et *Proserpine incertaine ;* tous ces personnages pleins de fraîcheur, gardent un je ne sais quoi de conte de fée qui nous touche. En vérité, je crois que Mme d'Houville est une enchanteresse : « Elle sait, disait Pierre Lièvre, ce qu'il faut pour faire une chose exquise, et comme si elle en possédait imperturbablement la recette, elle la fait. »

M. L.

HENRI BOSCO : *Le Jardin d'Hyacinthe.* Gallimard.

Il faut, pour bien goûter le nouveau roman de M. Bosco, relire l'*Ane Culotte* et *Hyacinthe*, entre lesquels ils se situe dans le temps. Nous retrouvons ici, non seulementl'Ane Culotte discret, tendre et mystérieux, mais aussi Constantin et les Caraques, riches de toute la magie des âges ; M. Cyprien avec son rêve de Paradis terrestre, et Hyacinthe elle-même, petite Belle au Bois dormant enchaînée à ce rêve mort, qu'éveillera la venue du Prince Charmant, car le bonheur, comme dans les contes de fées, apparaît à la dernière page de ce livre. Une fois de plus, jusque dans les faits les plus simples, les plus quotidiens, M. Bosco a su exprimer la secrète puissance de la terre, force magique et matière mêlées, sa vivante essence, son âme, parfois amie, parfois ennemie. Nous lui reprocherons cependant d'éveiller parfois en nous — parmi tant de nobles et rares images — des reminiscences du film de *Blanche-Neige* ou, (ce qui vaut mieux) des charmants vieux contes de *Mothex Goose.* Nous lui reprocherons encore d'avoir un peu abusé des songes prémonitoires. Peut-être serions-nous moins exigeants pour un autre écrivain que l'auteur de ce chef-d'œuvre : *Mas Théotime*, un des livres les plus beaux et les plus riches en résonances qu'il nous ait été donné de lire depuis longtemps.

P. O.

Léon Bopp : *Liaisons du Monde.* Tomes II, II et IV. Editions du Dialogue. Genève.

Non, non, M. Léon Bopp, ce n'est pas raisonnable. Vous avez écrit une œuvre énorme, roman-fleuve, roman-torrent, roman-Niagara, rempli d'événements, de guerres, d'émeutes, de massacres, fourmillant d'études, d'idées et de types, et de créatures. Il vous a fallu quatre volumes pour mener à bien votre affaire, et quels volumes ! Le premier avait paru avant la guerre. Vous avez fait paraître les trois autres en 1941, 1942 et 1944 à Genève. Et vous profitez de la Libération et de ses prétendues facilités pour nous asséner de Suisse et d'un seul coup ces trois là.

A eux trois, ils font plus de 1400 pages, texte serré, format grand in-octavo. En comptant deux minutes pour lire une page, nous obtenons 46 heures de lecture, c'est-à-dire plus de cinq jours, à raison de 8 heures par jour ! Non, non, M. Bopp, ce n'est pas raisonnable.

Et ce l'est d'autant moins que vous avez un talent, une verve, un pouvoir d'évocation, une imagination, un don de voir et de raconter... Alors on est pris. Toute cette vie d'action, d'agitation, de fièvre... Et pendant ce temps-là, les livres des confrères font la queue, je veux dire : la pile.

Non, non, M. Bopp ! D'un seul coup, trois gros volumes ! Ce n'est pas raisonnable. P. A.

Maurice Toesca : *Le soleil noir.* Le Pré aux clercs.

Un simple *fait divers* dans une ville de Rhénanie au cours de la guerre. Une histoire nue et brutale qui se passe entre Allemands, mais qui éclaire mieux que tous les exposés et toutes les dissertations l'affreux drame du nazisme. L'auteur un peu tarabiscoté de *Suicide indirect*, a atteint dans ce livre à un dépouillement nuancé et une simplicité exemplaire.

F. S.

Marcel Brion : *Le Pré du grand rouge.* Robert Laffont.

Dans le Pré, dans la Maison — entités, puissances qui ont leur vie propre et, peut-être, mènent le jeu, — vivent « les enfants », sous la garde assez vagues d'adultes à l'âme pure et puérile. Ces enfants sont des enfants très normaux qui mènent, comme la plupart des enfants, parallèlement à leur vie réelle, une vie à eux, imaginaire, la plus importante à leurs yeux. C'est cette vie-là dont M. Brion nous révèle les secrets, au cours d'une nuit baignée de brume, de clair de lune et de musique. Disons à la louange de l'auteur qu'il a su, dans ce conte de fée impalpable, sans intrigue, sans conclusion, éviter avec beaucoup d'art et d'habileté, en dépit de quelques poncifs, les deux écueils inhérents à ce genre de récit : la fadeur et l'ennui. P. O.

BRUNO GAY LUSSAC : *Farandole.* Robert Laffont.

Les héros de M. Bruno Gay Lussac sont équivoques et désaxés comme presque tous ceux de la littérature d'aujourd'hui, mais du moins l'auteur nous épargne-t-il le ton pénible d'une autobiographie mal déguisée. Puis, dans le nombre des scènes assez décousues de son petit roman, il a su en tracer quelques-unes d'une main assez ferme pour qu'on mette son livre à part et puisse s'en souvenir un jour prochain. F. S.

EDMOND KINDS : *Les toits de Saint-Colomban.* Robert Laffont.

L'agrégé Chantemelle, héros, et peut-être auteur, de ce gentil roman, n'accapare pas trop la scène. Louons sa discrétion à ne se point prendre pour le centre du monde et celle, qui n'exclue ni la malice ni la pénétration, de ces tableautins de province qui font tout le charme d'un livre souriant et parfumé. La vie publique et secrète de Saint-Colomban revit agréablement dans ce *Clochemerle des familles.* F. S.

RAYMONDE TEMKINE : *La quadrature du cercle.* Editions du Myrte.

Un roman humain et pathétique qui se délaie malheureusement en trop de menus épisodes. Mais l'auteur a su y peindre quelques caractères finement observés et d'une impitoyable vérité et y traiter quelques scènes d'une remarquable acuité.
L. B.

CHARLES SILVESTRE : *Manoir.* Plon.

Bon romancier agreste, l'auteur a entendu se réfugier au temps de la Chevalerie dans un roman purement descriptif et qui semble agréablement parodigue. Seule la dernière partie qui se passe dans une léproserie fait entendre un accent proprement humain. F. S.

CHARLES MORGAN : *Le Voyage.* Stock.

Charles Morgan est un des plus nobles écrivains d'Angleterre, il s'est toujours montré un ami fidèle et éclairé de la France. C'est un point de vue qu'il ne faut jamais perdre quand il s'agit de parler de lui. Sa dernière œuvre pourtant, à côté de parties très hautes et de réelles beautés, est décevante pour un lecteur de chez nous. Est-il possible qu'un étranger se fasse une telle idée de la province française, du caractère français et du Paris de Jules Grévy ? Cela confond. Ne voyons donc plus dans *le voyage* qu'une sorte d'épopée familière,

le poème d'un amour traversé. Tous les ouvrages de Charles Morgan aussi bien ne sont-ils pas des poèmes de l'amour traversé, des livres d'une analyse lucide et grave, qui posent un problème moral en même temps qu'ils libèrent la voix toute pure d'une passion sans masque ? L'audience qu'a rencontré chez nous Charles Morgan est légitime. Son œuvre malheureusement est on ne peut plus mal traduite. F. S.

NOTES

On protège les sites. Pourquoi ne protègerait-on pas les titres ? Sans demander pour ceux-ci l'inspecteur général dont une administration éprise du beau et du tourisme a gratifié ceux-là, ne peut-on protester contre les métamorphoses que subissent parfois, à des fins trop clairement mercantiles, les titres donnés à leurs ouvrages par des auteurs qui savaient peut-être ce qu'ils faisaient ?

L'an passé, l'*Histoire comique* devenait à l'écran *Félicie Nanteuil* : sage précaution, faute de quoi des spectateurs, ignorant également le roman d'Anatole France et celui de Scarron, et persuadés que tout ce qui est comique est obligatoirement drôle, eussent réclamé le remboursement de leur fauteuil. On peut du moins n'imputer cette sottise qu'au cinéma.

Voici plus grave. Mérimée, décidément malchanceux, avait vu déjà, en 1907, sa *Chronique du règne de Charles IX* transformée, dans la Nouvelle collection illustrée de Calmann en *Diane de Turgis*, titre moins grave assurément, adorné de surcroît sur la couverture, et pour qu'on sût tout de suite à qui on avait affaire, d'un portrait de l'héroïne en vives couleurs.

En 1946, les éditions L. H. S de Périgueux, publient avec grand luxe... quoi ? les *Ames du Purgatoire ?* Vous n'y pensez pas, mais la *Légende de Don Juan*. Ce titre fallacieux est plus alliciant que le titre authentique, mais aux yeux de qui ? des ignares et des badauds. Et l'on reconnaît volontiers que les éditeurs (est-ce un alibi ?) ont consenti à inscrire, pour la *Diane* de 1907 comme pour le *Don Juan* d'aujourd'hui le véritable titre... en sous-titre. Timidité coupable. Pourquoi ne pas avouer hautement le désir valeureux de revigorer des chefs-d'œuvre archaïques ? *La Vénus d'Ille*, avec une allitération prometteuse d'un brillant succès de vente, deviendrait *La Statue qui tue*. Et pour *Arsène Guillot*, si l'on renonce, pour qu'il ne crie pas au plagiat, à un vocable que M. Sartre croit hardi, pourquoi pas au moins *La Courtisane amoureuse* ? Ce n'est pas La Fontaine qui protestera : il est dans le domaine public ; il est, lui aussi, sans défense. P. J.

Le Gérant : B. Grisard.

Librairie *Le Divan*, Paris, éditeur.

Imp. par l'Imp. Alençonnaise, pl. Poulet-Malassis, Alençon (Orne)
Dépôt légal. 1947, 1er trim. — No d'ordre : 573



LA RONDE DES SAISONS

RENDANT compte, dans le *Divan*, de mes *Heures d'Hiver*, parues dix ans après *Automne*, vingt ans après le *Bel Été*, Henri Martineau ajoutait : « Il reste le printemps à chanter. Gabriel Faure l'a gardé pour la bonne bouche, sachant qu'il le fera de façon magnifique, en toute jeunesse de cœur. »

De façon magnifique : c'est beaucoup dire ; en toute jeunesse de cœur, peut-être... Tout de même, on comprendra que j'aie hésité. Ne serait-ce pas ridicule de me mettre à écrire un *Printemps*, au moment précis où je vais recevoir la carte V ? La nature, elle, n'a une carte V que pour trois mois ; à peine y a-t-elle droit qu'elle prépare sa prochaine résurrection, cette merveilleuse fantasmagorie du renouveau qui, depuis la naissance du monde, enchante tous les êtres... sauf, pourtant, au dire de Loti, les vieillards. Mais l'auteur de *Mon frère Yves* ne faisait que traduire ainsi cette hantise de la mort qui, pas une heure, ne le quitta. Pour lui, le printemps n'était pas joyeux répit, instant d'ivresse dans le rapide écoulement des jours, trêve bienfai-

sante, courte halte près d'une source ; il n'était qu'une étape sur la route fatale...

Certes, quel artiste, quel poète, quel écrivain ne songe à la mort, et, souvent, n'en tire ses plus belles pages ? Bien entendu, je laisse ici de côté les bienfaisantes certitudes que donnent la religion et la foi. On peut, du reste, être croyant, comme l'était Loti, et craindre la mort ; on peut être incroyant et ne pas la redouter. En écrivant ces lignes, je songe à mon grand-père, le bon docteur dont j'ai souvent parlé ; à 87 ans, indifférent à la mort, il la regardait s'approcher avec la plus lucide sérénité.

La dernière fois où je le vis, ce fut au Seillon, pendant les vacances d'été ; je peux en fixer la date : septembre 1897. J'avais terminé ma licence à Lyon et m'apprêtais à gagner Paris, pour y préparer mon doctorat. Après le repas de midi, prenant le bras dont je lui offrais l'appui, il m'entraîna vers le bosquet de chênes, jusqu'au banc où il aimait à se reposer. Il écouta un moment la musique du vent dans les arbres ; puis il me parla, plus en ami qu'en grand-père. « Tu seras bientôt à Paris ; je voudrais que tu n'y oublies pas le Seillon. Quand ton père, au sortir du lycée de Tournon, partit pour la Faculté de Droit, je lui fis la même recommandation ; mais il n'allait qu'à Grenoble et chaque congé le ramenait ici. Toi, tu vas à Paris, comme j'y fus moi-même, à peu près à ton âge ; il fallait alors cinq jours et six nuits de diligence ; pendant toutes mes années d'études médicales, je ne vins qu'une seule fois passer mes vacances en famille. Le voyage maintenant ne demande qu'une journée ; n'importe, tu reviendras plus rarement auprès des tiens. A ton premier retour, j'aurai de nombreuses questions à te poser, car je n'ai jamais revu Paris : un médecin de campagne ne s'appartient guère. On m'a dit qu'un boulevard Saint-Michel traverse maintenant ce quartier latin, où je n'ai connu que les rues La Harpe et Monsieur-le-Prince. Tu me

raconteras ce que l'on joue à la Comédie-Française ; songe que j'étais à Paris au moment de la première d'*Hernani*... »

Souvent, j'ai essayé de me remémorer cette conversation, ce monologue plutôt, du vieillard que tout intéressait. Les meilleurs signes que l'on reste jeune, ce sont la curiosité d'esprit, la fraîcheur dans la sensibilité, et, plus encore peut-être, la faculté d'enthousiasme. Sur le lit où il devait bientôt mourir, Gœthe se soulevait pour surveiller l'ouverture d'une caisse que David d'Angers lui envoyait : il avait hâte de connaître les médaillons des jeunes Romantiques français.

Je me rappelle qu'en me montrant les chênes qui se dressaient autour de nous mon grand-père me dit encore : « Pense quelquefois à ces vieux arbres qui ont abrité mes rêveries et celles de ton père ; ce sont des amis qui ne trahissent jamais. Tu verras, plus tard, quel baume ils seront pour toi... Puisque tu veux écrire (je lui avais lu mes premiers vers, dont je ne sentais pas encore toute la médiocrité), viens leur demander parfois l'inspiration... »

Le cher vieillard ne s'était pas trompé. Paris, durant quelques années, me fit délaisser le Seillon, où l'on ne me voyait guère que pour la traditionnelle réunion du lundi de Pâques. Une fois même, je n'y assistai pas, ayant voulu passer à Rome la semaine sainte. Ce fut seulement vers la quarantaine, à la mort de mon père, que, devenu à mon tour propriétaire du domaine, j'y revins souvent et avec un plaisir sans cesse accru. L'amour de la chasse, qui me prit alors, multiplia mes retours. Et, chaque fois, je retrouvais mes chênes avec une émotion plus vraie, qui montait du plus profond de moi.

Comme ils sont nobles en ce début de printemps ! Garnis encore de leurs feuilles mortes, dont ils ne se dépouilleront qu'au seuil de l'été, je les regarde frissonner dans la froide lumière d'avril. J'écoute leur bruissement : c'est un chant moins aigu que la mélodie du vent à travers les grands pins du bosquet

voisin. Les chênes centenaires ont le timbre grave des personnes âgées qui s'entretiennent à voix basse. Vieux arbres et vieilles gens savent tant de choses, ont tant de choses à se dire ! Ces chênes vénérables connaissent les secrets que leur confient les oiseaux de passage. Quelques-uns de ces voyageurs, errants nocturnes, arrivent quand l'aube accroche ses lueurs rosées à la cime des monts ; sous leur poids, les plus hautes branches se courbent et ondulent comme des agrès de navires que la houle balance. D'autres, ayant volé tout le jour, ne se posent qu'à l'approche du soir ; avant de s'endormir, ils se racontent à mi-voix, dans la nuit des feuillages, leurs rêves de contrées plus riches et de cieux plus cléments.

*
* *

Tout est limpide et clair ce matin. Quelques nuages traversent pourtant le ciel, rappelant que les perfides mensonges d'avril rôdent encore autour de nous ; mais la nature, dans sa hâte du bonheur, s'élance vers la lumière, avec cette sorte d'allégresse que donne le jour naissant, ce jour qui est dans son intégrité, *dies integer*, comme l'appelle Horace. Il a suffi d'une semaine de beau temps pour que le rideau se lève sur la féerie. Alors que je me méfiais de lui et blâmais son retard, le printemps était là, derrière d'invisibles portants, prêt à bondir. Le cognassier du Japon est d'un écarlate insolent ; ses pétales tombent si nombreux dans l'eau du fossé voisin qu'ils me font songer à cette rivière de Phénicie, qui se teignait parfois de pourpre, en souvenir du jeune chasseur trop aimé d'Aphrodite. Quand on vit près de la terre, on comprend les légendes écloses dans la naïve imagination des premiers hommes ; n'ayant aucune notion scientifique, ils croyaient aux nymphes sylvestres endormies dans le creux des arbres, se réveillant au printemps pour mettre des bourgeons sur les branches, pour

secouer les vieilles aiguilles des pins et en accrocher de toutes neuves, d'un jade luisant. S'ils collaient une oreille contre l'écorce des troncs, ils entendaient le cœur des dryades battre doucement.

Une fois de plus, j'assiste au triomphe du renouveau. Une allégresse végétale semble exciter plantes et arbustes à qui fleurira le plus vite. Les arbres fruitiers, peu nombreux dans cette campagne proche des Alpes, où, jusqu'en mai, les gelées sont à craindre, ploient, cette année, sous leurs bouquets épanouis. Déjà, prunelliers des haies et vieux cerisiers sèment la neige de leurs pétales. Quelques pêchers mettent une note rose dans cette symphonie où le blanc domine. Les gros boutons des pivoines commencent à s'ouvrir. Au-dessus de la porte du jardin, la glycine déploie son arc embaumé. A mesure que j'avance sur la route, des parfums m'arrivent de tous côtés, comme si mille souffles avaient passé sur d'invisibles vergers.

Et voici qu'un matin, après quelques journées plus chaudes où régna le vent du midi, dans le flot de senteurs qui m'enveloppe, je distingue l'odeur des lilas. Les premiers lilas ! Depuis tant d'années, je repartais pour Paris, après les vacances de Pâques, sans les avoir vus en fleurs ! Est-ce que les hivers se prolongeraient plus qu'autrefois ? Qui n'a pas entendu ses grands-parents raconter que, de leur temps, on sortait, à Pâques, les chapeaux de paille et les pantalons de nankin ? Dans mon souvenir, en tout cas, les semaines saintes de mon enfance sont pleines de lilas. Cette année encore, les fêtes avaient passé sans eux ; mais j'étais bien décidé à rester jusqu'à ce qu'ils fleurissent...

Il y en a beaucoup moins qu'autrefois ; quelques-uns sont morts qui ne furent pas remplacés, surtout en lisière du bosquet, où chênes et buis les ont peu à peu anémiés et tués. Au milieu du jardin, entourant un petit bassin d'où s'élançait jadis un mince jet d'eau qui ne fonctionne plus, de très grands jaillissaient, dont ne subsistent que des rejetons. Je me

rappelle aussi, vers la ferme, des lilas blancs, débordant en lourdes touffes par-dessus les murs : ils ont de même disparu. Parmi les survivants, j'ai choisi les plus longues branches et noué un énorme bouquet devant lequel j'écris ces lignes. Nul parfum n'est pour moi aussi enivrant. Je n'ai qu'à fermer les yeux, je retrouve l'écolier en vacances. Toute ma jeunesse bondit et danse devant moi, si lointaine pourtant, et pourtant si proche. Dans cette exaltation vernale, mon désir de vivre à la campagne se réveille. Que ne puis-je briser les liens qui me retiennent à la ville et gâchent le temps qui me reste ?

*
* *

A la fin d'un récent article sur l'*idée de bonheur*, Mauriac, admirant la tranquille sérénité de son domaine bordelais, au moment des vendanges, a bien senti les joies que peut donner la vie près du sol. « La seule sagesse du monde est celle qui accorde l'homme à la terre, à ce qui produit le pain et le vin. » Et, constatant la fragilité de tout ce que construit la politique, et les drames que préparent aveuglément les hommes, à qui les plus terribles leçons semblent n'avoir rien appris, il ajoute : « Peut-être n'y a-t-il plus rien d'autre à faire, pour conjurer le sort que nous préparent les Empires, que de maintenir jusqu'à l'extrême limite l'image de l'humble bonheur humain tel qu'il existait du temps que Ruth la Moabite glanait dans les champs de Booz. »

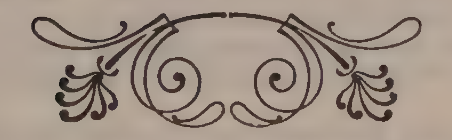
Ces idées, qui me hantent souvent, me reviennent, plus insidieuses, en cette soirée d'avril, où, pour la première fois de la saison, je puis, après le repas, rester assis sur la terrasse ; les senteurs des lilas montent du jardin, emplissant de volupté la nuit semée d'étoiles.

Que ne suis-je encore jeune ? C'est un de ces soirs qui rappellent ceux de l'adolescence, quand le besoin d'amour traduit en mille désirs imprécis ; un de ces

soirs où l'on est comme accablé par des langueurs trop fortes, où l'on souhaite les choses les plus incohérentes, où, brusquement, on se sent les yeux pleins de larmes, parce qu'un rossignol s'est mis à chanter... Cœur inassouvi, à quoi bon rêver l'impossible et souffrir, puisque tu peux jouir de cet « humble bonheur humain » dont parle Mauriac, puisque le printemps est de retour et que les roses de mai vont fleurir ?

Je vois, dans le ciel nocturne, Orion et Sirius, astres de l'hiver, prêts à sombrer derrière les montagnes du couchant, tandis que commencent à surgir, vers l'est, les constellations de l'été. Bientôt brillera le Bouvier, avec Arcturus, l'étoile aux feux rougeâtres qui illuminera les soirs d'août, puis disparaîtra à son tour quand approchera l'automne. Tout dans l'univers est mouvement. La ronde des étoiles accompagne cette ronde des saisons, qui semble me faire signe au passage. Pourquoi, tant que je suis valide, n'y pas entrer joyeusement ? Trop vite viendra le temps où je ne pourrai plus la suivre que d'un regard morne, m'attristant à penser qu'elle continuera, indifférente, exactement pareille, lorsque je ne serai plus.

Gabriel FAURE.





SONNETS

I. — Dédicace

Dites-moi donc en quel pays se déplia
Cette rose où la pourpre à l'orange s'allie,
Dites-moi donc sur quel balcon elle appuya
Son image de joie et de mélancolie ;

Dites-moi donc quel vent froissa le falbala
De cette robe de princesse d'Eolie,
Dites-moi donc quel songe et quelle guérilla
Trempèrent ses atours d'une amoureuse pluie...

Larmes plus précieuses que le sang du Christ,
Propos évanouis et rires en éclats
Qui m'eussent fait rougir ainsi qu'un vieux dahlia,

Où êtes-vous ? Oubliant l'orage immédiat
La rose est toujours vive et le poète écrit
Ce sonnet double pour Marie de Hérédia.

II. — Le Sonnet

C'est un sonnet. Pensant à vous, très belle,
A cet iris bordé de cils de nuit
Où la moquerie fait luire une perle
Je le compose pour tromper l'ennui.

Sorcier des mots, hélas ! ce soir ne suis ;
En habits d'or la syllabe rebelle
Paraît, danse, tournique et puis s'enfuit
Dès que ce niais de Sologne l'appelle.

Et si l'amour recommençait sa fête,
Si la folle du logis revenait,
Ah ! seriez-vous à cette heure où vous êtes ?

Tant pis, je veux en avoir le cœur net ;
Encore un vers, voici la chose faite :
N'en doutez pas, belle, c'est un sonnet.

III. — Le Potier

Hochets et vanités qu'un hoquet annihile,
A quoi bon ? Dans sa boîte étroite au noir velours
La dame sans merci nous jette tour à tour :
Argile nous étions, redeviendrons argile.

Mais le potier nous prend et de ses doigts agiles
Façonnant notre molle chair avec amour
Il lui donne à nouveau cent formes sur son tour
Et nous rend une vie éternelle et fragile.

Oiseau de feu paré des émaux de la Chine
Te voici donc gourde pansue ou fiole fine,
Portant par tout le monde Chypre ou vil pinard,

Ainsi qu'une amoureuse allant de bouche en bouche,
Et c'est une princesse d'hier que je touche
En caressant cette coupe de Jean Besnard.

IV. — Les toits

Face au limpide azur qu'agrafent mille étoiles
Fermant la tente où dort l'Empereur des croyants,
Le bossué chaos des toits d'hommes s'étale.

Troupeau silencieux d'angles incohérents,
Il déploie chaume ou planche, ardoise, tuile ou toile,
Pour cacher assassins, voleurs et fainéants.

Car sous le rhomboèdre énorme ou le toit plat
Repose sans souci la tribu malfamée
Des catins, des marchands, des fous et des soldats,
Et leur remords s'envole en chapeaux de fumée.

Ce n'est que sous ce fin clocher où minuit sonne
Que le coq franc peut à son aise chevaucher
Vers Saint Pierre ; ce n'est que sous ce vieux clocher
Que flotte un peu d'air pur car il n'y a personne.

V. — La rose sèche

Quand mon cœur sera noir comme une rose sèche,
Les écouterez-vous encor ces mots d'amour
Eperdu, qui battaient avec lui le tambour,
Tout au long des beaux soirs ou des saisons revêches ?

Les écouterez-vous, Sylvie aux joues de pêche,
Marguerite au rouet, sœur Anne sur la tour,
Et vous ma tendre amie aux yeux de lourd velours
Quand mon cœur sera noir comme une rose sèche ?

Qu'importe ! si je dors près de l'archet brisé,
Sourd à tout bruit, insoucieux de tout déboire,
Dans mon squelette à grands ajours fleurdelisé...

Ni chérir, ni souffrir, ni rêver ni vouloir,
Tel enfin sous la grille et le sombre rosier
Sera mon joyeux sort quand mon cœur sera noir.

Tristan Klingsor.



MISTRAL et MALLARMÉ

(pour le cinquantenaire du " Poème du Rhône ")

VOILA cinquante ans que *le Poème du Rhône* paraissait à Paris, chez Alphonse Lemerre. C'est la troisième et dernière des grandes épopées mistraliennes, les deux autres, *Mireille* et *Calendal*, ayant été publiées, respectivement, en 1859 et 1867. Entre temps, le poète n'avait pas chômé ; partout, d'ailleurs, dans ses autres œuvres, le sens épique n'avait pas manqué. Mais enfin, l'*Ode aux troubadours catalans* ou *La Comtesse des Iles d'Or* sont essentiellement des pièces lyriques ; *Nerte*, une légende médiévale ; *La Reine Jeanne*, un drame. *Le Poème du Rhône*, au contraire, est bien une véritable épopée, dont le fleuve est le principal personnage.

Il y avait longtemps qu'il était attendu. En 1895, un chroniqueur du *Figaro* littéraire, M. Austin de Croze, avait ouvert une enquête sur le vers libre et les poètes, à l'occasion de l'œuvre annoncée par Mistral comme devant libérer son propre instrument. Et le 3 août, il donnait la réponse de Stéphane Mallarmé.

Ces deux grands poètes si différents, dont on peut dire — pour employer l'expression d'André Gide sur Emmanuel Signoret et Francis Jammes — qu'une seule goutte de la poésie mistralienne troublerait la poésie mallarméenne et vice-versa, se connaissaient pourtant et s'estimaient depuis de nombreuses années. En août 1864, Stéphane Mallarmé, tout jeune professeur d'anglais au lycée de Tournon, est allé voir en Avignon son ami Emmanuel des Essarts, depuis peu nommé professeur de rhétorique dans la ville des Papes, et avec lequel il s'est lié dès l'automne de 1861, quand, à peine bachelier, il a surpris, dans le jeune homme qui venait occuper la classe de seconde du lycée de Sens, un amateur de poésie. Auprès d'Emmanuel des Essarts, il a déjà rencontré deux autres félibres, Théodore Aubanel et Jean Brunet. Cette fois-ci, il fait la connaissance de Frédéric Mistral.

Celui-ci est dans toute la force et l'éclat de son âge. Il y a cinq ans à peine, Lamartine le saluait comme un nouvel Homère, et il est en train de mûrir, lentement, son deuxième chef-d'œuvre. On peut toujours se le représenter, pareil au splendide jeune homme que nous a peint le grand poète des *Méditations*. Au surplus, même dans son âge le plus avancé, Mistral avait conservé un charme souverain que Francis Jammes définissait ainsi : « Je n'ai jamais vu d'homme dont la majesté révélât à ce point notre origine céleste. Si l'Antique recherchait, dans la beauté de ses dieux, les vestiges de la grâce physique dont fut doté notre premier père, que dire d'un Frédéric Mistral, en qui cette grâce se doublait de celle de l'âme ? »

Le poète qui s'avance vers lui, son cadet de douze ans, n'a pas une moindre beauté. Evoquant sans aucun doute son portrait de 1862, au sujet duquel Lefébure le rapprochait de Tennyson, M. Henri Mondor le décrit ainsi : « Les cheveux de Mallarmé sont très longs, soyeux, ondulés, bruns, rejetés en arrière. Ils encadrent la pureté du front,

l'ardeur fébrile des pommettes, les longues paupières, les moustaches lasses, des regards non appuyés, des sourcils arqués par le rêve, une bouche de sensualité déjà découragée. »

Une vraie amitié naît aussitôt entre ces deux hommes. Et le 30 décembre de la même année 1864, Mallarmé envoie de Tournon à Mistral une lettre que M. Gabriel Faure a justement recueillie dans son *Mallarmé à Tournon* (Editions des Horizons de France) :

« Permettez-moi, lui dit-il, de profiter du nouvel an pour vous serrer la main, de bien loin, du fond de l'ennui. Il me semble que je garderai un peu de soleil aux doigts.

« Je ne sais si l'on vous a dit que je suis le père d'une bien jolie petite fille : voici un mois, déjà, et plus que dure notre semaine de Noël (c'est, en effet, le 19 novembre, que Geneviève est née).

« Cette joie ne m'a pas cependant vivifié. Je suis dans une cruelle position : les choses de la vie m'apparaissent trop vaguement pour que je les aime et je ne crois vivre que lorsque je fais des vers. Or, je m'ennuie parce que je ne travaille pas, et, d'un autre côté, je ne travaille pas parce que je m'ennuie. Sortir de là !

« Mais que vous parlè-je de tout cela, à vous qui êtes l'âme épanouie en poèmes ? Causons de vous, bien plutôt. Votre grand poème de *L'Ouvrier* dont vous m'avez entretenu cet été est-il terminé ? Parlez-m'en, si vous m'écrivez.

« Adieu, recevez tous mes vœux de bonne, bonne année, et puissions-nous nous revoir très tôt. En attendant,

« Je vous aime. »

Ai-je tort de trouver cette lettre d'une extrême délicatesse, en même temps que d'une confiance émouvante ? Quelle chose exquise que de croire garder « un peu de soleil aux doigts » pour avoir serré la main de Mistral ! Et le « Je vous aime » de la fin, rejeté à la ligne, quel témoignage du cœur de Mallarmé !

Cependant, la confidence, non seulement émouvante, mais bouleversante, est dans le troisième alinéa, lorsque l'on sait combien fut dure et triste la première année du poète à Tournon ! Il apparaît bien ici comme ce prince Hamlet dont il a dit qu'il

est le « personnage unique d'une tragédie intime et occulte », « *le Seigneur latent qui ne peut devenir* », et dont il ramasse tout le drame dans cette formule saisissante : « l'antagonisme de rêve chez l'homme avec les fatalités à son existence départies par le malheur ». Lui, Mallarmé, qui se connaît déjà le génie capable de créer *Toast funèbre* et la *Prose pour des Esseintes* et *Le Tombeau d'Edgar Poe*, et le Sonnet du Cygne, et celui du Rêve, il se voit, sans le moindre confort, livré aux brimades d'élèves ignorants et stupides... Tel sera le supplice de sa vie entière. On comprend qu'il ajoute ce post-scriptum :

« J'ai là une vieille image ; je vous l'envoie parce que le jour où je ne serai plus que mon ombre, et ce jour vient, elle aura une certaine valeur de bizarrerie. »

Cette image est probablement sa photographie de 1862.

Mistral répondit à Mallarmé en janvier 1865. Nous n'avons pas cette réponse, mais nous pouvons penser qu'elle traduisit cet optimisme mistralien qui n'ignore aucun des maux de la vie mais les brûle tous de sa flamme. Il semble qu'il y ait deux races de poètes : l'une qui passe par Homère, Corneille, Gœthe, Hugo, Valéry et qui, en somme, donne le pas au réel sur le rêve — et Mistral en est, certes ! le parangon ; l'autre, au contraire, qui passe par Eschyle, Pindare, Shakespeare, Racine, Shelley, et pour laquelle l'univers ne connaît que désastres en regard de la beauté du rêve — et Mallarmé, certes ! en est le cas le plus typique, même sans excepter le Gérard de Nerval des *Chimères* ou d'*Aurélia*. Nul doute donc que le chantre de l'*Ode à la Race Latine* ait remonté le courage du jeune homme qui devait noter impérissablement :

Quand l'ombre menaça de la fatale loi
Tel vieux Rêve, désir et mal de mes vertèbres...

Nous en avons la preuve dans la lettre qu'un an

plus tard, le 31 décembre 1865, Mallarmé devait écrire au sage de Maillane :

« ... Vous aviez raison, lui dit-il, le spleen m'a presque déserté et ma poésie s'est élevée sur ses débris, enrichie de ses teintes cruelles et solitaires, mais lumineuses. L'Impuissance est vaincue, et mon âme se meut avec liberté.

« Merci de votre amicale prophétie : d'elle est née, sans doute, cette Résurrection.

« J'ai de plus des heures terrestres qui sont charmantes, près de ma jolie Geneviève qui marche seule dans une maison penchée sur ce Rhône bien-aimé dont vous me recommandiez, il y a un an, l'influence.

« Mais qu'un jour il me mène encore à Avignon, et je n'y serai pas longtemps sans aller à Maillane, vous remercier de la sympathie inconnue qui nous mêle, ce bon fleuve et moi. En effet, je ne fais plus un poème sans qu'il y coule une rêverie aquatique... »

Une rêverie encore, cependant. Et le poème d'été auquel Mallarmé a travaillé cette année-là, c'est *L'Après-Midi d'un Faune*. Or, même dans la première version de ce poème, que Banville pensa un moment faire accepter à Coquelin pour le dire à la Comédie-Française (il n'y devait être admirablement interprété, par Jean-Louis Barrault, — dans sa version définitive — que pour le centenaire de la naissance de Mallarmé, en 1942), dans cet état initial, tout surchargé de jeux de scène, la prédominance du rêve ne laisse pas d'éclater :

...Ainsi quand des raisins j'ai sucé la clarté,
Pour que mon regret soit par le rêve écarté,
Rieur, j'élève au ciel d'été la grappe vide,
Et, soufflant dans ces peaux lumineuses, avide
D'ivresse, jusqu'au soir je regarde au travers...

Le rêve, le puissant rêve, Mistral pouvait le voir d'ailleurs dès les premières lignes de la correspondance de son ami :

« Voici, lui disait-il, une triste année pour moi, puisque je ne vous ai pas vu. Il en est toujours ainsi : vous ayant connu, et sachant que vous habitez un des diamants de la voie lactée, j'inventerais des ailes insensées pour vous y rejoindre ; quarante lieues nous séparent, et je ne trouve pas le moyen

de vous presser la main. Laissez-moi vous promettre, j'aime les vœux qui me lient, en commençant cette nouvelle année, que nous nous rencontrerons, n'importe comment, n'importe où. Cette heure sera divine pour moi, car, alors, j'aurai lu votre poème splendide (dont l'attente me désespère), et, de mon côté, je vous offrirai sans doute un des premiers exemplaires de l'*Hérodiade*, œuvre de mes nuits ravies. »

Hérodiade est aussi un poème de l'absence et du rêve. Elle ne paraîtra pas, d'ailleurs, en 1866, mais seulement, et fragmentairement, dans *Le Parnasse contemporain*, IIe série (1869-1871). Elle sera précédée de deux ans par l'œuvre attendue de Mistral qui sera, non *L'Ouvrier*, mais *Calendal*, que son auteur enverra à Mallarmé en juillet 1867.

Son cœur qui le lie n'a pas été vain : le 16 août 1866, Mallarmé s'est rendu à Maillane, chez Mistral, précédant tant d'illustres voyageurs qui, de Barrès à Raymond Poincaré, se sont arrêtés un jour ou l'autre dans la maison du poète.

En 1867, il professe l'anglais à Besançon, pour revenir au lycée d'Avignon, en octobre. Il y passera un peu plus de trois ans. Et cela nous vaudra, le dimanche 4 septembre 1870, l'une des rares lettres où Mallarmé se trouve saisi par la réalité brutale : « Il y a dans l'atmosphère d'aujourd'hui, écrit-il à Mistral, une dose inconnue de malheur et d'insanité ». Mais, se reprenant après la proclamation de la République : « La journée si amèrement commencée, poursuit-il, ne pouvait finir d'une manière plus grandiose. Seulement, c'était à vous de monter au balcon de l'Hôtel de Ville d'Avignon, pour y proclamer la République à la Provence... Les choses se passent toujours de travers. » Nous trouvons là un Mallarmé insoupçonné, rêvant pour le poète qu'il aime d'un rôle politique, analogue à celui qu'autrefois a joué Lamartine.

Le séjour de Mallarmé en Avignon aura sûrement affermi, prolongé, familiarisé son amitié avec Mistral. A cette époque, au « vous » un peu cérémonieux succède le tutoiement. Cazalis est invité à venir

goûter le charme du Midi, et Mallarmé écrit plaisamment à Mistral : « Cazalis se figure que le Château des Papes appartient aux félibres et que ceux-ci portent de longues robes de soie avec des lyres dans la rue. » Avignon lui a été plus clément que Tournon. Ses confrères, ses élèves lui ont témoigné une estime dont il peut être touché ; l'un de ceux-ci, « M. Leclerc du Sablon, devenu doyen de la Faculté des Sciences de Toulouse, racontera, nous dit Henri Mondor, que son professeur d'Avignon était d'une si charmante bienveillance qu'elle l'engagea à abandonner l'allemand pour venir à l'anglais » ; un autre témoin a noté que ses élèves « attendaient avec une impatience très marquée l'heure d'entrée dans sa classe ». Mais Mallarmé souhaite maintenant d'aller à Paris et il se fait appuyer de divers côtés : « Ne pourrais-tu, demande-t-il à Mistral, écrire un mot à Saint-René Taillandier, lequel lui parviendrait d'une façon intime en même temps que ma demande de ces jours derniers transmise avec bienveillance, mais officiellement, par l'Inspecteur d'Académie ? » Enfin, en septembre 1871, son vœu est rempli : il descend à l'Hôtel des Etrangers, 3, rue Vivienne.

Les relations avec le poète de *Mireille* et de *Calendal* ne seront point pour cela interrompues. Au moment où Mallarmé vient de publier l'un de ses poèmes les plus beaux, *Toast funèbre*, dans ce *Tombeau de Théophile Gautier*, dont Albert Glatigny avait eu l'idée, et auquel collaborèrent avec des chances inégales, Hugo, Mistral, Swinburne, et un grand nombre de poètes français, ému sans doute par ce rassemblement autour d'un grand mort, il a, avec Mendés, l'idée de maintenir ce rassemblement, dans une espèce de société secrète, et s'en ouvre à Mistral, le 1er novembre 1873 :

« Tu aimes, lui dit-il, les choses qui ont une grande allure : voici une de celles-là. Ouvre et lis le pli qui accompagne cette lettre : deux feuilles, l'une pour toi, c'est-à-dire pour la Provence, car les chefs-lieux de section française sont Paris et Avignon, l'autre pour Zorilla, que tu connais, c'est-à-dire

pour l'Espagne... Mendès et moi, qui avons eu l'idée développée en tête des statuts, nous occupons des quelques détails généraux d'organisation, mais notre action finit là ; Hugo, les maîtres de tous pays, voilà ceux qui apparaissent aussitôt que nous disparaissons. L'Angleterre abonde dans notre visée, l'Italie de même.

« Mon cher Ami, c'est tout simplement une franc-maçonnerie ou un campagnonnage. Nous sommes un certain nombre qui aimons une chose honnie : il est bon qu'on se compte, voilà tout, et qu'on se connaisse ; que les absents se lisent et que les voyageurs se voient... Que tout le *Parnasse* donne déjà la main à tout l'*Armana ;* et il y a une jolie chose... »

Mistral n'est pas du même avis et donne ses raisons, dans une lettre du 20 novembre :

« ... Les poètes provençaux sont les amis naturels des poètes de tous les pays et ils l'ont prouvé depuis vingt ans, vis-à-vis de ceux de Paris, de ceux d'Angleterre, de ceux d'Allemagne, de tous ceux enfin qui ont bien voulu prendre terre à Avignon pour leur serrer la main. Il n'est pas nécessaire pour cela d'avoir des obligations écrites ou jurées : la sympathie est la meilleure des constitutions.

« Quant au reste, c'est-à-dire se faire un public les uns aux autres par les diverses mesures que tu proposes, cela me paraît bien difficile pour tout le monde, mais pour ce qui me concerne c'est irréalisable. Le travail de reproduction, de traduction, de comptes rendus imposés par des statuts et soumis à une régularité quelconque m'effraie d'abord et me semble la mort de toute spontanéité, de toute poésie sérieuse. Le poète a besoin d'une chose au-dessus de tout, de loisir ! faire de lui l'employé d'une compagnie d'exploitation réciproque, c'est lui mettre du plomb aux ailes, lui prendre son temps, le réduire en servitude. »

Mallarmé se rend. Lui, non plus, n'est pas fait pour une administration aussi méticuleuse. Et l'idée était sans doute plus de Mendés que de lui. Un accord profond lie le Provençal et le Parisien.

On ne peut donc s'étonner, quand on suit ainsi les relations de Mistral et de Mallarmé, d'entendre celui-ci s'exclamer, lorsque son interlocuteur vient de prononcer le nom de celui-là :

— Mistral ?... Mistral est le plus noble poète, le plus populaire, le plus « vrai » de notre époque ; ce qu'il fera sera sûrement grand et beau, noble et bon. C'est un merveilleux coquillage où se répercute et bruit le bruit des flots, les naturelles

harmonies. Cette conque superbe nous redira, en échos de libre beauté, les murmures, les rumeurs et les clameurs et la vie du Rhône.

Cette réponse à Austin de Croze, avant l'apparition du poème mistralien, est une véritable divination, j'allais écrire invention, de l'œuvre. Il faudrait montrer comment le rythme, choisi par l'auteur, ces longues laisses de décasyllabes, non rimés, se terminant tous sur une désinence féminine, en « o », « e », ou « i », donne vraiment à ces vers le mouvement du fleuve. Mais cela excèderait notre sujet. Ne retenons, pour finir, que la réponse envoyée par Mallarmé à Mistral, le 11 août 1897 (à peine plus d'un an avant la mort de celui-là) pour le remercier du livre. Mistral avait dû lui écrire une lettre un peu agacée d'être sans nouvelles de lui. Et l'exquis ami d'affirmer :

« Non ; cela s'est fondu ou a été emporté au magnifique courant du *Poème du Rhône,* dont je venais de poser le volume quelques jours auparavant, très admiratif, et je me promettais après un retard de campagne, mis à te remercier, de fêter Orange d'ici par une lettre à ton intention.

« Je ne garde donc de l'incident, qui me la vaut, que ta vieille, immédiate, affectueuse et brave poignée de main, te la rends avec mon culte pour ta dernière œuvre : toi seul, t'emparant d'un des trois ou quatre thèmes absolus, un fleuve qui coule selon un livre, vivant, chantant et débordant, si humain, grave et jeune, éternel, pouvais y égaler ton inspiration... »

Ainsi, le salut de Mallarmé à la suprême épopée de Mistral rejoint le salut de Lamartine à la jeune *Mireille :* heureux le poète provençal aussi justement comblé !..

JEAN SOULAIROL.





REFUS

Léone posa sa tasse vide et s'assit. Une voix dominait le brouhaha de l'après-dîner :

« Pourquoi ne pas retourner à Sèvres ? »

Il y eut quelques protestations (« Quelle idée ! — Après si longtemps ! ») suivies d'exclamations joyeuses ou raisonnables :

« Pourquoi pas ?

— Ce serait magnifique !

— Il y aurait beaucoup de réparations à faire. »

La famille assemblée dressait des plans pour les vacances proches. Depuis vingt ans bientôt, chaque été avait vu petits et grands se réunir dans la vaste maison bretonne que les bombardements avaient rendue, pour quelque temps, inhabitable. Il fallait, cette année, faire de nouveaux projets.

Autrefois, du temps de Grand-Père, on allait souvent à Sèvres. La famille y possédait deux maisons voisines, deux jardins, l'un très étendu, l'autre plus petit...

Léone s'enfonça dans les coussins du canapé. Des souvenirs lui revenaient brusquement, en foule pressée.

« La grande maison est très délabrée ; mais on pourrait camper dans la petite : il suffirait, pour le moment, de faire réparer l'escalier. »

Léone ferma les yeux. Elle revoyait la boule de verre opaque qui terminait la rampe, au rez-de-chaussée, et qu'elle ne pouvait atteindre, alors, qu'en grimpant sur la première marche.

Toutes les pièces, tous les recoins de la petite maison s'imposaient à sa mémoire, défilaient inopinément sur le noir de sa pensée, comme si, par un sortilège, l'image de cette boule opaque et lisse les avait recréés avec une précision douloureuse.

Le carrelage du vestibule était beige et bleu. Le tapis de la salle à manger sentait les biscuits-à-la-cuillère ; on s'asseyait sur des chaises de cuir froid ornées de clous de cuivre. L'escalier semblait se faufiler dans chaque pièce : il y avait des marches partout, derrière les portes, sous les lits... Pour entrer dans la chambre de Maman, il fallait passer par une porte qui ressemblait à un placard ; et tout d'un coup, on se trouvait dans un grand espace sombre où des miroirs reflétaient à l'infini les lourds rideaux grenats et les meubles d'acajou.

Au deuxième étage, il y avait un « petit endroit » mansardé, étroit, avec un très curieux système de vidage.

Tout en haut de la maison, on arrivait à la chambre des enfants que Léone partageait avec Hélène et la gouvernante écossaise. Là aussi, il y avait des marches ; elles menaient à la salle de bains (n'était-ce pas dans une tourelle biscornue ?). On mettait dans la baignoire des canards en celluloïd, un poisson rouge au ventre jaune, une petite barque.

Tant d'années avaient passé, et ses souvenirs restaient aussi nets que des projections lumineuses. Il s'y mêlait une étrange impression de gêne, un air d'inachevé et de tristesse, là où n'aurait dû se rencontrer que douceur.

Il y avait aussi la grande maison, protégée par son jardin plein de mystères et de dangers. Léone y retrouvait chaque jour une séduisante frayeur.

Le plus pénible était de passer auprès des chiens. Le chenil se trouvait à l'entrée du jardin, et il était souvent ouvert. On pouvait l'éviter en prenant le petit sentier bordé de fraisiers. Mais c'était défendu, à cause de la tentation des grosses fraises rouges, à-demi enfouies dans la paille, et toutes chaudes de soleil. Et la conscience de Léone, que troublait tout ce qui était défendu, la décidait presque toujours à passer auprès des chiens. C'était un moment désagréable, mais on pouvait espérer qu'ils seraient enfermés derrière la grille. Dans ce cas, Léone hâtait le pas (sans courir, cependant), craignant que la porte fût entr'ouverte, ou, peut-être, que les chiens sautassent par-dessus !

Après cet endroit critique, l'allée qui montait en pente douce jusqu'à la grande maison, semblait interminable à Léone : pendant de longues minutes, elle avait l'impression de marcher sans avancer ; ses sandales faisaient inutilement crisser les petits cailloux jaunes et gris. Puis, sans qu'on en pût préciser l'instant, la maison, à son tour, se mettait en mouvement, et la petite fille la voyait enfin venir à sa rencontre. Elle y pénétrait avant d'aller jouer dans le fond du jardin. C'était terrible et merveilleux : elle se trouvait soudain au milieu du salon, immobile et intimidée, parmi les divers membres de sa famille, parmi ces êtres exceptionnels pour lesquels son admiration sans bornes, tendre et passionnée, allait parfois jusqu'à la souffrance. Eux, pourtant, ne lui prêtaient guère plus d'attention qu'à un petit chien.

Presque tous étaient là, ce soir, autour d'elle. Quelques-uns manquaient à l'appel, trop tôt partis. Pour les autres, les années, bien sûr, avaient peu à peu aboli les différences d'âge. Mais elle les voyait avec d'autres yeux.

Dans le jardin de la grande maison, il y avait des fleurs de toutes sortes auxquelles on n'avait pas le droit de toucher. Léone restait longtemps à les contempler, à respirer leurs parfums différents. Elle ne se rappelait pas tous leurs noms : elle connaissait seulement les roses et les pois de senteur ; et elle était l'amie des petites capucines dont, à l'automne, on lui permettait de recueillir les graines dans un panier rond, « pour aider le jardinier ».

Certains jours ensoleillés, on récoltait, dans le verger, des groseilles, des cerises ou des abricots, et Léone mangeait quelques-uns de ces fruits, encore tièdes dans sa main, et d'une saveur sans égale.

Le verger s'étendait jusqu'à un bois triste et obscur ; on glissait sur les aiguilles de pin, et lorsque le vent se levait, son murmure s'enflait parfois d'une manière terrifiante.

Aussi Léone préférait-elle le jardin de la petite maison. Là, elle était chez elle, et elle avait moins peur (ou, si elle avait peur, elle pouvait chanter de toutes ses forces pour mettre les brigands en fuite).

Le vieux tennis que l'herbe avait envahi depuis bien des années ; l'allée inclinée, un peu sombre, que terminait la terrasse à la balustrade recouverte de mousse ; tout en bas, la porte qui, en claquant, résonnait comme un gong ; le banc de bois au dossier fendu ; les primevères au printemps, en été les trèfles roses et les boutons d'or, tout cela lui appartenait ; son domaine la connaissait et lui était amical.

Et Grand-Père, en costume de velours marron, taillant ses rosiers autour de la pelouse...

Pourquoi donc ? pourquoi tous ces souvenirs ?

Les jours de pluie, aux perles qu'elle enfilait en longs colliers multicolores, aux « Constructions » qu'elle échafaudait sur le linoléum de la salle de jeu, Léone apportait sa tristesse inconsciente d'enfant sage.

Parfois aussi, dans la véranda vitrée de la grande

maison, elle jouait silencieusement avec les vieilles poupées de ses cousines, tandis que les grandes personnes lisaient ou disposaient des fleurs dans des vases, et que la pluie frappait les carreaux avec un bruit bienveillant.

Oui, pourquoi ? Et toujours la boule de l'escalier, cette boule opaque, qui peut-être, n'existait plus, brisée, enlevée.

Quelqu'un reprenait justement :

« Oh ! on peut refaire l'escalier très vite ! en quelques jours. »

Léone sentait le galon d'un coussin qui lui entrait dans le dos ; un léger effort pour se déplacer, s'installer plus confortablement, lui fit mesurer sa lassitude.

« En tout cas, dit-elle, si vous y allez, ne comptez pas sur moi. Je n'ai aucune envie de retourner là-bas. »

Elle s'étonnait d'entendre sa voix métallique, sans douceur, si peu faite pour sortir d'une rêverie.

Marion Lièvre.





L'ENTERREMENT RELIGIEUX DE STENDHAL

J'AI assisté, dit Mérimée, à trois enterrements païens : — celui de Sautelet..., celui de M. Jacquemont — celui de Beyle enfin. Nous nous y trouvâmes trois, si mal préparés que nous ignorions ses dernières volontés... » (1). Ainsi s'excuse l'auteur de *H. B.* sur ce qu'il n'y eut point de discours au bord de la tombe et c'est pour expier, précisément, cette négligence que, — évoquant l'ombre inapaisée d'Elpénor, — il offre à celle de Stendhal les trente pages de cet *H. B.*, le plus « païen » assurément de tous les hommages funèbres.

Romain Colomb pourtant ne paraît guère avoir hésité à commander un service religieux. Les deux derniers testaments (2) où Stendhal marque des volontés quant à sa demeure dernière sont muets sur la cérémonie et n'écartent aucunement l'intervention du prêtre. Quant à ceux de Rome en 1832 et 1834 qui proclament « Je meurs dans le sein de la religion

---

(1) *H. B. par l'un des quarante.* Edition Haumont, p. 6.
(2) Mél. intimes et marginalia. Le Divan, t. I.

réformée... », ils ne sont pas une preuve décisive de la volonté de Beyle contre un enterrement catholique. Certes la sépulture protestante qu'il s'était choisie alors, dut lui paraître un savant mezzo-termine entre l'enterrement civil que ni l'Ambassadeur, ni le Quirinal vraisemblablement n'eussent toléré, et les prières de l'église romaine. Mais il désignait aussi sa tombe dans un adorable cimetière, celui de la porte San Paolo et la pensée d'y reposer aux côtés de « son ami Shelley » qu'il n'avait probablement jamais vu,. n'était pas sans prestige. Car il faut bien reconnaître que ce matérialiste impénitent s'est beaucoup préoccupé du paysage de son dernier repos. Après le cimetière romain, c'est sur celui d'Andilly, un coin délicieux alors, qu'il a fixé son choix, en proposant comme variante le cimetière Montmartre, qui n'était pas, à l'époque, déshonoré par la multiplication serrée des tombes, ni le pont affreux de la rue Caulaincourt. Encore demandait-il — curieuse sensibilité d'outre-tombe — que l'on choisît la place « en belle vue », près du monument de la famille d'Houdetot (1), c'est-à-dire à peu près au point le plus haut du cimetière, parmi les arbres.

Cependant, testaments à part — et Colomb ne les connaissait certainement pas alors aussi bien que nous — il y avait l'esprit de l'homme, il y avait son passé, il y avait l'œuvre surtout. Colomb prit ce jour-là avec cette œuvre sa première liberté. Dès le matin, sans doute, du 23 mars il écrivait à Pauline Beyle : (2) « J'ai un bien triste devoir à remplir envers vous, ma chère amie, et une cruelle nouvelle à vous annoncer ; votre frère n'est plus ! Il a succombé ce matin à deux heures, aux suites d'une

---

(1) L'emplacement désigné est à une centaine de mètres de la tombe Daru où repose la comtesse Alexandrine.

(2) Catalogue Auguste Blaizot, 12-15 novembre 1935, n° 685. Pauline habitait alors 70, faubourg du Roule.

attaque d'apoplexie, dont il a été frappé hier à six heures du soir, rue des Capucines... Pressé par mille démarches, je vous quitte brusquement pour préparer tout ce qui tient aux derniers devoirs à rendre demain à ce pauvre Henry ; ce sera demain à l'Assomption probablement vers onze heures... »

On connaît en outre le billet de faire-part que Colomb dut faire imprimer peu après et dont Paupe a donné le texte (1) Il fixe la cérémonie à midi, le 24, à l'église de l'Assomption.

Et voici enfin le procès-verbal qu'un très obligeant vicaire de la Madeleine a bien voulu recopier sur le registre des convois de l'Assomption, laquelle relève aujourd'hui encore, comme en 1842, de la paroisse Sainte-Madeleine :

« *N°* 83. *L'an* 1842, *le* 24 *mars le corps de Henry Marie Beyle, décédé rue Neuve-des-Petits-Champs, n°* 78, *âgé de* 59 *ans, a été présenté dans cette église en présence des témoins* Colomb, *demeurant*, 3, *rue Notre-Dame-de-Grâce et* Constantin, *peintre*, 78, *Rue N. d. p. Champs lesquels ont signé avec nous, Vicaire de cette paroisse.*

« Nous nous y trouvâmes trois » dit Mérimée et nous savons maintenant que le troisième était Abraham Constantin, le peintre sur porcelaine, alors dans tout l'éclat d'une réputation que l'on s'explique mal aujourd'hui, mais intime et solide ami de Beyle dont il avait partagé le toit à Rome des années durant. Arrivé à Paris en janvier 1842, il s'était logé à ce même hôtel de Nantes, 78, rue Neuve-des-petits-Champs où Beyle résidait alors et où il est mort.

Que Constantin ait figuré en témoin à ce procès-verbal d'une cérémonie catholique n'est pas sans surprendre, car l'excellent Genèvois était calviniste de bon teint. Pourquoi pas Mérimée qui lui, au

---

(1) *Vie littéraire de Stendhal*, p. 217.

moins, s'il n'était pas catholique, n'était rien ? Ne serait-ce pas que, personnage fort important déjà et tout aussi occupé, il n'était pas venu à l'Eglise ? Il n'aurait rejoint qu'au cimetière où aucun prêtre, vraisemblablement, n'accompagnait le corps. Et ainsi s'expliquerait l'enterrement « païen » dont nous parle *H. B.* et qu'il faudrait prendre alors au sens limité de mise en terre.

Le temps était froid et ensoleillé. Le médiocre cortège, en voitures, s'achemina vers le cimetière Montmartre. Il devait bien y avoir quelques femmes que Mérimée n'aura pas comptées. Pauline, sans doute, et peut-être Mme Ancelot, Jules Gaulthier... ? Ce n'est pas « en belle vue » que Colomb fit ensevelir Stendhal. Pressé par le temps, il utilisa une concession de deux mètres que sa belle-mère avait achetée trois ans plus tôt (1). Elle est au point bas du cimetière, à ce Rond-point de la croix si honteusement déshonoré maintenant par le pont de fer.

Si la mise en terre fut païenne, une croix de bois n'en fut pas moins plantée sur la tombe. Elle coûta deux francs.

Je ne peux croire que l'ombre du Milanese ait été irritée des prières que, sur sa cendre, récita le prêtre de l'Assomption. Mécréant certes, mais qui avait écrit : « Toute ma vie les cérémonies religieuses m'ont extrêmement ému » (2), et aussi : « La messe même à laquelle je croyais si peu, m'inspirait de la gravité ».

Puis il avait tant aimé le son grave des cloches ! Et ce 24 mars, à l'Eglise de l'Assomption, le glas d'une cloche, sans doute, tinta.

François Michel.

---

(1) Concession n° 285, achetée le 10 juin 1839 par Mme Vve Thibout, née Goeslin, demeurant 37, rue Godot-de-Mauroy. Cédée à M. Colomb, 3, rue N.-D.-des-Grâces, par acte du 23 mai 1843.

(2) *Henri Brulard*, I, 243-44.



BADINERIES SENTIMENTALES

A Philippe Chabaneix, en qui le petit poème a trouvé son grand poète.

L. L.

Deuxième bureau

Vos gestes empruntaient leur moelleux aux velours,
Francette. Vous aviez l'œil lointain, la peau lisse,
Le poignet menotté de bracelets trop lourds,
Et vous me confiiez, le front sur ma pelisse,
Qu'un de vos derniers flirts était de la Police.

Tyrannie

Sous les arbres du Bois, ton pur sang hennit
Aux souffles de l'Automne, et s'emballe et se cabre.
Ton fouet à pommeau d'or entre les doigts, Jenny,
L'âme crucifiée à ce désir macabre
Qui ride au coin des yeux ton visage pâlot,
Et crispe tes genoux au chamois de ta selle,
Tu songes au bonheur de te jeter à l'eau
Pour que se taise enfin ce cœur qui te harcèle.

Préciosité

On dirait que le Temps, d'un coup, s'est arrêté
Et qu'il halète et se repose.
Le Vent ratisse au loin l'Azur, et la clarté
Du Jour se fane au cœur des roses.

Le Bonheur rôde, et s'offre. Au bord du Crépuscule,
L'instant pâlit de volupté.
Et voici que, comme une ancienne pendule,
Le Temps, d'un coup, s'est arrêté.

Adieu mouillé

L'odeur mélancolique et grave des départs
S'étire aux quatre coins obscurcis de la chambre,
Viciant le parfum discrètement épars
Qui monte de ton corps et de tes cheveux d'ambre.

Un nuage passe le Ciel au polissoir...
Et toi, suivant la coutume sicilienne,
Tu baises sur la glace où tu guettais le Soir,
L'humide reflet de ton visage, Emilienne.

Banalités

Chaque chose, ici-bas, ne dure que l'espace
De brefs instants.
Aussi bien que l'Hiver et que l'Automne passe
Notre Printemps.

Le Bonheur suit le noir chagrin, et puis, s'effrite
Au soir d'un jour.
Et tout se courbe, à cette morale insolite,
Même l'Amour.

Boutade samainienne

Les cœurs s'en allaient vers l'Azur
Par les chemins bleus du Silence.
Et le Soir, — sans blague ! — était pur
Comme l'Espoir et l'Innocence.

Mieux que des paroles d'amour
Se pâmant aux lèvres aimées,
Dans l'air hostile au moindre humour
Fluaient les brises parfumées.

Pour rendre alors hommage aux cieux
Et célébrer l'heure bénie,
J'ai songé, — sans rire ! — à tes yeux,
Et fredonné ton nom, Annie !

Contrerimes

Pour t'avoir comparée à la Portinari
  Brûlante encore aux vers du Dante,
L'on s'est moqué de la métaphore imprudente
  Et tout le monde en a ri.

Je ne dirai donc pas que tu es Callypige
  Pour exalter ton gras séant,
De crainte que l'Envie au propos grasseyant
  Ne m'en raille, — ou ne s'en afflige.

Ainsi, nouvelle Amie, aux charmes bienvenus,
  Par deux fois mon inspiratrice,
Tu ne seras, malgré ta candeur, Béatrice,
  Ni, malgré tes rondeurs, Vénus.

Sauce anglaise

Vous passiez vos vacances dans la Somme
  En jupe rouge et pull-over
Bleu. Vous signiez vos lettres : *Your longsome*,
  Et m'écriviez sur papier vert.

Vous placiez Port-au-Prince en Algérie,
  Et votre cœur, un peu partout.
Blonde, vous vous disiez mon Egérie
  Et fréquentiez feu Louis Barthou.

Vos yeux, suivant l'instant, changeaient de teintes
  Et vous primiez au charleston.
Et, sans rire, au plus fort de nos étreintes,
  Vous citiez Swinburne ou Milton.

Vous n'étiez cependant pas ridicule.
  Votre chair sentait frais l'embrun.
Ah ! cette clarté double, au crépuscule,
  De vos bras blancs à mon cou brun !

Léon Laleau.





QUELQUES LETTRES INÉDITES DE P.-J. PROUDHON

Dans le livre attachant qu'il a consacré à P.-J. Proudhon, Sainte-Beuve écrivait: «... à dire le vrai, je suis persuadé que, dans l'avenir, la Correspondance de Proudhon sera son œuvre capitale, vivante, et que la plupart de ses livres ne seront plus que l'accessoire et comme des pièces à l'appui. Ses livres, dans tous les cas, ne s'entendent bien qu'à l'aide de ses lettres et des explications continuelles qu'il y donne à ceux qui le consultaient dans leurs doutes, et qui l'interrogeaient pour s'en éclaircir ».

Cette correspondance en effet montre dans toute sa vérité un homme d'une intelligence ferme et d'une absolue droiture morale, d'une probité inattaquable et dont le visage sévère se pare de temps à autre d'un sourire d'autant plus exquis que ce lutteur ne les prodiguait pas. Le ton de ses lettres est d'ordinaire assez rude, car leur auteur a toujours mieux aimé

donner des témoignages de fierté que de soumission. Aussi ces lettres inspirent-elles encore aujourd'hui à ceux qui les lisent l'estime et le respect.

Or la Correspondance générale *de P.-J. Proudhon qui fut publiée par Lacroix, en* 1875, *et qui comprend 14 volumes, n'a donné qu'une partie (30 lettres sur 90) de ce qu'il a écrit de* 1849 *à sa mort à ses éditeurs les frères Garnier. Aujourd'hui l'héritier et le neveu de ces derniers, M. A.-P. Garnier dont on connaît l'amour qu'il a toujours porté à la littérature, veut bien m'autoriser à publier quelques-unes des lettres encore inédites qui demeurent en sa possession. Qu'il me permette de le remercier ici avec reconnaissance.*

H. M.

I

Ste Pélagie, 9 Décembre 1849.

Messieurs Garnier frères,

Je me trouve dans le cas d'avoir à faire une citation de Béranger, le chansonnier, et comme je ne suis pas fort chanteur, je ne me rappelle pas les vers. Obligez-moi donc, je vous prie, de m'envoyer un exemplaire, dernière édition, de Béranger, in-32.

A propos de Béranger, on dit qu'il existe de lui un petit recueil de chansons qui ne se trouvent pas dans les éditions ordinaires, et dont vous auriez été les éditeurs. — Envoyez-moi tout.

L'administration de la *Voix du Peuple* publie, par petits vol. in-32, les principaux articles de la rédaction, et les met en vente au prix de 15 cent.

La première livraison de cet in-32, contient juste les deux articles dont l'un doit servir de préface, et l'autre de *post-face* à la prochaine édition des *Confessions*. Vous aurez ainsi le moyen de remettre à vos acheteurs de la 1re édition, le supplément qui leur manque.

Nous comptons sur vous pour faire circuler ces petites publications, que nous vous livrons à prix de revient. C'est comme si vous imprimiez vous-mêmes.

J'ai relu le vol. que vous m'aviez envoyé, et j'y ai fait des corrections nombreuses, mais pas d'augmentations. — Il y a dans cet ouvrage deux chapitres que je trouve relativement faibles : ce sont ceux relatifs à la Banque du Peuple et à Louis Bonaparte. Cela n'est pas conçu avec la même puissance que le reste. Ce serait un travail trop long de les refaire.

Recevez, Messieurs, mes salutations sincères.

P.-J. Proudhon.

P. S. — Je vous prépare chaque semaine, par ma controverse avec M. Bastiat, un volume qui aura son importance, et que vous aurez à publier en concurrence avec Guillaumin, libraire de M. Bastiat, lequel naturellement ne vous cède ses articles qu'à la condition d'avoir les miens.

II

Conciergerie, 7 juillet 1851.

Messieurs Garnier F[res],

Je vous renvoie le bon à tirer de la 8[e] f[lle].

J'attends les deux dernières avec la Dédicace : je ne retarderai pas l'imprimeur.

On me dit, Messieurs, que vous vous proposez de faire publier des extraits de mon livre dans les différents journaux.

Permettez-moi de vous faire observer, Messieurs, que c'est un très mauvais moyen de publicité.

Mon Ouvrage, s'il a quelque valeur, ne vaut que par l'ensemble ; et vous savez bien d'ailleurs, que pour tuer un livre, il suffit d'en présenter des extraits.

L'Extrait est toujours infidèle, surtout quand il est accompagné d'un commentaire de mauvaise foi.

Bornez-vous, je vous prie, à envoyer mon ouvrage aux bureaux des journalistes; et laissez dire, laissez passer. On n'en dira que trop, je vous assure, sans que vous vous en mêliez.

Je vous salue, Messieurs, avec amitié.

P. J. PROUDHON.

III

Ste-Pélagie, 19 7bre 1851.

MESSIEURS GARNIER FRÈRES,

J'ai l'honneur de vous informer que je viens d'être transféré à Ste-Pélagie, sur ma demande, et réinstallé dans la chambre que j'occupais précédemment. C'est donc à Ste-Pélagie que vous aurez à m'adresser à l'avenir vos communications, et, quand il vous sera possible de me donner cette marque d'amitié, que vous devrez me faire vos visites. Vous trouverez au greffe votre permission, que j'ai eu soin de faire venir : en sorte que vous n'aurez pas à en prendre une nouvelle.

J'ai reçu les 6 exemplaires de l'*Idée générale* que j'avais mis de côté à ma dernière sortie, plus le discours de M. Thiers.

Je vous rappellerai, à cette occasion, Messieurs, que je désire faire tenir une collection complète de mes brochures à M. Moreau Christophe, de qui je viens de recevoir une quantité de livres, utiles à mes études. Cet échange, qui m'est avantageux sous tous les rapports a été convenu entre M. Moreau Christophe et moi : j'espère que vous le ratifierez à votre tour.

Encore une prière du même genre.

Un libraire, M. Naud, éditeur d'une vie de Louis Blanc, vient d'annoncer, m'a-t-on dit, ma biographie, 1 vol. in-18 de 200 pages. En tout cas, l'auteur y travaille et je ne puis en aucune façon l'empêcher. Après avoir vu mes exhortations inutiles ; j'ai pris le parti de me prêter de bonne grâce à la chose, en donnant les dates exactes de ma vie littéraire et politique, et indiquant sommairement les points principaux de la science économique que j'ai traités, et sur lesquels je désire être étudié et jugé.

Ces communications, que je n'ai pu refuser, et dont il sera fait, je crois, un usage bienveillant, m'ont valu, ainsi qu'à mes livres, un peu plus de sympathie que je n'en eusse obtenu autrement : aussi je pense que ce serait pour vous, Messieurs, et pour moi, une chose utile d'adresser à M. Robin, en ce moment détenu à la Conciergerie, et chargé par M. Naud d'écrire ma biographie telle quelle, un exemplaire, *complet*, de mes publications.

Une *annonce* de 200 pages vaut bien cela.

J'attends les dernières épreuves des *Confessions*, et compte vous donner en même temps, mon *post-scriptum*.

Je vous salue, Messieurs,

bien sincèrement,

P. J. Proudhon.

IV

Lyon, 16 septembre 1852.

Messieurs Garnier frères.

J'ai reçu votre lettre du 11 ct., m'apportant le relevé de notre compte, lequel suivant vous, et abstraction faite de ma dernière traite, se solderait par frs 2.746.70, à mon crédit.

Je n'ai pas sur moi les notes justificatives des sommes que vous m'avez versées depuis le 10 7bre 1850, pour vous en accuser le bien trouvé : mais je ne doute pas que sur ce point votre relevé de compte ne soit d'une parfaite exactitude.

Quant à la partie de ce compte qui forme mon *avoir*, je remarque, en parcourant le détail des évaluations que vous faites de mes droits d'auteur, que vous me cotez les *Confessions* à 25 cent. l'exemplaire ; l'*Idée générale* à 30 cent., et la *Révolution sociale* à 35 centimes.

J'ai à vous dire tout de suite, Messieurs, que je ne puis admettre ces diverses évaluations, surtout la dernière ; et que je ne me rappelle pas davantage être convenu avec vous que la rémunération de mes ouvrages fût fixée au 10e *du prix public*.

Ce qui est vrai, du moins ce qui est resté fixé dans mon esprit, c'est, en principe, que nous partageons le produit net de mes ouvrages ; c'est, en second lieu, que lorsque j'ai voulu escompter avec vous ma part du produit net, et jouir de mes droits d'auteur sans attendre le complet écoulement des éditions, nous avons, suivant l'importance des publications, et l'élévation du prix, fait un *forfait* par exemplaire, qui, dans certains cas, a bien pu représenter le 10e du prix de vente, mais qui n'a jamais été arrêté comme base de compte. C'est de là, j'en suis sûr, qu'est venue votre erreur, lorsque vous me cotez à 25, 30, et 35 centimes de droits d'auteur par exemplaire, des ouvrages ou des éditions pour lesquels il n'y a eu d'échangé entre nous qu'un simple avis d'impression ou de réimpression.

Ainsi, d'après mon calcul, il me semble que mon dernier volume, tiré à 13.000 (non compris les mains de passe), sur la même composition, enlevé rapidement, et n'ayant coûté presqu'aucun frais d'annonce, les articles de critique en ayant largement fait l'office ; il me semble, dis-je, que cet ouvrage doit laisser au moins 1 fr. de bénéfice net, dont moitié, soit 50 cent. pour l'auteur. Ce qui, sur 13.000 exemplaires,

donne 6.500 fr. au lieu de 4.550 qui, selon votre compte, me reviennent.

Je regrette, Messieurs, que ce relevé ne me soit pas parvenu pendant le séjour à Lyon de v. s. Hippolyte Garnier, avec lequel j'aurais levé de suite cette difficulté, qui ne laisse pas que de me donner de l'inquiétude. Une différence de 2.000 fr. sur un seul ouvrage, est plus qu'il n'est permis à un homme d'ordre, et j'avoue humblement que, sans admettre que mon incurie vous soit un bénéfice, je ne puis trop la déplorer.

J'espère, Messieurs, qu'après examen vous reconnaîtrez la justice de mes observations. Entre nous, il n'existe ni convention, ni traité, pas plus pour l'*Idée générale*, que pour la *Révolution sociale;* pas plus pour ce dernier ouvrage que pour ceux que j'aurai à vous proposer plus tard. Nos arrangements se sont toujours faits à fur et à mesure des impressions, en raison du prix et du tirage, et sur la base de *partage égal du produit net*.

Je souhaite qu'à cette occasion, et pour prévenir d'aussi désagréables malentendus, nous puissions nous accorder, ainsi que me le fit un jour espérer M. Hippolyte, soit pour une édition complète, soit pour la propriété de mes ouvrages. J'ai lieu de croire que désormais ils pourront reparaître sans difficulté dans la circulation, et s'y maintenir. D'un autre côté les questions dont je m'occupe en ce moment me rendraient cette solution agréable. A la veille peut-être de rentrer dans les *affaires*, je prendrais volontiers pour l'ensemble de mes publications un arrangement à long terme ou définitif. Je vous soumets cette idée, vous priant de la peser et de m'en dire, après réflexion, votre avis. Si je ne me trompe dans mes conjectures, l'avenir, loin de jeter l'oubli dans mes œuvres, doit, pendant bien des années encore, en amener un écoulement considérable. Les idées sociales ne font que se poser dans le monde ; et je suis du nombre des novateurs sur lesquels la critique n'a pas dit son dernier mot.

Je vous serais obligé, Messieurs, de communiquer la présente à M. Hippolyte, afin qu'à son retour à Paris, et lorsque j'aurais le plaisir de vous voir, nous puissions traiter définitivement et à notre satisfaction commune, tant pour le présent que pour l'avenir.

Je vous salue, Messieurs, bien sincèrement.

P.-J. Proudhon.

P. S. — Vous pouvez m'écrire, rue de la fontaine, 9. Paris. Si vous remettez sous presse l'opuscule sur la *Concurrence entre les chemins de fer et les voies navigables*, j'aurai quelque chose à y ajouter.

(*A suivre.*)





LES CHRONIQUES

PETITES NOTES STENDHALIENNES

Sur Alexandre Micheroux

On sait que le chevalier Alexandre Micheroux, cavalier-servant de Mme Pasta, près de qui il avait été introduit par Henri Beyle, a été d'un utile secours à ce dernier qui composait alors sa *Vie de Rossini.* Stendhal a du reste reconnu, en tête du chapitre XXVII, sa dette de reconnaissance envers lui, de qui il a plus longuement parlé dans ses *Souvenirs d'Egotisme.*

Le personnage demeure toutefois assez mystérieux. Henri Martineau dans une note de son édition critique de *l'Egotisme* (1941) a résumé ce que l'on sait de la vie d'Alexandre Micheroux et a montré qu'il y a souvent eu contradiction entre les divers auteurs qui se sont occupés du factotum de Mme Pasta. Celle-ci, d'après Fétis, aurait été son élève à Milan où il s'était réfugié après la chute de Murat. Stendhal, de son côté, dit formellement, que lors de la Révolution de 1820, Micheroux était tranquille à Naples et royaliste, quand le prince royal après avoir semblé le protéger spécialement, eût une saute d'humeur, l'exila et le condamna à mort avec confiscation de ses biens.

C'était le temps où, en France, le gouvernement se préoccupait fort des menées révolutionnaires qui agitaient l'Europe. Le baron de Haussey qui, en janvier 1820, avait été nommé

préfet de l'Isère, nous dit dans ses *Mémoires* que le service de surveillance français en Italie avait été réorganisé et renforcé. Nous avions dans les principales villes de la péninsule des agents secrets qui étaient en relation avec les polices officielles des divers états. Averti par ses services, le baron Edouard Mounier, cette vieille connaissance de Stendhal, alors directeur général de la Police à Paris, signalait en décembre 1820, au baron de Haussey que « deux Napolitains, les sieurs Micheroux et Rippa, doivent, assure-t-on, se rendre en France, et tout porte à croire qu'ils sont chargés d'une mission dans les intérêts des révolutionnaires de ce pays..... Je vous prie de faire observer avec soin leur arrivée et de m'en donner avis sans délai, en me faisant connaître les directions qu'ils auraient prises » (1). En conséquence le poste frontière de Pont-de-Beauvoisin fut mis en état d'alerte et les passages des deux dangereux conspirateurs guettés jour et nuit.

Ainsi s'explique que Stendhal et ses amis de la table d'hôte de l'Hôtel de Bruxelles aient quelques mois après ces événements fait la connaissance, à Paris d'un Alexandre Micheroux à bout de ressources. Et qu'il fut carbonaro, les termes de la note de Mounier sembleraient assez l'indiquer. C'était une raison de plus pour le recommander à la générosité éprouvée de Mme Pasta envers ses compatriotes. On sait qu'elle venait en aide à de nombreux libéraux italiens que leurs opinions avaient contraint à l'exil. Comment Micheroux, jeune et beau garçon, excellent musicien gagna ensuite les bonnes grâces de la *Prima donna*, c'est une autre histoire, et elle est aujourd'hui connue... F. V.

MATTHEW JOSEPHSON : *Stendhal, or the Pursuit of Happyness* (Doubleday et Co, New-York, 1946, 8°).

Un volumineux ouvrage sur Stendhal nous arrive d'Amérique ; c'est une biographie continue où les œuvres sont étudiées plus ou moins sommairement, chacune à sa place chronologique. Mais ces quelques 500 pages ne nous laissent pas plus riches.

Je n'y ai guère aperçu d'idées neuves, à moins qu'il ne faille compter comme telles l'analogie entre la cryptographie utilisée par Stendhal et le langage secret employé dans la Résistance ! Faut-il encore ajouter la comparaison entre Octave de Malivert, représentant mélancolique d'une classe agonisante et le déclin du capitalisme auquel nous assistons ?

La biographie proprement dite est minutieuse et ne néglige à peu près aucun ragot, aucune légende, aucune des erreurs accumulées dans le passé sur le compte de Stendhal. Elle est littéralement semée à chaque page de contre-vérités de détail

---

(1) Archives dép. Isère S. IV M2 n° 24.

souvent gratuites, car sans aller jusqu'à déformer de manière fâcheuse le tracé de cette existence, ces détails irritants pour les spécialistes, sont inutiles pour les autres lecteurs. Je n'en signalerai qu'un choix très réduit.

Quel besoin de dire ?

— Que Chérubin Beyle s'est marié à Saint-André, alors que c'est à Saint-Louis ;

— Que l'Arbre de la Fraternité était planté au Jardin public, alors que c'était place Grenette ;

— Que Pierre et Martial Daru étaient les plus jeunes fils de Noël, ancien préfet (en 1799 !), alors qu'ils étaient ses seuls enfants mâles ;

— Que le caractère de Mme Derville, dans le *Rouge*, est copié sur Sophie Boulon, alors qu'il s'agit d'une simple identité de pseudonymes ;

— Que Stendhal apprend la mort de son père à Milan, alors que c'est à Bologne ;

— Qu'Edward Edwards était un des « happy few » qui comprenaient les œuvres de Stendhal ;

— Que Clémentine Beugnot avait épousé un aristocrate, le Comte Curial ;

— Que Stendhal a failli se battre à cause d'elle avec le Général de Caulaincourt ;

— Que Sutton Sharpe a connu Beyle par Cuvier, alors que c'est par Buchon ;

— Que Verrières est dessiné d'après Grenoble ;

— Que le peintre Sodermark était Grand Prix de Rome ;

— Que Stendhal était invité à la chasse, en février 1842, par Clémentine Curial, morte depuis deux ans.

.... etc., etc.

Les inadvertances historiques ne sont pas moins déconcertantes.

— Avec Stendhal, M. Josephson continue à attribuer à Vinci la tête d'Hérodiade de Luini.

— Il ignore que le coup d'Etat du 18 Brumaire a eu lieu en réalité le 19, et fait apprendre au jeune Beyle à la poste de Nemours, la nomination des Consuls.

— De même le Sénat délibère sur la déposition de l'Empereur le jour où Marie-Louise quitte Paris.

— Stendhal entre à Milan en 1800, immédiatement après la bataille de Lodi ! Il suit le Comte Daru, en 1811, à la Secrétairerie d'Etat, et en s'appuyant sur une citation incorrectement traduite, on nous apprend qu'il a son bureau au Palais des Invalides.

— Mme Lamberti a été la maîtresse non de Joseph II, mais de Joseph Bonaparte !

Les traductions, du reste, sont en général données avec une coupable désinvolture : si Beyle a un habit neuf, c'est que la Pasta a fait un héritage, dit M. Josephson. Il ignore probablement ce qu'est une représentation à bénéfice.

La lettre du 5 juin 1829 à Dacier, devient une lettre au

Comte d'Argout, lequel est, pour notre étonnement d'ailleurs, un ultra.

Le château de Monchy, près de Compiègne, devient le château de Mouy, près d'Andilly.

La dédicace à Napoléon de l'*Histoire de la Peinture*, signée : « le soldat que vous prîtes à la boutonnière à Görlitz », devient la dédicace des *Mémoires sur Napoléon*.

M. Josephson donne comme une réalité la mission secrète de Stendhal à Rome, en 1829, et son intervention dans l'élection de Pie VIII.

Avec Mme Victor Hugo, il fait rencontrer Stendhal et Hugo chez Miss Clarke, mais il donne comme référence Sainte-Beuve.

Nous apprenons avec stupéfaction que le climat de Civita-Vecchia est torride, sauf les jours où souffle le sirocco et où l'on grelotte.

La sœur Sainte-Opportune qui fait l'objet d'une amusante taquinerie de Stendhal à la jeune Edmée Ancelot, devient tout simplement sainte Opportune et la pieuse enfant se désole d'ignorer la vie de cette bienheureuse.

Pourquoi donc le regretté Paul Arbelet est-il d'un bout à l'autre du volume Mister Arbalet et qu'eût dit l'aimable Jules Gaulthier en se voyant transformée en Judith Gaulthier ?

Apprécions enfin pour son sel cette fusion de deux personnages en un seul qui fait du Cardinal Gilles de Retz le modèle de Barbe-Bleue !

Dans un ordre plus sérieux, remarquons que le volume ne contient pas un mot sur le *Nouveau complot contre les Industriels*, pas plus que sur la collaboration de Stendhal aux *Idées Italiennes* de Constantin. J'espérais trouver quelques détails sur les Dames Garnett, qui étaient américaines, mais leur nom ne figure pas à l'index. En revanche, c'est toujours avec les Misses Clarke, au pluriel, que Stendhal s'est trouvé en rapports ? On aimerait savoir, enfin, où M. Josephson a trouvé que le feu d'artifice produisait toujours sur Stendhal un effet « priapique ». Il explique ainsi le moment d'abandon d'Adèle dans le jardin de Frascati ! F. M.

Chérubin Beyle et l'affaire Didier

Le dernier bulletin de l'*Académie Delphinale* (décembre 1946) donne le résumé d'une communication faite à cette société par M. François Vermale. Celui-ci y projette quelques lumières nouvelles sur le rôle, encore obscur et bien diversement commenté, que tint Chérubin Beyle lors de l'Affaire Didier. Chérubin Beyle était alors premier adjoint au maire de Grenoble dont il remplissait les fonctions en l'absence de ce dernier. M. Planelli de La Valette que retenait à Paris son mandat de député. Or, tandis que Didier allait, avec ses conjurés, marcher sur Grenoble dans la nuit du 4 au 5 mai 1816, Chérubin Beyle, le matin du 4, adressait au préfet sa démission et, sans même

prévenir, dit-on, le second adjoint, quittait la ville et se retirait à la campagne. Il n'en fallait pas plus pour que, dans les jours suivants, l'accusation de complicité de trahison ait été portée contre l'ancien adjoint. Un des plus acharnés à le dénoncer fut le terrible général Donnadieu qui noya dans des flots de sang la conspiration avortée. Et cette accusation, plus tard, il est des historiens qui ont cru devoir la retenir. En fait il est assez malaisé d'imaginer Chérubin Beyle qui fut toujours un royaliste fervent, — pleurant à la mort de Louis XVI et qui venait de recevoir la légion d'honneur des mains du comte d'Artois, — complice de Didier. Aussi aucune preuve jamais n'en a-t-elle été fournie, sinon que *depuis assez longtemps*, la ville était la nuit fort mal éclairée, sinon aussi cette inopportune démission. Encore a-t-on la certitude que, depuis plusieurs mois, Chérubin se disait fatigué et avait informé le préfet qu'il songeait à résilier ses fonctions. Un hasard malheureux aurait seul voulu qu'il se soit retiré à une date fâcheuse. On peut penser néanmoins que sachant, ou pressentant, que des événements graves allaient surgir Chérubin ait préféré n'y être point mêlé, pour ne pas troubler sa tranquillité et ne pas se trouver en conflit avec des personnes qui lui étaient chères. Encore une fois, ce ne sont là que suppositions. Y accorder trop de créance, pourrait mener loin dans la voie des conjectures.

Un point sur lequel il faut insister, c'est que si Chérubin Beyle fut suspecté, et accusé même, — notamment par Donnadieu dans son *Mémoire au Roi* du 23 janvier 1817, — son fils Henri Beyle qui pourtant venait d'arriver à Grenoble, ne semble pas l'avoir été. Du moins son nom n'a pu être relevé dans aucun écrit du temps.

Chérubin Beyle aurait, dit-on, souffert de la suspicion qui pesa sur lui. Du moins n'a-t-il jamais répondu publiquement. Et voir là une preuve de sa culpabilité me paraît hasardeux.

Si Chérubin Beyle garda le silence, d'autres avaient plaidé pour lui. En particulier le préfet Montlivault qui violemment pris à parti lui-même par le général Donnadieu comme ayant manqué à tous ses devoirs se défendit avec vivacité dans un *Mémoire* qui parut dans la Bibliothèque historique.

Sur ces entrefaites le vicomte Donnadieu ayant cru devoir rééditer son rapport sur les événements de mai 1816 à Grenoble dont la première édition avait paru le 23 janvier 1817, le *Journal de Paris* du 2 octobre 1819 publia aussitôt un supplément de huit pages : 1° pour montrer les variations des deux rapports Donnadieu, 2° pour reproduire le mémoire justificatif de M. de Montlivault, alors préfet du Calvados.

C'est ce supplément du *Journal de Paris* que vient de signaler M. François Vermale. On y voit que dans son désir de paraître avoir sauvé la monarchie, le général Donnadieu avait d'abord accusé sans nuances la préfecture et la mairie, mais qu'il avait ensuite dû mettre une sourdine à ses accusations.

Aussi Montlivault sortait-il grandi de ces accusations, et Chérubin Beyle blanchi.

Sur les huit pages du supplément du *Journal de Paris*, six et un quart étaient consacrées entièrement à l'affaire Donnadieu - Montlivault, et parmi elles un sixième de page seulement traite du rôle de Chérubin Beyle. Aussi me semble-t-il difficile de conclure avec M. François Vermale que cette publication n'a été faite dans ce journal par l'énigmatique Lingay que pour plaire à Henri Beyle et l'*amadouer afin de lui faire accepter un poste administratif important du ministre Decazes.*

A mon avis, c'est là tomber dans le roman. — Il suffit de relire ce long document : il n'a été inséré que pour plaire à M. de Montlivault, et s'il apporte sur Chérubin Beyle quelques lignes intéressantes, c'est par surcroît. Comment croire au surplus que Beyle, innocent pour sa part de toute participation au complot, se serait à cette époque, son père mort, soucié de laver l'honneur politique de celui-ci, ou, coupable, eût désiré que son nom fut encore mêlé au rappel de ces fâcheux événements ?

H. M.

Stendhal et Casanova

M. Romain Calvet, dans son intéressant article des *Cahiers du Sud* (nº 280, 1946), s'il ne pense pas une seconde que Stendhal soit l'auteur des *Mémoires de Casanova* dont il retrace avec beaucoup de précision l'histoire, se contente d'insister dans son article sur les « affinités des deux hommes ». Peut-être met-il un accent un peu dur sur le mépris de Beyle pour la femme, peut-être a-t-il grand tort de ne voir dans l'*Histoire de la Peinture en Italie* qu'un « cynique plagiat », son rapprochement, à condition de ne pas le pousser très loin, est valable. Que n'a-t-il pour corser et mieux documenter son article fait mention des réactions de Stendhal à la lecture des *Mémoires de Casanova* que certains lui ont bien à tort attribués ? Stendhal avait lu le Vénitien, il avait bien senti tout ce que ces souvenirs endiablés apportaient pour la connaissance de l'homme, et fort souvent il les a cités. Il y a là une note à écrire.

Sur le Vicomte de Lapasse

Ce diplomate agité et falot passa par Civitavecchia dans les derniers mois de 1832 et à cette occasion Henri Beyle a tracé son nom sur le manuscrit de sa *Vie de Henri Brulard* (II, 87). Il n'en faut pas plus à un véritable stendhalien pour s'inquiéter de ce personnage que l'auteur, en son langage imagé, n'a pas craint de traiter de « faquin ». Tous les voiles sont aujourd'hui

levés grâce à l'étude précise et documentée que M. François Michel a consacrée, dans la *Revue d'Histoire Diplomatique* (janvier-avril 1946), à ce « Diplomate Alchimiste au XIXe siècle ».

LES POÈMES

A.-P. GARNIER : *Corbeille d'automne.* Garnier. — NOËL RUET : *Châteaux d'Enfance.* Cahiers du Nord. — PAUL LORENZ : *Le tombeau de Paul Valéry.* Méridien. — G. JEAN-AUBRY : *Le Nain vert.* Stols. — JEAN TORTEL : *Paroles du Poème.* Robert Laffont. — JEAN BERTHET : *Feu ma jeunesse.* Le Mouton bleu. — LILIANE GASCHET : *Les miroirs cachés.* Les Reflets littéraires. — ANNE-MARIE GOULINAT : *Clartés.* Au Pigeonnier. — CHARLES D'ETERNOD : *L'ardent délire.* Au Groupe Jean Violette. — ROGER-PIERRE DESSENS : *Les danses fantastiques.* Paris. — EDOUARD LAPORTE : *Sept élégies pour Clymène.* Audin à Lyon. — J. RAPHAËL-LEYGUES : *Retour de mer.* Firmin-Didot. — HENRY LASSON : *Visages et pays.* Les éditions Pierre de Ronsard. — ROBERT DE BÉDARIEUX : *La Route écarlate.* Les éditions Pierre de Ronsard.

Le récent et beau recueil du poète A.-P. Garnier est tout consacré à la méditation et au souvenir. Au déclin des saisons, une halte en face d'un vaste horizon, dans des paysages familiers, invite au recueillement. Celui-ci réclame des tons adoucis et se plaint d'un soleil dont la gloire mourante offense les yeux et la pensée :

En leur blessant éclat ces beaux soirs sont trop longs...

Mais :

Au chemin des saisons, vers l'ombre ou la clarté,
Ce qui pour toi renaît dans la sérénité,
C'est un automne roux, avec ses fruits, ses glanes,
Son bois qui se dépouille et ses fleurs qui se fanent,
Avec, sur le marais, un long ébat d'oiseaux,
Et tout un ciel de rêve en fuite sur les eaux...

L'apaisement souhaité, c'est la mémoire fidèle et douloureuse du poète qui le lui apportera. La gerbe des heures, comme une jonchée d'images enfuies, proposera une acceptation que le miroir du ciel natal adoucira de ses reflets familiers :

Aime la brume et l'ombre et, vers le soir le chant
Des sources, et, sur l'or du ciel, l'arbre penchant,
Leur plainte harmonieuse ou leur rumeur divine.
Regrets que l'heure exalte et que l'amour devine...

Rien de moins romantique, mais rien de plus émouvant que ces accents harmonieux et pudiques !

De même Noël Ruet, se souvenant à peine des rires et des chansons, des jongleries et des baisers sous les tonnelles, se recueille et jette un regard pensif par-dessus son épaule :

> Je retourne vers vous, sources de pureté,
> Seuls instants de bonheur qu'enfin j'aurai connus.
> Les yeux fermés sur le monde que j'ai quitté.
> Je me présente à vous comme j'étais venu
> Au temps de mon cristal, de ma limpidité.

De son côté, abolissant tout émoi personnel, M. Paul Lorenz rend un très noble hommage à un maître vénéré et regretté. Ses vers ont gardé un reflet très pur de la voix de Paul Valéry et sa ferveur émue rendent un pieux écho de l'enseignement qu'il a reçu :

> La Nature a voulu que les esprits mortels
> N'entendissent de nous que d'ultimes appels,
> Mais leur perte nous ouvre un éloquent empire.
> Les mots mystérieux qu'il m'apprenait à dire
> Sortiront désormais des pierres et des bois
> Comme les monuments d'une éternelle voix.
> Réponses de l'espace, oracles du génie,
> Que la terre incorpore à sa vaste harmonie.

A l'opposé, les strophes légères de G. Jean-Aubry émanent d'un disciple qui ne s'est point désaltéré à une seule source, mais a parcouru la forêt entière des lettres françaises et s'est souvenu de plus d'un de ses aspects en les recréant à son tour au jeu des rimes. Son petit poème du *Saule* ne fait-il ainsi songer au *promenoir* de Tristan L'Hermite, en une réussite charmante ?

> Un saule, au bord de cet étang.
> Mire une ramure dorée
> Qui laisse une feuille apeurée
> Tomber et flotter un instant
>
> Sans troubler le miroir insigne
> De l'eau dormante où le soleil
> Prolonge d'un réseau vermeil
> Le sillage indolent d'un cygne.

Les *Paroles du Poème* que nous devons à M. Jean Tortel ne se prêtent pas toujours à une explication littérale, mais ses rythmes possèdent une valeur d'incantation très grande et leur lecture demeure un très sûr auxiliaire de la rêverie. Ces vers mystérieux, surtout dans la seconde partie du recueil, évoquent des paysages intimes, des impressions fugaces

d'attirants intersignes que le lecteur interprètera à sa guise. Aussi bien, ainsi que le dit le poète :

Qui n'a pas sous sa peau senti couler le rire
De la branche où la pluie ardente scintillait,
Qui n'a jamais franchi la marge des ablais
Qui n'a pas écrasé les mûres sur sa joue

Et n'a pas écrasé sa joue sur la vendange
Mystérieuse d'une chair en mouvement
Afin de se quitter et de perdre sa trace
Dans cette chair unique un unique moment,

Qui ne s'abolit pas, n'aime et ne peut comprendre
Ce que je dis.

Après ces accents secrets, les jolies cabrioles sentimentales de Jean Berthet, l'avidité souriante ou grave de Charles d'Eternod semblent des jeux agréables mais gratuits ; les cris passionnés du petit roman ingénuement construit par Mlle Anne-Marie Goulinat ou la nostalgie apaisée de Mlle Liliane Gaschet paraissent des exercices littéraires un peu gauches. Peut-être Roger-Pierre Dessens se sauvera-t-il au cours de ses poèmes prochains par son sens du rythme et du mystère. De même nous ferons halte aux poèmes bien équarris de M. Raphaël-Leygues qui chantent moins la mer que la nostalgie de la mer, et moins les brises du large que les flambées de l'âtre aux nuits du retour, — et aux élégies souples de M. Laporte dont les cadences sont renouvelées de La Fontaine et les sentiments éternels. Enfin les sonnets d'un classicisme très pur que publie M. Henry Lasson semblent les délassements courtois d'un homme de goût.

Je dois nommer enfin un dernier recueil dont l'indigence ne mériterait sans doute que le silence et l'oubli, si sous le couvert de sentiments nobles, ne s'y révélait une sottise et une bassesse qu'il est indispensable de fustiger. *La Route écarlate* de M. Robert de Bédarieux est au-dessous du médiocre au point de vue littéraire, mais, sous prétexte d'hommage à la France, elle met en cause, malaxe et triture Daladier et Mussolini, Hitler avec le Juif, l'Anglais comme le « vainqueur de Verdun », pour les charger du même opprobre. Le tout en des lignes hagardes et informes :

Que parles-tu d'amour ! Tais-toi ! Ta main le rogne.
Ton but est d'arrêter les battements du cœur.
La putréfaction t'est chère : c'est ta sœur ;
Et ton père est le vide où moisit la charogne...

L'auteur de ces pitreries se pare du titre d'académicien, mais n'est qu'un prétentieux ignorant qui aurait besoin d'apprendre la langue française, écrivant : *assoyons* et *dévêtissant !* Coiffons-le du bonnet d'âne ! H. M.

LA LITTÉRATURE ET L'HISTOIRE

René Martineau : *Autour de J.-K. Huysmans.* Desclée de Brouwer.

Parlant de Tristan Corbière, de Léon Bloy, de Barbey d'Aurevilly ou de Huysmans, l'auteur de ce petit livre fait toujours autant acte de foi que de critique littéraire. Il n'aime vraiment prendre la plume que poussé par l'admiration ou l'amitié. Ces sentiments donnent à leur tour à ses meilleures pages leur vertu chaleureuse et rayonnante. Aussi sera-t-il impossible désormais d'évoquer la physionomie de l'auteur des *Foules de Lourdes* dans une lumière totale et vraie sans se servir des traits neufs, aimables ou cruels, qui nous sont révélés par *Autour de J.-K. Huysmans.* L. B.

Gabriel Faure : *Essais sur Chateaubriand.* Arthaud.

M. Gabriel Faure qui a beaucoup lu, beaucoup aimé Chateaubriand, qui s'est souvent plu à remettre ses propres pas dans les pas de l'enchanteur, vient de réunir une série d'articles par lui déjà consacrés au voyageur, à l'amoureux, à l'écrivain. L'auteur de *René* n'y paraît pas transformé, mais rajeuni, plus actuel. Aussi bien aurait-on grand tort de laisser Chateaubriand se dessécher et se recouvrir de poussière sous sa réputation. Trop d'admirateurs à distance s'imaginent, sans aller jamais y voir, qu'il n'a cessé dans sa prose incomparable de toucher des grandes orgues, alors qu'il a usé des tours les plus familiers, les plus directs, des mots les plus usuels et les plus simples, de l'archaïsme et du néologisme avec un bonheur égal. Bossuet chez lui coudoie Saint-Simon, et Voltaire Bernardin de Saint-Pierre autant que le délicat Joubert. F. S.

Edouard Krakowski : *La philosophie, gardienne de la Cité.* Le Myrte.

Avez-vous lu Plotin ? Lisez d'abord M. Krakowski. Il vous le fera aimer. M. Krakowski connaît Plotin comme sa poche. Mais vous serez amené à choisir entre l'intellectualisme et l'intuitivisme. M. Krakowski, disciple de Bergson, est pour l'intuitivisme. Il donne mille bonnes raisons de ce choix. On le suit volontiers dans ses démonstrations et, à travers Maine de Biran, Ravaisson, Carlyle, Freud, William James, Lavelle, Paul Valéry et l'abbé Bremond (sans accent sur l'*e*, M. Krakowski !), il nous fait arriver devant Péguy comme devant une fleur. Tout cela pour nous prouver que la philosophie n'est pas ce qu'un vain peuple pense, c'est-à-dire une activité gratuite de l'esprit, un passe-temps pour tour d'ivoire, un

jeu de patience pour désœuvré, un casse-tête chinois pour jongleur cosmopolite, mais qu'elle peut, et doit être, au contraire, la mère des hommes d'action, la source des grandes entreprises sociales et politiques et le souffle des hautes âmes.

P. A.

Georges Grappe : *Savoir collectionner.* Albin Michel.

Dans la collection *Les Savoirs du Temps Présent*, l'aimable opuscule de M. Georges Grappe ne fait-il pas un peu figure d'intrus ? Savoir collectionner, comme savoir aimer, ne s'apprend guère. On ne devient pas collectionneur. C'est une passion qu'avec soi l'on apporte en naissant, tel le rôtisseur sa broche ou l'Italien son violon. Le goût, le savoir, l'expérience et l'autorité de M. Georges Grappe sont incontestables. Or, il ne dit pas autre chose. Mais il le dit mieux. Et avec des anecdotes à l'appui. P. A.

Marie-Louyse des Garets : *Le roi René.* La Table ronde.

Si le roi René pouvait m'inviter à Angers, sa bonne ville, et qu'il me fallût quitter l'époque où nous sommes, je dirais au roi René : « Je veux bien essayer, ô gué ! » Car — est-ce une illusion due au talent de Mme Marie-Louyse des Garets ? — il me semble que le roi René était un bonhomme délicieux et que, du temps qu'il régnait sur l'Anjou et la Provence (et qu'il se flattait de régner aussi — du moins nominalement — sur la Sicile et sur Jérusalem), il y avait de bien belles fêtes ! Des guerres aussi, certes, et des restrictions, et des impôts. Mais quels cortèges, quelles processions, quelles kermesses ! Et quelles couleurs dans tout cela ! Et quelle grandeur et quelle vie ! Ah ! beauté et charme des temps anciens quand la plume de l'historien est dans la main d'une historienne ! P. A.

Henry d'Estre : *Bonaparte : Le mirage Oriental. Egypte.* Plon.

Voici le troisième tome du *Bonaparte* de M. d'Estre, ouvrage entraînant, plein de mouvement et de faits narrés dans une langue soldatesque et vivante. Ah ! que nous sommes loin de l'histoire académique ! Mais faut-il s'en plaindre ?

F. S.

Marquis de Custine : *Lettres de Russie.* La Nouvelle France.

Le marquis de Custine était un vrai gentilhomme, de beaucoup de branche et de mauvaises mœurs. Sa mère est célèbre par sa vie toute sentimentale et sa longue liaison avec Chateaubriand. Lui-même était un excellent écrivain à qui Stendhal avait reconnu un *talent original* ainsi que le don

assez rare de savoir peindre partout dans ses livres de voyages des tableaux pleins de vie. Il a publié en 1843 quatre volumes intitulés *la Russie en* 1839 qui firent scandale à la Cour de Saint-Pétersbourg, mais eurent assez de succès en Europe pour avoir épuisé trois éditions en trois ans. C'est de ce livre excellent qu'un éditeur avisé vient d'extraire les meilleures pages. On les lira avec d'autant plus d'intérêt que tout ce qu'elles racontent n'a point cessé d'être vrai et de définir autant la Russie bolchéviste que la Russie des tzars. F. S.

LES ROMANS

JACQUES DE LACRETELLE : *Le Pour et le Contre*. Editions du milieu du monde.

A peine commencée la lecture de ce copieux roman, j'ai cru — l'ai-je craint ou l'ai-je espéré ? — que le démon de midi venait de visiter son auteur. Dans ces premières pages je réentendais un son de voix inentendu depuis cinquante ans : Jean de Tinan continuait à me parler. Mais bien vite la voix a mué, elle a prodigué à son auditeur, et presque sans mesure, d'autres confidences, a insisté sur d'autres aspects de Paris. Les milieux littéraires en vogue dans les années qui suivirent la première guerre mondiale ont semblé retenir seuls toute l'attention du conteur. Un minutieux, un perspicace tableau des écrivains de ce temps nous a jeté dans un roman à clé dont des trésors d'analyse n'ont pu faire que l'ensemble n'en fut morne et glacé. Tous ces personnages ne sont dans ce livre que d'abstraites entités. Jusqu'au héros, cet Olivier si subtil, si apte à sonder les cœurs, qui n'apparaisse incertain, sans flamme, en trompe-l'œil dès qu'il ne s'agit que de son œuvre littéraire. Il reste les figures de femmes qui embellissent les deux tomes du roman : leur dessin est d'une délicatesse extraordinaire, d'une étonnante vérité. Ranouche, Bali, Catherine, Etiennette, Chantal. Que ce soit un crayon rapide ou une toile poussée jusqu'à l'extrême, ces portraits sont toujours dignes du plus grand peintre. L'auteur y a prodigué ses dons les plus grands, sa virtuosité entière. Sous la chair complaisamment dénudée, il a révélé l'âme. C'est ainsi qu'il tient une place de choix non seulement entre tous les écrivains d'aujourd'hui, mais au nombre des analystes les plus pénétrants de notre littérature. Il est de leur plus authentique lignée.

Au reste, ce roman touffu d'une vie journalière, avec ses préoccupations professionnelles, ses digressions nombreuses sur la littérature et ses artisans, l'exposé de la vie sentimentale de son protagoniste, l'analyse de ses deuils les plus intimes, le récit de ses voyages, son émerveillement devant certains paysages, sa manière de réagir dans un musée, se résoud en de

multiples épisodes réussis, curieux, émouvants, spirituels, profonds, en une suite ininterrompue de motifs ravissants où abondent les observations fines, finement rendues. Toutes ces pages d'anthologie ne parviennent cependant qu'à former une fresque dispersée de l'entre-deux-guerres. Ajoutez que la vision de ce monde papillottant, commencée au Palais-Royal, se termine à l'Ambigü. Jean de Tinan et Alfred Capus avaient semblé nous affirmer au prologue que l'existence était une farce aimable ; et Paul Bourget nous accueille au dénouement pour bougonner de sa voix la plus sévère : *nos actes nous suivent.* H. M.

COMTE DE GOBINEAU : *Les Pléiades.* Editions du Rocher.

Les Pléiades demeurent incontestablement le grand ouvrage de Gobineau. On y découvre une connaissance profonde du cœur des hommes qui lui confère sa richesse et sa grandeur. Cependant je ne puis y découvrir l'œuvre d'un romancier-né ; elle manque trop de spontanéité, de mouvement, d'abandon. L'action en est toute éparpillée. Tout y est arbitrairement construit, ordonné, résolument idéologique. Je lui préfère de beaucoup quant à moi les *Nouvelles asiatiques* et les *Souvenirs de voyage*. Mais pour en revenir aux *Pléiades* il se faut bien garder de méconnaître en elles, avec ses caprices un peu appuyés, ses exposés dogmatiques, et ses profondes études de caractères, un des livres marquants du XIX[e] siècle et nous ne saurions trop louer M. Jean Mistler d'en avoir redonné une nouvelle édition qui pour la première fois présente un texte correct, précédé d'une solide introduction où il est dit de façon excellente tout ce qu'il importe de savoir sur le roman de Gobineau. Cette édition M. Mistler l'a établie sur le manuscrit des *Pléiades* conservé à la bibliothèque de Strasbourg, et dont il n'a pas seulement utilisé la version, tout entière de la main de l'auteur, pour corriger les fautes nombreuses des trois éditions qui ont précédé la sienne, mais dont il a relevé toutes les variantes importantes. Les rééditions postérieures n'ayant jamais fait que reproduire plus ou moins infidèlement l'édition princeps de 1874. Ces variantes montrent que Gobineau en publiant les Pléiades a beaucoup élagué son manuscrit. Il en a donné une leçon plus resserrée et dans l'ensemble plus élégante. Pour ma part je relève dans le texte sacrifié quantité de petites notations touchant les hommes et le monde que je crois infiniment révélatrices de l'âme même et de la culture de leur auteur et que ne sauraient négliger ceux qui dans un livre recherchent non seulement une histoire entraînante ou des idées excitantes mais encore la présence continue de celui qui a tenu la plume. H. M.

JULES ROMAINS : *Les Hommes de bonne volonté, tomes* 25, 26 *et* 27. Flammarion.

M. Jules Romains vient de mettre le point final à son histoire

des *Hommes de bonne volonté* qui s'étend sur un quart de siècle. Il n'a pas fallu moins de 27 volumes pour enclore cette immense fresque. Il y faut voir un des plus puissants romans, un des plus vastes et des plus évocateurs qui aient jamais été écrits. Je ne saurais trop m'opposer à ceux qui n'ont que des mots de dénigrement à opposer à une œuvre aussi sûrement conduite et d'une telle richesse. On a parfois voulu en écraser l'auteur sous le grand nom de Balzac : je veux bien accorder que les intrigues imaginées par le prodigieux inventeur des *Illusions perdues* jaillissent autrement de sa tripe et possèdent un intérêt romanesque plus intense. Je ne crois pas en revanche que le regard porté par l'un et l'autre créateur sur leur époque respective ait chez le devancier l'acuité, la clairvoyance et la sérénité de celui que M. Jules Romains a projeté sur son temps. Sachant dès le départ où il allait, ce qu'il voulait dire et éterniser, ce dernier a tracé un tableau historique autrement ordonné, complet et plausible que le tumultueux panorama de *la Comédie humaine*. *Les Hommes de bonne volonté*, objecte-t-on, seraient une composition toute cérébrale. Je l'admets. Mais quand un cerveau montre des dons d'une telle ampleur, il n'y a qu'à admirer. Il est aisé certes de relever dans l'ensemble de visibles défauts, des failles regrettables, des descriptions choquantes à quelque égard, que sont ces légères impuretés dans la masse du flot ? Dans l'ensemble la valeur d'une œuvre aussi parfaitement orchestrée ne peut être que reconnue avec respect et saluée avec bonheur. H. M.

FRANCIS CARCO : *Surprenant procès d'un bourreau*. Ferenczi.

Avant ce jour il était à la rigueur possible d'affirmer que Francis Carco n'avait guère écrit que des berquinades. Quand le Corse crevait Pépé-la-Vache à coups de surin, quand Mlle Savonnette étranglait Winnie en lui serrant le cou entre ses jambes, quand Bouve en combat singulier tuait Bobèche en le lardant avec son couteau, ces différentes scènes étaient décrites avec une discrétion exemplaire. Aujourd'hui l'auteur insiste sur la torture par les brodequins ou le supplice de l'écartèlement avec une complaisance qui ne nous fait grâce d'aucun détail, d'aucune horreur. Nous nous sommes sans doute familiarisés avec l'atroce. Ce n'est plus Florian, c'est Sade et Sacher Masoch qu'évoque le dernier livre de l'auteur de *la Belle Amour*. Certes il y prodigue ses dons prestigieux de conteur, son goût du mystère des âmes, sa vision poétique d'une ville sur laquelle tournoie la pluie ou la neige.

L'ingéniosité de Marthe ne nous fait pourtant pas oublier celle de Winnie, ni l'ambiguité de Ganz Rot celle de La Caille.

F. S.

SIMONE DE BEAUVOIR : *Tous les hommes sont mortels*. Gallimard.

Mlle de Beauvoir a déjà publié deux romans : l'*Invitée*,

histoire contemporaine assez veule, d'une rare acuité dans l'analyse, et *le Sang des autres*, épisode de la résistance, vigoureux mais d'un enchevêtrement confus. Elle nous donne aujourd'hui un conte philosophique : *Tous les hommes sont mortels.* Un conte philosophique, on le sait, a pour objet de prouver une thèse par l'absurde. La règle du genre exige la concision. Malheureusement celui-ci est long, comme l'immortalité qu'a acquise son héros. A ses yeux d'homme qui contemple désormais sans passion ceux qui sont passés et ceux qui passeront, la vie humaine n'a plus aucun sens. Pour beaucoup de mortels, hélas ! il en est également ainsi. Peut-être, en effet, est-ce trop de 350 pages pour aboutir à cette conclusion qui manque d'originalité. Il faut reconnaître cependant que jamais Mlle de Beauvoir n'a trouvé d'accents plus justes et une forme plus vivante que dans ce long fragment de l'histoire universelle où il paraît aisé de cueillir, dès aujourd'hui, plus d'une page d'anthologie. H. M.

PIERRE CHARDON : *Bérénice.* Les Œuvres Françaises.

Cet auteur publie une nouvelle version réduite à un seul volume de l'*Expérience inutile* et de *la Faillite sentimentale* parues en 1931. Ce roman a conservé les qualités essentielles de la première moûture : don du récit, vivacité du style, puissance d'évocation. Fort d'une première expérience il a su élaguer des parties marquées par la mode et des pages qui avaient cessé d'être vraies de cette vérité générale qui fait qu'une œuvre est assurée de doubler le cap du temps. Bérénice est une femme comblée de tous les dons : beauté, esprit, La hauteur de son intelligence quasi virile par sa faculté de généraliser est en perpétuel divorce avec un tempérament très féminin et par là sujet à toutes les faiblesses d'une généreuse tendresse. La vie de cette héroïne était de par cette contradiction congénitale, vouée à l'échec. C'est l'amour qui finalement aura raison d'elle et de ses ambitions et la précipitera dans une mort sans gloire. Pierre Chardon pousse très loin l'analyse de cette âme complexe et tourmentée qui ne voulut compter que sur elle-même. Le don de la foi l'eut sauvée. Ce roman est un roman psychologique de la meilleure tradition française. Mais c'est aussi une étude sagace des mœurs d'une société en crise d'évolution. Les personnages secondaires y sont admirablement campés. La duchesse de Lobeau et Jean Gosselin ont cet accent de vérité que l'on ne trouve qu'aux portraits faits par les grands peintres.

J. P. DE L.

LUCIEN FABRE : *On vous interrogera sur l'amour.* Domat.

M. Lucien Fabre dit avoir emprunté à la chronique des tribunaux le sujet premier de son roman. Le procédé en soi n'est pas mauvais : entre certaines mains il a donné d'assez

bons résultats. Il permet de construire sur un terrain solide. L'auteur a malheureusement préféré dès le début se perdre dans les nuages. Tout le drame est ramassé dans une clinique chirurgicale où l'on entre, et surtout où l'on parle, comme dans un moulin, tandis que s'est établi une véritable cour d'amour où une religieuse garde-malade, un médecin, un chirurgien et une grande blessée ratiocinent à longueur de journée sur la passion, Platon et la *catharsis*... Chacun s'y exprime en un jargon quintessencié que le romancier aime couper de descriptions réalistes. C'est son droit, mais quand c'est la noble et pure héroïne qui emploie ce bas argot, on est choqué de cette invraisemblance entre tant d'autres et de cette faute de goût. En vérité je donnerais pour ma part ce livre trop ambitieux tout entier pour les six pages de souvenirs d'enfance où s'amorce dans la nuit une excursion dans la montagne, quand dans le village endormi tintent joyeusement les grelots des chevaux. Ces six pages sont aussi belles que les meilleures d'*Hermann et Dorothée*. H. M.

MARGRAVOU : *Le Moulin des Alouettes*. Ed. du Portulan.

Une fois de plus nous retrouvons Guillou le Morvandiau, que se disputent sa mère — la vieille paysanne tendre et dure, symbole de la tradition, — et sa femme, Youka la bohémienne, souple, retorse et maléfique, en une lutte d'autant plus féroce qu'elle est dissimulée. Centre, but et victime de ce combat entre les deux femmes qu'il aime, finalement dépossédé de l'une et de l'autre, rongé de désespoir et sur le point de chercher le repos dans la mort, Guillou sera retenu, soutenu, sauvé — malgré soi — par les « Choses » de la terre et même du ciel... Livre alerte et tonique, écrit en un style vif et dru, dont la verdeur sait éviter la grossièreté. Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur une tendance à abuser des phrases lapidaires et des images disparates. Mais les descriptions rurales sont « d'un qui s'y connaît » et il a parfois de véritables trouvailles.

P. O.

NICOLE VEDRÈS : *Le Labyrinthe ou le jardin de Sir Arthur*. Fontaine.

Voici un livre dont la pensée ne se détache pas facilement ; les personnages qu'il nous présente : les acrobates, Sir Arthur, Lady Linda, d'autres encore, malgré leur étrangeté, sont des êtres vivants, et leur vie se déroule selon un rythme passionnant, dans une angoisse qui captive. Le décor fait parfois penser à Julien Gracq, et, sans atteindre à la puissance mystérieuse du *Château d'Argol*, le *Labyrinthe* en évoque par endroits l'atmosphère de magie qui mêle le fantastique au réel. Mais bien qu'il donne son titre au roman, ce labyrinthe ne le domine pas tout à fait, comme si l'auteur avait eu quelque

scrupule à en tirer tous les effets qu'on en pouvait attendre, et ce sont les acrobates qui, le livre refermé, poursuivent le lecteur qu'ils ont séduit : les chapitres qui les mettent en scène sont, de loin, les meilleurs, et le style rapide et vibrant de l'ouvrage tout entier, s'accorde admirablement à leurs ébats. Si l'on regrette quelques faiblesses : « elle avait éternué à Capri, grelotté à Taormina » (qui semble pasticher Giraudoux), quelques jeux de mots : « il n'y eut bientôt plus d'autre temps que le temps qu'il faisait », « la nuit entra comme elle sortait », en revanche, on se laissera prendre à la vigueur trépidante d'un passage comme celui-ci : « ... au second tour, elle avertit Furstenberg qu'elle allait le chasser, happa la barre qu'il venait de lâcher, et ainsi de l'un à l'autre, de l'autre à l'un, du troisième au premier, en long, en large, en diagonale, comme à cheval sur un serpent bossu, elle bondit... » M. L.

JEAN DE BARONCELLI : *Le disgrâcié.* La Jeune Parque.

Encore un disgrâcié ! Mais rassurons-nous : celui de M. de Baroncelli n'est pas une banale réplique de tous ceux qui peuplent la littérature d'aujourd'hui. C'est un désaxé, sans doute, que ce violoniste d'orchestre hanté par le fantôme de l'enfant prodige qu'il fut jadis, et impuissant à ressaisir la réalité de sa vie ; mais l'auteur nous l'a dépeint de l'extérieur, et sans la complaisance morbide qui trahit trop souvent une autobiographie déguisée. Ce détachement apparent fait toute la force du livre ; il éclaire d'un jour d'autant plus tragique l'absurde fatalité qui entraîne ce héros irresponsable vers le crime et la démence. On pourra reprocher à la dernière partie de rompre l'unité du récit en nous transportant dans un décor trop différent des précédents ; mais la beauté même de ce paysage inattendu, la mystérieuse atmosphère des scènes qui s'y déroulent, suffisent à le justifier. Là, comme ailleurs, le style se pare d'une châtoyante coloration sans rien perdre de sa plénitude. C. B.-D.

PAUL-ANDRÉ LESORT : *Les reins et les cœurs.* Plon.

Je fais mienne la conclusion de l'excellente préface que M. Gabriel Marcel a écrite pour ce livre : « Ce que j'ose affirmer en tout cas, c'est que parmi les nouveaux romanciers je n'en vois aucun à qui on puisse et doive ouvrir un plus large crédit. » J'aime dans l'œuvre de M. Lesort son souci légitime de donner à son roman une forme neuve et attrayante, de pousser l'analyse de l'âme humaine aussi loin que la conscience même de ses personnages le lui permettait. Mais aussi le sérieux avec lequel il aborde les multiples problèmes humains devant lesquels le mettait une action riche et nuancée. Dans sa complexité son roman n'est plus un miroir qui est promené sur une grand route, mais une série de miroirs qui reflètent les uns les autres les mêmes et multiples images. Et puisqu'il

faut bien toujours en revenir à l'auteur, le seul responsable au fond de l'angle des prises de vues, comment ne lui reconnaîtrions-nous pas le talent le plus pénétrant ? H. M.

CÉLIA BERTIN : *La Parade des Impies.* Grasset.

Le talent que révèle ce gros livre est indéniable. L'auteur qui est très jeune a écrit une œuvre qui mérite toute notre attention. Mais le roman en soi, en dépit de sa sincérité demeure faible. L'action est lâche, et même inexistante durant la première moitié de l'ouvrage. On y est accablé par la pluie tiède et incessante de petites notations : toutes sont exactes, ingénieuses. On n'en est pas moins noyé, ou si vous préférez étouffé dans de la charpie. Du moins notre curiosité est éveillée... excitée, mais par l'auteur plus que par le livre.
F. S.

RAYMOND ABELLIO : *Heureux les pacifiques.* Le Portulan.

Roman trop lent, trop long, trop touffu, mais roman qui nous sort des chemins battus. L'occultisme s'y mêle à la politique et l'action romanesque au reportage vécu. Est-ce la première œuvre d'un jeune auteur ? Je veux l'imaginer pour saluer ses dons vigoureux et sincères. Il sait tenir admirablement son lecteur en haleine au cours d'un historique sentimental de ces quinze dernières années. Et les longues pages d'analyse où il affectionne de conduire ce lecteur ne parviennent pas à lui faire perdre le pied. C'est miracle. Mais un miracle trop rare pour n'y pas reconnaître les dons bien rares d'un vrai romancier. L. B.

MARGUERITE YERTA-MÉLÉRA : *Le Val aux Sept Villages.* Ed. Jéhéber.

Dans un vallon perdu du Jura suisse, un « heureux vallon qui n'a point d'industrie, point de pauvres non plus » (cela se passe à la fin du siècle dernier...) vit une paisible communauté calviniste que régit, sous la direction de son vieux pasteur, un Consistoire composé d'hommes intègres et austères, tribunal qui veille aux bonnes mœurs avec une intransigeante sévérité. Ce qui n'empêche une bonne partie de la jeunesse du Val, comme toutes les jeunesses du monde soumises aux lois de la chair et du cœur, de s'insurger, de s'émanciper, et d'entrer en lutte ouverte avec la tradition. Cependant, le Mal trouve son châtiment logique, et le Bien sa récompense, à la fin de ce roman curieux, agréable malgré quelques longueurs, sain sans pruderie, plein de vigueur, de fougue et de foi, et qui mérite de sincères éloges. P. O.

GENEVIÈVE GUÈVREMONT : *Le Survenant.* Plon.

Que ce roman canadien, écrit en une langue aisée et sans faiblesse, est donc sympathique ! Et qu'ils sont eux-mêmes sympathiques, ces paysans qui pourraient tout aussi bien être de chez nous, comme l'étaient leurs ancêtres dont ils ont conservé le savoureux parler, fleuri de poésie ! Si vivants sont ces personnages — le père Didace, Venant le Survenant, l'amoureuse infirme Angélina — que nous nous attachons à eux au point d'éprouver, en refermant le livre, ce petit regret aigu qui est bien la meilleure des louanges. P. O.

CLAUDE ORLANES : *Villa Paisible.* Editions Jeheber.

Ce roman — j'allais dire cette biographie — d'un homme à l'âme artiste et généreuse qui, ayant, comme on dit, tout pour être heureux, voit sa vie entière bouleversée par les drames et la douleur, est bien meilleur que ne le laisse supposer son début un peu lent. Ecrit avec simplicité, il se lit avec un agrément réel. P. O.

LOUIS PARROT : *Nous reviendrons...* Robert Laffont.

L'atroce histoire d'Angelès et de Tomas, son mari, baigne dans une atmosphère de poésie noire et sobre qui donne à ce conte cruel et vrai une résonnance profonde. Sans doute ce bel épisode eut-il gagné à être débarrassé de la gangue d'un autre récit qui l'enserre et l'obscurcit. F. S.

JEAN ALLARY : *Le silence et les tambours.* La Table ronde.

Roman romanesque, bien écrit, bien composé, et qu'on doit spécialement signaler à une époque où le roman français s'exténue à ne plus vouloir exprimer autre chose que la contemplation béate du nombril de son auteur. L. B.

LE THÉATRE

« La Course des Rois » au Vieux Colombier.

M. Thierry Maulnier vient d'aborder le théâtre : nous nous en réjouirons deux fois. D'abord parce qu'il y a triomphé ; et ensuite, comme Giraudoux qui se dépouilla d'un surcroît de préciosité en écrivant pour la scène, M. Thierry Maulnier gagnera sans doute à sa tentative une élocution claire et dé-

pouillée qui lui a souvent fait défaut dans des livres par ailleurs remarquables. Puisse-t-il se corriger d'un abus du jargon philosophique !

Sans doute pour ses débuts comme auteur dramatique, n'a-t-il pas osé se fier à sa seule inspiration, il a tenu à emprunter la fable de sa tragédie à l'histoire grecque. Car il a écrit sa tragédie à la mode actuelle, de même que cent cinquante ans plus tôt tout débutant présentait au Théâtre Français cinq actes en vers coulés dans le moule Racine-Voltaire. Du moins M. Thierry Maulnier a-t-il fort bien su choisir un sujet clair, rapide, dépouillé, se prêtant admirablement à l'étude des caractères et à l'exposition d'une crise passionnelle d'une rare intensité. Ce sujet est emprunté au mythe de Pélops qui conquiert à la fois une épouse et un royaume auquel il devait donner son nom et qui s'appela plus tard le Péloponèse. Pour que cette contrée lui appartint il lui fallut vaincre dans une course de chars le roi Oenomaos. La victoire ne fut possible que grâce à la complicité d'Hippodamie, la fille du roi, qui fit tuer son père et repoussa ensuite le meurtrier auquel elle s'était promise. On nous rappellera au dénouement que Pélops et Hippodamie, en châtiment du meurtre et du parjure, engendreront les Atrides. Ce qu'il faut affirmer, c'est que ce thème véhément a fourni à M. Thierry Maulnier l'occasion d'écrire une œuvre hélas ! inactuelle, mais fortement charpentée, rapide, claire, d'un rythme accéléré. Œuvre aussi remarquable par la forme que par la pensée. Aujourd'hui où règne trop souvent au théâtre et dans le livre la cacophonie, on ne saurait trop louer l'auteur de cette *Course des rois* de s'être exprimé dans une langue pure, à la fois simple et lyrique, et d'avoir admirablement mis en valeur les sentiments successifs qui meuvent ses héros. H. M.

Le Gérant : B. Grisard.

Librairie *Le Divan*, Paris, éditeur.

Imp. par l'Imp. Alençonnaise, pl. Poulet-Malassis, Alençon (Orne)
Dépôt légal. 1947, 2e trim. — No d'ordre : 643



A PROPOS DE DEUX ÉTUDES SHAKESPEARIENNES (1)

QUITTE à faire grincer les dents des antistratfordiens, s'ils m'entendent, je dirai que le copieux livre de Mme Longworth Chambrun, « Shakespeare retrouvé », représente une « Somme » des connaissances actuelles sur le grand acteur-poète de la Renaissance anglaise. Je déplore seulement pour ma part, que ce soit une somme romancée, l'appareil d'érudition nuisant à l'intérêt du roman autant que les développements d'imagination gênent le chercheur. Mme L. C. avait déjà publié un roman sur le même sujet : « Mon grand ami Shakespeare — Souvenirs de John Lacy » (Plon 1935) ; j'aurais préféré qu'elle se fut, cette fois, limitée à un exposé plus objectif, disons carrément plus sec, des faits et données sur quoi s'appuient ses thèses, car elles sont séduisantes et n'auraient gagné que plus de force dans la netteté. Elle tient que l'acteur-poète était catholique, ce qui explique le mystère qui entoure sa vie ainsi que l'opposition sourde au régime d'Elizabeth que dénote

(1) LONGWORTH CHAMBRUN : *Shakespeare retrouvé.* Larousse et Plon. — ABEL LEFRANC : *A la découverte de Shakespeare.* Albin Michel.

son théâtre. L'hypothèse, il est vrai, ne peut être interdite au savant, mais à condition de ne pas se confondre dans son langage avec la certitude, or, Mme L. C. semble avoir rayé les mots « *peut-être* » et « *probablement* » de son vocabulaire. Quand elle écrivait les souvenirs imaginaires de John Lacy, comédien du roi, le procédé était légitime, mais dans un ouvrage d'érudition il est gênant de rencontrer l'hypothèse présentée à la forme affirmative. D'abord, parce que cette érudition même, des notes abondantes et précises en font un volume de recherche et de références uniques à l'heure actuelle pour le lecteur de langue française (qui se donnera la peine d'en compléter les index) ; ensuite parce que l'on aimerait que les bons esprits crussent l'auteur, qui est du bon côté. On regrette d'autant plus de constater qu'avec plus de circonspection elle convaincrait plus sûrement : c'est à vouloir forcer l'adhésion que l'on éveille les doutes des personnes impartiales et fournit des armes aux adversaires.

*
* *

Ces adversaires viennent de cotés divers. S'ils sont d'accord en effet pour refuser à l'acteur Shakespeare la paternité du théâtre qui porte son nom, ils se séparent radicalement sur l'identité du (ou des) véritable (s) auteur (s). Les passionnants ouvrages de M. Georges Connes : « Le Mystère Shakespearien », et « L'Etat Présent des Etudes Shakespeariennes », sont toujours à consulter sur la question.

Je ne retiendrai aujourd'hui que la thèse de M. Abel Lefranc ; parce que d'une part c'est la plus connue en France où l'autorité de ce grand érudit a emporté l'adhésion d'excellents esprits, ou semble tout au moins les avoir ébranlés (je pense à M. Emile Henriot); que, d'autre part, M. Lefranc a publié voici près de deux ans le premier volume d'un ouvrage, intitulé : « A la recherche de Shakespeare », dont le *Divan* avait rendu compte en son temps en promettant d'en discuter plus longuement le moment venu ; et,

qu'à défaut du second volume qui se fait attendre, le livre de Mme L. C. en fournit l'occasion ainsi que l'indique nettement le titre qu'elle a choisi, avec autant d'ironie que de discrétion, car dans l'introduction, comme dans le corps de son ouvrage, elle ne cite le nom de M. Lefranc que dans deux petites notes, en passant.

D'ailleurs, la comparaison des deux ouvrages ne manque pas de piquant, non seulement pour les Shakespeariens, mais plus largement pour les amateurs de psychologie. Les deux érudits critiques emploient exactement les mêmes procédés de démonstration, se livrent au même petit jeu des analogies, s'appuient sur les mêmes textes et arrivent à des conclusions diamétralement opposées, ou, plus exactement restent sur leurs points de départ qui sont diamétralement opposés, car les partis ne peuvent qu'être pris d'avance en tel domaine où les idées ingénieuses tiennent lieu de découvertes.

En somme aucun document historique n'a jamais été révélé qui permette d'assurer que l'acteur Shakespeare ne fût pas l'auteur des œuvres publiées sous son nom ; ni qu'il le fût, puisqu'on peut toujours supposer qu'un livre n'a pas été écrit par celui qui l'a signé.

La connaissance minutieuse que M. Lefranc possède du xvie siècle français lui a permis de découvrir entre des événements peu connus de la cour de Nérac d'une part, et certaines scènes du théâtre shakespearien d'autre part, des similitudes qui lui apparaissent inexplicables comme simples rencontres de hasard. Il en conclut que William Stanley (initiales W. S.), vie comte de Derby, « passa *sûrement* quelques temps » à Nérac, à l'époque où ces événements eurent lieu, 1583, et qu'il a non moins sûrement écrit ces scènes.

Parallèlement, ayant fait une étude approfondie de l'Angleterre du xvie siècle, et de Stratford-sur-Avon, lieu de naissance de l'acteur, en particulier, Mme Longworth Chambrun trouve dans ce même

théâtre des allusions nombreuses et frappantes à des événements qui ont eu lieu dans le Warwickshire (comté où se trouve Stratford).

Les rapprochements ont souvent le même objet ; en voici un exemple. M. Lefranc se souvient qu'une demoiselle de Tournon, connue de Marguerite de Valois, était morte de langueur en l'absence du jeune marquis qu'elle aimait, et que celui-ci rencontrant, à son retour, le cercueil de la jeune fille, se pâma en apprenant cette mort. C'est évidemment la source de l'épisode d'Ophélie. Mme L. C., elle, nous apprend qu'en 1580, une jeune fille du nom de Katherine Hamlett, se noya dans l'Avon ayant glissé au moment où elle se penchait sous un saule pour baigner ses fleurs dans l'eau. Il y eut enquête du *coroner*, pour établir s'il ne s'agissait pas d'un suicide. C'est non moins certainement la source de l'épisode d'Ophélie.

Les rapprochements de ce genre abondent dans l'un et l'autre ouvrage. Il y a également les analogies. Dans une lettre adressée par Lady Derby, femme du VIe comte, à son oncle Cecil, secrétaire d'État, pour solliciter une mesure de faveur à l'égard de l'acteur Brown et de sa compagnie, la comtesse écrit : « pour cette raison que mon mari faisant ses délices de cette troupe... » (*taking delight in them*). M. Lefranc souligne que Rosenkrantz, annonçant l'arrivée des comédiens à Hamlet (II, 2), s'exprime dans les mêmes termes : « Ceux qui faisaient vos délices » (1). Voici, maintenant, Mme Longworth Chambrun commentant les images précieuses qui « encadrent » le dramatique récit du Viol de Lucrèce :

« Toutes sont des rappels de la vie campagnarde vécue par le poète dans le Warwickshire. La marée haute qui pénètre

(1) Précisons que l'expression *to take delight in* est courante, et que, d'ailleurs, Rosenkrantz ne fait que reprendre ironiquement le mot d'Hamlet qui avait terminé ainsi une précédente réplique : « Man *delights* not me, no, nor woman, » etc...

jusqu'aux arches du pont de Stratford, le nageur inexpérimenté qui se noie dans l'Avon, l'écorce qui tombe de l'arbre foudroyé sont des choses vues par le poète... Tarquin, s'approchant de sa victime, est aussi repoussant que l'affreux crapaud près de la source claire, etc... »

Il y a encore les comparaisons très poussées que M. Lefranc établit entre certains épisodes d'*Hamlet* et les circonstances du meurtre de Darnley, époux de Marie Stuart, ainsi qu'entre le caractère de Polonius et celui du ministre Burghley, le premier apparaissant comme une caricature du second. Que l'auteur d'Hamlet ait songé en écrivant son drame et à un événement qui avait passionné l'opinion publique d'une part, et, d'autre part, à un ministre contemporain, nous l'admettrons facilement, mais cela ne prouve pas que cet auteur ait du être le comte de Derby. Nos chansonniers se taillent des succès en raillant les membres du gouvernement, sans pour autant être directement mêlés à la politique de notre époque. Quant aux ressemblances entre Malvolio, l'intendant ridicule de la Nuit des Rois et W. Ffarington, intendant de la famille Derby, nous croyons qu'elles se retrouveraient en comparant le caractère à bien d'autres intendants. Le type du majordome vaniteux, plat avec ses maîtres, dur envers les domestiques, est assez courant pour qu'on le rencontre en plusieurs lieux et en plusieurs temps. Du fait que Mme Pernelle me fait toujours invinciblement penser à telle personne de ma famille, je ne me sens pas autorisé à conclure que je sois l'auteur du Tartuffe.

* * *

Il faut nous limiter à ces quelques exemples, mais c'est presque chaque page de l'un et l'autre ouvrage qui appelle le crayon et la note. Il serait injuste cependant, de laisser supposer que tous les arguments des deux éminents critiques puissent être écartés aussi facilement, ils en ont de troublants et de forts précis,

l'un comme l'autre, mais il faudrait pour en juger pouvoir remonter à leurs sources, faire la critique des documents mêmes qu'ils invoquent, car dans leur traitement de ceux que nous connaissons, Mme L. C. fait preuve de tant de candide imagination, M. Lefranc d'une passion si véhémente et d'une si juvénile ardeur, qu'il serait imprudent de suivre l'un ou l'autre à l'aveuglette. Mais on peut immédiatement, tout profane que l'on soit, discuter leur point de départ puisqu'il est d'ordre purement psychologique.

Tout leur effort de démonstration part du point de vue que l'auteur c'est l'homme, qu'un écrivain se retrouve dans ses ouvrages. Les strartfordiens du type de Mme L. C. s'appuient sur cet axiome pour tirer de l'analyse de l'œuvre shakespearien des éclaircissement sur la vie de l'acteur ; les anti-stratfordiens s'appuient sur le même axiome pour attribuer la paternité de cet œuvre au personnage dont la vie leur parait présenter le plus d'analogies avec les sentiments, la philosophie, les actions de ses héros. Les deux procédés sont légitimes.

Pour M. Abel Lefranc, par exemple, qui est frappé par la part importante, prépondérante à son sens, que tiennent la politique et l'histoire dans le théâtre shakespearien, il ne fait aucun doute que tant de patriotisme et une telle passion pour le jeu des affaires publiques ne peuvent venir que d'un prince. Qu'il soit dans une pièce question de conjuration, c'est la preuve que l'auteur avait songé à détrôner Elizabeth, or William Stanley n'a-t-il pas été candidat du parti catholique à la couronne d'Angleterre (1) ? Que des scènes se passent en France, en Italie, c'est que l'auteur y avait voyagé. Que le prétexte d'une fantaisie telle que « Comme il vous plaira » soit les intrigues d'une cour d'opérette, est un sûr

(1) Il y a donc au moins un point sur lequel les deux érudits s'accordent : pour voir dans le catholicisme de l'auteur une des raisons principales du mystère qui l'entoure, qui qu'il soit.

indice que l'auteur était un habitué du Palais Royal. C'est M. Lemonnier, je crois, qui a signalé qu'à suivre cette méthode on arriverait à démontrer que notre ambassadeur en Turquie était le véritable auteur de *Bajazet*, et le prince de Condé celui du *Cid*. J'ajouterai, sérieusement, qu'à la suivre avec logique, il faudrait supposer que William Stanley a écrit non seulement l'œuvre de Shakespeare, mais de très nombreuses autres pièces du théâtre élizabéthain (1), qui sont aussi des pièces politiques, qui présentent aussi des critiques de la vie des palais (*The Malcontent* de Marston, par exemple, n'est tout entier qu'une longue invective contre les vices de la cour) et dont l'action se situe presque toujours en Italie.

*
* *

Il nous semble donc qu'en définitive, le problème tout entier se réduit à une seule question : qu'est-ce qui oblige à chercher un auteur à l'œuvre de Shakespeare, qu'est-ce qui permet de croire que ce ne fut pas tout simplement Shakespeare ? En fait, rien ; en théorie tout ce que l'on veut. L'origine de la question c'est que l'on possède peu de documents sur la personne de l'acteur, le champ est donc ouvert à toutes les hypothèses. La plus simple consiste à admettre que les œuvres publiées sous la signature de Shakespeare sont de Shakespeare. Disons-le tout de suite, c'est ce que font l'immense majorité des écrivains, critiques et érudits qui admirent et connaissent ces œuvres. La personnalité de M. Lefranc, son ardeur et sa véhémence, ainsi qu'une connaissance insuffisante du théâtre contemporain, ont faussé la question en France. Il n'est presque pas de semaine ;

(1) Trop peu connu en France où l'on discute de Shakespeare comme s'il avait été un phénomène isolé, un pic solitaire au milieu d'une plaine nue, alors qu'il n'est que le plus haut sommet de toute une chaîne de monts remarquables.

sinon de jour, où les revues et journaux littéraires de Grande-Bretagne ne publient un article sur Shakespeare, une œuvre shakespearienne, ou, tout au moins n'y fassent allusion de près ou de loin : or, qu'ils soient professeurs d'université ou critiques littéraires, ou chroniqueurs, les auteurs de ces articles ne paraissent pas douter une seconde de l'identité Shakespeare-Shakespeare. Il n'en reste pas moins qu'il y a d'autres hypothèses, car du fait même que l'on ne sait presque rien de la personnalité de l'acteur Shakespeare, on peut s'en faire des conceptions fort différentes. C'est là le point central. C'est cette personnalité qui détermine tout le problème. Pour les anti-stratfordiens Shakespeare n'avait aucune éducation, aucun caractère, il est donc impossible d'admettre qu'il ait été l'auteur d'œuvres aussi prodigieuses que celles qui ont été publiées sous son nom ; pour les stratfordiens, y compris les millions d'Anglais qui le sont sans le savoir, le fait même qu'il ait écrit ces œuvres prouve qu'il en était capable. Comparons à nouveau les travaux de Mme Longworth Chambrun et de M. Lefranc sur la détermination de ce point capital, et nous allons nous retrouver en présence des mêmes contradictions de préjugés que précédemment. Exemples : le théâtre de Shakespeare contient des citations de littérature latine ; pour M. Lefranc c'est une preuve que Shakespeare ne fut qu'un prête-nom, puisque, dit-il, il n'avait pas appris le latin ; pour Mme L. C. c'est tout simplement la preuve qu'il avait appris le latin. L'étude des sources, des allusions, a permis d'établir une liste des ouvrages que l'auteur a dû vraisemblablement connaître ; on suppose donc généralement qu'il les connaissait, c'est ce que fait Mme L. C. ; M. Lefranc, au contraire, s'écrie : « Que savons-nous des connaissances de l'homme qui a conçu tout cela ? »... « On ignore absolument si l'acteur a possédé des livres ». On l'ignore, certes ; au point que *rien* n'indique qu'il n'en ait pas possédé. De même M. Lefranc s'étonne que Shakespeare n'ait jamais adressé une dédicace, et Mme L. C. tire beaucoup des

dédicaces à Southampton publiées en tête de « Vénus et Adonis » et du « Viol de Lucrèce ». M. Lefranc souligne le silence des contemporains au sujet de l'acteur, et Mme L. C. cite de nombreux témoignages d'admiration dont il fut l'objet, etc.

Or, il faut bien le dire, en ce qui concerne la personne de l'acteur, problème majeur qui contient tous les autres, la position de Mme L. C. est beaucoup plus forte que celle de ses adversaires qui s'en tiennent aux insultes gratuites : « médiocre acteur », « esprit vulgaire », « famille d'illettrés », « père cul-terreux », « garçon boucher » (1), etc. ; mais ils ne disent jamais sur quels documents, sur quels faits précis et vérifiés se fonde leur venimeux mépris. Mme Longworth Chambrun au contraire établit solidement, sur des textes du temps, que la famille de l'acteur avait une situation honorable, que le père était maire de Stratford, que le grand-père maternel avait rang d'écuyer, et, surtout, qu'il y avait une « grammar school » à Stratford, c'est-à-dire une école où l'on enseignait le latin. Elle donne même les noms des professeurs. On peut penser qu'elle outrepasse le rôle de la critique pour tomber dans le domaine du romancier lorsqu'elle dépeind le petit William sur les bancs de cette classe, mais s'il n'existe en effet, aucune preuve irréfutable qu'il y fut réellement, du moins est-on forcé de reconnaître, à moins d'accuser Mme L. C. d'avoir tout forgé de toutes pièces, qu'il avait toute possibilité d'y aller, qu'il est même raisonnable de penser que le fils d'un des notables du village allait à l'école, puisqu'école il y avait.

Les premiers biographes de Shakespeare ont composé leurs ouvrages dans le courant du siècle qui a suivi sa mort. Les anti-stratfordiens rejettent tout ce qu'ils ont écrit en bloc, comme légende ridi-

---

(1) J'emprunte ces accusations non seulement à M. Lefranc, mais à d'autres anti-stratfordiens français, notamment MM. Abel Chevalley et Mathias Morhardt.

cule, sans autre forme de procès. Cependant, lorsque M. Lefranc parle de la vie de Stanley, il ne craint d'utiliser ni « la légende qui s'est attachée de bonne heure à son plus ancien passé », ni « des traditions recueillies de bonne heure ». En revanche, les seuls *faits* qu'il invoque pour justifier le mépris cinglant dans lequel il tient l'acteur, sont 1º ses signatures, 2º son testament. Les signatures ne sont évidemment pas très lisibles, la plupart des lettres y sont mal formées. Est-il certain que toute personne instruite ait une signature lisible ? (1). Quant au testament, M. Lefranc s'étonne que le « prétendu poète » n'y fasse que de « menus legs » sans y réserver une mention quelconque à ses ouvrages. Il faudrait savoir si tous les écrivains ont toujours pensé à prendre des dispositions concernant leurs droits d'auteur, surtout à une époque où ces droits n'existaient pas. Et pour ce qui est des « menus legs », il est instructif de lire ce qu'ils deviennent sous la plume plus diserte en ce point de Mme Longworth Chambrun.

* * *

L'hérésie anti-stratfordienne a pourtant servi l'orthodoxie. Il fut un temps où l'on admirait béatement tout ce qui portait la signature de Shakespeare, même les fautes d'impression, qui fourmillent dans les premières éditions et qui étaient dévotement reproduites ; même des scènes et des pièces entières que l'on n'attribue plus à la même plume. C'est, je crois, en grande partie le désir de retrouver le vrai visage de l'auteur qui a fait soumettre les textes à une critique

(1) Signalons que Marston, autre écrivain de théâtre Élizabéthain, a signé son testament d'une croix ; que ses œuvres également furent publiées par d'autres que lui-même ; que Sir Walter Raleigh, poète, historien, voyageur, ancien élève de l'Université d'Oxford, a changé plus de dix fois l'orthographe de son nom, ses signatures varient entre Rauley et Ralegh, sans jamais s'arrêter à celle que nous tenons pour bonne.

serrée dont le résultat a été la découverte non pas d'un auteur, mais qu'il y a eu *plusieurs* auteurs. Cette critique intérieure fondée sur des critères de style, de rythme, de vocabulaire et de grammaire a même été poussée par certains jusqu'à un point tel qu'on a pu employer à son sujet le mot de « désintégration ». A la limite, à force d'éliminer tout ce qui n'est pas « shakespearien », il ne reste plus d'auteur du tout, mais une multitude de scribes. C'est là une exagération insoutenable : d'abord, pour procéder à cette élimination, il faut commencer par définir ce qu'on entendra par « shakespearien », et sur quoi se baser si, en définitive il n'y a pas de Shakespeare ? Ensuite il y a le génie, ce dont les désintégrateurs ne tiennent aucun compte, étant résolus, ce qui est bien, à ne s'appuyer que sur du solide et du définissable, mais, tout de même, c'est ce qui compte le plus, et le génie est une grâce que Dieu fait à *une* personne. Mais même sans aller jusqu'à cette position extrême, il est admis aujourd'hui, par les meilleurs érudits, que tout le théâtre signé Shakespeare ne fut pas l'œuvre d'un seul homme. Non seulement aucune de ces pièces n'est originale, presque toutes sont soit des remaniements de pièces plus anciennes, quoique remaniements de génie, soit des romans ou des chroniques portés à la scène, mais encore Shakespeare a-t-il certainement eu des collaborateurs. La collaboration d'auteurs était, d'ailleurs, un procédé courant dans le monde du théâtre anglais de l'époque. D'après des calculs rapportés par M. Georges Connes, l'évaluation des passages attribués à l'auteur de génie dans les œuvres qui nous sont parvenues, varie entre 45 et 80 p. 100, selon le degré d'orthodoxie des critiques. Ainsi, même en adoptant le taux le plus optimiste, il y aurait encore au moins 20 p. 100 d'alliage. Qu'un homme de théâtre de métier, même génial, élevé et baignant dans l'atmosphère peu scrupuleuse du théâtre élizabethain, ait suivi les pratiques courantes de son entourage, en se livrant à des replâtrages et démarquages, en se servant du travail

d'équipe, cela ne semble pas devoir surprendre ; mais qu'un grand seigneur, écrivant par passion politique, se soit prêté à ces collaborations, sans que ses collaborateurs se doutassent jamais de son identité, cela paraît beaucoup plus difficile à admettre.

Shakespeare avait des ennemis ; parmi lesquels des lettrés comme Greene, qui ne pardonnaient pas à un acteur de leur disputer la notoriété littéraire. Contemporains de leur rival jalousé, vilipendé, ils étaient pour le moins aussi bien placés que les érudits du xxe siècle pour flairer la supercherie. Le comte de Derby, lui aussi avait des ennemis, des ennemis politiques, qui sont encore plus cruels que les ennemis littéraires, comment croire qu'aucun d'eux n'ait eu le moindre soupçon du secret ? Les calomniateurs ne sont jamais chiches de lancer des accusations sorties de leur seule imagination, et dans ce cas, ils n'auraient pas saisi le moindre indice pour dénoncer un stratagème aussi compromettant ?

* * *

En somme M. Abel Lefranc suppose le problème résolu ; partant de la conviction que Shakespeare, n'est pas Shakespeare, il nous invite à le croire sur parole, et son étude, bien que fort savante, remplace un petit mystère par un grand mystère. Elle reste du domaine de la polémique et n'apporte pas à l'amateur les mêmes ressources que celle de Mme Longworth Chambrun, qui, bien qu'elle ne soit pas impartiale, nous fournit, en raison même de la position prise par l'auteur, des renseignements précieux sur William Shakespeare lui-même, ses rapports avec le théâtre et le monde de son temps. Or, logiquement, ce n'est qu'une fois que l'on a bien examiné ces éléments-là, que l'on a le droit, si l'on veut, mais alors seulement, en toute connaissance de cause, de mettre en doute sa capacité à produire *Hamlet*, *Jules César* et *Richard II*.

Jacques-Fernand CAHEN.



VERSAILLES RETROUVÉ

I. — Versailles retrouvé

Enfin j'ai retrouvé cher Versailles tes charmes !
J'erre libre rêvant le poème éternel
Au bord de tes bassins tranquilles où nos larmes
De même que leurs eaux se remplissent de ciel !

Je ne suis plus qu'un cœur perdu dans tes verdures,
Saignant de voir tes morts géants abandonnés,
Cadavres dont le temps a séché les blessures
Et par l'indifférence humaine profanés.

Grands arbres protecteurs d'heureuses promenades
Encombrent de leurs corps étendus les chemins.
Hélas ! où donc ont fui leurs âmes de dryades
Alors que les tranchaient les meurtrières mains ?

Le miroir s'est brisé pour ne pas voir l'offense ;
Les yeux se sont fermés faits de lumière et d'eau
Et refusant leurs pleurs à la cruelle absence
Sont d'un beau souvenir le fidèle tombeau.

Allons sans défaillir ; gagnons la douce allée
Où les dieux ont voulu que rien ne fut changé,
Où des jardins fleuris monte la flamme ailée
En réponse au soleil par l'ombrage effrangé.

Tout est musique ici, rythme de noble danse ;
La passion s'y meut à gestes gracieux
Et sa pire douleur observe la décence
D'arbres toujours mouvant leur tête dans les cieux.

Paré de son cortège élégant de colonnes
Trianon prête encor leurs roses à son parc
Et voici que pour mieux les empourprer, l'Automne
Amoureuse brandit de l'Amour même l'arc.

Descendons, descendons les musicales marches
Où le soleil répand à flots ses notes d'or ;
Là-bas les bois profonds roulent d'arches en arches
Du songe et du destin l'harmonieux accord.

Nos souffles soutenus par la douce mesure
Qui dispense aux jardins leur ombre et leur clarté,
La brise qui soupire ici, tout nous rassure
Et nous incite à croire à la félicité.

Ah ! gloire soit aux dieux, aux nymphes bocagères,
Méprisés du brutal et lourd envahisseur,
Qui surent protéger tant de grâces légères
Par le divin secret d'une exquise douceur.

II. — Quel visage ?

Passé, présent ou futur,
Quel visage sur les eaux
Penchant, vient nimbé d'azur
S'encadrer dans les berceaux
De verdure ?

Quelle plus douce parure
Choisir pour ton élu beau :
L'amour que l'instant t'assure ?
Ou que garde le tombeau
Sous son mur ?

Passé, présent et futur
Ainsi qu'aux tranquilles eaux
D'azur pâle ou d'argent pur,
Le vent les chante aux roseaux
Ou murmure.

Dans le bassin vois s'inclure
Plus qu'un arbre, plus qu'un flot,
D'un seul visage qui dure
Le sourire et le sanglot
Clair-obscur.

Passé, présent et futur
Se mêlent au fond des eaux
Quand ton cœur incliné sur
Soi-même et pris aux réseaux
Sait conclure.

III. — La biche menacée

Les arbres te gardaient tendrement embrassée,
Les bassins sous tes yeux lissaient leurs claires eaux,
Tu rêvais... Quand les chiens ont troublé ton repos
Quelle fuite éperdue O Biche menacée !

En vain les longs abois déchiraient les échos,
Par aucuns chiens ne fut ta retraite forcée ;
L'ortie avec l'épine en défendait l'enclos
Où ta douceur était tremblante ramassée.

Dans les sombres fourrés la Belle au Parc dormant
Rêve qu'à son réveil ne manque nul amant.
Cinq ans dura l'exil où par l'ombre saisie

On put croire qu'aux bois la dormeuse mourait.
Les chiens ont fui. Reviens ô Biche, ô Poésie,
Ils languissent de toi le Parc et la Forêt.

IV. — Pluie

Par les tristes bassins tes larmes sont reprises
Et l'ombre mouvante s'accroît
Du feuillage où le ciel n'est plus qu'un cercle étroit
Que réfléchissent les eaux grises.

La pluie, avec l'automne et ton cœur douloureux,
Ne fait qu'une averse, la même
D'or pur et de cristal où naîtra le poème
Pour peu qu'ils se choquent entre eux.

Mais ton cœur ne veut pas que l'on sache qu'il pleure
Et du concert s'est retiré ;
Le cristal est terni, l'automne est dédoré.
Seul un immense ennui demeure.

V. — Dans les jardins du petit trianon

L'esprit débarassé des crimes non commis
Mais rêvés par la haine,
Et le corps délivré de cette affreuse gêne
Que sont les ennemis,

Je marche dans le Parc près de Toi, Poésie ;
Tu me sors de l'enfer.
Tu me sauves des maux en silence soufferts !
Et par grâce choisie,

Je m'abandonne à Toi ma douce Béatrice,
Mon Ange, mon Destin !
Guide mon ombre heureuse au dangereux chemin,
Même sans précipice,

Où je trébucherais humant la liberté
Qui donne le vertige.
Prête l'appui que pour ses premiers pas exige
Mon corps resssucité.

Que ta sérénité rassure ma faiblesse.
O Déesse des eaux,
Des arbres, des jardins, attentive aux échos
Seuls que l'amour leur laisse,

Vers les larges éclats de clarté dont les traits
Brisent les voûtes d'ombre
Détourne du malheur l'âme qu'il désencombre
Non sans de lents regrets.

Suivant tes pas pressés ô ma Biche fuyante,
Aux bassins où tu bois
Et rafraîchis tes pieds bondissants je m'assois
Comme une herbe pliante,

Comme un roseau toujours agité par le vent
Mais tremblant de musique
Dès que ton souffle passe en son tuyau magique
Mon âme captivant.

Quand ton image au noir miroir d'eau se balance
Je vois transfiguré
Mon destin lentement de ses ombres tiré
Qui prend ta ressemblance.

Les rancœurs déchirant cruellement l'esprit,
Les impuissantes rages
Qui me tordaient le cœur dans leurs affreux orages
Où le corps dépérit,

Tout glisse dans l'oubli que ton charme dispense.
Oubli ? Non, mais Beauté ;
Et l'image changeant à douceur cruauté
Devient ma récompense.

Je marche dans le Parc au souvenir jaloux.
La feuille tourbillonne ;
Pleurant à larmes d'or elle verse, l'Automne,
Sa tristesse sur nous.

Et mon cœur si sévère à la défunte reine
— Un léger papillon
Né pour danser de fleur en fleur sur le rayon
De plaisir qui l'entraîne —

S'ouvre à la pitié douce, à la tendre pitié
D'un sort digne de plainte
Quand la Mère, la Reine, et finissant, la Sainte,
Sous la hache a plié.

Ces souvenirs cruels se perdent dans les eaux
Lentes et serpentines
Qui suivent du regard les rondes enfantines
Libres aux jardins clos.

Avec leurs cris aigus d'oiseaux joyeux les filles
Et garçons d'aujourd'hui,
Insouciants de tout ce que l'âge détruit,
Assaillent les charmilles.

Toi seule, Poésie en larmes te souviens,
Et la pitié te presse
De faire dans mon cœur éclore une tendresse
Que seule tu détiens.

Ah ! jette ma pensée à la cime parfaite
Où l'arbre mêle aux cieux
Ses parfums, sa musique et cet or précieux
Du soleil qu'il reflète.

Que ton calme divin sur le Parc étendu
Dans ses palmes nous berce,
Que par ton souffle aux bois la haine se disperse
Et l'amour soit rendu.

Yvonne Ferrand-Weyher.

Septembre 1945.



STENDHAL ET L'AMÉRIQUE [1]

> Si vous voulez augmenter ma joie, faites qu'un pays de bon sens comme New-York ait l'esprit et le climat de l'Italie, ses arts, ses ruines ; envoyez-moi là et regardez-moi comme un cuistre si jamais je vous demande la croix.
>
> STENDHAL
>
> *(à Mme Alberthe de Rubempré. 19 mars 1831).*

STENDHAL fut un libéral par penchant intellectuel, et tous les mouvements libéraux de l'Europe du dix-neuvième siècle trouvèrent ordinairement chez lui bon accueil. Il n'est pas étonnant que la grande expérience républicaine d'Outre-Atlantique l'attirât et l'intéressât, et en effet, nous dit-il, il lut des centaines de livres sur les États-Unis pour essayer

(1) M. James Hayden Siler a soutenu en juin 1940, devant l'Université de Tennessee, une thèse sur *Stendhal et l'Amérique*. Cette thèse n'a jamais été publiée : elle le mériterait cependant. Nous sommes heureux d'en donner ici, en français, l'*Introduction*.

de se faire une idée claire de cette « seule république qui marche bien au XIXe siècle. » Outre sa lecture, il parlait avec des gens qui y avaient voyagé et fut particulièrement chanceux dans ses rencontres avec des Américains en Europe. A une époque de sa vie il considéra sérieusement la possibilité d'un voyage aux États-Unis, mais il ne le fit jamais.

Mais pour libéral que Stendhal fût intellectuellement, il n'en eut pas moins pleinement conscience du danger que cette démocratie américaine faisait, selon lui, courir à ses arts adorés, à la sensation du comique, au beau, à la passion, à l'énergie, à la conversation, à la musique, en d'autres mots, de la menace qu'elle faisait peser sur l'esprit même de ce qu'il a défini le *beylisme*. Ces belles choses qui pour lui formaient la trame même de la vie, étaient en train d'être étouffées, crut-il, par le puritanisme et par l'utilitarisme du Nouveau Monde : ces jumeaux qui ne sont jamais séparables dans son esprit de la démocratie. Il sut qu'il ne trouverait que de l'ennui parmi les boutiquiers de Philadelphie ou de New-York et il fut toujours dégoûté par la pensée qu'il était impérieusement nécessaire en Amérique de courtiser son épicier ou son décrotteur pour obtenir leurs votes. Et voilà la démocratie du XIXe siècle — la vague de l'avenir, prophétise-t-il, la forme gouvernementale de l'avenir pour la France, pour sa chère Italie, pour le monde.

Pour quelqu'un qui ne mit jamais le pied aux États-Unis, Stendhal se montre remarquablement bien renseigné sur ce pays. Des noms comme Cincinnati, Pittsburgh, Baton-Rouge, Illinois, Missouri, les Peaux-Rouges Miami, à n'en mentionner que quelques-uns choisis au hasard, lui furent tellement familiers qu'ils sont souvent venus, et facilement, sous sa plume, et qu'il les a employés comme un citoyen même du Nouveau-Monde. Une fois, il manifesta un très grand mépris pour un romantique français qui situa l'Orénoque en Amérique du Nord. Il a parlé avec un air de grande connaissance des sectes religieuses, telles

les *Harmonites*, les *Shakers*, les *Anabaptistes*, les *Méthodistes* et a cité à plusieurs reprises les fameux « Renewals. » Il a intuitivement saisi la différence qui oppose le Nord morose et puritain et le Sud plus gai et esclavagiste, et il est bien au courant du terme « Loi de Lynch ». Il s'est intéressé à l'Indien Américain (son inspirateur dans ce domaine, Volney, préféra le mot « Sauvage ») comme spécimen anthropologique et comme problème sociologique, et plusieurs fois il a émis le vœu qu'on en publiât une étude scientifique à Philadelphie. Jamais dans tout ce qu'il a écrit sur l'Amérique (il y fait 350 allusions) Stendhal n'a dit un seul mot sur le sauvage romantique à la Chateaubriand. Il a montré, par contre, une bonne connaissance de l'histoire américaine, et s'est servi d'un Américain avec pas mal d'esprit et de culture dans un dialogue avec lui-même, au cours d'un petit essai sur la littérature française en 1821.

Il eut la plus grande admiration pour Washington, Franklin, et Jefferson. Avec celui-ci il partagea en commun l'amour de l'*Idéologie* de Tracy. Il voulut que son éditeur s'assurât de ce que M. Jefferson et M. Adams (à cette époque président des États-Unis) reçussent en hommage des exemplaires de son *Histoire de la Peinture en Italie* par l'entremise de M. Albert Gallatin, l'ambassadeur américain en France.

L'industrie et la finance américaines l'intéressèrent — le panorama nouveau des canaux, des chemins de fer, des usines, — et il comprit leur signification au XIXe siècle. Il écrivit quelques-unes de ses expressions les plus scintillantes à propos de l'Amérique — « la morose Amérique » ; « le culte du Dieu Dollar » ; « le gouvernement raisonnable » ; « le suffrage universel règne en tyran » ; « la tristesse sombre de Boston » ; « on baille à se rompre la mâchoire à New-York » ; « une société collet-monté » ; pour n'en citer que quelques-unes.

Dans ses idées sur l'Amérique on voit bien mise en relief cette dualité paradoxale et contradictoire qui caractérise Stendhal : il sait bien qu'il aurait dû

adopter ce pays de justice, d'égalité, de liberté, de sécurité (si éloigné des tracasseries de la police de Metternich !), mais il préfère insensiblement les plaisirs qui naissent du despotisme, sous une vieille civilisation. Il reconnaît toujours que cette lutte entre son cœur et sa tête ne saurait cesser, et tantôt c'est l'un qui l'emporte, tantôt c'est l'autre. Son admiration et son enthousiasme pour le meilleur ordre social en Amérique sont absolument sincères, tout comme le sont sa crainte et son dégoût de l'existence si médiocre et si pleine de platitudes que cet ordre entraîne avec lui. Brussaly (1) exprime ce conflit dans ces termes-ci : « Ses contradictions politiques résultent notamment de la difficulté où il se trouvait de se représenter un gouvernement qui serait propice à l'avancement de la liberté politique et en même temps compatible avec la liberté artistique. »

Un pays bizarre et extraordinaire, cette jeune république, et un pays avec qui l'avenir aura à compter, c'était la conviction de Stendhal qui le définissait : « Ce pays singulier où l'homme n'est mu que par trois idées : *l'argent, la liberté* et *Dieu* » (2).

James Hayden Siler.



---

(1) Brussaly, *The Political Ideas of Stendhal*, p. 2f. (voir la bibliographie).

(2) *Mélanges de Littérature*, III, 328 (*Édition Divan*).



SAROYAN
ET L'ART DE LA NOUVELLE

Dès le XVIIe siècle, Segrais avait mis l'accent sur le caractère permanent de la nouvelle. « Il me semble, écrit-il dans ses *Nouvelles françaises*, que c'est la différence qu'il y a entre le roman et la nouvelle que le roman écrit les choses comme la bienséance le veut et à la manière du poète ; mais que la nouvelle doit un peu davantage tenir de l'histoire et s'attacher plutôt à donner les images des choses comme d'ordinaire nous les voyons arriver que comme notre imagination se les figure. » Ce souci de vraisemblance, ce réalisme est le seul lien qui rattache encore la nouvelle américaine à une tradition littéraire inséparable chez nous du nom de Maupassant.

Pour le reste, nous sommes en présence de deux genres différents, et déjà la terminologie distingue la *short story* de la nouvelle.

C'est bien à représenter les choses « comme d'ordinaire ils les voient arriver » que s'attachent les auteurs de *short stories*, mais entre leur vision et celle de Segrais il y a trois siècles d'évolution littéraire et les progrès de l'introspection. Les écrivains d'Outre-Atlantique ont, comme nous, mis à profit les décou-

vertes de Proust, Joyce et Kafka ; comme nous, ils se sont approprié — avec une maîtrise au moins égale — les divers procédés que le XIXe siècle a innovés dans la fiction en prose. Mais surtout, et c'est là le facteur principal, ils subissent, depuis cinquante ans, l'influence du journalisme.

Les Américains ont fait du reportage une nouvelle forme d'art dont les buts et la technique ont été peu à peu adoptés par les autres genres littéraires. Plutôt qu'à faire œuvre durable on cherche à agir sur le lecteur avec le maximum de rapidité et de force. C'est ainsi que la nouvelle, dont les limites assez imprécises atteignaient parfois celles d'un petit roman, s'est vue étroitement réduite : la *short story* est, comme son nom l'indique, une histoire brève, parfois d'une ou deux pages seulement. Et les universités américaines qui dispensaient déjà un enseignement officiel du reportage, ont institué des séminaires de *short stories* où chaque étudiant peut apprendre les recettes du genre : fuir toute expression intellectuelle et la remplacer par son équivalent concret ou sensoriel, rechercher la construction rythmique, le choc et l'accumulation lyrique dans le style, le but poursuivi étant moins de produire une bonne qu'une *effective story*.

C'est Denis de Rougemont qui a dit qu'une littérature ainsi conçue se place « entre la sensation et le sensationnel » ; c'est lui encore qui parle de « rhétorique américaine » et l'expression n'est pas trop forte appliquée à un art qui déjà possède des règles fixes et des écoles (1). Il n'est que d'ouvrir un recueil de *short stories* pour constater à quelle monotonie conduit la répétition des procédés. Comme toute rhétorique, celle-ci était vouée à la décadence. Aux alentours de 1930, la *short story*, vulgarisée par d'innombrables magazines, risquait de disparaitre, tuée par son succès.

---

(1) Denis de ROUGEMONT : *Rhétorique américaine* dans *Ecrivains et poètes des Etats-Unis*, Fontaine 1945.

Un écrivain a compris cela et que devant cette débauche de technique il n'était qu'un moyen de « revaloriser » le genre : refuser cette technique et la perfection toute formelle qui en résultait. Dans une préface destinée à expliquer après coup la publication de son premier recueil de nouvelles, William Saroyan écrit : « Ce premier livre était fait pour introduire un peu de liberté dans ce que l'expression américaine pouvait chercher dans la forme de la nouvelle » (1). Tâche primordiale pour un auteur qui écrivait alors une nouvelle par jour, quelquefois plusieurs, et ne concevait pas d'autre forme de littérature personnelle. « Le roman, dit-il, cela n'existe pas. C'est un objet manufacturé.. Dans mon esprit, lorsque j'essaie de me représenter clairement les choses, un roman m'apparaît comme un composé de fragments nombreux maintenus ensemble par la mort et la résurrection répétée d'un brave homme opiniâtre ; l'auteur... Un roman est formé de trop de moments pour être hors du temps comme peuvent l'être un poème ou une nouvelle ou comme l'est le soleil » (2). C'est la notion même de composition que refuse Saroyan, au nom de la vraisemblance ; car la vie n'est pas un enchaînement dramatique ou harmonieux d'événements, et l'événement même y est une exception. La plupart de nos existences ne sont faites que de *moments*. La nouvelle de Saroyan, quelqu'aspect qu'elle revête (récit, dialogue, monologue) isole, pour nous en faire sentir la valeur, l'un ou l'autre de ces moments. En d'autres termes elle possède l'unité de temps. Incident de la rue, souvenir d'enfance ou moins encore, un homme qui marche dans une ville, qui boit à une source fraîche, tous les gestes valent d'être notés, car ce sont ceux de « l'homme sur la terre » et il n'est pas

(1) William Saroyan : *L'audacieux jeune homme au trapèze volant*, trad. Jacques Havet, Sagittaire 1946. L'avant-propos du traducteur constitue la seule étude en français de l'œuvre de Saroyan.
(2) *Les Acrobates*, trad. M. Schaeffer, Stock 1946.

d'autre sujet ; Saroyan écrit une nouvelle et c'est une nouvelle ; il ne peut pas écrire et de son impuissance il fait encore une nouvelle. Rien n'est banal dès qu'on le suggère avec vigueur : « Aussi longtemps qu'une œuvre en prose traite de l'homme, dans la mesure où elle est brève et tend à souligner un aspect de la vérité humaine, elle peut s'intituler nouvelle, pourvu qu'elle possède cette plénitude. » Mais la plénitude de notre prose est fonction de l'intensité de notre vie, et pour émouvoir, il faut d'abord avoir été ému. Saroyan ne connaît qu'une façon « d'écrire une histoire et même une simple phrase, c'est d'être pieux, simple et recueilli... Un récit ou toute autre œuvre d'art ne naît pas au moment où on l'écrit véritablement : il a commencé à naître au moment où l'auteur a commencé à vivre consciemment et pieusement (1). » Dès lors « la rédaction suit automatiquement », et tous les procédés ne sont que des « moyens d'imposteur » ; « il est impossible d'écrire un seul paragraphe à propos de l'homme sans avoir de ce fait une intrigue, une atmosphère et ce qu'on appelle un style. »

Affirmations qui seraient inacceptables si on ne les sentait sincères ; il y a chez Saroyan une mystique de la nouvelle qui procède non pas d'une véritable philosophie (Saroyan ne croit pas aux faiseurs de systèmes) mais d'une conception résolument optimiste de la vie. Aux hommes perdus par une civilisation mécanique et absurde, Saroyan veut offrir un remède plus efficace que le cinéma et l'alcool ; il leur propose simplement de *prendre conscience* de leur vie, dont les manifestations les plus infimes auront alors valeur de révélations. Tout est miracle pour l'âme attentive. Tâchons de retourner à l'ingénuité et à la bonne foi de notre enfance et nous trouverons le sens et la beauté du monde.

Mais l'optimiste n'est plus à la mode, ni l'amour

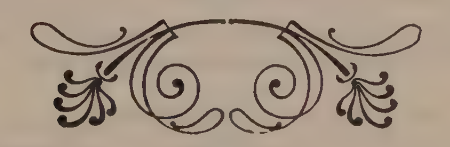
---

(1) *Ibid.*

du prochain et l'humour le plus charmant ne réussit pas toujours à les faire accepter. Si Saroyan conserve auprès du public une égale faveur (il est l'un des *best sellers* américains) les critiques hésitent parfois à le prendre au sérieux. L'un des nôtres — et ce n'est pas une gloire pour nous — a même formé sur son nom l'épithète de « sarognagnanesque ». Saroyan est ce qu'on appelle un « écrivain spontané », une sorte de douanier Rousseau de la littérature, avec les qualités et les défauts du type qu'il représente. On l'accepte ou on l'ignore. Il serait aussi vain de le juger que de l'imiter. Son œuvre est un de ces phénomènes littéraires qui se suffisent à eux-mêmes et n'ouvrent aucune voie. On n'oserait pas même assurer qu'elle ait servi les intentions premières de l'auteur, à savoir « introduire un peu de liberté... dans la forme de la nouvelle ». En fait la personnalité « exaspérante » de Saroyan a fait éclater les cadres de la nouvelle. Vouloir aller plus loin dans la liberté de la forme serait se condamner au silence.

Et qui sait si, d'ici peu, Saroyan ne fera pas éclater les cadres du roman et du théâtre ? Malgré les fermes principes que nous citions tout à l'heure, il s'est mis en effet à ces deux genres, et y a remporté un égal succès. Contradiction ? Non. Saroyan avait, sans le savoir, justifié d'avance son succès, en écrivant cette phrase qui pourrait servir d'épigraphe à son œuvre entière : « La seule forme qu'il te faut c'est ton expérience. »

Claude Badalo-Dulong.





MON PAYS

Je Chante mon Pays.....

Je chante mon pays. Ses toits couleur de rouille
et ses longues maisons toutes blanches de chaux
et la cour de la ferme où flânent les troupeaux
et les gerbiers ventrus affûtés en quenouille,

la grande cheminée ouvrant son œil sanguin
sur un humble décor fleuri d'armoires claires,
l'horloge aux poids de fonte, antique et débonnaire
et la chanson des jours cueillis dans le jardin,

la course dans les prés, l'oubli des heures molles
quand la rivière rit, augrès des arbres bleus
qui, troubadours de l'air, dans le tournoi des jeux,
bousculent le silence et les lumières folles.

Je chante cette plaine aux lueurs automnales
qui frissonne et gémit, chaude comme une main,
portant jusques aux seuils à travers les chemins
le cantique des blés teintés de pastorales.

Je chante mon terroir, son âme et sa ferveur
l'amitié des yeux, l'accueil des lèvres franches,
le défilé muet, neigeux des coiffes blanches
et la nappe qui brille aux dimanches du cœur.....

Dimanche

Près des tilleuls et de l'église,
dans la lourdeur du jour d'acier,
fleuri comme un calendrier,
Dimanche rit à l'ombre grise.

L'abeille rousse et fine irise
son tulle aux rayons printaniers,
près des tilleuls et de l'église,
dans la lourdeur du jour d'acier.

La cloche tinte et s'harmonise,
fixant aux branches du sentier,
comme aux ailes de grands ramiers,
son rire clair et sa surprise
près des tilleuls et de l'église.

Rigole

La rigole aux seins verts chemine sous les saules,
dans le réveil mouillé de ce jour virginal,
le frêne frissonnant secoue sa vieille épaule,
la rigole aux seins verts chemine sous les saules.

La rame à petits coups lappe l'onde et contrôle
les sauts et le circuit du brochet matinal,
la rigole aux seins verts chemine sous les saules
dans le réveil mouillé de ce jour estival.

Pierre Autize.





QUELQUES LETTRES INÉDITES DE P.-J. PROUDHON

(Suite)

V

Paris, 2 avril 1857.

MESSIEURS GARNIER FRÈRES,

JE ne m'oppose nullement à ce que vous fassiez lire mes épreuves par une personne de confiance, puisque vous ne savez pas vous en rapporter à ma prudence et discrétion. Je désire seulement, et je vous recommande sur toute chose, que ladite personne me communique ses observations, qu'en second lieu, elle rende à l'imprimeur, ou plutôt à moi, les épreuves qu'elle aura lues, sans les faire circuler en quelques mains que ce soit.

Il me serait tout à fait désagréable que quelque citation, vraie ou fausse, vint à être faite de mon livre avant l'impression totale et la mise en vente ; et je dois vous prévenir que si cela arrivait, je cesserais à l'instant la livraison du manuscrit et renoncerai à ma publication.

J'ai recommandé d'autre part à M. Bourdier de ne livrer d'épreuves que celles que j'aurai signées *bon à tirer*. Dans la première feuille que vous avez, *cent mots*, ajoutés, retranchés ou changés, çà et là changent toute la physionomie du texte. Votre censeur ne pourra donc rien dire, et son premier jugement se trouvera par conséquent fautif. Vous voyez qu'il n'est jamais bien *d'écouter aux portes*.

Je ne doute pas au surplus, qu'après la lecture de la 3e ou 4e feuille, votre homme de confiance ne renonce à son entreprise : il me donnerait une médiocre idée de son jugement, s'il prétendait jusqu'à la fin subordonner le tirage des feuilles à son *visa*.

Je vous salue, Messieurs, bien cordialement !

P.-J. Proudhon.

VI

Paris, 16 juillet 1858.

Messieurs Garnier frères,

Quand vous recevrez la présente, je serai à Bruxelles où je vais faire imprimer mon *Mémoire*, chose plus importante pour moi que la remise entière de ma peine.

Comme j'ignore quel sera, sur l'esprit de mes juges et du gouvernement, l'effet de cette publication, il se peut que je ne reparaisse pas à Paris de sitôt.

Dans ce cas, vous pourrez remettre à ma femme, sur son reçu, les sommes dont elle pourra avoir besoin, jusqu'à concurrence de la somme dont vous restez en ce moment mes débiteurs.

Ultérieurement, nous verrons s'il nous est possible d'entamer quelque affaire, et si par conséquent vous jugez pouvoir, sans trop de risque, me continuer comme du passé, mon compte-courant.

Mais j'augure mieux de l'avenir.

En attendant, ayez l'obligeance de faire prendre

note à M. Bregy, qu'il recevra de Besançon une traite de 200 francs, fin courant ou 1er août, que j'ai donné avis à M. *Mathey*, de la maison Gérard et Cie, banquiers à Besançon, de faire sur moi, en vos bureaux. Vous m'obligerez de vouloir bien acquitter ce mandat.

Croyez, Messieurs, que je conserve le meilleur souvenir de nos relations, et que mon plus vif désir est de les entretenir à notre commune satisfaction, mais avec moins d'agitation s'il est possible. Je crois avoir encore dix années de bon travail ; puis le temps et le gouvernement ne me seront peut-être pas toujours aussi sévères.

A vous de cœur.

P.-J. Proudhon.

P. S. — M. Hippolyte m'a parlé plusieurs fois de la possibilité de donner une édition complète de mes œuvres économiques : c'est un travail qui réclamera de moi d'importantes additions, et qui, je crois, aurait son prix.

VII

Bruxelles, 30 juillet 1858.

Messieurs Garnier frères,

J'ai été informé, par mes amis, du résultat de l'audience du 28. — Quel est donc ce M. Garnier (1), substitut du procureur impérial, qui, pour faire honneur à la similitude de vos noms, s'est avisé de faire aggraver votre condamnation ? On dit que c'est un *ex-républicain exalté* : c'est le cas de dire qu'il se donne la discipline sur vos épaules.

Cinq mille fr. d'amende que nous avons portés dans notre arrêté de compte, plus 3000 de supplément

(1) C'est Barbier et non Garnier (note d'un des frères Garnier en marge de la lettre de Proudhon).

qui viennent de vous être infligés, font 8.000. — C'est donc 1.500 fr. dont je vous suis redevable, d'après le principe de notre règlement, et que je vous prie, Messieurs, de porter à mon débit.

Toutefois, comme mon intention n'est pas de payer mon amende, pendant que je suis en exil ; et que je compte parfaitement m'y soustraire, il pourra arriver fort bien, et il arrivera, j'espère, que les 4.000 fr. qui me regardent devront être ultérieurement déduits de nos frais et débours : dans ce cas, vous me seriez redevables vous-mêmes de 500 fr., par la même raison que si, moi en exil, et votre condamnation étant maintenue, le total des amendes *payées* avait été réduit à 1.000 fr., vous m'eussiez été redevables de 2.000 fr.

Les étranges affaires que nous faisons là !

Ce ne serait pas grand'chose, si elles ne vous dégoûtaient de moi pour l'avenir : mais, patience ! ce régime ne durera pas toujours. Je commence à devenir plus insupportable au pouvoir même qu'à ses heureux administrés.

Je vous remercie, Messieurs, de l'offre aimable de services que vous avez faite à ma femme, quand vous avez été informés de mon voyage. J'aime à redire que j'ai été par vous toujours traité avec considération et amitié : je ne parle pas de nos relations d'intérêts.

Si vous avez quelque chose à m'apprendre, notamment sur votre condamnation, obligez-moi de m'écrire sous le couvert de M. Lebègue, qui est pour moi un intermédiaire sûr.

Je vous salue, Messieurs, avec amitié,

Votre co-condamné,

P.-J. Proudhon.

P. S. — Je vais mettre lundi, sous presse, mon *Mémoire* de défense, adressé *à tous les jurisconsultes de l'Europe*, brochure d'environ 200 pages, format du livre. Ne pourriez-vous vous charger de qq. cents ?.

J'ai parlé à Lebègue d'une seconde édition. Il pré-

tend que c'est *trop tôt* et *trop tard*. Il aurait fallu faire cela dès le mois de mai, dit-il ; maintenant il faut attendre à l'année prochaine. Cependant les 4 à 5.000 disséminés en France doivent s'*user ;* et tout le monde n'en a pas. Que pensez-vous ?

VIII

Bruxelles, 5 juin 1859.

Messieurs Garnier frères, à Paris,

Ainsi que nous en sommes convenus, il y a quinze jours, votre sieur Hippolyte et moi, je viens vous renouveler la proposition que vous a faite dernièrement, à Paris, M. Boussard.

Vous savez, Messieurs, comment et pourquoi je suis entré en relations avec M. Boussard ; et quel est mon désir de liquider, à sa satisfaction, une affaire malheureuse. Je n'ai donc pas besoin de vous dire, Messieurs, que je n'ai eu aucunement l'intention de rompre ou de changer nos anciennes relations, en cherchant un autre éditeur.

M. Boussard me propose d'écrire, pour être édité par lui, ou par son associé, un volume de 5 à 600 pages in-8°, sous le titre de *Voltaire et Diderot*.

C'est un ouvrage purement *littéraire*, sur le mouvement des esprits au XVIIIe siècle, comparé au mouvement des XVIIe et XIXe ; — un livre qui, fait au point de vue de la philosophie la plus avancée, et à ma manière, puisse obtenir un succès analogue à celui de mon dernier ouvrage, se vendre sans obstacle, et trouver place dans toutes les bibliothèques.

J'ai accepté la proposition, en y mettant toutefois les conditions que ma position de fortune exige, et que vous devinez facilement. Une convention a été écrite, acceptée ; et elle allait être mise à exécution, quand l'associé de M. Boussard, qui devait faire les avances, déclara que la situation *politique* ne lui permettait plus de donner suite au projet.

C'est alors que M. Boussard fut vous entretenir de la chose, et que M. Chaudey, mon ami et compatriote, qui avait bien voulu me servir d'intermédiaire, vous en parla à son tour. M. Chaudey attache une extrême importance à un livre de littérature signé de moi et qui aurait pour titre VOLTAIRE ; c'est la raison qui, indépendamment de son amitié pour moi, l'a porté à vous en parler si chaudement. Je crois aussi, de mon côté, qu'il y a encore quelque chose de bon à faire sur Voltaire ; et je m'imagine que je ne serais peut-être pas au-dessous de la tâche.

Voici donc, Messieurs, si vous consentiez à reprendre pour votre compte le projet Boussard, de quoi il s'agirait. Pour cette affaire spéciale, et sans qu'elle modifie en rien nos relations habituelles vous deviendriez les acquéreurs du manuscrit que j'ai promis à Boussard, en vous substituant vis-à-vis de moi à toutes les obligations de la convention. Pour que Boussard trouvât un bénéfice personnel dans l'édition du livre, j'avais consenti à une aliénation de la propriété pendant un certain nombre d'années ; c'était, comme vous voyez, un forfait, en dehors de mes habitudes avec vous. Il va sans dire que si vous deveniez, à la place de l'associé actuel de M. Boussard, éditeurs du livre en question, le nom de M. Boussard n'y figurerait point : encore une fois, il ne s'agit dans tout ceci, pour moi, que de désintéresser un libraire malheureux, et de lui fournir une occasion de se recouvrir d'une partie de sa perte, pour vous, d'acquérir, non plus directement de l'auteur, mais de M. Boussard, un manuscrit.

En résultat, si vous consentez à la proposition, Messieurs, vous vous trouverez avec moi dans la même position que vous m'avez plus d'une fois faite ; c'est un compte que vous m'ouvrez, comme par le passé, en vue d'une publication à venir ; — il n'y aura de différence que dans les conditions, qui, en raison de l'intervention de M. Boussard, ne sont plus tout à fait les mêmes.

Peut-être, le marché arrêté, tiendrez-vous à désintéresser immédiatement Boussard ; peut-être lui-

même vous le demandera-t-il. C'est une question à laquelle je dois rester étranger. Une seule chose me regarde, c'est de fournir le manuscrit demandé, moyennant qu'on m'accorde les moyens de subsistance et d'étude, tels que je les ai indiqués dans le projet de traité fait avec M. Boussard.

J'aurais regret, Messieurs, que cette publication passât en d'autres mains que les vôtres. Mais, si cette combinaison vous semblait inacceptable, et si vous pensiez devoir vous y refuser absolument, devrais-je croire que vous renoncez également, en ce qui me concerne, à m'ouvrir, comme autrefois, un compte, dans l'attente de travaux ultérieurs ?...

Vous pensez bien, Messieurs, que je ne reste pas à l'étranger sans rien faire, et que si, pour quelques opuscules, l'entrée de la France pourra m'être interdite, pour d'autres il n'y aura pas de difficulté. Je compte, par exemple, vous envoyer, dans le courant de l'année, une petite brochure sur la *propriété littéraire*. M. Hippolyte m'a promis, à cet effet, de me faire parvenir l'ouvrage de M. Laboulaye, le plus complet sur la matière. J'ai même chargé déjà M. Chaudey de vous le réclamer. Dans le cas où vous n'auriez pas d'occasion pour me faire ce petit envoi, vous pourriez remettre le livre à votre voisin, M. *Borrany*, rue des Sts-Pères ; lequel se chargera de le faire tenir à M. Lebègue.

M. Chaudey, qui vous remettra la présente, est chargé en même temps par moi de faire à l'ancien traité Boussard toutes les modifications que vous demanderiez, et qui seraient justes.

Dans l'attente d'une prochaine réponse, permettez-moi, Messieurs, de vous renouveler l'expression de tous mes sentiments.

Votre tout dévoué et affectionné,

P.-J. Proudhon.

(*A suivre.*)



LES CHRONIQUES

PETITES NOTES STENDHALIENNES

Maurice Bardèche : *Stendhal romancier*. La Table ronde.

Ayant eu, il y a peu de temps, l'occasion d'écrire que les travaux nombreux et minutieux qui avaient été publiés ces dernières années sur la personne et l'œuvre de Henri Beyle ne clôturaient pas, mais ouvraient au contraire l'ère des véritables études stendhaliennes, un critique, cependant des plus indulgents, voulut dans une revue anglaise s'en étonner. Aujourd'hui M. Maurice Bardèche me donne doublement raison : d'abord en proclamant lui-même à son tour que les multiples recherches biographiques consacrées à Stendhal étaient indispensables pour mettre ses ouvrages dans leur vraie lumière et saisir sans contre-sens l'orientation de sa pensée. Ensuite en découvrant lui-même la marche en marchant : avec *Stendhal romancier* il vient de publier un grand et durable livre, une de ces études capitales que j'annonçais.

Non qu'il ait épuisé le domaine de Stendhal, mais sur le romancier il apporte par ses analyses sagaces et précises un un jour si neuf, un faisceau si fort d'aperçus originaux, une façon si actuelle de lier les faits, tant d'élégance dans la façon de poser les problèmes et de les résoudre que l'on peut affirmer que les conclusions auxquelles il a abouti sont désormais acquises et enrichissent définitivement notre connaissance de l'auteur de *la Chartreuse de Parme*.

M. Maurice Bardèche, au cours d'une thèse justement remarquée, avait précédemment étudié *Balzac romancier* ou plus exactement comment l'art du roman s'était peu à peu formé chez Balzac jusqu'à la publication du *Père Goriot*. Il est évident que depuis ce premier ouvrage son auteur a longuement songé aux questions analogues qui se posent au sujet de Stendhal. Aussi, enrichi par son expérience propre et ses réflexions accumulées, nous apporte-t-il aujourd'hui un ouvrage plus mûri, plus dépouillé, plus accessible, plus vivant en un mot.

M. Bardèche a admirablement compris que tout le temps passé par Stendhal dans sa jeunesse en des tâtonnements à peu près informes n'a point été du temps perdu. Et que tandis que ce jeune homme obstiné construisait patiemment et pièce à pièce des catalogues d'expressions et des listes de liens sociaux et familiaux qui, dans ses cahiers, s'équilibraient ou se combattaient en des combinaisons multipliées à l'infini, il amassait une masse de documents qu'il lui serait loisible d'utiliser quelque jour. M. Vigneron et ses élèves se sont étendus avec complaisance ces temps derniers sur le fait que Stendhal avait emprunté à Lancelin cette distinction de la tête et du cœur dont il devait tant rabattre les oreilles à sa sœur Pauline, et à Châteaubriand sa théorie des liens opposés aux passions. Mais Helvétius déjà n'avait-il pas fait connaître ces classifications à l'esprit méthodique de son disciple et Racine ne lui en avait-il pas fourni des exemples à foison ? L'important c'est que dès sa jeunesse il ait tant réfléchi sur ces questions et qu'il ait, avec une ingénuité rare, cru qu'il suffisait de les connaître à fond pour écrire de bonnes comédies. Ses échecs successifs ne le rebutèrent pas. Et quand il s'est agi pour lui non plus de composer des pièces de théâtre, mais de construire des romans, toute sa documentation antérieure, tous ses *pilotis* lui devinrent d'un grand secours. Et M. Bardèche d'écrire excellement : « En appliquant ces méthodes qui sont celles de sa jeunesse, il se trouve en présence comme au temps où il faisait des comédies d'une extraordinaire densité d'incidents. Mais ce qui était mortel dans une comédie n'a pas autant d'inconvénients dans un roman. Il en résulte surtout que le roman de Stendhal tel qu'on peut le définir d'après *Lucien Leuwen*, est un roman bourré, un roman surchargé de petits faits. » Il avait appris son métier, il avait mûri sa connaissance des hommes ; sa théorie de l'âme humaine se trouvait bien en place, et lui qui avait tant tâtonné dans ses débuts pouvait désormais composer sans effort et dans l'allégresse. Ces conclusions rejoignent et confirment tout ce que Jean Prévost avait le premier avancé sur ce sujet.

M. Bardèche a d'autre part fort bien mis l'accent au cours de ses analyses serrées sur cette méfiance qu'a toujours montrée Stendhal à l'égard de l'imagination seule. Il a dit et répété avec preuves à l'appui pourquoi le romancier avait toujours senti la nécessité de prendre point d'appui sur un terrain emprunté, n'étant jamais parti que d'un canevas qui lui plaisait

mais qu'il n'avait point à bâtir lui-même. En d'autres termes comment, ayant choisi une histoire vraie, il excellait à la débrouiller, à en fournir une explication logique et plus plausible parfois que les événements réels qui lui servaient de tremplin. Il n'inventait à peu près rien de la trame de ses récits, mais il faisait preuve en la remplissant d'une imagination folle dans les détails. Plus, dans le sujet qu'il avait adopté, un épisode semblait gratuit et plus il lui découvrait de ressorts cachés et légitimes.

Déjà quelques-uns des bons esprits de ce temps, et qui n'étaient pas tous des Stendhaliens par définition, ont été étonnés de la vérité des peintures de son temps que Stendhal a multipliées dans tous ses ouvrages. M. Bardèche d'une manière pénétrante a corroboré lui-même à plusieurs reprises ce jugement. Il y a insisté avec une force singulière s'appuyant en plus de dix endroits sur l'analogie des mœurs et des réactions politiques que présentent les derniers mois que nous venons de vivre et l'époque qui suivit la chute de Napoléon et le rétablissement des Bourbons. Il en a tiré quelques phrases à effet qui ne sont pas sans portée et il a pu justement écrire que « dans les temps troublés la légalité se prête à tout ». Ayant tout à fait raison pour l'ensemble de ses thèses et ayant parfaitement noté le mépris presque général de Stendhal pour le régime politique de son temps et pour les hommes de sa génération, peut-être l'auteur, en quelques circonstances, a-t-il cependant quelque peu trop appuyé sur la chanterelle. Stendhal s'est élevé contre les cruelles injustices de la réaction royaliste, du moins n'a-t-il jamais couvert ceux qui avaient pactisé avec l'ennemi et qu'il abominait tout particulièrement. Le lecteur et M. Bardèche m'excuseront de ne point insister sur ce point.

On comprend aisément du reste comment l'auteur y fut amené. D'autres réactions sont moins prévisibles. Il fait de temps à autre preuve d'une désinvolture déroutante pour repousser les résultats de certains travaux patients et irrécusables alors qu'il émet dix lignes plus loin des affirmations d'une absolue gratuité. En faut-il une preuve ? Il écrit ainsi avec bien de la légèreté : « je ne crois pas du tout avec Louis Royer que le baron de Syon, rencontré chez M. de Tracy, ait pu aboutir au marquis de Croisenois ; mais peu importe. Ce genre d'emprunt à la réalité est du type le plus courant ». Vraiment ! M. Bardèche peut-il croire que Louis Royer, le plus érudit, le plus prudent, le plus avisé des chercheurs ait avancé cette ressemblance sans preuve ? Pense-t-il que même en 1829 il était fréquent de voir un jeune gentilhomme accorder une extrême influence aux causes occultes comme Stendhal l'indique pour M. de Croisenois dans le *Rouge* et comme l'examen des écrits de M. de Syon le montre d'autre part ? En revanche M. Bardèche ne craint pas d'avancer : « Mme de Rênal lorsqu'elle montre à Julien ses chapeaux, ses bracelets, ses robes, tous ses jouets de jeune femme riche, c'est la première maitresse

de Stendhal, Mme Rebuffel, lui faisant faire les mêmes découvertes ». C'est bien possible, mais comment le savoir ? Plus loin : « Ce joueur de billard qui regarde en sifflant le jeune Julien Sorel, dans le café de Besançon, nous savons que Stendhal l'avait trouvé sur sa route dans un café de Dresde. » Je crains que ce ne soit là encore du roman. Et je demande à M. Bardèche : Un texte ? Avez-vous un texte ? Ici M. Bardèche invente comme un romancier en sollicitant quelques lignes fort énigmatiques des *Souvenirs d'Egotisme* où il n'est question ni de café ni de siffleur. Stendhal s'y accuse seulement d'avoir répondu en plaisantant à un homme qui lui avait manqué, au lieu de lui en avoir demandé raison.

Je pourrai multiplier ces petites querelles. Je trouve plus grave qu'ailleurs M. Bardèche ait écrit à propos du dénouement du *Rouge* : « La vieille objection de Faguet est toujours bonne. Julien Sorel est maître de la situation, il doit être indifférent à la lettre de Mme de Rênal. Et M. Martineau pour confondre Faguet, évoque l'état second, l'état somnambulique dans lequel Julien agit : mais l'histoire de Julien Sorel est-elle l'étude d'un cas pathologique ? Le Julien de l'hôtel de la Môle est un impulsif mais non un malade mental. » Ici M. Bardèche brouille à plaisir les pistes. Je n'ai jamais allégué l'état second de Julien que Charles du Bos avait signalé du reste avant moi, à propos d'une autre scène, pour expliquer la résolution de Julien, mais pour donner les raisons qui rendent si rapide le récit de Stendhal entre la décision prise par Julien de punir Mme de Rênal et le coup de pistolet qu'il tire sur elle. Je me suis suffisamment expliqué ailleurs sur ce sujet, et il est par surcroit osé de dire qu'un personnage en état second est dans un état pathologique. Erreur mais passons. Je me serais pourtant bien cru, une fois de plus, tout à fait d'accord avec M. Bardèche quand j'avais trouvé sous sa plume cette remarque à propos de Stendhal : « Il a toujours une notion complète et en particulier une notion physiologique du caractère, ou plus exactement, du tempérament de ses principaux personnages. » A la bonne heure ! Aussi cet état second que j'ai allégué ne va-t-il aucunement à l'encontre du caractère de nerveux que Stendhal a donné à Julien et ne fait-il en aucun cas de lui un malade, mais un être surmené, à bout de nerfs et conduit par une idée fixe. C'est de la physiologie, ce n'est pas de la pathologie. A Faguet j'avais seulement objecté : l'acte de Julien vous étonne car vous faites de lui un froid calculateur ; un arriviste pondéré qui doit savoir que l'emportement du Marquis de la Môle devant les révélations de Mme de Rênal est de peu d'importance, que toutes les cartes demeurent entre ses mains et qu'il faudra bien que son mariage avec Mathilde se fasse, car il sera aussi nécessaire demain qu'il l'était hier. Mais Julien n'est pas un arriviste, ce n'est pas un calculateur, c'est un *impulsif*. Voilà le mot que M. Bardèche, d'accord avec moi, a employé à son tour et toute son analyse du caractère de Julien abonde dans ce sens. Julien ne veut aucunement frapper

Mme de Rênal parce qu'elle a fait ou a risqué de faire échouer ses épousailles avec Mathilde ; non, ce qui arme son bras c'est que la dame de Verrières, la maîtresse naguère tant aimée, celle qu'il a toujours placée si haut l'a trahi, lui, Julien, et a détruit l'idée qu'il se faisait d'elle. Il est blessé dans son culte pour la beauté d'âme qu'il lui croyait, c'est pour celà qu'il veut la punir de sa déloyauté. Il agit dans un moment d'exaltation et d'amour déçu. Puis quand il aura dans sa prison retrouvé cet amour duquel il a douté, il pardonnera à sa maîtresse et l'aimera durant ses derniers jours de cette passion si épurée et si profonde que M. Bardèche a mise en relief avec une netteté et une délicatesse qu'on ne saurait trop louer. Ne pas admettre cette signification de l'attentat de Julien sur Mme de Rênal, c'est fausser tout le sens profond et intime du roman.

En ai-je fini avec mes chicanes ? Je le voudrais. Mais si M. Bardèche qui a si bien pénétré les romans de Stendhal avait un peu mieux lu la *Vie de Henri Brulard* il n'aurait pas donné à Stendhal « un oncle qui lit Fontenelle et Voltaire ». il ne parlerait pas à deux reprises « d'un grand-oncle Gagnon », ou encore d'un « brillant cousin » sur le bras duquel s'appuient des femmes tendres. Il est surprenant aussi de peindre Henri Beyle à ses débuts comme « un jeune élégant du directoire », de le montrer chez Dugazon en 1803, de présenter en 1806 la carrière militaire de Stendhal sous un jour singulièrement à contre-sens et de le voir promu dans l'Intendance avant son arrivée en Prusse, comme de placer en 1816 le Congrès d'Aix-la-Chapelle qui libéra la France de l'occupation étrangère. Et plus surprenant encore de dire que Boniface de la Mole, décapité en 1574, le fut pour avoir conspiré contre Richelieu. Comment d'autre part admettre que Rubichon était un docteur de Grenoble, que Julia Rinieri était la nièce du ministre Berlinghieri et que Stendhal la mena voir la girafe ? A l'appui de ce dire M. Bardèche donne en référence un livre qu'il n'a pas lu (cela lui arrive de temps à autre) : il n'aurait pas commis ces dernières bévues. Lui apprendrai-je de même que Mary de Neuville n'était pas la fille d'Hyde de Neuville, le ministre de Charles X, mais sa nièce ; et que ce n'est pas à Naples que Stendhal fut sur le point d'aimer imprudemment un soir Amalia Bettini, mais à Rome ? Il est sans doute bien joli le tableau qu'il a tracé par ailleurs d'une après-midi aux Echelles où Beyle enfant se trouve « avec des jeunes femmes, des bols de lait frais et les robes claires des pique-niques ». Bien joli, mais inventé dans tous ses détails. Décidément il y a du romancier en M. Bardèche.

Le chapitre de mes objections n'est point clos, mais je crois en avoir assez dit car quand on commence à faire le cuistre, il est malaisé de s'arrêter en chemin. Puis à quoi bon ? Ces menues fautes ne feront gémir que les Stendhaliens ; je devais les leur signaler dans cette revue lue par eux. Mais pour la majorité des lecteurs elles passeront inaperçues et d'autant plus justement, je ne saurais trop le marquer, que le sujet et

l'intérêt du beau livre de M. Bardèche n'est pas là, et qu'elles ne l'entachent pas plus dans sa profondeur que les fautes d'impression qui déforment certains noms propres.

Sans doute trouvera-t-on que pour être juste je devrais en face de ces petites défaillances, toutes de détail, dénombrer les pages excellentes de l'étude de M. Bardèche. Je me récuse ; il faudrait trop citer. Ai-je suffisamment marqué cependant combien sa longue fréquentation de Balzac l'avait préparé à pousser à fond la comparaison des techniques propres à l'auteur d'*Ursule Mirouet* et à l'auteur de *Lucien Leuwen* ? C'est à propos de ce dernier ouvrage que reprenant un parallèle plusieurs fois esquissé, il conclut ainsi : « Les préparations de Balzac sont pour le lecteur. Les préparations de Stendhal sont pour lui-même. Aussi Balzac même dans ses avant-scènes les plus longues est-il sûr de faire naître l'intérêt : mais aussi pour un lecteur délicat, il a toujours l'air de tricher un peu. Stendhal n'arrive pas toujours à intéresser ; sa vérité fait longueur. Mais longueur honnête. Tout celà est vrai. De grands sentiments naissent ainsi : on s'ennuie et on tombe de cheval. La naissance des grands sentiments n'est pas héroïque. L'honnêteté impose ici à Stendhal la même démarche que l'habileté suggère à Balzac. Ainsi s'opposent leurs tempéraments créateurs. L'un invente pour le drame, et chez lui le drame commande tout ; l'autre invente suivant une chimie exacte, et il prépare d'abord les *bains* dans lesquels aura lieu sa réaction. Il est toujours à son laboratoire. »

Ce tableau des *préparations* distinctes des deux romanciers n'est-il excellent ? Mais n'ayez crainte, il ne rabaisse pas Stendhal. Il montre comment l'un et l'autre écrivains se mettent au travail, amorcent l'œuvre d'art. Quand celle-ci sera sortie des mains de l'artiste, quand il aura à juger sa valeur et sa beauté, le ton de M. Bardèche changera. Ne craignons aucune réticence de sa part, il aime Stendhal comme nous-même et il sait l'aimer.

Il a parfaitement compris les contradictions de ce caractère réfléchi et de primesaut, sensuel et éthéré, observateur caustique autant que rêveur. Certes ce n'est pas lui qui feindrait de s'étonner si l'on répétait qu'en dépit de quelques crudités de langage, dans ses lettres et écrits intimes, personne plus que Stendhal n'a respecté ses lecteurs et révélé une âme plus passionnée et plus pudique, et, trait imprévu, qu'il adorait les enfants. Tout ceci palpite dans son propre livre.

Et, partout, la clarté de ses expositions, la netteté de ses aperçus, la profondeur de ses déductions, l'aisance de son style, ne sauraient être trop loués. M. Bardèche sait être aussi pénétrant et aussi limpide qu'un Sainte-Beuve. Après ce nouvel essai il s'est placé au premier rang des critiques d'aujourd'hui.

H. M.

Une critique contemporaine du Rouge et Noir

L'*Argus de la Presse* n'existait pas en 1831. Et c'est dommage pour Stendhal. Nul doute que, s'il eût existé, Henri Beyle n'eût reçu, par ses soins, de larges extraits d'un article paru le 18 octobre 1831 dans *le Courrier de l'Hérault*. Cette étude, un peu diffuse, — elle occupe deux longues colonnes, — est précédée d'un chapeau que voici :

« Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en publiant l'article suivant. Il nous a été envoyé par une personne qui, même pour nous, a voulu garder l'anonyme. C'est une rêverie douce, pénétrante, c'est le monologue d'un bon cœur de femme. Toutefois, comme l'ouvrage dont il est question est déjà un peu ancien et que l'exiguïté de nos colonnes nous a forcés de faire au compte rendu de l'ouvrage lui-même de longues et regrettables coupures, nous saisissons cette occasion pour prier les personnes qui veulent bien s'associer à nos travaux d'avoir soin à l'avenir de s'attacher à l'à propos dans le choix des sujets qu'elles traitent, et de mesurer l'étendue de leurs articles aux dimensions d'un journal. »

On regrette ces coupures : le ton de la note que l'on va lire donne à penser que l'analyse faite par l'anonyme n'eût pas été sans intérêt. Quant aux réflexions sur « l'à propos » elles ne laissent pas de surprendre, la note étant somme toute, assez proche dans le temps de l'apparition du roman. Suit l'article, dont voici de larges extraits.

Rouge et Noir par *M. de Stendahl* [sic]

« Peste soit du livre qui vient de bouleverser toutes mes idées, déranger tous mes plans, renverser tous mes jolis châteaux en Espagne. Voilà ce que je me disais hier au soir en achevant la lecture de *Rouge et Noir*, dernier ouvrage de M. Stendhal. Et d'abord vous saurez que j'habite les bords de la mer depuis mon enfance. Cette vue m'a toujours trouvée rêveuse... Trente hivers ont passé sur ma tête, je trouve dans le tableau de cette mer agitée une image fidèle des passions... Que de maux elles entraînent à leur suite !... La société n'est-elle pas la cause de toutes nos peines ? »

Suit une longue analyse qui veut prouver que, malgré cette thèse, le bonheur n'est pas non plus dans les champs, « comme on le croit ». Et la correspondante cherche, avec une belle naïveté, à arranger les choses et à réformer le monde — qu'elle refait, très facilement, à son désir. En 1831, c'était chose toute naturelle...

« Je contemple avec ravissement un superbe avenir, tout en gémissant de n'entrevoir que l'aurore d'un si beau jour. La tête encore remplie de si riantes idées, j'ouvre au hasard un livre qui tombe sous ma main, c'est *Rouge et Noir* de M. Sthendal [*sic*] : le style m'en plaît ; plus j'avance et plus il m'intéresse;

le héros est pris dans cette classe que j'aime, que j'estime, dans cette classe laborieuse si utile à la société ; je m'attends à voir la peinture de ce que j'ai si souvent rêvé, c'est-à-dire un être né dans la dernière classe, mais qui, portant un cœur noble et généreux, développe ses facultés par l'éducation et devient capable des plus grandes choses. Point du tout : quel est mon étonnement ? Ce Julien est un être insupportable ; de cœur, il n'en a point ; il déteste son père et toute sa famille ; il trompe et abandonne deux femmes qui se dévouent pour lui. Fier, bas, faux, faible, et tout à coup poussant l'énergie jusqu'au crime le plus froidement exécuté.

Quelle a donc été l'intention de l'auteur en nous montrant de la nature humaine tout ce qu'elle a de plus hideux ? » (1).

Réflexions intéressantes à plus d'un titre : elles prouvent qu'en 1831, et en province, un ouvrage de Stendhal pouvait « par hasard » tomber sous la main d'un lecteur — ou d'une lectrice avertis; qu'un roman comme *le Rouge et le Noir* pouvait ne pas déplaire à priori, et que l'on en goûtait, au contraire, le style et les données : apprécier le style de Stendhal en 1830, voilà, certes, qui n'est pas commun. Il y fallait une femme, qui, peut-être découvrait en elle quelque chose de Mme de Rênal. La suite de la critique n'est pas moins curieuse : on y sent un mélange de plaisir et de réserves, d'intelligence et d'incompréhension. La correspondante du *Courrier de l'Hérault* eût voulu, sans doute, que le *Rouge* se terminât, si j'ose dire, comme devait se terminer un peu plus tard le *Roman d'un jeune homme pauvre* ; l'originalité du livre lui échappe en partie. Mais il lui est impossible de résister au charme, même si elle trouve Julien insupportable. Et la question qu'elle pose en terminant est tout à son honneur : elle a senti, sinon compris, qu'il y avait, dans le roman qu'elle feuilleta un soir par désœuvrement, quelque chose de neuf ; elle dépassait, ce faisant (et sans peine à vrai dire) la plupart des critiques contemporains.

On voudrait que Stendhal ait lu ces réflexions : elles auraient compensé pour lui tel article déplaisant, celui par exemple où Pontmartin traitait son livre de « honteuse production ».

P. J.

Encore sur le Rouge et le Noir en 1831

Félix Arvers (1806-1850), l'homme au sonnet, écrivait le 14 août 1831 à son ami Alfred Tattet :

« *Quand ta dernière lettre est arrivée, mon bon ami, j'étais en train de lire* Le Rouge et le Noir *de Mr de Stendhal, et je n'ai*

---

(1) Pourquoi ne pas relever les hésitations des textes devant le nom de romanciers inconnus ? Ainsi pour Balzac lui-même. Ici deux orthographes : Stendahl et Sthendal, toutes les deux fautives.

pas voulu te répondre avant d'avoir achevé la lecture de ce livre que tu m'avais tant recommandé. Enfin, je suis arrivé au bout! C'est la plus complète mystification dont j'aie été victime de ma vie. C'est, après la Nuit Vénitienne, ce qu'il y a de mieux dans *ce genre. Encore celle de Mr de Stendhal vaut mieux, parce qu'elle est plus longue. Est-il permis d'accumuler tant de nullités, de petites réflexions qui ont l'air d'une pensée et de maximes inintelligibles... L'auteur a voulu peindre ces mœurs bâtardes du* XIXe *siècle, ces caractères incertains, et non pas tout d'une pièce comme les héros du mélodrame, et surtout cette maladie qui travaille le pauvre en présence du riche, le faible opposé au puissant. C'est du moins l'idée que j'ai cru entrevoir dans tout cela, et il n'a fait qu'un livre incompréhensible et désappointant.* [Il analyse ensuite chaque caractère en particulier, celui de Julien et de Mme de la Môle]. « *Ce Julien est un singulier homme, séminariste en frac... tout cela m'a fait pitié, et qui pis est m'a fort ennuyé, et si tu veux me rendre service, c'est de ne plus m'en reparler. De mon côté, je t'abandonne les critiques que tu as faites de* Notre-Dame de Paris, *sauf une, relative aux détails historiques de ce livre* ». *Je loue cette connaissance du moyen âge qui passionne le poète.* « *C'est à lui non moins qu'à Walter Scott qu'on doit cet amour du gothique...* »

(D'après le catalogue Cornuau, vente du 29 avril 1947).

Le Rouge et le Noir en 1947

Les Éditions de la Liberté viennent de publier une édition du *Rouge et Noir*, précédée d'une introduction de Louis Pauwels où l'on peut lire :

« Une vie d'aventures glorieuses, de succès mondains foudroyants, s'ouvre devant un garçon de dix-sept ans...»

...« Un brusque amour pour une petite actrice, Louason, l'entraîne jusqu'à Marseille où il fonde une épicerie...»

...« Pour se consoler du malheur de vendre des chevaux, Beyle entreprit divers travaux de librairie...»

Erreurs qui émanent d'un traducteur sans doute, ou fautes typographiques, — comme celle qui, dans l'*historique* placée après *l'introduction*, fait écrire continuellement Michaud de la Tour, pour Michoud. N'importe, ce peu de souci du lecteur est fâcheux.

Manzoni et Stendhal

A signaler un article de M. François Vermale paru sous ce titre dans les *Annales de l'Université de Grenoble* (année 1945). M. Vermale y affirme que, dans *les Fiancés*, Manzoni a appuyé toute une analyse psychologique de l'amour sur la théorie de la « cristallisation ». Mais sans apporter, hélas ! l'ombre d'une

preuve à son allégation. Il insiste ensuite sur un certain nombre de concordances entre des deux œuvres qui prouveraient selon lui que *la Chartreuse* dans son plan et ses détails s'est inspirée étroitement des *Fiancés*. Osons avouer qu'au cours de cet exposé nous avons été plus sensible aux dissemblances entre les deux œuvres qu'à leurs ressemblances.

Stendhal fêté à Milan

La ville de Milan, que Stendhal jusque sur sa tombe a voulu nommer sa vraie patrie, n'ayant en 1942 pu fêter le centenaire de la mort de celui à qui l'on doit la *Chartreuse de Parme*, vient d'organiser en son honneur un cycle de manifestations d'une importance toute particulière.

Le maire de Milan et la municipalité inaugurèrent officiellement ces solennités, le 17 mai, en recevant à l'Hôtel de ville les Comités organisateurs et leurs invités. Le soir même la colonie française offrit un dîner. Le 21 mai fut ouverte au palais de Brera, dans les salles de la Bibliothèque Nationale, une très intéressante exposition de livres et de documents stendhaliens, due aux soins éclairés de Mme la directrice de la Bibliothèque et du professeur Carlo Cordié. Le 22, apposition d'une plaque commémorative du séjour de Stendhal à la Casa Bovara, en présence de M. le Maire de Milan qui prononça en cette circonstance un discours particulièrement précieux pour les stendhaliens français présents à cette cérémonie. M. Armand Caraccio au nom de ces derniers sut lui répondre en quelques mots choisis.

Quant à la plaque dont l'inscription est due à M. Carlo Cordié en voici le texte :

IN QUESTA CASA
FATTA ERIGERE DA GIOVANNI BOVARA
E SEDE DELL' AMBASCIATA DI FRANCIA
PRESSO LA REPUBBLICA CISALPINA
HENRI BEYLE « STENDHAL »
SOTTO TENENTE DEL 6e DRAGONI
DIMORÒ DAL GIUGNO ALL' OTTOBRE 1800

Sur le Cours de cette
Porte Orientale s'est
passée l'aurore de ma vie

Journal.

Nous ne saurions non plus oublier l'aimable réception, faite le 21 mai, aux Français ce jour-là présents à Milan, par les dames du *Lyceum*, au siège de leur Club, installé en cette casa d'Adda qui fut, en 1800, la première demeure Milanaise de Stendhal. Ni le dîner offert le lendemein, dans un des salons

du Restaurant Giannino, aux délégués français par la *Lega Italia e Francia* sous la présidence de M. Rotondi et par les *Amici della Francia* que préside M. Sem Benelli.

Mais le lien de ces manifestations stendhaliennes fut une série de huit conférences prononcées les quatre premières en français et les quatre suivantes en italien : le 16 mai, par Henri Bédarida, de la Sorbonne, sur *Stendhal et les lettres italiennes de son temps* ; le 20 mai, par Henri Martineau sur *Stendhal et la peinture ;* le 22 mai, par Armand Caraccio, de la Faculté des Lettres de Grenoble, sur *Stendhal et la musique ;* le 24 mai, par Pierre Jourda, de la Faculté des Lettres de Montpellier, sur *Stendhal et la Société française de son temps ;* le 26 mai, par Bruno Revel, de l'Université L. Bocconi, sur *Stendhal e la Chimera ;* le 27 mai, par Carlo Cordié, de la Faculté des Lettres de Milan, sur *La Milano di Stendhal ;* le 29 mai, par Carlo Linati sur *Stendhal, Carpani e le Haydine ;* le 31 mai, par Diego Valeri, de la Faculté des Lettres de Padoue et de Trieste, sur *L'arte di Stendhal.*

Annonçons aussi la fondation à Milan de la Société *Amici di Stendhal.* Et qu'il nous soit enfin permis de féliciter, pour avoir sû faire aboutir un programme d'une telle ampleur, M. le Maire de Milan, les organisateurs Milanais au premier rang desquels : Mme G. Bontempi Lo Martire, MM. Carlo Cordié, L. La Pegna, H. Auréas. Mais ce serait manquer à la fois à la justice et à la reconnaissance que nous lui gardons, que de celer l'aide incessante, le concours éclairé et actif apporté en toutes circonstances à ces belles manifestations par M. Jacques Chartier, Consul général de France.

LES ROMANS

HENRI TROYAT : *Tant que la Terre durera.* Editions de la Table Ronde.

Parmi les flots montants des romans-fleuves, celui-ci peut être comparé, pour sa masse et son étendue, à l'Amazone, bien que, par les lieux où il se situe, il fasse penser à la Volga. Procédant par touches successives, l'auteur a découpé l'action en une série d'étapes, bien choisies pour lui permettre d'évoquer les événements qui sont à la source de la révolution russe, mais qui semblent n'apparaître que dans la mesure où ils provoquent les réactions des personnages et jalonnent les transformations sociales. Le récit s'arrête, — provisoirement — à l'heure où la guerre de 1914 va brasser les bouillons de culture.

L'intrigue proprement dite emprunte surtout son intérêt à la psychologie de ces mentalités slaves, toujours déroutantes pour nos esprits occidentaux. On n'y trouve pas un de ces

drames violents de passion qui font les grands romans d'amour, mais une étude de caractères dont le développement contribue, au même titre que les « journées » historiques, au dessein que s'est assigné M. Henri Troyat : « restituer », dit-il dans sa notice, « un aspect valable de ce grand pays méconnu », qui est celui où il est né et où s'est écoulée son enfance.

La jolie et fantasque Tania, le probe et sérieux Michel, le séduisant, fourbe et veule Volodia, trio que se disputent l'amour, le désir et l'amitié, ne sont pas moins vivants que les deux frères Nicolas et Akim : le premier, transfuge de la bourgeoisie, devenant terroriste par amour de l'humanité, mais paralysé par les scrupules qu'il tient de son origine ; l'autre tout d'une pièce, ne voulant connaître que le devoir, loyaliste jusqu'à l'aveuglément envers le tsar, qui incarne pour lui la patrie. Les personnages secondaires ne sont pas moins typiques : révolutionnaires fanatiques ou calculateurs, intellectuels vaniteux, jeunes filles aux âmes troublées, vieilles femmes âpres ou dévoyées ; et ce Kisiakoff, sorte de Raspoutine bourgeois, dont le cynisme vicieux sert de repoussoir à l'optimiste légèreté du sympathique docteur Arapoff. La vie provinciale à Ekatérinodar s'oppose aux mœurs rudes de la Circassie comme à l'atmosphère plus moderne mais sophistiquée de Moscou. Ainsi s'accuse, avec quelques tableaux campagnards ou sibériens la diversité de l'immense Russie.

Çà et là sont semés des morceaux de bravoure, dont l'auteur n'abuse pas et qu'il réussit fort bien. Le dressage de la jument sauvage, par quoi débute le livre, les scènes de la guerre russo-japonaise, les épisodes révolutionnaires sont, entre autres, d'émouvantes évocations. Ajoutons que M. Troyat qui n'hésite pas quand il le faut à appeler les choses par leur nom, ni à décrire des actes bas ou grossiers, le fait avec tact, montrant qu'on peut tout conter sans tomber dans l'obscénité ou le sadisme. D'un style fluide et clair — charriant quelques impropriétés peut-être voulues — ces 862 pages se lisent avec un intérêt soutenu, sans cesse croissant, et leur ensemble compose une fresque point tumultueuse, mais non sans éclat, et, pout tout dire, digne de son vaste sujet.

J. S.

HENRI BOSCO : *Monsieur Carre-Benoît à la campagne.* Charlot.

Le nom même de M. Carre-Benoît caractérise l'homme : c'est le fonctionnaire-type, le bureaucrate « gratuit, non pas un homme, mais une fonction ».. Il tombe un beau jour au village des Aversols, en plein pays de légendes et de fées. Aussitôt, autour d'une abstraction — le mot BUREAU écrit sur un local vide, — autour de ce robot à casiers qu'est M. Carre-Benoît, autour du néant, s'édifie une nouvelle, une monstrueuse existence, dont périra l'innocent village. Le conflit éclate

entre M. Carre-Benoît et les forces occultes de la terre, matérialisées sous la forme du notaire Me Ratou, invisible Ariel qui écrit aux étoiles et vit avec les morts, tout en dirigeant de main de maître les destinées du village tout entier... Un réseau de fils d'araignée est tissé autour de M. Carre-Benoît et de ceux qu'il a contaminés ; il faudra bien ou que le réseau soit déchiré, ou que M. Carre-Benoît périsse ligotté, étouffé sous l'invisible filet...

On peut toujours craindre de trahir les romans de M. Bosco en cherchant à les analyser. Celui-ci diffère des autres par quelque chose de plus positif, de moins brumeux, et par une ironie, un esprit satirique sans méchanceté, sinon sans dureté. Mais nous retrouvons aussi toutes les qualités de leur auteur. M. Bosco — et ce n'est pas un des moindres attraits de son art — ne se hâte jamais, ne bouscule pas son lecteur. Il dit ce qu'il a à dire, comme il faut le dire. Certains passages atteignent à la perfection, non seulement de la forme, mais de la pensée et du sentiment. P. O.

Paul Vialar : *La Mort est un commencement.* III : *Le petit jour.* Domat.

Où nous entraîne M. Paul Vialar en cet ample roman dont vient de paraître le troisième volume et qui retrace avec minutie l'existence d'un enfant du siècle ? On ne le voit pas encore nettement. Mais d'étape en étape, d'épisode en épisode, le récit irrésistiblement nous emporte, nous captive, fait de nous les témoins muets et anxieux d'un grand drame. Une foule de personnages, sans cesse croissante, apporte à chaque chapitre son animation, son pittoresque, sa vie. Nous nous sentons en présence d'une œuvre profondément humaine et aussi divertissante que le meilleur roman d'aventure. Plaise à l'auteur d'assouvir notre faim de connaître vite toute cette histoire pathétique.

L. B.

Raymond Schwab : *L'Homme qui dort.* Ed. du Mont-Blanc.

C'est un roman d'amour que ce « récit » où M. Schwab renouvelle à sa façon le mythe de *Rip Van Winkle.* Son héros, le Crétois Epiménide, après avoir dormi pendant 500 ans, réapprend le monde, la vie, la force et la joie de vivre, grâce à l'enfant Iola. Abandonné par elle, il retournera à ce sommeil mystérieux, pareil à la mort, et qui n'est peut-être que la préparation à une nouvelle vie. Rendons grâce à l'auteur de ce qu'il ait remplacé l'amour-passion par cette tendresse de l'homme âgé pour la petite fille, de l'enfant pour le ressucité dont l'âme à vif, sans elle, n'aurait pu supporter de vivre. M. Schwab parle de l'enfance avec une grâce, une émotion inégalables qui vous remuent le cœur. Œuvre de poète, dont

l'expression fluide, harmonieuse — on sent que l'auteur s'est délecté à polir chaque phrase, chaque mot de son livre — est aussi noble que la pensée. P. O.

LOUISE DE VILMORIN : *Le retour d'Erica*, Marguerat.

Faut-il avouer que nous n'avons pas reçu sans surprise de l'auteur de *Sainte-Unefois* un récit aussi dépouillé, limpide et chantant comme une source découverte en été ? Ce petit livre nous paraît à la fois le modèle de la simplicité classique et le parangon de l'art le plus capricieux. Riche de l'invention fabuleuse que l'on goûte d'ordinaire aux meilleurs contes d'Andersen, il narre seulement, mais en perfection, l'histoire tragique et nue d'un amour contrarié et les rêves qui viennent à la suite hanter une âme d'où la raison s'est enfuie. Les médecins de Sainte-Anne en rapporteraient de semblables, s'ils étaient poètes. Ce qui arrive rarement. Il reste heureusement des écrivains qui ont hérité de la grâce nervalienne.

H. M.

MARCEL SCHNEIDER : *Les Trésors de Troie*. Ed. des Quatre-Vents. *Le Granit et l'Absence*. Ed. du Pavois.

Voici deux romans bien différents l'un de l'autre ; écrit en une langue presque classique, le premier nous reporte aux temps d'avant-guerre — en ces temps où l'introspection avait le pas sur l'action ; les personnages en sont réels, quotidiens, bien de leur époque. Au contraire, les héros du second roman — « ce conte bleu plutôt noir », très « 1947 » pour la forme, et si romantique quant au fond (monts sanglants, noirs abîmes, larmes et maladie, tout y est, et cette soif désespérée de se dissoudre dans le néant qui, à vrai dire, caractérise la jeunesse de tous les temps) — au contraire, Gabrielle et Olivier, couple idéal, nous apparaissent comme des symboles, des créations de l'esprit parlant le langage des limbes, vivant en dehors de la vie et du temps. Cependant, il semble parfois que *le Granit et l'Absence* poursuive le récit des *Trésors de Troie*, et que nous y retrouvions, marqué par la mort, mais ayant atteint l'amour pur, parfait, le garçon bafoué dont nous avions d'abord suivi la déchéance. L'un et l'autre de ces livres, écrits avec aisance, avec fermeté, et, surtout, avec une intelligence aiguë, nous paraissent riches en promesses.

P. O.

JACQUES FOUQUET : *Porte de Montreuil*. Ed. de la Table Ronde.

Des contes charmants, perdus parmi des monologues ou des conversations, au cours desquels de purs intellectuels

se livrent à des improvisations fort intelligentes, mais parfois un peu lassantes. En « surimpression » — lien et *leitmotiv* — Paris, et l'amour de l'auteur pour ce Paris qu'il connaît bien, pour le Paris des artistes, des bonnes filles et des petites gens, des « Marie », des « Rosetee », des « Zanetti », dont M. Fouquet parle avec une émotion communicative née de la compréhension, de la sympathie, et de la tendresse du cœur. Nous lui reprocherons seulement quelques négligences heureusement rares, de style, et même de grammaire.

P. O.

Boris Bonieff : *Ambassade aux ténèbres.* Grasset.

Voilà un livre de début qui témoigne d'un talent certain, déjà affirmé. Il est seulement regrettable qu'aucun de ses personnages ne soit vraiment sympathique, depuis le jeune tuberculeux trop féminin qui est le *deus ex machina* d'un drame, et dont on comprend mal s'il agit par curiosité morbide, par envie de malade à qui tout est refusé, ou par amour refoulé, peut-être inconscient ; jusqu'à la vieille Princesse russe au visage et au cœur racornis, et au ménage de mercantis chez qui tout est frelaté, mesquin, même l'amour. Cependant, ce roman, écrit en un style un peu précieux, mais impeccable, et d'une conception originale, mérite d'être signalé.

P. O.

Gilbert Cesbron : *On croit rêver...* Robert Laffont.

M. Cesbron pense avec Stendhal qu'un roman est un miroir que l'auteur promène le long d'une grand'route. Que ne s'est-il souvenu encore de cette formule d'un romancier qu'il dit aimer : je prends un personnage de moi connu et je lui donne plus d'esprit ? On ne peut dire qu'il en ait donné beaucoup à Jean Despaty. Bixio lui-même ne semble pas l'intéresser, mais seulement l'amour de Bixio pour Martine. Tout ce livre est mécanique. A peine y découvre-t-on en quelques vigoureuses pages de satire le mépris justement mérité de l'auteur pour son époque.

L. B.

Jean Guirec : *Le Carrefour des Anges.* Albin Michel.

M. Jean Guirec a publié une douzaine de romans qui, au dire d'un bon critique, l'ont classé au premier rang des romanciers de sa génération. Je n'ai lu que le *Carrefour des Anges* au titre énigmatique, mais où les analyses ne manquent ni de

finesse ni de puissance. L'œuvre s'éparpille seulement sans une suffisante netteté. Elle est loin pourtant d'être négligeable.

F. S.

LES POÈMES

Jacques Reynaud : *Les Métamorphoses.* Editions Iac. — Pascale Olivier. *Proses.* Editions du Languedoc. — Guy-Charles Cros. *Mon Soleil Nouveau suivi de Soleils Anciens.* Rombaldi.

Les *Métamorphoses* où Jacques Reynaud a réuni presque toute son œuvre lyrique ne déçoivent en rien notre attente ; et nous voulons espérer qu'avec ce recueil, dont l'importance ne peut échapper à quiconque aime la poésie pour elle-même, notre ami touchera enfin le vaste public qu'il mérite de charmer et d'émouvoir. Le poète de *Message*, de *Delphica* et de l'*Aurore de Minuit* est de ceux qui savent exprimer dans une forme savante des sentiments pleins de grave et profonde humanité. La grande ode malherbienne, remise à la mode par Valéry, l'a tenté plus d'une fois ; et nous lui devons aussi quelques beaux sonnets, de substantiels et puissants dialogues et des stances d'une harmonie telle qu'il semble juste de l'apparenter à celle des musiques les plus hautes du meilleur Lamartine :

La paix tombe, ce soir, des cloches de Noël.
Je reconnais le chant dont leur âme déborde :
En la sérénité de son jour éternel
Un Père à ses enfants promet miséricorde.

Je songe à vous, pourquoi? maîtres en camaïeu,
Mes pères paysans, graves tailleurs d'images.
Dans l'or et le granit vous ne cherchiez que Dieu :
Vous guettiez son étoile à la trace des mages.

Est-ce par une nuit semblable à cette nuit,
Aussi bleue, aussi nue, aussi pure, où la flore
Des constellations sans fin s'épanouit,
Que les bergers ont cru que blanchissait l'aurore?

Des vers simples, purs et vivants comme ceux-là ne sont pas rares dans les *Métamorphoses* ; et ce livre, qui nous retient autant par sa noble sérénité que par sa force généreuse, place dès maintenant Jacques Reynaud au premier rang des poètes authentiques de sa génération.

***

Il y a beaucoup plus que du talent dans les poèmes que Mme Pascale Olivier publia en 1939 sous le titre d'*Ombres qu'une Ombre efface*. Elle y maniait le vers libre avec un charmant naturel et nous y confiait d'une manière très personnelle la tendresse amoureuse de son cœur sans cesse en communion avec le mystère universel et les vérités de la nature. Les *Proses* qu'elle vient de nous offrir nous touchent pour les mêmes raisons. Fraîcheur et transparence, voilà les deux mots qu'il faut surtout prononcer au sujet des écrits de Mme Pascale Olivier qui n'a rien d'une femme de lettres mais tout d'une inspirée, et qui sait comme Rainer Maria Rilke parer l'ombre de lumière étrange et le silence de musique à demi rêvée. Voici une de ses courtes proses où la poésie la plus simple paraît toujours imprégnée de magie :

L'arbre du pré — celui qui m'apporte les saisons aux mailles de ses branches — l'arbre-lyre encore dépouillé, ce matin s'est couronné d'un nuage et cuirassé d'étroit soleil.

Les derniers freux nous quittent, se perdent dans le ciel trop bleu, chaque jour sillonné, creusé, par de nouveaux passages.

Dans les eaux reposées de l'étang de l'étang baigne un paysage de lumière et de fumée, une contrée de ciel et d'eau, où le bond vif d'un poisson rejoint celui de l'oiseau parmi les branches, où la chute d'une feuille se mêle au vol des papillons.

Sans routes ni sentiers, contrée désirable où rien ne mène, interdite à l'espoir même, contrée de frais silence, où, peut-être, rôdent, pareilles à ces fumées, les ombres impondérables de ceux qui, comme moi, se sont penchés sur l'inaccessible rive, et qui ont aimé la terre, et jusqu'à l'image de la terre, d'un amour si tendre que la mort même, ni l'éternité, n'ont pu la leur faire oublier...

Remercions Mme Pascale Olivier de nous faire ainsi entrer dans un domaine sans nom, aux confins du songe, de la paix éternelle et de la vie aux multiples secrets.

***

Guy-Charles Cros qui n'avait rien publié depuis vingt ans nous donne aujourd'hui *Mon Soleil Nouveau suivi de Soleils Anciens*. La première partie de ce volume est entièrement inédite. On y retrouve toutes ses qualités lyriques ; et l'on note qu'elles s'accompagnent d'une sagesse de plus en plus nette et qui peut être comparée à celle du Moréas des *Stances*, pour lequel Guy-Charles Cros, de même que ses amis Guillaume Apollinaire et André Salmon, n'a jamais caché sa fervente admiration. Plus que de Moréas, l'auteur de *Mon Soleil Nouveau* est cependant l'un des véritables héritiers du

grand Verlaine, car sa poésie est faite avant tout de charme fantasque et de frémissante sensualité. L'amour de la vie ne cesse d'être exalté dans ce livre avec un bonheur aussi profond que familier :

Du plus loin du passé, levez-vous, souvenirs...
S'emparer seul du monde, errer, courir, bondir !
Adorables matins, légers comme une danse,
Satin blanc des bouleaux qu'on voudrait embrasser
— A travers tant de nuits et de soirs entassés
J'entends vos pas encor, matin de mon enfance !

La vie est devant nous, comme un jardin d'été,
Ouvertes toutes fleurs, tous bourgeons éclatés.
La pelouse des jours à l'infini s'allonge.
Choisir ? Non. Tout saisir de nos avides mains.
Aujourd'hui nous enchante et, plus encor, demain,
Et les mois et les ans s'écoulent comme un songe.

Quant aux *Soleils Anciens* ils sont composés de pièces choisies dans le *Soir et le Silence* et dans les *Fêtes Quotidiennes*, et qui gardent après trente-cinq ans la même spontanéité, la même grâce et le même pouvoir d'émotion qu'elles avaient à leur naissance.

PH. CH.

MAURICE FOMBEURE : *Aux créneaux de la pluie.* Gallimard. *La vie aventureuse de M. de Saint-Amant.* Férenczi.

Dans la poésie simple et quintessenciée, matoise et fervente, cocasse et touchante de Maurice Fombeure, *je choisis longuement ma rose entre les roses* suivant le conseil de Henri de Régnier. Après les relents des anguillettes et des merlans frits, j'ai toujours recherché les bouffées pures d'un air natal, les fines évocations poitevines. Je puis demeurer sensible aux canaux tristes de la Villette, sans mépriser absolument le gros vin rouge, les fêtes foraines qu'assourdissent les pistons, l'odeur des casernes comme le fracas syncopé des billards, mais

Pour effacer doucement tant d'opprobre,
Ce ciel criard bousculé d'embellies,
Il ne faudrait, un soir brouillé d'octobre,
Qu'une pluie fine et la mélancolie...

Des rappels heureux de vieilles chansons françaises parfument fréquemment encore les recueils de Maurice Fombeure.

Ecoutez sa « remontrance au pays lointain » qu'il faudrait donner en entier :

Vous me parliez un jour
De la perdrix des neiges,
Elle est blanche comme elles
Et se nourrit d'airelles
— Je pense à mes amours —

Il ne faudrait pourtant pas prendre, en dépit de sa naïveté naturelle et populacière ce poète pour un franc-luron qu'illumine seulement de temps à autre une grâce rêveuse. La variété de ses tours est aussi grande qu'imprévisible. Sa muse gaillarde est la sœur d'une muse lettrée et raffinée :

Reviens des bouts du monde,
Roulée, étale, ô mer,
Viens et recouvre tout
De ton silence amer.

J'aime mieux dans mes rêves
Une grenouille d'eau
Qui chante et que soulève
Son tout petit sanglot.

Aux danses de Carmen Toulet préférait ainsi dans Triana une grappe glacée par l'aurore !

Et si, sans désemparer, je parle ici de l'essai historique de Maurice Fombeure sur Saint-Amant, c'est qu'il s'agit de la vie d'un poète retracée par un poète. Aussi bien Fombeure a-t-il admirablement compris que ce poète peut bien avoir été un soldat, un marin, un diplomate et un grand voyageur, il n'est légitime néanmoins de parler de lui qu'en étayant le récit de son existence sur des citations de ses poèmes. Ainsi cette biographie conserve son accent et tout son sens ; elle incite à lire ce poète truculent et savoureux que fut le seigneur de Saint-Amant et elle sert d'introduction parfaite à la lecture de son œuvre. Saint-Amant, on le sait, fut un franc-buveur et Fombeure a rappelé à propos son intimité avec ce Vauquelin des Yveteaux, charmant original, qui « passait pour aimer le vin ». Des Yveteaux habitait rue du Marais-Saint-Germain, rue Visconti aujourd'hui. N'était-ce point le lieu de mentionner qu'un autre bon poète, notre contemporain, Fagus, original de bon aloi et aimant aussi le vin, habita naguère cette même rue jusqu'au jour où un camion brutal l'écrasa à dix pas de sa porte ?

H. M.

L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE

ROBERT KEMP : *Lectures dramatiques.* La Renaissance du Livre.

Le plaisant, c'est de voir Robert Kemp s'excuser au début de ce livre auprès de son lecteur de publier ces études sur des tragiques de langue grecque et de langue française. Et de plaider que peut-être le dit lecteur n'avait pu les lire. Mais ce n'est pas tant de lire les articles critiques de Robert Kemp que nous sommes assoiffés, mais de les pouvoir relire. Le scandale c'est que chaque année il ne réunisse pas en un copieux volume ses chroniques théâtrales et ses chroniques littéraires, pour l'enchantement et le profit de beaucoup. En attendant ces jours trois fois heureux, relisons ces lectures dramatiques. Ah ! que nous avions besoin qu'on nous parlât ainsi d'Eschyle et de Corneille ! Ces discussions sur l'entrevue secrète d'Agrippine et de Néron, sur les symboles cachés du *Roi Candaule*, sur l'imagerie simplette de *l'Oiseau bleu*, nous excitent et nous nourrissent. Et n'est-ce miracle de trouver un auteur qui parle aussi bien de Racine que de Shakespeare, de Maeterlinck que de Debussy ? Entraîné par tant de raison convaincante unie à une sensibilité aussi frémissante, j'admire presque comment accordant tout à Giraudoux dans *Judith*, Robert Kemp lui refuse le droit d'humaniser *Electre* (il est vrai que depuis il a sans doute changé son point de vue...). Et l'important est moins à mes yeux de partager ses préférences, que de m'émerveiller de voir chez un critique tant de culture unie à un goût aussi pur.

H. M.

STEFAN ZWEIG. *Castellion contre Calvin.* Grasset.

Au milieu du XVIe siècle, alors que commençaient les guerres de religion, l'idée de tolérance n'était encore répandue ni dans les esprits, ni dans les cœurs ; les quelques humanistes qui en étaient épris ne la prônaient que timidement ; il faut donc considérer avec une attention toute particulière l'homme qui n'écoutant que sa conscience, osa se dresser contre la violence et le fanatisme d'un Jean Calvin ; contre cet apôtre de l'intolérance, décidé à briser tout ce qui lui résistait, la lutte de Castellion prend une valeur de symbole.

L'histoire de Sébastien Castellion comporte peu de faits marquants. Dans la vie de cet homme au courage calme, à la sagesse sereine, le tournant décisif, c'est « l'affaire Servet » ; c'est elle qui provoque, en même temps que les excès de Calvin, la révolte de Castellion.

On sait dans quelles conditions Calvin, ce véritable « dic-

tateur », fit condamner au bûcher Michel Servet coupable d'idées perturbatrices en matière de religion. Contre un tel acte, il fallait qu'une voix s'élevât : cette voix fut celle de Sébastien Castellion. Ce qui éclaire l'image qu'on peut se faire de Castellion c'est que, pour lui, peu importe que Servet ait eu tort ou raison, peu importe que lui-même, en prenant sa défense, aille au-devant d'un châtiment implacable (dont seule une mort prématurée le préserva) ; l'unique chose qui compte c'est qu'on ne doit pas brûler un homme pour une querelle d'idées, car : « Tuer un homme ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme », et « on ne prouve pas sa foi en brûlant un homme mais en se faisant brûler pour elle. » Ecrites en 1554, ces phrases ne prennent-elles pas aujourd'hui une résonance singulière ?

On comprend qu'un Stefan Zweig ait eu le désir de donner au public une image accessible de cette belle « conscience ». L'étude qu'il lui a consacrée possède la rapidité et le charme qu'on rencontre aux meilleurs ouvrages de cet écrivain. Il faut remercier M. Alzir Hella d'en donner aujourd'hui une traduction claire, agréable à lire, bien illustrée, où l'on regrette seulement de ne pas trouver la bibliographie courte mais utile qui terminait la version originale.

M. L.

Pierre Belperron : *La guerre de Sécession*. Plon.

Un roman américain qui a connu en France ces années dernières un énorme succès a rappelé l'attention sur la guerre de Sécession. Aussi l'important ouvrage que publie sur ce sujet M. Pierre Belperron paraît-il à son heure. Sur les vraies causes, les phases du conflit et les suites de cette guerre qui opposa durant quatre ans les états du Nord des États-Unis d'Amerique aux états du Sud, tout l'essentiel est là, exposé avec clarté, pertinence et modération. M. Belperron n'oublie jamais que l'histoire s'écrit en s'appuyant sur des documents et en ne négligeant pas les petits faits significatifs. Son récit est à la fois convaincant et sans sécheresse, il constitue non seulement une lecture d'un haut intérêt mais la plus utile contribution à la connaissance exacte des États-Unis.

H. M.

Gérard Walter : *André Chénier*. Robert Laffont.

Cette étude a la précision et la sécheresse d'un procès-verbal. En réalité nous savons peu de choses sur la vie d'André Chénier, et M. Gérard Walter, qui n'a rien omis de ce que des documents irréfutables nous ont fait connaître à ce sujet, s'est bien gardé d'y ajouter. Il faut l'en louer : son livre émouvant a la netteté d'une belle épure. L'auteur a cependant donné

comme sous-titre à son ouvrage : *son milieu et son temps*. Cette précaution lui aurait permis sans doute s'il l'eût désiré d'apporter davantage de renseignements sur Mme de Bonneuil et sa famille. Les relations de Chénier et de Regnault de Saint-Jean-d'Angély eussent pu en être éclairées. Romancer est un vice ; appuyer les conjectures sur des faits, c'est vivifier l'histoire.

F. S.

Lettres de femmes du XIXe siècle choisies et présentées par la Comtesse JEAN DE PANGE. Editions du Rocher, 1947.

Ce livre pourrait s'intituler le XIXe siècle à travers les femmes. De Mme de Genlis à George Sand quelle évolution!

Mais le sentiment partout épanché avec une grâce diverse crée l'unité. Jamais les hommes ne furent plus présents que dans ce recueil d'où on les exclut. Et ces deux astres surtout, Chateaubriand et Benjamin Constant autour desquels gravite la pléiade féminine qui illustre si brillamment les débuts du romantisme : Mme de Staël, Pauline de Beaumont, Mme Récamier, Julie Talma, Lucile la tendre sœur et bien d'autres encore...

On ne s'étonnera pas que la Comtesse de Pange ait consacré une grande partie de son recueil à cette famille sentimentale qu'elle a tant étudié ; et on la remerciera d'avoir extrait pour nous, d'archives familiales, de précieux documents qui éclairent d'une lumière émouvante des relations encore trop mal connues.

C. B.-D.

CAMILLE MAYRAN : *Mémoire de Beauvais*. Grasset.

Mme Camille Mayran dans ce petit livre rapporte à mi-voix à ses enfants, et pour eux, ses souvenirs d'une ville morte. Elle a habité Beauvais un moment où il était permis de lire sur le visage de cette petite cité le reflet d'une gloire ancienne et d'une vie exquise et paisible ; aujourd'hui ce ne sont que décombres amoncelés au pied d'une cathédrale audacieuse qui se dresse encore comme un pasteur debout au milieu de son troupeau foudroyé. L'émouvante beauté de ces pages provient en grande partie de leur justesse de ton. L'auteur a parlé de sa ville comme d'une personne aimée : rien ne pouvait conférer plus de noblesse à ce Mémorial.

H. M.

MARIO MEUNIER : *Le Banquet ou De l'Amour, traduction intégrale et nouvelle suivie des Commentaires de Plotin sur l'Amour*. Albin Michel. — *Hymnes de Synésius de Cyrène*,

traduction nouvelle avec prolégomènes et notes. Editions du Bateau Ivre.

C'est avec un plaisir accru qu'on relira *Le Banquet* dans la nouvelle et vivante traduction de M. Mario Meunier. Le traducteur est de ceux pour qui tous les mythes de Platon, ou presque, « expriment sous une forme voilée sa pensée la plus intime », et c'est cette pensée qu'il s'est attaché, partout, à nous rendre apparente.

Les *Hymnes* de Synésius seront, sans doute, une découverte pour beaucoup. Découverte de prix : ce métaphysicien du IVe siècle est aussi un grand poète dont la traduction nous restitue avec art le lyrisme majestueux. De savantes introductions, de nombreux commentaires appuyés sur des références littéraires et historiques éclaircissent pour le lecteur tous les points délicats et prolongent, en quelque sorte, l'intérêt même de ces deux textes.

C. B.-D.

ÉMILE HENRIOT. *Beautés du Brésil.* Tallandier. — JÉROME ET JEAN THARAUD. *Vieille Perse et Jeune Iran.* Plon.

Il existe deux manières de raconter un voyage : l'une consiste à évoquer à l'esprit et aux sens du lecteur un pays dont on fait le centre même du récit : c'est la manière de M. Henriot dans *Beautés du Brésil* ; l'autre consiste à rassembler des anecdotes, à les exposer successivement, de façon que l'auteur lui-même soit le joint entre elles, et ne laisse jamais éclipser sa personnalité : c'est la méthode de MM. Tharaud dans *Vieille Perse et Jeune Iran.* Cependant, il serait injuste de dire que le livre de M. Henriot ne contient pas d'anecdotes ; beaucoup de celles qu'on y trouve sont charmantes. Mais elles sont si bien enchâssées dans le contexte qu'elles ne font qu'ajouter au plaisir de la lecture, sans en arrêter trop brusquement le cours, et sans interrompre l'émerveillement du lecteur devant le beau pays que M. Henriot sait si bien lui faire voir.

Il serait également injuste de dire que *Vieille Perse et Jeune Iran* ne comporte pas de descriptions : ces descriptions elles-mêmes semblent des anecdotes, elles amusent et retiennent l'attention, elles sont personnelles et toutes revêtues d'une plaisante partialité.

Quel voyage tentera davantage, à travers ces deux livres, l'amateur de terres lointaines ? Le Brésil qu'on nous montre neuf, avec sa végétation luxuriante, ses couleurs merveilleuses, ses oiseaux innombrables, ce pays où la musique populaire inquiète et charme à la fois, où chaque pas semble amener une découverte ? ou bien la Perse, pays antique que gagne peu à peu un modernisme décevant, où les vestiges du passé tombent en ruines, où le souvenir des *Mille et une Nuits* doit avoir un parfum de regret ?

M. L.

Charles Du Bos : *Le dialogue avec André Gide.* Corréa.

La réédition de ce livre est en librairie un événement assez important pour qu'on doive le signaler tout spécialement ici. Ecrit en un temps où les études sur André Gide n'étaient pas nombreuses, il demeure aujourd'hui un document capital sur l'homme et l'écrivain en un temps où les ouvrages sur A. Gide se multiplient avec raison et se multiplieront encore à mesure que l'on reconnaîtra mieux l'importance de son œuvre si riche et qui a eu et aura longtemps une influence de premier plan sur le cercle sans cesse élargi de ses lecteurs. Aussi bien ce livre de critique est-il également un des plus révélateurs du propre esprit, délié jusqu'aux plus extrêmes subtilités, et du cœur généreux de Charles Du Bos, encore que par endroit perce un ton surprenant d'irritation qui laisse entendre que Du Bos ne pouvait se ressaisir entièrement d'avoir été en quelque point la dupe de son ami retors.

H. M.

Jacques de Lacretelle, de l'Académie française : *Idées dans un chapeau.* (Editions du Rocher, Monaco).

Au musée de l'Histoire, il y a la canne de M. de Balzac, les cravates de M. Le Bargy, et quantité d'autres accessoires vestimentaires (le vieux manteau du poète, les souliers du Père Noël, etc). Aujourd'hui la collection s'enrichit du chapeau de M. de Lacretelle. Cet appareil démodé lui sert de vide-poches : il y jette ses notes de littérature et d'histoire, ses impressions de voyage, ses réflexions morales et sociales, ses souvenirs, ses préfaces, ses discours. Ou plutôt, il les y range avec méthode, comme des draps dans une armoire, et cela sent bon la lavande de la plus fine culture. L'inventaire en est fait par ordre alphabétique : Académie, d'abord, comme se doit (une idée dans un bicorne !) et, pour finir, Voyages. « Je crois que la part la plus solide de ma vie a été mes rêves, » déclare-t-il en treminant. Une ressemblance avec Toulet. Mais chacun ressemble à chacun. Les « âmes sensibles », dont parle si bien M. de Lacretelle, se confondent dès qu'elles se définissent.

P. A.

Louis Morice : *Verlaine, le drame religieux.* (Beauchesne et ses fils, Paris)

M. Louis Morice, professeur à Angers, doit son titre de docteur à cette importante thèse. Il y a, dans ces 550 pages, tout l'appareil érudit traditionnel et nécessaire. Les citations du poète y sont abondantes. La liste des noms cités révèle, comme il se doit, une lecture étendue, depuis About jusqu'à Zola, en passant par toutes les initiales intermédiaires des

commentateurs, des biographes, des contemporains, des autorités littéraires et théologiques. C'est une véritable « histoire du sentiment religieux » chez Verlaine. M. Louis Morice a bien mérité son bonnet carré. Il a mérité aussi de garder l'estime des Verlainiens, pour le respect amoureux avec lequel il a, en l'occurrence, manié son héros. Tant d'autres vous décortiquent un grand homme avec des mains caoutchoutées de chirurgien impassible, des outils brillants d'acier froid, et le rendent tout épluché, coupé en petits morceaux, *décomposé*, méconnaissable!

Nota. — M. Louis Morice nous avise, en débutant, qu'il se souvient, certes, de la soutenance de sa thèse, mais « surtout des agapes qui la suivirent ». Eh ! Eh ! Monsieur le docteur (docteur *ès-litres* ?), est-ce là le résultat d'une fréquentation trop assidue de votre homme ?

P. A.

PAUL ZUMTHOR : *Victor Hugo, poète de Satan* (Robert Laffont, Paris).

Les personnes qui s'intéressent à Victor Hugo sont priées de lire ce livre. Elles sont nombreuses. Mais attention! il ne s'agit pas de dire : « Oh ! oui, Victor Hugo...» d'un ton banal. On s'adresse spécialement à ceux qui se soucient de sa pensée plus que de sa poétique. Hugo le Mage, le fuligineux Voyant, qui faisait comparaître dans les pieds de sa table, à Jersey, l'un après l'autre, l'esprit de Nemrod, celui de Robespierre, celui de Jésus-Christ, et qui prenait le 14 Juillet pour la suite de la Rédemption, le Philosophe passionné (si ces deux termes supportent d'être accotés), apocalyptique et grondant, le Penseur immense, qui écrivait : « Je fais mon possible pour aider dans la mesure de ma force, le genre humain, ce triste tas de frères que nous avons là et qui vont dans les Ténèbres. » M. Zumthor déploie beaucoup d'ingéniosité pour découvrir les symboles, les intentions et les théories de cet Hercule de foire lyrique qui n'a jamais écrit de plus beaux vers que, lorsque détraqué par le spiritisme, il se crut le Berger des Peuples et qu'il fut torturé, en outre, par l'idée saugrenue de sauver Satan. On ne lui demandait qu'une chose : être un poète. Il le fut. Il le reste quand même. Au diable (c'est l'occasion de le dire), sa métaphysique abracadabrante!

P. A.

CLAUDE MAURIAC : *André Malraux.* Grasset.

Je ne puis savoir si Claude Mauriac persistera dans la critique, ni ce qu'il y donnera. Jusqu'à ce jour il s'y fait les dents, mordillant parfois de bonne amitié, ou parfois enfonçant ses jeunes canines jusqu'au premier sang. Je dirai sans plus de

circonlocution que dans son récent livre sur André Malraux, je n'aime guère le sous-titre « ou le mal du héros » ? Pourquoi pas plus compendieusement : Malraux, mâle-héros ? Ces jeux de mots ne prouvent rien. Ajouterais-je que cent pages sur *Eros*, c'est terriblement long, terriblement monotone, ça tourne à l'obsession. J'aime mieux la seconde partie, encore que son titre : *Héros* ait été surtout choisi pour la symétrie. Malgré la richesse de certains aperçus, ce livre demeure fragmentaire et n'embrasse pas véritablement son sujet. Ce n'est toujours qu'une bonne *contribution à...*

F. S.

GABRIEL FAURE : *Promenades latines.* Fasquelle.

Les Promenades latines ou le regret de l'antiquité classique ! Ainsi au cours de la douzaine d'essais dont est composé ce recueil, son délassement et sa récréation, l'auteur qui connaît l'Italie mieux qu'homme de France a rêvé en marge des auteurs latins. Il a recherché le parfum des roses de Pæstum, le sourire de Lesbie et de Cynthie, l'ombre des oliviers de Sirmione et évoqué Horace et Pline en leurs villas. Et l'écho des poètes de Rome il l'a retrouvé parfois dans certains vers de Hérédia. Ses divertissements sont devenus les nôtres.

F. S.

JEAN ROUSSELOT : *Max Jacob.* L'homme qui faisait penser à Dieu. Robert Laffont.

Ce petit livre demeurera précieux pour tous les amis de Max Jacob. Négligeant l'étude critique du poète il apporte sur les dernières années de l'homme un témoignage très dense et très original. Ces souvenirs enrichis de nombreuses lettres de Max Jacob apporteront des renseignements utiles à la biographie prochaine, — souhaitons-le — de l'auteur du *Cabinet noir.*

F. S.

JEAN CHANTAVOINE : *Petit guide de l'auditeur de musique.* Textes choisis par Albert Nalpas. Plon.

Ce petit guide, précédé d'un avant-propos sur la manière d'écouter la musique pour la bien goûter, et comportant l'analyse de plus de 300 œuvres symphoniques fréquemment exécutées, est un ouvrage élémentaire mais excellent et appelé à rendre de grands services. Le choix est bon, les notices bien que succinctes disent l'essentiel et le disent avec élégance et clarté. Une suite où seraient étudiées les œuvres *non symphoniques* serait la bienvenue.

F. S.

LE THÉATRE

Jean Giraudoux à L'Athénée. — Alexandre Arnoux au Théâtre Montparnasse. — Marivaux.

Pour une partie du public, et cette vision n'est pas entièrement fausse, Jean Giraudoux, c'est Ariel qui folâtre parmi l'été sur les ailes d'une chauve-souris, ayant emprunté sa clochette à une campanule azurée. Ce poète qui ne semblait aimer que le jeu, le rêve, le rire, la fantaisie, a su pourtant dans ses romans et, surtout, dans son théâtre montrer les forces mauvaises du destin, les discordes familiales et l'œuvre de la mort, sans jamais rien perdre de sa grâce et de son aérien lyrisme. Jean Giraudoux est mort, voici trois années. Et la troupe de Louis Jouvet, après *la Folle de Chaillot*, moralité féérique, vient de jouer de lui, à Paris, une pièce en un acte que nous ne connaissions pas encore : *l'Appollon de Marsac*. Bien entendu, cet inexistant Apollon, Giraudoux pour les besoins de sa cause et notre édification l'a fait surgir du terreau et du soleil antiques. Il l'a simplement imaginé pour rappeler aux femmes qu'« elles sont sur terre pour dire aux hommes qu'ils sont beaux. Et celles qui doivent le plus dire aux hommes qu'ils sont beaux ce sont les plus belles. Et ce sont celles-là d'ailleurs qui le disent. » Cette petite œuvre n'est qu'une bluette, un divertissement, mais d'un comique franc et d'un charme frais. Elle a paru en librairie en même temps qu'elle était mise en scène à l'Athénée. Sa lecture enchante, mais l'interprétation qu'a su lui assurer Louis Jouvet lui confère au surplus cette auréole que le même théâtre avait déjà donnée à *la Guerre de Troie n'aura pas lieu*, à *Amphitryon*, à *Electre*... Pour les spectateurs désormais Agnès n'aura plus d'autre visage que celui de Dominique Blanchard qui vit dans notre souvenir parmi la ravissante théorie où figuraient déjà Valentine Teissier, Lucienne Bogaert, Madeleine Ozeray et Renée Devillers. Quant au rôle d'animateur et d'acteur de Louis Jouvet, il est inutile d'y insister : chacun sait tout ce qu'il lui doit.

Inutile d'affirmer qu'Alexandre Arnoux est un poète lui-même. D'une autre famille que Giraudoux, mais alliée à la sienne. Sans être autant attiré par l'alliance cocasse des mots, par le chatoiement impressionniste de la phrase, il n'est pas moins artiste, mais plus constructeur : les termes sous sa plume ne prennent pas une valeur nouvelle, ils retrouvent celle qu'ils avaient perdue. Les arabesques qui vont rejoindre les nuages dans l'azur ne lui sont pas aussi chères qu'une précision un peu somptueuse d'accord avec le sens de la forêt ou la vérité psychologique. Aussi ces qualités un peu formelles et sentimentales se retrouvent-elles aisément dans

l'Amour des trois oranges qu'il vient de faire jouer au Théâtre Montparnasse. Cette pièce constitue avant tout un album d'images gracieuses et mélancoliques qui nous reflètent l'existence de Carlo Gozzi, auteur vénitien, rival de gloire des Goldoni et des Chiari. Cette vie d'auteur fêté ne fut pas exempte des tristesses qui assaillent pour l'ordinaire tous les hommes. Elle est retracée devant nous en quelques scènes choisies où Alexandre Arnoux, en une prose musicale a évoqué, en même temps que l'existence de son héros, la hantise du théâtre et, à la cantonade, l'atmosphère de plaisir, d'arbitraire et de caprice de Venise au XVIIIe siècle. Cet album coloré, M. Gaston Baty, cela n'est pas pour nous surprendre, s'est surpassé en en faisant chatoyer chacune des gravures dans la lumière qui lui convenait le mieux, dans un halo constamment magique. Ainsi goûte-t-on le double plaisir d'un spectacle extrêmement joli et divertissant et d'une œuvre littéraire d'une haute tenue.

Mais à côté du théâtre aux chandelles, je n'aurai garde d'oublier aujourd'hui celui où le lecteur avisé, chez lui, dans un fauteuil, est assuré de prendre du plaisir. Il s'agit de Marivaux ; les bonnes éditions en ont toujours été extrêmement rares. Aussi convient-il de féliciter *les Editions Nationales* d'avoir inauguré une collection d'auteurs classiques publiée sous la direction littéraire de René Groos par un élégant *Théâtre complet de Marivaux.* Les éditeurs, pour présenter leurs deux volumes, ont eu la bonne pensée d'emprunter à l'exquis Jean Giraudoux le texte qu'on avait lu sur la scène de la Comédie Française, le 4 février 1943, au cours de la soirée commémorant le 255e anniversaire de la naissance de l'écrivain. Pour le texte des pièces il a été établi et annoté par MM. Jean Fournier et Maurice Bastide. Cette édition n'est pas seulement bonne et complète, elle est agréablement présentée et illustrée. Les avis peuvent être partagés sur la candeur ou la cruauté de cette œuvre, sur la noblesse et la générosité des sentiments qu'elle exprime ou sur leur rouerie et leur fréquente bassesse, du moins personne ne conteste l'intérêt d'un théâtre qui sait à la fois être un miroir fidèle de son époque et peindre avec finesse et précision les plus subtiles détours du cœur.

F. S.

?° 722. - 7-47 *Le Gérant* : B. GRISARD.

Librairie *Le Divan*. Paris, éditeur.

Imp. par l'Imp. Alençonnaise, pl. Poulet-Malassis, Alençon (Orne)
Depôt légal, 1947, 3e trim. — No d'ordre : 726



VERS RETROUVÉS

I

Et si me plaît ton cœur : la nacre nuancée
N'est moins changeante à voir ni moins dure que lui !
Telle aux mains d'un enfant l'eau qui s'échappe et luit
Ton amour variable échappe à ma pensée...

II

Karahissar, hanté d'un éternel mirage,
Je ne le verrai plus. — Et vous, pavots, dormez
Les miroirs sont voilés et dorment à jamais,
Les sorts jetés en vain qu'a vaincus mon courage.

III

Château de l'opium, Karahissar, les songes
T'éventant chaque nuit de leur plumage d'or
Sauront-ils réveiller dans ce cœur qui s'endort
La troupe aux chants subtils de mes jeunes mensonges ?

IV

Les fleurs tombent, Badoure, et le fruit se corrompt,
Bientôt se fanera le printemps sur ta joue !
Ah ! laisse que ma main sous ton linge se joue
Et quand brille ta chair ne tourne pas le front.

V

Ce lumignon qui nous enfume et qui rougeoie,
Ainsi se meurt l'amour, Madame, et toute joie !

VI

Tu m'as dit : « Ne me parlez point
Du temps irrévocable,
De mort, de remords : ça m'accable,
Je ne suis pas à point.

Mais qu'importe sur l'asphodèle
Demain s'il faut poser
Mon pied nu, si votre baiser
M'est aujourd'hui fidèle !

VII

Reverrai-je, Paris, ton couchant rouge et noir
Où l'Abbaye bleuit sous le jour qui s'élève
Et tes murs aveuglés, Sainte-Geneviève
Que hantent le silence et les tardifs espoirs...

VIII

Pour un sein qui battait tout bas
A de secrètes causes,
J'ai le cœur ivre encor de roses
Qui ne faneront pas.

IX

D'un cœur jadis brûlant tu n'auras que la cendre,
Dans ton royaume, ô Mort, je suis prêt à descendre.

Paul-Jean Toulet.



TRANSPOSITION ET SUGGESTION

EST-IL un seul roman de valeur qui ne transpose, dans le monde imaginaire, les événements, les sentiments, les idées que son auteur a connus et vécus dans le monde réel, ou tout au moins souhaités, rêvés, voulus comme une revanche sur son propre destin ? L'exemple de Stendhal est typique, à ce point que nous le reconnaissons dans ses héroïnes aussi bien que dans ses héros. Il a confié à celles-là, dans la grâce des gestes et des paroles, ce qu'il y avait en lui de féminin, de sensible et de tendre ; il les a même dotées de son énergie dans la chasse au bonheur : ainsi Mathilde de la Môle ou la Sanseverina. Héros ou héroïnes, d'ailleurs, il a donné à tous son amour des hauts lieux, des bocages et des eaux, son goût de la solitude et des conversations amicales, son expérience de la musique et de la rêverie et le reflet perpétuel de ses belles amours contrariées. Mais, chez Balzac même, ce créateur de personnages si divers et parfois si opposés, on ne rechercherait pas vainement, à travers sa *Comédie Humaine*, ses propres luttes, espoirs, désirs, idées, condensés, multipliés, réalisés avec une puissance hallucinatoire.

Le dernier roman de M. Albert Camus, *La Peste* (1), non seulement n'échappe pas à cette loi — que nous retrouverions aussi bien chez Dostoïevski, chez Tolstoï, Cervantès ou Kafka — mais encore l'affirme résolument dès son épigraphe, empruntée à l'un de ces illustres aînés, et non le moindre, Daniel de Foë :

« Il est aussi raisonnable de représenter une espèce d'emprisonnement par une autre que de représenter n'importe quelle chose qui existe réellement par quelque chose qui n'existe pas. »

Ainsi l'art du roman ne diffère-t-il pas tellement de l'art poétique, et j'entends du plus raffiné, celui qu'expose l'*Après-midi d'un faune* ou *Aurore*. Quand Mallarmé, par exemple, fait dire au héros de son poème :

...Mais bast ! arcane tel élut pour confident
Le jonc vaste et jumeau dont sous l'azur on joue :
Qui, détournant à soi le trouble de la joue,
Rêve, dans un solo long, que nous amusions
La beauté d'alentour par des confusions
Fausses entre elle-même et notre chant crédule ;
Et de faire, aussi haut que l'amour se module,
Évanouir, du songe ordinaire de dos
Ou de flanc pur suivis avec mes regards clos,
Une sonore, vaine et monotone ligne...

Quand Valéry, au seuil de son ode si pleine et si joyeuse, *Aurore*, lance la belle invocation :

Salut ! encore endormies,
A vos sourires jumeaux,
Similitudes amies
Qui brillez parmi les mots !

et quand il les voit, ces similitudes, tour à tour, femmes, araignées, raisins, corbeille de fruits et de feuilles, invisible bassin transparent, il ne fait que noter les transpositions successives où pourra se

(1) Un vol. Gallimard.

jouer la poésie pure, comme son grand aîné a trouvé, pour le rêve du faune, la plus immatérielle, celle de la musique.

Ces images heureuses sont bien loin de celles que nous propose avec obstination M. Albert Camus. Et, cependant, sous la sécheresse de la prose la plus nue, d'une prose que l'on dirait stendhalienne (si n'y manquait, précisément, du moins au début, le frémissement secret d'intense poésie où se trouvent constamment Julien, Lucien ou Fabrice), sous la forme du constat le plus dépouillé, la transposition choisie par l'auteur nous impose une suggestion qui va jusqu'à l'envoûtement, nous étouffe peu à peu dans un « univers concentrationnaire » qui n'est pas différent de celui que nous avons tous connu de 1940 à 1944.

Le livre s'ouvre sur une description d'Oran qui n'est certes pas flatteuse : malgré son cadre admirable, la ville la plus quelconque d'hommes d'affaires qui tournent le dos à la mer, où le printemps ne se fait sentir que par les fleurs qu'y apportent de petits marchands, où l'été caniculaire ferme tous les volets, où seul l'hiver amène de beaux jours.

« ...Un malade, dit Albert Camus, s'y trouve bien seul. Qu'on pense alors à celui qui va mourir, pris au piège derrière des centaines de murs crépitants de chaleur, pendant qu'à la même minute, toute une population, au téléphone ou dans les cafés, parle de traités, de connaissements et d'escompte. On comprendra ce qu'il peut y avoir d'inconfortable dans la mort, même moderne, lorsqu'elle survient ainsi dans un lieu sec. »

Ces lignes, si nues, si dures, créent l'atmosphère de tout le récit.

Du 16 au 28 avril 194... des rats viennent mourir en plein jour, bavant le sang, de plus en plus nombreux, pour atteindre le 28, selon l'agence Ransdoc le chiffre insoupçonnable de 8.000. Le lendemain, quelques-uns à peine. Mais, le lendemain, précisément, le Dr Rieux trouve son concierge malade,

ramené, titubant, à son domicile, par un jésuite estimé de tous, le Père Paneloux. De durs ganglions lui sont venus, au cou, aux aisselles, aux aines et le 30, il meurt dans l'ambulance qui le conduit à l'hôpital. Il pèse sur la ville une chaleur humide, Le cas du concierge ne reste malheureusement pas unique. Il en survient une dizaine d'autres, dont la plupart mortels. Cette fièvre étrange ne s'arrête pas là, tant et si bien qu'un vieux médecin de la ville, Castel, vient trouver son confrère :

— Naturellement, lui dit-il, vous savez ce que c'est, Rieux ?

— J'attends le résultat des analyses.

— Moi, je le sais. Et je n'ai pas besoin d'analyses. J'ai fait une partie de ma carrière en Chine, et j'ai vu quelques cas à Paris, il y a une vingtaine d'années. Seulement on n'a pas osé leur donner un nom, sur le moment.

Alors, Rieux :

— Oui, Castel, c'est à peine croyable. Mais il semble bien que ce soit la peste.

Voilà le nom lâché... « puisqu il faut l'appeler par son nom ». *A peste, fame et bello, libera nos, Domine*, chantent les antiques litanies des saints, et il n'est pas étonnant que M. Albert Camus ait pris un substantif pour l'autre. De là, nous allons assister au véritable emprisonnement de toute une cité, où les relations extérieures et intérieures seront aussi difficiles que celles à nous imposées par les deux zones, au moment le plus dur de l'occupation allemande. Comment des êtres qui s'aiment peuvent accepter peu à peu leur séparation, comment naissent la surprise, la peur, les prières intéressées, le discours plus juif que chrétien du Père Paneloux, et puis l'accablement sous le mal, et enfin les bonnes volontés qui se manifestent pour lutter contre lui, sans éclat, clandestinement, bureaucratiquement pourrait-on dire, mais non sans de faibles efficacités, les tentatives d'évasion, tout cela se trouve peint, décrit, avec une minutie calculée. Le rapprochement est saisissant,

encore qu'il ne soit jamais exprimé (1). Ce dur rapport qui n'épargne pas le narrateur lui-même, le Dr Rieux, puisque sa femme meurt de tuberculose, dans un sanatorium éloigné, huit jours avant la Libération, c'est-à-dire la réouverture de la ville, ce rapport strict comme un procès-verbal, voici que cependant il s'éclaire peu à peu d'une secrète et virile tendresse. L'auteur et tous ses héros, à l'exception de l'étrange Père Paneloux et d'un ou deux comparses, apparaissent nettement comme incroyants. Et, cependant, il y a, chez ses préférés, un amour du prochain, égal à celui qu'exalte l'Évangile. Celui qui le montre le plus semble d'abord une espèce de M. Teste, occupé à noter les gestes les plus insignifiants de la marionnette humaine. On se dit que celui-là ne sera guère touché par la maladie et la mort de ses semblables. Et, pourtant, c'est lui, Tarrou, qui propose le premier au Dr Rieux de créer des équipes de volontaires où il s'inscrit le premier. Au médecin qui lui demande ce qui le pousse à s'occuper de la peste, il répond : « La compréhension ». Cette forme intellectuelle de l'amour, comprendre les autres, se représenter leurs souffrances et les moyens d'y pallier, suffit-elle à susciter la plus grande preuve du dévouement, qui est de donner sa vie pour ceux que l'on aime ? Tarrou, dans un second entretien, plus intime, qu'il a avec Rieux, lui découvre une autre racine, plus émotive, de l'esprit de sacrifice qui l'anime : après avoir entendu, à 17 ans, son père, avocat général, requérir la peine de mort contre un accusé, Tarrou s'est trouvé tellement révolté à la pensée de cet

(1) A peine trouve-t-on (p. 210) une comparaison avec la guerre : « ...Si on leur annonçait un résultat (à ceux qui luttaient contre le fléau), ils faisaient mine de s'y intéresser, mais ils l'accueillaient en fait avec cette indifférence distraite qu'on imagine aux combattants des grandes guerres, épuisés de travaux, appliqués seulement à ne pas défaillir dans leur devoir quotidien et n'espérant plus ni l'opération décisive, ni le jour de l'armistice. »

assassinat légalisé qu'il a choisi une fois pour toutes de se tenir toujours du côté des victimes. Il a refusé à jamais d'être un meurtrier, pour quelque cause que ce fût. Il a cherché la paix, et il a vu clairement le seul moyen d'y arriver : la sympathie.

— En somme, dit Tarrou avec simplicité, ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment on devient un saint.

— Mais vous ne croyez pas en Dieu.

— Justement. Peut-on être un saint sans Dieu, c'est le seul problème concret que je connaisse aujourd'hui.

Il faut songer à la grande parole de saint Jean l'Évangéliste : « Comment aimera-t-il Dieu qu'il ne voit pas, celui qui n'aime pas son frère qu'il voit ? » La grande difficulté d'Albert Camus semble d'admettre les réalités invisibles. à quoi, au contraire, le Charles Morgan de *Sparkenbroke* est si sensible et que Marcel Proust, dans certaines des plus belles pages d'*A la recherche du temps perdu*, reconnaît possibles et même probables. Toute la doctrine de Jésus, elle, met l'essentiel dans l'au-delà. Sans rien nier des souffrances de ce monde, elle n'y rencontre aucun point de comparaison avec les joies éternelles. Baudelaire l'a bien senti et exprimé dans le sublime finale de *Bénédiction*. Tout se passe, comme si le prince de ce monde avait licence de répandre ici-bas le péché et la douleur et la mort. Mais après c'est comme si cela n'avait pas été, sinon pour multiplier l'allégresse infinie des élus. Dante a symbolisé admirablement cela, en plaçant à la limite du Purgatoire les eaux du Lethé, les eaux de l'Eunoé. Mistral chante : « Le grand mot que l'homme oublie, le voici : La mort est la vie ». Pour cette raison, tel passage du second discours du Père Paneloux (p. 246) restera incompréhensible, quoi qu'il en dise, à un cœur vraiment chrétien, et lui paraîtra franchement hérétique. Albert Camus le devine d'ailleurs, qui ajoute aussitôt : « Rieux eut à peine le temps de penser que le Père côtoyait l'hérésie... »

Pour le reste, pour ce qui concerne l'amour du prochain, la pitié envers les hommes, le don du pain et de l'eau, la visite des prisonniers, l'habillement de ceux qui sont nus, tout ce en quoi le Christ fait résider son amour, même à l'égard de ceux qui l'ignorent, il est certain que Tarrou ne diffère en rien du chrétien le plus authentique, je veux dire du saint.

Le « seul problème concret » qu'il se pose paraît donc résolu par sa vie et par sa mort, du côté de l'homme et même du côté de Dieu. Tarrou, qui n'a aucun souci de son propre salut, se trouve incontestablement sauvé (aux yeux d'un croyant), parce qu'il a perdu sa vie pour ceux qu'il aime.

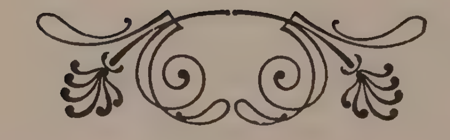
Je suis loin d'avoir épuisé tous les problèmes que pose Albert Camus, encore plus toute la riche substance de son récit. Le frémissement secret d'intense poésie que nous lui déniions au début de ces lignes, il affleure, il s'épand à la fin avec un bruit de source : « La délivrance qui approchait avait un visage mêlé de rires et de larmes. » Et encore : « ...La ville entière s'ébranlait, quittait ces lieux clos, sombres et immobiles, où elle avait jeté ses racines de pierre, et se mettait enfin en marche avec son chargement de survivants. » Et encore : « Pour eux tous, la vraie patrie se trouvait au delà des murs de cette ville étouffée. Elle était dans ces broussailles odorantes sur les collines, dans la mer, les pays libres et le poids de l'amour. Et c'était vers elle, c'était vers le bonheur qu'ils voulaient revenir, se détournant du reste avec dégoût. » Les sentiments de Tarrou et du Dr Rieux trouvent des accents aussi pudiques et aussi forts. L'atmosphère de la Libération, de toute libération se trouve ainsi suggérée, dans la transposition qu'a voulue Albert Camus. Et il n'est pas jusqu'aux dernières lignes de son roman qui, en rappelant qu'ici-bas « l'allégresse est toujours menacée » et que le bacille de la peste — ou de la guerre — attend patiemment de se réveiller, ne donnent tout son sens à sa chronique :

cet appel à « tous les hommes qui, ne pouvant être ces saints et refusant d'admettre les fléaux, s'efforcent cependant d'être des médecins ». Ainsi, un grand écrivain, tout irréligieux qu'il soit, donne à son œuvre un tel poids d'humanité qu'il n'est pas un cœur attentif qui n'y puisse trouver le verre d'eau dont il a besoin.

Jean SOULAIROL.

P.-S. — Ces lignes étaient écrites quand nous avons appris l'épidémie de choléra en Égypte : dans les récits des journaux, on rencontre plus d'un point de contact avec le roman de Camus. Ainsi, un narrateur ou un poète se trouve anticiper sur l'événement.

J. S.





EN MARGE DE « L'ALTANA »

A Henri de Régnier.

J'AI passé tout le jour avec vous à Venise...
Les autres souvenirs sont une cendre grise,
Mais les vénitiens sont roses et dorés.
Je suis seul. Cependant, de vos livres fermés
Monte le peuple doux et têtu des fantômes.
Vous parlez (au début, je crois, du second tome)
Du palais Vendramin que charment les Esprits :
Le pavillon aixois duquel je vous écris,
Comme le Vendramin, est hanté par vos spectres...
Pareil au *voyageur* nageant *vers son Électre*
Dans le flot d'un passé très cher je me sens pris.

... Le canal est étroit ; le mur blond du logis
Est séparé de l'eau par un quai sans bordure.
L'odeur des salami, celle de la friture
Combattent bassement l'odeur qui vient des fruits
Que transporte un chaland qu'un beau garçon conduit.
Des semelles de bois résonnent sur les dalles ;
On voit deux talons nus briller dans des sandales
Lorsqu'une enfant gravit les cinq marches du pont...
J'entends encor le bruit dur et grinçant que font,
Lorsque nous y tournons nos deux clefs, les serrures.
Nos logeuses (trois sœurs) avaient l'oreille dure :
Nous pouvions rentrer tard sans gêner leur sommeil.
Je pense que l'endroit est demeuré pareil,
Et que la même vieille et maussade tenture
Tapisse le logis ; les choses laides durent.

Les reproductions de quelques bons tableaux
Cachaient tant bien que mal ce papier Des lambeaux
De lampas dédoré masquaient les fausses portes...
Dans les jardins Eaden, que de roses sont mortes
Depuis que nous allions y cueillir des bouquets !
Ce sont elles, ces fleurs vivantes, qui paraient
Mieux que tout bric-à-brac et mieux que toute image
Ces chambres sans rideaux, sans tapis, sans chauffage,
Où nous fûmes, jadis, si pleinement heureux !

Je demande ce soir au plus léger des Dieux,
A celui qui permet de partir en voyage,
De nous laisser, avant que nous ayons pris l'âge
Où l'on reste chez soi entre l'âtre et le lit,
Retourner tous les deux dans ce très cher logis,
Sur la *Fondamenta Venier*, au mois d'octobre.
C'est le mois où Venise, à la fois riche et sobre,
Est comme un beau fruit clos, qui distille son sang.
On n'entend plus parler anglais et allemand ;
Burckhardt et Baedeker, Ruskin et Monsieur Taine
Ont servi à boucher les coins des malles pleines :
Ils sont partis, avec les touristes fourbus.
Dans l'air atténué palpite un or diffus.
Une amicale paix enrobe les façades.
Sur la Place Saint-Marc, les festons des arcades
Ouvrent leurs promenoirs au natif rassuré.
On peut sans se hâter dîner au Vapore :
Le patron a gardé pour nous des truffes blanches...
Tendez-moi, cher Ami, votre verre. Je penche
Adroitement la balançoire où le Chianti
Dans son fiasque habillé de maïs, rebondi,
Est comme un roi qui dort dans son beau manteau rouge.

Le voici réveillé... Ah ! voyez comme il bouge,
Comme il scintille et rit, ce bon vin complaisant !

Où pourrons-nous aller tout à l'heure en sortant ?
Hélas ! Zago n'est plus, et Benini repose...
Ils aimaient Goldoni... Ce soir, je vous propose

D'aller tout bonnement causer « sous le Chinois »,
Au *Caffè Florian*... Il aimait autrefois
Que nous fissions monter l'âme de nos cigares
Vers sa panse sphérique et vers sa face hilare.
Un soir, il nous a dit qu'il a connu Gautier ;
Un autre soir, Musset, qui froissait son laurier
Et voulait tromper George avec la bouquetière...
Dans l'avenir, un jour, mais d'une autre manière,
Dans une autre fumée et dans un autre encens,
Il parlera de vous à nos petits-enfants.

1927.

Jean-Louis VAUDOYER.





EN VRAC

Méfions-nous des phénomènes ! Le Petit Chaperon Rouge a été victime moins de sa désobéissance que de sa malchance d'avoir rencontré un loup doué de la parole.

*

— Ne maudis pas Dieu parce que ta pomme a un ver : celle d'Ève avait bien un serpent !

*

— Manque de confiance en la médecine ! Près de chaque hôpital il y a des agences de pompes funèbres, jamais d'agences de voyages.

*

— Les amateurs de truffes comprennent quelques gourmets et beaucoup de cochons.

*

— Pour y inscrire ton nom, après ta mort, il n'est plus de temples de la Gloire ; mais tu cours la chance d'une station de métro.

*

— « Grande vertu fait moins que petit pied », songeait Cendrillon au lendemain de son mariage.

*

— Dangereuse inutilité du pompier trop sensible qui n'arrose l'incendie que de ses larmes.

*

— Celui qui cherche midi à quatorze heures, c'est peut-être qu'il n'a pas déjeuné.

*

— A l'ouverture du tombeau de Lazare, il sortit d'abord une bouffée de puanteur, qui mit en fuite tous les incrédules, les pessimistes et les égoïstes ; car il fallait beaucoup de foi, d'espérance et de charité pour respirer ça en attendant un improbable miracle.

*

— Dissociation des paroles et des actes : on plaint les vieilles filles, mais on ne tolère pas la polygamie.

*

— On pleure toujours en naissant, mais en mourant l'on peut sourire.

*

— L'émulation, c'est de l'envie à dose homéopathique.

*

— Qui chante faux aime mieux chanter en chœur !

*

— Naître grand voyageur, c'est trop tard ou trop tôt : la terre est maintenant trop petite et le ciel est encore trop vaste.

*

— Grasse matinée fait souvent maigre soirée.

*

— Avant de célébrer l'énergie d'un rameur parce qu'il va vite, regarde le sens du courant.

*

— La Liberté inspire aux Français un si violent désir que, dès qu'ils la rencontrent, ils la violent !

*

— De ceux qui chantent en travaillant, combien sont capables de travailler en chantant ?

*

— Pluie d'injures n'a jamais mouillé personne !

*

— Qui dit « Il faut rester jeune », c'est qu'il se sent vieux.

*

— Que de cocus se prennent pour des taureaux.

*

— Si tu étais remarquable, tu ne chercherais pas à te faire remarquer.

*

— Heureusement que la perfection n'existe pas en ce monde ! Cela évite au plus grand nombre d'être parfaitement sot.

*

— Pauvre coq gaulois ! tout le monde en espère des œufs !

*

— Cambronne « bien élevé », la gloire lui échappait!

A.-R. Salmon-Malebranche.





AUTOMNE

AUTOMNE !... Des beaux jours le cortège s'achève.
L'âme de la forêt s'éloigne en gémissant.
Je regarde mourir les visages du rêve,
Et le froid des hivers est déjà dans mon sang.

Une dernière fois, pourtant, je me recueille
Et sonde les tombeaux sans nom de mon espoir.
Mes vœux les plus fervents ont fui comme la feuille.
La tristesse a tressé sur moi son bandeau noir.

A d'autres la douceur des lauriers et la palme :
A moi le sac de cendre et le destin obscur.
Mais, avant de partir, je veux d'une main calme,
Tracer demain les trois sentences sur le mur.

Malgré la triste éternité des maux du monde,
Je te contemple encor, chère Saison de deuil,
Automne, rouge Automne à la treille féconde,
Toi dont la pompe insulte à mon défunt orgueil.

Car je m'en vais dans les ruines de moi-même,
En songeant qu'en ces lieux rien ne s'est accompli.
Je vais m'ensevelir dans une nuit suprême,
Tout recouvert des sombres lierres de l'oubli.

Tandis que toi tu vis et luis dans la mémoire,
Ta vibrante splendeur viendra briller encor,
O bel Automne, ô Toi qui t'en vas dans ta gloire,
Sous ton manteau de pourpre et ta couronne d'or.

Nicolas Beauduin.

(*Tombeau pour des Ombres*)
1943-47.

13 ★





LA LÉGION D'HONNEUR DE CHÉRUBIN BEYLE

I

Lors de son voyage à Grenoble, les 17, 18, 19 octobre 1814, le Comte d'Artois décora 23 personnes de la Légion d'honneur.

J.-J. Champollion-Figeac, très au courant des dessous de la politique locale, nous apprend que le Préfet Fourier présenta successivement au choix de *Monsieur*, trois listes, que ce prince raya de sa main douze noms et en ajouta deux autres. « Dans les noms effacés se trouvèrent ceux de quelques fonctionnaires que leurs services auraient dû protéger ; on effaça aussi le nom de plusieurs émigrés rentrés sous l'empire, et qui n'avaient pas encore mérité en 1814, la récompense qu'ils obtinrent en 1815 et 1816, non pas pour avoir marché contre Bonaparte, mais pour la violence de leur concours aux brutales réactions qui suivirent les Cent Jours (1). »

(1) J.-J. Champollion-Figeac : *Fourier et Napoléon*. 1 vol., 1844 p. 38 et 39).

Finalement, on se mit d'accord sur 23 noms et les bureaux dressèrent un « état des personnes à qui son Altesse royale le comte d'Artois a accordé la Légion d'honneur » (1). Les voici avec leur numéro d'ordre :

1° Louis Royer, président du conseil général du département. — 2° Darbon, secrétaire du conseil général du département. — 3° De Besson, ancien magistrat, conseiller de préfecture. — 4° Beaufort (Joseph), secrétaire général de la préfecture. — 5° Gappey, sous-préfet de la Tour du Pin. — 6° Rolland, sous-préfet de Saint-Marcellin. — 7° Augustin Perier, président du conseil d'arrondissement, membre du conseil municipal. — 8° Beyle, adjoint au maire de la ville de Grenoble. — 9° Pasquier (Joseph), conseiller municipal de Grenoble et conseiller général. — 10° Bernard, avocat, conseiller municipal de Grenoble. — 11° De Montal, commandant la Garde nationale. — 12° Lavaudan, commandant en second la Garde nationale. — 13° Perier (Alphonse), capitaine d'une Cie des Chasseurs de la Garde nationale. — 14° Favier, capitaine d'une Cie de la Garde nationale. — 15° Hélie, capitaine d'une Cie de la Garde nationale. — 16° De Miribel, lieutenant de la Cie des Gardes à cheval de Grenoble. — 17° Blanc, sous-lieutenant de la Cie des Gardes à cheval de Grenoble. — 18° Le Pasquier, chef de division à la Préfecture. — 19° Chabert, ancien professeur de mathématiques. — 20° Bret, professeur de mathématiques transcendantes. — 21° De Chanay, ancien magistrat. — 22° De Bussevent, maire de la Côte-Saint-André. — 23° de Rosières, maire de Bourgoin.

En tête, cet état porte cette mention marginale : « Original porté par le Préfet à son Altesse Royale. » Avec à la fin, cette note explicative : « Le présent état contient 20 noms inscrits sur les nos 1, 2, 3..., 21, 22 qui sont portés dans le présent état à la liste

(1) Arch. départementales. S. 4-M6, no 18.

originale présentée par le préfet et arrêtée par son Altesse Royale laquelle liste demeure déposée aux archives de la Préfecture. — Les personnes inscrites sous les nos 11, 12, 23, ne sont point portées sur la liste originale, comme il est indiqué dans la note suivante. » — Certifié véritable en la préfecture.

Grenoble le 1er novembre 1814.
Le Préfet du département de l'Isère.

Ces explications peu claires, signifient qu'au dernier moment il y eut, dans la liste des décorés, des changements pour les nos 11, 12, 23 et que les noms de MM. de Montal, Lavaudan et de Rosières, ne sont point sur la liste originale approuvée par *Monsieur*.

Quant à Chérubin Beyle, il figure bien sur l'état original des décorés par le Prince. C'est un premier point acquis. Mais ce n'est point l'important. Une décoration doit être publiée au *Journal Officiel*. Cette publication lui donne toute sa valeur et lui confère la dignité d'un acte public. Or, cette formalité essentielle n'a pas été accomplie dans le cas de Chérubin Beyle. Prenez la collection du *Moniteur officiel* et vous constaterez que cette feuille a omis de publier la liste des décorés par le Comte d'Artois, lors de son voyage à Grenoble en octobre 1814, alors qu'elle n'a pas manqué de faire paraître les listes de décorés dans les autres départements à l'occasion de la visite des princes royaux.

Cette omission a-t-elle été volontaire ou involontaire ? Nous ne le savons, mais comme elle s'est produite, la question qu'elle pose est la suivante : le fait, pour les décorés dauphinois du 19 octobre 1814, de figurer sur la liste originale arrêtée par *Monsieur* et certifiée par M. le Préfet, est-il suffisant à lui seul pour leur constituer un titre régulier de promotion dans la Légion d'honneur ? Oui, répondit Fourier après plus d'un mois de réflexion. Cependant, nous n'avons pas pu encore découvrir un document

nous permettant de connaître les motifs juridiques de sa décision. Dans une petite ville comme Grenoble où l'*invidia* poussait à la contestation des rangs et où les légionnaires, régulièrement promus, étaient nombreux, les décorés du 19 octobre 1814 ne devaient se sentir complètement à l'aise qu'aux réceptions de M. le Préfet Fourier.

Quant à Chérubin Beyle, il considéra comme indiscutable la jurisprudence Fourier et affecta, dans les actes de sa fonction ou de sa profession, de mentionner qu'il était chevalier de la Légion d'honneur. Sans doute, mais il dut conserver quelque rancune de sa promotion irrégulière à l'égard du parti vert comme allait le prouver son attitude administrative, en mai 1816.

*
* *

Que pensa pour sa part, Henri Beyle, de la validité de la promotion de son père, lui qui attachait tant d'importance à cette croix ?

Dans une requête qu'il adressa de Grenoble à M. le duc de Feltre, ministre de la Guerre, le 26 avril 1817, Stendhal s'en tire par un distinguo qui ne manque point d'astuce. Il dira au ministre : « Mon père a été nommé par le Roi premier adjoint au maire de Grenoble. » Il aurait dû ajouter : « et fait chevalier de la Légion d'honneur » si la promotion de Chérubin Beyle avait paru au *Moniteur*. Comme ce n'était pas le cas, notre ancien Auditeur au Conseil d'État, se borna à cette phrase : « Son Altesse Royale Monseigneur le Comte d'Artois a daigné lui accorder la croix de la Légion d'honneur. » Cette formule courtisanesque respectait la vérité tout en la voilant d'une façon astucieuse. Ne laisse-t-elle pas croire, en effet, que, par une faveur spéciale, Chérubin Beyle a été décoré par *Monsieur*, chef du « parti vert » avec lequel le Ministre de la Guerre était en coquetterie ?

François VERMALE.

II

« Comment, Madame, on prétend tout communément à Milan, que les honneurs pleuvent dans la famille et vous restez dans un honteux silence ! »

Ainsi commence Stendhal écrivant à sa sœur le 14 novembre 1814 (1). Cette pluie d'honneurs est à peine une exagération, car si la Restauration faisait le malheur du fils, le père n'avait pas à s'en plaindre. Dès le retour des Bourbons, en effet, une ordonnance royale l'avait nommé, c'est-à-dire, en fait, maintenu au poste d'adjoint au maire de Grenoble. Quelques semaines plus tard, le Ministre de la Guerre lui avait conféré l'Ordre du Lys. Enfin — et c'est certainement à cette dernière faveur que Stendhal fait plus particulièrement allusion — le Comte d'Artois au cours de son voyage dans l'Isère, avait, le 19 octobre, remis à Chérubin Beyle la Croix de la Légion d'honneur. Le *Moniteur* n'en fait pas mention (2), mais l'on ne saurait s'en étonner, un très grand nombre de décorations tant à cette époque que beaucoup plus tard n'y ayant jamais figuré. Celle de Stendhal lui-même, en 1835, n'y figurera pas plus.

Chérubin Beyle ne paraît guère s'être hâté de réclamer son brevet de Chevalier. Il n'avait entre les mains, outre sa croix, qu'une lettre d'avis signée le jour même par le duc de Maillé, premier gentilhomme de la Chambre, lequel accompagnait Monsieur. Cette lettre s'égara plus tard dans les bureaux de la Préfecture. C'est seulement par une ordonnance du 7 janvier 1817 que fut régularisé le geste du Comte

---

(1) L'indolente Pauline laissa probablement la question sans réponse, car son frère lui demande encore le 3 décembre : « Le Jésuite a-t-il eu la croix ? »

(2) Le futur maréchal de Castellane note dans son *Journal*, le 23 octobre : « Monsieur et M. le duc de Berry, dans leur tournée en France, donnent tant de croix de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, qu'on n'ose plus les mettre dans le *Moniteur*. »

d'Artois, mais en entérinant l'initiative de son frère, le Roi précisait que le nouveau légionnaire prendrait rang du 19 octobre 1814, comme il convenait.

Chérubin dut alors fournir à la Grande Chancellerie quelques papiers, et l'on trouve notamment dans son dossier (1) un « procès-verbal d'individualité » dressé le 7 juillet 1817 par Alexandre Bernon de Saint-Maurice, adjoint au maire de Grenoble, en présence de Savoye-Rollin, député et de Royer-Deloche, président honoraire à la Cour Royale. Il constate l'identité de Chérubin-Joseph Beyle avec l'homme fait chevalier de la Légion d'honneur en 1814.

Chérubin fournit, en outre, un état de ses services daté du même jour. Il y mentionne les titres suivants :

Membre du Collège électoral de l'Isère en vertu du Senatus-consulte du 16 thermidor X.

Adjoint au maire de Grenoble par décret du 18 ventose XII, « réélu » (*sic*) par décret du 25 mars 1813, puis par une ordonnance de 1814.

Membre de la Commission administrative de l'hôpital civil et militaire de Grenoble par décret du 27 germinal XIII, « réélu » le 27 avril 1813.

Membre de la Commission consultative du projet de code rural, nommé pour l'Isère en 1808.

Membre du Bureau de bienfaisance de Grenoble depuis le 23 novembre 1809.

Décoré de l'Ordre du Lys par arrêté du 15 juillet 1814 du Ministre Secrétaire d'État à la Guerre, etc..., etc...

Il manque au dossier le procès-verbal d'investiture et de prestation de serment lequel, pour la bonne règle, aurait dû être signé par le Comte d'Artois lui-même à la date de la remise.

Quand enfin, le brevet de Chérubin Beyle fut

---

(1) Que M. Torre, secrétaire général à la Grande Chancellerie, soit ici remercié de son accueil et de ses aimables sollicitudes.

signé à Paris, le 12 novembre 1819, le titulaire était mort depuis plus de cinq mois !

On peut sans s'aventurer outre mesure, tirer une conclusion de la date à laquelle fut signée l'ordonnance homologuant la croix de Chérubin. Le 7 janvier 1817, il y avait huit mois à peine que s'était déroulée à Grenoble la tragique affaire Didier. On sait que Chérubin Beyle avait donné sa démission d'adjoint au maire (1) quelques heures avant la marche de Didier sur Grenoble. Et on a voulu voir dans cette coïncidence curieuse, une preuve sinon de la complicité de Chérubin, au moins de celle de son fils. Rien n'est moins sûr, et il ne manque pas de raisons qui nous interdisent de penser avec M. Vermale que Henri Beyle a trempé dans l'aventure, mais y eût-il trempé et son père en eût-il soupçonné quelque chose, on ne voit guère comment ce soupçon aurait pu le déterminer à démissionner. Quoi qu'il en soit, le fait que la croix d'honneur de Chérubin fut régularisée quelques mois plus tard, semble bien montrer que le gouvernement du Roi ne tenait pas cette démission pour suspecte.

Mais que dira M. Vermale de ce brevet de 1819, en retard de quatre ans et, de surcroît, posthume ?

François Michel.



(1) On notera que dans son « État des Services » Chérubin qui mentionne les dates de ses nominations à la mairie de Grenoble, n'indique pas cette démission. Cela tient certainement à ce que l'État des Services est supposé clos à la date de l'investiture, 19 octobre 1814.



HAÏ-KAÏ HORTICOLES

ou

LE PARTERRE CONFIDENTIEL

par

RI-KAR-D'O [1]

Seuil

D'ÉTRANGES paroles
Aux jardins, les soirs d'été,
Fusent des corolles.

Perron

Comprendre les fleurs
C'est aimer leur clair sourire,
C'est boire leurs pleurs.

---

(1) Il ne m'appartient pas de dire ici quel grand artiste du piano fut Ricardo Viñes. Je ne rappellerai que pour moi-même l'ami délicat et plein d'enjouement qu'il savait être. Mais puisque certains

Jardin

Fleur d'exil, le lys,
Pour ses sœurs d'ancien régime
Prie en blanc surplis.

Gente pâquerette
Du mignon troupeau des fleurs
Est brebis discrète.

Ce cher bouton d'or
Prend, trompette en l'air, des mines
De conquistador.

A ton nom, glycine,
Quel naïf et doux Keepsake
L'esprit se dessine !

Ton odeur, jasmin,
De Son corsage à Ses lèvres
Berce un frais chemin.

Le svelte glaïeul,
Dandy des étangs, s'élance
D'un jet, haut, fier, seul.

La chaste aubépine
Fit duègne de sa vertu
Mainte affreuse épine.

---

de ses intimes, et récemment Léon-Paul Fargue, ont dit qu'il « a écrit en français, dans le français le plus pur et le plus pittoresque, des poèmes ingénieux, de jolis vers et parfois des distiques satiriques d'une matière amusante et solide », je veux à mon tour attirer l'attention sur une des faces de ce talent aimable. Ricardo Viñes avait composé des haï-kaï où il ne voulait voir qu'un simple amusement et que nous avions rêvé ensemble d'habiller d'une typographie colorée et chatoyante. C'était au temps où il y avait de belles encres, des papiers précieux, et des rêves... Voici du moins une guirlande de ces petits poèmes.

H. M.

Qu'est-ce, essaim jeunet
De papillon d'or ? — Non, simple
Branche de genêt.

De col copieuse,
« Girafe-la-Fleur » pour nom
T'irait, scabieuse.

Le coquelicot
A la discrète élégance
D'un pur calicot.

Je crois, violette,
Voir ton âme en tels doux yeux
Qu'ombre la voilette.

O myosotis !
Que de songes de jeunesse
Dans ton nom blottis !

Morte fiancée
D'un papillon tropical
Semble la pensée.

Quel charme fluet
Près du pavot, nouveau riche,
A l'exquis bluet !

Nuit d'août. Lune pleine,
Et, sous-bois, rêvant d'amour,
Dame marjolaine.

Air pensif de Sainte
Qui, sur terre songe au ciel,
Garde la jacinthe.

L'humble capucine
Au préau d'un vieux moustier
Dut prendre racine.

La sombre amarante
N'éclot, romanesque fleur,
Qu'en saison mourante.

Le rhododendron
Se rengorge et fait la roue
D'un air fanfaron.

Tout poil, ventre et lippe,
Le bourgmestre de Schiedam
Flaire une tulipe.

Le teint du souci
Dit bien que le pauvre diable
A peu réussi.

A moins d'être archange
Qui ton nom n'écorcherait
Loufoque alkékenge ?

A Sa tempe, œillet,
Du jais de Sa chevelure,
Ton sang s'endeuillait.

Que dire du trèfle ?
Sinon qu'il ne rime, hélas !
Qu'avec le mot nèfle.

Heureux chrysanthème
Dont l'épouse offre à Loti
Un si joli thème.

Au louche exercice
De se faire à soi de l'œil
S'use, en l'eau, Narcisse.

Non. Pas de danger
Que, sans huis-clos, j'interroge
La fleur d'oranger.

Le pois-de-senteur
N'est sans doute qu'un poids plume
Pour l'horticulteur.

La pâle immortelle
Survit, certe, à mainte amour
Qu'on avait cru telle.

Par toi, cyclamen,
Veut la rime que je boucle
Ce long cycle, amen.

Ricardo VIÑES.

Paris, 1921. — Buenos-Aires, 1924.





QUELQUES LETTRES INÉDITES DE P.-J. PROUDHON

(suite et fin)

IX

Ixelles-lès-Bruxelles,
Rue du Conseil 8, 27 8bre 1860.

MESSIEURS GARNIER FRÈRES, A PARIS,

MON ami M. Gouvernet, en même temps qu'il vous remettra la présente, vous donnera communication du manuscrit que je vous ai annoncé.

Je prie M. Gouvernet, après que vous aurez pris connaissance de mon travail, de vouloir bien en rester dépositaire et de ne le délivrer à l'imprimeur que par parties, selon mon habitude ; voici pourquoi :

Je n'ai pas de copie de ce manuscrit.

En cas d'accident, soit dans vos bureaux, soit à l'imprimerie, il me serait impossible de refaire ce travail ; tandis que je pourrais toujours venir à bout de 40 ou 50 feuillets égarés. Je désire donc qu'au lieu de remettre à l'imprimeur la totalité du manuscrit,

on ne lui en remette à la fois qu'un sixième ou un huitième au plus : M. Gouvernet sera toujours là pour ne pas laisser chômer les compositeurs.

Si, pourtant, Messieurs, vous tenez absolument à ce que ce manuscrit reste entre vos mains, je n'y fais pas opposition : mon unique intention, dans ce que je viens de vous dire, étant de vous ôter un ennui, et de me donner à moi-même un surcroît de sécurité. Mais dans cette hypothèse, je vous prierai de faire avec l'imprimeur comme je le recommande à M. Gouvernet, et comme je ferais moi-même, si j'étais à Paris, c'est-à-dire, de ne donner pas plus de 50 à 60 feuillets — 1 feuille 1/2 à 2 feuilles — à la fois.

M. Hippolyte Garnier, que j'ai eu le plaisir de voir à son dernier passage à Bruxelles, s'est entendu avec moi pour l'impression de ce nouvel écrit. Vous trouverez, en tête du LIVRE Ier, une Instruction pour l'imprimeur, rédigée en conséquence de notre délibération.

L'ouvrage paraîtra, comme d'habitude, en format grand in-18°, anglais.

Les pages seront un peu moins compactes que dans le livre de la Justice : le nombre en sera de 460 à 480, soit environ 13 *feuilles*. Je ne pense pas, après tant de révisions, que j'ajoute au texte, à la lecture des épreuves, la valeur de *deux pages*.

Pour peu que vous soigniez le papier, nous aurons donc un beau et fort volume : l'intention de M. Garnier jeune serait d'en porter le prix à 4 francs.

Pour les épreuves, je ne puis, Messieurs, que m'en rapporter à ce que vous ferez et que fera de votre part, l'imprimeur. L'envoi par la poste est la chose la plus simple ; le retour des feuilles, avec des corrections, est sujet à quelques difficultés. Cependant, je sais qu'on obtient aisément l'autorisation de faire circuler des épreuves d'imprimerie.

Dans tous les cas, l'imprimeur devra m'expédier toujours *deux* épreuves de chaque feuille ; l'une qui me restera ; l'autre que je lui retournerai.

J'ai tout lieu de croire qu'*une seule lecture* me suffira.

S'il était possible de m'envoyer deux ou trois feuilles à la fois, la chose n'en irait que mieux, et pour moi, qui ai besoin d'embrasser toujours d'ensemble mon travail, et pour nos deux *Censeurs*, qui pourraient craindre, s'ils ne me lisaient que par courts fragments, de n'avoir pas bien saisi l'esprit et la portée de l'ouvrage.

Maintenant, Messieurs, il ne me reste plus qu'à me recommander à vos bons offices, pour que l'on se mette à la besogne le plus tôt possible, et qu'on aille bon train. Vous savez qu'un auteur n'a pas plus tôt lâché sa copie qu'il voudrait la voir à la vitrine du libraire : je suis sous ce rapport, comme le plus jeune de mes confrères faiseurs de livres. Ce n'est pas cependant l'amour de la célébrité qui me presse : la célébrité ne m'a pas été bonne jusqu'à présent. Mais il me tarde de savoir si mon intelligence se ressent déjà du régime de la bière, et si ma rentrée dans la publicité parisienne ne sera pas marquée par un insuccès. Le temps marche ; les choses se renouvellent ; le public est un si capricieux animal ! Et puis il y a l'auteur aussi qui *baisse*, dès qu'il est sorti de son milieu : Voyez M. A., M. B., M. C., etc !...

J'ai fait, je puis vous le jurer, de mon mieux ; et si j'ai réussi, je vous promets quelque chose pour *Pâques* prochain.

Je vous salue, Messieurs, bien sincèrement.

P.-J. PROUDHON.

P. S. — Je garde ma *Préface*, — 12 pages environ, — jusqu'à nouvel ordre pour la retoucher selon les événements.

X

Ixelles-lès-Bruxelles,
rue du Conseil, 8, 26 février 1861.

Messieurs Garnier frères,

Nous avons reçu en leur temps, les étrennes envoyées par vous à mes deux filles ; le chat à poil blanc a eu un succès énorme ; il couche depuis ce temps-là toutes les nuits avec la destinataire, Stéphanie. Il me semblait, Messieurs, vous avoir fait mes remerciements de ce bon souvenir de votre part : mais je me rappelle que la lettre qui les contenait répondait à votre avis d'envoi, et qu'elle vous est parvenue avant que les dites étrennes ne fussent arrivées à Bruxelles.

Je vous demande pardon, Messieurs, de ne m'être pas montré en cette circonstance au niveau de la reconnaissance de mes deux enfants. Mais si l'image des objets est la meilleure preuve du plaisir qu'ils causent, vous pouvez être rassurés à cet endroit : Catherine a déjà lu presque tout son volume ; et Stéphanie ne quitte pas d'une minute son chat.

J'ai reçu aussi, Messieurs, votre compte d'année, lequel porte mon débit à 4.426 fr. 85. J'ai placé ce compte sous ma main, afin d'y penser sans cesse : je vous avoue cependant que je n'en ai pas même fait la vérification. Ce n'est pas, en effet, l'exactitude du compte qui m'inquiète ; c'est le remboursement. Ah ! Messieurs, que vous m'avez fait tort en repoussant mon manuscrit ! Cela m'a occasionné des délais, puis de nouvelles combinaisons ; desquelles je ne sais s'il sortira rien d'heureux. Mon livre paraîtra, non plus en un volume, mais en DEUX, et après une révision sévère, qui m'a pris déjà beaucoup de temps, sans améliorer considérablement mon travail. Je n'ai jamais autant souhaité un succès qu'aujourd'hui, non seulement pour honorer mon retour en France,

mais pour prouver à votre Conseil qu'il n'a rien compris ni à mon livre, ni à la situation, ni aux dispositions du gouvernement impérial. Ce qui pouvait déplaire était si aisé à corriger qu'il ne m'en a pas coûté réellement trois jours de travail. Ce qui me prend du temps, ce sont les augmentations et corrections, tant de fonds que de forme, que m'a suggérées M. Chaudey, et qui me sont venues à moi-même. Mon livre plaira-t-il au public ? Voilà, pour moi, toute la question. Je serais bien triste, vous le comprenez, qu'en faisant un ouvrage inoffensif, je me trouvasse n'avoir fait qu'un livre insipide.

Dans 15 jours, au plus tard, j'aurai terminé cette impression, qui marche fort vite.

Je remettrai alors à M. Lebègue un opuscule dont je vous ai parlé, et que vous pourrez reproduire, puisqu'il ne s'y agira que de l'*amour* et des *femmes*.

C'est une réponse à mes critiques en jupons.

Je verrai avec plaisir, à son nouveau passage, M. Hippolyte Garnier ; quant à moi, je ne pense pas pouvoir faire ma première visite à Paris, avant mai ou juin prochain.

Je vous salue, Messieurs, bien sincèrement,

P.-J. PROUDHON.

P.-S. — Merci pour la lettre contenue dans la vôtre, et qui me vient d'un brave ami de Franche-Comté, qui ne sait plus où je suis.

XI

Ixelles-lès-Bruxelles,
rue du Conseil, 8, 15 février 1862.

MESSIEURS GARNIER FRÈRES,

J'ai la vôtre du 2 février 1862.

Depuis qu'elle m'est arrivée, j'ai travaillé activement à la brochure dont je vous ai parlé sur la *Pro-*

priété littéraire. Ce n'est pas ma faute si la matière est ample et si je suis un peu long.

Je pense vous envoyer mon manuscrit jeudi prochain, 20 ct ; — il formera environ 95 pages, dont vous pourrez tirer aisément trois feuilles grand in-18°, soit 108 à 120 pages d'impression, format de mes autres ouvrages.

Aussitôt reçu, vous le porterez à l'imprimeur, qu'il sera bien de prévenir à l'avance, afin que la composition soit enlevée lestement.

Vous m'enverrez les épreuves toutes à la fois, ce qui ne sera pas difficile, puisque vous pourrez avoir tout l'ouvrage composé. Ces épreuves seront en double ; une que je garderai et l'autre que je vous retournerai, avec les corrections.

Vous choisirez un papier un peu fort, de manière à former une jolie brochure de 2 francs, vous laissant au surplus le soin de fixer vous-même le prix au mieux de la vente et de nos communs intérêts.

Je serais bien aise, Messieurs, qu'il vous plût de mettre sur la couverture, l'annonce de mes deux derniers ouvrages, *La Guerre et la Paix*, 2 vol. ; et la *Théorie de l'Impôt*, 1 vol. Si ces ouvrages manquaient chez M. Hetzel, vous m'en feriez part, et nous aviserions à un nouveau tirage ; car je crains fort que votre clientèle à vous ne soit pas la même que celle de mon dernier éditeur, et qu'il n'y ait encore çà et là des vides à combler.

Pour le contenu de mon nouveau travail, vous le ferez lire, tel est du moins mon désir, après que je vous aurai renvoyé mes épreuves corrigées, de manière que vos conseils, qui seront mes censeurs, ne soient pas arrêtés par les vétilles que je me réserve de faire disparaître. A cet égard, mon ami M. Chaudey pourra vous dire son opinion, et vous donner tous éclaircissements.

Au surplus, la question de la propriété littéraire n'intéressant pas la dynastie, ni l'empire, ni l'Église ; et toute ma polémique se concentrant sur quelques individualités non officielles, telles que MM. Lamar-

tine, F. Passy, J. Simon, etc., je ne pense pas que nous rencontrions ici le moindre accroc.

Il est entendu aussi, Messieurs, que si, au reçu de la présente, vous appreniez que la loi projetée va être votée, de sorte que nous n'ayons pas le temps d'arriver avant le vote, vous m'en préviendriez immédiatement, parce qu'alors, ou nous ne paraîtrions pas, ou je changerais quelque chose.

Mais j'espère que les choses ne se passeront pas ainsi. Après la Commission, il faut le Conseil d'État, puis le Corps législatif, puis le Sénat. Que nous ayons huit jours seulement, et cela suffit.

J'ai reçu le volume de Catulle, et vous en remercie. Toute cette littérature érotique se supporte encore en latin : mais je ne comprends pas pourquoi on la traduit en français, où elle n'a plus ni fraîcheur, ni saveur.

Je vous salue, Messieurs, bien cordialement,

P.-J. Proudhon.

XII

Bruxelles, 22 mars 1862.

Messieurs Garnier frères,

J'ai reçu ce matin, à 9 h., votre lettre d'hier, 21 ct.

Il est trois heures et demie ; et les *feuilles* que vous m'annoncez ne me sont pas encore parvenues. Ont-elles été mises à la boîte à temps, ou retenues et visitées en route ? C'est ce que vous êtes plus en état de savoir que moi-même.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, comme il me paraît d'après votre lettre que l'empêchement ne vient pas de vous, mais de M. Simon Rasson, l'imprimeur, et comme je ne pense pas que je cède à ses exigences, voici ce que je vous supplie de faire :

Faites-vous remettre *deux épreuves* de la TOTALITÉ de l'ouvrage, une pour moi, que vous aurez l'obligeance de m'envoyer par la poste ; l'autre pour mon ami M. Gustave Chaudey, avocat, dont je serai bien aise d'avoir l'avis. Que si vous désirez, Messieurs, avoir aussi une épreuve complète pour vous-mêmes, vous voudrez bien la demander : on ne vous la refusera sans doute pas. Je ne possède en ce moment ni mon manuscrit, ni la double épreuve qui m'avait été d'abord envoyée, et qui a servi aux corrections, lorsque la première était trop chargée ; en sorte que je me vois à la veille, si M. Simon Raçon ne m'envoie une épreuve, de voir périr mon travail, sacrifice que personne n'a le droit de m'imposer.

Quand j'aurai le TOUT sous les yeux et non pas seulement les quelques *feuilles* qui déplaisent à M. Simon Raçon, je verrai définitivement ce que j'aurai à faire et je vous en préviendrai par retour du courrier. L'affaire ne traînera pas.

Quoi ! M. Rasson a eu entre les mains mon manuscrit, il l'a encore ; il a pu lire les épreuves en première, les épreuves en seconde, les épreuves en révision ; il y a quinze jours que je vous ai envoyé les dernières feuilles ; il y en a huit que je vous ai retourné les quatre dernières pages, auxquelles vous ne trouvez plus rien à reprendre ; et voici que M. Rasson s'avise de chercher noise, et ne veut plus imprimer !

Quand ce monsieur, qu'on dit avoir été républicain, et qui doit une partie de sa fortune à cette réputation si peu méritée ; quand il aurait pris les ordres de la police, et travaillé au mieux de mon insuccès, il ne s'y serait pas pris autrement. *Il n'est telle impiété que de renégat.* Vous pouvez dire cela de ma part à M. Simon Rasson. Que voulez-vous faire à présent que toute la presse s'est prononcée, que l'occasion est perdue, que l'opinion publique est fatiguée, et s'occupe d'autre chose ? Ma brochure, écrite à temps, est maintenant supprimée par les retards et le mauvais vouloir d'un imprimeur. Cela

ne se passera pas ainsi : je vous le jure : mais, pour le quart d'heure, il s'agit simplement de vous faire donner des épreuves que je demande. Obtenez-les je vous en supplie, au plus vite. C'est demain dimanche ; il y a toujours quelqu'un dans les imprimeries le dimanche, et rien n'empêche que l'on vous fasse les trois épreuves que je réclame. Je pourrais alors recevoir la mienne lundi matin, 24 ct, par retour du courrier.

A travers tout ce désagrément, il m'est agréable de penser, Messieurs, que l'opposition ne vient pas de vous, et que vous savez apprécier la pensée d'un livre et d'un auteur. J'étais heureux de voir nos relations rétablies par la publication de cette bluette : aussi vous pouvez croire que je ne garde à votre égard, Messieurs, aucun ressentiment. Nous ferons mieux une autre fois : ce triste régime finira, avant que ce que j'ai de meilleur en porte-feuille soit épuisé.

Quant aux Rasson et aux Bourdier, j'en ai assez. Je ne demande à personne de s'exposer à l'aventure, comme fit l'éditeur de la lettre du duc d'Aumale. Je sais me rendre aux observations raisonnables ; mais je ne veux pas que le savetier se mêle d'autre chose que de sa chaussure. La profession d'imprimeur est une profession libérale, les Rasson et consorts en font une profession servile.

Je vous salue, Messieurs, bien sincèrement, et vous prie avec instance de vous occuper des *épreuves* que je réclame, et sans lesquelles je ne puis rien faire.

Tout votre, P.-J. PROUDHON.

XIII

Bruxelles, 24 mars 1862.

MESSIEURS GARNIER FRÈRES,

Hier soir, une heure après avoir jeté à la boîte la lettre que vous avez reçue ce matin, les feuilles

que vous m'annonciez m'ont été remises. Il était trop tard pour que je pusse encore vous écrire.

J'ai lu attentivement les passages signalés par M. Simon Rasson ; et comme ces passages touchent la plupart au fond même de ma pensée, et tous à ma dignité d'écrivain, j'ai décidé de ne faire droit à aucune réclamation. Je vais faire imprimer cet opuscule à Bruxelles, avec *préface* et *notes* à la gloire de M. Simon Rasson. Je ne doute presque pas que le ministre, voyant ce dont il s'agit, ne s'empresse d'accorder l'autorisation d'entrer : alors vous pourrez ou en faire venir, ou faire une autre édition à Paris. Dans le cas contraire, et si le gouvernement donnait raison à la Censure de M. Simon Rasson, je saurais au juste à quoi m'en tenir sur l'étendue de la liberté accordée à un écrivain ; et j'agirais en conséquence.

Peut-être pourrions-nous trouver à Paris un imprimeur moins timoré que M. Rasson ; Claye, par exemple, qui a imprimé mon livre sur *la Guerre et la Paix* et ma *Théorie de l'impôt*. Cela ne vaudrait rien. Il faudrait attendre un nouvel examen, s'exposer peut-être à de nouvelles exigences ; ce serait donner l'éveil, etc. Puis, ce que j'ai fait une fois, je ne le puis faire une seconde. Nous ne réussirions probablement pas. Il vaut mieux nous en tenir au parti que je viens de vous indiquer. La publication de ma brochure, actuellement fort en retard, reprendra un surcroît d'à propos par le fait même des circonstances.

En attendant, et afin de sauvegarder vos intérêts et les miens, vis-à-vis de M. Simon Rasson, il convient que vous lui fassiez signifier, par voie d'huissier, en votre nom et en celui de l'auteur, de qui l'acte portera que vous avez reçu mandat, une *mise en demeure* d'avoir à s'exécuter sur le champ.

Les considérants de cette mise en demeure seront :

Que vous et moi nous ne pouvons attribuer qu'à mauvais vouloir de la part de M. Simon Rasson, le refus d'imprimer l'ouvrage intitulé *les Majorats littéraires*, dont il a permis la composition dans son imprimerie ;

Que les suppressions par lui exigées portent sur des passages essentiels à la pensée de l'ouvrage, et qui ne contiennent aucune espèce de délit ;

Que M. Simon Rasson a eu depuis un mois toute facilité de se renseigner sur la portée de l'écrit, et que ses lenteurs à se consulter, son refus d'impression nous causent un grave préjudice ;

Qu'en conséquence, et tout en lui faisant sommation d'avoir à imprimer sans retard, vous le rendez responsable du tort qu'il vous aura causé ainsi qu'à moi-même par son refus, et que vous vous réservez de le poursuivre en dommages-intérêts.

Dans le cas, Messieurs, où il vous répugnerait de faire cette démarche, ce que je ne comprendrais point, je vous ferai moi-même sommation, et vous n'aurez alors qu'à la faire ressignifier à votre tour à M. Simon Rasson, contre qui vous aurez alors à exercer votre recours.

Maintenant, et entre nous, il est bien entendu que si ma brochure n'entre pas en France, M. Simon Rasson aura de fait gain de cause, et notre sommation tombera dans l'eau. Si, au contraire, et comme je l'espère, elle est autorisée à circuler librement, il est clair que nous aurons à exiger des dommages-intérêts ; et je suis décidé à les demander gros. Quoi qu'il arrive, je vous certifie que M. Simon Rasson maudira le jour où il s'est trouvé en position de me refuser sa presse après m'avoir accordé ses casses : le stigmate lui en restera à la figure.

J'écris à M. Chaudey ce qui se passe et je le prie de vous voir, afin de se concerter avec vous sur ce qu'il y a à faire.

Je vous salue, Messieurs, bien sincèrement, et vous prie de croire que j'ai été en circonstance, tout à fait content de votre manière d'agir. Je ne pense pas que vous m'en veuilliez pour ce petit ennui ; après tout, j'y perdrai plus que vous ; et je suis bien moins en état de perdre.

Tout votre

P.-J. Proudhon.

P.-S. — A propos, Messieurs, donnez-moi donc l'orthographe exacte du nom de votre imprimeur. Est-ce *Raçon* ou *Rasson?*

Ne m'avez-vous pas dit aussi que M. Simon Rasson passait pour républicain ? N'a-t-il pas été chef d'une association ouvrière en 1848 ? N'est-il pas riche aujourd'hui ? Que sont devenus ses associés ? Je prie M. Gouverner de recueillir de votre bouche ce que vous savez sur tout cela, et de me le transmettre. Comptez que je n'en ferai pas mauvais usage.

Soignez la sommation, et faites-là au plus tôt. Il y va de nos intérêts.

XIV

Ixelles-lès-Bruxelles,
Rue du Conseil, 8, 21 avril 1862.

Messieurs Garnier frères,

Je m'empresse de répondre à votre lettre datée du 19 et qui m'est parvenue seulement ce matin lundi.

Lorsque vous me fîtes savoir le refus de M. Simon Raçon de tirer mon ouvrage, je vous engageai à lui envoyer sommation par huissier, tant en votre nom qu'au mien, d'avoir à s'exécuter sans délai. Vous me répondîtes que cette mesure extra-judiciaire vous répugnait, qu'il n'y avait aucun mauvais vouloir de la part de M. Raçon ; que je devais me mettre à sa place, etc., etc. M. Gustave Chaudey vous ayant sollicité de ma part de lancer cette sommation, vous protestâtes de nouveau contre cet acte de rigueur, et déclarâtes que vous ne feriez rien du tout.

Il ne me restait donc, Messieurs, qu'à vous sommer moi-même : mais vous savez aussi bien que moi combien peu le papier timbré m'est sympathique ;

j'aurais eu beau vous dire que ce n'était qu'un acte rendu nécessaire pour déterminer nos situations respectives ; je craignais que vous ne prissiez trop mal la chose : j'ai hésité ; et pendant que j'en étais aux hésitations, je suis tombé malade. Il y a aujourd'hui douze jours que je garde la chambre ; je ne dis pas le lit, puisque je ne puis ni dormir, ni rester couché.

Cependant, j'ai donné mon ouvrage à composer à Lebègue, et depuis trois jours il est en vente. J'ai conservé les passages dont M. Simon Raçon demandait le retranchement, en y ajoutant des notes ; j'ai mis en tête du livre un *avertissement* qui informe le public de la situation ; j'ai fait expédier *dix exemplaires* par la poste à dix grands personnages de Paris, la plupart attachés au gouvernement. De son côté Lebègue a envoyé 25 exemplaires à Dentu par la voie du ministère de l'Intérieur ; et nous attendons le résultat de ces expéditions.

Si on nous laisse passer, de nouveaux envois se succéderont, soit à Dentu, soit à vous-mêmes, Messieurs, si vous voulez bien en faire la demande. En cas d'interdiction, tout sera dit : ma brochure ne passera pas la frontière.

Voilà, Messieurs, quelle a été ma conduite.

Vous pouvez en conséquence dire à M. Raçon, qu'il peut distribuer son caractère, d'autant plus que la composition qu'il conserve ne représente plus ma pensée actuelle, et que je m'opposerais formellement au tirage. Indépendamment des notes nouvelles, au nombre de 15 ou 20, que j'ai jointes au texte, j'ai amélioré certains passages sur lesquels il n'existait aucune difficulté ; je n'ai été scrupuleux que pour les passages mêmes dont on me demandait la suppression.

Que si maintenant, Messieurs, il vous convenait de reprendre cette publication, vous n'auriez qu'à la faire sur l'édition belge, en y ajoutant un petit *avis des éditeurs*, dont nous conviendrions ensemble. Dans ce cas là aussi, mais dans ce cas seulement, on

pourrait utiliser la composition de M. Simon Raçon, après y avoir exécuté les corrections et changements voulus.

En résumé, je ne m'oppose nullement à ce que M. Simon Raçon dispose de son caractère, je l'y engage même ; ce à quoi je m'oppose, c'est à ce que l'on fasse un tirage sur cette composition qui ne représente plus mon œuvre.

Quant aux frais de cette composition, il est bien entendu qu'ils doivent être à la charge de M. Simon Raçon, puisque c'est lui seul qui, après avoir consenti à l'impression, s'y est ensuite refusé, pour raison de sécurité personnelle.

Je regrette, Messieurs, de n'avoir pas été sur les lieux quand tous ces incidents sont arrivés : je crois que j'aurais aplani tous les obstacles. Cela me prouve une fois de plus que je ne puis songer à rien publier à Paris, tandis que je suis à Bruxelles.

Je vous salue, Messieurs, bien sincèrement.

P.-J. PROUDHON.

P.-S. — Lebègue, ne comptant pas sur le marché français, n'a tiré qu'à 1.000 exemplaires. Vous auriez encore à cette heure le choix, ou de faire un tirage sur l'édition belge que vous prendriez pour copie, ou de faire vos demandes à l'*Office publicité*.

XV

Paris, Passy, Grande rue, 10.
13 avril 1863.

MESSIEURS GARNIER,

J'ai vraiment du guignon : voilà deux fois que vous venez à la maison, le dimanche, jour où je ne sors guère ; et deux fois que je me suis trouvé absent.

J'avais dessein d'aller vous voir aujourd'hui ; et des embarras de publication, de correction d'épreuves, etc., etc., m'en ont empêché. Ce qui me préoccupe, est une méchante brochure électorale, qu'il me faut sans cesse remanier au gré de l'éditeur, ce qui presse. Demain, mardi, bien que cette brochure n'ait pas trois feuilles, je devrai être encore en conférence pendant plusieurs heures, après avoir en particulier longuement travaillé mes épreuves. Tels sont les agréments que me vaut la politique !... Un mot devient un monstre ; et l'art d'écrire n'est plus que le talent de laisser deviner sa pensée en la dissimulant !...

Tout ceci, Messieurs, est pour vous dire qu'aussitôt que je serai débarrassé de cette fatigante publication, je me donnerai le plaisir d'aller causer longuement avec vous ; que d'ici là — c'est-à-dire jusqu'à jeudi ou vendredi, — je ne suis pas libre ; qu'en conséquence nous ne pourrons pas aller, en famille, manger votre dîner ; mais que si jamais pareil honneur nous est offert, nous nous ferons un devoir d'en profiter.

J'ai la cervelle comme une vraie bouillie ; je trébuche en marchant ; et mes luttes avec MM. les journalistes n'améliorent pas [ma] santé.

Mais, comptez sur ma parole, Messieurs : je vois s'approcher le jour où je me livrerai tout entier à la littérature : en ce moment je travaille pour l'honneur des principes, et pour le maintien de ma position politique.

Prenez, je vous supplie, Messieurs, mes excuses en bonne part ; et croyez-moi votre bien dévoué,

P.-J. Proudhon.





LES CHRONIQUES

PETITES NOTES STENDHALIENNES

Une enfant à travers l'œuvre de Stendhal

Je me souviens d'avoir écrit que Stendhal, pris longtemps à tort pour un cœur sec, découvre au contraire à qui le connaît bien un fond inapaisé de tendresse et que ce prétendu égoïste n'aimait rien tant en réalité que la rêverie et la musique, les enfants et les femmes. Plusieurs critiques m'ont à ce propos témoigné leur étonnement de rencontrer le mot *enfant* dans ma brève énumération. M. François Michel, au cours d'un article neuf et pénétrant paru dans *la Revue Hommes et Mondes* de septembre 1947 et intitulé : « Une enfant à travers l'œuvre de Stendhal », vient de leur faire la plus pertinente réponse. Il écrit : « Stendhal, que l'on s'est plu à représenter trop uniformément comme un cynique Méphistophélès [...] a marqué à toutes les époques de sa vie d'infinies tendresses pour les enfants. Nous savons ses affectueux soucis pour l'éducation de sa sœur Pauline et de son jeune cousin Gaëtan Gagnon. Vers la fin de sa vie, il se complaît visiblement à jouer avec finesse et bonhomie auprès des enfants du comte Cini, à Rome, auprès d'Eugénie et Paca de Guzman, les filles de la comtesse de Montijo, auprès d'Edmée Ancelot, le rôle d'un vieil ami attentif, taquin un peu et indulgent. J'aime ajouter à cette liste, entre 1823 et 1827, le nom de Bathilde Curial... »

C'est de cette dernière que nous entretient son article.

Bathilde Curial avait une sœur et deux frères, mais c'est à elle tout particulièrement qu'alla l'affection de Stendhal qui devait, de 1824 à 1826, être lié avec sa mère par une passion ardente et orageuse. Cette fillette de douze ans était d'une santé délicate qui nécessitait son séjour à la campagne une grande partie de l'année. Le début de sa dernière maladie coïncida avec la rupture de la comtesse Curial et de Beyle qui éprouva une vraie douleur de la mort de l'enfant.

De même que dans sa *Vie de Rossini* il avait à mots couverts fait une allusion au goût de Bathilde pour la musique, à ses leçons de piano et à sa jolie robe écossaise, de même dans *Armance* il mentionne sa tombe dans le cimetière du Père-Lachaise et fait verser sur elle par Octave quelques larmes.

Reste à mesurer l'influence sur l'œuvre du romancier de cet épisode douloureux de sa vie intime. C'est ce que dans son étude toute en nuances, M. François Michel a tenté de conjecturer en attirant discrètement l'attention de son lecteur sur le passage du *Rouge et Noir* où l'on voit « Mme de Rênal, folle d'angoisse, d'amour et de piété au chevet du petit Stanislas-Xavier », et sur celui de *la Chartreuse de Parme* où est évoquée la mort de Sandrino. Stendhal, ayant lui-même reconnu, que cette mort l'*avait vivement touché dans la nature.*

Le Théâtre Italien à Paris du temps de Stendhal

Il est bien certain que Stendhal après avoir fait avec l'émerveillement que l'on sait, lors de ses premiers pas en Italie en 1800, la découverte de Cimarosa et du Matrimonio segreto, *dut être, dès son retour à Paris, un fidèle du Théâtre Italien. Au temps de sa liaison avec Angelina Bereyter, c'est-à-dire de 1810 à 1814, la chose ne fait pas question. De même au temps où Mme Pasta chantait à Paris et voyait quotidiennement Stendhal ou encore quand celui-ci publiait de 1824 à 1827 dans le* Journal de Paris *ses comptes rendus des représentations du* Théâtre royal Italien. *Mais n'allons pas si loin et pour tâcher de débrouiller un peu l'histoire administrative du Théâtre Italien au temps du « Petit Ange », nous reproduirons quelques notes* (1) *que nous a aimablement communiquées sur ce sujet M. Jules Lefranc.*

---

(1) Les principales sources de cette documentation sont empruntées à :

— « L'Opéra Italien de 1548 à 1856 », par Castil Blaze. (Paris, 1856, in-8º, 544 p.);

— « Le Théâtre Italien au temps de Napoléon et de la Restauration... », par Albert Soubiès. (Paris, 1910, grand in-8º, 30 p.);

— « Paris sous Napoléon. Spectacles et Musées », par L. de Lanzac de Laborie. (Paris, 1913, in-16, 8 vol.).

Albert Soubiès a reproché à Castil Blaze des inexactitudes et une

Le *Théâtre Italien* fut rénové, en 1801, par la *Montansier*, l'ancienne directrice des théâtres de la Cour, âgée, à ce moment, de 71 ans. Elle avait acheté, en 1791, un grand terrain rue de Richelieu, en face de la bibliothèque et y avait fait construire un théâtre par l'architecte Louis. Ce fut le *Théâtre National*, dont l'inauguration eut lieu le 15 août 1793. Succès immense, jalousies, dénonciations. La Montansier fut arrêtée, jetée en prison et on lui confisqua son théâtre. Quand elle fut libérée, après dix mois de détention, elle vendit une petite salle de spectacles qu'elle possédait au Palais Royal et transporta son exploitation théâtrale rue Chantereine [aujourd'hui, rue de la Victoire], dans la *Salle Olympique*, construite par un amateur pour y faire jouer la comédie.

La représentation de début eut lieu *le 31 mai 1801* avec le *Matrimonio Segreto* de Cimarosa et une assez bonne troupe recrutée à Milan.

On a supposé qu'en reconstituant l'ancien spectacle des Bouffes, la Montansier avait voulu plaire à Bonaparte ; mais on était au lendemain de l'attentat de la rue Saint-Nicaise et le quartier était difficile à surveiller : Bonaparte n'alla pas rue Chantereine.

Alors, la Montansier loua la Salle Favart (janvier 1802) ; elle acheva de s'y ruiner et dut abandonner la partie (16 janvier 1803).

Un autre impresario, *Roatis*, la remplaça (2 avril 1803). Faute de recettes, il dut suspendre, dès le mois d'août, les représentations de sa troupe.

Puis, les artistes essayèrent d'exploiter eux-mêmes la Salle Favart : sa réouverture eut lieu le 12 décembre 1803. La saison 1803-1804 fut mauvaise. Le 19 mai 1804, le théâtre ferma ses portes.

Il était établi qu'une troupe italienne n'arrivait pas à faire ses frais à Paris.

Cependant, Napoléon tenait à ce que l'Opéra d'Outre-Monts continuât d'être joué. Il favorisa la solution proposée par *Picard* — l'auteur dramatique — consistant à réserver son *Théâtre Louvois* aux Bouffons italiens, les lundis et jeudis.

Ce théâtre, qu'il ne faut pas confondre avec celui que la Montansier avait fait construire à l'emplacement du square actuel, se trouvait rue Louvois même, côté nord, sur un terrain occupé aujourd'hui par une école maternelle. Les artistes de l'Odéon, chassés par un incendie, étaient installés dans la Salle Louvois depuis le 5 mai 1801 et placés sous la direction de *Picard*, leur grand pourvoyeur de rôles.

Le système mixte d'exploitation parut réussir.

---

rédaction diffuse. Il s'est proposé d'être plus clair. M. de Lanzac de Laborie a complété les précédents ; mais son chapitre relatif à l'Opéra buffa s'arrête en 1813.

Picard renouvela et renforça son personnel chantant. La troupe, refaite par lui, débuta le 1er août 1805 dans *il Barone deluso* de Cimarosa.

En novembre 1807, ayant obtenu un siège à l'Académie et la direction de l'Opéra, il passa la main à *Alexandre Duval* qui, après avoir essayé de diverses professions, s'était fait comédien et auteur dramatique. Le compositeur *Berton* fut le directeur musical de l'entreprise.

En 1808, Alexandre Duval se transporta avec ses deux troupes à l'Odéon, relevé de ses ruines, dont la réouverture eut lieu le 15 juin.

A l'Odéon, trois soirées par semaine furent réservées aux Bouffons italiens : les lundi, mercredi et samedi. Leur clientèle les suivit sur la rive gauche et leur resta fidèle.

Les acteurs de comédie furent, au contraire, délaissés par le public. Duval en prit ombrage et demanda la rupture de l'association. Le retour de l'Opéra buffa à la Salle Favart fut annoncé dès le mois de novembre 1810 ; il ne devait s'effectuer qu'en 1814.

Au commencement de l'année 1810, *Spontini* obtint la direction musicale de la troupe italienne qu'il enrichit de sujets d'élite : *Mme Correa*, les ténors *Crivelli* et *Tacchinardi*. Le 19 janvier 1811, il donna *Pirro*, le premier opéra seria italien offert aux Parisiens. Le 12 octobre 1811, il fit jouer, avec un plein succès, la version italienne de *Don Giovanni* de Mozart.

Duval était autoritaire et cassant, Spontini, susceptible et vindicatif. Ils ne purent s'entendre. L'administration supérieure, peu endurante, révoqua Spontini qui s'était aliéné toutes les sympathies.

Il fut remplacé, en 1812, par *Paër* qui conserva quand même ses fonctions de directeur de la musique particulière de l'empereur et de maître de chant de l'impératrice.

Paër fit jouer un opéra seria moderne : *Romeo et Giuletta* de *Zingarelli* (16 décembre 1812) dans lequel débuta *Mme Sessi*. La célèbre *Grassini* s'agrégea à la troupe des Bouffons en 1813.

Des événements politiques graves survinrent :

Chute de l'Empire, départ de Napoléon pour l'île d'Elbe, son retour en France, les Cent Jours, la Restauration.

En 1814, le gouvernement royaliste avait décidé le transfert du Théâtre Italien à la Salle Louvois, à la date du 1er décembre. La décision paraît n'avoir pas été exécutée.

Duval, toujours directeur de l'Odéon-Comédie avait offert un traité à la cantatrice *Mme Catalini* pour l'exécution de concerts au théâtre. Mais par une soumission, approuvée le 29 décembre 1814, la Catalini obtint la direction même des Italiens et fut installée officiellement le 11 février 1815. Coup de tonnerre : le retour de l'île d'Elbe. Mme Catalini s'éclipse prudemment. Louis XVIII revenu, elle demande à jouir de son privilège. La réponse fut favorable et, le 12 octobre 1815, elle ouvrit le nouvel Opéra Italien à la Salle Favart où, pendant les mois d'août et de septembre elle avait déjà donné neuf concerts.

Mme Catalini fit preuve, dans son théâtre, d'un âpre et maladroit esprit d'intérêt, réduisant les chœurs, l'orchestre, la mise en scène. Elle fut vivement attaquée par la presse, mais dédaigna les critiques. On fit alors contre elle une sorte de conspiration du silence. Le public se fit de plus en plus rare. Le 30 avril 1818, Favart ferma ses portes.

La question des Italiens fut mise à l'étude. On décida que le théâtre deviendrait une annexe de l'Opéra.

Paër reparut. On passa onze mois à signer des engagements, à composer une troupe homogène.

Revenus à la Salle Louvois, les Italiens ne commencèrent leur ère nouvelle de représentations que le 20 mars 1819 avec *I Fuorusciti di Firenze* de Paër.

A ce moment, Angelina Bereyter les avait quittés : ils ne nous intéressent plus.

J. L.

L'abbé de Frilair dans « le Rouge »

Balzac visitait les cimetières à la recherche de noms pour les héros de ses romans. Je crois que Stendhal prenait souvent dans l'actualité les noms et les innombrables pseudonymes qu'il utilisait.

Nous savons que le modèle auquel il put songer pour peindre l'abbé de Frilair, le terrible vicaire-général de Besançon dans le *Rouge*, fut Étienne Bouchard, vicaire-général à Grenoble. Mais pour le baptiser, il me paraît très probable qu'il fut inspiré par un événement contemporain lequel n'était pas sans rapports avec le sujet de son roman.

Le 17 février 1830, le *Constitutionnel* et cinq jours après le *Moniteur*, annonçaient l'arrestation du curé de Saint-Aubin-sur-Scie, près de Dieppe, coupable de tentative d'assassinat sur la personne du percepteur Sannier dont la femme était sa maîtresse. Les journaux donnaient le nom du prêtre sous les formes de Frilet, Freulet, mais on ne tardait pas à savoir qu'il s'agissait, en réalité, de Louis-Denis Frilay. L'affaire vint en Cour d'Assises les 14 et 15 mai et fit l'objet de longs comptes rendus dans la *Gazette des Tribunaux* dont Stendhal était si friand. Frilay fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Compte tenu de son caractère de prêtre, l'individu ne manquait pas d'originalité. Né à Rouen vers 1796 et fils d'un bourrelier, il avait séduit plusieurs de ses paroissiennes et il avait avoué 2 bâtards à l'audience. Mme Sannier elle-même avait accouché peu avant le crime d'un enfant mort-né dont il était le père. Le percepteur avait contraint, sous la menace, Frilay à lui signer des aveux. C'est peu après, le 4 février 1830, que l'abbé avait essayé d'assassiner Sannier à coups de pistolet, puis à coups de poignard.

A noter que la Congrégation paraît avoir fait son possible pour sauver Frilay, qui pendant plusieurs jours avait nargué la population du village en se flattant de la protection de

l'évêque de Rouen. Le procureur du roi à Dieppe, terrorisé, n'avait osé intervenir et la Cour royale de Rouen dut user de son droit d'évocation pour décider des poursuites.

Certes, le personnage n'était pas comparable à Julien Sorel, ni même à Berthet, mais il n'en éveille pas moins une indiscutable résonnance. Rien donc de plus naturel que Stendhal ait à peine déformé le nom de ce criminel pour en affliger le vicaire-général dont il devait à cette époque, et assurément sans la moindre sympathie, achever de dessiner les traits.

F. M.

Salluste et Stendhal

Dans un savant article, paru dans la *Revue des Études latines* (XXIV, 1946, pp. 115-130) et consacré aux *Prologues de Salluste et à la démonstration morale de son œuvre*, l'auteur, M. Michel Rambaud, a été amené à écrire au cours de sa conclusion :

En résumé la comparaison des prologues et des récits montre que Salluste a écrit ses monographies à la lumière d'une philosophie de l'action : en racontant les aventures de Catilina et de Jugurtha, il veut mettre en évidence le rôle de l'énergie physique et morale, de l'amour de la gloire et de valeur individuelle dans la destinée des hommes et des sociétés. Sans doute le stoïcisme n'est pas étranger à cette manière de voir, mais, en dépit des réminiscences de son style, quels accents personnels l'historien sut trouver ! Son attitude d'esprit fait penser parfois à celles que connut le XIXe siècle, par exemple le beylisme. Stendhal et Salluste ne se rencontrent pas par-dessus les siècles ; cependant n'appartiennent-ils pas tous deux à ce petit nombre d'âmes choisies, orgueilleuses, tourmentées à la fois d'un goût vif pour l'action et de l'impuissance d'agir, d'une pénétrante lucidité et d'un esprit systématique ? Ils ont connu des temps bouleversés par les guerres civiles, l'ascension d'un grand homme et sa chute ? Quand le maître, César ou Napoléon, a disparu, il faut, jouant le noir après le rouge, chercher dans l'écritoire un moyen d'atteindre l'immortalité. Ils aimaient la « virtù », plus que la morale courante, et trouvaient que Julien ou Catilina étaient des âmes aussi attachantes que criminelles.

Il est à penser que Stendhal eut été particulièrement heureux de ce rapprochement, lui qui dans sa *Vie de Henri Brulard* a raconté qu'on lui faisait traduire à l'École Centrale le *de Bello Jugurtino* et qu'il goûtait fort Salluste. Ce goût il le garda toute sa vie. Au temps où il faisait volontiers le pédagogue près de sa sœur Pauline il lui recommanda de lire à son tour l'historien latin. Et bien plus tard à Civitavecchia il lui arriva un jour d'affirmer l'excellence d'un récit en le comparant à la conjuration de Catilina.

Le Sottisier

Sous ce titre très simple : *Petit prodige littéraire destiné à Polytechnique, Henri Beyle passa du Rouge au Noir en quittant l'armée pour le consulat de Civita-Vecchia. Soldat et philosophe, poète et intendant il combattit à Wagram, fit élire un pape et à ses heures perdues écrivit un chef-d'œuvre : la Chartreuse de Parme*, M. Jules Chancel étale sur huit colonnes, dans le *Pays* du samedi 19 juillet, une sorte de biographie panorama de Stendhal où ne se comptent pas moins de deux erreurs et une invention gratuite par paragraphe.

LES ROMANS

MARCEL ARLAND : *Il faut de tout pour faire un monde.* Gallimard.

Le monde de M. Marcel Arland, c'est un petit monde, le petit monde d'un village. Toutes les histoires ici rassemblées et qui en reflètent l'âme sont des histoires rustiques. Nulle part en ces pages on a le sentiment que l'auteur invente ou brode quelque peu la réalité. Il semble transcrire nuement, ingénuement ce que ses yeux ont vu, sans en modifier en quoi que ce soit l'agencement et le détail. Est-ce un mérite, est-ce un défaut ? J'avoue ne pas m'en rendre bien compte moi-même. Mais l'intérêt d'un tel livre n'est pas douteux, ni l'émotion communicative qui se lève du récit de tant d'humbles et amères passions effrontées. Sans parler de l'art dépouillé, sincère et tout vibrant sous la réserve du conteur. F. S.

MARC CHADOURNE : *La Clé perdue.* Plon.

Il est trop facile de dire que ce livre est un roman à clés pour qu'on se laisse tenter par un tel jeu de mots : sans doute *la Clé perdue* est en partie une autobiographie. On en saura d'autant plus de gré à M. Chadourne de n'avoir pas cherché à forcer la sympathie du lecteur en faveur de son héros. En effet, c'est plutôt à la jeune fille sensible et ardente qui apparaît et disparaît de page en page, que vont les suffrages, à cette Lally qui incarne, en quelque sorte, la jeune Amérique. — Et peut-être l'auteur, bien qu'il s'en défende, a-t-il voulu peindre, à travers ses deux personnages, les rapports de la France et du Nouveau Monde : car il y a ici autre chose que l'infructueuse recherche d'un homme et sa découverte finale de cet adage trop simple : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » M. L.

ANDRÉ FRAIGNEAU : *Le livre de raison d'un roi fou.* Janin.

Pourquoi ne pas l'avouer ? A 17 ans j'ai écrit, moi aussi, sur *Louis II de Bavière* un sonnet dédié à Maurice Barrès

et qui me valut les premières bonnes grâces de l'auteur d'*Un ennemi des lois*. Il n'est pas faux, on le voit, de croire en la transmutation du plomb en or. Depuis ces temps lointains le roi vierge, le roi fou, le roi artiste a bien cessé de m'intéresser et je ne vois plus en lui qu'un très médiocre cabotin. Aussi me serait-il difficile d'affirmer le plaisir que j'ai pris à la lecture du livre d'André Fraigneau, si je n'acceptais l'idée que le sujet, ici encore, vaut uniquement par l'écrivain qui le traite. Ce pauvre roi fou s'il avait jamais pu tracer un livre de cette qualité et de cette clairvoyance eut été bien autre chose qu'un peu de baudruche infatuée. H. M.

CLAUDE AVELINE : *Plus vrai que soi*. Savel. — Suite policière : *L'abonné de la ligne U*. — *La double mort de Frédéric Belot*. — *Le jet d'eau* précédé de *Voiture 7 place 15*. Émile-Paul.

Les rapports du romancier et de ses personnages, sur lequel Claude Aveline apporte quelques considérations intéressantes, est un de ces problèmes qui attirent périodiquement l'attention plus encore des auteurs que du grand public, mais qui passionnera toujours l'amateur de psychologie. En réalité, comme le paradoxe du comédien, c'est avant tout une question de *tempérament*. Nous n'avons pas la place d'insister. Venons-en au roman policier : une catégorie de lecteurs ne peut en entendre parler, une autre catégorie avale tout, comme les autruches. Pour ma part, quand une intrigue bien nouée s'accompagne de l'étude des caractères, un roman policier est un délassement de choix. Je reconnais volontiers qu'il est assez rare de pouvoir lire *la dernière incarnation de Vautrin*. Mais aux connaisseurs je puis affirmer que la suite policière de Claude Aveline ne leur causera que la plus vive satisfaction. Bien plus un récit comme *le Jet d'eau* leur prouvera, s'ils ne le savaient déjà, que l'auteur de ce bref roman et de *Madame Maillart* est un écrivain à qui nous devons quelques-unes des meilleures études d'âme de ce temps. H. M.

PIERRE VAN DER MEULEN : *L'Antéchrist et le Potier*. Arthaud.

En ce nouveau livre le talent étrange, généreux et délicat de M. Pierre van der Meulen se manifeste à nouveau d'une façon originale et toujours un peu déconcertante : Poursuivant un rêve éveillé qui l'entraîne jusqu'aux plus lointaines limites d'une fantaisie à la fois entraînante, hagarde et surnaturelle, l'auteur avec plaisir cède à toutes les sollicitations que lui suggère la lecture de l'*Apocalypse*. Visionnaire ravi, il invente les thèmes les plus bizarres, se livre aux hardiesses les plus imprévues de son imagination et ratiocine comme un clerc en Sorbonne. Mais plus haute que la parole du métaphysicien,

s'élève le chant d'un rare poète et c'est elle qui nous fait sinon comprendre, du moins goûter une œuvre si inattendue.

H. M.

YVES GANDON : *Le Pré aux Dames : Zulmé.* Robert Laffont.

M. Yves Gandon a eu la jolie idée d'écrire la chronique romanesque de la sensibilité française. Après *Amanda*, dont l'action se passe sous le Second Empire, il a situé *Zulmé* au temps de la Restauration. En un temps où refleurit le roman noir, où les mornes souvenirs de plus d'un auteur s'étalent avec tant de complaisance en des livres hybrides, les romans de M. Yves Gandon sont un véritable rafraîchissement. Subtilement construits, agencés comme une pièce à tiroir ils reflètent admirablement la sensibilité d'une époque. Peut-être pourrait-on se demander si une jeune fille de la société de Zulmé, même campagnarde, eût réellement joui d'une semblable liberté d'allure ? Et surtout si elle eût écrit elle-même, avec cette sûreté virile de main, le récit de ses aventures ? Je n'en suis pas certain, mais je le suis par contre de l'agrément du récit et de sa vérité psychologique.

H. M.

DANIEL BARLONE : *Une Fiancée de Charlemagne, Irène, impératrice de Byzance.* Charlot.

Ce roman qui emprunte à l'histoire sa rigide armature retrace avec une élégante sobriété l'histoire à peine croyable de l'impératrice Irène. Sur la toile de fond est peinte une fastueuse Byzance, dont le coloris a sans doute moins d'éclat qu'au livre justement célèbre de Jean Lombard ; mais la fresque plus nette se rehausse de considérations d'une ironie plus salubre et d'une politique moins aventureuse. L'auteur a su en parallèle tracer une esquisse attachante de la Cour de Charlemagne à Aix-la-Chapelle ; et la collusion de ces deux civilisations si dissemblables appelle maintes réflexions profitables. Sous l'apparence d'un conte fabuleux où se jouent sans cesse les figures de la volupté et de la mort, les pages de ce livre où passe encore à la cantonnade l'énigmatique image du calife Haroun-al-Raschid, nous enseignent à ne pas mésestimer le prix de la vie et à réfléchir sur la destinée des empires.

H. M.

JEAN COSSET : *Pascal Certamen.* Pré-aux-Clercs.

Ce roman doit être le premier ouvrage de son auteur et il serait aisé d'y relever quelques gaucheries dans l'écriture et dans la conduite de l'intrigue : tout y semble sacrifié à la vue cinématographique des événements. Mais l'intérêt ne faiblit pas et ce premier récit permet d'espérer que M. Jean Cosset, s'il en prend la peine, sera un jour un romancier d'aventure de la classe d'un O.-P. Gilbert.

F. S.

DOMINIQUE ANDRÉ : *Conquête de l'Éternel.* Gründ.

Mme Dominique André a écrit là un roman attachant, mais dont l'ordonnance n'est pas sans décevoir un peu : tout fait qu'il est de la juxtaposition gratuite d'un conte fantastique et d'un conte philosophique. Le conte fantastique est un en marge, une suite aux aventures d'*Arthur Gordon Pym.* Le conte philosophique est un conte d'anticipation ; on y voit le secret de la désintégration de l'atome aux mains d'une dame passablement désenchantée et pessimiste qui ne craint pas, à la dernière page du livre, de rendre au néant la planète terre. Comment elle en arrive à cette résolution, c'est ce que l'on peut lire dans la partie la plus importante et curieuse de ce roman. H. M.

FRANÇOIS DE ROUX : *La belle endormie.* Robert Laffont.

Ce roman, nous dit l'auteur dans son avertissement, « est à la fois un commencement et un épisode ; c'est-à-dire que, tout en ayant les apparences de se suffire à lui-même, il aura une ou même plusieurs suites. »

Nous retrouverons donc dans d'autres romans le héros de ce premier épisode, Jacques, et sans doute, la charmante Ygline « la belle endormie », que nous sommes désolés de voir traiter par son amant, encore trop jeune et affamé d'indépendance, avec si peu d'égards ! Nous retrouverons tous ceux qui, en arrière-plan, entourent le couple — personnages plutôt ébauchés que dessinés, de même que l'époque où ils vivent leur aventure, celle des années 25, n'est indiquée que par quelques traits généraux.

Qu'elles sont loin de nous, ces années, avec leur facilité, leur futilité — peut-être apparente et génératrice de chefs-d'œuvre — leurs intellectuels acharnés à s'analyser, à se décortiquer, Narcisse de la tentation et de la sensibilité !...

Certes, lorsque nous quittons Ygline, abandonnée, perdue, et Jacques, reconquis par sa mère mourante et par ce qu'elle représente de profond et de traditionnel, nous sommes tout prêts à dire, comme des enfants : et après ?

Rendons grâce à l'auteur qui, ayant su éveiller notre curiosité, nous promet de la satisfaire un jour. P. O.

JEAN ROUSSELOT : *Pas même la mort.* Robert Laffont.

On peut apprécier, ou ne pas apprécier, le pessimisme total, le désespoir irrémédiable de ce roman. Mais on ne peut dénier à son auteur beaucoup de force, de persuasion même, et des dons certains d'écrivain. On peut également lui souhaiter de voir un jour autre chose que les mesquineries de la vie ou ses côtés sordides, et la bassesse de l'âme humaine. Et l'on peut enfin exprimer l'espoir de voir l'auteur de *Pas même la mort*

mettre son talent réel — par instants d'une jeunesse, d'une fraîcheur charmantes — au service de la vie telle qu'elle est en réalité, avec ses ombres et sa lumière, ses laideurs indéniables, mais aussi sa beauté... P. O.

MARCELLE CRESPELLE : *Le Cygne.* — ALAIN GUEL : *Martha du prisonnier.* — MICHEL BATAILLE : *Patrick.* Tous les trois aux éditions Robert Laffont.

Trois romans seulement ont été sélectionnés cette année par les éditions Robert Laffont. Et c'est entre ces trois romans qu'auront à choisir les membres du jury pour décerner le Prix Stendhal. Il y a *Le Cygne* de Mme Marcelle Crespelle qui ressortit, dit-on, d'un genre qui serait en péril : le roman d'amour. C'est un livre essentiellement féminin, c'est-à-dire que la trame a pu en être transposée, l'œuvre n'en demeure pas moins ruisselante de détails intimes et est le fruit d'une expérience à court terme. Dix épisodes y ont de la grâce, de la vérité et pourtant les personnages n'ont pas de vie propre, individualisée, tranchée. Agréablement écrit, correctement agencé, ce roman se lit sans ennui et s'oublie... de même. — En composant *Martha du prisonnier*, M. Alain Guel n'a pas seulement voulu distraire son lecteur. Le thème qu'il a choisi est en lui-même banal : c'est celui du prisonnier français amoureux d'une femme allemande. Mais le talent peut tout rajeunir et tout transformer. Ni réaliste, ni psychologue, l'auteur s'est voulu poète. Il s'est malheureusement perdu dans le pathos et ses symboles ne sont pas toujours d'un goût parfait. — L'auteur de *Patrick* est paraît-il fort jeune. Tant mieux. Les défauts de son roman ne sont que manque d'expérience : il se corrigera aisément et ses dons incontestables d'écrivain et d'analyste se développeront à l'aise en toute simplicité. L'histoire qu'il raconte se passerait fort bien du climat fantastique où il l'a voulu situer sous la surveillance de noirs tourmenteurs résidant en « un lieu trop étranger ». Passons. Il reste le récit tout uni de la vie d'un jeune homme qui meurt à moins de 25 ans pour la défense de son pays. Quelques nettes images de jeunes filles accompagnent ce portrait d'adolescent. Mais on découvre dans ce roman un tel goût de la clarté, de l'action, de l'héroïsme, une telle curiosité des âmes, que ce petit livre en est agrandi et lourd de remarques et de réflexions précieuses. H. M.

RENÉE DE SAUSSINE : *Sylvinia du Brésil.* Fayard.

Au début, des Brésiliens qui semblent attendre la musique d'Offenbach pour s'organiser en cortège. Des confidences de couvent qu'eût signées Mme de Genlis ; un chaste et trouble petit roman exotique dans la meilleure tradition moderne des romans pour *grandes* jeunes filles, et en guise de coup de

théâtre (attendu depuis 50 pages) une déclaration d'amour faite à la brésilienne par un aviateur français timide, cynique et saoûl. Ne pas se servir du *shaker ;* mais à déguster nappe après nappe. En vérité, c'est écrit à la diable, mais très moral.

F. S.

GILBERT CESBRON : *La tradition Fontquernie.* Robert Laffont.

Il faut d'abord louer en ce livre ces qualités de métier, ces qualités qui deviennent plus rares de jour en jour et sans lesquelles il n'est pas d'œuvre viable. Déjà, j'ai signalé la dextérité du roman précédent de M. Gilbert Cesbron : *On croit rêver,* mais cette dextérité était au service en grande partie d'un tableau parodique de notre société moderne. Son indéniable virtuosité s'énivrait de fantaisie et de gratuité. Aujourd'hui, l'auteur de la *Tradition Fontquernie* met en scène une famille d'âmes complexes et pudiques et il a su à la fois y montrer une prestigieuse adresse, une vérité profonde et une délicatesse souvent ravissante. Comme point de départ, il a admis que le sujet n'était rien et la manière de le traiter tout. Eclatante vérité. Ce récent roman n'eût été qu'un mélodrame vulgaire sous la plume d'un feuilletoniste à tant la ligne, et M. Cesbron en a su faire, grâce à une justesse de ton admirable, une étude psychologique d'une rare acuité et un écrit sobre et poignant. H. M.

LUC ESTANG : *Temps d'amour.* Laffont.

Ce roman de M. Luc Estang est aussi loin que possible d'un roman d'aventure. Mais son analyse perpétuelle, toute en nuances, aussi minutieuse que précise, est loin d'être sans valeur. Elle vaut d'abord pour sa franchise autant que pour sa subtilité. Et si le héros ratiocineur de ce livre attachant et monotone, obstinément obstiné à son examen de conscience, risque parfois de nous lasser, c'est moins pour sa complaisance infinie que par le jugement souvent tendancieux que nous lui voyons porter sur lui-même et sur autrui. Qu'il se soit réservé un rôle important mais sacrifié ne nous émeut ni ne nous touche. Tout cela est trop gratuit. Le grand talent de l'auteur pourra certes lui valoir des prosélytes et des admirateurs ; certains compareront son héroïne à celle du *Dominique* de Fromentin ; peut-être doit-on cependant ne voir en cet essai que des gammes préparatoires. Un romancier naîtra peut-être un jour en M. Luc Estang ; il ne nous fait encore que des promesses, à lui de les tenir demain.

F. S.

JOSEPH PEYRÉ : *La Tour de l'Or.* Laffont.

Personne ne dénie à M. Joseph Peyré une connaissance approfondie de l'Espagne, ni de précieuses lumières sur la vie et l'art des toreros, non plus qu'un style d'une éloquence plastique et un peu plaquée très propre à traiter de tels sujets. Faut-il encore que ceux-ci jaillissent de son imagination et de son cœur. Tandis que son récent ouvrage, excellent documentaire sur la destinée d'un matador gitane et sur les processions de la semaine sainte à séville, semble plus un devoir imposé par les soucis d'une carrière que l'œuvre d'un auteur uniquement aux aguets de l'inspiration. *La Tour de l'Or* pourra rencontrer un succès mérité par un romancier qui exerce son métier avec conscience et honnêteté, ce livre demeurera néanmoins secondaire dans la liste des nombreux écrits de Joseph Peyré. F. S.

LA LITTÉRATURE ET L'HISTOIRE

LÉON-PAUL FARGUE : *Portraits de famille.* J.-B. Janin.

Je crois qu'il y a dans ce livre quelques-unes des plus belles pages de Léon-Paul Fargue, et des meilleures. On y reconnaît l'inflexion de sa voix, quand il évoque comme pour lui-même les jours de sa jeunesse et les ombres qu'il a chéries. Ce don de cerner une silhouette en quelques coups de crayons, d'user entre cent autres du seul mot qui peigne, de conduire au moyen de volutes séduisantes au caractère essentiel de son sujet, nous le retrouvons ici. Et, sans doute aussi, souvent, l'écho des battements de son cœur. F. S.

C. JEAN-AUBRY : *Vie de Conrad.* Gallimard.

G. Jean-Aubry qui depuis plus de dix ans était l'ami de Joseph Conrad, se vit confier à la mort du romancier, dès 1824, tous ses papiers intimes afin de publier la biographie qui ne voit le jour qu'aujourd'hui. Il ne lui a pas fallu moins en effet de vingt-trois ans de recherches, d'enquêtes patientes et de soins pour mettre ce beau livre au point. Pour donner toutes les précisions désirables sur cette existence singulière, qui, commencée en Pologne, poursuivie en France, fut achevée en Angleterre après avoir été ballottée sur la plupart des mers du globe, l'auteur de cette monographie a recherché à Marseille, à Java, au Congo, à l'Ile Maurice, en Australie et dans bien d'autres lieux le souvenir de celui qui partout avait amassé la matière d'une riche expérience. C'est celle-ci qui a permis à l'écrivain anglais d'écrire ces livres extraordinaires qui ont pour titre *Lord Jim, en Marge des marées* et *le Nègre de Narcisse.* C'est assez dire combien la biographie de Conrad

nous renseigne sur la portée et le sens de son œuvre. Elle demeure désormais la pierre angulaire sur qui devront reposer toutes les études consacrées à Conrad. Aussi faut-il remercier G. Jean-Aubry de l'avoir faite aussi extraordinairement renseignée, dense et précise. H. M.

JOSEPH BOLLERY : *Léon Bloy.* Albin Michel.

Stendhal, Mérimée, Sainte-Beuve, Balzac, Hugo ont chacun leur chevalier servant, leur « mainteneur » : un dévot enthousiaste se voue à leur gloire, ramasse leurs papiers, y fouille fièvreusement, redessine leur silhouette, creuse leur physionomie, les défend et les exalte. Léon Bloy aussi a cette chance. Dans son humble chambre rochelaise, entouré des livres et des reliques de son grand homme, M. Joseph Bollery, depuis vingt-cinq ans, ne pense qu'à lui. Son nom, d'ailleurs, ne l'y prédestinait-il pas ? Lisez le « Du même auteur » : il a débuté par une plaquette sur Bloy, il a continué par des livres de plus en plus épais, encore sur Bloy. Aujourd'hui, il présente, toujours sur Bloy, ce gros bouquin, fruit mûr de sa longue patience amoureuse. Il y en a un autre derrière, du même calibre, paraît-il. Celui-ci, bourré de documents nouveaux, confirme définitivement ce qu'on savait du Mendiant Ingrat : écrivain de génie, individu plus extraordinaire encore. On y trouve, en particulier, des lettres étonnantes : elles datent d'une époque où le futur auteur du *Désespéré* n'était encore qu'un jeune homme assez indécis sur sa vocation, mais déjà torche crépitante, impatient de mettre le feu à la tignasse de tous les « apparus sur son chemin », pour parler comme Verhaeren, qui l'admirait. Flaubert disait : « Dans Shakespeare, j'admire tout comme une brute. » M. Joseph Bollery fait de même, avec Léon Bloy, qui, mort il y a trente ans, continue à enflammer, par le truchement de ses livres, l'esprit et le cœur de certains êtres généreux, ardents, avides de grandeur et de beauté puissante. P. A.

MAX DAIREAUX : *Cervantès.* Desclée de Brouwer.

C'est tout le problème du génie que pose M. Daireaux lorsqu'il parle du « miracle » de Cervantès. Pour lui il est troublant de constater que, hors *Don Quichotte*, toutes les œuvres de Cervantès sont médiocres, au point que ses plus ardents thuriféraires n'ont jamais sincèrement tenté de les remettre en lumière. Cette opinion, qui ne tient pas assez compte de la valeur incontestable des *Nouvelles exemplaires*, donnerait à penser que le génie s'empara un jour de Cervantès, puis le quitta, son chef-d'œuvre accompli. Mais n'est-il pas plus logique de croire que l'écrivain s'est longtemps cherché, avant de découvrir sa forme et son style, que lorsqu'il s'est « trouvé », l'expérience acquise lui a donné les moyens de faire

ce chef-d'œuvre et que par la suite, sa valeur a peut-être baissé ?

Il faut remercier M. Daireaux de nous présenter un Cervantès débarrassé de bien des légendes inutiles à sa gloire, replacé dans son milieu et dans son époque, en un mot vivant, vivant de sa vie décevante et malheureuse, mais jamais désespérée. Nous ne suivrons pourtant pas le biographe dans la conclusion de son livre, où il estime « qu'il est devenu presque inutile de le lire pour connaître Don Quichotte, de le connaître pour l'aimer », car, ne pas exhorter le public à lire *Don Quichotte* c'est le priver non seulement d'une part du patrimoine spirituel international, mais aussi d'une possibilité de bonheur.

M. L.

Yves Gandon : *Le pavillon des délices regrettées, traduit du chinois.* Robert Laffont.

On se souvient peut-être des délicieux poèmes chinois qui nous révélèrent en 1942 le nom de Tsing Pann Yang. Ils furent bientôt suivis de deux autres recueils attribués au même auteur : *La terrasse des désespoirs* et *Rêveries sur les divins empereurs.* Voici ces trois volumes réunis aujourd'hui en un seul par les soins de leur traducteur, M. Yves Gandon, qui les accompagne d'un troublant avertissement ; plus troublant encore pour qui saura que le nom de Tsing Pann Yang ne figure dans aucune biographie. Mais ne retirons pas à M. Gandon le bénéfice de sa double personnalité ; aussi bien, ces petits poèmes ont une grâce toute chinoise, digne de tromper les scholiastes futurs :

Et je songe, en pleurant, au lobe délicieux de ton oreille,
Cette petite conque de nacre où je verse mon poème désolé.

C. B.-D.

J. E. S. Jeannès : *D'après Nature.* Granvelle.

L'excellent peintre Jeannès qui, ayant dépassé l'âge de Gœthe, a atteint sa sérénité, et qui a été très mêlé au monde littéraire et artistique de notre temps, a entrepris d'écrire ses souvenirs. Deux volumes sont prévus dont voici le premier, riche de révélations sur Renoir, sur Rodin, sur Villiers de l'Isle Adam, sur Barrès, sur Moréas... Le volume suivant parlera d'Annunzio, de Duparc, de Léon Bloy, de Debussy, de Jean Lorrain, de Mirbeau... Nous l'attendons impatiemment. Ces récits à bâtons rompus seront un jour précieux pour les historiens d'une époque riche et confuse. En attendant ils nous distraient et nous instruisent.

H. M.

Gustave Charlier : *Passages.* La Renaissance du Livre.

L'auteur, qui est professeur de lettres à Bruxelles, s'est inquiété dans ce livre de quelques hôtes de marque en Bel-

gique. L'encyclopédiste Toussaint, Alfred de Musset et Musset-Pathay, son père, Julienne Drouet, Charlotte Brontë, Victor Hugo et Baudelaire lui ont chacun fourni l'occasion d'un chapitre neuf. Car M. Gustave Charlier, connu pour ses beaux travaux d'histoire littéraire et admirablement informé des découvertes de ses devanciers, n'a pas entendu remette ses pas dans leurs pas, mais bien pousser leurs enquêtes plus avant. Les études d'ensemble qui seront désormais consacrées à quelqu'une des personnalités nommées ci-dessus auront à emprunter à son livre bien des renseignements précieux, plus d'un trait inédit et des remarques fort utiles pour donner un éclairage vrai à des questions jusqu'à ce jour insuffisamment connues. Ajoutons que les simples curieux se régaleront à la lecture de ce petit volume dont la science ne cesse jamais d'être attrayante. F. S.

Maurice Parturier et Albert de Luppé : *La naissance de Duranty*. Paris, Giraud-Badin.

Duranty, qui fut un des précurseurs du naturalisme, un romancier curieux et un excellent critique d'art, était-il le fils de Mérimée ? La question a été souvent posée et a fait couler beaucoup d'encre. Le certain est que Duranty était le fils de Mme Lacoste qui deux ans avant de mettre au monde cet enfant adultérin était encore la maîtresse de Mérimée. Au surplus celui-ci ne semble absolument pour rien dans la naissance de Duranty, c'est ce qu'avec force et pertinence prouvent les deux auteurs de cette intéressante brochure.
L. B.

Henri Mondor : *Les premiers temps d'une amitié*. Éditions du Rocher.

Historiographe de Mallarmé, ami de Paul Valéry, Henri Mondor est tout désigné pour apporter sur l'auteur de *la jeune Parque* les plus précieux renseignements, les documents les plus indispensables. La plaquette qu'il consacre aujourd'hui à André Gide et à Paul Valéry, est particulièrement riche pour la connaissance de ces deux grands écrivains à leurs débuts littéraires, mais c'est surtout la biographie de Paul Valéry qui en recevra le meilleur appoint. Et ce n'est là, espérons-le, qu'une première contribution. L. B.

Jules Bertaut : *Madame Récamier*. Grasset.

La vie de Mme Récamier, par ce qu'elle a d'encore mystérieux, sera toujours un thème d'une séduction inépuisable. M. Bertaux, après d'autres, vient d'en développer, non sans brio, les variations. Son livre facile à lire et bien informé — quoique de seconde main — plaira au grand public. Ceci étant, on ne saurait lui faire grief de ne point apporter d'aperçus

nouveaux sur la divine Juliette, mais on s'étonne, qu'ici comme ailleurs, un des traits les plus marquants de cet énigmatique caractère ait été passé sous silence : je veux dire l'ambition. N'est-ce point une anomalie que cette fille et femme de bourgeois se soit livrée à toutes les outrances de la réaction ? Que de la compagnie d'une Tallien, elle ait passé à celle des Montmorency, de Chateaubriand et des têtes couronnées de son époque ? Et cette constante coquetterie qu'elle appliqua à consumer toutes les amitiés, à réunir les adorateurs les plus divers, ne s'explique-t-elle pas par un peu d'arrivisme ? Telle est la force de la légende qu'on ose à peine prononcer. Laissons à d'autres le soin délicat d'effleurer d'un soupçon le souvenir de la belle des belles. C. B.-D.

LIEUTENANT-COLONEL HENRI CARRÉ : *Le grand Carnot.* La Table Ronde. — *Henriette de France.* Grasset.

Le terme de vulgarisateur ne saurait s'appliquer au Lieutenant-Colonel Carré : ses ouvrages peuvent donner au grand public une connaissance non seulement suffisante, mais souvent même approfondie des deux à trois périodes où, limitant son activité, il promène ses investigations. Et si l'on s'étonne de lui voir publier simultanément une biographie de Carnot et une vie d'Henriette de France, on doit reconnaître à ces deux ouvrages des qualités éminentes, qui en font de bons instruments de travail. On regrette toutefois que l'auteur, se complaisant dans l'abondance des détails, oublie quelque peu de replacer chaque événement dans l'atmosphère qui le détermine, et que, par suite, ses livres manquent de vues d'ensemble et de conclusions générales. M. L.

PAUL JARRY : *Abbayes et Châteaux de l'Ile-de-France.* Plon.

L'auteur s'efforce avec raison de mettre à la portée du public ses connaissances sur les environs de la capitale, sur leurs monuments disparus ou en ruines. Malheureusement le sujet est un peu maigre, et ne donnerait lieu qu'à de très courts articles, si, pour le corser, M. Jarry ne dressait souvent des listes de possesseurs d'une lecture assez aride, et n'avait recours à des rapprochements littéraires, à des citations d'une utilité discutable (pourquoi des vers de Samain à propos de Port Royal ?). Ces légères critiques faites, il reste que beaucoup d'anecdotes suscitent l'intérêt, que beaucoup de détails amusent et que ce petit livre serait tout à fait agréable sans les nombreuses fautes de français dont on voudrait pouvoir laisser toute la responsabilité aux typographes... M. L.

GŒTHE : *Faust.* Texte français de Gérard de Nerval et d'Alexandre Arnoux. Albin Michel.

On avait proposé à M. Alexandre Arnoux de traduire *Faust.* Il hésita longtemps : il avait ses propres enfants. Un créateur

ne s'arrache pas volontiers aux fantômes qui le harcèlent, impatients d'exister, et dont il se sent responsable. Pourtant, la tâche était belle. Il céda. Mais, au premier *Faust*, il ne voulut point toucher. Gérard de Nerval en a pris possession, et pour longtemps. Qui oserait congédier le prince d'Aquitaine, mettre au rancart le bon travail dont se sont nourries des générations de poètes et de rêveurs ? Prétendre le refaire ou le perfectionner ? Quelle outrecuidance ! Pour le second *Faust*, aucun grand artiste français ne s'y était aventuré : des tâcherons, tout au plus, par prudents petits morceaux, et bientôt perdus dans ces ténèbres et ces éclairs. M. Alexandre Arnoux se mit à l'œuvre. C'était l'homme qu'il fallait. *The right man in the right place.* Il peut être fier du résultat. Le second *Faust*, avec ses fantasmagories, ses symboles, ses évocations inattendues, ses créations barbares ou délicates, ses chants et ses cris, ses bitumes et ses fanfares, sa sagesse et ses folies, M. Alexandre Arnoux l'a ressuscité. C'est un monument étrange. Le voilà debout, jeune et puissant, tout bruissant des mêmes rumeurs et pétarades grandioses, tout grouillant de vie énorme et saugrenue. Gœthe, qui fut content de Gérard de Nerval, doit être, en sa tombe, ravi de M. Alexandre Arnoux. Et, reprenant en partie le mot dont le salua, dit-on, Napoléon, il pourrait, s'il avait encore la parole, dire à notre compatriote : « Vous êtes un frère, M. Arnoux ! »

P. A.



N° 9.888 - 11-47 *Le Gérant* : B. GRISARD.

Librairie *Le Divan*, Paris, éditeur

Imp. par l'Imp. Alençonnaise, pl. Poulet-Malassis, Alençon (Orne)
Dépôt légal 1947, 4e trim. — N° d'ordre : 809



ANDRÉ GIDE

Le récent prix Nobel a honoré un grand écrivain français, car la qualité littéraire d'André Gide est éminente. La meilleure modernité se reconnaît dans son style.

Le reconnaît-elle dans sa pensée? La question vaut d'être examinée, et c'est ce que je vais m'efforcer de faire en quelques pages brèves :

ANDRÉ GIDE a été encouragé dans son culte du Moi par Barrès, dans sa revendication d'amoralité par Oscar Wilde. Sa conception de la vie dangereuse et de l'inépuisable désir s'est fortifiée chez Nietzsche, sa vision de l'anarchie intérieure du cœur humain dans Dostoïevski. Ces influences, qu'il a fait vivre, s'amalgament à son propre apport, qui est considérable.

Les antinomies ne lui font pas peur, mais il aura surtout été un contradicteur.

Il croit nécessaire de ne point rompre avec le passé, et d'autre part il s'insurge contre les traditions qu'imposent la religion, la morale et l'esthétique. Mais qui sait si ce n'est pas parce qu'un Barrès et un Maurras ont tracé leur trajectoire ? Eux absents, n'eût-il pas joué une partie de leur rôle ? Et cette question entraîne à le poursuivre dans les coins où l'on devine qu'il ne mérite pas toute confiance. N'est-il pas quelquefois un juge à récuser ? Il fait dire à son Armand des *Faux-Monnayeurs* que l'éducation puritaine engendre chez ceux qui

s'en affranchissent « la haine de tout ce qu'on appelle vertu ». Il a reçu cette éducation, il s'en est affranchi, il éprouve cette haine des valeurs morales traditionnelles. Le jugement ainsi dicté n'est pas un libre jugement.

N'empêche qu'il y a chez André Gide du solide et du grand.

Il est le découvreur. D'auteurs étrangers, pour commencer, ou de leur beauté exacte par ses traductions (Conrad, Rilke, Shakspeare). Découvreur aussi dans le mystère souterrain de la psychologie, dans tout le monde caché, désordonné, contradictoire, pervers qui vit au-dessous, non seulement de la conscience claire, mais des obscurités déjà explorées par un La Rochefoucauld, un Racine, un Rousseau. Découvreur enfin d'un univers d'injustices à réparer. Justicier dans la société : pour tout ce que la force opprime, tout ce que la chance dessert, tout ce que la vie n'a pas favorisé, peuples, races, individus. Mais justicier aussi dans son domaine propre qui est la psychologie, justicier pour les instincts négligés. Gide se fait l'avocat « de tout ce qui n'a pas encore pu ou su parler, de tout ce qu'on n'a pas encore su ou voulu entendre », a-t-il déclaré crânement dans une séance fameuse de l'*Union pour la vérité*.

André Gide tient une position importante de l'humanisme antireligieux. Professant et pratiquant un amour joyeux de la vie, s'indignant qu'on puisse avoir honte d'éprouver le bonheur dans tout son être, il estime que loin de jeter notre volonté au travers de nos instincts, nous devons essayer de les comprendre et de les interpréter pour les faire entrer dans une harmonie. On entend alors à travers sa voix la voix d'une lignée qu'illustre Molière. Volontairement exilé du climat des conversions contemporaines (Jammes, Claudel, Ghéon, etc...), il a la pensée pénétrée d'incroyance et dressée contre le surnaturel. Une seule impiété le scandalise, celle de l'homme qui a horreur de la vieillesse et peur

de la mort. « Je ne suis pas un tourmenté », écrivait-il à Mauriac (*Œuvres complètes*). Il a donc pu relever pour nombre d'esprits l'optimisme, abattu depuis Taine. S'il veut remettre tout en question, s'il essaie de n'agréer rien que d'absolument dégagé des croyances aveugles, c'est qu'il croit au progrès. Bref, il continue le classicisme libertin du XVII[e] siècle et encyclopédiste du XVIII[e], et même Renan pour une part. Mais cartésien, nullement. Ami des savants, humble et hardi comme eux, il a prôné et revalorisé en littérature et en morale les méthodes de l'expérience, même si sa propre pratique les a quelquefois contredites. Il ne trouve valables que les esprits qui, au lieu d'accepter les problèmes, les mettent au monde dans la douleur. Certes il a montré involontairement que l'expérience ne suffit pas aux hommes. Seulement, s'il lui arrive d'entrer malgré lui dans un mysticisme, ce sera en direction révolutionnaire. Il est capable de devenir révolutionnaire comme Michelet, par confiance d'optimiste dans l'avenir. Et par là, il renonce à Montaigne qu'il suivait volontiers sur d'autres voies.

Individualiste assurément, mais d'une espèce peu française... Lorsque Gide parle avec ferveur d'individualisme, il entend : « individualisme bien compris » (*Pages de Journal*), c'est-à-dire capable d'aboutir à « l'acceptation d'un devoir » (préface à *Vol de Nuit*). Un tel individualisme n'a rien de l'abstraction des Codes ni de l'arithmétique des cerveaux latins ; il se fonde sur la valeur de la personne et sur un sens absolument concret de la liberté. On voudrait l'appeler libre personnalisme. Gide y voit le serviteur le plus sûr de l'intérêt général, au point de le transposer de l'homme à la nation et de la société nationale à la société humaine. En effet, s'il condamne l'infatuation nationaliste, il condamne également l'internationalisme parce qu'il dépersonnaliserait les nations au grand dam de l'humanité (Réponse à une enquête sur l'Avenir de l'Europe, *Revue de Genève*, 1923).

Il est certain que cette position, ainsi que l'amour passionné de la vie, soulèvent des problèmes dont Gide ne semble pas se rendre compte. L'amour de la vie tel qu'il le comprend a bien des chances de ne convenir qu'à une aristocratie d'artistes, d'intellectuels, d'âmes exceptionnelles : sa déception russe ne l'a-t-elle pas condamné à ne pouvoir satisfaire ni son personnalisme ni sa tendre sympathie pour la misère des hommes ? En ce cas, et au point où nous le savions venu, l'amour de la vie lui devenait impossible. On touche ici au dramatique et au tragique de sa carrière et de son œuvre. La logique de cet esprit non prévenu et de cette intelligence disponible aurait dû le conduire à chercher les moyens d'un compromis entre une légitime anarchie et tous les blocs qui se nomment État, Église, Classe, etc... Mais a-t-il jamais pris le chemin d'une semblable recherche ? Il suivit un chemin dévié. Et c'est la meilleure preuve, s'il en fallait une, de ce qui lui manque, qui est une certaine force de ces liaisons philosophiques dont disposent un France, un Maurras, un Valéry. En compensation, nous y gagnons des intuitions fécondes ; ces pierreries rares peuvent avoir plus de prix qu'un beau travail de bijoutier.

Quant à se mettre en quête des disciples de Gide, ne serait-ce pas révéler qu'on l'a mal compris ? Ceux qu'il n'aurait point découragés, quels enfants ! Il n'a jamais voulu que pousser ses admirateurs, ses fidèles, dans leurs voies respectives.

Il a été cependant trop neuf et trop fort pour ne pas exercer une action autour de lui, puis une influence à longue portée.

Littéraires, tout d'abord. Il a fondé *La Nouvelle Revue française*, a inspiré les Ghéon, les Copeau, les Schlumberger ; il est devenu malgré lui le maître. Les écrivains encore inconnus qui venaient à lui ou qu'il découvrait, de Rivière à Cocteau, entendirent sa secrète leçon contre la facilité, suivirent son exemple de style surveillé et de ton classique un

peu sec, son invitation peu déguisée à prendre la tangente au bord du Symbolisme, enfin à se replier entièrement sur l'humain, exactement à faire éclore en soi le plus original de soi, l'irremplaçable. Dans la suite, il lui est arrivé de donner la formule de la poésie « fauve » dans le premier numéro de *La Revue Littéraire*, où il écrivit en mars 1939 : « Ah, qui délivrera notre esprit des lourdes chaînes de la logique ? Ma plus sincère émotion, dès que je l'exprime, est faussée. » Et lui qui par ces mots se contredisait, lui qui a intégré tant de réflexion dans l'art, ce Gide des mauvais jours a donné les plus évidents coups de barre aux mouvements littéraires d'après guerre. Il a gouverné dans une autre direction heureusement, l'audacieuse direction du débrouillement psychologique à travers les fonds de l'être humain. Et, par là, il fut un frère de Proust, plus complètement amoral. Enfin il a accroché le XXᵉ siècle à certaine esthétique anglaise et russe du roman, et cette esthétique se résume dans la formule : anti-Maupassant.

Son influence de sentiment et de pensée, qui ne pouvait pas plus s'individualiser que les autres grandes influences de l'époque, reste diffuse. Néanmoins, l'inspiration antifamiliale des Thibault vient directement de lui. Est-ce que Jean Schlumberger ne continue pas d'étudier dans son œuvre romanesque le problème posé dans le *Retour de l'Enfant prodigue?* D'une façon plus générale, il faut lire les notes intimes qui ont été publiées de Jacques Rivière et sa correspondance avec Claudel pour se rendre compte que l'œuvre de Gide devint dans l'esprit des jeunes intellectuels de la génération suivante l'Évangile du désir sans fin, de la recherche sans fin, de l'interminable souffrance et de la haine contre toute domination consentie.

Il faut le dire, le non-conformisme gidien, s'il représente un enrichissement pour la connaissance de l'homme, et dont toutes les doctrines peuvent profiter, n'a pu que nous appauvrir en volonté, en

pouvoir d'action, et en dévouement à la vie sociale, même et surtout depuis l'adhésion au communisme de l'U. R. S. S., puisqu'il a abouti sur ce terrain à confesser une erreur. Gide en creusant et minant la notion de l'homme, ne remplace rien de ce qu'il supprime. Il ne fait que flatter cette troupe d'instincts qu'il a passé sa vie à réhabiliter, à faire habiller chez le meilleur tailleur, et dont il s'entoure comme un prince de ses pages. Il est grand, incontestablement, mais comme Faust le fut dans les griffes infernales.

Henri Clouard.





PAGES D'UN ALBUM SENTIMENTAL

I. — PRÉSENCE

Pour Mé.

Tu n'es pas là mais, dans la chambre,
chaque objet témoigne de toi,
secrète fille de Décembre.

Décembre est loin pourtant...
Par la fenêtre, sur le toit,
roucoule dans son jabot blanc
une colombe de printemps.

Mais tout conserve ta mémoire :
la commode brillante et les flambeaux d'ivoire,
la table où, ce matin, ta main s'était posée,
mieux encore le livre ouvert
sur le signet de ta pensée
et, mieux que tout, dans le pot vert,
ces hautes fleurs aux couleurs tendres
qui se flétrissent de t'attendre.

2. — EXIL

Pour Charlotte Tiocca de Planis
(Souvenir, à Zürich, de la route
de Velluire, 1943).

La route de la Paix vire sur les collines,
lance chaque montée à l'infini de l'air
— un air libre où le vent dessine
tous les caprices de la mer.

Combien de fleuves et de terres
me séparent, hélas, des vignes et des champs
où cette route solitaire
se déroule vers le couchant...

Le pays de l'exil aux charmes inutiles
creuse la soif du pays que j'aimais.
En vain tremblent au lac les reflets de la ville :
dans la nuit de mes yeux fermés
chaque tournant m'est une plainte
au ruban clair des temps meilleurs.

Pure, ondoyante, hors d'atteinte,
la route vire dans mon cœur.

3. — LA JEUNE FILLE MORTE

Souvenir d'Albertine.

Tu la portais en toi Celle qui t'a saisie
et laisse ton doux corps que nul ne connaîtra
rigide et provocant sous la minceur du drap
— ce corps que n'avait pas encore ouvert la vie.

D'un unique baiser le souvenir me hante
où, froide, m'envahit, en ce dernier abord,
l'horreur d'avoir goûté sur tes lèvres vivantes
aux lèvres même de la Mort.

4. — PARFUM DES ROSES

A Cristina.

Parfum des roses dans la chapelle
des capucins,
fleurs sensuelles
aux pieds des saints,
parfum des roses, épais, suave dans la bouche,
nappe de baume calme entre les pierres blanches,
désertes le lundi,
parfum des roses de midi,
souvenir ancien
de Saint-Damien
tout embaumé du souvenir de sainte Claire
et de tant d'heures solitaires
auprès d'un moine au froc couleur de terre nue...

Et maintenant je t'ai connue
et nous voici, tous deux, assis sur le banc lisse
où glisse
le reflet du parfum des roses.
Tous les deux avec notre amour humain,
fleur jaillissante de la terre,
avec le duvet tiède, entre nos mains,
de ce silence ailé qui nous dispense de prières.

Et, du vitrail ouvert sur un jardin tranquille
où s'apaisent les bruits de la ville d'été,
tombe le dur éclat d'un soleil immobile
comme l'éternité.

(*Chapelle des Capucins de Fontenay-le-Comte, lundi de la Pentecôte, 1945*).

5. — MER TYRRHÉNIENNE

Ischia.

Lent souvenir d'un fol amour
tressé de tant de paysages,
l'éclat du soleil sur la mer
brise et disperse les images.

Le vent, né du passé, me pousse, me dépasse,
souffle déjà dans l'avenir,
finit de perdre dans l'espace
la poussière du souvenir.
Au loin, l'horizon courbe atteint à d'autres mondes
où mon étoile me conduit,
tandis que, lentement, descend aux eaux profondes,
le remords même de l'oubli.

6. — GALOP D'AUTOMNE

A Cristina.

Après tant de latitudes,
tant d'amitiés égrenées
à chaque tournant,
notre belle solitude
ne compte plus les années.
L'amour se moque du temps.

Promenades matinales
par les prés d'automne.
Silence où crissent nos selles,
où le pas de nos chevaux
s'assourdit sur l'herbe molle
qu'effleurent des cris d'oiseaux.

Sur le chemin de halage
abandonné ,
le rêve, à longues foulées,
poursuit l'ombre des nuages.
Solitude, mon partage !
mais où jaillit des herbages
cette flamme au bord de l'eau :
sur ton cheval au galop,
ton visage frémissant,
ton visage offert au vent.

7. — PETIT POÈME

que, ce 5 décembre 1947, j'aimerais tant donner à Max Jacob, — s'il était encore là...

De plus en plus au fond de l'ombre
s'enfoncer,
avoir été celui qui n'a fait que passer
et qui s'est éloigné même du souvenir
si ce n'est chez les morts terrés et qui l'aimèrent.

Passez muscades — et sans traces.
Le vide gagne dans les glaces :
un autre monde peut venir.
Les amis sont perdus comme les feuilles mortes
mais celui qui plus rien ne porte
dans la nuit se sent neuf et nu.
Tous ceux qui ne sont pas venus,
les étrangers, les inconnus,
tous les visages sans réponse,
tant pis, ne viendront plus jamais.
Et c'est pourtant, tous ceux-là que j'aimais
d'un curieux petit amour...

Un point, c'est tout.
Car, désormais,
le royaume est cette nuit pure
où rien ne vit mais où tout dure,
prêt à brûler encore aux feux d'un autre jour.

Jacques DE MAUPEOU.



QUATRE LETTRES INÉDITES DE STENDHAL

M. Pietro Paolo Trompeo a publié en 1942, l'année du centenaire, quatre lettres inédites de Stendhal dans l'hebdomadaire milanais Settegiorni, *N. du 30 mai. Il les a découvertes dans ce qui fut la célèbre bibliothèque de Stendhal à Civitavecchia. En plus de leur intérêt d'inédit, ces lettres offrent ceci de particulier qu'elles sont au nombre des dernières que Stendhal ait écrites dans les mois qui précédèrent sa mort. A la différence des lettres de la même époque retrouvées jusqu'à ce jour, celles-ci sont des lettres privées, adressées à Donato Bucci et elles apportent de précieux renseignements sur son dernier séjour à Paris. En raison des circonstances, ces lettres ont été peu connues en France. M. P. P. Trompeo a bien voulu nous autoriser à en reproduire le texte et l'essentiel de son commentaire où il donne de fort utiles éclaircissements sur toutes les allusions de Stendhal.*

V. d. L.

I

Rue Neuve des Augustins, N. 49
Hôtel de l'Empire, le 19 novembre 41.

JE vous remercie, Monsieur, de vos lettres. Je viens de prendre un abonnement au C[onstitutionnel] et je décacheterai beaucoup ce ces numéros. Par erreur on avait retenu ici les D[ébats] et le C[onstitutionnel] sur l'annonce de mon arrivée, je viens de réparer cette erreur. Voici une affaire pour

laquelle je réclame votre complaisance et votre sagacité ordinaires. Il s'agit, je pense, d'une vente, on tient au secret (1).

Combien vaut la terre de Canino ? combien rend-elle ? comment se payent les fermages ?

Je voudrais 3 pages de détails, 4 si vous pouvez. Cette affaire serait fort avantageuse à la personne qui cultive la garance. Faites faire une copie de votre lettre par l'aimable Gigi (2) et envoyez ces deux lettres par des bureaux différents. J'ai répondu que je pourrais donner des renseignements vers le 4 ou 5 décembre. Peut-être serez-vous obligé d'écrire sur les lieux. En ce cas écrivez une première lettre pour donner les renseignements que vous savez, et annoncez que vous avez écrit sur les lieux, et avec secret, pour obtenir plus de détails. On verra ainsi que j'ai mis du soin à faire la commission. Beaucoup de détails, sur le *revenu*, sur la manière de le percevoir. S'il fallait dans la suite un administrateur, je vous proposerai, cela vous conviendrait-il ? Vous feriez 3 voyages par an. Surtout beaucoup de détails. Quel bâtiment pourrait habiter le nouveau propriétaire s'il allait passer 4 mois d'hiver dans le pays ?

Ecrivez-moi une première lettre qui pourrait arriver du 2 au 5 décembre. M. Lysima [que] priera M. Fantin (3) de mettre vos lettres dans le paquet du M[inistère]. Je recevrai les C. (4) à dater du 26 nov[embre]. Mes compliments à Madame B[ucci],

---

(1) Les renseignements que Stendhal demandait à Donato Bucci avaient pour objet le domaine de Canino, proche de Civitavecchia. Beyle le connaissait ; il avait suivi avec intérêt les fouilles qu'on y avait faites. Ce domaine avait appartenu à Lucien Bonaparte, mort le 29 juin 1840. L'affaire dont Stendhal s'était chargé n'aboutit pas ; en effet, le domaine de Canino ne fut vendu par les Bonaparte qu'en 1853 à Alexandre Torlonia.

(2) Luigi Bucci, l'un des fils de Donato.

(3) Fantin à Marseille. Cf. *Corr.*, X, p. 383.

(4) Peut-être le journal romain *Diario di Roma*, appelé aussi *Cracas ou Chracas*.

je la prie d'aller se chauffer à ma cheminée. Qu'est devenu Sozani (?) ? Donnez-moi les détails personnels dans une feuille de papier détachée, votre lettre d'affaires sera lue. Je vous recommande M. Duval, syndic de la République de Genève, qui va à Naples et revient à Rome pour Pâques. Je vous demande beaucoup d'attention.

Récapitulation

1. 3 pages de détails sur Canino, son revenu, la manière et paye des fermiers, etc.
2. 2 copies de la lettre pour des lecteurs différents.
3. Si l'affaire a lieu, l'administration conviendrait-elle à François ? (1).
4. Une lettre courrier pour courrier contenant des détails que vous connaissez et annonçant qu'on a écrit sur les lieux, et que l'on transmettra dans 3, dans 8 jours d'autres détails. Excellent aconit (?).

Monsieur, Monsieur Donato Bucci. Civitavecchia (Italia). Vous verrez Const[antin] 8 jours après cette lettre.

Reçue le 1er Xbre. (Note de Donato Bucci).

II

Paris, 8 décembre 1841.

Rue Neuve Saint-Augustin,
N. 49. Hôtel de l'Empire.

Je reçois, Monsieur, votre lettre du 29 novembre. C'est la seconde, une apparemment s'est égarée. J'espère que vous aurez reçu ma lettre sur Canino. Combien vaut cette terre ? Combien rend-elle ?

(1) Nom de convention pour indiquer Donato Bucci.

Donnez-moi trois pages de détails. Il s'agit d'une acquisition, je pense, avantageuse pour la dame que vous connaissez. Si par hasard vous n'avez pas reçu la lettre adressée par moi à Civitavecchia il y a 20 jours, répondez, je vous prie, par trois pages de détails financiers sur la valeur de Canino. M. Lysimaque adressera votre lettre à M. Fantin à Marseille en le priant de la mettre dans le paquet du M[inistère]. Je pense que vous recevez mes jour[naux]. On avait cru bien faire en les retenant ici. J'ai cru retourner pour le 1er janvier 1842. Peut-être allongerai-je un peu. Ma santé va mieux depuis le 20 nov[embre]. Il pleut tous les jours, mais il fait chaud. Ce changement a frappé mes nerfs et pendant longtemps je n'étais pas disposé à écrire. Donnez-moi 3 pages de détails financiers sur Canino. Si vous ne savez pas tout, écrivez à vos amis de ce pays-là. Je voudrais autant que vous le pourrez des détails *exacts*. Ecrivez-moi 2 lettres, la seconde avec les détails exacts reçus de Canino. Je vous recommande mes livres. Je vais à la Chambre des Pairs voir juger Quenisset, le scélérat a beaucoup de logique (1). Les journaux rendent un compte exact des *séances*. J'ai été ravi de la première représentation de la *Chaîne* (2). Mes compliments à Madame Bucci.

Tout à vous.

B.

Monsieur Monsieur D.to Bucci. Civitavecchia.

---

(1) Les débats du procès de Quenisset qui avait commis un attentat contre les ducs d'Orléans, de Nemours et d'Aumale le 13 septembre 1841, durèrent du 3 ou 23 décembre de la même année et se terminèrent par la condamnation à mort de Quenisset et de ses complices.

(2) *Une Chaîne*, comédie en 5 actes et en prose, par Scribe, avait été représentée pour la première fois au Théâtre-Français, le 29 novembre précédent. Jules Janin consacra à cette pièce un long feuilleton assez nuancé dans le *Journal des Débats* du 1er décembre.

III

Paris, le 14 janvier 42.

N. 78, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Monsieur,

J'ai reçu toutes les lettres et le plan. On m'a fait beaucoup de remerciements et de compliments sur le bon sens du correspondant. Pardonnez-moi le retard. Je craignais de partir à la fin de janvier. J'étudie Paris. A 9 heures je suis hors de chez moi tous les jours et je rentre après minuit.

Puisque on ne vient pas prendre les volumes des *Promen*[*ades*], je vous prie de tirer sur M. Flury-Hérard (1) une traite que vous rendrez à M. de La Rozière (2). Avertissez-moi le jour où vous rendrez cette traite, j'en donnerai avis à M. Flury-Hérard, qui la payera. J'espère que vous recevez mes journaux depuis longtemps. Envoyez-les, surtout ceux qui contiennent des contes, via della Vignacia, N. 120. Nous avons 7 degrés de froid, de là mon écriture plus mauvaise que de coutume.

J'ai vu Madame Bouch[ot] (3). Le mari est un

---

(1) Le banquier de Stendhal à Paris.

(2) Le banquier De la Rozière avait ses bureaux à Rome au n. 22 de la *via della Colonna* et un pied-à-terre *via della Vignaccia*, n. 120.

(3) Checchina Lablache était fille de Luigi Lablache, chanteur napolitain d'origine française, qui aurait été le prototype du « signor Geronimo » du *Rouge*. Elle avait épousé le peintre François Bouchot, dont le tableau, *Les funérailles de Marceau*, fut très bien accueilli en 1835. François Bouchot fut appelé à décorer l'église de la Madeleine. Checchina avait séjourné à Civitavecchia au cours de l'été de 1841 où, a-t-on prétendu, elle avait eu avec Stendhal une légère et piquante passade. Cf. R. Vigneron : *Stendhal et Mme Os.* Le Divan, nº 220, juin 1938. Restée veuve au mois de février 1842, elle se remaria l'année suivante avec le pianiste allemand Thalberg.

homme vraiment remarcable (*sic*), yeux superbes, esprit, talent, son tableau à la Madeleine est le seul bon. Ceux des autres sont exécrables. (?) attend M. [*un blanc*] de Maubourg (1). J'ai envoyé par M. Fantin à M. Lysimaque une Bible pour M. Cesare Malpica, Poliorama Pittoresco, Egiziaca à Pizzofalcone, N. 75, Napoli (2). Demandez cette Bible à M. Lysima [que] et envoyez-la à M. Cesare Malpica par quelque capitaine de vos bateaux. Ne pourrait-on faire dire à M. [*en blanc*] : *Prendete i volumi, altrimenti si manderanno altrove ?* (3) S'il ne les prends pas, tirez sur M. Flury-Hérard et prévenez-moi. Il sera fait honneur à la traite. Le pauvre Constantin a perdu son neveu chéri, il est consterné, et viendra, je pense, à Paris vers la fin de janvier.

J'allais me préparer à partir vers le 1er février lorsqu'on m'a dit : Attendez, si cela vous convient, 30 ou 40 jours. J'ai bien vu Paris cette fois-ci. J'ai vu avant-hier la fabrique de drap *feutré* comme les chapeaux, cela réussit fort bien. Les propriétaires sont tous vêtus de drap feutré. Il y a des draps d'un demi pouce d'épaisseur et on fait des paravents. Dites ces détails à M. Gabriac (4) quand il passera à C[ivita] v[ecch]ia.

Je reçois le plan et votre dernière lettre, je vous en remercie. Bien des compliments à M. Arata (5), à M. de La Rozière et autres amis.

---

(1) Il s'agit peut-être du comte de Latour-Maubourg, ambassadeur de France auprès du Saint-Siège.

(2) Cesare Malpica, écrivain napolitain extrêmement fécond. Il dirigeait un journal, *Il Poliorama Pittoresco*. Une de ses innombrables pièces de vers est dédiée à Checchina Lablache; *A Checchina Buchot* (sic), *nata Lablache, nel donarle un esemplare della Malvina.*

(3) Prenez les volumes, autrement on les enverra ailleurs.

(4) Beniamino Gabriac, négociant, dont les bureaux étaient situés près de la maison où logeait Stendhal : *via dei Condotti*, 42.

(5) Teofanio Arata, de Civitavecchia, gérait les consulats de Russie, du Danemark et des Pays-Bas.

Je vous recommande la lettre ci-jointe. Envoyez-la avec la Bible à M. Malpica.

J'ai vu M[adame] Bouch[ot]. Tout à vous.

H. B.

Faites nettoyer le fusil, je vous prie. 15 janvier.

Monsieur. Monsieur Bucci. Cv. Quelles nouvelles de MM. Caetani? de Mad[ame] Cini?

IV

25 février.

Monsieur,

Vous m'obligerez beaucoup de tirer sur moi chez M. Flury-Hérard... (1) pour les 50 ou 60 écus que je vous dois.

Recevez-vous les journaux ? Vous aurez vu que M[adame] B[ouchot] a perdu son mari.

Elle loge chez l'excellent M. Lablache, le meilleur homme du monde.

Faites soigner l'appartement et le fusil. Je jouis d'une bonne santé. Donnez-moi des détails sur C[ivita]v[ecchi]a. Je vous recommande un artiste en daguerréotypie, homme supérieur, qui va à Rome et à Pérouse. Je vous reverrai en mai. Mille choses à M. Blazi (2).

Je vous prie de faire soigner mes livres. (?) pour les Pr[inces ?] ? Mille compliments affectueux.

Monsieur D. to Bucci.

Reçue et répondu le 14, en le prévenant que je tirerai sur M. Flury-Hérard pour la somme de 300 fr., suivant ses désirs (*Ecriture de D. Bucci*).

---

(1) Une demi-ligne en blanc.
(2) L'avocat Blasi de Civitavecchia.



TROIS LETTRES INÉDITES DE STENDHAL

Trois lettres inédites sont venus s'ajouter récemment à la correspondance de Beyle que conserve le Quai d'Orsay. Elles se réfèrent à son séjour à Civita-Vecchia. Deux sont autographes, la dernière qui porte seulement sa signature est de la main de Lysimaque Tavernier. Découvertes dans les papiers de son poste par notre Consul à Livourne, M. Chesnais, celui-ci les a aussitôt transmises aux Archives du Ministère des Affaires Etrangères. Nous devons à leur Directeur, M. Amédée Outrey, lui-même historien littéraire et pour qui rien de ce qui concerne Chateaubriand n'est étranger, de pouvoir en donner la primeur aux lecteurs du Divan.

Il ne s'agit bien entendu que de lettres administratives. Elles ne sont pas cependant sans intérêt, la première surtout qui n'atteste pas seulement comme les deux autres un fonctionnaire plus diligent qu'on ne l'a trop souvent estimé, mais encore un homme de cœur.

I

Monsieur le Baron (1).

J'AI fait délivrer un pauvre Corse nommé *Rosa* qui, sans jugement et comme soupçonné, était en prison depuis 4 ans. Cet homme attendait en prison une occasion pour Bastia. Pour abréger sa prison

(1) A ce billet est joint un reçu en italien du capitaine toscan Tonielli, attestant que celui-ci a reçu de Lysimaque Tavernier, chancelier du Consulat de France à Civita-Vecchia, le montant du passage de Nicolo Rosa. 28 octobre 1831.

je prends le parti de l'expédier à Livourne, ou votre humanité lui trouvera un passage pour la Corse.

Agréez Monsieur le Baron, les nouvelles assurances de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Civita-Vecchia, le 27 8bre 1831.

H. BEYLE.

Monsieur le Baron de Formon,
Consul de France en Toscane à Livourne (1).

Ce billet moins écrit que griffoné et dont les répétitions attestent la hâte de son rédacteur, peut être utilement rapproché de celui que Stendhal écrivait de Trieste un an plus tôt lorsqu'il s'occupait avec sollicitude du sieur Armet qui avait tenté de se suicider (2). *Elle s'inspire des mêmes sentiments d'humanité.*

II

Civita-Vecchia, le 1er mars 1832.

Le *Vengeur* est arrivé sans charbon, et a demandé 80 ou au moins 60 tonneaux de charbon.

Il y a ici un dépôt de charbon, celui de *Francesco* I° chez M. Aruta, celui de MM. Rogin chez M. Govi. Probablement aucun de ces MM. ne voudra

---

(1) Guilleau de Formont (Jean-Baptiste). Né le 21 mai 1785 au Cap Français, à Saint-Domingue. Entré au Ministère des Affaires Etrangères en 1808 » sur l'invitation de Talleyrand qui lui portait un vif intérêt ». Commis (1er juin 1909). Chef Adj. (Chef de Bureau), 1er Sept. 1815. Vice Consul à Bucharest (1815), Consul à Cagliari (1926), Baron (19 avril 1830). Consul à Livourne (25 septembre 1830). Sollicite le Consulat Général de Gênes dans une lettre du 23 avril 1833. « Je sais, écrit-il, que le Consul de France à Civita-Vecchia désire de son côté arriver à Livourne ». Il finira sa carrière dans ce poste dont avait rêvé Stendhal et sa retraite deviendra effective le 25 septembre 1840.

(2) *Correspondance*, T. VII, p. 9, 36-38, 53, 54.

nous vendre du charbon. 1° Quel est le prix du charbon de terre à Livourne ?

2° Quelle serait Monsieur le Baron, la voie la plus économique pour avoir à Civita-Vecchia 60 ou 80 tonneaux (de 1.000 kil. de charbon de terre ? Il faudrait fréter un petit navire pour apporter ce charbon à Civita-Vecchia. Combien cela coûterait-il ? Seriez-vous assez bon, Monsieur le Baron, pour répondre à ces questions le plutot possible. J'attends le *Vengeur* à chaque instant.

J'ai l'honneur d'être avec ma haute considération, monsieur le Baron, votre très humble et très obéissant serviteur.

H. Beyle.

A l'ornatissimo Signor illustrissimo Barone de Formont Console di Francia, Livorno.

On se demande si Beyle en la rédigeant a voulu s'amuser des superlatifs italiens ou se moquer de M. Formont. La dernière lettre est de beaucoup postérieure. Rédigée plus attentivement (c'est une dépêche), elle traduit le légitime agacement du Consul en présence d'incidents dont avec un peu d'attention on eut pu faire l'économie.

III

Consulat de France
à Civita-Vecchia

Civita-Vecchia
le 25 juillet 1840.

On tient beaucoup ici au Règlement qui défend l'entrée dans l'Etat Ecclésiastique, à tout voyageur dont le passeport n'est pas revêtu du visa du Consul de Sa Sainteté au lieu d'embarquement.

On m'a dit, et j'ai peine à le croire, que M. l'Agent des Paquebots-postes dans votre résidence ignôre cette disposition fondamentale, et engage les voyageurs à se passer de cette formalité indispensable pour toute admission.

Hier encore, j'ai été ocupé toute la journée à réparer des erreurs de ce genre. J'ai l'honneur de vous communiquer la réclamation ci-jointe que j'ai reçue de M. Chouet, laquelle constate le mauvais conseil qu'on a donné à Livourne à ce voyageur.

Vous concevez, Monsieur le Consul Général, combien il est désagréable pour moi, d'avoir sans cesse à solliciter l'indulgence des autorités locales et à demander des faveurs pour des infractions aux Règlements commises par nos nationaux. Tous les jours je dois donner des cautionnements pour des personnes qui me sont inconnues.

Dans cet état de choses, je crois devoir vous prier, Monsieur le Consul Général, de donner un avis sévère à M. l'Agent des Paquebots, afin que pareille irrégularité ne se renouvelle plus. Pour cette fois-ci, je m'abstiendrai de rendre compte au Ministre.

Je crois devoir vous signaler aussi, une autre irrégularité non moins grave, commise par la même Agence, ou par l'administration du bord.

Avant hier, on a oublié de faire débarquer à Livourne un individu nommé Tedeschi, embarqué à Marseille pour la Toscane, on a amené ici le sr. Tedeschi dont on a oublié le passeport à Livourne.

Je n'ai pas cru devoir intervenir pour ce voyageur, non français, dénué de moyens d'existence, il occasionne ainsi à notre Département, une dépense qui n'aurait pas dû être approuvée. Cet individu, Praslu, a été débarqué ici, je ne sais comment, M. le consul de Toscane l'a repris sous sa protection, mais je m'attends à une réclamation de la part du Gouvernement de S. S. pour ce débarquement opéré sans son autorisation et malgré son refus, par un bâtiment de l'Etat.

Toutes ces irrégularités peuvent compromettre un jour les facilités et les exceptions que (*sic*) jouissent nos paquebots.

On peut refuser de croire à la parole d'honneur, et il ne faut s'attendre à aucune indulgence, c'est à nous d'être en règle.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Consul Général, votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Consul de France,
H. BEYLE.

Monsieur le Baron de Formont
Consul Général de France en Toscane.

La lecture de ces lettres dont il ne convient pas naturellement d'exagéréer. l'importance, suggère plusieurs observations. Dès qu'il se trouve en présence de questions offrant un réel intérêt, soit qu'il s'agisse de la défense de la liberté individuelle ou de régularité administrative, Beyle a souci de ne rien négliger. Il a le goût de la besogne bien faite et le sens de l'autorité. La dernière phrase de sa lettre du 25 juillet 1840 est à cet égard caractéristique. On doit souhaiter que le Consulat d'Henri Beyle dans les Etats Pontificaux fasse quelque jour l'objet d'un nouveau travail d'ensemble. Il apporterait à la biographie de Beyle un complément nécessaire, faisant aussi mieux connaître une carrière qui, souvenons-nous de ce qu'en a dit Talleyrand dans son éloge de Reinhard, exige pour être bien remplie, tant de qualités si diverses qu'elles se rencontrent rarement dans un même homme.

René DOLLOT.





POÈMES

I. — LANTERNE SOURDE

Daniel parle :

Dans la forêt, mon corps est couché sur la neige,
Mort, le visage au sol. Jardin des sortilèges.
Sur la neige est couché un corps qui fut le mien.
Mes bras sont étendus contre un songe inhumain.

Et mort. Mon corps est mort. Je gis parmi la neige ;
A plat-ventre jeté. Les loups ont peur des pièges.

Mon âme est en allée, et vole d'arbre en arbre,
Et n'ose encore partir, effarée d'être nue,
Affolée d'être seule au monde saugrenu.
Habitude d'un corps qui de loin la regarde.
Elle vivait de lui qui maintenant la chasse.

Les arbres noirs s'élèvent en sinistres colonnes,
Du fond de la blancheur où le monde est couché.
Les grands loups, en silence, s'approchent et m'espionnent
Un tonnerre lointain au fond du bois détonne.
A cette peur de plus, mon âme a pleurniché ;
Et puis s'est en allée, car nous n'en voulons plus.

Mon corps est immobile au songe inexorable
N'a plus besoin qu'on l'aime, et vivra sans déchoir,
Couché définitif au rêve indéchiffrable ;
O, vous qu'il aimait tant, ne viendra plus vous voir.
Et sa joie est profonde : elle est un désespoir.
Elle est en désespoir, il ne vous verra plus.
Il est parti en mer et ne reviendra plus.

II. — N'ACCEPTE PAS

Daniel parle :

Dans le sang douloureux, coagulé des murs,
Je pique des épis de paille et d'amertume,
Impassible, enchaîné, pendant qu'on me torture,
Au plafond je construis mes rêves de bitume.

Et je ne parle pas. Non, je ne leur crie pas
Ma douleur qui s'affole en amour toujours tu.
Je lutte, sans bouger, couché comme un paria,
Dans le ruisseau couché, comme un archer déchu.

Dévoré par la mort, sans qu'un muscle frémisse,
Je regarde le ciel, et les larmes, en silence,
Coulent sur mon visage où la mort se déplisse.
Je compte les poignards et, lentement, leur danse.

Du fond du désespoir auquel on m'a cloué,
Je refuse sans cesse et je nie ma défaite.
De mon corps déchiré, de souffrance obsédé,
Mon défi monte encore, encercle votre tête...

Je ne cesserai pas de durcir mon regard.
Jamais je ne tairai mon appel angoissant.
Sous ma douleur tendue jusqu'à ne plus savoir,
Ma force se déploie, immobile et puissante.

O toi qu'ils ont traînée de bistro en bistro,
Ma volonté, impose en silence ta voix.
Déchiré, mais mortel, j'écrase mes bourreaux.
Ma puissance est totale, et je suis mort de joie.

Michel BATAILLE.





UN SOIR, A VÉRONE, AVEC SHAKESPEARE

PARFOIS, m'éveillant dans l'aube blafarde d'un jour d'hiver, il me suffit de répéter à haute voix une de ces phrases de Rousseau, dont les mots, si simples, portent en eux un secret enchantement, comme : « L'aurore, un matin, me parut si belle... » pour que ce soit, tout aussitôt, dans ma chambre, l'irruption soudaine du printemps...

Puissance d'un beau vers, d'une harmonieuse cadence, d'un souvenir poétique ou passionné !

Ce soir, sous la lampe, rêvant de Vérone que, depuis dix ans bientôt, je n'ai pas revue, je me redis quelques-unes des paroles enivrantes qu'échangent, dans la nuit complice, les amants shakespeariens. La mort — que je viens seulement d'apprendre — de la comtesse Nanni Giusti m'a rappelé les heures passées dans le célèbre jardin, à la fin d'un après-midi que j'avais puérilement consacré à Juliette Capulet. Comme sur un vieux film ressorti de sa boîte, tous les détails, nets et précis, défilent devant moi.

*
* *

Par la triste Via Pallone, je gagne le non moins triste champ de foire, de l'autre côté du canal auquel on a donné le joli nom d'Adigetto, parce qu'il n'est

qu'une dérivation du fleuve. Le *verde Adige*, comme l'appelle Carducci, semble s'éloigner à regret de la ville qu'il vient d'enserrer amoureusement.

Au bout d'une allée de cyprès et moyennant une *tessera* de cinquante centimes — prix d'avant-guerre — j'entre dans un cloître simili-roman, où un vieux sarcophage, comme il y en a tant dans la campagne italienne, fut, un beau jour, après avoir longtemps servi d'auge, promu au rôle de « tombeau de Juliette ». Sur le mur, un mauvais portrait — que l'on n'ose pourtant plus attribuer à Giotto — est censé représenter le frère Laurent de la tragédie. Une médiocre statue de Shakespeare, élevée il y a une cinquantaine d'années, authentifie le décor.

J'ai un peu honte d'être là, avec deux Anglaises et un couple de jeunes mariés siciliens, qui, fort émus, déposent, suivant l'usage, une carte de visite dans la prétendue sépulture. L'une des Anglaises, quand le gardien tourne le dos, essaie de détacher un fragment du tombeau ; elle vient, en effet, de lire sur son guide, qu'avec de petits éclats de ce marbre, l'impératrice Marie-Louise s'était fait composer un collier.

Je me sens ridicule... Et pourtant, avant de sortir, je demande au *custode* quel est le plus court chemin pour aller au palais des Capulets... Nouvelle déconvenue : je ne trouve qu'une banale maison, avec un cabaret à l'enseigne « del Cappelletto », où un chapeau de fer-blanc, suspendu au-dessus de la porte, rappelle la vieille demeure. J'essaie d'excuser mon enfantine curiosité en me disant que Henri Heine vint ici, sans être d'ailleurs, plus dupe que moi. « Un poète, déclare-t-il, visite toujours volontiers de semblables lieux, encore qu'il soit le premier à rire de la crédulité de son cœur. »

Deux heures plus tard, de la terrasse supérieure qui domine les vénérables cyprès Giusti, je regarde le soir mauve envelopper Vérone. Je tends l'oreille, dans l'espoir d'entendre un rossignol, lointain descendant de celui qui chantait sur un grenadier,

dans le jardin des Capulets. L'ombre noie peu à peu le palais. Je songe à l'immortel duo, que je ne connais, hélas ! que par les traductions. Juliette frémissante attire Roméo : « — Si le masque de la nuit ne couvrait mon visage, tu le verrais rougir au souvenir de mes aveux... » Comme elle parle bien, cette enfant que Musset a vieillie de deux ans :

Quinze ans, ô Roméo, l'âge de Juliette...

Shakespeare ne lui en donne que treize, ce qui me semble bien jeune, même pour une Italienne ; il est vrai que le début de l'adolescence est l'âge des coups de foudre, celui où l'amour se prend le plus au sérieux, parfois au tragique.

*
* *

Ah ! oui, toute puissante de la poésie ! Un vers de Dante avait immortalisé la passion de Francesca. Un dialogue de Shakespeare rend si vivants deux amants imaginaires que, depuis trois siècles, les âmes sensibles viennent à Vérone s'émouvoir à leur souvenir.

Le sceptique Jules Lemaître raillait ceux qui s'excitent devant un décor historique. Il n'avait nulle envie de voir le port d'Actium, parce que, disait-il, un port où il s'est passé quelque chose ressemble exactement à un port où il ne s'est rien passé. Qu'aurait-il pensé de ceux qui poursuivent l'ombre de deux fantômes ? Et pourtant, le fait est là : la fausse tombe d'une fausse Juliette parle davantage à la foule que les vrais tombeaux des Scaliger.

Toujours et partout, du reste, il en fut ainsi. Qui n'a évoqué Julie et Saint-Preux sur les rives du Léman ? Qui passerait près d'Elseneur sans y chercher la terrasse d'Hamlet ? N'est-on pas tenté de blâmer les anciens maîtres de Parme pour n'avoir pas élevé la citadelle imaginée par Stendhal ? De même, on reprocherait volontiers à Dante de citer seulement *Cappelletti* et *Montecchi*, sans consacrer un

seul tercet à un drame, dont nous savons pourtant qu'il n'eut pas lieu. Shakespeare en trouva le sujet dans une nouvelle de Luigi da Porto ; son génie, ce fut cette prodigieuse divination qui lui fit créer décor et atmosphère tellement vrais que l'on ne conçoit plus une autre Vérone que la sienne. Et, dans cette pièce, on ne trouve même aucun de ces anachronismes qui nous amusent tant. Ce n'est pas dans *Roméo*, mais dans les *Deux gentilshommes* qu'on voit un personnage attendre la marée, à Vérone, pour s'embarquer vers Milan.

L'auteur insulaire, n'étant pas sorti des Iles Britanniques, ne concevait ni une grande ville, ni un pays qui ne fussent au bord de la mer. Même Florence, dans je ne sais plus quel ouvrage, est un port méditerranéen. Et, dans le *Conte d'Hiver*, il est question des « rivages » de la Bohême. Certes, une féerie se passe fort bien de toute exactitude, et nous sourions seulement, quand il y est question, en plein moyen âge, d'un tombeau dû à Jules Romain... Pourtant, Louis Gillet essaya de justifier ces rivages en déclarant que, pour un Sicilien du XIIe siècle (époque et lieu du *Conte d'Hiver*) la Bohême était « le pays de Bohémond, c'est-à-dire les Pouilles ou le royaume de Naples, bref la côte que l'on voit de Messine ». Quand je fis des conférences en Bohême, je me documentai sur l'histoire du pays qui m'accueillait et j'appris que, sous les Premyslides, le royaume à son apogée s'étendait jusqu'à l'Adriatique ; on pouvait donc alors parler de ses rivages ; au lieu de railler l'ignorance de Shakespeare, il n'y avait qu'à s'étonner de son érudition. Gillet, à qui je soumis mon explication, la trouva fort plausible. Seulement, m'écrivit-il, à quoi bon chercher ainsi ? « Quand tout cela serait pure fantaisie, où serait le mal ? Qu'importe que les poètes soient un peu dans la lune ? Il y a tant de jours où la terre nous embête ! »

Sage conseil ! Au milieu des sombres événements qui nous étreignent, parmi les drames d'une époque troublée où presque rien ne subsiste des choses

que nous avons aimées, n'est-il pas délicieux de vivre une soirée de rêve avec Shakespeare ? J'essaie de la savourer pleinement et de la prolonger le plus longtemps possible. La paix nocturne règne sur la ville endormie. Suis-je à Paris ? Suis-je à Vérone ? Je ne sais plus. A coup sûr, un peu dans la lune, comme dit Gillet. Le silence est presque total. C'est à peine si, de loin en loin, passent sous ma fenêtre quelques promeneurs attardés. Quand ils élèvent la voix, j'ai envie de leur dire, comme le petit Mamillius du *Conte d'Hiver :* « Il faut parler tout bas, pour ne pas faire peur aux grillons. »

Gabriel FAURE.

7 décembre 1947.





LES CHRONIQUES

PETITES NOTES STENDHALIENNES

Sur Bathilde Curial, jeune amie de Henri Beyle

Dans le dernier numéro du Divan, *Henri Martineau a rendu compte, avec infiniment de cordiale indulgence, d'un petit travail sur l'amitié de Stendhal et de Bathilde Curial, que j'ai fait paraître en septembre dernier dans la Revue* Hommes et Mondes. *Depuis lors, j'ai découvert, aux Archives Nationales* (1) *dans les papiers du comte Beugnot, quelques pages de « Journal » qui forment un éloge funèbre de sa petite-fille. Ecrites dans le style compassé, familier à tant de ces hommes du Tiers, qui s'étaient préparés à la robe sous l'ancien régime, elle ne fournit que peu de détails précis sur la fin de la jeune morte. Pourtant, le peu qu'on y aperçoit sur les circonstances de sa dernière maladie vient étayer, sans y contredire en un seul point, certaines des hypothèses que j'avais mises en avant en m'appuyant sur de bien discutables données. On y entrevoit le fameux séjour de Menti à Saint-Omer où, à l'automne de 1826, sombre son amour pour Stendhal et l'on s'assure, comme je l'avais imaginé, que les premières inquiétudes sur la santé de Bathilde en sont contemporaines.*

Et puis, on trouve dans ces lignes un pathétique portrait de l'enfant qui fut l'amie de Stendhal et, même si l'on tient compte des quelques dièzes qu'une tendresse douloureuse dut ajouter à la clé, on ne pourra guère se refuser à convenir qu'elle

---

(1) AB XIX 349. Ce texte non daté est évidemment de 1827.

méritait exceptionnellement l'affection de Dominique (1). *Sans trop me garder d'être tendancieux, j'avoue que cette compréhension de la fillette pour le système de Condillac, cette pitié intellectuelle dont elle témoigne pour les religieuses de son couvent, me sont apparues comme échos lointains des bavardages avec Stendhal sous les ombrages de Monchy. Et quand je lisais que Bathilde « avait inspiré, avec un peu d'admiration, beaucoup d'attachement aux personnes de tout âge qui ont été à portée de la connaître », je m'attendais presque, poursuivant le déchiffrement de la méchante écriture du grand-père, à voir paraître le nom de Beyle. Il n'est pas nommé, mais il ne m'en semble pas moins désirable en publiant l'essentiel de cette pièce, de donner le reflet d'une âme et l'ombre d'un visage à l'objet de sa tendre amitié.*

« Le 12 janvier (2) j'ai perdu Bathilde Curial ma petite-fille, sujet de la plus belle et de la plus douce espérance. Pour elle la nature avait été prodigue. Elle avait une figure belle dans toute l'étendue du terme, des yeux admirables où se réfléchissaient tous les mouvements de son âme (3) ; les autres traits réguliers et le teint d'une blancheur éclatante. Avec moins de vivacité dans l'expression, elle eût fourni une figure de

---

(1) On pourra s'étonner cependant de ne pas trouver mention du goût de la petite fille pour la musique. C'est sans doute parce que Beugnot y était insensible. Dans un récit fort intéressant du Sacre de Charles X (AB XIX 349), il déplore son indifférence à la beauté des chants : « Il faut que la nature, dit-il, m'ait en ce point bien maltraité... » Voilà qui n'était pas pour favoriser son commerce avec Stendhal.

(2) Outre le texte ci-dessus, cette date du 12 janvier 1827 est confirmée par l'inscription sur le registre du Père-Lachaise. En raison cependant de la discordance que l'on verra plus loin avec la date de l'épitaphe, je désirais ajouter encore une sûreté. L'état-civil de Bathilde a disparu en 1871, mais M. le chanoine Raffin, l'éminent curé de Sainte-Madeleine, a bien voulu me communiquer le procès-verbal de la cérémonie funèbre à l'église de l'Assomption. Elle date du 14 janvier.

(3) Recherchant les résonnances que Bathilde Curial avait pu laisser dans l'œuvre de Stendhal, j'avais remarqué que l'une de ses plus tendres et plus pures héroïnes, Mme de Chasteller portait le même prénom que la fillette. Voici à l'appui un rapprochement émouvant avec ce que dit Beugnot des yeux admirables de sa petite-fille. Lorsq'une des premières rencontres de Mme de Chasteller avec Lucien Leuwen, Stendhal écrit : « Les yeux de cette beauté pâle se tournèrent vers lui. Il ne put soutenir leur éclat. Ils étaient tellement beaux et simples dans leurs mouvements ! » Or Stendhal a noté, à cet endroit, en marge du manuscrit : « modèle : Batil. » (*Lucien Leuwen*, Edition Debraye II, pp. 214, 413. Stendhal, habitué à l'orthographe italienne écrit souvent Matilde, Batilde... sans h.)

Vierge de Raphaël. Sa taille promettait d'être élégante et bien prise, elle avait un son de voix enchanteur et quelque différente que fût une position elle en devinait toujours la grâce.

« Les dons de l'esprit ne le cédaient point à ses autres qualités. Elle l'avait facile, étendu et cependant juste. Sa jeune intelligence abordait avec plaisir un sujet agréable et ne reculait pas devant un sujet difficile. Je m'étais pressé un jour de lui expliquer la différence des deux systèmes de Malebranche et de Condillac dont elle avait entendu disputer la veille. Je fis de mon mieux pour me mettre à sa portée. Elle m'écouta durant plus d'une demi-heure avec une attention forte et si forte que le physique n'y résista pas et elle se trouva mal. Sa mère était présente à la scène. Le lendemain je n'avais garde de revenir sur le même terrain. Ce fut elle qui s'y replaça. Je crois, me dit-elle, t'avoir assez bien compris hier quand tu m'as expliqué le système de Condillac (et en effet elle répéta ma leçon avec une clarté remarquable), mais quand tu en es venu à Malebranche, c'est à coup sûr ma faute et non pas la tienne s'il s'est élevé dans mon esprit des brouillards que je ne pouvais pas percer et c'est là que j'ai succombé.

« Elle se jouait de ses moyens de supériorité comme d'autres jeunes personnes de son âge se jouent avec des hochets et elle est morte sans s'être doutée de ce qu'elle valait et sans avoir montré une prétention. Douce, confiante et d'une inaltérable gaîté dans le commerce de la vie, il était impossible de la voir sans l'aimer. Aussi avait-elle inspiré avec un peu d'admiration beaucoup d'attachement aux personnes de tout âge qui ont été à portée de la connaître.

L'automne dernier et tandis que ses parents étaient au camp de St-Omer, je crus m'apercevoir que sa santé n'était pas bonne et je la retirai du couvent du Sacré-Cœur pour passer quelque temps chez moi. C'eût été pour tout autre enfant une singulière épreuve que de vivre en tête-à-tête avec un homme de mon âge toujours occupé et quelquefois chagrin. Durant six semaines qu'a duré ce tête-à-tête, je n'ai pas surpris d'elle une pensée qui ne me fût agréable, un mouvement qui ne me fût gracieux, et cela ne lui coûtait pas le moindre effort. Elle avait ranimé et enchanté ma solitude. Dans nos entretiens à table ou à la promenade, je trouvais chez elle autant de ressources et autant de solidité que chez une femme de 40 ans et j'avais le bonheur d'entendre les passants dire en la regardant : comme elle est belle ! Je ne les entendrai plus ces paroles si douces aux oreilles d'un vieux père.

Tous les jours elle venait dans ma bibliothèque, remuant mes livres avec beaucoup d'empressement comme pour se venger de la privation de toute lecture sérieuse qu'elle subissait au couvent........... Peut-être l'esprit de cette jeune personne était-il trop fort et déjà trop naturellement nourri pour recevoir l'éducation d'un couvent. Aussi ne pouvait-

elle pas s'y plier. Je n'oublierai jamais le tableau qu'elle me faisait dans l'un de nos derniers entretiens des religieuses dont elle était entourée. Elle ne supposait pas que j'en eusse connu de la même étoffe, il y a quarante ans et me les dépeignait comme un sujet aussi nouveau pour moi que pour elle. La finesse de l'observation était admirable et la vérité du trait frappante. Leur Règle, me disait-elle, n'est pas pour ces pauvres filles la Perfection, c'est Tout. Juge donc de ce que devient l'esprit humain circonscrit dans un pareil cadre et que vaut ce qu'elles nous montrent ? Ce serait un crime pour elles d'apprendre ! C'est dans son couvent qu'elle a contracté la maladie cruelle qui nous l'a enlevée. Si je ne craignais d'employer en un tel sujet les paroles du grand Bossuet, je dirais qu'elle fut douce envers la maladie, douce envers la mort. Elle s'est inclinée sur sa tige comme la fleur du matin que la faux a frappée. Bien des larmes couleront sur son tombeau, elle sera le sujet de longs et douloureux regrets. Mais plus malheureux que les autres, je peux m'appliquer ces vers du poète :

Multis illa quidem flebilis occidit
« Nulli flebilior quam mihi. »

Multis illa flebilis... Connût-il jamais, le vieux latiniste désolé, les larmes que versèrent en un recueillement symbolique devant la tombe de Bathilde (1) *au Père-Lachaise, Armance de Zohiloff et le Vicomte de Malivert?*

F. M.

LUIGI-FOSCOLO BENEDETTO : *La Chartreuse noire.* Publications de l'Institut Français de Florence. 1947.

M. Benedetto a eu connaissance d'une page manuscrite de Stendhal griffonnée sur un feuillet blanc du *Shakspeare* que celui-ci possédait à Civita-Vecchia. Rapprochée des autres notes déjà connues et concernant l'origine du dernier roman de Stendhal, cette page a permis à M. Benedetto de nous

---

(1) J'avais indiqué que j'ignorais où avaient été transportés les restes de Bathilde Curial, après que la famille eût renoncé à la concession au Père-Lachaise. Je supposais bien que c'était à Monchy. M. Hémery, le savant président de la Société historique de Compiègne, auteur d'une remarquable *Histoire de Monchy* dont les stendhaliens attendent impatiemment le second volume, m'a fort aimablement fait savoir que la tombe définitive de Bathilde est en effet, avec celles de ses parents, dans la chapelle que la Comtesse Curial fit construire près de l'église de Monchy. L'épitaphe dit textuellement : « Ici repose dans la paix du Seigneur, Bathilde Curial, décédée le 18 janvier 1827, à l'âge de 14 ans. » On remarquera l'erreur sur la date de la mort. Les marbriers méritent souvent la méfiance des historiens.

montrer *comment*, d'après lui, *naquit la Chartreuse de Parme*. Ce document nouveau révèle en effet que, le 1er septembre 1838, Beyle songeant à tirer un roman de l'histoire d'Alexandre Farnèse, avait ce jour-là travaillé au chapitre de la vivandière et d'Alexandre. On y lit encore que ce n'est que le 8 novembre que l'auteur substituera le nom de Fabrice à celui d'Alexandre que jusqu'alors avait porté son héros. D'où cette conclusion : si c'est le 3 septembre, en admettant comme vraie une date répétée à plusieurs reprises par Stendhal, que celui-ci a eu l'idée profonde de son roman, on ne saurait toutefois admettre, comme l'avait exposé Paul Arbelet, que ce jour-là le romancier résolut de transporter au XIXe siècle l'histoire d'Alexandre Farnèse et de la fondre avec un récit de Waterloo qu'il serait en train d'écrire. Cette transposition, l'auteur l'avait de toute évidence déjà opéré, puisque nous avons vu que dès les 1er et 2 septembre il écrivait le chapitre où Alexandre rencontre la vivandière.

Aucun doute sur ce point pour qui ne voudra point chicaner M. Benedetto et admettra avec lui qu'il s'agit bien de cet Alexandre, futur pape Paul III, dont Beyle a décidé de raconter en la modernisant la jeunesse aventureuse. Mais ne peut-on admettre qu'à la vérité la découverte de M. Benedetto, si elle déplace un peu les dates de l'hypothèse Arbelet, ne la démolit pas à coup sûr. Du 16 août, jour où Stendhal a repris ses manuscrits italiens et a décidé de romancer l'histoire de la jeunesse d'Alexandre Farnèse, au 1er septembre où nous le voyons avoir déjà résolu de rendre la vieille chronique contemporaine de Napoléon, Stendhal a parfaitement pu imaginer en gros comme Arbelet l'a imaginé. N'avons-nous pas le témoignage du romancier pour affirmer que l'épisode de Waterloo a été composé pour ses jeunes amies, Paca et Eugénie de Montijo ? Et toutes les deux, à bien des années d'intervalle, n'ont-elles pas témoigné que leur grand ami leur racontait en ce temps-là de très belles histoires sur le grand Empereur ?

Reste à expliquer l'importance dans la conception de la Chartreuse de la date du 3 septembre 1838. C'est à quoi s'est appliqué avec une grande ingéniosité M. Benedetto, en établissant un rapport valable bien que subtil entre le dernier roman de Stendhal et *le Rouge et le Noir*. De même que *le Rouge* débute par la passion victorieuse et se termine dans une geole, de même *la Chartreuse* décrira dans ses premières pages le tumulte glorieux d'un champ de bataille et conduira, à son dernier chapitre, son héros dans le silence d'une cellule froide et nue. Ce que Beyle, un jour au tournant d'une note, a lui-même exprimé en désigant son roman par ces mots : *la Chartreuse noire* (1). L'idée féconde qui vint assiéger Sten-

---

(1) Et, comme me le souffle un ami, peut-être ces mots : « Chartreuse noire » signifient-ils tout simplement que le manuscrit de la Chartreuse reposait dans un dossier noir, sous une couverture noire.

dhal, le 3 septembre, au sujet de l'œuvre qu'il avait alors sur le chantier, c'eût été de conduire jusque dans un cloître solitaire et dans le malheur les rêves amoureux et rayonnants de Fabrice.

C'est là un nouveau petit roman comme déjà tant d'autres ont été bâtis autour de Stendhal. Il est aussi plausible que beaucoup d'autres, il est aussi gratuit. Un jour Stendhal eut l'idée de raconter à sa manière l'histoire de la jeunesse d'Alexandre Farnèse, un autre jour il décida de moderniser ses aventures et d'en conduire le héros à Waterloo. Il eut enfin l'idée de terminer les jours de ce héros dans une Chartreuse (et il est vraisemblable que cette idée lui vint le 3 septembre). Rien alors de plus naturel que de le voir songer à la Chartreuse de Parme (ville des Farnèse) où il situait une grande partie de son action romanesque. Mais lui-même a été trop discret sur la genèse de ses pensées pour que nous puissions avec certitude aller au delà de quelques indications prudentes. Les gloses et les fac-similés dont s'orne le travail de M. L.-F. Benedetto nous révèlent du moins quelques dates précieuses et quelques pistes excitantes. Nous ne saurions trop l'en féliciter et l'en remercier, et nous aurons à revenir dans ces pages sur les reproductions photographiques des notes de Stendhal. Elles sont peut-être plus riches d'enseignement que ne l'a soupçonné M. Benedetto.

H. M.

Le Sottisier

« N'est-il pas paradoxal d'y voir [en France] tant de curiosité dépensée à scruter le cas de Stendhal, dont l'attitude devant la vie est pourtant d'un si mince intérêt, alors qu'une des existences [celle de Gœthe] les plus riches en problèmes et en solution reste à peine explorée ? »

Jean Schlumberger.

(*Conversation au bord du Rhin*, Le Figaro littéraire, 27 décembre 1947).

LA LITTÉRATURE ET L'HISTOIRE

Georges Duhamel : *Le temps de la recherche.* Hartmann.

La destinée de Georges Duhamel prend à mes yeux un sens exemplaire, de plus en plus caractérisé et du meilleur aloi. J'ai grand plaisir à lui voir continuer le cours de ses *Mémoires* dont voici le troisième tome. A une époque où le moindre écrivaillon est atteint de la frénésie de se raconter, les souvenirs de Duhamel sont particulièrement précieux. Riches

d'expérience humaine, ils découvrent harmonieusement où un esprit droit, une constance sereine dans l'effort et un grand talent peuvent mener l'être élu qui le mérite. Il y a profit également à confornter les Mémoires imaginaires que l'auteur a terminés il y a peu avec cette œuvre nouvelle, tenue avec soin à l'écart de tout miroir déformant. *La Chronique des Pasquier* est une des belles réussites de ce temps, mais du fait que l'écrivain y a remaniée la vie, on lui peut trouver une valeur d'exemple un peu emprunté. Les souvenirs réels ont au contraire une âpreté autrement salubre, une ligne plus capricieuse, plus insaisissable et plus souple, un enseignement plus sûr. L'art qui conduit le récit n'en est peut-être pas moins subtil, il est moins apparent.

H. M.

JEAN COCTEAU : *La Difficulté d'être.* Paul Morihien.

« Une touffe d'épis », c'est ainsi que M. Cocteau se définit lui-même au début de ce livre. C'est aussi définir son œuvre, et ce livre en particulier : une touffe d'épis parmi lesquels d'aucuns sont beaux, d'autres chétifs, mais le beau l'emporte finalement, et l'on doit reconnaître que M. Cocteau est un enchanteur, un évocateur merveilleux qui, en trois phrases, et comme par un charme, nous met en présence de Satie, de Radiguet ou de Diaghilew, nous fait entrer dans la chambre de Proust, ou bien assister, tout haletants, au ballet du *Jeune homme et la mort.* Pourquoi, hélas, sommes-nous déçus par tel ou tel chapitre qui nous fait retomber de très haut et nous laisse étonnés, étourdis ? Sans doute M. Cocteau pense-t-il que la perfection serait ennuyeuse...

M. L.

HENRI CLOUARD : *Histoire de la littérature française. Du symbolisme à nos jours.* Tome I, de 1885 à 1914. Albin Michel.

Rien de plus délicat, de plus malaisé que d'établir dans une histoire de la littérature le plan et les proportions des chapitres et même des alinéas, puisque souvent ce ne sont que des alinéas qui doivent être mesurés aux auteurs du second rayon. Ces difficultés s'affirment encore plus grandes dans une histoire des lettres contemporaines où le classement est à établir, où les valeurs demeurent en discussion et où les auteurs sont toujours en butte à la partialité. Henri Clouard est aujourd'hui un des rares hommes qui pouvaient entreprendre cette tâche quasi insurmontable d'écrire une histoire complète et solide du symbolisme à nos jours, et la mener à la frontière de l'excellent. Depuis quarante ans et plus je le vois attentif aux œuvres, même mineures, des écrivains d'aujourd'hui. Sans doute s'est-il montré partisan avec délice à l'aube de sa carrière de critique, mais déjà l'un des mieux informés et des plus pénétrants de sa génération. Qu'on

ouvre aujourd'hui son livre on est saisi d'admiration autant devant la hauteur sereine et la gravité de ses jugements, leur pertinence, que devant sa large compréhension, sa hauteur de vue, son intelligence des textes, sa lucide exposition de l'évolution et de l'influence des littérateurs étudiés. Non point que le lecteur naïf y doive chercher l'écho de ses propres avis et le reflet de l'opinion courante. Henri Clouard n'a jamais cherché à ménager son public, mais à toujours dégager sa pensée vigilante. Aussi bien ce qui importe ce n'est point de différer ou non d'avis avec un critique, mais que le goût et la finesse d'aperçus, la solidité de l'érudition de celui-ci ne soient jamais en position de pouvoir être mis en doute. Celui qui nous heurte, nous pique, nous fait réagir, nous force à revenir sur notre propre conviction, à la peser et à réfléchir sur les problèmes abordés est le vrai critique, le seul qu'il importe de lire. L'ouvrage copieux de Henri Clouard (dont n'a encore paru que la première moitié, celle qui traite des écrivains de 1885 à 1914) renferme trop de pages remarquables, denses dans leur sobriété, précises dans leur mesure, pour ne point nous séduire. Q'on lise les chapitres consacrés à Verlaine, à Moréas, à Jammes, à Barrès, à Bergson, à Maurras, à Mallarmé, à Claudel, à Bloy. Que de richesses ! Une fidélité sans doute à des amitiés personnelles s'y peut reconnaître parfois, mais discrète. Mme Aurel et l'auteur de ces lignes auraient tort de s'en plaindre. Peut-être, en revanche, Toulet et Jean-Marc Bernard n'ont-ils pas dans ce livre la place qu'ils méritaient. Mais ne chicanons pas devant une œuvre si variée et si importante !

H. M.

Omer Englebert : *Vie de saint François d'Assise*. Albin Michel.

Le sujet est en or il est vrai, mais il n'est matière si précieuse qui ne puisse être gâchée, tandis que l'abbé Englebert traite la sienne de main experte et délicate, avec grâce et simplicité. Il n'apporte pas d'élément nouveau à l'histoire de l'immense petit saint, mais il rappelle, judicieusement, les plus essentiels. Ce n'est pas un ouvrage de critique, l'auteur se contentant presque toujours, surtout sur des points d'Histoire, de ce que racontent les précédents érudits biographes de François, de Claire ou d'autres disciples, sans vérifier ou discuter leurs sources, mais, bien infiniment plus précieux, il a le don de recréer en ce livre savant le charme de fraîcheur et de simplicité, la poésie tendre des irremplaçables *Fioretti*. Jusqu'ici nous les lisions pour le charme, et Jœrgersen pour l'exactitude.

L'abbé Englebert allie les deux qualités. Alors que si souvent les prêtres modernes, en littérature, tombent dans l'onction, la pédanterie ou le ton moralisateur, l'auteur, ici, par son style élégant et dépouillé, a su s'effacer derrière son héros

dont il retrouve l'esprit ravissant avec aisance. On croit lire un beau conte et l'on sent que c'est la réalité. On peut laisser ce livre entre les mains des incroyants. Au reste c'est la première biographie érudite de François écrite par un catholique français. Des reproductions des plus célèbres tableaux l'illustrent. Index, tables et appendices permettront d'y retrouver le renseignement, le passage ou la leçon qu'on y voudra chercher.

J. F. C.

René Dumesnil : *Guy de Maupassant.* Tallandier.

Maupassant est-il démodé ? A l'étranger, au moins, sa vogue n'a jamais faibli. M. Dumesnil fait remarquer avec perspicacité que la distance dans l'espace a tenu lieu du recul des années, et qu'il se pourrait d'ici peu, que l'heure de Maupassant sonnât à nouveau en France. Et ce sera alors cette « couleur temporelle » qui, après avoir fait dater l'œuvre en assurera la perennité au même titre que la couleur locale.

C'est pourquoi l'effort principal de M. Dumesnil a été de replacer cette œuvre dans son époque et dans son cadre. Et s'il évoque avec un tel souci de détails le pays de Caux, l'hérédité normande de Maupassant, ses camaraderies parisiennes, c'est que ces conditions essentielles jointes à un long apprentissage lui semblent la véritable explication d'une virtuosité que la critique moderne attribue trop volontiers à des tares physiologiques et pathologiques.

Le débat reste ouvert, mais en définitive l'œuvre importe plus que l'homme et M. Dumesnil adopte un point de vue plein de sagesse en renonçant à découvrir le « *pourquoi* des choses alors qu'il est déjà si difficile d'apercevoir le *comment...* »

C. B.-D.

Jean-Louis Vaudoyer : *Dédié à l'amitié et au souvenir.* Plon.

Ce petit livre où sont évoquées tant de figures d'amis disparus n'exhale pas seulement un parfum amer et délicat comme celui du buis dans les jardins d'automne. Il ne décèle pas seulement une sensibilité exquise et dont nous avions déjà et avec surabondance reçu tant de preuves. Il ne nous rend pas seulement plus présents quelques traits marquants et inoubliés des visages évoqués. Mais dans ses meilleures pages, les plus solides sinon les plus exquises, parlant de Bourdelle, de Maxime Dethomas, ou de Capiello, il sait nous ravir encore par de pertinentes remarques sur l'art de ces artistes, par des trouvailles d'expression et d'analogies, qui font que ces pages de circonstances demeurent précieuses pour la connaissance de toute une époque.

H. M.

René Boylesve : *Feuilles tombées.* Dumas.

Ces pages extraites d'un journal intime dont malheureusement nous ignorons quand il nous sera donné de connaître la totalité sont précieuses à plus d'un titre. Elles renferment le portrait le plus poussé, le plus fortement buriné en quelques traits de plusieurs écrivains, de Mendès à Proust, que l'on puisse concevoir. Quel malheur qu'elles aient été expurgées ! Du moins nous aident-elles à restituer la figure souvent affadie de ce Boylesve pour tous ceux qui n'ont pas su lire, aidé par les écrits indispensables de Gérard-Gailly, les livres trop discrets de cet écrivain sensible. Pudique, intelligent, timide et doutant de soi, réfléchi et d'une riche pénétration, René Boylesve a durement jugé ses contemporains. Attiré et repoussé par Maurice Barrès il ne semble pas toujours avoir bien compris son œuvre. Il est curieux de lui voir adresser à la comtesse de Noailles le reproche de préférer des compliments aveugles à une amitié sincère, alors que nous l'avons vu blessé lui-même à vif, parce qu'avec mesure il avait été écrit que le *Carrosse aux deux lézards verts* était d'une moins bonne veine que *Madeleine jeune fille.* Contradiction de l'âme humaine !

H. M.

Louis Francis : *Jusqu'à Bergen.* Vigneau.

Ayant participé à cette étrange retraite de Poméranie par laquelle, dans l'hiver 45, des milliers d'officiers français furent contraints de fuir avec leurs geôliers devant les armées victorieuses, je puis témoigner que le récit de Louis Francis est fidèle. Il eut été facile d'être pathétique : l'hiver rude, la fatigue et la faim, les mauvais traitements en fournissaient ample prétexte. Louis Francis, avec pudeur, reste lui-même, bougon, ironique, presque sec, un tout petit peu vantard. Nous n'étions pas dans la même colonne, or il est curieux de constater que les routes ne furent pas seules parallèles, mais les expériences aussi ; sans communication de l'une à l'autre, tout s'y développait de même, sauf que la colonne de Francis avait hérité d'une brute pour la commander et les coups de crosse y étaient dispensés plus largement que dans les autres. A part cela, son récit reste plutôt en deçà qu'au delà de la vérité, notamment en ce qui concerne l'astuce des opprimés. Il oublie par exemple de mentionner les volailles dérobées, plumées, cuites et mangées sans que les Allemands s'en rendent compte ; il ne dit pas notre étonnement au stalag X B (Sandbostel) d'y recevoir journellement un communiqué ronéotypé contenant les nouvelles de la radio alliée, ni le miracle du poste clandestin reconstitué deux jours après notre arrivée à Wiedzendorf dans le plus complet dénuement. Mais il a du camp de Belsen-Bergen une expérience directe des plus impressionnantes.

J. F. C.

MARIE-LOUISE PAILLERON : *Le Paradis perdu.* Albin Michel.

Les papiers de François Buloz avaient permis à sa petite-fille, Mme Marie-Louise Pailleron, de retracer quelle fut sa vie littéraire, dans l'entourage de *la Revue des Deux Mondes,* sous Louis-Philippe et le second Empire. Aujourd'hui, grâce à ses propres souvenirs d'enfance, l'auteur décrit le milieu d'Edouard Pailleron et rapporte nombre de traits attrayants cueillis dans l'intimité de Hugo, de Renan, de Charcot, de Gustave Droz ou d'Eugène Labiche. En dépit de quelques citations un peu faciles, du rappel de quelques mots trop souvent entendus, ces pages aimables constituent une galerie précieuse qui sera, nous l'espérons, continuée.

F. S.

COMTE DE GOBINEAU : *La Renaissance.* Editions du Rocher.

Après la parfaite édition des *Pléiades,* établie par Jean Mistler, voici celle de *la Renaissance* qu'il vient encore de nous procurer. Cet ouvrage du comte de Gobineau, trop peu connu du grand public, demeure d'une richesse et d'une beauté d'expression admirables. Il faut souhaiter à cette nouvelle présentation tout le succès qu'elle mérite pour l'excellence de son texte et la précieuse introduction qui l'éclaire. Gobineau, grand admirateur de Stendhal, montre à nouveau dans ces scènes historiques qu'il avait su comprendre à merveille la leçon de *Racine et Shakspeare* et de l'*Histoire de la Peinture en Italie.* Et son livre témoigne d'un rayonnement et d'une puissance d'évocation dont M. Armand Salacrou semble s'être puissamment souvenu.

H. M.

ALBERT CHABANON : *La poétique de Péguy.* Robert Laffont.

Il est exact que tout n'a pas été dit sur Péguy, et qu'en particulier la *forme* de ses œuvres attend encore une explication. L'ouvrage d'Albert Chabanon qui est principalement une sorte de répertoire des thèmes et des procédés de Péguy, ne saurait constituer une étude définitive. Mais l'auteur a été assassiné en 1944 par les Allemands, et il est probable que — comme tant d'autres hélas ! — il avait encore beaucoup à dire. Tel qu'il est, son livre n'en représente pas moins une contribution intéressante à la critique poétique moderne qui reste encore trop embryonnaire chez nous.

C. B.-D.

FRANÇOISE MOSER : *Marie Dorval.* Plon.

Des *Lettres* de Marie Dorval à Alfred de Vigny avaient déjà mis en lumière la figure de celle que le poète appelait

« la première tragédienne existante ». Emportée par l'allure romanesque de cette existence et de cette idylle, Mme Françoise Moser a cédé à une facilité de ton qui nuit au sérieux de ses recherches. Tel qu'il est, son livre ne manque pas d'agréments, et fait revivre en une fresque animée le milieu romantique et théâtral des années 1830.

C. B.-D.

MAURICE KUNEL : *César Franck. L'homme et son œuvre.* Grasset.

On ne saurait conseiller aux musiciens ni aux admirateurs de Franck la lecture de cet ouvrage qui ne répond qu'imparfaitement aux promesses de son titre. Mais les amateurs de petite histoire y trouveront quelques détails biographiques inédits et de belles illustrations.

C. B.-D.

EDOUARD KRAKOWSKI : *Histoire de Pologne : l'élan vital d'un peuple de ses origines jusqu'à nos jours.* Editions du Myrte.

Comment se risquer à la critique d'un ouvrage dont la première édition a bénéficié d'une préface exceptionnelle de Paul Valéry, ce contempteur de l'histoire, et d'une longue approbation de Bergson ? Il n'en est pas moins vrai que le livre ne répond pas pleinement à son titre. Ce n'est pas une authentique histoire de la Pologne, et on y aperçoit beaucoup moins l'élan du peuple polonais à travers les siècles que les obstacles contre lesquels a buté cet élan.

La partie la plus intéressante est assurément le récit du XVIIIe siècle durant lequel la Pologne aboutit, en trois étapes, à la vassalité totale. M. Krakowski utilise la thèse qui veut voir dans nos encyclopédistes les agents salariés, conscients ou non, d'une vaste opération politique dirigée contre la Pologne par Catherine II et le Grand Frédéric. Mais il n'apporte même pas un filet d'eau à ce moulin... Le comportement si noble de la Pologne, depuis septembre 1939 eût mérité un récit plus étendu. L'effort merveilleux de ces Polonais innombrables qui ont poursuivi la lutte contre l'Allemand, soit dans la clandestinité, soit aux côtés des alliés, à l'Est comme à l'Ouest, n'est pas mis en valeur comme on le souhaiterait. L'échec de l'envahisseur allemand dans sa recherche à travers tout le pays d'un Kissling ou même d'un Pétain, n'est pas non plus souligné comme il eût convenu. Tel qu'il est cependant, et compte tenu de son aspect, en bien des points, polémique, ce livre se lit avec intérêt. Il en éveillerait plus encore s'il n'était littéralement semé d'horribles fautes de français et de coquilles irritantes.

F. M.

JEAN BABELON. *Charles Quint.* Société d'éditions françaises et internationales.

Un homme qui n'a jamais failli à sa tâche ni à son honneur, un homme dont la vie, si elle ne fut pas exempte de tout dérèglement, reste pourtant un modèle de dignité dans un siècle où la sensualité et la jouissance étaient de règle, voilà le personnage que nous présente M. Babelon. Et nous comprenons qu'il ait séduit un historien, ce grand politique dont l'ambition n'était pas le principal moteur, cet empereur du plus vaste empire, qui réussit à force d'énergie, à maintenir l'équilibre entre ses provinces, puis, renonçant au pouvoir et au monde, termina sa vie au monastère de Yuste. Si le livre de M. Babelon ne se lit pas tout à fait comme un roman, c'est qu'il est avant tout un livre d'histoire, sérieux et bien documenté, un véritable instrument de travail. M. Babelon nous permettra toutefois de le chicaner sur un point : l'identification de Gargantua et Picrochole à François Ier et Charles Quint n'est rien moins que certaine. M. L.

CÉCILE DAUBRAY. *Victor Hugo et ses correspondants.* Albin Michel.

Mme Cécile Daubray nous apporte un ensemble de lettres dont l'intérêt n'échappera à personne. Intérêt plutôt psychologique que littéraire, Paul Valéry, dans l'Avant-propos qu'il fit pour ce livre, l'a bien marqué, et s'étonnait de ne pas trouver ici « ces libres débats que des esprits supérieurs peuvent engager entre eux dans leur commerce non public ». C'est sans doute que, contrairement à d'autres, ces correspondances n'étaient pas échangées en vue de la publication.

Quoi qu'il en soit, les caractères de quelques grands hommes y apparaissent sous un éclairage nouveau. Mieux qu'ailleurs, on retrouve la fidélité de Hugo à ses amitiés, son dévouement envers ceux qui lui étaient chers.

Et par endroits, une notation plus intéressante, un fait historique ou bien un conseil précieux — celui-ci par exemple, adressé à Hugo par Lamartine en 1826 : « ne cherchez pas l'originalité !... laissez cela aux imitateurs... Visez au simple plus qu'au sublime et vous serez plus sublime encore » — font de ce recueil un ouvrage vivant et utile, et l'on saura gré à Mme Daubray de l'avoir mis en œuvre et mené à bien grâce à de patientes recherches. M. L.

PAUL LECLERCQ : *Chopin et son époque.* Soledi.

Ce n'est ici qu'une esquisse, mais tracée d'une main sûre et délicate ; si rare de ton, si juste dans sa ressemblance qu'elle supplée une longue étude.

Les étapes capitales d'un des plus prestigieux poètes de

la musique s'y inscrivent dans une arabesque qui du berceau à la tombe enferme tout l'essentiel d'une émouvante destinée.

L. B.

Une correspondance romantique: Madame d'Agoult, Liszt, Henri Lehmann. Flammarion.

Mme Solange Joubert publie la correspondance de cet Henri Lehmann (à qui nous devons un bon crayon de Stendhal) avec Mme d'Agoult et Franz Liszt. Cette correspondance nous apporte un tableau excellent du monde romain qui gravitait autour d'Ingres au temps où celui-ci dirigeait la villa Médicis. Ainsi outre l'agrément de sa lecture, ce petit livre sera très utile à l'historien de ce temps. Il le serait davantage s'il offrait une table des noms cités. H. M.

Jules Didier : *Histoires de Kirk.* Mercure de France. — Henry Thétard : *Des hommes, des bêtes.* La Table Ronde. — Marcel Roland : *Les Conquérants ailés.* Mercure de France.

Ces trois livres, si différents dans leur forme, ont un point commun : ils racontent des « histoires de bêtes ». Les *Histoires de Kirk*, dont les héros, humains ou animaux, sont des plus fantaisistes, sont amusantes et ingénieuses ; mais elles perdent a être uniformément présentées sous la forme monologuée, et sous un aspect d'anglais traduit presque littéralement, qui agace à la longue.

M. Thétard, dans son livre plein de verve, qu'illustrent de belles photos, nous présente les hôtes du petit Zoo qu'il fut chargé de créer et de diriger à l'Exposition coloniale de 1931-32 par le Maréchal Lyautey, dont il évoque la mémoire en une préface émue et fervente. Eléphants et lions, zèbres et babouins reprennent vie sous sa plume : il parle d'eux comme on parle de ce que l'on aime, et connaît bien : avec une science, une émotion, une tendresse même, qui gagnent le cœur et l'esprit de ses lecteurs.

Quant aux héros de M. Roland, le Doryphore et la Sauterelle migratrice, il semble, à première vue, qu'ils n'aient aucun intérêt particulier pour le profane. Quelle erreur ! L'auteur a su présenter ses ingrats sujets avec un si réel talent, une si chaude sympathie, qu'il parvient à les rendre attachants ; et du récit véridique de leur brève et néfaste existence, il a su faire une sorte de passionnant conte de fées.

P. O.

Jean Verwaest : *Saintonge, terre romane.* Aquarelles de Louis Suire. La Rochelle. A la Rose des Vents.

Le texte de M. Verwaest est agréable encore que ses divisions soient un peu gratuites et son style trop fleuri. Mais

l'agrément de ce bel album ce sont avant tout les dessins aquarellés de Louis Suire. Le peintre connaît admirablement tout l'Ouest de la France, et en quelques coups de crayon, par l'opposition de quelques tons simples, il sait rendre la magie de l'atmosphère et évoquer aussi bien les monuments propres à cette région que ses paysages au charme sobre et désencombré. F. S.

LES POÈMES

Guillaume Apollinaire : *Ombre de mon amour.* Pierre Cailler. — Louisa Paulin : *Rythmes et Cadences.* Editions du Languedoc. — Jules Supervielle : *Choix de Poèmes.* Gallimard. — Robert Houdelot : *Toi qui dormais entre mes bras.* Rombaldi. — Jacques de Laprade : *Cinq poèmes en prose.* S. l. n. d. — Jean-Claude Renard : *Cantiques pour des pays perdus.* Robert Laffont. — Dominique Combette : *Signaux vers Altaïr.* L'oiseau lyre. — André Florent : *Le parc abandonné.* Jean Boisseau. — Jean Metzinger : *Ecluses.* Arland. — Jeanne Sandelion : *Pour un enfant perdu.* Le Goëland. — Armand Got : *Bordeaux rose des vins.* Delbrel. — Ryce-Anger : *La robe du Centaure.* Le Lutrin.

Le grand événement poétique de ces derniers mois a été la révélation de ces poèmes d'amour adressés à Lou dont André Rouveyre avait, dans son livre capital sur Guillaume Apollinaire, cité quelques gragments bien faits pour aiguiser notre curiosité. L'ensemble de ce recueil improvisé ne déçoit en rien le lecteur et l'admirateur d'*Alcool* et des *Calligrammes.* Evidemment, dans ces pages écrites presque toutes en galopant en guise de lettres familières

(Dis, l'as-tu vu Gui au galop
Du temps qu'il était militaire),

le poète n'a redouté ni les cocasseries, ni les calembredaines, ni les calembours, ni, ce qui est plus grave, les vers de romance dans leurs platitudes pâmées. Mais ce petit livre si spontané, si sincère nous révèle à chaque strophe les battements du cœur d'un poète rêveur et d'un amant cynique :

Si je mourais là-bas sur le front de l'armée,
Tu pleurerais un jour, ô Lou, ma bien-aimée,
Et puis mon souvenir s'éteindrait comme meurt
Un obus éclatant sur le front de l'armée,
Un bel obus semblable aux mimosas en fleur.
Et puis ce souvenir éclaté dans l'espace
Couvrirait de mon sang le monde tout entier...

Le fatal giclement de mon sang sur le monde
Donnerait au soleil plus de vive clarté,
Aux fleurs plus de couleur, plus de vitesse à l'onde,
Un amour inouï descendrait sur le monde,
L'amant serait plus fort dans ton corps écarté...

Mon sang c'est la fontaine ardente du bonheur !
Et sois la plus heureuse étant la plus jolie,

O mon unique amour et ma grande folie !

Evidemment il faudrait beaucoup citer, depuis les premiers cris sensuels et les premiers arpèges quand, de Nîmes, le récent artilleur tient le journal de ses heures creuses :

Je t'adore mon Lou et par moi tout t'adore
Les chevaux que je vois s'ébrouer aux abords
L'appareil des monuments latins qui me contemplent
Les artilleurs vigoureux qui dans leur caserne rentrent
Le soleil qui descend lentement devant moi.. .

Jusqu'aux poèmes du front de guerre où s'exprime avec une abondance à chaque fois renouvelée l'offrande d'un amour ardent et soumis :

Quand je fais pour toi mes poèmes quotidiens et variés
Lou, je sais bien pourquoi je suis ici
A regarder fleurir l'obus à regarder venir la torpille aérienne
A écouter gauler les noix des véhémentes mitrailleuses.

Je chante ici pour que tu chantes, pour que tu danses
Pour que tu joues avec l'amour
Pour que tes mains fleurissent comme des roses
Et tes jambes comme des lys
Pour que ton sommeil soit doux.

Plutôt que de tenter d'exprimer la vibration de ces accords neufs et émouvants mieux vaut laisser encore parler le poète et recopier le sonnet si évocateur et verlainien qui clôt cette guirlande passionnée en un lamento digne du mal-aimé :

Toi qui dis à l'amour des promesses tout bas
Et qui vis s'engager pour ta gloire un poète
O rose toujours fraîche, ô rose toujours prête
Je t'offre le parfum horrible des combats.

Toi qui sans défleurir, sans mourir succombas
O rose toujours fraîche au vent qui la maltraite
Fleuris tous les espoirs d'une année qui halète
Embaume tes amants masqués sur leurs grabats.

Il pleut si doucement pendant la nuit si tendre
Tandis que monte en nous cet effluve fatal
Musicien masqué que nul ne peut entendre

Je joue un air d'amour aux cordes de cristal
De cette douce pluie où s'apaise mon mal
Et que les cieux sur nous font doucement descendre.

Louisa Paulin avait acquis en dehors de son Languedoc une notoriété de bon aloi. A côté de ses poèmes occitans dont nous ne pouvons goûter l'ardeur noble et harmonieuse qu'au travers des traductions, ses poèmes français ont des inflexions d'une heureuse variété :

Viens, allons voir la nuit qui sourit au couchant,
La voix du rossignol s'élève souveraine
Et la terre n'est plus dans sa courbe sereine
Qu'un fruit d'amour issu de cet unique chant...

Oh ! viens, les nuits ne sont pas au sommeil !
Le terre nous convie à la danse des mondes,
La même loi d'amour mène leur pure ronde
Et tient magiquement notre cœur en éveil.

Aussi faut-il remercier M. L. Charles-Bellet d'avoir composé ce florilège aimable des plus beaux vers de la poétesse et d'y avoir joint une sensible et amicale introduction.

Un autre florilège mais que nous devons heureusement à l'auteur lui-même ravive en nous le charme mélancolique d'une des poésies les plus authentiques d'aujourd'hui : celle de Jules Supervielle. On sait qu'en toute sincérité et authenticité, le poète a pu dire :

Pour avoir mis le pied
Sur le cœur de la nuit
Je suis un homme pris
Dans les rets étoilés...

Mais ces rets étoilés lui laissent, dieu merci ! une liberté de mouvements qui lui permet, tantôt en vers réguliers, tantôt en versets très libres, d'explorer à l'aise le monde entier, les ordres d'animaux, et le ciel autant que la terre. Aussi louerons-nous Jules Supervielle

D'avoir senti la vie
Hâtive et mal aimée,
De l'avoir enfermée
Dans cette poésie.

Les lecteurs du *Divan* ont certainement gardé la mémoire des magnifiques fragments de *Toi qui dormais entre mes bras* publiés ici-même. Aussi ne m'étendrai-je point sur le petit

livre de passion et de tendresse que vient de nous donner Robert Houdelot. Tout fait de proses lyriques où s'entrelacent des poèmes en vers d'une rare perfection, cet ouvrage palpite d'une ardeur tour à tour charnelle et mystique : on y découvre le reflet irrisé d'un feu secret, le parfum impérissable d'un sentiment à la fois nu et stylisé.

Les poèmes en prose de Jacques de Laprade reflètent de même l'âme d'un poète bercé sur les ondes de sa rêverie. Et les grandes évocations de Jean-Claude Renard suivent elles aussi le sillage du rêve pour accomplir dans le temps et l'espace leur exploration, recréer des légendes et enchaîner leurs visions sous les lianes d'une musique savante et souple :

Ce n'est qu'après la nuit des déluges nouveaux,
Après les grandes pluies qui laveront la terre
que les pays natals se lèveront des eaux
que les pays perdus reprendront leur mystère...

Quand plus rien ne saura le paradis désert
et que les séparés seront morts dans les landes
il viendra du silence un enfant de la mer,
un enfant fabuleux qui dira les légendes,

qui dira que la joie est faite pour la chair,
est faite pour l'esprit chargé de pays calmes,
de pays lumineux qui parlent de la mer,
de pays apparus dans les profondes palmes...

Tour à tour stricte ou délibérément délivrée de ses entraves traditionnelles, la poésie de Dominique Combette semble le signal de détresse d'un passager perdu parmi les astres :

Qui passe au loin ? Une ombre ? Un rêve ?
L'univers est en attente...

Pour se délivrer du silence,
Le printemps espiègle lance
Comme un caillou dans un carreau,
Dans le ciel vitreux, un oiseau.

N'est-ce joli ? Trop joli, comme la notation spirituelle d'un décorateur japonais. Ainsi quelques tableaux réalistes, quelques petits croquis parisiens font image sous la plume du poète. Les meilleurs sont ceux où les ailes d'un ange donnent à ces tableautins leur battement et leur sens élargi de symbole.

Le recueil d'André Florent demeure plus près du Parnasse. On y voit passer les ruminants troupeaux, le fol écureuil, le timoré lapin, les passagers de Cythère, les nymphes de Corot et jusqu'à la chienne affairée, terreur de la gent scélérate. Mais la plume variée du poète sait encore tracer avec éloquence un nouvel espoir en Dieu :

Reprends-moi dans ton sein, généreuse Etendue...
Aux terrestres amours je ne dis plus adieu...
Echo divin, réponds à ma plainte éperdue :
Emanant de Dieu seul, je m'en retourne à Dieu !

Dans sa préface aux *Ecluses*, de Jean Metzinger, le poète Henry Charpentier a dit en termes excellents ce qu'il faut penser d'un artiste des plus libres en ses moyens d'expression picturale qui, pour ses vers, emploie une forme très stricte. Ses poèmes, dit son glosateur, « procèdent d'une vision aiguë de la réalité ». Réalité qui emprunte surtout la figure de choses vues :

Quoi ! ton art ne saurait à ton âme abimée
Donner la force au moins d'un mensonge charmant.
Peins-moi de tous ses feux la Seine rallumée
Car l'image parfois force l'événement.

Il convient de signaler encore la mince plaquette de Jeanne Sandelion où les vers palpitants ont jailli spontanément du cœur. Vers souvent émus et émouvants, mais parfois terriblement prosaïques. Un peu de métier eût mis de l'ordre et de l'art en ces jets de flamme.

Que louer le plus enfin chez Armand Got du poète ou du dégustateur ? Des vins de Graves aux vins du Loupiac ou du Langoiran cent crus, ou mille, ont enivré sa muse :

Vins de Bordeaux, vous êtes mille
Crus de race et portant blason :
Pomerol grenat qui rutile,
Blonds Barsac, Sainte-Croix-du-Mont...

Poésie qui eut fait pâmer Saint-Amand et que répand à flot l'académicien disert de la Gironde qui se retrouve un bel artisan pour louer son pays.

M. Ryce-Anger débute dans les letres en subissant l'influence de ses aînés. Pour ma part je le félicite d'avoir plus lu Baudelaire que René Char. Et si je lis sous sa plume de tels vers :

Rappelle-toi, Selma, les longs jours de délire...
Délaisse le sanglot qui coule du Néant...
Des larves vont éclore et tous les chats fidèles...

j'y vois autant l'aveu de ses goûts propres et l'affirmation d'un tempérament qu'une imitation servile. Si ce poète, comme je le crois, a quelque chose à dire, il le fera bientôt de façon originale.

H. M.

CARLES CAMPROS : *Bestiari.* Institut d'estudis occitans (Tolosa).

Chacun sait que le Provençal, si proche encore de ce qu'il était au moyen âge, a conservé une richesse de vocabulaire que le Français a malheureusement perdue depuis longtemps. Cette richesse, et les sonorités joyeuses d'une langue qui chante, se prêtent tout particulièrement à de petits poèmes rythmés et rapides, coupés de refrains, tels ceux de M. Campros (ou Camproux...) dans son amusant *Bestiari.* La traduction française a du mal à suivre fidèlement ces notations brèves, et n'en donne qu'une faible idée. Et pourquoi cette Postface où l'auteur se défend contre des griefs qu'on ne songera certes pas à lui faire ? M. L.

LES ROMANS

ARMAND HOOG : *L'Accident.* Grasset.

Un livre qui vous redonne foi dans la littérature, c'est l'impression qu'on retire d'abord de l'*Accident.* Il plaît, presque sans restriction, à la première lecture, et ce n'est qu'à la longue que les critiques viennent à l'esprit. On s'aperçoit que les situations sont souvent gratuites, que le côté imaginaire est un peu trop voulu et, par là-même un peu forcé. On a parlé du *Procès* à propos de l'*Accident.* Mais Kafka évoquait autrement l'atmosphère de cauchemar que l'on sent ici trop construite, trop calculée. C'est que M. Hoog est un auteur lucide, et, peut-être, un chroniqueur plutôt qu'un romancier. Les meilleurs passages de son livre sont les plus réels : on est plus sûrement touché par les scènes enfantines de Brétizy ou du boulevard Sébastopol que par le lent cheminement d'esprit du héros pour retrouver ses fautes chimériques (ou trop vraies pour être oubliées). Faut-il voir ici une charge contre les psychanalistes ? Non sans doute. Celui que nous présente M. Hoog est moins dangereux dans son « viol des âmes » que bien d'autres, et seulement plus scrupuleux. Il reste un personnage attachant, dont on aime à se souvenir. Peut-être est-il symbolique ? Mais on sait bien que tout peut contenir un symbole, et si les érudits de l'avenir veulent voir ici vingt sens cachés, nous leur laisserons volontiers ce soin. M. L.

MARCEL AYMÉ : *Le vin de Paris.* Gallimard.

Si nous ne savions pas encore à quel point les Français ont eu faim sous l'occupation, il n'est que de lire, pour s'en

convaincre, le récent recueil de contes de Marcel Aymé. Cette époque, avec son dévergondage, ses turpitudes, son immense bouleversement moral et la faune spéciale qu'elle a suscitée, devait fournir après *Le chemin des Écoliers*, à un observateur, un penseur et un poète doublé d'un ironiste tel que l'auteur de *La rue sans nom*, du *Passe-Muraille* et de *Travelingue* des filons qu'il ne s'est pas fait faute d'exploiter. La brève nouvelle qui donne son titre au livre est d'une verve impayable; on songe à la manière de *La bête à Mait'Belhomme* et de *Toine*. *La Traversée de Paris* où nous assistons aux tribulations de deux porteurs de cochon à travers le black-out de la capitale, *La Bonne peinture* où il y a une si amusante satire du dirigisme, sont des récits aux larges développements qui témoignent que Marcel Aymé a su retrouver tous les secrets de l'art de la nouvelle qu'on disait perdus. L'auteur de *La Jument verte* est à coup sûr le plus authentique continuateur de Maupassant, mais d'un Maupassant qui, par la façon d'appréhender son univers, de le transposer, de déplacer les angles de vision en utilisant des instruments d'optique dont il est l'inventeur, nous permet de mesurer tout le chemin parcouru par le réalisme pour aboutir à ce surréalisme moderne auquel l'art de Marcel Aymé a su conférer un aspect déjà classique et qu'il nous paraît avoir porté à son point le plus riche et le plus significatif. A. P.

ANDRÉ ROUVEYRE : *Repli*. Gallimard.

Faut-il en croire André Rouveyre quand, en sous-titre, il qualifie son petit livre de roman ? En fait c'est un ouvrage où la part de la confession doit être primordiale. Le prétexte des premières pages est un pèlerinage aux lieux où le narrateur a aimé, une sorte de tristesse d'Olympio qui aurait quitté son champ lyrique pour l'analyse fort minutieuse d'une âme qui sent et goûte sa viduité en même temps qu'elle s'enorgueillit de son enrichissement. Il était alors aisé de glisser au rappel d'un amour assez rare et l'auteur n'y a point manqué. Rappel volontaire, obstiné, que l'inflexible orgueil d'y voir clair en soi-même met en action. André Rouveyre s'examine avec pénétration : « A l'égard de tout, et pour tous, je parais être un homme léger, trouble aussi. En fait je suis simplement replié. Ma sensibilité vive, sa protection nécessairement redoublée, m'ont rendu instinctivement, automatiquement inquiétant, suspect, méconnaissable. Par cette impénétrabilité même, mon énergie cachée a pu mûrir, s'accroître, et avec cela préciser son goût et ses moyens de s'exercer, et, donc, rendre mon embuscade plus profitable ». Dans ce style dur, tendu, construit à son usage qui creuse dans la pensée et les sentiments comme un soc dans la glèbe, comme le burin dans l'acier, mais dont les arabesques ne sont déchiffrables qu'en y portant grande

attention, l'écrivain a poursuivi sans fléchir la connaissance de soi-même et de la femme dont il fut épris. D'où ce livre obscur, sévère, perspicace sous une insensibilité qui n'est que de surface et que nous devons à un des esprits les plus fermes et les plus curieux de ce temps. H. M.

PAUL VIALAR : *Les morts vivants.* Domat.

Ce quatrième volume de l'ample roman auquel Paul Vialar a donné ce titre général : *La mort est un commencement*, est tout fait comme le premier d'un récit de guerre. Mais en racontant le débacle de 1940, l'auteur avait, en montrant l'absurdité de la guerre, insisté sur son apparence burlesque ; tandis que dans ce nouveau tome il a mis l'accent sur son absurde horreur. Toutes ces pages sont âpres, déchirées, d'une affreuse grandeur. C'est là un des livres de guerre les plus noirs qui aient jamais été écrits, un des plus angoissants et atroces. Comme l'on comprend l'irrémédiable amertume dont est imprégnée toute la confession de François Larnaud, le héros de cette œuvre importante, une des plus belles de notre temps. Nous y reviendrons quand nous en connaîtrons l'ensemble. L. B.

JEAN MALAQUAIS : *Planète sans visa.* Pré-aux-Clercs.

Cet énorme volume, chronique de Marseille avant et sous l'occupation allemande, est écrit par un écrivain chaleureux et original. Cent histoires se mêlent sous sa plume. On songe en lisant cet ample feuilleton à un Cendrars, moins égotiste, et, dans les bons moments, à un Jules Romains toujours épris de démonstration. Comment ce livre qui malgré sa longueur et ses longueurs révèle un tempérament exceptionnel n'a-t-il pas été retenu pour un prix littéraire ? Sans doute avait-il été décidé qu'à l'exception de Jean Cayrol, on ne couronnerait cette année que des platitudes ?

L. B.

CHARLES MAUBAN : *Le chemin du silence.* Albin Michel.

Voici un petit ouvrage intempestif. Que cette confession toute nue, si sobre de développement, où les mouvements du cœur sont décrits avac tant de précision et de mesure sensibles, nous paraît loin du goût américain ! On y retrouve, à travers *la Porte Etroite*, mais avec un resserrement plus volontaire, la maîtrise d'*Adolphe*. La prose de Charles Mauban

est belle, luxueuse et sobre, son analyse vigilante et audacieuse, la crise sentimentale qu'il décrit exceptionnelle à la fois et d'une parfaite véracité. Il devenait cependant difficile de montrer le héros de cette étrange confession revenu à la santé et en proie à un nouvel amour. L'enliser, comme Dominique, dans une noble et romantique défaite eût trahi les propos de son auteur. Aussi celui-ci l'a-t-il tué sans pitié. Solution élégante, mais facile... H. M.

André Beucler : *29 bis troisième étage.* Albin Michel.

Peu importe que l'affabulation de ce livre soit, après Estaunié, relativement neuve dans sa convention. L'auteur a imaginé que c'est une chambre d'hôtel qui utilise ses souvenirs et retrace le drame en narrant ce qu'elle a été à même de voir et d'entendre. Ce qu'il faut louer en ce roman, bien au-dessus de l'originalité de sa conception, c'est son intérêt multiplié par ses silences, ses trous d'ombre et le jour curieux projeté sur le vrai visage et le cœur secret de ses protagonistes. En un temps où trop d'écrivains n'ont souci que de l'exceptionnel et de l'anormal, ce fait-divers simple, plausible et un peu brutal semble un retour à une saine tradition. C'est l'œuvre d'un écrivain. H. M.

Christian Mégret : *Carte forcée.* Plon.

Le nouveau roman de M. Mégret ne décevra pas ceux qui, comme nous-même, ont aimé ses premiers livres ; ils retrouveront ses qualités, encore affirmées, de virilité, de sobriété, dans ce récit net et brillant qui nous saisit et nous retient. Peut-être reprocherons-nous encore à l'auteur quelques longueurs, certaines digressions qui nous égarent un peu (telles le monologue de Jean Lapriel sur le Christ, étincelant morceau de bravoure, mais peu plausible chez un homme physiquement épuisé, et trop sensé, trop logique, pour être dû au délire), et qui ne nous semblent être que prétexte à exposer, de façon d'ailleurs fort plaisante, quelques aphorismes plus ou moins paradoxaux, sans rapport direct avec le roman. Les personnages de *Carte forcée*, sont, par contre, vivants, attachants, et très proches de nous, comme le sont ces temps sombres de l'occupation qui leur servent de décor. M. Mégret, qui a de ravissantes trouvailles, sait user de raccourcis descriptifs saisissants. En quelques lignes (« être libre, c'est peut-être être contraint de prendre parti », etc...), il nous donne un remarquable résumé des mobiles premiers, *instructifs, si j'ose dire,* de la Résistance. Et la lecture de ce roman plein de talent fait surgir en nous bien des questions, dont le troublant écho retentit longtemps encore en nous-mêmes. P. O.

CHRISTIAN MURCIAUX : *Les Paradis perdus.* Grasset.

Ce roman réveille d'abord en mon âme de vieux lecteur des souvenirs presque oubliés d'histoires de nihilistes, de récits nombreux consacrés aux « martyrs de la Sibérie ». Il en est hors du temps et comme légendaire. Abondant et discret à la fois, minutieux et large, il semble une fresque du passé aux couleurs atténuées et dont le charme triste ne s'évapore que lentement, une fois le livre fermé. L. B.

KLÉBER HAEDENS : *Salut au Kentucky.* Laffont.

Décidément les contes philosophiques, à notre époque, se portent un peu longs. Car comment classer en dehors du conte philosophique l'agréable livre de M. Kléber Haedens ? Nous y trouvons condensée en quelques pages de la fin, alertes et moqueuses comme toutes celles du récit, sa conception de l'œuvre d'art et de l'existence. Et si son moderne Candide qui se prénomme Wilfrid, n'est pas encore las des aventures c'est que l'auteur l'abandonne, dans un âge encore vert, en route vers le Kentucky. Un second volume sans doute le ramènera en France, désireux de cultiver son jardin. On pourrait encore comparer l'ouvrage de M. Kléber Haedens à une pièce d'ombres fertile en scènes surtout comiques. Le jeu des marionnettes y est plaisant, le dialogue un peu cocasse et toujours de bon style. Tous ces personnages n'ont pas beaucoup d'âmes, de vraisemblance et de raison. Mais est-il besoin de ces attributs démodés pour se moquer des hommes ? Savoir les divertir est une qualité plus rare, et il faut savoir gré à l'auteur de sa bonne intention, et de sa demi-réussite.
H. M.

JEAN DUTOURD : *Le déjeuner du lundi.* Laffont.

Jean Dutourd a obtenu le prix Stendhal en 1946 pour un livre de réflexions morales qui révélait une culture réelle, de la netteté dans la pensée et le souci d'écrire avec clarté. Toutes qualités qui se retrouvent en son second livre, mais sans enrichissement nouveau. Trois personnages au cours d'un déjeuner dissertent complaisamment. L'auteur estime avoir accompli, en rapportant leurs propos « un cycle d'intérêts bien grands : l'amour, la religion, la guerre. Nous avons médité sur la vanité de l'homme et sur ses passions ». Admettons-le. Mais si la peinture des trois interlocuteurs ne manque ni d'observation ni de finesse, leurs propos paraissent d'un intérêt assez mat. La forme du récit est attrayante, mais renouvelle sans plus ces dialogues qu'avec plus de drôlerie écrivaient, voilà quarante ans, Pierre Veber, Gyp ou Jeanne Marni. On songerait encore à un Sterne qui aurait perdu le

meilleur de son humour. Quelques crudités d'expression n'arrivent pas à redonner de l'éclat à des remarques qui sous leur distinction appliquée sont à la vérité un peu plates.

H. M.

Robert Christophe : *Le tramway d'Ambleteuse.* La table ronde.

Ce roman touffu, riche en épisodes, abondant en portraits se lit, pour employer un cliché commode, comme un roman. Il faut reconnaître que, si cet ouvrage n'est pas sans défauts de forme et de fond, il sait ménager l'intérêt, faire rebondir les coups de théâtre et unir adroitement un tableau de mœurs à l'étude des caractères. Il sort ainsi de la banalité courante.

F. S.

Pierre Boutang : *La maison un dimanche* suivi de *Chez Madame Dorlinde.* La Table ronde.

Ce livre unit Platon et Kafka, mais il faut être assez malin pour s'en rendre compte. Du moins la prière d'insérer le dit. Le lecteur moyen n'y trouve qu'un lourd ennui et une grande prétention. Il y a toutefois un sens de l'observation dans le premier récit et une recherche de l'imprévu qui, si l'auteur est très jeune, permettent d'espérer qu'il se libérera de sa gangue et deviendra un jour, quand il saura être simple, un écrivain.

F. S.

Maurice Toesca : *Les Scorpionnes.* Ed. du Pré-aux-Clercs.

M. Toesca nous affirme qu'il ne faut pas prendre le mot de *scorpionne* dans un sens péjoratif, il se défend de « manquer de respect envers la femme par cette appellation, et, bien plutôt, considérerait qu'il lui rend un hommage au moins égal à celui des hommes qui l'appellent *chatte*, *mère-poule*, *pigeonne*, etc... ». Ceci posé, il nous en présente deux spécimens, dont l'un au moins réunit en soi toutes les vertus des femelles de l'espèce scorpionne — depuis le venin *in cauda* jusqu'au génie dévorateur ! Charmante scorpionne, par ailleurs, qui nous conte elle-même les aventures victorieuses où l'entraînent son ambition, et les déceptions que lui infligent les hommes et l'amour. Aussi intelligents, aussi amusants que le roman qu'ils complètent, les *Carnets de composition* plairont peut-être plus encore que celui-ci à certains lecteurs. L'auteur y manie le paradoxe avec un brio, une sincérité tels, qu'il nous laisse pantois. Jour après jour, il développe sa théorie de la femme conquérante, heureuse du jeu, « dont la férocité est l'apanage », et qui, lorsqu'elle n'a plus besoin du doux poète qu'est l'homme, dévore « ce presque inutile »,

et se contente joyeusement d'elle-même. « Je finis par me convaincre de la justesse de mon idée », affirme M. Toesca. Pour un peu, il finirait par nous en convaincre aussi !

P. O.

LE THÉATRE

« Don Juan » à l'Athénée.

Pierre Lièvre écrivait en 1937 : « Pourquoi ne pas prévoir que le *Don Juan* de Jouvet sera aussi sensationnel un jour que son *Ecole des Femmes* ». Après dix ans, l'évènement lui donne raison. On comprend toutefois que Jouvet ait longtemps hésité avant de monter cette pièce admirable mais difficilement accessible au grand public, inquiétante, disons-le, et peut-être décevante pour ceux qui ne cherchent dans Molière que le comique. Mais ceux-là, s'ils sont sincères, s'avoueront que le Don Juan de Jouvet les a touchés autant peut-être que son Arnolphe, sinon de la même façon. Car il n'y a pas un instant de répit dans le trouble et l'angoisse que nous fait éprouver d'un bout à l'autre de la pièce, ce personnage maudit dont Jouvet nous révèle l'arrogance mêlée de courage, l'humour, le dédain, la sensualité et aussi le mystère. M. Fernand-René est un Sganarelle digne de son maître, et s'il nous fait rire, il sait aussi nous émouvoir profondément. L'enchantement du spectacle doit beaucoup à la musique de M. Henri Sauguet et à M. Bérard dont les décors, en localisant la pièce dans une Espagne à demi surnaturelle, lui donnent son unité. Seul le macabre tableau de la fin paraît superflu : on supprimait naguère les derniers vers de quelques tragédies (je pense à *Andromaque*, à *Phèdre*), afin de donner plus de force au dénouement. C'était peut-être excessif. Mais l'excès contraire est-il recommandable ?

M. L.

N° 11.782 - 2-48 *Le Gérant :* B. GRISARD.

Librairie *Le Divan*, Paris, éditeur

Imp. par l'Imp. Alençonnaise, pl. Poulet-Malassis, Alençon (Orne)
Dépôt légal 1948, 1er trim. — N° d'ordre : 862



PIERRE LIÈVRE

Son souvenir et son roman posthume

Trente écrivains, où l'on voit aussi bien des poètes que des acteurs, des érudits que des romanciers, M. Cocteau que M. Lucien Descaves, M. Edouard Bourdet que M. Tristan Klingsor, M. Carcopino que M. Marmouset, viennent d'élever le Tombeau du regretté Pierre Lièvre (1). Voici plus d'un an qu'il est mort. Ses amis disent parfois que les émotions de la nouvelle guerre l'eussent tué s'il avait vécu jusqu'en septembre 39. Il est peut-être trop tôt pour écrire la monographie de cet écrivain aux dons multiples, qui n'a laissé que des regrets après lui. Lisons du moins son roman posthume.

Celui-ci entre bien dans la lignée de ses « ouvrages galants et moraux » ainsi qu'il les surnommait lui-même, mais c'est peut-être son œuvre la plus parfaite, et celle qui peut renseigner le mieux sur ce charmant esprit nourri au XVIIIe siècle. Les dons critiques et je ne sais quel humour sournois — dont il était charmé qu'on le qualifiât ainsi — faisaient merveille dans une narration toute classique où, chose non paradoxale, on pourrait goûter à la fois Crébillon et Stendhal.

---

(1) *Le Souvenir de Pierre Lièvre*, n° 233 du *Divan*, janvier-mars 1940.

La vie et le roman forme un livre hardi, un peu effrayant ; les effets sont retenus ou amortis par exprès ; l'auteur déploie un didactisme vaguement parodique en fait de psychologie ; mais il affecte à l'égard de l'action une composition nonchalante. Point de péripétie, un dénoûment presque effacé à la gomme. Et cependant tout est juste, tout est rigoureux, tout est en place. On goûte le plaisir fort rare de voir déployer l'intelligence pure à propos de la vie authentique. Peu importe si le style est volontiers abstrait, si les dialogues sont presque toujours remplacés par des analyses : la mémoire garde de cette histoire des impressions aussi fortes que si elle avait été poussée au pittoresque.

Et un mérite singulier du livre, c'est qu'il met en scène un écrivain qui enfin ne ressemble point aux écrivains peints par eux-mêmes, c'est-à-dire le plus faussement du monde. Ah ! certes, il n'est point photogénique ; il n'offre aucun trait de ces brutes géniales ou de ces amoureux despotiques qui tiennent le rôle à l'écran et qui figurent l'Artiste ou l'Intellectuel aux yeux de la foule. On ne verra jamais M. Firmin Charron dans *l'Empreinte du dieu !* C'est un homme de grand talent, de grand renom, de grande chance. Et c'est un roué, et aussi un inquiet. Sa carrière semble avoir suivi une ligne très irrégulière.

Connu avant la grande guerre dans les chapelles de poètes, il rapporta du front un livre qui le rendit célèbre comme écrivain-combattant. Puis il publia une étude des mœurs nouvelles, *le Fruit véreux*, qui fit sa gloire : *la Garçonne*, si vous voulez, après *les Croix de bois ;* il continua par *Ouvert la nuit*, je veux dire : *Retour des Indes*, *Palace-parties* et autres récits exotiques. Bref, un heureux gaillard... Mais la diversité de son œuvre s'expliquait par ses aventures sentimentales. Il épousa tout jeune une bourgeoise aimable, un peu terne, dont il divorça vite ; il la reprit un soir pour maîtresse ; de ce retour illégitime au foyer naquit une fillette qu'il reconnut, mais n'éleva point : car il convola avec une héritière cosmopolite,

Rhoda, qui lui fit courir le monde et le guinda ainsi à la « classe internationale ». Il trompa cette épouse avec une star américaine, une fausse gamine qui avait interprété l'héroïne du *Fruit véreux*. Il eut bien d'autres aventures, mais, revenu à Paris, il ne laissait pas d'aller revoir Louise, sa première femme, et Angélique, sa fille... Quand il eut passé la cinquantaine et que cette dernière eut 17 ans, il se mit à la chérir, à la chaperonner ; il conçut pour elle une tendresse inquiétante, furieuse et jalouse, car, sans défense contre les fantômes qu'il avait créés, et perverti lui-même par les perversions qu'il avait observées autour de lui, il pensait qu'Angélique allait à son tour se montrer un « fruit véreux »... Elle était élevée fort bien par sa mère, et d'ailleurs comblée de soins par Rhoda qui, divorcée à son tour, avait voulu connaître Louise et son humble ménage. M. Charron découvrit enfin qu'Angélique n'était qu'une étudiante austère, passionnée pour l'histoire des religions. Alors ce père frivole respira ; tout en faisant un retour mélancolique sur l'impuissance de la littérature à modeler la vie et sur l'aveuglement des psychologues professionnels... C'est tout.

On voit dans le livre une peinture délicate de l'homme moderne en état de polygamie et de l'homme à femmes, tout court, dans ses inquiétudes qu'il appelle ses plaisirs. *La Vie et le roman* prêche beaucoup mieux la cause de la vertu et de la famille qu'*Un Divorce* ou toutes œuvres analogues. On a rarement montré si bien qu'un débauché comme M. Charron se convertit presque tout seul au culte de la pureté et de la virginité (p. 180 et seq.) : c'est lorsque s'éveille en lui le sens paternel ; parmi toutes ses épouses successives ou presque simultanées, il devine très bien quelle est au fond la seule vraie et légitime. D'ailleurs Rhoda et Pawlet (l'actrice d'Hollywood) le renvoient tour à tour à Louise avec dédain ou gentillesse. Il ne s'embourgeoisera pas, mais il retrouvera sûrement au fond de son cœur, une espèce de sagesse bourgeoise. *Puni ! il est puni par sa fille de*

tout le mal qu'il nous a fait, à vous et à moi ! Angélique nous venge. Voilà ce que dit Rhoda à Louise. En fait, Angélique sauvera plutôt qu'elle punira son père : je serais curieux de retrouver M. Charron dans vingt ans. Mais hélas ; Pierre Lièvre n'est plus là pour imaginer cette suite...

Nous disions que la psychologie de l'homme de lettres était admirablement touchée dans le livre : entendez non seulement les réactions professionnelles, mais les ressorts de la composition et de l'imagination. Charron a tendance à transposer sans cesse les sentiments naturels qu'il éprouve en notions générales et utilisables, à voir paraître, derrière les personnes vivantes qu'il coudoie, les personnages qu'il pourra tirer d'elles (cf. p. 199), à élaborer en somme son œuvre avec les matériaux de l'expérience. A cet égard, la conception qu'il avait prise de sa propre fille lui cause une désillusion d'esprit tout en rassérénant son cœur. Et de même ses réconciliations avec Louise (p. 121) sont à la fois sincères et artificieuses, littéraires en un mot. Il pense toujours en son nom propre et au nom de l'homme fictif qu'il imagine dans la même situation. Ne confondez pas son cas avec le cabotinage : c'est plutôt une richesse qu'un appauvrissement. *Il avait hâte d'être seul pour s'abandonner à l'invasion des idées.* Sa galerie, c'était lui-même. Son égoïsme et son hédonisme, que l'on retrouverait chez le fameux Costals de M. Henry de Montherlant, il les professe par nécessité de métier : *J'ai trop d'expériences à faire encore*, se dit-il après la naissance de sa fille, *pour supporter de telles contraintes* (que la vie conjugale). Et il faut admettre que ce Firmin Charron, avec un tel caractère, non seulement n'est pas antipathique, mais garde un pouvoir séducteur (à la mesure de son talent) : car ses femmes tiennent toutes à lui, ambitionnent de jouer un rôle dans son âme, regrettent d'y avoir échoué, et lisent avec passion les livres où elles croient qu'il se confesse : or il y confesse un Firmin Charron du second degré...

Tout le livre, fondé sur cette dualité curieuse de la

vie morale chez l'homme de lettres, est écrit de façon si limpide qu'on ne s'aperçoit pas d'abord de sa complication. Il est acide, non pas amer ; il est dur, non pas cruel ; il est froid, non pas gourmé ; et même il est plein de vibrations pathétiques, soigneusement tenues dans la sourdine.

S'il faut lui trouver des prédécesseurs, je le comparerais à certain récit de M. André Billy, l'*Ange qui pleure*, où était étudié sans aucun romantisme un cas singulier et horrible de paternité. Pierre Lièvre avait encore beaucoup à dire, et nul n'illustrait mieux que lui certaine forme de l'esprit purement français.

(*Ecrit en 1940.*) Roger MONTEIL.





AUTOMNE

I. — L'ÉTÉ, SUR UN CRI BLEU...

L'Été sur un cri bleu vient de mourir... L'œillet
Va cesser de conter son secret parfumé.

On entend au verger une pomme qui tombe.
Un écureuil, déjà couleur d'Automne, vole.

Comme un fruit lourd figé dans des sirops vermeils
Dort la campagne ronde au fond de ses soleils.

Et la Terre, étendue sous la grappe et le pampre,
S'abandonne, Septembre, à ton piège encor tendre.

II. — L'ÉTÉ QUE SUS VAINCRE...

L'Été que tu sus vaincre, un moment, belle Automne,
Amoureux de tes yeux à tes jeux s'abandonne.
Mais le Temps, suspendu sur vos amours confuses,
Le Temps, jaloux et dur, au répit se refuse
Et, sa main ravissant la dernière des roses,
Dans le soir survenu te voilà seule, Automne !

III. — VIEIL OISEAU RETOMBÉ...

Vieil oiseau retombé, le soir, sur une grève,
Loin du nid vers lequel il tentait des retours,
Il arrive que l'homme, au bout de l'âge, traîne
Sur un rivage morne un cœur devenu lourd.

Pourtant brille la mer, pourtant une île rit,
Une vague aux yeux verts d'une longue caresse,
Invite les vaisseaux. Et de verts paradis
Soudain se sont rouverts aux étraves légères.

Et celui qui pleurait ses plaisirs épuisés,
Nourrissant d'une écume une espérance fraîche,
Triste oiseau par le vent et le sel ranimé,
Vers un orage encor risque ses vieilles ailes.

IV. — QUE LE SOIR DESCEND VITE...

Que le soir descend vite...
Un chant, un chant de source
Si frais que, pour l'entendre, un oiseau même écoute ;
L'innocence des fleurs dans leurs herbes premières,
(L'armoise, la pensée sauvage, les silènes) ;
Sur mon front d'autrefois l'air des cimes, ces cimes
Qu'on gagne rafraîchi de baies et de myrtilles ;
Et le linge écumeux de la mer, les rivières
Lentes, redescendues de leurs monts vers les plaines,
Et qui dorment avec, prise à leur chevelure,
Comme un peigne d'argent, quelquefois, une écluse...
Que la terre était belle, exaltante...
Et moi-même
Que j'ai nourri de fleurs, que j'étais peuplé d'ailes...

Mais la soie de ma vie est usée... S'il y brille
Quelque ramage bleu, quelque teinte encor vive,
Cette étoffe, rongée, sous le doigt cède et crève.

Et c'est ainsi qu'un soir on songe à toi, Jeunesse

V. — QU'IMPORTE QUE TA MAIN...

Qu'importe que ta main soit cruelle ou soit douce,
Qu'elle me prenne, Automne, ou m'oublie sous la rouille,
Tu mûris, ô saison, ce qui fut mon ouvrage
Et peut-être qu'un jour, sur ses chemins, une âme
Retrouvant, pour sa soif, à ma vigne égrappée,
Un raisin, frais encore, en sera ranimée !

VI. — COMME, AU SEIN DE LA MER...

Comme, au sein de la mer, les îles rejaillissent,
Un souvenir, parfois, à mourir indocile,
Brisant l'immensité des oublis et des ombres,
Remonte, frais encor, de nos détresses d'hommes.

Ce n'est rien qu'une nuit dormie dans un village ;
Une odeur de tilleuls dans un grand jardin sage ;
Un ami reconduit, à pas lents, sous la lune
Quand une odeur de fleurs est dans les pommes mûres ;
La douceur d'un regard, la couleur d'une natte,
(Chagrin pour celui-ci, pour l'autre, sauvegarde) ;
Des matins enivrés de jeunes giroflées ;
Quelquefois, sur un mont, notre âme retrouvée ;
Des jours qu'on croyait bleus achevés en averses ;
Et vous qu'on ne dit pas, ô souterraines pertes !

On a tout rassemblé... Tout est là... C'est le compte...
Et la vie est, déjà, dans le cœur, comme morte.

VII. — MAUSSADE, LA SAISON...

Maussade, la saison dit la fin de l'histoire :
Mes écrits recouverts d'une cendre sans gloire
Et l'attente, ce soir, mes chansons retombées
D'une neige immobile à mon songe accordée.

Guy Lavaud.



DE BRUNSWICK A PARME

LE FISCAL RASSI DANS « LA CHARTREUSE »

On rencontrait parfois, en 1808, dans les rues de Brunswick, un Allemand se disant officier français et que dévorait, je pense, l'ambition de devenir un personnage. Il y a réussi, mais il n'imaginait guère, assurément, de quelle manière il passerait à une sorte de secrète immortalité.

Notre homme s'appelait François-Joseph-Hubert de Wolff (1). Je ne sais si sa particule avait la même fraîcheur et la même authenticité que celle de M. de Beyle ? Il s'intitulera par la suite : Baron de Düren. Il était né le 23 mars 1778, à Düren, près de Cologne, de parents dont il affirme qu'ils étaient nobles. Son père, agent accrédité d'Autriche, dit-il, était titulaire du privilège de trois journaux français et allemands. Fuyant en 1794, à l'approche de Jourdan, ce père,

---

(1) Hormis le dépouillement de Kleinschmidt, tout ce qui concerne Wolff est puisé à son dossier au Ministère de la Guerre ou plutôt à ses dossiers car nombre de pièces se sont aiguillées sous les patronymes Wolf, Volff et Volf. J'ai consulté en outre nombre de documents concernant l'occupation en Westphalie, les gendarmes d'ordonnance..., etc. Pareilles recherches seraient sans espoir n'était la compétence toujours bienveillante de M. André Cambier, archiviste au Service historique de l'Armée. Une fois de plus, je suis heureux de lui répéter l'expression de ma vive reconnaissance.

devenu aveugle entre temps, s'était trouvé dépouillé, en vingt-quatre heures d'une fortune considérable et était mort, comme sa mère, dans la misère.

Après quelques avatars, et notamment son incorporation dans une formation autrichienne, Wolff se décide, en octobre 1805, à prendre du service dans l'armée française. Le vieux Kellermann est à ce moment chargé, par l'Empereur, de constituer à Mayence, sous le nom de gendarmes d'ordonnance, une formation ouverte aux émigrés français, nombreux en Allemagne, et même à certains éléments qui ne sont aucunement français. Wolff entre, en octobre 1806, aux gendarmes d'ordonnance à cheval, et à cette occasion « S. M. la bonne Joséphine l'équipe avec une véritable prodigalité ». Ce sont ses propres termes, mais c'est en 1830 qu'il contera ce détail, parmi nombre de hâbleries. Le 1er mai 1807, il est nommé par le duc de Valmy, sous-lieutenant au régiment de Magdebourg, formation éphémère.

Notons que cette nomination par Kellermann, tout comme bien d'autres du même maréchal à cette époque, ne sera jamais ratifiée. Elle n'en sera pas moins, à en croire les dires ultérieurs de Wolff, le point de départ d'une carrière militaire assez coquette, puisqu'elle aboutira en huit ans au grade de général de brigade. Carrière aussi curieuse que fulgurante, toutefois assez particulière, car elle sera à peu près entièrement imaginaire, en ce sens que, si la première épaulette, quoique non confirmée, a tout au moins été attribuée par un Maréchal de l'Empire, les grades suivants, lieutenant, capitaine, chef de bataillon et colonel ne seront vraisemblablement conférés à M. de Wolff que par M. de Wolff lui-même ! Quant aux étoiles de général de brigade, nous verrons dans quelles conditions, pudiquement, il les refusera.

Du Régiment de Magdebourg, où l'on ne sait comment ce sous-lieutenant provisoire devient lieutenant, il passe à l'État-Major du Général Eblé, puis est reversé dans la troupe où il reçoit le commandement d'une compagnie, ce qu'il considère comme lui confé-

rant automatiquement le grade de capitaine. Il est vrai que dans l'un de ses *curricula vitæ*, il se fait capitaine d'habillement ! En décembre 1807 — cet éclatant début de carrière se déroule en quelques mois, et, notons-le, loin du front — il est affecté avec sa compagnie, au 6e Léger où les contrôles, hélas, ne le connaissent pas (1). En janvier 1808, il est envoyé au 29e de ligne, où il demeurera toujours inconnu, mais ici on ne peut lui opposer les registres car, dit-il, il est retenu par la maladie à Cassel, où règne désormais pour quelques années, le souverain de westphalie.

Il y retrouve le Général Eblé, qui l'aurait si hautement apprécié que, sans désemparer, il fait nommer chef de bataillon ce brillant capitaine. Il précise pourtant que c'est au titre de l'armée westphalienne. Mais, à ce moment, le Roi Jérôme s'avise des remarquables qualités civiles de ce pseudo-militaire, et décide de l'employer dans l'administration de son royaume. Ici, les indications que fournira plus tard Wolff deviennent assez vagues. Regrettons-le, car c'est le moment où l'on aurait souhaité y voir le plus clair, celui où il dût rencontrer Stendhal. Je le trouve tantôt à Magdebourg, où il s'occupe — mais c'est toujours lui qui parle — de l'organisation de la préfecture, tantôt et à plusieurs reprises, à Brunswick. Il est chargé, pour un temps, d'un relevé de la comptabilité aux usines du Harz... et d'autres activités mal délimitées.

Je relaterai plus loin tout ce que l'on peut conjecturer de l'impression qu'il put faire durant son passage à Brunswick, sur M. l'Intendant de Beyle. Suivons d'abord jusqu'au bout, aussi loin que le permettent les archives, la carrière de l'étonnant baron de Wolff. Le 11 novembre 1808, sur la présentation du Général Eblé, alors Ministre de la Guerre de Westphalie, il est nommé « commissaire général du royaume ».

---

(1) C'était un régiment où Stendhal s'était fait plusieurs amis et notamment le colonel Macon qu'il mettra dans *la Chartreuse* et qui avait commandé le 6e jusqu'en 1803.

C'est ainsi, du moins, qu'il s'exprime dans un *curriculum vitæ* qu'il présentera en 1831 à la Monarchie de Juillet. Ne nous laissons pas éblouir par le prestige de ce titre : la vanité de M. de Wolff a simplement modifié deux mots : c'est « commissaire général de police » qu'il faut lire.

M. de Wolff entre maintenant, encore que ce soit par une bien petite porte, dans l'histoire, en ce sens que nous lisons son nom, à diverses reprises, dans la meilleure histoire du royaume éphémère de Westphalie, celle de Kleinschmidt (1).

Notre commissaire général, toujours d'après son propre texte, se vante d'avoir eu, de décembre 1808 à septembre 1813, « dix-neuf insurrections à dompter ». Il s'agit, bien entendu des insurrections de ses compatriotes allemands contre l'autorité royale de Jérôme. Kleinschmidt nous confirme qu'il est chargé des arrestations, après la conspiration de Dörnberg en mai 1809, mais qu'il laisse échapper maladroitement un des principaux affidés. Je le trouve, en 1809 encore, mêlé à la répression sanglante de la conspiration de Schill, répression où périt fusillé, le lieutenant Albert von Wedel, fiancé à Philippine de Griesheim, la sœur de la charmante Mina, pour laquelle ardemment soupira Stendhal. Il surveille les incartades des professeurs de l'université et fait preuve d'une telle brutalité, à Marburg, lors de l'arrestation d'un étudiant, en 1811, qu'il provoque une révolte générale. Bref, il inscrit à son actif toute une série d'actions policières, plus ou moins éclatantes et plus ou moins heureuses contre ses compatriotes les Westphaliens. *Mutatis mutandis* et toutes proportions gardées, on ne peut s'empêcher d'évoquer, tout près de nous, les collaborateurs de l'occupant. Il semble bien du reste, que Wolff ait éprouvé, cent trente ans plus tôt, les mêmes craintes que les dits collaborateurs, au moment de la libération. Quand les armées napoléoniennes, après l'échec en Russie, se replient vers le

(1) KLEINSCHMIDT : *Geschichte des Königsreichs Westphalens*. 1876.

Rhin, Wolff ne manque pas, prudemment, de se replier avec elles. On songe aux gens de Sigmaringen !

En janvier 1814, je le retrouve enfermé à Mayence, où commande le Comte Morand. Il fournira même, en 1831, le texte d'un arrêté du 18 janvier 1814, signé Morand, et le nommant colonel. Il a froidement falsifié ce texte : l'arrêté authentique de Morand ne comporte, bien entendu, aucune nomination de colonel, et charge simplement le *sieur* Wolff de diriger un service auxiliaire d'ambulances !

Vient la débâcle de l'Empire et le comportement de M. de Wolff ne nous est ici connu que par ses propres déclarations, lesquelles s'opposent en deux variantes bien distinctes, suivant qu'il s'adresse aux Bourbons ou aux Orléans. On peut admettre toutefois qu'il se cache à Mayence pendant la première Restauration, mais qu'il rejoint Paris aux Cent-Jours.

Il est aussitôt, à ce qu'il prétend, nommé Directeur général des Vivres, titre de camouflage, car, écrit-il, il s'agit pour lui de pouvoir parcourir, en cette qualité, les cours d'Allemagne et d'y « diriger la politique », rien de moins ; Waterloo changea cette ténébreuse destination et — ce sont toujours ses propres termes — voici le moment où il se vit forcé de refuser les étoiles de maréchal de camp, « qu'il reçut avec l'invitation de prendre un commandement sous le Lieutenant général Duhesme, alors à Saint-Denis. M. de Wolff rendit à M. Marchand la dépêche y relative pour la raison qu'il eût été impolitique de prendre du service en présence d'un ennemi prêt à entrer en ville, et *irrité déjà contre M. de Wolff* ». On ne saurait trop approuver tant de prudence, à moins que l'on ne remarque perfidement que le général Duhesme, blessé mortellement à Waterloo, était mort depuis une quinzaine lorsque les Alliés arrivèrent sous Paris !

Il va sans dire que cet état des services, de mars à juillet 1815, n'est pas présenté sous cette forme, quand M. de Wolff s'adresse aux Ministres de la Restauration. Il transpose alors, et c'est pour lui un jeu d'enfant de faire apparaître en tous ses gestes un

cœur hautement bourbonien. Il écrit au Roi sans autre but apparent que de parler de soi et d'affirmer son loyalisme. Un jour, il se recommande de Beugnot, qu'il a pu connaître, quoique bien fugitivement, en Westphalie. Plus tard, il invoquera la protection de Martial Daru qu'il a sans doute rencontré avec Stendhal à Brunswick au début de 1808. Le fait est qu'il réussit, sans trop tarder, à persuader le gouvernement des Bourbons à le reconnaître pour Français. Il est remarquable qu'à toutes les époques, notre cher pays ait mis tant d'indulgence à la naturalisation des indésirables ; Wolff obtiendra la sienne par lettres-patentes du 10 mars 1819 (1). Il est, à ce moment-là, et nous le trouvons encore en 1830, à Paris, manufacturier en je ne sais quoi et, semble-t-il, pourvu d'une fortune assez rondelette. Une expérience toute proche me donne à penser que ses fonctions de policier en Westphalie y sont pour quelque chose.

Il réapparaît après les journées de juillet, et sans même attendre que le Duc d'Orléans soit devenu Louis-Philippe, il lui écrit le 6 août : on ne s'étonnera pas de voir ce fidèle sujet des Bourbons redevenu tricolore. Il se vante d'avoir « assigné », mais on ne sait en quelles mains, un don de 30.000 francs à répartir entre trente familles « victimes de notre régénération ». C'est ainsi qu'il appelle les trois journées. Il aurait annoncé ce geste au *Constitutionnel*, le 30 juillet, mais par un accès de modestie quelque peu surprenant chez le personnage, il a invité le journal à ne pas le publier. Ce sacrifice d'ailleurs, ne lui suffit pas : « le moment, écrit-il, exige des fonctionnaires intègres, désintéressés. J'offre mes services, sans honoraires ou émoluments quelconques et pour tout le temps que votre auguste volonté l'ordonnera. »

Le Lieutenant général du Royaume laissa échapper cette occasion de recruter un fonctionnaire gratuit. Mais il transmit la lettre au Ministre de la Guerre.

---

(1) *Bulletin des Lois*, nº 283, 1819.

et un archiviste fut chargé de vérifier les états de services annexés par M. de Wolff à sa requête. J'imagine que cet honnête fonctionnaire dût s'arracher les cheveux en constatant qu'il ne parvenait pas, registres et pièces en mains, à reconstituer la carrière de ce quasi-général au delà du grade de sous-lieutenant provisoire !

Quelques semaines après, Wolff s'adresse d'ailleurs directement au Ministre de la Guerre, toujours pour lui demander un emploi, mais cette fois sans renoncer aux appointements. Il va au devant des objections que peut soulever l'absence de pièces et affirme qu'il a perdu tous ses certificats et que le Baron Marchand a égaré ses papiers. Il indique cependant que tous ses anciens chefs vivent sauf le Général Eblé (sauf le Général Duhesme aussi, fort heureusement !) Il fournit en tous cas, une copie de l'ordre du Général Morand, daté de Mayence, et qui le crée colonel. Morand vivait encore et l'audace était grande car l'ordre était, je l'ai dit plus haut, falsifié. Il ne semble pas que rien soit sorti de ces démarches, pas même un démenti sévère aux prétentions de Wolff.

Ici, je perdrais tout à fait sa trace aux archives si, par bonheur, non pas pour Wolff certes, mais pour la vérité, et accessoirement pour la morale, ce bourgeois cossu ne s'était avisé de se ruiner. Ce qui vient par la flûte, dit l'autre... Tant il y a que j'ai fini par mettre la main sur un dernier appel au Ministre. Le ton, hélas, n'est plus le même : septuagénaire et misérable, humble et rampant, M. de Wolff, au nom de ses vieux services de guerre, de ses blessures, de ses infirmités, de sa misère, revendique platement le droit de finir sa vie... aux Invalides. Comme on lui répond que nul ne peut y entrer s'il n'est titulaire d'une pension militaire, il invente, et probablement de toutes pièces, l'histoire d'une pension dont il aurait joui de 1816 à 1831 : pension coquette, puisqu'elle était de 3.600 fr., dit-il. Il aurait offert, à Guizot, au lendemain de la Révolution de Juillet, de faire abandon de cette manne au profit des victimes des trois journées. Mais

Guizot aurait « décliné gracieusement » cette offre généreuse. Il est vrai que, quelques mois plus tard, la pension aurait été supprimée. Cette fois encore, Wolff annexe à sa requête une copie de l'ordre du Général Morand, le nommant Chef des ambulances, à Mayence, au début de 1814. Mais l'humilité est venue, avec la misère, et il n'a plus le courage de falsifier ; la copie qu'il soumet est honnête : il n'y est plus question de baron ni de colonel. Elle alla par bonheur s'ensevelir dans un dossier : « Volff » échappant ainsi à un fâcheux rapprochement. On ne trouva au surplus aucune trace de la pension royale et tout donne à penser que la supplique en resta là. Je n'ai pas cru devoir rechercher où et quand le baron de Düren quitta ce monde ingrat.

***

Quoique j'aie omis, comme sans intérêt pour mon propos, bien des détails que me livraient ses papiers, je n'ai qu'une excuse pour m'être étendu aussi longuement sur la biographie de ce Wolff, méprisable et insignifiant : n'était-ce pas, en effet, le seul moyen de mettre en lumière les traits de l'homme ? Je les résume maintenant ainsi : un Allemand, probablement débrouillard, mais à la fois vaniteux et bas, un policier sans scrupules, qui a exercé ses brutalités sur ses compatriotes. C'est encore un imposteur et même un faussaire. Si ce n'est pas là très exactement l'énumération des traits qui marquent dans la *Chartreuse de Parme* le fiscal général Rassi, on conviendra que les signalements sont bien proches, et que Stendhal ne s'est pas beaucoup écarté de ce modèle pour dessiner le tortionnaire du Duc Ranuce-Ernest.

Encore ces rapprochements ne suffisent-ils pas, cela va sans dire, pour affirmer que François-Joseph-Hubert de Wolff a posé pour Rassi : voici le cheminement de réflexions qui m'a conduit cependant à cette suggestion.

D'abord, cette affirmation catégorique de Stendhal

dans sa fameuse lettre à Balzac, d'octobre 1840 : « Rassi était Allemand. Je lui ai parlé plus de deux cents fois » (1).

Je remarque ensuite dans le passage ci-après de la *Chartreuse* l'un des traits les plus caractéristiques de Rassi, quelque chose comme ce que l'on appelle, en matière d'identité judiciaire : « signe particulier » : « A cet homme, que de grandes monarchies eussent envié au Prince de Parme, on ne connaissait qu'une passion : Etre en conversation intime avec de grands personnages, et leur plaire par des bouffonneries. *Peu lui importait que l'homme puissant rît de ce qu'il disait ou de sa propre personne...*, *pourvu qu'il le vît rire* et qu'on le traitât avec familiarité, il était content. Quelquefois le Prince, ne sachant plus comment abuser de la dignité du Grand Juge, lui donnait des coups de pied ; si les coups de pied lui faisaient mal, il se mettait à pleurer... » Je remarque, avant d'aller plus loin, que cette bouffonnerie écœurante du personnage, cette aptitude à l'humiliation sont parfaitement inutiles dans le rôle que Rassi joue dans la *Chartreuse*. On le voit tout aussi bien défendant sa bassesse intérieure sous une attitude dédaigneuse et même insolente. Je crois deviner précisément dans ce signe très particulier la preuve que le personnage est de chair et d'os, que, sur ce point au moins, Stendhal l'a pris dans la nature.

Certes, je ne rencontre pas, dans la vie de M. de Wolff, ce trait de bouffonnerie servile (l'on ne saurait s'étonner de ne pas l'apercevoir à travers un dossier administratif), mais j'en trouve l'original chez d'autres personnages auxquels Stendhal s'est essayé à donner la vie et il se trouve que ces personnages sont copiés sur un certain Wolff, de Brunswick.

Le premier est un véritable bouffon que nous rencontrons dans cette interminable tentative de comédie à quoi Stendhal a travaillé près de vingt-cinq ans, sous le titre de *Letellier*. Dans un des « états » de

(1) *Correspondance*. t. X, p. 272 et 287.

Letellier, que l'on peut situer approximativement vers 1813 (1), il s'appelle précisément Wolff. « Wolff voulant l'amener [Letellier] à faire quelque chose (le mener) commence par se faire accabler de grossièretés » écrit Stendhal dans son scénario, et plus loin : « Il [Letellier] dégorge sa rage en plongeant son Wolff dans la boue, par les sarcasmes les plus amers que l'autre avale doux comme miel. » Et ici, au mot Wolff, Stendhal a noté en marge : « Comme le vrai Wolff y voyant qu'il est nécessaire à son maître. » A plusieurs reprises, Stendhal reviendra sur la même scène : « Letellier froisse indignement l'amour-propre de son Wolff... etc., etc. »

Le second personnage marqué, et plus nettement encore, du même signe particulier que Rassi, apparaît dans le scénario d'une autre comédie avortée que Stendhal voulait intituler *Torquato Tasso*, et qu'il a tracé en 1834. Cette date jalonne la persistance du méprisant souvenir que Stendhal avait conservé du « vrai Wolff ». Le bouffon n'est autre ici que Pietro l'Arétin. Le Tasse, à la cour, est « violemment désappointé de voir un bouffon, tel que l'Arétin, mieux accueilli que lui du Prince ». Au mot « bouffon », Stendhal a ajouté une note : « Tel que Wolff à Brunswick. »

Un peu plus loin, nous trouvons ceci « Pietro (le Wolff du Tasse). Bouffon qui conquiert la faveur du Prince. *Quand le prince ne rit pas de ses bons mots, Pietro est fort content qu'il rie de lui* ». Et encore plus loin «... Le Prince s'amuse à plonger Pietro dans la fange (comme Wolff à Brunswick)... » (2). On reconnaît ici à n'en pas douter les ébauches du prince de Parme et de Rassi dans le fragment de *Chartreuse* que j'ai recopié plus haut.

---

(1) *Théâtre*, t. III, p. 154 et 205. La citation de la p. 154 a été imprimée d'après un feuillet égaré au milieu des essais de 1804 mais elle est certainement postérieure.

(2) *Théâtre*, t. III, p. 402, 403, 406. On remarquera le parallélisme de la phrase que je souligne avec celle que j'ai également soulignée plus haut dans le portrait de Rassi.

Je crois avoir ainsi assez montré la filiation du fiscal Rassi jusqu'à un certain Wolff, que Stendhal aurait connu à Brunswick. Dès lors les caractéristiques que j'ai fait apercevoir dans le comportement de François-Joseph-Hubert de Wolff, sa profession de 1808 à 1813, le fait qu'il s'est trouvé à Brunswick en même temps que Stendhal, l'autorisent, je pense, à poser fortement sa candidature pour le modèle du fiscal.

*
* *

Une difficulté cependant, et qu'il importe de lever : j'ai dit plus haut que c'est le 11 novembre 1808 que M. de Wolff est nommé commissaire général de police, pour le royaume de Westphalie. Or, c'est très exactement à cette date que Stendhal reçoit, à Brunswick, l'ordre de rentrer à Paris. Le 13, il part pour Cassel, avec son ami Mauvillon, et passe quelques jours dans la capitale de Jérôme, vraisemblablement pour remettre à son chef, le conseiller d'État Jollivet, émanation de Napoléon auprès du jeune roi, le service des domaines impériaux, pour le département de l'Ocker. Il rentre à Brunswick, le 20, toujours avec Mauvillon, et il n'y reste vraisemblablement que quelques derniers jours, puisqu'il arrive à Paris, le 1er décembre. Tout au plus donc, aura-t-il, avant son départ, appris la nomination de Wolff et son entrée en fonctions. Je pourrais déjà m'en autoriser pour voir, dans la besogne de Rassi, une transposition quelque peu agrandie de celle confiée à Wolff en Westphalie, mais il y a mieux et n'oublions pas que le meilleur ami westphalien d'Henri Beyle, durant ses années de Brunswick, avait été Frédéric von Strombeck, qu'il avait fréquenté quotidiennement, pour ainsi dire, jusqu'au début de 1808, puis, vraisemblablement, de loin en loin, jusqu'à la fin de son séjour. Or, Strombeck, juriste de profession, ne s'était pas fait prier longtemps pour accepter de Siméon, Ministre de la Justice de Jérôme, les fonctions de Président du Tribunal à Einbeck tout en s'occupant de l'introduction

dans le nouveau royaume, du Code Napoléon. Il devint plus tard Président de la Cour d'Appel à Celle. Dans l'un et l'autre emploi, il ne pouvait manquer d'avoir quelques rapports directs avec le commissaire général de police Wolff, et tout au moins de fréquentes occasions d'apprendre ses faits et gestes. Nous savons qu'il est resté, avec Stendhal, en correspondance amicale. Nous savons surtout qu'il a fait un séjour à Paris, en 1813, et que Stendhal s'est, à ce moment-là, aimablement occupé de lui, puisqu'il n'a dépendu que d'une ridicule histoire de culotte, que Strombeck, par l'influence de l'auditeur au Conseil d'État, qu'était devenu entre temps M. de Beyle, fût présenté à l'Empereur (1). Nous ne savons rien sur les conversations qu'eurent alors les deux amis : Strombeck a négligé de nous en donner le détail, dans la relation de son séjour à Paris, et Stendhal n'a même pas mentionné le passage de Strombeck, dans son *Journal*. Mais nous sommes en droit de supposer qu'ils parlèrent de Brunswick et de leurs connaissances communes. Pourquoi Wolff n'aurait-il pas figuré et peut-être avec aigreur, dans les confidences de Strombeck ? Je trouve dans la *Chartreuse de Parme* ce trait du fiscal Rassi : « ... Il régnait despotiquement sur toutes les robes noires du pays. » Il n'est pas sans exemples que, même un Président de Cour d'Appel ait tremblé devant un policier intrigant !

Certes, j'aurais volontiers complété la ressemblance entre M. de Wolff et Rassi. J'ai notamment fait de longues et poussiéreuses recherches pour me procurer le signalement de Wolff. Je n'y suis pas parvenu, ni au Ministère de la Guerre, pour la raison qu'il n'a pas été simple soldat, et n'a pas, à ce titre, figuré sur un registre régimentaire, ni aux Archives Nationales où son dossier de naturalisation s'est révélé introuvable. Et pourtant, le signalement de Rassi, si peu précisé qu'il soit, n'a pas l'air arbitraire : « Grand... de beaux

(1) Strombeck : *Darstellungen aus meinem Leben und aus meiner Zeit.*, t. II, p. 137 ss.

yeux intelligents, mais un visage abîmé par la petite vérole... ? » Je ne crois pas que Stendhal ait ajouté gratuitement ces marques de petite vérole pour balancer l'impression favorable de beaux yeux intelligents...

*
* *

Je ferai encore remarquer que le nom de Wolff est revenu à plusieurs reprises sous la plume de Stendhal, en dehors de la *Chartreuse de Parme* et des deux essais de théâtre qui m'ont servi à établir le pont entre Wolff et Rassi. C'est ainsi qu'il observe, en 1813, appréciant le *Clandestine marriage* de Garrick et Colman : « Canton est à peu près mon Wolff, neuf en France » (1). Relisant Saint-Simon, en 1813 encore, il note en marge son enthousiasme pour la scène où le noble duc peint crûment le futur cardinal Alberoni baisant le cul de M. de Vendôme : « Bravo ! excellent. Voilà le sublime du genre Wolff » (2). Nous restons, on le voit, dans la tonalité des scènes de bassesse bouffonne du Rassi de Ranuce-Ernest.

Beaucoup plus tard, dans les *Mémoires d'un Touriste* (3), il baptisera encore Volf, en francisant tant bien que mal l'orthographe, un secrétaire général de préfecture, fort suspect, qui protège les agissements d'un chef de bureau prévaricateur, que l'auteur appelle précisément Limon. Ce rapprochement du nom de Wolff et de cette *boue*, que Stendhal appliquait si volontiers en métaphore, aux âmes basses, marque bien quel souvenir vivant et détestable de l'homme de Brunswick il conservait encore une année environ avant d'écrire *la Chartreuse*.

*
* *

Il est notoire, et je ne l'oublie pas, que Stendhal a presque toujours dessiné ses personnages de traits

---

(1) *Journal*, t. V, p. 155.
(2) *Marginalia*, t. I, p. 236.
(3) T. I, p. 438-442.

composites empruntés tantôt à un modèle, tantôt à un autre. Je ne serais pas étonné que le caractère de Rassi fît exception à cette règle presque générale. Il y a d'abord l'affirmation catégorique de Stendhal lui-même à Balzac, qui évoque un seul modèle. Il y a ensuite, dans l'ensemble du portrait de Rassi et dans son comportement, une sorte de cohérence si parfaite qu'elle écarte la pensée d'un portrait composite. Le seul trait, comme je l'ai dit plus haut, qui peut donner, à la rigueur, l'impression de l'hétérogène est cette curieuse bouffonnerie dans la bassesse, qui est attribuée à Rassi. Or, il se trouve, et je crois l'avoir correctement démontré, que ce trait, précisément appartenait au Wolff de Brunswick.

F. Michel.





TALISMANS

TALISMANS

Ce vent qui vient du Nord raconte l'épouvante
Des rivages perdus sous la brume d'hiver ;
Ce dieu qui porte au front une étoile de mer
N'a que son corps chétif et son âme démente.

Mais toi, souffle amoureux qui chantes à mi-voix,
Retiens d'un cœur blessé l'extrême confidence
Et n'éteins pas ce feu qui, là-bas, brille et danse
Comme un magicien dans le secret des bois !

REGARD SUR LES ILES

Tandis que, vers la mer qui baigne au loin l'Espagne,
L'aube va refleurir les jardins de Palma
Où t'apparut jadis cette ardente compagne
Aux yeux sombres, dont la parole te charma ;

Tandis qu'à l'horizon plane l'oiseau sauvage
Qu'attirent les voiliers le long de leur parcours ;
Tandis qu'un sable fin miroite sur la plage
Et qu'immuablement s'y suivent les beaux jours ;

Que fais-tu, que fais-tu dans cette ville immense,
Au milieu de la triste foule qui n'a plus
Ni le temps, ni le goût du savoureux silence
Où le rêve en secret convoque ses élus

Et pourquoi, parcourant ce sentier qui surplombe
Les toits et les faubourgs, te voit-on quelquefois
Comme un enfant perdu t'asseoir près d'une tombe
Dont la croix n'est qu'une ombre entre toutes les croix?

PETITE ROMANCE NOCTURNE

De cette contrée inconnue
Que nous aborderons un soir,
Je ne verrai que le ciel noir
Ouvert sur la morne étendue.

De la forêt et du château
Qu'une flamme immobile éclaire
Je ne verrai que le mystère
Et le reflet sombre dans l'eau.

Et de l'alcôve abandonnée
Où sont tant de rêves épars,
Je ne verrai que tes regards
Et j'y lirai ma destinée.

INTELLIGENCES

La brume avait couvert les lointaines banlieues ;
Les longs talus mouillés, les chemins et les bois,
Là-bas, se confondaient avec les lignes bleues
Du coteau qu'en rêvant nous suivions autrefois.

— « Demain », disait ta voix doucement éplorée,
« Reverrons-nous ensemble un automne aussi beau
Ou bien franchiras-tu, solitaire, l'orée
De plus sombres jardins pour trouver mon tombeau ?

« Demain », disait ta voix trop frêle et trop plaintive.
« Ton ciel sera-t-il vide alors que brûleront
Dans le mien ces flambeaux que chaque nuit ravive
Et dont ruissellera la clarté sur mon front ?

Sans force et sans la foi, demain, si tu m'appelles,
L'écho retiendra-t-il tes sanglots amoureux
Et, dans le soir peuplé d'ombres surnaturelles,
Entendras-tu monter le chant des bienheureux ? »

Claude Fourcade.





UN BILLET INÉDIT DE STENDHAL A BUCHON

La collection d'autographes que le libraire siennois Giuseppe Porri légua en 1885 à la bibliothèque de la ville de Sienne n'a pas beaucoup attiré, jusqu'ici, l'attention des travailleurs. On a l'impression, sans doute erronée, car on s'est borné jusqu'ici à y faire quelques sondages et à feuilleter son catalogue, que ce ne sont là que les restes d'une collection que le donateur aurait lui-même, au préalable, largement écrémée. Les grands noms y sont rares et n'y figurent que par des pièces d'un mince intérêt. Les noms étrangers y sont extrêmement clairsemés. Comme cette collection s'est surtout alimentée à des sources locales et comme Sienne a eu dans la vie de Henri Beyle une place dont on connaît aujourd'hui l'importance, l'idée m'est venue de contrôler s'il n'y avait par hasard, dissimulée peut-être sous quelqu'un de ses pseudonymes, quelque lettre du Milanese. *J'y ai bien trouvé une lettre portant la signature de* Stendhal. *Mais elle n'est pas adressée aux Siennois fameux qui ont tant compté dans sa vie. C'est un billet « à M. Buchon », le littérateur bien connu dont on sait assez les rapports cordiaux avec Stendhal et avec tant d'amis de Stendhal* (1). *Il est tout à fait impossible de reconstituer par quelles voies un billet de Stendhal à Buchon se trouve aujourd'hui dans une collection siennoise, dans le beau palais où siégea jadis l'académie des « Intronati »* (2). *Toujours est-il qu'il semble digne d'être commu-*

---

(1) Voir sur lui l'ample notice de L.-F. Benedetto dans la *Enciclopedia italiana* ad vocem.

(2) J'ai recherché, par une exploration sommaire de la collection, si l'on pouvait isoler un fonds « Buchon ».Mais je n'ai trouvé que deux autres billets à lui adressés. Ils ne sont pas dénués d'intérêt. L'un est du peintre Gérard : « Nous voilà enfin tout de bon à Paris et nous nous empressons de le dire à M. Buchon faisant des vœux pour qu'il y soit lui-même et qu'il veuille bien nous donner un moment les mercredis et particulièrement le mercredi 7 » (Comme le billet est daté « ce 3 novembre », le détail *mercredi 7* suffit pour l'identification de l'année : nous sommes évidemment en 1825). L'autre billet est de Benjamin Constant : « Je viens de calculer toutes mes heures, pour m'assu-

niqué aux stendhaliens. Il vient compléter heureusement une exhumation toute récente. Dans le précieux recueil par lequel Henri Martineau vient de couronner son édition des œuvres de Stendhal, parmi les reliques stendhaliennes miraculeusement conservées par les héritiers de Romain Colomb, il y a une lettre de Buchon à Stendhal ( ). C'est la réponse au billet découvert par moi et dont voici la transcription :

Monsieur le Directeur,

Je pense bien qu'aucun de MM. vos Commis ne pourra lire mon écriture rapide. Je me rendrai libre de six heures du soir à neuf, et *dicterai* cet article à un de MM. vos Commis.

Prévenez-moi du jour qui vous conviendra. Je suppose que cet article remplira six ou sept de vos interminables pages, tout au plus.

Cherchez un titre piquant pour cet article. C'est un salmis de jugements sur les arts et d'histoire, de théories et d'exemples.

Agréez, Monsieur le Directeur, etc.

Ce mercredi soir,

Stendhal.

P. S. — Ma foi votre Prince Murat a tort. Il ne vous reste qu'à éreinter Annibal. Trouvez un philosophe qui écrive clairement et attaquez la philosophie de M. Cousin.

Ces lignes confirment ce qu'a déjà argué M. Martineau au sujet de la réponse de Buchon : il est question de l'article intitulé Des beaux arts et du caractère français (Salon de 1827), *paru*

---

rer s'il me serait possible, comme je l'espérais, de faire le morceau sur l'industrie dont je vous avais parlé. Je vois avec regret qu'il y a impossibilité. J'ai mon quatrième volume sur la religion à faire, l'impression du second volume de mes discours à surveiller. Or mes yeux ne supportent pas un instant de travail à la lumière. Ce sera pour un autre numéro. Mille amitiés. » (Il s'agit sans aucun doute d'un article pour le *Constitutionnel*. Le billet est de toute façon antérieure au mois d'avril 1828, date de publication du quatrième volume sur la Religion auquel Constant fait allusion.)

( ) *Cent soixante-quatorze lettres à Stendhal* (1810-1842), vol. I, p. 177-8.

sans nom d'auteur, dans le troisième fascicule (juillet-octobre 1828) de la Revue trimestrielle *que Buchon dirigeait* ( ). *Prenons note de l'excellente définition que donne Stendhal lui-même de son article. Prenons note aussi que le titre n'est pas, selon toute vraisemblance, de Stendhal, mais du directeur de la Revue.*

Le billet qu'on vient de lire n'ajoute rien de bien important à ce que nous savons déjà de Henri Beyle. Qu'on me permette pourtant de souligner le ton de spirituelle camaraderie qui donne à la courte lettre un caractère si sympathiquement stendhalien. C'est bien une lettre du « baron de Stendhal », du brillant causeur aux idées hardies et au subtil persiflage. Stendhal s'adresse à Buchon, à celui qu'il appelle dans une de ses lettres le grand *Buchon et qui devait être alors très fier d'être à la tête d'une grande revue, comme on s'adresserait à un ministre puissant, entouré d'une foule de commis. Buchon a tâché, en lui répondant, de rester dans le même ton. Il l'appelle « monsieur le Baron » et donne à ses compliments une tournure de madrigal.*

Mais ce qu'il faut surtout remarquer, c'est que Stendhal apparaît ici dans le rôle que ses ennemis mêmes lui ont reconnu : d'excitateur. La Revue trimestrielle *était par elle-même, par son programme, une revue résolument libérale ; dans ses deux premiers fascicules elle avait déjà soutenu avec courage des causes que Stendhal avait à cœur. (Que l'on voie, par exemple, l'article sur l' « incompatibilité de la religion chrétienne avec la poésie », attaque vigoureuse, sans le nommer, contre une de ses bêtes noires, Chateaubriand). Mais il ajoute, comme nous disons en italien, « esca al fuoco ». Il met de l'huile sur le feu. Il suggère ici une attaque en règle contre une autre de ses bêtes noires : Victor Cousin. Il propose qu'on confie à un philosophe capable d'écrire clairement la tâche qu'il avait déjà essayé d'assumer lui-même, un peu à la légère il faut le dire, dans l'*Antologia *de Vieusseux* (2).

Je ne suis pas en mesure d'expliquer les phrases où l'on donne tort au prince Murat et où l'on met en cause Annibal : phrases qu'il ne faut pas vraisemblablement séparer. Il peut s'agir de réserves que le prince Murat aurait formulées, en fils digne de son père, sur la grandeur de Napoléon : sur un stratège dont les défaites ni la chute ne pouvaient faire nier, selon Stendhal, le génie. Achille Murat publiait alors dans la Revue trimestrielle *ses* Lettres d'un citoyen des États-Unis *qui allaient, deux ans plus tard réapparaître en volume. Il n'y a rien en elles qui nous aide à expliquer l'allusion. Le fils aîné du roi Murat, devenu citoyen et fonctionnaire des États-Unis, se trouvait alors, paraît-il, assez loin de Paris. Il se peut que Buchon ait communiqué, toute ou en partie, quelque lettre privée de lui dans quelqu'une de ces réunions où Stendhal aussi avait l'habitude de venir.*

Silvana Civai.

---

(1) *Mélanges d'art*, édit. du Divan, 1932, p. 153-196.
(2) Voir surtout L.-F. Benedetto : *Arrigo Beyle Milanese*, Firenze, 1942, p. 301.



LE PHILIPPE VANE DU « ROUGE ET NOIR »

Au second livre, chapitre VII, du *Rouge et Noir*, Julien Sorel, secrétaire de M. de la Mole, est envoyé, par cet aimable et grand seigneur, deux mois à Londres afin d'y remplir une mission assez futile.

A Londres, Julien se lia avec des *dandys* qui l'accaparèrent, mais ces nouveaux amis ne purent le détourner de voir « le célèbre Philippe Vane, le seul philosophe que l'Angleterre ait eu depuis Locke. Il achevait sa septième année de prison ». Sorel « le trouva gaillard, la rage de l'aristocratie le désennuyait ». « Voilà, se dit Julien en sortant de la prison, le seul homme gai que j'ai vu en Angleterre. » « *L'idée la plus utile aux tyrans est celle de Dieu*, lui avait dit Vane... Nous supprimons le reste du système comme *cynique.* »

Ainsi Philippe Vane est un personnage qui présente deux traits distinctifs. Le premier est d'avoir été condamné à sept ans de prison par un tribunal londonien. Le deuxième d'être dans la septième année de sa détention, devenu, en philosophie, athée, et en politique, républicain.

Quelle est la personnalité anglaise que Stendhal a caché sous le nom de Philippe Vane ?

Les commentateurs les plus autorisés du *Rouge et Noir*, Jules Marsan, Henri Martineau, Pierre Jourda, sont muets à cet égard.

Nous croyons qu'en s'aidant de diverses indications relevées dans les six gros volumes que Elie Halévy a

consacré soit à l'exposé de l'utilitarisme de Bentham, soit à la formation et à l'évolution de la doctrine du radicalisme utilitaire (1), soit à l'histoire (2) du mouvement politique qui, à partir de 1820, s'est prévalu de Bentham, arriver à identifier le véritable Philippe Vane.

Dans l'*Evolution de la doctrine utilitaire*, Elie Halévy rapporte que nombreux étaient, autour de Bentham, les publicistes qui scandalisaient l'opinion britannique par leur irreligion (3). Le peuple anglais, à la suite des guerres contre la Révolution française et le premier Empire, étant devenu très religieux, voyait d'un mauvais œil la propagande qui tendait à l'athéisme. C'était une des causes du peu de popularité du radicalisme utilitaire (4). Quant à l'aristocratie de Grande-Bretagne, elle condamnait l'irreligion au nom de ses intérêts et entendait que les tribunaux appliquassent contre une pareille propagande des peines sévères.

Les poètes romantiques, pessimistes et athées, comme lord Byron, Shelley, Keats, furent obligés de quitter l'Angleterre.

La propagande du déisme ou du philosophisme moqueur à la française, soit à l'aide de *l'âge de raison* de Thomas Paine, soit à l'aide de Voltaire, soit à l'aide de brochures et de petits journaux qui pénétraient dans les milieux populaires et que rédigeaient des rédacteurs tels Wiliam Hone, Schervin, Richard Carlile, fut sérieusement entravée (5).

Richard Carlile était le plus notoire de ces journalistes plébéiens. Il fut, tour à tour, garçon apothicaire, ouvrier de fabrique, simple journalier, colporteur, puis

---

(1) Elie HALÉVY : 1° *La jeunesse de Bentham* (1 vol., Paris, 1901). — 2° *L'évolution de la doctrine utilitaire de* 1789 *à* 1815 (1 vol., Paris, 1901). — 3° *Le radicalisme philosophique* (1 vol., Paris, 1904).

(2) Elie HALÉVY : *Histoire du peuple anglais au* XIXe *siècle* (3 vol., Paris, 1923). M. Elie Halévy était à la fois philosophe et historien. Il a rendu un service signalé en consacrant sa vie à l'étude du Benthamisme d'après les sources anglaises.

(3) Elie HALÉVY : *Evolution de la doctrine utilitaire*, p. 271.

(4) Elie HALÉVY : *Histoire du peuple anglais*, t. II, p. 23.

(5) Elie HALÉVY : *Op. cit.*, t. II, p. 28.

gérant responsable de la feuille périodique le *Carlile's Political Register*. Il s'était imposé, dans les milieux extrémistes, par son désintéressement et son aversion des querelles personnelles.

Poursuivi devant les tribunaux à cause de certains articles de son journal, en 1817, Carlile soutint d'interminables procédures grâce à la facilité avec laquelle les plaideurs pouvaient obtenir des renvois pour arrangement. Cette coutume fut modifiée et Carlile fut à la fin condamné à sept ans de prison (1). Premier point de ressemblance avec Philippe Vane.

Notre déiste fit sa peine. En 1821, sa femme et sa fille furent arrêtées à leur tour. Quoique détenu, Carlile trouva le moyen de publier un périodique *le Républicain*. En prison, de déiste il devint athée, fanatique d'incrédulité et républicain (2). Second point de ressemblance avec Philippe Vane.

Tandis que Bentham, quoique protégé par son titre de philanthrope, voulait bien devenir prudent pour complaire à ses amis et ne signait pas de son nom les livres où il attaquait l'Église d'Angleterre et la religion révélée, ses partisans intervenaient en faveur de Carlile. L'illustre économiste Ricardo, élu député de Westminster, grâce à l'action politique des radicaux utilitaires, prononça au Parlement un discours où il défendait Carlile. Les jeunes radicaux, comme Stuart Mill, se passionnaient pour la cause du déiste emprisonné. Ce dernier publia cinq lettres dans le journal radical le *Morning Chronicle* et un article dans la *Westminster review* sur le cas de Carlile (3).

Stendhal était très au courant par son ami Sutton Sharpe, de l'opinion des radicaux utilitaires anglais. Le célèbre avocat Brougham, qu'il avait rencontré en Italie, était un des leaders de ce parti ainsi que Sir Francis Burdett qui est évoqué dans les *Souvenirs d'égotisme*. D'autre part, comme dans son *Projet*

---

(1) Elie HALÉVY : *Op. cit.*, t. II, p. 64 et 69.
(2) Elie HALÉVY : *L'évolution de la doctrine utilitaire*, p. 271.
(3) Elie HALÉVY : *Loc. cit.*, p. 272.

d'une école des Pairs (1), Stendhal imposait un programme d'enseignement qui tendait à donner à ses nobles élèves une connaissance approfondie de l'histoire contemporaine de la Grande-Bretagne et des ouvrages de Bentham, nous ne nous étonnerons pas si Julien Sorel qui passe à Paris pour le fils naturel d'un père noble (2), va voir dans sa prison Richard Carlile que défendaient les jeunes Benthamiens et les radicaux utilitaires. Il y est poussé aussi à cette démarche parce que, déiste à la J.-J. Rousseau à Verrières, il est devenu incrédule (3) à Paris et s'achemine vers l'athéisme. En visitant Carlile, il voyait un homme qui lui racontait l'histoire de sa propre âme à lui Julien, et qui symbolisait l'évolution de sa pensée métaphysique.

François VERMALE.



(1) *Mélanges de politique et d'histoire*. Le Divan, t. I, p. 81.
(2) *Le Rouge et le Noir*, Livre II, chap. VI.
(3) *Le Rouge et le Noir*, Livre II, chap. VII.



PETITS POÈMES DE L'OMBRE ET DE LA FUMÉE

Pour Bobbie.

HUCHET

Ce serait assez pour passer la vie
Que de vivre seuls au bord de la mer
Nous n'exciterions pitié ni envie...
Nous vivrions tous deux au bord de la mer.

J'aurais ton amour et tes grands yeux clairs,
Ton sourire ailé pour peupler mes rêves,
Des livres, tes lèvres, un chien, la mer,
Nous vivrions heureux au bord d'une grève.

Chaque jour serait un songe ineffable
Qui s'écoulerait merveilleusement.
Les oiseaux des flots suivraient sur le sable
Le tracé léger de tes pas d'enfant.

Ce serait ainsi pour la vie entière :
Nos cœurs et nos corps unis tendrement
Dans la paix sereine et dans la lumière
D'une île inconnue sous le firmament.
. . . .
Ce serait ainsi pour la vie entière !

Ne serait-ce assez pour passer sur terre ?

AIR

Ouvre tes yeux au fond des veilles.
Sœur lumineuse, ô ma raison,
Ecoute battre un cœur qui veille
Et prie au fond de sa prison.

Jours d'autrefois, jours de lumière
— Septembre où je vous ai laissés ! —
Se sont dissous dans la poussière.
Vous aimez trop... Etait-ce assez ?

Vis donc en toi et te recueilles
Au creux des rythmes essentiels.
Nous irons tous comme des feuilles
Rouler aux pieds de l'Éternel

Qui pèsera le poids des ombres
De nos âmes inanimées,
Lorsque seront rendus à l'ombre
Nos corps de chair et de fumée.

COMPLAINTE

Est-ce l'enfant de ma raison
Qui mon vieux mal toujours enchante ?
Chacun le tient en dérision...
« Poète »! dit la voix méchante.

Sans murailles est la prison
Qui me sépare de la vie.
Pour être fou j'eus mes raisons.
Sur la route par moi suivie

S'en vont, errant, frères humains :
Des bons, des purs, des sots, des sages...
Mais nul jamais ne tend ses mains...
L'amour n'est pas sur leurs visages.

« O Solitude, ô Vanité
Des Vanités ! » dit l'Ecclésiaste.
Mon Dieu où est la vérité,
Mon Dieu qui gouvernez les astres ?

PETITE FUGUE

Mon cœur est le furtif passant
D'une voie blessée et secrète.
Un cygne dans l'ombre muette
Et Vénus y boivent mon sang...
Tandis qu'un clown baisse la tête.

Pourtant la rose du destin
Semblable à l'Hiver qui s'apaise
Cœur trop humain... mortel malaise
Se mêle aux ronces du chemin...
Est-ce encor le même chemin ?

Un peu... beaucoup... ou pas ? Peut-être !
Pour te combattre avec mon cœur,
Mon cœur vaincu, mon cœur vainqueur,
Il m'aurait fallu te connaître...
Il t'aurait fallu me connaître.

René SILVY.



LA GRÈCE ET LA POÉSIE MODERNE

La Grèce n'est absente d'aucune époque. Bien avant la Renaissance, Villon l'a inscrite en quelques-uns de ses plus beaux vers. Et puis, il suffit de nommer Maurice Scève ou Ronsard, Malherbe ou Racine, Chénier ou Hugo, Leconte de Lisle ou Baudelaire, pour arriver jusqu'à la poésie moderne. Alors, de Mallarmé à Valéry, à Cocteau, à Giraudoux, s'affirme la merveilleuse présence.

On peut observer deux conceptions assez différentes que se sont faites de la Grèce les poètes d'aujourd'hui ou d'hier, mais non au point que le plus souvent elles ne se compénètrent. D'abord, il y a une Grèce de rêve où tout est pur et harmonieux, cette Grèce qui, à son extrême pointe, sera celle du suprême sonnet de Mallarmé :

Mes bouquins refermés sur le nom de Paphos...

C'est une terre idéale, créée par le seul génie du poète. Mais « l'honneur du paysage faux » passe toute beauté qui se peut voir ou toucher. Nous nous trouvons là au sommet du Rêve mallarméen, ce Rêve qui se confond avec la Beauté pure, avec les Idées, gloire

du long désir, et qui se réalise dans le Poème. L'exquis Toulet le reprendra à son tour, avec une intelligence aiguë de sa fragilité :

Filaos au chantant ramage,
Que je meure, et demain
Vous ne serez plus, si ma main
N'a fixé votre image.

Déjà Musset, au début de la *Nuit de mai*, avait fixé lui aussi quelques-uns des traits chantants de ce pays d'évasion :

... Et la Grèce ma mère où le miel est si doux
Argos et Ptéléon, ville des hécatombes,
Et Messa. la divine. agréable aux colombes ;
Et le front chevelu du Pélion changeant,
Et le bleu Titarèse et le golfe d'argent
Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,
La blanche Oloossone à la blanche Camyre.

Mais il faut remarquer que le poète romantique se rapprochait du réel, empruntant au IIe chant de l'*Iliade* les noms et les épithètes mêmes dont il use. Par là, il ouvre la voie au jeune Charles Maurras d'*Anthinéa* ou au Jean Moréas des *Stances :*

Oliviers du Céphise, harmonieux feuillage
Que l'esprit de Sophocle agite avec le vent...

Par là nous rejoignons une Grèce héroïque ou idyllique, stylisée sans doute, voire idéalisée, mais qui ne manque pas de répondants au cours de l'antiquité même, dans les dialogues de Platon, dans les hymnes de Pindare, ou dans ce merveilleux chant en l'honneur de l'Attique, parure immortelle que Sophocle a ciselée sur son *Œdipe à Colone* et dont Mistral a dû se souvenir quand il a écrit l'*Ode à la race latine.* Lui-même, d'ailleurs, le grand poète provençal, a su évoquer les hauts paysages de l'Hellade lorsqu'il a entonné son « hymne grec ». Et, dès le seuil de Mireille, ne se proclame-t-il pas « humble écolier du grand Homère » ?

Voilà le grand nom prononcé qui va commander la plupart des œuvres contemporaines consacrées à la Grèce. Charles Maurras a raconté comment les grandes épopées homériques avaient tenu lieu à son enfance de contes de fées. Cela devait aboutir à ce *Mystère d'Ulysse* qui, non seulement, est le plus développé de ses poèmes, mais contient à coup sûr quelques-uns de ses plus beaux vers. Et Gabriel Audisio, dans son petit livre, si dense et si intelligent, *Ulysse ou l'intelligence*, évoque des impressions analogues : l'*Odyssée* a été le livre de chevet de toute sa vie, et il a joint à la figure du héros, telle qu'elle se lève, originale, des anciens poèmes, les traits les plus importants que lui ont ajoutés les siècles, Sophocle d'abord, puis et peut-être surtout le Dante du XXVIe chant de l'*Inferno*.

Or, c'est bien l'Ulysse d'Homère qui nous introduit, non plus seulement dans une Grèce héroïque et idyllique, mais dans la Grèce très douloureuse qui commandera les tragédies d'Eschyle, si brutalement traduites par Paul Claudel, et nous amènera jusqu'à *la Guerre de Troie n'aura pas lieu*, de Jean Giraudoux, jusqu'à *La machine infernale*, de Jean Cocteau.

Ceux pour qui la raison suffisante du monde est le chant d'un oiseau ou la beauté d'une femme n'ont pas tort de voir dans l'Hellade de l'Acropole et de Phidias une terre d'harmonie. Mais ceux qui ne peuvent soustraire leur oreille à la plainte des hommes ne cesseront pas d'entendre, comme à travers une conque marine la clameur des flots, le gémissement de la misère universelle dans les accents des tragiques grecs.

La simplicité de *la guerre de Troie n'aura pas lieu*, l'humour giraldien dont elle foisonne — et qui est aussi bien homérique — ne sauraient nous dissimuler sa qualité pathétique. Les dialogues passionnés d'Hector et d'Andromaque, l'espoir de paix qu'ils mettent dans leur enfant n'empêcheront pas la guerre d'éclater au moment le plus inattendu. Le monde actuel a vu hélas ! se réaliser pareille et pire tragédie. Le drame antique de Giraudoux apparaît comme une

anticipation. Telle est la force des mythes qu'ils sont en avance sur l'événement. Valéry a bien marqué, dans sa Lettre sur les mythes comme dans son histoire d'Amphion, la place que tient la Fable à l'origine de nos idées et très particulièrement dans les compositions des Anciens : « Ils aimaient de feindre, écrit-il, pour déguiser leurs thèses physiques ou métaphysiques, des personnes et des drames dont les attributs et l'action pouvaient aussi bien se prendre pour ce qu'ils paraissaient, et plaire comme un conte ou comme l'histoire, ou bien être déchiffrés et traduits en valeurs de sagesse ou de science, en *pensées.* » Voilà l'origine, non seulement d'*Amphion*, mais d'*Eupalinos* ou de *l'Ame et la Danse*, voire des fragments du *Narcisse* ou de *la Jeune Parque*, toutes œuvres dans lesquelles s'unissent la double vision de la Grèce harmonieuse et de la Grèce douloureuse.

D'une manière tout analogue, Gabriele d'Annunzio a composé son plus important poème, *Laus Vitæ*, qui voit seulement le jour en France, bien que sa traduction remonte à 1912. Il en est question dans les Lettres de d'Annunzio à Georges Hérelle, son traducteur (si intelligemment et soigneusement présentées par Guy Tosi) jusqu'au 18 août 1913. Puis la guerre survint, et l'on sait assez le rôle majeur qu'y joua le grand poète de l'Italie. Ses blessures, de nouvelles œuvres ont pris tout son temps, sans qu'il ait pu revenir aux longues laisses qu'il avait si passionnément assemblées. Mais *Laus vitæ*, dans sa nouveauté française, est une chose trop considérable pour ne pas mériter que nous nous y arrêtions.

Dès avril 1903, d'Annunzio écrivait à Hérelle : « Je vous écris dans une heure de joie et de fatigue, après avoir terminé un poème qui est le plus dur effort que j'aie accompli jusqu'à ce jour : *Laus vitæ.* C'est un poème moderne, peut-être le « premier » poème moderne qui réunisse en soi la matière incandescente de la vie nouvelle et les souvenirs du passé auguste... » Et le 26 mars 1912, après avoir loué magnifiquement la traduction que nous avons sous les yeux : « ... Il

me tarde de faire connaître ce poème aux esprits *fraternels* de France. Vous savez que je le considère comme mon œuvre capitale. Je vous devrai pour ce travail que je sais *fraternel* (ô mon camarade adorable dans ce périple que je chante !) la reconnaissance la plus haute. » Il y revient, le 16 avril 1913 : « A propos de la *Laus vitæ*, je n'ai jamais pensé que ce poème pourrait toucher le « grand public ». Mais ce poème est sans doute, pour l'histoire de mon esprit, une œuvre capitale ; et vous qui avez été mon « révélateur », vous la deviez à une certaine « élite » qui l'attend. »

Ce poème, lentement mûri, avait pris naissance, lors d'un voyage en Grèce (juillet-août 1895) que Gabriele d'Annunzio accomplit en compagnie de Georges Hérelle et de trois autres de ses amis. En marge de *Laus vitæ*, Guy Tosi publie précisément, chez Calmann-Lévy, un *d'Annunzio en Grèce* qui, d'après les notes de Hérelle et de Boggiani, suit jour à jour les voyageurs et compare leurs impressions avec le texte du poème. Il y a là une mine remarquable de renseignements, d'autant plus que Tosi fait suivre chaque étape d'un commentaire de l'œuvre fort judicieux. Mais Hérelle se scandalise beaucoup trop de ne pas voir un d'Annunzio studieux et appliqué. Le poète n'enregistre pas moins, fût-ce en jouant, des impressions profondes. Elles se réveilleront en lui, enrichies de mille lectures, au moment propice. Je ne puis m'empêcher de songer à Moréas, tel que l'a peint Raoul Ponchon :

... Moréas qui voit l'Eurotas
Au pont de la Concorde.

Ainsi encore, dans ses *derniers poèmes*, Emmanuel Aegerter imagine le même Moréas ressuscitant à travers un bouquet de lilas une ville grecque.

L'ombre mauve au flanc des statues
Et tous les fantômes du Pnyx...

Il importe peu, somme toute, que Gabriele d'Annunzio n'ait pas vu de ses yeux mortels tous les lieux

dont il parle — Paul Valéry a-t-il jamais mis le pied en Grèce ? — ou que, pareil à Stendhal, il prenne son bien partout où il le trouve, fût-ce dans Gabriel Thomas. Notre époque a une horreur agaçante du plagiat. Quels plus grands plagiaires y a-t-il eu que La Fontaine ou Racine ? Le tout est de faire une œuvre vivante, cohérente, frémissante. Et *Laus vitæ* est une telle œuvre.

Toute la Grèce, apolonienne ou dionysiaque, s'y trouve présente. Et le monde actuel s'y confronte au monde antique. Mieux que Verhaeren, d'Annunzio exalte le peuple docile des machines (v. 2.416-2.667). Il n'a pas eu un regard pour la Grèce du *Voyage de Sparte*. Il laisse à Barrès le soin de dire : « Dans l'Attique, seule peut-être la petite Daphné me touche, modeste église, fraîche sous des platanes... » Quand il rencontre Ulysse dans les eaux de Leucade, c'est bien le héros d'Homère et de Dante, mais, comme dit fort exactement Guy Tosi, d'un « Dante contaminé par Zarathoustra ». L'influence de Nietzsche sur lui n'est pas niable. Dès 1893, il avait rendu compte dans la *Tribuna* des 3 et 9 août du *Cas Wagner*, traduit par Daniel Halévy. De là, sans aucun doute, les blasphèmes qui émaillent son œuvre, en particulier dans son invocation initiale « aux Pléiades et aux destins » ou dans « l'Annonciation ». Il devait les racheter, beaucoup plus tard, vers 1915, dans les quatre sonnets d'amour pour la France qu'il a écrits directement en notre langue ou dans les pages merveilleuses de son *Envoi à la France*, consacrées à Saint-Séverin. Mais ici, nous sommes en présence d'un poème purement païen, où il exalte tour à tour le don de Dionysos, le don d'Aphrodite, le don de Pan, avec une véritable fureur de vivre, qui ne recule même pas devant les horreurs de la guerre.

Ce poème de 8.400 vers, d'une forme toute personnelle, qu'il ne rapproche lui-même avec raison que des hymnes pindariques ou des chœurs de la tragédie grecque, apparaîtra sans aucun doute comme le plus violent effort accompli pour faire revivre dans notre

siècle toute l'Hellade, héroïque, idyllique, voluptueuse ou guerrière. L'adage latin qui l'ouvre et la couronne : « Naviguer est nécessaire ; mais il n'est pas nécessaire de vivre », lui donne tout son climat odysséen. Il boucle la boucle qui va de Mallarmé à Jean Cocteau, de Maurras à Audisio. Par là, il rassemble tout ce que la poésie moderne doit à la Grèce. Mais déjà résonnent çà et là des noms nouveaux, Anouilh, Sartre, Camus, qui prouvent bien que la poésie future ne cessera pas de s'abreuver, pour son rajeunissement, aux sources antiques de Castalie.

Jean SOULAIROL.





LES CHRONIQUES

PETITES NOTES STENDHALIENNES

Bilan du Stendhalisme italien

Faudra-t-il, demain, adjoindre au mystérieux Stendhal-Club (existe-t-il ou non ? qui le dira ?) une section italienne ? Pourquoi pas ? Il suffit, pour répondre *oui* à cette question, de feuilleter l'*Arrigo Beyle* de M. Luigi Foscolo Benedetto et de constater l'apport de la critique au delà des Alpes, depuis un siècle, sur l'œuvre du Milanese.

Rêvons un peu sur ce Stendhal-Club : le siège en serait tout naturellement à la Casa Bovara, à Milan, sur la Via Venezia (que de souvenirs !) où le jeune Henri Beyle, sous-lieutenant de dragons aimait à parader, vêtu de son manteau blanc et traînant un grand sabre. Le club essaimerait des filiales à Parme, rue Saint-Paul, là-même où Fabrice entendit Clélia Conti lui dire « d'un ton très bas : Entre ici, ami de mon cœur... » ; à Padoue, au café Pedrotti où « le neveu » d'un « bon chanoine » contait à Stendhal les aventures de la Sanseverina ; à Florence, au cabinet Vieusseux où la police le surveillait ; à Rome, où les membres de la section se réuniraient tour à tour au palais Caetani ou devant San Pietro in Montorio sur le Janicule. A Naples enfin, à l'ombre du théâtre San Carlo.

Et j'imagine que les *Happy Few* pourraient se réunir tous les ans à la villa Carlotta, aux bords charmants du lac de Come, tout près de Grianta, où « tout est noble et tendre », où « tout parle d'amour » : là, Fabrice vécut sa petite enfance, et entendit, dans ses premiers émois, s'égrener sur les rives fleuries d'azalées ou de camélias, les carillons des cloches de Bellagio ou de Tremezzo qui sonnaient l'*Ave Maria.* « Lieux charmants » où l'on éprouve combien vite « la vie s'enfuit »...

On sait, ou plutôt on croyait savoir ce que le beylisme devait aux critiques d'Italie. Mesurait-on l'étendue et la valeur de leurs travaux ? On reste surpris à constater que, dressant le

bilan du stendhalisme italien cent ans, jour pour jour, après la mort du Grenoblois — ou du Milanese — l'historien relève 1.672 titres de livres, d'articles, de notes ou de traductions consacrés, de près ou de loin, à Beyle. Numéro 1 : les fameuses, les furibondes lettres de G. Carpani protestant contre les plagiats de Bombet (le premier pseudonyme de l'écrivain) dans sa *Vie de Haydn.* Numéro 1.672 : une étude de M. Vittorio Del Litto sur L.-J. Jay, l'un des professeurs, à Grenoble, du petit Henri Beyle. Entre les deux, la masse des études que signèrent les Ugoni, les Benci, les Montani, voici un siècle et plus, ou hier, les Benedetto Croce, les Novati, les Neri, les Trompeo, les Carlo Cordié et M. L.-F. Benedetto lui-même, les plus grands noms de la critique italienne, et tant d'autres ; sans parler des romanciers qui ont pris leurs modèles dans le *Rouge* ou la *Chartreuse*, Fogazzaro ou Mathilde Serao pour ne citer que les disparus. Et je m'excuse de ne relever que quelques noms : il faudrait en mentionner des dizaines.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette littérature stendhalienne, compréhensive ou non : pourquoi ne pas mentionner le nom d'Enrice de Paoli, le second traducteur de la *Chartreuse* qui nie brutalement le réalisme du roman dont il n'a pas compris la saveur ? On ne parle pas de Rossini en Italie au XIXe siècle, sans citer le nom de son biographe, ni de l'amour (ainsi Paolo Mantegazza) sans s'inspirer de lui, mais en oubliant aussi de le nommer. On se plait à voir que Carducci l'a connu, même s'il ne l'a pas lu de près. On note, avec un peu de surprise, que Fogazzaro analysant la bibliothèque de Marina di Malombra souligne que son héroïne avait lu, avec *René*, tout Musset, tout G. Sand et les *Fleurs du Mal*, « tout Stendhal » — *tutto Stendhal*, — même si à tous elle préfère Disraëli ! Mais elle écrit à une amie : « Je relis un vieux (sic) livre : *l'Amour*, de Stendhal. C'est écrit au bistouri » (Bourget eut aimé ce mot...). Et Fogazzaro confiait à un ami : « Stendhal est pour moi le maître de l'analyse froide et aiguisée qui sonde les âmes passionnées comme le fer du chirurgien ouvre un abcès enflammé... » Sur quoi M. Benedetto ajoute que Marina di Malombra est une sœur de Mathilde, comme Robert Greslou un émule de J. Sorel. Pourquoi ne pas signaler qu'un conteur italien Giovanni Verga, pour décrire, en 1883, la bataille de Custozza, s'inspire du récit de Waterloo dans la *Chartreuse?* Et qu'un critique, Enrico Panzacchi dans la *Nuova Antologia* jugeait sévèrement en 1885 (au lendemain de l'article de P. Bourget) l'italianité de la *Chartreuse?* Erreur que relèvera, un peu plus tard, avec quel feu ! Mathilde Serao. Mais il faudrait tout citer... La lecture de ce volume, difficile, pourquoi ne pas l'avòuer ? mais suggestive, donne à réfléchir. Sur plus d'un point. Aucun stendhalien français, ni Paupe, ni Rémy de Gourmont, ni Cordier, ni Arbelet, ni Royer, ni Debraye, ni même Henri Martineau n'a osé affronter pareille entreprise. On le regrette : on aimerait comparer au relevé de M. Benedetto un relevé parallèle des travaux français ; combien les fidèles de la chapelle stendhalienne ver-

raient-ils leurs travaux facilités s'ils avaient à leur disposition pareil catalogue ! Il permettrait à chacun de savoir ce qui a été fait en France, et ce qui ne l'est pas. Il définirait l'étendue du sol défriché, il indiquerait les chemins à suivre, et ils sont nombreux encore.

L'ouvrage de M. Benedetto comprend trois parties (1) : une préface qui souligne les principes de son livre, et sa méthode ; un avant-propos où il dessine la courbe du stendhalisme italien ; le relevé des travaux consacrés, en Italie, au Milanese, depuis que parut son premier livre.

De la préface, il faudrait tout citer. La phrase initiale : « Per noi, Italiani, Stendhal non è un straniero... » qui nous va au cœur. La conclusion, écrite pour le centenaire de la mort, en 1942 : « Il était bon, qu'en pareille occasion l'Italie se souvienne du grand écrivain qui l'avait tant aimée. Les peuples vraiment civilisés sont ceux qui n'oublient pas. » Ces deux formules rappelleraient à qui pourrait l'ignorer quels liens Stendhal a noués entre l'Italie et la France. Des liens solides, indestructibles.

Et que les Stendhaliens de France et d'Italie ont resserrés. Heureusement.

Il ne s'agit pas, ici, d'un simple relevé numérique des études consacrées à Stendhal, mais d'un catalogue critique : il permet à chacun de mesurer la valeur des écrits qui y sont analysés. Le livre de M. Benedetto ? Une histoire du Stendhalisme italien, qui ne se prive pas d'évocations émouvantes, celle, par exemple, où l'auteur relate la visite qu'il fit un jour à la tombe d'Henri Beyle au cimetière Montmartre.

Du relevé bibliographique, on ne saurait faire la critique ; qui oserait se risquer à le contrôler ? L'auteur a tout lu ; non seulement les écrits proprement et directement consacrés à Stendhal, mais les livres (romans, essais, travaux de critique ou d'histoire littéraire) où il est question de lui, et ils sont nombreux ; par exemple, tous les livres où il est question de Rossini. Il les mentionne, il les critique ; de chacun il donne un résumé objectif. De chaque livre, de chaque article, il signale les qualités et les défauts avec une parfaite impartialité. Il y a là un merveilleux instrument de travail.

La partie la plus suggestive du livre, cependant, reste l'avant propos ; il retrace avec une impeccable sûreté, la courbe du succès de Stendhal en Italie. Son amitié pour Donato Bucci, après les articles que lui avaient consacrés Carpani ou tant d'anonymes, frappés — à bon droit — par son italianité. L'amitié que lui manifestèrent les familiers de Vieusseux : elle se concrétisera dans plus d'un article de l'*Antologia*, où nous avons eu à puiser pour mieux le connaître. Pourquoi ne pas signaler

---

(1) *Arrigo Beyle Milanese*, de L.-F. Benedetto, a déjà été signalé dans notre nº 259 (juillet 1946), nous sommes heureux d'y revenir aujourd'hui.

ici que l'Italie fut pour Stendhal, de son vivant, plus généreuse que la France ? C'est peut-être parce que le romancier avait alors parlé de Milan ou de Rome plus que de Paris ou de Grenoble, et avec plus de ferveur. On ignorait, en 1840, et *Lucien Leuwen*, et *Lamiel*, et *Brulard*, et si l'on n'avait pas parlé, à Florence et à Milan, de la *Chartreuse*, on avait fait large place à la *Vie de Rossini* et aux *Promenades dans Rome*. Et c'est beaucoup.

Après quoi, l'oubli. De 1842 à 1880, environ. Malgré une traduction de la *Chartreuse* dès 1855, le même oubli qu'en France... Mais, en France, il y avait eu, à la même époque, après l'article de Balzac, ceux, inégaux de Sainte-Beuve et de Taine. Et le livre de Collignon.

C'est vers 1881 que l'influence stendhalienne recommence à se manifester en Italie ; on en découvre les premiers linéaments dans un roman de Fogazzaro, *Malombra*. Et c'est alors la découverte, ou la reconnaissance qui s'affirme d'année en année, et la gloire. Comme en France. Avec cette nuance surprenante pour nous, que pendant le dernier quart du XIXe siècle, les Italiens préfèrent le *Rouge* à la *Chartreuse*. Mais c'est surtout après 1914 que s'affirme, au delà des Alpes, la vogue du *Milanese*. Au point que la critique italienne (et c'est une forme du « patriotisme d'antichambre » ; elle eut enchanté Henri Beyle !) en arrive à le considérer comme un auteur purement italien : sur 1.672 travaux consacrés à Stendhal, ou qui font mention de son nom ou de ses œuvres, 615 seulement sont antérieurs à 1914 (ce n'est pas dire qu'il n'y ait dans ces ouvrages des pages essentielles). Mais la proportion est curieuse : est-elle si différente de ce que donnerait pareille statistique en France ? la vague du stendhalisme suit, à peu près, la même courbe des deux côtés des Alpes. On ne peut qu'applaudir à cette gloire posthume : elle venge l'auteur des *Promenades* de bien des déceptions et de tant d'amertumes !

Le Stendhal-Club d'Italie (s'il se crée) n'aura rien à envier au Stendhal Club de France (s'il existe...). Même si M. Benedetto dénonce, à bon droit, les faiblesses réelles des audacieux qui ont tracé la voie, les Lombroso ou les Barbiera ; il reste l'effort des historiens d'aujourd'hui : il est magnifique. Il excite notre envie. Saurait-on (oui certes !), ou pourrait-on (c'est moins sûr ?), de ce côté des Alpes, dresser pareil monument à celui qui demeure également l'auteur de la *Chartreuse* et de *Lucien Leuwen*, et qui, s'il a fait dans son œuvre à l'Italie une place de choix méritée, n'en reste pas moins un des peintres inégalés de la France de son temps ?

Il était bon d'établir pareil bilan. C'est chose faite, et bien faite. Rien de ce qui peut nous rapprocher d'une littérature à qui nous rattachent tant d'obligations ne saurait nous être indifférent. A ce titre, le travail de M. Benedetto méritait d'être mis en valeur. La gloire de Stendhal tardive et récente, a ses fervents à Milan, Rome ou Florence. Aussi à la critique milanaise, joindrons-nous la critique florentine.

On sait les amitiés florentines de Stendhal. Celle de Vieusseux, celle de Benci, et tant d'autres. On sait le désir — légitime — du Milanese de voir annoncés les livres qu'il publiait... Il n'était pas inutile de rappeler quel effort firent, aux bords de l'Arno, ses amis de Toscane pour assurer à ses écrits un succès mérité. C'est ce que vient de faire, dans un sobre chapitre d'un livre plus ample, *Tradizione italiana et cultura europea* (G. d'Anna, Messine, s. d. 1947), M. Carlo Pellegrini. Sous ce titre : *Les œuvres de Stendhal dans la Toscane granducale*, il nous donne un rapide aperçu de ce que publia l'*Antologia* de Vieusseux sur la *Vie de Rossini, de l'Amour* et *Armance*, et signale surtout de curieux documents d'archives, des rapports de la censure, entre 1854 et 1858 sur les *Romans et Nouvelles*, l'*Abbesse de Castro, la Chartreuse, De l'Amour, Rome, Naples et Florence* et les *Promenades dans Rome*. Le critique souligne avec habileté les considérants de ces jugements, plus nuancés qu'on ne le croirait : ils valent d'être lus et sont un très utile effort à l'histoire de la réputation d'Henri Beyle.

P. J.

ARMAND CARACCIO : *Variétés stendhaliennes*. Arthaud.

Avec ce livre récent, la bibliographie de Stendhal s'enrichit d'une œuvre précieuse, abondante en renseignements, lourde de sens. Il est à remarquer que la plus grande partie de ces pages, — et si je ne dis pas les meilleures, c'est qu'elles sont toutes excellentes, — du moins les plus importantes et les plus neuves, sont des pages écrites en marge des *Promenades dans Rome*. L'auteur, on ne saurait l'oublier, a donné aux éditions Champion une édition critique de ce capital ouvrage, édition qui n'a pas été et qui ne sera pas de longtemps surpassée. A cette occasion il a recherché quelle conception Stendhal s'est faite de l'histoire. Et les conclusions auxquelles il était arrivé, il les a développées dans le premier chapitre du présent volume. Ce chapitre en est le porche. L'édifice, dans son ensemble est ensuite tout construit avec les heureuses trouvailles de l'auteur qui a su découvrir chez les conteurs italiens plusieurs des sources si bien utilisées par Stendhal pour délasser son lecteur au cours des Promenades. Autant de pierres apportées à la connaissance chaque jour plus sûre des méthodes de composition de l'écrivain. Comment il modernisait une nouvelle de Bandello ; comment se servant de la traduction d'un poème latin il lui conférait plus d'élégance et de fidélité ; comment une simple anecdote de quinze lignes narrées dans les *Promenades* nous ouvre les plus larges horizons sur la gamme de son amour passionné pour Métilde ; comment la Ville Eternelle et le paysage romain ont été goûtés par son âme, voilà les principaux chapitres d'un livre où chaque paragraphe demeure nourrissant. En conclusion, des vues pénétrantes sur la *vertu* de Stendhal.

Ce livre en vérité ne pouvait être écrit que par un érudit

possédant à fond tout ce que les *Promenades dans Rome* posent de questions. Tel est le cas d'Armand Caraccio, au point que, se fiant trop à sa mémoire, il lui est arrivé de commettre quelques lapsus, comme celui qui (p. 195) lui fait écrire Lucien Bonaparte où Stendhal avec raison avait imprimé Jérôme. Le contexte permet au lecteur qui sait un peu d'histoire de rectifier de lui-même. Il est plus grave d'avoir nommé M. de Saint-Vallier (p. 211) parmi les ambassadeurs de France à Rome qu'a connus Stendhal. Et si j'émets l'opinion que ce ne doit pas être Pierre Daru qui a recommandé Henri Beyle au capitaine Burelviller (p. 188) ; si je pense que Stendhal a quitté Trieste en mars 1831 et non point en janvier (p. 192) ; s'il me paraît osé d'avancer que c'est son mariage plutôt que sa naissance en cette ville qui amena Giulia Rinieri à Sienne au temps où Stendhal séjournait à Civitavecchia (p. 218) ; si j'incline volontiers pour la date de 1823-1824, plutôt que pour celle de 1827 afin d'indiquer celle où Stendhal demeura Largo dell' Impresa (p. 196) en m'appuyant sur une lettre bien connue à Pauline (cf. *Corr.*, VI, 103), c'est que j'ai à m'excuser moi-même d'avoir dicté à M. Caraccio une citation erronnée de la *Vie de Henry Brulard* (p. 25). Il y faut lire *quels plats jean-sucres* au lieu de *quels plats jésuites*, et non plus *se moquer des messages*, mais *se moquer des mensonges*.

Ainsi, sur deux cent cinquante pages d'un texte dense et plein de suc, ma critique vétilleuse n'a trouvé à s'exercer que sur des pointes d'aiguille. Du moins ai-je le cœur à l'aise pour placer ce livre très personnel sur le rayon des ouvrages aussi utiles qu'agréables.

H. M.

Carlo Cordié. *Interpretazioni di Stendhal.* Milano-Venezia, Montuoro, 1947.

Les études stendhaliennes allant plus que jamais leur train, il faut être reconnaissant à tous ceux qui s'arrêtent de temps à autre pour mesurer le chemin parcouru et faire le point. M. Carlo Cordié, chargé de cours de littérature française à l'Université de Milan, et l'un des stendhaliens italiens les plus passionnés et les plus au courant de tout ce qui paraît sur l'auteur du *Rouge* et de la *Chartreuse*, vient de publier à son tour un petit volume au titre fort prometteur. Dans ses *Interprétations de Stendhal*, qu'on a déjà pu lire il y a quelque dix ans sous forme d'articles dans la revue « Via dell'Impero », il passe en revue les travaux les plus importants parus tant en France qu'en Italie au cours des années 1880-1935. Loin cependant de se borner à une énumération squelettique, il s'efforce de dégager les lignes essentielles de la critique stendhalienne et de montrer comment l'art du romancier a été analysé et apprécié. Le lecteur français sera plus particulièrement intéressé par le long chapitre consacré à la critique italienne, presque trois fois plus long que le chapitre correspondant sur la critique française. Il y trouvera

un complément utile à l'ouvrage récent de M Luigi Foscolo Benedetto : *Arrigo Beyle Milanese.*

Des esprits grincheux trouveront peut-être à redire sur l'écriture en général assez ardue de M. Cordié ; ils préfèreraient sans doute un exposé moins abstrait, davantage à leur portée, et surtout un peu plus de netteté dans les vues d'ensemble et dans la perspective, car les suggestions et les interprétations que l'auteur analyse sont rarement tout à fait originales et se rattachent plus ou moins à quelques idées mères dont il serait aisé de tracer la filière. Il n'en reste pas moins que M. Cordié, qui connaît aussi bien Stendhal que ses critiques, a déblayé le terrain d'une façon méritoire. Une riche bibliographie très à jour et une table des noms cités terminent l'ouvrage.

V. d. L.

Charles Bellanger : *Notes stendhaliennes.* Editions du Myrte.

M. Bellanger doit avoir l'excellente habitude de prendre des notes en lisant, mais il n'aurait pu songer à publier *telles quelles*, celles qui sont recueillies pieusement dans son petit livre si elles ne concernaient Stendhal. Nouvelle preuve de la curiosité qu'excite aujourd'hui ce nom magique, et de sa vitalité.

L'auteur s'est-il au surplus demandé si ses notes valaient d'être connues ? Que nous apportent-elles ? « Je parle de Stendhal librement... », croit-il bon d'avancer. Qu'est-ce à dire ? Pour avoir été moins stupide que Caro, Taine a-t-il été moins libre ? L'auteur ajoute : *sans onction*. Je crois bien. Après avoir affirmé que *Brulard* et la *Correspondance* sont les deux grands livres *isagogiques* (!) du culte stendhalien, il reconnaît devoir à Beyle les plaisirs les plus irritants et les plus délicieux. Pour l'irritation elle le mène à traiter tour à tour l'écrivain de hâbleur, grossier, absurde, ridicule, léger, superficiel, sot, indélicat. M. Bellanger ne lui reconnaît qu'une intelligence courte, superficielle, médiocre. Il n'entend à aucun prix voir un psychologue en cet homme qui, au bord de la tombe, n'a pas même su ce qu'il était lui-même. Mais il trouve volontiers en lui avec Arbelet du Tartarin et du Gaudissart avec Valéry.

Il faut ajouter que M. Bellanger, en retour, trouve Stendhal charmant et délicieux et lui accorde de la simplicité, le dépouillement de toute prétention morale, une sensibilité presque illimitée, une âme vibrante, enthousiaste, un cœur chaud et aventureux. Après avoir reconnu en lui le plus follement tendre des hommes, il n'oublie pas que nous lui devons ces pages étonnantes où vivent Julien, Fabrice, Clélia, Lucien. Bref, il aime en lui le poète et il admet que par la poésie Beyle a su atteindre la vérité de l'âme.

Il est inutile de reprocher à M. Bellanger de n'avoir pas mieux ordonné ses notes. Faut-il relever en elles beaucoup de redites et pas mal de contradictions ? Qu'importe. Il est dou-

teux qu'elles puissent inciter le lecteur qui ignore Stendhal (si par hasard il les découvre) à ouvrir *Brulard*. Ceux qui sont mieux renseignés ne s'ennuieront point en les parcourant.

H. M.

MARTIN TURNELL : Romanciers-Philosophes. XI. *Stendhal* dans *Horizon*. July-August 1917.

Voulez-vous savoir quel est le mot-clef du *Rouge?* C'est le mot *muraille*. Sous la forme équivalente de *fortifications* il figure dans la description de Verrières aux premières lignes du roman et si ces fortifications sont ruinées, c'est qu'un envahisseur va bientôt franchir la brèche que M. de Rênal, en engageant sottement le fils Sorel. va faire lui-même dans la *muraille* qui sépare la bourgeoisie du menu peuple. Et la destinée de Julien finira derrière d'autres *murailles* affectées à un usage analogue : celles d'une prison. Honte à qui ne s'en est pas avisé; rien n'était cependant plus facile car, après les fortifications de Verrières, Stendhal nous parle complaisamment de ces *murs* qui, en Franche-Comté, séparent jalousement les propriétés et même de ce *mur* de soutènement qui maintient la promenade publique, lequel, à vrai dire, ne semble rien séparer du tout.
Car le thème axial du *Rouge* est la lutte des classes dont ces *murs* sont le symbole.

Symbole encore cette épée que dans un mouvement de colère Julien décroche et brandit contre Mathilde. C'est, en effet, une arme du moyen âge. Elle figure l'époque vraie où vivent en esprit ces deux êtres singuliers !

Cette singularité de Julien et de Mathilde est d'ailleurs un second axe du roman. Julien n'est pas seulement un *outsider* (ou un étranger) socialement parlant. C'est un outsider absolu, un être à part de toute classe et des *murailles* le séparent en fait du reste des hommes. Il ne vit qu'en apparence en ce bas-monde et la rêverie, si chère à Stendhal, est son partage. Aussi ses rares rentrées dans le réel sont-elles inattendues et bruyantes : il casse une vitre de la bibliothèque, il renverse un vase du Japon, il tire sur Mme de Rênal. Ce dernier éclat, M. Turnell ne l'ajoute point, et il a tort, car il était sur une bonne voie. Mais il revient au déroulement d'une symbolique étrange et dont Stendhal se fut sans doute fort diverti.

Il est, par exemple, impossible de comprendre le *Rouge* si l'on ne remarque le contraste entre les amours de Mme de Rênal dans les jardins de Vergy et ceux de Mathilde dans l'hôtel de la Mole. C'est que le roman procède de l'extérieur vers l'intérieur, des confins de la France où Julien franchit la *muraille*, au cœur de la capitale. A partir de l'entrée au séminaire, plus de plein air. Et cette disposition voulue symbolise le cheminement du héros vers « les profondeurs de l'intelligence et les complexités du sentiment », vers l'abolition du monde extérieur.

La *Chartreuse de Parme* offre à M. Turnell une véritable « forêt de symboles ». La plaisante caricature de l'archiduc faite par Gros lors de l'entrée des Français à Milan, est placée là pour annoncer Ranuce-Ernest IV, et le grain qui remplace le sang dans son ventre illustre l'inhumanité de l'un et l'autre personnages. Si, surtout, Stendhal a fait de Gros un peintre en *miniatures*, c'est qu'il veut nous faire deviner que les héros de la *Chartreuse* sont peints légèrement en dessous de la grandeur naturelle !

Je passe bien des symboles et m'arrête aux plus saisissants : les forêts que traverse Fabrice, image de ses sombres débats intérieurs ; les lacs, image de la paix vers laquelle il tend ; l'eau qui inonde Parme pour donner le signal de l'assassinat, symbole du poison qui va, comme un torrent, balayer le despotisme. Mais rien n'égale le divertissement que nous procure M. Turnell à propos de la visite nocturne que fait Fabrice à *son* arbre. J'ai classé ailleurs cet épisode à sa place dans l'énumération des rites superstitieux de notre héros. Pauvre de moi qui n'avais rien vu ! Il est vrai que je n'avais pas appelé Freud à la rescousse. Le souci que témoigne Fabrice pour la vigueur de son arbre est d'ordre exclusivement sexuel : l'arbre figure sa virilité sur laquelle des doutes le hantent, les mêmes qu'éprouva Stendhal tout au long de sa vie, comme chacun sait ! S'il est d'abord effrayé de voir que des méchants ont cassé une branche, c'est que cela pourrait signifier, ne vous déplaise, l'amputation de son sexe, mais, vérification faite, il s'agit clairement de la mort ou de la castration de son père et de son frère, ses ennemis, et Fabrice respire... Ce n'est qu'après cette analyse, dit sérieusement M. Turnell, que l'on peut saisir toute la force dramatique de l'épisode. Décidément, superstition pour superstition, je préfère l'école de l'abbé Blanès à celle du professeur Freud !

Toutes ces outrances de subtilité font sincèrement regretter que l'auteur ait laissé se dévoyer une recherche minutieuse et une ferveur stendhalienne également évidentes. Quelques aperçus heureux ne sont ni assez neufs, ni assez médités pour être relevés ici. Mais ils donnent à espérer que M. Turnell, pourra un jour, dépouillant son exégèse des scories trop fâcheuses et affinant les parties de métal véritable, nous apporter sur Stendhal un travail d'un excitant et profond intérêt.

F. M.

Sorel et Stendhal

On n'apprendra pas sans le plus vif intérêt qu'Albert Sorel, environ les années 1895-1905, recommandait *la Chartreuse de Parme* à ses élèves. C'est M. René Dollot qui nous l'affirme dans ses *Souvenirs de l'Ecole libre des Sciences politiques*. Mais il ne nous dit pas si le nom de Julien Sorel lui avait fait prendre « à guignon » le *Rouge et Noir*.

Une nouvelle Inconnue de Stendhal

Emile Henriot dans *la Rose de Bratislava* raconte comment il a passé la nuit en Bohême, à la maison de chasse du comte Ricolfi :

« Il me montra de la main, au-dessus de mon lit, le portrait d'une dame en atours du temps de Charles X, une forte gaillarde à l'œil noir et au corsage bien rempli. — La comtesse Schniezeck, me dit-il : mon arrière-grand'mère. C'était une luronne. Je crois qu'elle a été bien avec votre Stendhal. [...]. Je donnai un regard distrait à la dame amie de Stendhal... Encore une inconnue de Stendhal, que Martineau lui-même ne soupçonnait pas. Il faudra la lui signaler. » C'est fait. Merci.

Stendhal et les sottises de la publicité

Un libraire réédite *Rocambole* de Ponson du Terrail, ce qui est bien son droit. Mais en guise de publicité il imagine de citer ce prétendu fragment d'une lettre de 1865, adressée par Mérimée à Stendhal : « Il n'y a qu'un homme de génie à présent, c'est Monsieur Ponson du Terrail... »

Stendhal était à cette date couché dans la tombe depuis 23 ans ! Il est assez grossier de croire le lecteur à ce point ignorant.

Le sottisier

D'un article de M. Léon Geerts : *Sur les traces d'un solitaire*, paru dans *l'Eventail*, Bruxelles, le 7 décembre 1947. Tout serait à citer de ces quatre colonnes de billevesées :

« Il [Stendhal] était loin de penser que si *le Rouge et le Noir* lui avait valu l'excommunication d'un oncle et la perte de son héritage, la *Chartreuse* lui vaudrait un éloge de Balzac. »..........

« Ainsi il n'eût pas de femme à son chevet mais avant d'expirer il murmura certainement au moins un de ces deux noms : Angela ou Métilde car au Parc royal qu'il venait de quitter on l'avait surpris au moment où il les dessinait dans le sable du bout de sa canne. » ....

« La campagne de Russie la [Angela] débarrassa de Stendhal qui avait reçu avec désespoir l'ordre de rejoindre les armées. »...

Etc., etc.

LA LITTÉRATURE ET L'HISTOIRE

Jérome et Jean Tharaud : *Le Chemin d'Israël.* Plon.

Ce livre n'est pas un ouvrage à proprement parler nouveau. Il a recueilli la matière de trois volumes antérieurement publiés. Je ne l'en ai pas moins ouvert avec un plaisir renouvelé. Sa lecture est aussi instructive que délicieuse. Elle découvre un fond

d'ironie nuancée de sympathie, ou un fond de sympathie voilée d'ironie, qui me séduit extrêmement. Ce n'est pas là l'œuvre d'un historien, affirment les auteurs. Comment faut-il les entendre ? Ces récits n'ont jamais rien qui pèse ou qui rebute en effet. Mais quel historien nous apprendrait mieux à comprendre que ces conteurs avisés, que ces poètes conscients ? Leur art n'a jamais été plus certain, d'une maîtrise plus affirmée. Nos amis Tharaud, on le savait déjà, ne donnent jamais une édition nouvelle d'un de leurs ouvrages sans remettre plus ou moins celui-ci sur le chantier. Aussi ai-je encore avivé mon plaisir en relisant parallèlement *le Chemin d'Israël*, en même temps que *Jérusalem*, la *Petite histoire des Juifs* et *la Jument errante* qui en forment la première version. Confrontation merveilleuse pour qui s'intéresse encore au métier d'écrire. Antoine Albalat avait naguère publié un livre d'un vif intérêt sur les corrections des grands écrivains, de Bossuet à Chateaubriand, une étude sur les Tharaud correcteurs des Tharaud ne serait pas moins captivante.

H. M.

ROLAND DORGELÈS : *Bouquet de Bohème*. Albin Michel.

La Bohème peut changer d'aspect comme de nom : elle est de tous les temps. Il y en avait une quand Alcibiade coupait la queue de son chien, de même qu'une autre fut contemporaine d'Ovide. Celles de France nous sont plus familières : nous y situons aisément Villon, ou d'Assoucy. Nerval a chanté celle de son époque, et Murger en a romancé une autre. Roland Dorgelès est à son tour un des écrivains qui ont, avec le plus de relief et de pittoresque, raconté la Bohème qui florissait sur les pentes de Montmartre dans les années qui ont précédé la première guerre mondiale. Ses évocations se font remarquer par leur verve, leur mordant, leur sincérité, leur émotion aussi et même leur sentimentalité. La bande de son livre actuel reproduit cette confession : « Je n'ai jamais pris la vie au sérieux. » Cher Dorgelès, que vous eûtes raison ! Mais, hélas ! il vous a bien fallu parfois la prendre au tragique. Nous n'oublions pas que vous n'êtes pas seulement l'inventeur de la peinture de Boronali, mais aussi, mais surtout le romancier puissant des Croix-de-Bois. Et la bonne humeur qui colore presque partout votre récent bouquet, a dû souvent se teinter d'amertume. Ni les malheurs attendrissants de Mimi, ni les infortunes de Schaunard ne nous avaient accoutumés à cette âpreté. Il est difficile de cultiver l'insouciance sur un terreau trop engraissé, eût dit Toulet, du suif des morts.

H. M.

JÉROME CARCOPINO : *Les secrets de la Correspondance de Cicéron*. L'Artisan du Livre.

Ce nouvel ouvrage de M. Jérôme Carcopino, maître incontesté de l'histoire romaine, est d'une extrême importance. Etude

dense, fouillée, minutieuse, complète, qui ne laisse rien dans l'ombre d'un sujet qu'elle épuise après en avoir renouvelé nombre d'aspects.

La beauté littéraire des lettres de Cicéron est incontestée. Elle demeure une source inépuisable de renseignements, mais c'est la figure de leur auteur qu'elles mettent le mieux en valeur. Et il faut reconnaître que celle-ci n'y paraît pas flattée. On y découvre, noir sur blanc, que le caractère de l'ami d'Atticus ne fut jamais à la hauteur de son talent. Encore ne faut-il point parler de son talent politique, chancelant et risible comme les prétentions du consul. Aussi bien, voluptueux, cupide, prévaricateur, fourbe, couard et vaniteux, tel apparaît Cicéron dans ses lettres, après l'examen impitoyable de M. Carcopino qui retrace à son tour un portrait connu, mais jamais encore peint avec cette netteté, cette rigueur dans la démonstration. Ces pages sont accablantes.

N'oublions pas que leur responsable est Cicéron lui-même qui s'est décrit avec le primesaut de sa nature bavarde et irréfléchie, sans penser qu'un ami, le plus traître de tous les amis, se déshonorerait un jour en livrant à la postérité, la correspondance mutilée d'un homme qui s'était confié à lui. Il faut lire de près toute cette seconde partie de l'ouvrage de M. Carcopino, absolument neuve, probante et d'une importance capitale. Tout un monde insoupçonné d'intrigues, de manœuvres, de politique réaliste et sordide, nous est révélé là, avec la date où cette correspondance a été révélée, par qui et à quelles fins. Cette correspondance n'a pu être publiée que par celui qui, ayant laissé proscrire Cicéron, l'avait ainsi abandonné à la mort et qui voulait par surcroît lui ravir l'honneur. Par celui dont elle assouvissait la rancune inexpiable, dont elle servait les desseins et justifiait la politique. Par celui qui avait intérêt à extirper des cœurs l'estime et l'affection que Cicéron pouvait avoir conservés dans Rome, pour jeter sur lui un éternel opprobre. En un mot le grand responsable est Octave-Auguste.

Comment Octave a su en outre se servir de l'ambition, de la mollesse, de l'égoïsme, de la veulerie d'Atticus, l'ami de Cicéron, et de Marcus Cicéron, son fils, c'est ce que le lecteur verra dans l'admirable ouvrage de M. Jérôme Carcopino, un de ceux qui font le plus d'honneur à la culture, à l'érudition, et au goût de notre pays.

H. M.

JULES LAROCHE : *Quinze ans à Rome avec Camille Barrère (1898-1913)*. Plon.

M. Jules Laroche, qui depuis fut ambassadeur de France, a débuté dans la carrière sous l'égide de Camille Barrère. Il est demeuré quinze ans à Rome à une époque dont nous, profanes, ne nous souvenons que comme de l'âge d'or, mais où la politique internationale commençait à être terriblement agitée. Or les souvenirs de M. Laroche sont presque entièrement des

souvenirs politiques. Ce premier tome narre le prologue des années héroïques et terribles où l'auteur a été bien placé pour beaucoup voir et beaucoup retenir, et où il lui fut donné de jouer lui-même un rôle de premier plan. Son récit est remarquable à la fois par sa densité, sa clarté, sa nette ordonnance et la précision de la pensée. M. Jules Laroche, déjà connu comme poète, est un prosateur d'une élégance aérée. Son témoignage pour l'histoire de notre temps est précieux et son évocation du monde romain d'un charme exquis.

H. M.

HENRI FLUCHÈRE : *Shakespeare, Dramaturge Elizabéthain.* Cahiers du Sud.

Modestement, consciencieusement, M. Fluchère commence son ouvrage par le début, qui est ici la partie la plus ardue, la moins personnelle, celle qui paraîtra la moins originale aux anglicistes avertis, et la plus riche d'enseignements à tous les lecteurs français qui ne sont pas spécialistes, ou qui ont été gâtés par nos innombrables élucubrations sur les « vies » de Shakespeare. Aussi bien est-ce à eux qu'il s'adresse ; non point à la Sorbonne, mais à un large public. S'il l'atteint — et nous le souhaitons — il aura rempli une mission utile en secouant des habitudes trop bien installées chez nous. Au premier abord son livre se proposerait seulement d'y vulgariser les travaux anglais récents sur le théâtre de Shakespeare, c'est-à-dire, plus largement et plus précisément sur le théâtre Elizabéthain, puisque les érudits anglais ont renoncé à arracher cet œuvre des circonstances qui l'ont vu naître. Nous nous contentons de ce côté de la Manche, assez paresseusement, de considérer Shakespeare comme s'il était un isolé. C'est comme étudier une fleur sur la page jaunie d'un herbier. Depuis une trentaine d'années, la critique anglaise (et nos professeurs de facultés à sa suite) s'efforcent d'aller la voir sur le sol qui la nourrit, parmi les autres plantes qui l'entourent, dans le climat qui la conditionne (1).

M. Fluchère n'étudie pas l'homme, démarche vaine puisqu'on ne sait rien de lui ; à quoi bon se perdre dans des conjectures qui ne sortiront jamais du domaine du « puzzle » ? Peut-on explorer des terres imaginaires ? Il étudie ce qui est, l'œuvre, mais en la plaçant dans son contexte historique ; il n'y cherche pas des secrets sur une vie privée, ce qui, dans ce monde aux mille aspects divers, aux personnages les plus variés, est se lancer et se perdre dans un labyrinthe (à moins qu'on n'y soit conduit par un fort préjugé qui fait y trouver ce qu'on veut),

(1) Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que ce livre est publié aux Editions des Cahiers du Sud, qui, en 1933 déjà, avaient fait un timide effort dans ce sens en publiant un nº spécial sur « Le Théâtre Elizabéthain », premier pas menu, là où M. Fluchère fait des enjambées de géant.

il y cherche ce que cet être insaisissable y a mis, les développements de sa pensée. Il y a pénurie de documents sur Shakespeare lui-même, mais l'histoire de son temps, les écrits de ses contemporains, de ses précurseurs, la pensée, les doctrines, les angoisses et les illusions du monde où il a vécu et joué, sont là, s'offrant à notre recherche et à notre spéculation. Voilà le point de départ de M. Fluchère dont l'ample érudition ne laisse dans l'ombre ni événements, ni mouvements d'idées, ni pièces, essais ou poèmes. Et comme il a raison ! Machiavel n'importe-t-il pas plus à la compréhension de l'œuvre de Shakespeare, que, par exemple, le nom à deviner d'une maîtresse hypothétique ? Ne croit-on pas que la pensée des vrais écrivains de notre temps est déterminée autant par l'inquiétude générale du monde, les deux guerres et nos débats sur les libertés, que par leurs aventures plus précisément personnelles ?

Mais si M. Fluchère commence par s'inspirer des travaux de ses collègues anglais, dont il présente au public français une synthèse claire, ordonnée, convaincante, quoique souvent prolixe — le défaut de l'auteur étant de laisser un cours libre de toute coupure à la fécondité de son esprit et à l'abondance de son verbe — les fondations étant ainsi solidement établies, il édifie hardiment dans la seconde moitié de son ouvrage, une interprétation vraiment originale du théâtre shakespearien, prouvant de ce coup que l'érudition n'est pas vaine, qu'elle aussi peut être le point de départ d'une compréhension en profondeur, apporter des éclairages nouveaux, des illuminations brillantes, et qu'il ne suffit pas d'avoir du génie, ou tout au moins de se sentir en sympathie avec une œuvre pour en déceler le sens et l'unité. Le livre de Louis Gillet était sans doute d'une lecture plus aisée, et partant plus attachante, mais, après tout, on y trouvait surtout Louis Gillet. Ici le chapitre sur les « Thèmes » offre des pièces shakespeariennes des explications non seulement personnelles, maigre mérite, mais d'une sagacité et d'une perspicacité rarement égalées, croyons-nous.

Pour résumer ce que l'on trouvera dans cet ouvrage où il est d'abord plus parlé des dramaturges de Marlowe à Ford, ou bien de Sénèque ou de Montaigne que de Shakespeare, la première impression est que le titre est trompeur, qu'au lieu de « Shakespeare, Dramaturge Élizabéthain » une étiquette donnant une idée plus nette de la marchandise aurait été « Les Dramaturges Élizabéthains », mais on ne peut en finir la lecture sans admirer l'économie de cette architecture qui place le sujet dans un décor réel, une lumière vraie ; sans comprendre à l'évidence qu'on ne trouvera jamais Shakespeare ni le sens véritable de son œuvre que là où il est, au sommet de l'époque qui l'a porté.

J. F. C.

BERNARD GUYON : *La pensée politique et sociale de Balzac*. Colin.

N'est-il pas curieux de voir de notre temps se multiplier les études sur Balzac ? Après Maurice Bardèche qui a recherché

la formation du génie littéraire de l'auteur du *Père Goriot*, après l'abbé Bertault qui s'est préoccupé de sa religion, M. Bernard Guyon recherche la genèse et l'évolution de sa pensée politique et sociale. Sa thèse, car ce vaste travail fut à l'origine une thèse de doctorat, conduit avec rigueur une minutieuse enquête chronologique qui ne laisse dans l'ombre aucun élément du problème qu'il s'agissait de résoudre. On a souvent parlé de la pensée politique et sociale qui se fait jour dans les multiples chapitres de la « Comédie humaine ». Mais pour la bien saisir, la comprendre et la définir, il importait d'en suivre la formation. C'est ce qu'a entrepris avec une patience féconde et un rare bonheur M. Bernard Guyon. A travers les méandres d'une croyance informe au début, longtemps contradictoire et qui se cherchait obstinément, on suit les linéaments d'une vision du monde en gestation, mouvante et s'enrichissant d'essais en essais, creusant son expérience propre, construisant sa philosophie intime jusqu'à la maturité d'un système complexe, ondoyant, mais enfin suffisamment cohérent et personnel. Ce livre capital épuise désormais la question. Il fait faire aux lecteurs un grand pas dans la connaissance intime de Balzac. En même temps il révèle en M. Bernard Guyon un critique aussi souple que fort et dont les vues originales ont autant de solidité que de pénétration.

H. M.

ANDRÉ FRAIGNEAU : *Journal profane d'un Solitaire*. La Table ronde.

Au nombre des multiples portraits que la plume diligente de Sainte-Beuve, dans son *Port-Royal*, a fixés avec tant de clairvoyance et de minutie, il n'en est pas qui soutienne autant notre curiosité que celui de l'abbé Coislin de Pontchâteau. Le personnage était énigmatique ; grâce à des renseignements nouveaux qui lui venaient de Hollande, le grand critique a su marquer davantage encore sa complexité et son mystère. Mais il faut avouer que sur ce singulier personnage nous restons sur notre faim. M. André Fraigneau l'aiguise encore plutôt qu'il ne l'apaise. Son récent *livre de raison d'un roi fou* nous comblait. Il contenait une explication, une synthèse de Louis II de Bavière qui épuise et magnifie le sujet. Tandis que ces pages du journal supposé de M. de Pontchâteau, en excitant notre imagination, nous replongent dans un océan d'incertitudes. Le livre refermé nous désirons toujours en savoir davantage sur cet être singulier, ballotté longtemps entre les voluptés du siècle et un strict détachement de la chair et de l'esprit, jusqu'au jour où il devint le plus modeste des Messieurs de Port-Royal. C'est dire que nous sommes entièrement pris par l'adresse, l'art et le goût de M. André Fraigneau qui, développant à la première personne quelques traits épars de la vie de son Solitaire, nous a persuadé, le temps de notre lecture, que nous avions quelques fragments épars de son véritable journal. Ce n'est qu'à la

réflexion que nous nous demandons si en certains tableaux une morbidesse héritée de Racine ou de Rousseau ne trahit pas davantage l'écrivain de *Camp volant* que le pénitent de M. Singlin.
H. M.

PIUS SERVIEN : *Sagesse et Poésie.* Fayard.

Lorsque parut le premier recueil de M. Pius Servien, *Orient* (Gallimard, 1942), la critique fut unanime à le sacrer poète, et sans doute ce second volume ne peut-il que confirmer un jugement si général.

A le lire, on songe que M. Servien a dû, pour son usage personnel, transposer la formule d'un grand écrivain : « parfait comme un nombre », en celle de « parfait comme un mot » ; car, pour ce mathématicien, on sent très bien que les mots sont des choses parfaites en elles-mêmes, et il les emploie comme on emploie des pierres précieuses, avec un respect voluptueux, cherchant toujours à leur donner leur valeur la plus absolue.

C'est par là surtout qu'il nous étonne, bien plus que lorsqu'il recherche des rythmes inconnus, renouvelés des mètres latins, et que, malheureusement on a souvent tenté, toujours en vain, d'introduire dans la prosodie française. Ces essais qui n'ont pas « résolu un problème séculaire » — quoiqu'en pense leur auteur — ne sont pourtant pas infructueux : si le rythme latin ne peut passer en français, parce qu'il est trop lent, trop estompé, l'accent, lui, peut donner à la phrase un balancement qui, pour être monotone, n'en est pas moins musical :

Morts qui reposent à l'ombre légère des feuilles nouvelles,
L'air est doux, les frêles brouillards du matin vous caressent,
Restes des rêves vivants qui vous hantent aux heures nocturnes.

Mais je préfère, quant à moi, les vers vraiment rythmés, où le talent de M. Servien s'affirme plus ample, et de belle résonance :

La femme se blottit aux bras de son amant,
Comme au haut du clocher deux peureuses colombes.
La cité sur son roc est seule dans la nuit ;
Et comme seul écho n'a que le faible bruit
Que font dans le passé les ombres de ses tombes.

J'ai goûté aussi la prose mélodieuse de certains morceaux, particulièrement ces *Contes d'Orient* écrits à la dérision des poètes qui se croient poètes...

Mais pourquoi cet Avant-Propos qui ne dispose pas à l'indulgence ? M. Servien veut y justifier sa tentative avant même qu'elle ait fait ses preuves ; il y définit le génie sans beaucoup d'originalité ; peut-être — c'est l'impression qu'il nous donne — parce qu'il croit en avoir ? Nous n'en discuterons pas ici.
M. L.

Georges Blin : *Le sadisme de Baudelaire.* José Corti.

Ce petit livre recueille sous le titre de la première et de la plus importante d'entre elles quatre excellentes études sur Baudelaire. Sur le sadisme et le masochisme, si évidents et si souvent signalés de l'auteur des *Fleurs du Mal*, Georges Blin a écrit des pages qui vont, je crois, jusqu'à l'exhaustion du sujet. Et il a marqué avec force combien le goût et la recherche de la douleur sont inclinés chez Baudelaire jusqu'à l'utilité du sacrifice d'après les théories les plus docilement acceptées de Joseph de Maistre. Ne voir chez Baudelaire dans l'influence maistrienne que jeu et dandysme me paraît une erreur certaine de J.-P. Sartre au cours de son introduction, par ailleurs pénétrante, aux *Ecrits intimes.* C'est un des points qu'a encore fortement marqué Georges Blin dans une des quatre études de son livre.

Je m'en voudrais enfin de ne point attirer tout spécialement l'attention du lecteur sur les pages consacrées aux *Petits poèmes en prose.* Le poème en prose en général, et en particulier celui qu'a voulu tenter Baudelaire, a fait déjà couler beaucoup d'encre. Sera-ce assez louer Georges Blin de dire que loin d'embrouiller encore une fois la question, il apporte à la circonscrire, à l'éclairer, à y répondre une netteté, une concision et une pertinence qui subjuguent et ravissent ? Ce récent volume est un indispensable complément à celui plus cohérent et plus complet que le critique a déjà publié voici une dizaine d'années.

H. M.

André Thérive : *Moralistes de ce temps.* Amiot-Dumont.

A dire vrai ce gros recueil semble composé à la diable. Le seul titre qui lui conviendrait, celui de *Pages critiques*, n'a sans doute pas paru assez alléchant. Aussi bien la dextérité (pour un peu je dirai : la jonglerie) d'André Thérive n'éprouve aucune peine à démontrer que tous les écrivains de ce temps sont par quelque endroit des moralistes. Au fond, qu'importe. Les pages rassemblées ici sont excessivement nourries et nourrissantes et parfois fort divertissantes. Elles vont de la philosophie pure, avec M. Louis Lavelle, aux rêveries de M. Giono et aux foucades de M. Henry de Montherlant. Plus loin le critique accorde une sympathie souriante à MM. Raymond, Béguin ou de Renéville, historiens du surréalisme. Je n'essaierai du reste pas de dénombrer tant de richesses. Tout cela exposé, discuté, absous, condamné dans un aimable désordre par un esprit informé et curieux de tout, qui va, vient et virevolte sans arrêt et dont il faut saisir au passage l'opinion fuyante et l'ironie secrète.

F. S.

Jacques Faurie : *Essais sur la séduction.* La Table ronde.

Cet essai sur la séduction n'est pas sans adresse, ni sans charme. Un tel sujet eût toutefois gagné à être traité avec plus de désinvolture et de brièveté. Il s'appuie trop continûment sur

les *Liaisons dangereuses* dont il donne l'analyse, retrace la psychologie et pèse la valeur. Ne prétendant pas faire la leçon à Laclos, ce petit livre perd de sa vivacité, et noie dans une sauce trop connue la malice et le bien fondé de ses propres observations. L. B.

Rachilde : *Quand j'étais jeune.* Mercure de France.

Quand j'avais le plaisir, aux déjeuners ou dîners de la Société Huysmans, d'être le voisin de Mme Rachilde elle me contait parfois à mi-voix des anecdotes de sa vie littéraire. Ce sont des historiettes du même genre qu'elle publie aujourd'hui, toutes contemporaines de ses débuts d'écrivain. Façon élégante d'écrire ses *Mémoires* en ne disant que ce que l'on veut dire. Mais nous espérons bien que de nombreux volumes suivront celui-ci de tout point intéressant. L. B.

Criticus : *Quatre études de style au microscope.* Nouvelle Revue critique.

Criticus dont on n'a pas oublié les précédentes études sur le style, exerce aujourd'hui sa science et sa causticité au dépens de MM. Henry de Montherlant, Jules Romains, André Gide, Maurice Genevoix. Qui le croirait ? Celui qui sort le plus maltraité de cette consultation est André Gide, tandis que Maurice Genevoix s'en tire presque indemne, et même avec un coup de chapeau. Criticus qui combat avec raison le snobisme, pourrait bien en être une victime à rebours. Je le soupçonne aussi d'avoir tendu un traquenard à ses victimes en choisissant avec un parti-pris évident les pages qu'il étudie. N'empêche, son petit livre est bien amusant ! F. S.

Paul Dresse : *Léon Daudet vivant.* Robert Laffont.

Ce gros livre arrive au bon moment. Un auteur d'un rayonnement aussi intense que Léon Daudet ne saurait disparaître tout entier, même au sein d'une effroyable tourmente. Son œuvre nous reste. Il n'est pas un seul livre signé de son nom, même le moins heureux et le plus évidemment bâclé, qui ne contienne des pages étonnantes. C'est là le privilège de cet écrivain qui n'écrivait pas seulement une langue drue, imagée et excellente, mais qui avait souvent dans ses jugements à l'emporte-pièce des éclairs de génie : dans le même article, dans le même chapitre, où sur la littérature, l'art ou la médecine, il avançait avec un aplomb étourdissant les aphorismes les plus évidemment aventurés, les affirmations les plus manifestement controuvées, il proférait deux lignes plus loin quelques remarques d'une profondeur et d'une fécondité extraordinaires.

Remerçions donc M. Paul Dresse d'avoir rappelé en son gros ouvrage bizarrement découpé, la figure de cet homme excessif et inoubliable. F. S.

LES ROMANS

EMILE HENRIOT : *La rose de Bratislava.* Plon.

C'est un plaisir toujours nouveau que de suivre Emile Henriot dans ses déplacements. En Italie, en Provence, en Algérie ou au Brésil on est certain, avec lui, de faire toujours d'agréables rencontres et de s'instruire en s'amusant. Avouerai-je pourtant que ce sont les voyages où il n'a point craint de mêler en les contant une part aimable d'invention, ceux qu'il a présentés sous l'étiquette du roman, qui m'enchantent entre tous. Naguère, à Aix-en-Provence, il nous entraînait à l'hôtel du consul Sextius et nous y avons, en sa compagnie, passé des heures bien agréables. Il nous souvient encore de Doris Dorotheia comme d'une créature de songe. N'a-t-elle point existé cependant ? Voici que nous nous trouvons en présence aujourd'hui, dans *la rose de Bratislava*, d'une autre Dorothée qui peut-être, vingt ans auparavant, s'est appelée Jeannette. Ainsi Gérard de Nerval voulait se persuader que la comédienne était la même que la religieuse. Et le rêve de notre romancier-poète retrouve de semblables incantations et se nourrit de semblables chimères. Au surplus, en cette Bohême que nous parcourons à sa suite, qu'a habitée Casanova et où il est mort, nous retrouvons le manuscrit au brouillon des fameux *Mémoires* du chevalier de Seingalt. Nous les retrouvons, ou plutôt Emile Henriot nous dit comment il lui fut donné de les feuilleter un soir, trop distraitement, alors qu'il était moins préoccupé de l'Aventurier que de la présence à ses côtés de Jeannette-Dorothée. Et le lendemain un mystérieux incendie anéantissait le précieux manuscrit avec la maison en bois de leur dernier possesseur, l'arrière-petit-fils d'une amie de Stendhal. Que de péripéties, de courses, d'espoirs et d'alarmes au cours de ce livre à la poursuite de ces fantômes, prestigieux ou aimables. Et je n'ai pas encore parlé de Mimi Bols ! Mais on ne saurait résumer un livre écrit avec tant de verve, d'humeur légère et de charme.

H. M.

RENÉ BÉHAINE : *Sous le char de Kâli.* Robert Laffont.

Ce livre est le treizième volume de cette « Histoire d'une Société » que, depuis quarante ans et plus, M. René Béhaine a entrepris d'écrire avec une application constante et une méritoire opiniâtreté. Moins vaste et singulièrement moins grouillante que la comédie balzacienne, la société de l'auteur moderne se réfléchit entièrement dans les yeux de son héros, encore ne l'aperçoit-il souvent que par le gros bout de la lorgnette. Sa famille, celle de sa compagne et quelques amis en

constituent le microcosme. Dira-t-on que le comportement de ces quelques comparses résume l'évolution, durant la première moitié de ce siècle, de toute la société de notre pays ? Ce serait osé, mais ce qui enlève surtout presque toute valeur à ce tableau social, c'est que cet âpre raccourci manque de sérénité et que les rancunes du personnage principal le chargent d'une humeur acerbe et d'un pessimisme étouffant. En réalité, l'œuvre se ramène à une sorte d'autobiographie spirituelle, à une confession désenchantée, sincère et émouvante sous sa lente et monotone grisaille. Ajoutons que l'adjonction, dans le roman actuel d'un enfant, un peu fabriqué mais exquis, glisse un élément apaisant entre ce couple désenchanté qui reste seul en scène. La minutie avec laquelle le romancier décrit tout aussi bien le monde extérieur que les états d'âme de son protagoniste en demeure le principal mérite. Tous ses livres sont composés avec clarté, et parfois avec élégance. Pour ne tomber que rarement dans de trop subtiles arguties de sentiments, le style de l'écrivain n'en marque que mieux, avec une constante réussite les nuances fines et rares de ses sentiments quintessenciés. Il y aurait toute une étude à écrire sur René Béhaine et Marcel Proust. Ils usent l'un et l'autre de longues phrases sinueuses. abondantes en incidents, d'une transparence aisée et qui sont admirablement propres à l'analyse en profondeur. Les doivent-ils l'un et l'autre à Saint-Simon ? M. René Béhaine, dont le premier tome a paru en 1914, se défend d'avoir emprunté sa technique à Marcel Proust, encore qu'il serait intéressant de voir si peu à peu son style n'a pu être contaminé par celui de l'auteur d'*Albertine*. Ce sont au surplus fruits d'une même saison, d'une même espèce, mais point de la même famille.

H. M.

Daniel Clouzot : *La princesse et l'épouvantail*. A la Baconnière.

Comment la princesse Bichette, fille du roi de Tynnboks, devint amoureuse d'un épouvantail à moineaux ; comment l'enchanteur Merlin donna la vie au mannequin ; comment celui-ci devint ministre de la guerre et comment des malheurs sans noms fondirent sur le royaume. C'est ce que ce petit conte élégant, ironique et fantasque apprendra à son lecteur, avec la morale qu'il convient de tirer de l'aventure de Bichette, à la fois politique et sentimentale. Car si ce conte charmant est absurde dans sa donnée, ce n'est que pour obéir à la loi du genre qui veut, depuis Voltaire, que les paroles les plus sages aient pour accompagnement les grelots de la folie et que le fouet d'une juste satire ne semble châtier que des fantoches. Mais les hommes sont-ils communément autre chose que des pantins ?

F. S.

GEORGES BELLUOT : *La rustique Comédie.* Mercure de France.

« Fables sans fable », les courtes pièces qui composent les huit « Livres » de la *Rustique Comédie*, sont écrites en une langue aisée, tantôt harmonieuse et fluide comme un beau paysage de Touraine, tantôt drue, narquoise et non sans verdeur, comme le parler patoisant des paysans du Centre. Ces dernières pièces — telles que *Pompon, le fou du désert, le Sublet, Thiénot-le-Conilz*, pour n'en citer que quelques-unes — sont de beaucoup les mieux venues, jaillies de source fort plaisante, vraie et spontanée, qui ne doit rien à personne qu'à l'auteur lui-même, si ce n'est à son petit monde fermé du Monthésaurois, qu'il entreprend de nous faire connaître, et aimer.

P. O.

GASTON-FRANÇOIS : *La Vierge et le Sagittaire.* Le Portulan.

En m'adressant ce livre trop modestement signé, l'éditeur a pris soin de m'assurer que c'était l'œuvre de rentrée d'un grand personnage. J'ai oublié son nom et les circonstances de sa sortie. Mais hélas ! ce mêli-mêlo sentimental est d'une extrême banalité. Une fatuité arrogante et naïve souligne, sans la racheter, la platitude de ses dissertations sur l'amour évolué et sur les plaisirs de la montagne. Puis soudain, au moment de clore son récit, près d'une centaine de pages sur la condition ouvrière avec un excellent tableau de grève, forment un hors-d'œuvre tout gratuit, et sont claires, pertinentes, humaines.

F. S.

PIERRE BENOIT : *Jamrose.* Albin Michel.

On parle de porter à l'écran des versions rajeunies de *Manon* et de *Werther*. Voici, de la plume de M. Pierre Benoit, un travestissement moderne de *Paul et Virginie*. Et du même coup, avec un ragoût assez pimenté d inceste, de *Roméo et Juliette*. Baudelaire et Toulet y sont évoqués. Les préparations sont infinies, les coups de théâtre à chaque fin de chapitre. A force de se moquer de son lecteur M. Pierre Benoit en est-il arrivé à se moquer de lui-même ?

L. B.

PIERRE AUDIAT : *Ravagés.* Dumas.

En un temps où le cadavre de Freud ne nous empoisonnait pas encore, M. Pierre Audiat a écrit un des meilleurs livres qui aient paru sur Gérard de Nerval. Il est encore l'auteur de livres d'histoire justement appréciés et de deux romans d'un haut intérêt. Avec *Ravagés* et sous le couvert d'une étude « médico-psychologique », il ressuscite aujourd'hui *le roman noir*. Non sans talent, certes. Mais on sort de cette lecture

oppressé. Au total ce n'est pas un, mais quatre romans que raconte l'auteur dans ce seul livre, accumulant dans une même famille autant de tares que chez les Atrides. Mais, rassurez-vous, les personnages de M. Audiat sont moins sanguinaires, s'ils ne sont pas moins malheureux. Tout ce livre repose sur un excellente observation de certains malades, mais, dans l'ensemble, il est un peu monotone et schématique. La quatrième histoire (j'allais dire le quatrième cas) est la plus émouvante, la mieux venue. Tout ce roman brutal, solide et bien construit n'est à recommander qu'aux lecteurs imperméables au cafard.

H. M.

NOTES

Le souvenir de Jean Prévost

Une plaque commémorative doit être prochainement apposée à l'endroit même où Jean Prévost et quatre de ses compagnons du Vercors ont été surpris et tués au matin du 1er août 1944. Les souscriptions doivent être adressées à M. Pierre Dalloz, 10, rue des Beaux-Arts, Paris (6e).

En félicitant le comité qui a pris l'initiative de cet hommage, nous nous permettrons de rappeler que rien ne servirait mieux aujourd'hui la mémoire de Jean Prévost que la réédition de ses livres, et que rien depuis bientôt quatre ans n'a été fait dans ce sens.



N° 13.037 4-48 *Le Gérant :* B. Grisard.

Librairie *Le Divan*, Paris, éditeur

Imp. par l'Imp. Alençonnaise, pl. Poulet-Malassis, Alençon (Orne)
Dépôt légal 1948, 2e trim. — N° d'ordre : 934



JACQUES NERVAT

Le Dr Paul Chabaneix, en littérature Jacques Nervat, était le père du poète cher aux lecteurs du *Divan*. Médecin de la marine, envoyé en service colonial à la Nouvelle-Calédonie, il habita « l'île aux montagnes tristes », qu'il a si bien évoquée, de 1897 à 1902 ; passé dans l'armée de terre, il démissionna en 1906 pour s'installer médecin, d'abord à Palma de Majorque, « île d'or dont les lignes sont belles », jusqu'en 1911, puis à La Rochelle, servit pendant la guerre, rouvrit son cabinet en 1919 ; il se retira vingt ans après aux environs de Toulon, dans sa maison de campagne, où il mourut en janvier dernier à l'âge de 73 ans. Il laisse peu de livres, mais de valeur et fort divers : un *Essai sur le subconscient dans les œuvres de l'esprit et chez leurs auteurs* (1897) ; *Célina Landrot*, roman calédonien (1903) ; *les Rêves unis*, poèmes (1905), ces deux ouvrages en collaboration avec Marie Nervat, sa femme ; *Poèmes d'hier et de jadis* (1940) ; *Lueurs dans la nuit*, poèmes, sous presse ; enfin un important travail scientifique inédit, *le Subconscient et l'inspiration*. Ajoutons que Jacques Nervat était peintre, et souhaitons qu'une prochaine exposition fasse mieux connaître ses paysages, car l'artiste, pour la modestie, valait le poète. Mais c'est de ce dernier qu'on voudrait ici fixer à grands traits la figure et le talent.

Les Rêves unis déroulent, sans péripéties ni catastrophes, un amour heureux, égal, pareil aux nuits d'Océanie. Sujet qui n'a guère tenté les poètes. Quelqu'un, Claudel, je crois, n'a-t-il pas dit (je cite de mémoire) que l'amour non contrarié n'offre pas d'intérêt ? Propos de dramaturge, et vrai, certes, de mainte félicité plate et passive. Mais le bonheur conçu comme création, œuvre d'art, continuel approfondissement de « la sincérité des âmes qui se donnent », effort quotidien de deux êtres pour se mieux comprendre, se goûter plus délicatement, s'accroître l'un par l'autre, « se remplir de beauté comme un bassin d'eau pure », un tel bonheur, au surplus toujours menacé, soit par l'humaine infirmité, soit par l'approche possible du malheur ou de la mort (« Aimons-nous bien en attendant de bien mourir »), ou simplement, par l'oppressante sensation du temps, par « l'adieu déchirant des minutes qu'on vit », ne serait-il pas, dans sa discrète confidence, aussi pathétique, à certaines heures, que les *immortels sanglots?* Et surtout, autre originalité du livre, surtout quand ce *Cantique des Cantiques*, c'est l'époux et l'épouse, tous deux poètes, qui le déploient tour à tour en chants alternés ? Désobligeant étalage ! dira-t-on. Eh ! bien, la qualité des sentiments, la musique dont s'enveloppe leur chaste franchise font qu'on ne peut écouter sans respect les deux voix qui les modulent à l'infini. La bien-aimée est plus attentive au réel, plus craintive, moins facile au bonheur ; elle n'a rien de romanesque, ne joue ni la muse ni la bacchante ; qu'elle parle de son « humble beauté » ou qu'elle murmure :

> Je suis jeune, et l'on m'aime, et j'ai peur de mourir,

elle se montre uniment femme, d'esprit juste et de cœur sans détour ; et quand la mère vient à s'épanouir, sans l'étouffer, dans l'amoureuse, elle tresse en se jouant des cantilènes comme *les Joujoux* et *Cher petit cou de mon enfant*, dignes d'une Valmore ou d'une Cécile Sauvage. Pour lui, fervent du Beau,

ardent à vivre, âme de feu, mais sans orgueil ni vanité, c'est un tendre. Rien ne révèle mieux le fond d'une nature de poète que certains départs de strophe, certaines inflexions du rythme ; voici, me semble-t-il, de ces passages où j'entends l'accent même de Jacques Nervat, où je vois son geste : quelle virile douceur !

> Ce soir, ô ma pensive enfant, laisse ton cœur
> Frémir comme les pauvres feuilles...

Et ceci, au nouveau-né :

> Tu aimeras, enfant. Aime. Je ne sais rien
> De doux et d'infini comme l'amour...
> Regarde-nous afin que nos âmes soient pures...

Et ce tableautin, merveille de style parlé :

> J'écris, ma plume grince et les mouches bourdonnent,
> L'enfant s'endort, sous la moustiquaire de tulle,
> Et tu viens m'appeler, avec un doigt aux lèvres,
> « Car il faut, me dis-tu, que tu voies la courbure
> Gracieuse de ses bras nus et potelés. »

Tout cela sans que jamais l'univers soit absent, sans que jamais le poète cesse de renforcer, de multiplier ses émotions dans celles des choses :

> ... Les blanches nuées, nourrices de la terre,
> Ainsi que de beaux seins que le lait fait gonfler...
> ... Tu es le ciel et les étoiles qui vont luire,
> Tu es la terre qui se pâme, et dilatées,
> Tes pupilles sont deux puits noirs d'où sort la Nuit.

Pourquoi donc ce livre, délicieux à lire et à relire, ne donne-t-il pas l'impression du chef-d'œuvre ? C'est qu'il se ressent trop, quant au fond, du vague panthéisme sentimental, teinté de pitié néo-chrétienne, alors à la mode, et, quant à la forme, du penchant qu'on avait pour le vers dit libéré, et, sous prétexte de souplesse, pour le relâché. Les deux poètes, lui surtout — car Marie Nervat, plus instinctive, semble aussi plus proche de se réaliser — n'ont encore maîtrisé ni la métrique ni la syntaxe, double

victoire indispensable aux poètes français plus qu'à tous les autres. Leur langue est souvent aussi incertaine que leur rythme ; il arrive à leur style parlé de tomber dans le style facile. Ils ne savent pas toujours se borner au nécessaire, étreindre la pensée, mouler la parole sur le sentiment. En somme ils n'ont pas pleinement accompli *le labeur*, que, selon Baudelaire, *exige cet objet de luxe qu'on nomme poésie*. Et puis il y avait chez Jacques Nervat un songeur, un peintre, un savant, un philosophe, trop d'hommes différents pour qu'ils pussent d'emblée s'accorder, s'équilibrer, atteindre à l'aisance, au *fondu* des œuvres parfaites.

Marie Nervat mourut en 1909. Et les trois élégies posthumes que son mari publia dans *Poèmes d'hier et de jadis* font amèrement regretter la perte d'une poétesse qui eût égalé les plus grandes. Longtemps Jacques Nervat se tut, demandant le soulagement de sa douleur, tantôt à la peinture, tantôt à la psychologie. Peu à peu il revint aux vers ; d'année en année se formèrent les deux recueils où nous le retrouvons magnifiquement transformé, et devant qui s'effacent toutes nos réserves. A quoi faut-il attribuer cet accomplissement ? Sans doute à l'influence des maîtres relus de près, au voisinage de ceux qui parmi nous s'efforcent de les continuer, un Maurras, un Marc Lafargue, un Toulet. (Et pourquoi n'ajouterais-je pas — je vois le charmant sourire qu'il aurait à m'entendre — l'auteur du *Bouquet d'Ophélie?*) Ici plus de molle facilité : une forme à la fois plus stricte et plus étoffée, autant de sûreté dans le dessin que dans le clair-obscur ; enfin la vraie souplesse, qui ne s'acquiert pas en violant des règles mais en suivant avec une docilité hardie le courant profond de notre langage. Aussi les mots les plus simples, les tours les plus naturels lui suffisent-ils :

Souvenez-vous, cœur inquiet,
Du murmurant appel des fées
Dans ce bois gorgé de secrets
Où fuyaient des biches blessées.

Quelle grâce dans ce portrait :

> La lumière et la joie unissent leurs guirlandes
> Sur son front plus poli que les cailloux marins.

Quel beau coup d'archet dans ceci :

> Anges musiciens des balcons de l'espace,
> Vous êtes écoutés des tout petits enfants.

Le renouvellement vint surtout du dedans. « J'ai peur, je ne sais plus adorer la lumière. » « Les douleurs m'ont usé l'âme. » Mais de ce dépouillement il devait tirer ses plus belles richesses. La douleur avait comme il le dit, « alimenté la nappe souterraine, trésor secret de notre être incomplet ». Il sortit de l'accidentel, de l'individuel. Sa songerie s'élargit en contemplation, puis en prière. Il ne s'agit plus du bonheur, ni même de la beauté, du moins comme il l'avait entendue jusqu'alors ; il s'agit du mystère de l'âme et du monde. Préoccupations qui ne le quittent plus. Toutes les énigmes de l'homme, il les ramasse dans ces vers sur la science :

> Ange ou démon, qui sait ? La science le tente
> Mais lui donne une soif qu'elle n'étanche pas.
> Qu'es-tu donc, créature, ô toi qui peux connaître
> L'ivresse de l'esprit dans l'angoisse de l'Etre ?

ou dans cette méditation devant un arbre :

> Racines dans la boue et branches dans l'espace,
> Bas instincts, hauts désirs : tel est l'homme éternel,
> Un être vil issu du limon, qu'il dépasse
> A force de vouloir escalader le ciel.

Il faudrait citer toute la suite intitulée *l'Amour et la Mort*, en particulier l'admirable sonnet : « O grave ardeur des sens que la Beauté tempère... »

Enfin, aux cimes de son œuvre, apparaît le mystique. Une dizaine de petites pièces, chuchotées, frémissantes, nous le montrent découvrant Dieu, luttant pour le conquérir, puis pour le retenir. Non plus le vague Dieu purement poétique, mais le Dieu intérieur, intime.

Dieu rôde. A toi de le saisir.
Il est au fond de ta pensée,
Il s'accroche à ta destinée,
Il est au fond de tes désirs...
Tu as soif et tu ne bois pas...
... Il se fait désirer, et s'offre, et se refuse ;
C'est une ascension lente, dure, confuse,
Où le guide s'évade après s'être donné...
Suis-je bien sur la voie, ou suis-je abandonné ?

Et quelle résonance a ce simple soupir, qui clôt le dernier recueil :

En moi gîte au cœur du Silence
Un recueillement ébloui
Comme au jardin de mon enfance
Etait un lys épanoui.

Cette attente dans le silence
Est-elle un signe ? Est-elle un don ?
La grâce qui de la souffrance
Veut faire éclore le pardon ?

Musique inouïe, ô Silence,
Tu murmures comme un adieu
Où flotterait une espérance...
Est-ce abandon de l'âme à Dieu ?

Ainsi cette œuvre, au bienfait de la vraie poésie, ajoute celui de nous rendre la présence d'un être exquis. Souvent je pensais, en l'écoutant, à un mot de Joubert : « Peu de gens sont dignes de l'expérience, la plupart s'en laissent corrompre. » Loin que ses épreuves lui eussent laissé la moindre aigreur, on sentait qu'il portait un deuil inconsolable, mais aussi qu'il avait été heureux d'un beau bonheur, dont le rayonnement ne quitterait jamais ni son visage ni son âme. Avoir vécu l'incitait à vivre de plus en plus profondément, de plus en plus noblement. Il accomplissait le vœu qu'il avait autrefois formulé, quand, songeant à la lointaine vieillesse, il s'était promis de se reposer, à l'heure où le soir tombe,

Comme on jouit de mordre enfin dans un fruit mûr.

Fernand DAUPHIN.



POÈMES

I — MURS

Tout l'univers est là, derrière ces façades
où luit l'espace en fleur, caché par leurs écrans.
De mes balcons, j'entends des souffles transparents
ébranler de ces murs les vaines palissades.

C'est là, pourtant, mon cœur, que tu trouves inscrits
le juste cours des jours, le passage des heures.
L'exil nous pèse moins, près de telles demeures,
d'y suivre les seuls jeux pouvant avoir un prix.

Sont-ce point les claviers chers aux hommes qui passent
en écoutant la vie orchestrer son concert ?
Sont-ce point, dans le soir, les sensibles surfaces
où viennent s'iriser les fontaines de l'air ?

Voici que ces hauts murs, saisis d'ombre, se creusent
de cryptes, de puits d'or où la vie apparaît :
Madrépores humains que bat un flux secret
où les couples noués sont des algues heureuses.

II. — MAISONS D'EN FACE

Tandis qu'aux chambres du déclin
vaguent des formes ineffables,
dans les maisons, autour des tables,
les familles rompent le pain.

Partout, parcelles d'ors célestes,
s'allument les foyers profonds ;
partout flambent les mêmes gestes
qu'au même instant les hommes font.

Fête simple, joie enfantine :
on rit, on échange les plats.
Ce qui se dit ne s'entend pas.
Seul, parfois, un mot se devine...

Montmartre monte dans le soir
et ces êtres, ces cœurs sans voiles
sont là qui vivent sans savoir
qu'ils avoisinent les étoiles.

III. — AUBE

Elles viennent, sans bruit, surprendre mon repos
derrière les volets, blonds squelettes de l'aube.
Moi, j'écoute, blessé d'un long frisson de robe,
le friable matin perdre ses cris d'oiseaux.

Leurs gestes sont si purs au clair de ma fenêtre
qu'ils semblent y rythmer mon limpide sommeil
mais, sitôt qu'alerté, j'entr'ouvre une paupière
toutes ces filles d'or rejoignent le soleil.

IV. — LES ROIS MAGES

Cris d'angoisse des trains au bout de leurs sillages !
Montmartre à leur chevet scintille de fenêtres,
borne de feu dressée au terme des voyages.
N'élisent cependant ce caravansérail
que les nomades, las de houles et de rail.
D'autres lieux, alentour, échangent des messages
et voici que le soir se peuple de rois mages
qui font route, enivrés déjà d'un pur concert
et voici qu'entouré de casques et de sceptres,
Montmartre est là qui suit la course des nuages
chargés de myrrhe et d'or pour l'heure qui va naître
et que serre sur soi l'innocence de l'air.

V. — IL ME SOUVIENT

Il me souvient de chants qu'on chantait à la ronde
et qui s'en sont allés dans le vent, dans le vent
et qui se sont perdus, là-bas, au fond du monde.
Cloches du temps jadis en nous se ravivant.

Il me souvient de chants purs et sensibles, comme
cette eau que ma jeunesse égrenait en rêvant.
Il me souvient de chants qui font que mon cœur d'homme
est resté, pour jamais, un simple cœur d'enfant.

***

Il me souvient encor des cloches du dimanche,
si tristes, dans la nue et la brume d'hiver ;
Il me souvient du vent qui pleurait dans les branches,
berçant contre le tien, le soir, mon cœur amer.

Il me souvient aussi de tes grands yeux, ô mère,
du nid que je trouvais au creux chaud de ta chair
et de ta fraîche robe à l'odeur printanière...
Il me souvient de toi comme du ciel d'hier.

André PAYER.



L'ami de Stendhal :

DOMENICO DI FIORE
alias
FRANÇOIS LEUWEN

Je n'ai pas eu la patience de rechercher quel est le premier des commentateurs qui aperçut dans le comte Altamira du *Rouge* le portrait de Domenico di Fiore, l'ami napolitain qui devait devenir si cher à Stendhal. Je ne crois pas que Stendhal lui-même ait jamais donné sa caution à cette ressemblance qui est devenue pourtant comme une sorte de truisme stendhalien que les scholiastes répètent à l'envi. Benedetto Croce, entre autres, publiant dans la revue : *Etudes Italiennes* (1) un portrait qu'il donne comme celui de Fiore, l'annonce comme celui d'Altamira ! Notre ami Henri Martineau, dans l'annotation savante qui donne tant de prix à son édition critique des *Souvenirs d'Egotisme*, a cru devoir rechercher au nom d'Altamira une étymologie napolitaine, et suggère la bourgade d'Altamura, dans la terre de Bari... (2).

---

(1) *Etudes Italiennes*, 1924, p. 193.
(2) Stendhal avait pu retenir le nom dans ses nombreuses lectures de Saint-Simon.

A y regarder d'un peu près, cependant, je suis au moins sceptique sur la ressemblance du personnage. Un point commun incontestable : la condamnation à mort, cette seule chose au monde qui ne s'achète pas ! Encore convient-il de préciser que cette condamnation n'a existé probablement que dans l'esprit de Stendhal puisque di Fiore, émigré de Naples après la chute de l'éphémère république parthénopéenne, ne fit jamais l'objet d'aucun procès. Mais que dire du portrait physique et du reste ? Comment voir dans « ce jeune comte » Altamira, à la moustache noire et haut de 6 pieds, dont la famille est alliée aux princes de Conti, second fils du prince San Nazaro-Pimentel dont la noblesse est antérieure à Conradin (1), un reflet de ce médiocre hobereau d'un village de la Terre de Labour, ex-avocat à Naples, âgé en 1830 de plus de 60 ans et auquel son signalement donne 5 pieds et 3 pouces et demi (2) ? Ajoutons qu'à la même époque, le même di Fiore depuis longtemps n'est plus suspect ni dans les Deux-Siciles, ni en France, à telle enseigne qu'il est devenu voici quinze ans déjà, dès la seconde rentrée des Bourbons, un fonctionnaire des Ponts et Chaussées (3) un sous-chef de bureau à la Navigation !

Il est possible que quelque détail m'échappe et par exemple que cette sœur d'Altamira mariée en Provence et qui saute de joie à l'exécution du Maréchal Ney corresponde chez di Fiore à la sœur qu'en effet nous lui connaissons, mais c'est rien moins que démontré. Le moins qu'on puisse dire, ce me semble, est que si Stendhal, traçant la silhouette d'Altamira, a dû penser à son ami, il ne lui a rien emprunté pour

---

(1) *Rouge et Noir*, t. II, p. 113-114.

(2) Cf. B. Croce : *Una famiglia di patrioti ed altri saggi...*, 1919, p. 115-128.

(3) J'ai confié à Henri Martineau le résultat détaillé de mes recherches sur les services de Fiore dans l'administration. On le trouvera dans le *Petit Dictionnaire Stendhalien* qui doit bientôt paraître. Je tiens à souligner que j'ai été aiguillé sur ces recherches par une suggestion de mon ami Vittorio del Litto.

le physique et à peine un trait ou deux pour le surplus. Encore est-il que pour la condamnation à mort il avait à sa portée un autre modèle et napolitain fugitif de bien plus récente date, auquel le prince de Castelcicala (d'Aracoeli dans le roman), ambassadeur de Naples avait naguère fait quelques misères : c'était le chevalier Micheroux, dont je voudrais conter un jour l'histoire aux lecteurs du *Divan*. Celui-là au moins était d'une famille qui avait occupé d'assez importants emplois et si je ne peux affirmer qu'il avait une moustache noire et 6 pieds de taille, tout au moins puis-je préciser qu'il n'avait en 1830 que 38 ans et pouvait ainsi sans excès de rajeunissement ni d'anoblissement, poser pour un « jeune comte ».

*
* *

Je crois avoir de la sorte ramené l'équation consacrée : Altamira = di Fiore, à son équitable et assez mince mesure de vérité. Mais je vais tout aussitôt en poser une autre beaucoup moins décevante. Plus exactement c'est Stendhal lui-même qui l'a posée : il n'y manque que le signe « égale ». J'ai eu la bonne fortune de la découvrir dans le manuscrit de *Lucien Leuwen* en marge du chapitre XXXIX et plus précisément de la conversation entre Lucien et son père dans la loge d'Opéra (1). La voici dans son algébrique nudité :

M. Leuwen père
[Fleur]

Les exigences de la typographie m'obligent, à vrai dire, à figurer par ce mot de *fleur* entre crochets le petit dessin bien connu, d'une approximative marguerite avec quelques feuilles au pied. Il est si petit, si pâle, si mal tracé que l'on s'explique sans peine qu'il ait échappé à bien des déchiffrements, mais la

---

(1) Ms. de Grenoble. R. 301, t. III, f° 41 correspondant au texte de l'Edition du Divan, t. II, p. 252.

fleur est bien là, « fiore » que Stendhal si souvent dessine en cryptogramme naïf pour figurer son ami, quand il n'écrit pas tout simplement le mot *fleur* en toutes lettres. Symbole plaisant dans sa grâce fragile quand on songe au vieil homme corpulent qu'il représente !

Ainsi ai-je été conduit à rechercher les traits de di Fiore à travers ceux de Leuwen père. Recherche aimable, car François Leuwen (1) est un personnage charmant, un personnage délicieux que Stendhal a peint avec un plaisir évident, un attachement parfois un peu narquois peut-être, mais toujours présent. Et ce n'est plus comme pour Altamira une silhouette fugitive esquissée en quelques coups de pinceau, c'est un portrait complet, physique, moral et social, dirai-je, achevé dans ses détails les plus menus en mille touches délicates. Reste à discerner dans quelle mesure Domenico di Fiore a authentiquement posé pour cette image.

Ce n'est assurément pas pour l'aspect social ou mieux, professionnel du personnage. Leuwen père est, par la nécessité du roman, un banquier opulent qui manœuvre comme marionnettes les hommes du régime. Il mène le train de vie qu'imposent ses affaires et leurs dessous et donne notamment « des dîners de la plus haute distinction, à peu près parfaits ». Il entretient des danseuses d'opéra, se risque dans la politique et y réussit jusqu'à devenir maître du gouvernement ; il a ses audiences chez Louis-Philippe où il rivalise d'astuce, non sans bonheur, avec le « Barème couronné ». Toute cette brillante existence, bien entendu, il n'est pas question d'en rechercher même l'esquisse dans celle de di Fiore. Le peu que nous savons sur celui-ci nous permet d'entrevoir une vie modeste fort différente de celle que Stendhal a imaginée pour François Leuwen : l'avocat napolitain, après les années pénibles de la prison du Temple, de la résidence surveillée est devenu un simple plumitif

---

(1) C'est de ce prénom qu'il signe sa lettre à Lucien, t. I, p. 138.

dans les bureaux de l'Intérieur et quand Henri Beyle le rencontre vers 1821, il gagne 4.000 francs l'an. Ce sera son « plafond ». Rétrogradé en 1831, et je ne sais pour quelle raison, aux appointements de 3.000 francs, il est depuis deux ans à la retraite au moment où l'auteur de *Lucien Leuwen* l'introduit tout vif dans son roman. De toute la vie « extérieure » de Leuwen père, rien par conséquent qui soit à sa portée.

Il serait d'ailleurs probablement oiseux de chercher longtemps à quel autre modèle Stendhal a pu emprunter le dessin de cette vie *extérieure*. Que Casimir Périer, son compatriote, lui ait fourni quelque idée du banquier devenu chef politique, c'est fort possible. Pour les coups de bourse exécutés de compte à-demi avec les ministres sur le vu des dépêches télégraphiques opportunément communiquées avant qu'elles ne fussent répandues, ils étaient le scandale public de l'époque, la presse d'opposition suffisait pour fournir à Stendhal toute la documentation désirable. C'est ainsi du reste qu'il songea, un temps, à baptiser son roman : Le *Télégraphe* (1)? La formation de la Légion du Midi à la Chambre est, sans aucun doute, une transposition du groupement des « Ventrus » invités aux festins du député Piet sous la Restauration et ainsi du reste.

Au surplus, la recherche des modèles possibles du *banquier* Leuwen, du *député* Leuwen n'entre pas ici dans mon dessein et je noterai seulement que, tout comme di Fiore, le député Leuwen est un libéral, mais c'est dans l'*homme* et dans l'homme seulement que nous devons reconnaître l'ami de Stendhal.

D'abord quelques touches précises : à l'époque où commence la rédaction de *Leuwen*, soit en juin 1834, Domenico di Fiore, né en 1769, a 65 ans et c'est

---

(1) Au moment même où Stendhal en était à cette partie de son roman il pouvait lire par exemple dans la chronique de la *Revue des Deux-Mondes* (16 octobre 1834) : « C'est le télégraphe qui a fait le plus gros des frais du scandale politique de cette quinzaine. » Il s'agissait de la reconnaissance de l'emprunt Gebhart par les Cortès de Madrid.

exactement l'âge que dès la page 28 du roman avoue le père de Lucien.

On aurait aimé disposer de bons portraits écrit et graphique de Fiore (1) pour les mettre en regard de ces lignes : « M. Leuwen père était un homme fort gros, qui avait le teint fleuri, l'œil vif, et de jolis cheveux gris bouclés. Son habit, son gilet étaient un modèle de cette élégance modeste qui convient à un homme âgé. On trouvait dans toute sa personne quelque chose de leste et d'assuré. A son œil noir, à ses brusques changements de physionomie, on l'eût pris plutôt pour un peintre homme de génie (comme il n'y en a plus) que pour un banquier célèbre... Il ne craignait que deux choses au monde : les ennuyeux, et l'air humide. » Pourtant ces jolis cheveux gris bouclés évoquent fort bien la belle chevelure du Jupiter Mansuetus auquel dans les *Souvenirs d'Egotisme* Stendhal a comparé son ami. L' « œil noir », les « brusques changements de physionomie » conviennent au Napolitain et quant à la phobie des ennuyeux nous avons quelque raison de croire qu'elle est copiée sur nature : un ami de Stendhal qui les eût tolérés ne fût pas demeuré longtemps son ami ! Puis, si je me rappelle que di Fiore, lors du choléra de 1832 s'était transformé en « pharmacie ambulante » (2) je ne m'étonne plus de voir Leuwen père redouter l'air humide et se pourvoir pour en éviter les effets de toute une curieuse organisation.

Dès la page 110 nous entendons François Leuwen dire à son fils : « Tu tends tes filets trop haut, comme dit Thucydide des Béotiens ». Les lecteurs de *Brulard*

---

(1) Le portrait dont B. Croce a fourni une reproduction dans *Etudes Italiennes* (voir plus haut) est bien suspect. En tout état de cause, le peintre est mauvais. Je me demande surtout si cet homme au visage dur, aux yeux sans âme, aussi éloigné que possible du fameux Jupiter Mansuetus, est bien Domenico di Fiore. Il aurait à peu près sur cette effigie 55 à 60 ans : je n'ai pu établir si le peintre Patania était venu à Paris à cette époque ?

(2) *Corr.*, t, VII, p. 339.

ont souvenir de la confidence deux fois répétée : « ... encore aujourd'hui, l'excellent Fiore... me dit : Vous tendez vos filets trop haut (Thucydide) » (1). On sait combien Stendhal était féru de cette pseudo-citation de l'historien grec (2) qu'il devait à son ami. Tout porte à croire que ce dernier eut à en user bien des fois pour tempérer les erreurs de jugement, l'*espagnolisme* d'Henri Beyle et ceci nous amène à un rapprochement plus important.

Stendhal n'a pas caché, notamment dans sa correspondance, les sentiments d'affection quasi-filiale qui l'attachaient à di Fiore. Ils étaient faits non seulement de reconnaissance pour le service rendu en 1830, mais encore assurément d'une estime profonde pour l'homme, pour l'excellence de ses conseils, pour sa philosophie : « Votre haute sagesse » lui écrivait-il en 1833 (3). Nul doute que le napolitain ait été pour lui comme une sorte de guide paternel. Or, n'est-ce pas là le rôle de François Leuwen à l'égard de Lucien ? Or, Lucien, n'est-ce pas Henri Beyle lui-même idéalisé ? Sur ce dernier point l'accord est fait depuis trop longtemps pour qu'il me soit nécessaire d'y revenir. Di Fiore étant en quelque sorte le « père » du modèle, rien d'étonnant à ce qu'il soit aussi le modèle du père. Nous pouvons ainsi concevoir tout au long du roman le déroulement des rapports entre le père et le fils comme une transposition certainement plus amusante que nature de ceux de Henri Beyle avec son paternel ami.

Plus précisément, si l'on veut bien relire le « rôle » de François Leuwen particulièrement dans les scènes où il s'affronte avec son fils, on ne peut guère manquer de s'apercevoir que le fameux aphorisme : « Ne tendez pas vos filets trop haut » forme comme le fond de l'éthique paternelle et de ses conseils. Mieux que

---

(1) *Brulard*, t. I, p. 173 et t. II, p. 126.

(2) M. Paul Mazon, hellénisant de décisive autorité, a bien voulu m'assurer que la phrase ne figurait pas dans Thucydide.

(3) *Corr.*, t. VIII, p. 48.

les menus détails, mieux que la petite fleur tracée en marge, cette *teinte* du dialogue qui s'étend d'un bout à l'autre du livre, marque la présence continue de Domenico Fiore : dans toutes ses parties, le rôle est signé et on ne peut guère penser que, dans sa composition du personnage l'auteur l'ait longtemps perdu de vue (1) pour faire poser quelque autre de ses amis. Il y a là vraiment une continuité de pensée que l'on trouve rarement dans le tracé d'un héros stendhalien, hormis sans doute pour ceux qui figurent Stendhal lui-même.

Il est même curieux que cette continuité ait résisté à une situation qui touche au paradoxe. Qu'on y réfléchisse : l'idée de faire un banquier retors et richissime, un homme politique ambitieux et entreprenant de cet épicurien modeste et sans doute — à la napolitaine — indolent qu'était di Fiore, ne manquait pas de fantaisie, ni de témérité. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il y ait dans notre littérature de type de banquier plus étonnant, plus hors-série que M. Leuwen, de moins préparé non par l'esprit, certes, mais par le caractère à ce métier de calculateur. M. Leuwen est un faux banquier comme Stendhal est un faux mathématicien, car ceci est encore une légende dont il a été, il faut le reconnaître, le propre fondateur et qui ne mérite pas le moindre crédit.

Comment d'ailleurs Stendhal eut-il pu peindre le plus cher de ses amis, sous les traits de cette *espèce* pour laquelle il n'eut jamais assez de mépris,

---

(1) Voici une remarque encore : M. Leuwen dira (t. II, p. 290-291), parlant de la vie : « ... il ne faut pas l'embrouiller par des difficultés imaginaires ». Mérimée nous a conté que di Fiore aimait à dire que « la vie est toujours embrouillée » (*Corr. Gén.*, t. I, p. 246). Je note en passant que M. Leuwen parle de son ami Crétet (t. III, p. 314), le ministre de l'Empire. Or Crétet était un ancien négociant de Dijon où di Fiore avait été relégué plusieurs années. Ailleurs, Lucien nous dit que son père était un ami de Jérémie Bentham : Mme Jeanne Chaumat qui a eu la bonté de vérifier pour moi les papiers de Bentham au Brit. Museum, n'a trouvé trace d'aucun contact avec di Fiore. Mais je serais tenté de raccorder ce détail avec un trait du comte Altamira qui n'admire que l'*utilité*.

l' « homme à argent », s'il n'avait été décidé à en présenter un de classe tout à fait exceptionnelle, paradoxale et si séduisant dans son dilettantisme que l'on en oublierait son métier. « A moins de beaucoup d'esprit, — écrit-il à propos du libéralisme de Leuwen père — d'un esprit étonnant comme le sien, où est l'homme riche qui ne soit pas *conservateur?* »

Dans cette continuité pourtant, que j'affirmais plus haut, j'aperçois une fois, une seule si je ne me trompe, une rupture apparente. Nous assistons à un phénomène qui paraît étrange, comme si brusquement la tendre amitié d'Henri Beyle pour di Fiore cessait d'animer Lucien. A vrai dire, le père n'est pas en scène et c'est dans la pensée du fils que tout se passe, c'est-à-dire dans celle de l'auteur, puisque Lucien, c'est Stendhal :

« Lucien avait un grand remords à propos de son père. Il n'avait pas d'amitié pour lui, c'est ce qu'il se reprochait souvent sinon comme un crime, du moins comme un manquement de cœur. Lucien se disait quand les affaires dont il était accablé lui permettaient de réfléchir un peu :

« Quelle reconnaissance ne dois-je pas à mon père ? Je suis le motif de presque toutes ses actions ; il est vrai qu'il veut conduire ma vie à sa manière. Mais au lieu d'ordonner, il me persuade. Combien ne dois-je pas être attentif sur moi !

« Il avait une honte intime et profonde à s'avouer, mais enfin il fallait bien qu'il s'avouât, qu'il manquait de tendresse pour son père. C'était un tourment pour lui... »

Et plus loin :

« Dans cette crise ministérielle vint se joindre à ce sujet de tristesse le remords cuisant de ne pas avoir d'amitié ou de tendresse pour son père. Le *chasme* (1) entre ces deux êtres était trop profond. Tout ce qui, à tort ou à raison, paraissait sublime,

---

(1) C'est-à-dire le *gouffre*.

généreux, tendre à Lucien, toutes les choses desquelles il pensait qu'il était noble de mourir pour elles, ou beau de vivre avec elles, étaient des sujets de bonne plaisanterie pour son père et une duperie à ses yeux » (1).

Je suis tenté de croire que si Stendhal eût achevé et surtout poli son roman, cette page aurait été non pas atténuée, mais fondue tout au long de la trame du livre. Le lecteur n'eût pas éprouvé la curieuse surprise de découvrir tout à coup un abîme, un *chasme*, pour employer le mot bizarre que Stendhal est allé chercher, dans la tendresse apparente de ce fils pour son père. Qu'imaginer pour expliquer cet « accident » ? J'ai longtemps cru que Stendhal-Lucien avait soudain reporté un instant sa pensée sur Chérubin. Encore faudrait-il admettre s'il en était bien ainsi qu'il a singulièrement atténué les sentiments qu'à quelques semaines de là, dans *Brulard*, nous le voyons exprimer sur son propre père. Mais en fait, depuis que je vois François Leuwen sous les espèces de di Fiore, je n'aperçois plus dans cette page, malgré son imprévu, son disparate, qu'une explosion d'*espagnolisme* stendhalien contre la « haute sagesse », assaisonnée parfois de cynisme, de cet ami auquel Henri Beyle savait devoir beaucoup, dont il réclamait l'aide et les conseils mais non sans que se révoltât parfois, secrètement et dans un repli de l'âme, le don Quichotte intérieur que la vie avait assoupli, usé, mais non définitivement éteint. Et ce sursaut de l'espagnol contre le napolitain, dans une âme française n'est pas sans être assez plaisant.

Peut-être, pour finir, devrai-je défendre le modèle de M. Leuwen contre un risque : comment, pourra-t-on dire, Stendhal a-t-il pu adopter cet insignifiant fonctionnaire pour en faire cet esprit qui pétille d'un bout à l'autre du rôle ? Je répondrai à cet étonnement par un autre : comment di Fiore que ses avatars

---

(1) *Leuwen*, t. III, p. 285-287.

depuis sa fuite en France, que la modestie et l'obscurité de sa vie ne paraissaient pas recommander particulièrement à de hautes amitiés a-t-il su en conquérir que de bien moins humbles, lui ont sans doute enviées ? On sait, ou l'on croit savoir, qu'il avait connu le comte Molé, à Dijon entre 1807 et 1809 tandis que le futur ministre y était préfet et lui-même, di Fiore, en résidence surveillée. Ce sont des conditions, on en conviendra, qui ne sont que très exceptionnellement favorables à la naissance d'une amitié durable entre le haut fonctionnaire et le relégué. Si ce dernier a pu réussir, comme on le voit, non seulement à s'attirer les bonnes grâces du préfet gentilhomme, mais à s'assurer sa faveur permanente, à mesure que Molé gagnait en hauteur dans la hiérarchie sociale, à pénétrer dans son salon et par là sans doute dans celui de Mme de Castellane, à acquérir sur le ministre assez d'influence pour faire donner un consulat à Henri Beyle, puis pour protéger le consul contre les bureaux, et lui procurer des congés interminables, s'il a pu se flatter du commerce de Mme de Tracy, de Mme de Montijo, ce ne peut être à mon sens que les témoignages d'un esprit et d'un charme exceptionnels. Et puis il avait encore une caution de qualité : n'était-il pas le plus cher ami de Stendhal ?

François MICHEL.





QUI FUT L'EARLINE DE STENDHAL ?

PARMI les problèmes liés à la biographie de Stendhal, l'un des plus mystérieux est l'épisode de la femme connue sous le nom d'Earline, dont l'écrivain tenta vainement de capter le cœur, à Rome, en 1840 et 1841. L'identité de cette Earline a donné lieu depuis longtemps à des conjectures échafaudées sur une série de notes rédigées dans le jargon franco-anglais, si propre à la mystification, dont Stendhal usait à l'époque. Toutes les tentatives faites pour résoudre l'énigme ont pris pour base ces notes cryptographiques que M. Henri Martineau a habilement rassemblées (1). Après lui, M. Ferdinand Boyer (2) et le Pr F. C. Green (3) ont ingénieusement mis à jour la preuve interne fournie par le journal d'Earline, sans toutefois hasarder une opinion précise touchant la réelle identité d'Earline.

Une recherche entreprise aux archives de la légation britannique à Florence (4), sur la suggestion du

---

(1) Stendhal : *Mélanges intimes et Marginalia*, Paris, Le Divan, 1936, t. I, p. 151-192.

(2) *Earline et Stendhal*, *Le Divan*, nº 160, juin 1930.

(3) *Stendhal*, Cambridge, 1939, p. 314-316.

(4) Aujourd'hui conservées au Public Record Office, à Londres.

Pr Green, a abouti à la découverte du document suivant (1) :

(Du Ministre de Grande-Bretagne à la Cour de Toscane au Premier Secrétaire d'État de Sa Majesté pour les Affaires Étrangères, 11 mai 1837) :

« My Lord,

« J'ai l'honneur de transmettre à votre Seigneurie une lettre (sous sceau mobile) adressée à l'Officier en chef du Bureau d'Enregistrement de Sa Majesté, contenant le certificat d'un mariage célébré à notre mission et en ma présence, entre le Colonel Caldwell et Miss Earle.

« J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

« My Lord,

« De votre Seigneurie le plus humble et le plus obéissant serviteur.

« Ra[lph] Abercrombie. »

le Très Honorable
Le Vicomte Palmerston.

Le nom de jeune fille de Mrs Caldwell semblerait faire d'elle une candidate possible pour « Earline ». On sait peu de chose, pour ne pas dire, rien de la famille de Miss Earle, si ce n'est qu'elle a pu être alliée à W. Earle, Esq. dont le décès est enregistré à Rome en 1839 (2).

En revanche, on possède d'assez nombreux renseignements sur le Colonel. Hugh Caldwell était né le 3 septembre 1786 à Kilmarnock, de James Caldwell de High Milton et de Jean Hunter, sa femme, dont il fut le quatrième fils (3). Il prit du service comme

---

(1) F. O. 79/86. Minute au dos : « Reçu (au Foreign Office), 21 mai 1837. Transmis au London Registry Office, 26 mai 1837. »

(2) *Gentleman's Magazine*, March 1839, p. 335 : « Obituary. January 10th. At Rome, in his 80th. year, W. Earle, esq. »

(3) *List of the Officers of the Bengal Army*, 1758-1834, by Major V. C. P. Hodson. London, 1927, t. I, p. 275. Voir aussi : F. Boase, *Modern English Biography*, Truro 1892, I, col. 515.

cadet dans l'East India Company en 1805, arriva aux Indes en 1806, et passa dans l'armée du Bengale. Il fut plus tard aide de camp de quatre gouverneurs généraux des Indes, le Comte de Moira, le Marquis d'Hastings, Lord Amherst et Lord William Bentinck ; il prit part a la troisième guerre Mahratte. Il devint Lieutenant-Colonel en novembre 1835 et prit sa retraite le 9 août 1836. En 1854, il fut nommé Colonel honoraire. Il vécut au Palais Tittoni à Rome de 1836 jusqu'à sa mort, en 1882.

A la mort du Colonel, le *Times* publia la notice nécrologique suivante ainsi qu'un compte rendu de l'enterrement. Il se trouve que ces lignes fournissent quelques détails sur Mrs Caldwell et la Société que fréquentait le ménage :

Le *Times*. Lundi 27 février 1882, p. 7, col. 3 : « Notre correspondant à Rome écrit à la date du 22 février : Bien des gens regretteront d'apprendre le décès du Colonel Hugh Caldwell, survenu hier à sa résidence, le Palais Tittoni, dans la via Rassella ; c'est là que le Colonel et Mrs Caldwell — morte depuis quelques années — prodiguaient leur hospitalité à tous ceux qui leur portaient des lettres d'introduction. Le Colonel avait atteint le bel âge de 96 ans et était le doyen des résidents anglais à Rome, où il avait élu domicile voici quelques cinquante ans ou plus, quand il avait quitté l'East India Company pour prendre sa retraite. »

Le *Times*, 27 février 1882, p. 5, col. 5 : « Les obsèques du Colonel Caldwell qui ont eu lieu hier après-midi au cimetière protestant de la Porte San Paolo, ont été suivies par un grand nombre d'amis anglais et italiens du défunt ; on remarquait le Duc et la Duchesse de Sermoneta, Sir Augustus Paget avec ses secrétaires d'ambassade, le Baron de Cetto, Mr. Wurts de la légation des États-Unis, Sir Charles Stuart, l'Honorable Mrs. Bruce, l'Honorable Mrs. Walpole, Miss Lockwood, Mr. Henry Williams, Mr. Arthur Street, Mr. Macdonald, Mr. Hadow, le Dr Aitken, Mr. Buxton, le Dr Nevin, et nombre d'autres

anciens résidents. Le service presbytérien a été célébré par le Rév. J. Gordon Gray. La sépulture avoisine celle de la femme du Colonel Caldwell, qui mourut il y a près de dix ans. »

Pour obtenir un supplément d'information sur les Caldwell, nous avons tenté une recherche à Somerset House à Londres. Malheureusement il s'est révélé impossible de trouver aucune mention officielle du décès de Mrs. Caldwell, lequel, d'après le *Times*, devrait se situer aux environs de 1875 ou 1876. Le certificat de mariage transmis en 1837 par le Ministre britannique à Florence, ne semble pas non plus avoir été conservé à Somerset House. La seule indication que nous ayions pu y trouver est une confirmation de la date de la mort du Colonel.

Ce sont là tous les faits qu'on a pu relever jusqu'à présent sur le compte du Colonel et de Mrs. Caldwell. Il reste maintenant à voir s'ils s'accordent avec les indications contenues dans le journal d' « Earline ».

Si l'on identifie Mrs. Caldwell à Earline, une question se pose : comment Stendhal pouvait-il savoir son nom de jeune fille, étant donné que le journal d'Earline ne débute qu'en 1840, près de trois ans après le mariage des Caldwell ? Il ne faut pas oublier, néanmoins, que Stendhal, qui était Consul de France à Civita-Vecchia depuis 1831, avait eu constamment affaire à Rome entre cette date et 1836. Il peut ainsi avoir fait la connaissance de Miss Earle ou de sa famille, avant son départ pour la France, en congé, au cours de cette même année 1836. Miss Earle se maria en 1837, pendant son absence. S'il l'avait connue auparavant, il était parfaitement naturel que Stendhal continuât à la désigner en pensée par son nom de jeune fille, après son retour en Italie en 1839. Quoiqu'il en soit, il ne manquait pas de membres de la Société romaine pour le lui apprendre, à supposer qu'il l'eût ignoré.

Il est encore d'autres fils conducteurs qui nous conduisent à l'identification Earline-Mrs. Caldwell. Comme le fait remarquer M. Boyer, Earline vivait

dans un palais à Rome ; or les Caldwell, nous le savons, occupaient le Palais Tittoni. Earline et son mari évoluaient dans la haute société (1) ; nous avons vu que les obsèques du Colonel Caldwell avaient été suivies par plusieurs diplomates anglais et américains et des représentants de la noblesse italienne.

C'était bien un « monstre de mari » que ce « lord » féru de politique, qui, à un bal où il assistait ainsi qu'Earline et Stendhal, fixa celui-ci d'un regard si glacial, que l'écrivain nota : « Il devrait refuser l'entrée de mercredi, demain » (2). Les caractéristiques s'appliquent assez bien à un colonel en retraite de l'armée des Indes, ex-aide de camp de quatre Gouverneurs généraux.

Il est plus que probable qu'Earline était anglo-saxonne. Le journal d'Earline est écrit à la fois en français et en anglais. Stendhal la décrit comme « une personne si réservée, si timide, si bourgeoise » (3) ; il essaie de lui apporter un exemplaire d'*Old Mortality* de Scott, et remarque à ce propos (4) : « C'est la femme *sans* roman. Elle avait oublié le volume de Casanova que je lui avais apporté. Exactement le contraire de la femme de Paris. » Tous ces traits d'Earline et surtout la préférence qu'elle donne à Scott sur Casanova, évoquent impérieusement l'Anglaise en voyage.

Il y a un passage mystérieux dans le journal d'Earline, où Stendhal examine s'il va ou non déclarer sa passion. Après avoir noté sa crainte que la dame ne soit offensée et parle à son terrifiant mari, il écrit (5) :

« Avec Val froid for me, this house *perdrait toute sa valeur for me*... Mon intention est de ne rien forcer, de ne pas agir, de jouir en *musant* sur la situation, mais je trouve l'immense raison de la froideur de Val,

---

(1) Cf. *Mélanges Intimes*, vol. I, p. 154.
(2) *Ibid.*, p. 163, 192.
(3) *Ibid.*, p. 160.
(4) *Ibid.*, p. 169.
(5) *Ibid.*, vol. I, p. 166.

certainement, même aimant, elle n'aurait pas le courage de venir at me or in a chamber ; et Val froid je perdrais l'habitude of going in this house. »

Est-ce que ces allusions à Valfroid ne seraient pas un jeu sur le nom de Caldwell ? « Well » est tout naturellement prononcé « Vell » par un Français, et Stendhal savait probablement que « cauld » est la forme écossaise de « cold » (1), surtout s'il s'était donné la peine de feuilleter l'exemplaire d'*Old Mortality* qu'il apportait à Earline. S'il en est ainsi, « Avec Val froid for me » signifierait : « Si le Colonel Caldwell se montrait froid à mon égard. » Et « Val froid, je perdrais l'habitude of going in this house » équivaudrait à ceci : « Si le Colonel Caldwell se refroidissait à mon égard, je serais obligé de cesser mes visites dans cette maison. »

Nous ne prétendons pas que ces suggestions, dans leur état actuel, établissent de façon définitive l'identité d'Earline, mais elles pourront être utiles à de plus experts stendhaliens et, peut-être un jour, contribuer à l'élucidation finale du problème.

D.-M. Lang (2).



(1) La première syllabe du nom de Caldwell se prononce « cauld » (N. D. T.).

(2) Ce très intéressant article dont M. Lang a bien voulu nous réserver la primeur nous a été adressé par lui en anglais. Il a été traduit pour nos lecteurs par Mlle Claude Badalo-Dulong (N. D. L. R.).



NEUF CHANSONS FAUSSES

A Francis Carco.

1

Dans le silence où je me réfugie
Vous me verrez, fabricant d'élégie,
Rapetasser le morne enchantement
Des souvenirs de joie et de tourment.
Si je descends le cours d'une eau passive
J'évoquerai, fantômes de ses rives,
Deux promeneurs naguère inapaisés
Dont j'ai souvent surpris les longs baisers,
Les vains soupirs, les paroles qui mentent,
Tout le décor des liaisons inconstantes.
Après ce couple un autre surviendra :
Juste le temps d'avoir changé les draps.
Un autre couple ? Et si c'était le même
Qui vient ici conjuguer les « Je t'aime » ?
Tout est semblable au jardin, les lilas
Près du bassin semblent frileux et las,
La clématite est toujours sans corolles,
Et l'amoureux dit les mêmes paroles.
Les vains serments, les baisers sont pareils,
Dans la nuit claire et sous tous les soleils
Le drame entier à jamais recommence.

Cette élégie a tourné en romance.

2

Place de Furstenberg
Les pawlonias ont vu Paule
A la clarté des lampadaires
Et la blancheur de son épaule
Hors la robe de bal
Etait laiteuse comme une opale.

Mais c'est rue Bonaparte
Un peu avant que je ne parte
Que sa voix grave me dit adieu.
Il pleuvait sur le matin gris,
Sa fourrure sentait la souris
Et son feutre cachait ses yeux.

Adieu, mon éphémère,
Charmante fille de Paris,
Dans le silence et dans les cris
Persiste ta chanson légère,
Dans le brouillard et dans la nuit
Je suis comblé de ta lumière.

3

A la Courtille le zanzi
M'a coûté plus d'une tournée
Mais dans mes bras, belle et pâmée,
    A la casa Tanzi,

Je me souviens, je l'ai tenue,
Au rythme strident des saxos
Tant de valses, tant de tangos,
    Et sous la robe nue,

Que je puis perdre aux dés chanceux
Sans maudire cette folie
Qui m'a révélé l'Italie
    Et d'aussi tendres jeux.

4

Le temps perdu que tu poursuis,
Je sais le destin qui l'enferme
Auprès des rives d'Inverness
Dans un cachot d'ombre et de nuit.

Quand un mélancolique automne
Plein d'oiseaux chantants à l'aurore
Et le plaisir sombre d'errer
Sur les eaux mortes de l'Écosse
M'a fait soudain l'y rencontrer,
Il m'a souri mais il pleurait.

Il ressemblait à ma jeunesse,
Coiffé de fleurs et de grelots
Quand je le vis dans son cachot
Sous les eaux mortes d'Inverness.

5

Dans le clocher les corneilles
Sitôt l'aurore chamaillent
Et leurs cris sont le trémail
Qui me pêche du sommeil.

Au soleil elles s'envolent,
Par l'espace elles tournoient
Et leur ombre sur le sol
Trace des lignes de poix.

De ces fuyants hiéroglyphes,
Des querelles matinales,
Augure imaginatif,
Je creuse le sens fatal,

Sachant bien que nul grimoire
Ni le jour où je suis né
Jamais ne me feront voir
Le secret des destinées.

6

A mes sept ans les flonflons de Bazin
Ont entr'ouvert les portes de la Chine :
Ni Mac' Arthur n'y dansait la biguine
Ni Tchang-Kaï-Tchek n'y faisait le malin.

Boudroulboudour aux yeux d'aventurine
Pleurait d'ennui, le soir, en son casin
Quand la quittaient pour courir aux cuisines
Les cormorans sacrés de son jardin.

Sous l'abat-son de rose porcelaine
Tintait chaque heure une cloche sereine
Et les lotus répandaient leur parfum.

Mais la princesse oubliait son chagrin,
Croyant entendre au loin le bruit des rames,
Et s'apprêtait avec des gestes calmes

Pour le retour de Sinbad-le-Marin.

7

Dans le cimetière un oiseau chantait
Caché par les branches,
Un oiseau grisé par l'odeur de mai,
Fauvette ou mésange.

Ce chant de la vie au-dessus des morts
Quel touchant symbole
Propre à suggérer les rigueurs du sort
En mille paroles !

C'est là, mon ami, que nous allons voir
Si tu es poète
Quand tu chanteras la tombe et l'espoir
Comme une fauvette.

8

La tour Eiffel parle à distance
Pour ne pas gêner les voisins,
Il ne chaut qu'elle mette en transe
Les Lapons et les Brésiliens.

La bombe, hier jeu de Montmartre,
S'est faite atome américain,
Et le respect pour un chacun
S'est réfugié chez Jean-Paul Sartre.

Plus d'Espagnols au Danemark
Répète Hamlet ivre de bière,
Mais, sourd et fol, le vieux roi Marc
Poursuit don Juan de sa colère.

Pendant qu'autour de la Cité
Rôde Villon le famélique,
Et que le soleil en gaîté
Nous crible de rayons cosmiques.

9

Conquistador est mort.

L'homme survit, triste et sauvage,
Couvant ses souvenirs comme un trésor,
Evoquant des rivages
Où les femmes dans le bonheur
Semblent plus lumineuses
Quand à la gorge leur bat le cœur.

L'une, les mains heureuses
D'être pleines de fleurs,
Penchée sur une tombe,
Sourit en pleurs
Comme un oiseau succombe.

L'autre debout dans un bateau mouvant
Se crispe à son bras, encore pâmée
Des plaisirs de la nuit passée.

La troisième gémit sur le sable brûlant,
Telle une tourterelle roucoule,
De voir le temps s'enfuir et que s'écoule
Son délice troublant.

Que dire aussi de celle
La plus altière des mortelles
Dont le sang nourrit un rêve trop lourd ?
C'est elle qui sous le soleil de l'infortune
En sa nudité brune
Nage dans une crique amère de l'Adour.

Et de toutes s'exhalent,
Parfums de roses aujourd'hui sépulcrales,
Murmures envolés d'une chambre nuptiale,
Ces mots, ces chants, ces cris qui ne sont que d'amour.

René MANDANE.





DU ROMAN AMÉRICAIN[1]

PREMIER fait déterminant, la littérature américaine ne fut pendant longtemps qu'une branche de la littérature anglaise. A la lecture, rien ne révélait que tel auteur fut né d'un côté de l'Atlantique plutôt que de l'autre. Il fallait le savoir. Poe apportait une note nouvelle, mais elle aurait aussi bien pu sonner dans les brouillards de la Tamise (et il est remarquable qu'il a eu plus d'influence en Europe que dans son pays) ; la pensée et le style d'Emerson étaient d'une élégance froide de parfait gentleman ; et même quand un auteur choisissait des sujets purement américains comme Longfellow, il les traitait avec un conformisme rigoureux de bon élève très victorien.

Cette confusion était inévitable, puisque jusqu'à une époque très récente, mettons cent ans, on parlait à New-York et Boston exactement la même langue qu'à Londres, et que dans les écoles américaines les classiques de la littérature n'étaient, nécessairement, autres que Shakespeare et Milton. Il est donc manifeste que la littérature américaine est fille de la littérature anglaise.

---

(1) Précisément : *Esquisse d'une théorie du roman américain d'entre es deux guerres.*

Or on se ressent longtemps de ses origines.

Je ne veux pas dire par là que je trouve à la lecture des romans américains contemporains des traits de ressemblance avec ceux de Fielding, Dickens et Galsworthy ; au contraire, la langue à part (et elle-même tend à se différencier de plus en plus rapidement), le roman américain a pris un visage si particulier, qu'il est difficile d'y discerner des airs de famille. Mais cela justement est voulu : si le roman américain a ce visage si différent, c'est qu'il l'a cherché. Parce qu'elle est née d'une autre, la littérature américaine a eu l'obsession de s'en séparer. Parce que l'emploi de la même langue étalait sa dépendance, tendait à la faire passer pour un sous-produit, elle a eu l'ambition d'orgueil de faire éclater dans une manière propre et une matière bien à elle une personnalité originale.

Il me semble que toute l'histoire des États-Unis et particulièrement celle de sa littérature est dominée et en grande partie expliquée par cette obsession d'indépendance ou obsession nationaliste. Donner un contenu au mot « américain », tous les efforts de ce peuple d'abord sans race et sans dialecte sont tendus vers ce but. Il n'a que ressentiment pour son origine coloniale, il souffre de n'avoir pas d'ancêtres à soi. Aussi son ambition a-t-elle un caractère arrogant : prouver au monde (mais aussi *se* prouver) qu'il est. Orgueil de ses institutions, goût du colossal et du clinquant, recherche de mixtures nouvelles, racisme jaloux, impérialisme, violences et outrances, complaisamment étalées dans la littérature, presque tout s'explique par cette hantise.

Nous ne parlerons que du roman ; mais, les poètes étant souvent des précurseurs, il faut bien rappeler que dès le milieu du XIXe siècle, un poète avait ouvert la voie de la révolte et du particularisme. A une époque où la poésie française était dominée par Victor Hugo et Baudelaire, l'anglaise par Tennyson et Swinburne, poètes très réguliers, chantant le cœur, l'âme et

l'amour, Walt Whitman chantait, en vers libres, la grandeur du continent américain et les bienfaits de la démocratie.

Mais Whitman écrivait les *Leaves of Grass* avant la guerre de Sécession, tandis que le roman américain ne commença de prendre vraiment conscience de soi-même qu'au début du siècle présent. Cette différence d'âge est déterminante. Whitman écrivait à l'époque des enthousiasmes ; le roman se développe pendant celle des désillusions. Le poète espérait, les romanciers dénoncent.

Ils éclosent au moment où le naturalisme règne en France. N'y a-t-il là qu'une coïncidence ? Ou la lecture de Zola a-t-elle été l'étincelle qui a mis le feu aux poudres ? Ou y a-t-on vu la route permettant de s'écarter brutalement de la littérature anglaise ? Quoi qu'il en soit, cette tendance devait marquer toute la croissance du roman américain.

On ne s'intéressera plus aux problèmes de l'homme, pareil à travers les différences de pays et de temps, mais seulement aux problèmes de la société américaine ; l'art d'écrire cessera d'être un but, il ne sera qu'un outil, un auxiliaire de l'œil ; on ne cherche pas à composer des peintures, mais à photographier ; on passe des tableaux à la carte postale, qui représente les casernes aussi bien que les châteaux, le bureau de poste comme les bords de la rivière, puisqu'il s'agit de dire *tout* ce que l'on voit. « Soyez fidèles à la vie telle que vous la voyez, voilà la véritable matière américaine ! » était le conseil de William Dean Howells aux jeunes écrivains.

Mais comme le romantisme, bête noire des nouveaux romanciers, peut-être parce qu'il venait d'Angleterre, avait traité des grandes douleurs qui rendent grands ; comme le puritanisme, autre bête noire des nouveaux romanciers parce qu'il avait façonné l'esprit étroit de leurs pères, avait mis l'accent sur les vertus négatives, ils s'attacheront surtout aux mesquines préoccupations qui abaissent, aux laideurs et aux vices.

Mais avant d'en venir à la matière du roman américain, je voudrais parler de l'espèce de révolution qu'il a opéré dans la manière.

I. — Conceptions littéraires

Bien qu'ils y aient mis plus d'acharnement et de soulographie, on peut disputer de savoir si la littérature noire est bien un produit d'Amérique, s'il ne s'agit pas de la tendance d'une époque plus que d'un pays. En revanche, il paraît indéniable que les écrivains de ce pays ont créé une technique, ou des techniques, bien à eux. Ce sera leur gloire, et c'est par là que leur littérature s'est affirmée enfin particulière.

D'après cet exemple, il semble qu'il en soit de la technique comme du grain de blé et de l'homme : pour naître nouveau, il faut la mort d'abord. Avant de créer un art américain d'écrire, les romanciers des États-Unis ont commencé par rejeter tout art d'écrire. Théodore Dreiser est justement reconnu comme le plus grand du début de ce siècle ; or on a pu dire de lui qu'il lui avait tout manqué, sauf le génie. Il n'a pas de style, sa langue est incorrecte, ses livres, à l'exception peut-être du premier, *Sister Carrie*, sont statiques et dégagent une impression d'ennui. Sherwood Anderson ne vaut guère mieux et il a moins de génie. Mais ce manque d'élégance n'est pas un signe d'incapacité, il est la manifestation d'un rejet délibéré d'une élégance dont les canons sont importés d'Europe. Dans leur volonté de se libérer de toute règle, de toute convention étrangère, les écrivains américains en sont arrivés non pas à négliger, mais à « mépriser les problèmes esthétiques », selon l'expression de M. Alfred Kazin, historien de la littérature de son pays.

Evidemment la coupure n'est pas aussi nette qu'un exposé de ce genre risque d'en donner l'impression. Des livres, de femmes surtout, comme ceux d'Ellen Glasgow ou de Willa Cather, brillent encore entre

les années 20-30, par une pureté de ligne, et des harmonies de style qui n'ont rien de révolutionnaire, qui, même dans leur originalité, les apparentent plutôt aux grands noms universels des générations précédentes qu'à leurs contemporains et compatriotes — encore que Willa Cather affiche, sauf dans ses courtes nouvelles, un certain mépris des proportions. Mais Ellen Glasgow et Willa Cather sont des isolées. Chacun les salue respectueusement au passage, mais on ne les suit pas. Quant aux écrivains du type Pearl Buck, Margaret Mitchell, Louis Bromfield, on ne les salue même pas. Aux États-Unis comme en France, ce sont des « best-sellers », mais ce ne sont que ça. Considérés comme en dehors du mouvement, ils ne comptent pas dans les études et les histoires. Ce sont les Somerset Maugham, les Pierre Benoit des États-Unis.

Leur crime est de chercher à passionner le lecteur en racontant par les moyens les plus traditionnels. Garder le lecteur en haleine par l'habile ménagement de coins d'ombre et de mystères, préparer des effets, ne pas tout dire, c'est ce que la génération d'écrivains qui nous occupe a le plus en horreur. Le genre américain est un genre réaliste, il s'agit non seulement de *tout* dire justement, mais aussi dans l'ordre où cela se passe. La vie est plate et monotone, le roman, image de la vie, doit l'être également, et, comme l'expression l'indique, les coups de théâtre fleurissent plutôt sur scène que dans la rue.

Il ne faut pas oublier, à ce point, que tous les romanciers américains sont des journalistes. Pour créer une littérature particulière, il fallait un type de littérateurs différents de la traditionnelle conception de l'homme de lettres. Des romanciers américains ne sont pas d'anciens professeurs, ils ne se sont même pas préparés par l'étude des écrivains du passé, dans les facultés — à ma connaissance, seuls Dos Passos et Thomas Wolfe, ont été étudiants d'université. Comme il est de règle aux États-Unis, où il n'y a pas de sots métiers, très jeunes, leurs parents les ont en-

voyés gagner leur vie, ils ont fait différents métiers manuels, puis, un jour, poussés par on ne sait quel démon ils se sont mis à écrire des reportages ou des petites histoires pour les journaux. C'est sur les murs d'une salle de rédaction que Dreiser trouva la loi de la nouvelle école : « Exactitude. Qui ? Quoi ? Comment ? Où ? Les faits. »

Apparemment donc, ces écrivains ne subissent d'autre influence que celle de leur milieu, et l'empreinte d'aucun maître ne les gêne pour faire œuvre originale. D'où la diversité des manières, l'impossibilité de parler d'écoles et la difficulté de classer. Mais on peut préciser les points extrêmes entre lesquels s'étend la gamme de genres assez différents. D'un côté l'aboutissement de ce mépris des problèmes esthétiques dont nous avons parlé, de l'autre les solutions nouvelles apportées à ces problèmes.

La volonté naturaliste de tout dire, minutieusement, explique l'insupportable longueur de la plupart des romans américains et l'ennui qui s'en dégage. J.-T. Farrel décrit des gens vulgaires, plats, sans finesse, sans conversation. Le monde en est plein, mais en général nous limitons nos contacts avec eux aux nécessités des rapports professionnels, ayant assez des banalités de notre propre vie, et de querelles dans notre famille, sans nous charger des leurs. Mais avec Farrel, la lecture n'est pas une évasion, c'est un enfoncement. Il ne passe aucune ânerie, aucune conversation-dispute, aucun gémissement type concierge ; ni grossièreté, ni fanfaronnade, ni recommencements. Prince du réalisme, il y consacre des volumes de 500 pages chacun. De la réalité, il y en a plein ses livres, d'un bout à l'autre, et d'un bout à l'autre ils sont ennuyeux comme elle. On se demande comment des lecteurs que n'y contraignait pas la conscience professionnelle, ont jamais pu en venir à bout ? Et pourtant Farrel est un des écrivains les plus célèbres des années 30.

Son contemporain Thomas Wolfe serait plus attrayant, le sentiment qui l'anime n'étant plus la

rancune mais la sympathie, car son sujet c'est lui-même. A la différence de Farrel, il est long non plus parce qu'il ne veut laisser passer aucune platitude et qu'elles sont innombrables, mais au contraire parce qu'en chacun de ses personnages il voit un être d'exception, que tout lui paraît extraordinaire et pasionnant, que doué d'une personnalité de volcan il sait empreindre d'une grandeur épique même un père ivrogne, une mère pingre, une sœur acariâtre, un frère bègue, etc. Aussi sa sympathie mêlée d'ironie, s'épanche-t-elle comme un flot, jaillissant parfois en envolées lyriques, qui peuvent être d'une grande beauté. Mais il ne connaît aucune limite ; ses livres, après coupures pratiquées par l'éditeur, ont au moins 600 ou plus de 900 pages de grand format, caractère serré. Il a fallu une mort prématurée à 38 ans (1938) pour tarir cette avalanche.

Ces deux exemples doivent suffire pour donner une idée de ce type de romanciers bien américains qui écrivent comme l'eau de la rivière coule : de la source à la mer, sans solution de continuité, il faut qu'elle passe partout, sans retour en arrière. Celui-ci est une rivière parfois torrentueuse, s'élançant dans des chutes grandioses, rejaillissant avec sveltesse, ou s'irisant de reflets d'étoiles, du bleu profond des nuits ; celui-là une rivière lente, monotone, se chargeant de boue ou écumant rageusement sur des gravats ; mais l'un comme l'autre poussés par un besoin égoïste, sans autre souci que de ne rien oublier.

A l'autre extrémité, Dos Passos et Faulkner représentent le type de romanciers qui, à l'inverse, conscients que l'écrivain ne peut se passer d'art, donc d'artifices, recherchent des techniques nouvelles de composition.

L'œuvre centrale de Dos Passos, U. S. A. comprend trois volumes de 4 à 500 pages. Cependant, ces dimensions imposantes ne viennent plus de la lenteur du développement. C'est qu'il s'agit en fait d'une dizaine de romans imbriqués les uns dans les autres. Voulant composer un tableau de la vie aux E. U.,

l'auteur prend des personnages dans diverses classes de la société, dans des régions diverses. Il les étudie séparément, mais non pas à la suite, abandonnant l'un pour en présenter un autre, revenant au premier avant d'en mettre un troisième en chantier, et ainsi de suite. Certains pourront se rencontrer, et on les verra désormais aux cours des mêmes chapitres, cependant que d'autres tombent dans l'oubli et que de nouvelles créations apparaissent. Savant travail de licier.

De plus, pour bien marquer l'insertion de ces vies dans le cours des événements historiques, Dos Passos intercale entre les chapitres ce qu'il appelle les *bobines d'actualités*. Ce sont des titres, des bribes d'articles découpés dans des journaux du temps, des fragments de chansons à la mode. Ou bien, dans un style d'une précision d'acier, il dessine l'esquisse succincte de la vie d'un homme célèbre. Morceaux admirables qui, par leur sécheresse même, atteignent parfois une force surprenante, ce sont des chefs-d'œuvre du genre article d'encyclopédie. Enfin, par endroits, il intercale encore, sous le titre de *Sous l'œil de l'objectif*, des sortes de petits poèmes en prose, sans ponctuation ni majuscules, très difficiles à interpréter et dont je reconnais que le sens m'échappe souvent, et la raison d'être toujours. Comme Passos est très clair et facile à suivre partout ailleurs, que c'est même sa plus parfaite qualité, ces poèmes en prose volontairement obscurs ne sont peut-être que son sacrifice à la mode littéraire des années 1920-1930.

De William Faulkner, au contraire, il semble que le but soit de dérouter le lecteur, qui constamment se trouve dans la situation d'une personne qui serait déposée les yeux bandés en un lieu inconnu, parmi des gens dont l'identité ne lui est pas révélée, au milieu de scènes troubles ou violentes dont elle ignorerait le début et les causes. Non seulement le début de ses romans, mais celui de chaque chapitre, ou même de chaque section de chapitre, est une énigme. Où est-on ? Qui parle ? De quoi ? Faulkner n'explique

jamais. Au lecteur d'écouter et de faire ses déductions. Or, son besoin de logique n'y est guère aidé par le style, d'une beauté forte, toujours savamment composée certes, mais difficile.

Le plus étrange des romans de Faulkner est *Le bruit et la fureur*. Un des principaux personnages y a plusieurs noms, et il est désigné tantôt par l'un, tantôt par l'autre ; en revanche, d'autres ont le même nom, et l'on ne sait jamais à qui l'on a affaire. Ce n'est pas tout. La première partie reproduit les pensées d'un idiot dont l'esprit mélange et confond tout, et, en particulier, ses souvenirs avec la réalité présente. Rien ne permet au lecteur de distinguer ceci de cela. La deuxième partie, qui se passe dix-huit ans plus tôt que la première, reproduit cette fois-ci les pensées d'un jeune homme amoureux de sa propre sœur et sur le point de se donner la mort ; le style est à dessein brisé et compliqué, avec des pages de suite sans ponctuation ou même de lettre capitale, pour rendre l'obsession. C'est seulement la troisième partie qui va jeter quelque clarté dans l'obscurité de la première. C'est encore un monologue intérieur, mais celui d'un homme normal, si on l'est à ce degré de rapacité, de haine et de cruauté. Enfin la quatrième journée est un récit fait par l'auteur, et il s'y entend ! Nous sommes revenus dans un monde objectif et dans une forme de roman traditionnelle. C'est un dimanche de Pâques, les nègres vont à l'église, tandis que les blancs se dévorent entre eux. Et le livre finit sans que l'histoire ait une fin. Jason retrouvera-t-il sa nièce ? A-t-elle réellement volé l'argent dont il l'avait escroquée ? Reviendra-t-elle ? Le lecteur qui commençait à s'y intéresser, parce qu'il commençait à comprendre, ne le saura jamais. Il a seulement, comme toujours à la lecture de Faulkner une impression de riche beauté, d'étrange poésie, un peu gâchées, comme une magnifique reliure de chagrin, rutilant d'inscrutations de prix, sur une édition à dix sous.

Bien qu'il ne soit jamais ordinaire, tous les livres de Faulkner ne sont pas aussi extraordinaires que cet

essai. Du moins démontre-t-il que bien loin de jouer à la séduction de son public, de le préparer, de l'amener progressivement aux morceaux les plus difficiles, Faulkner l'y plonge d'emblée, et commence par le milieu. La plupart n'ont pas le courage de le suivre, mais il faut admirer celui qu'il a eu de tenter une expérience aussi extrême, ainsi que M. Coindreau d'en avoir tenté une version française, sans oublier les éditeurs qui devaient savoir d'avance qu'ils n'y auraient que déficit. On voit que, même aux E. U., un romancier célèbre, n'est pas forcément un romancier vénal.

Pour conclure sur ce sujet des techniques de composition nouvelles, je ferai deux remarques. La première, c'est que Dos Passos lui-même a renoncé dans ses derniers livres à ses expérimentations ; et que ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans *Des souris et des hommes*, de Steinbeck, c'est la pureté de ligne, la symétrie, en un mot l'architecture toute classique, de ce *court* roman, qui se compose d'une aventure unique, centrée en un lieu unique, entre deux scènes semblables situées dans un même décor.

La seconde remarque, c'est que si ces techniques ont trouvé aux E.-U. un épanouissement particulier, on peut se demander quand même si elles sont bien spécifiquement américaines. Celle du monologue intérieur est évidemment influencée par l'Irlandais James Joyce ; celle de Dos Passos rappelle la composition de *Point Contrepoint* d'Albous Huxley, ou même celle des *Hommes de bonne volonté* de Romains, mais sans qu'il soit facile de déterminer si ces auteurs se sont directement inspirés les uns des autres ; et quant à la méthode d'abondance, du déversement comme d'une avalanche (ou absence de méthode) et l'emploi déterminé de ce qu'on est convenu d'appeler les « gros » mots, ils font penser à Céline — Henry Miller lui ressemble beaucoup — et pourtant je n'ai pas rencontré son nom dans les études que j'ai lues. Je crois que plutôt que d'influence directe à proprement parler il y a là un phénomène d'évolution

générale, comme un enchaînement de tendances, ou une épidémie dont on pourrait compter sur les doigts ceux qui n'en sont nullement atteints, ici comme là-bas ; qu'il y a à chaque époque des courants qui agissent à la fois à travers plusieurs pays, y produisant des effets parallèles plutôt que consécutifs ; qu'il y aurait eu, par exemple, un romantisme en France même sans Schiller, ni Byron.

De même dans l'art de la courte nouvelle, si florissant aux E.-U. où Erskine Caldwell en est le plus typique représentant, les trente dernières années ont produit un bouleversement dont il est bien difficile de situer l'origine. On ne conte plus une histoire comprenant exposition, développement et catastrophe, on peint un petit tableau ou tranche de vie. Un nègre va voir sa fiancée ; il est endimanché, nous le suivons un moment sur la route. Trois, quatre pages, c'est tout. Il ne s'est rien passé. Mais n'était-ce pas déjà la technique de Katherine Mansfield ? Et, en remontant plus loin, n'y avait-il pas une amorce de ce genre dans Maupassant ?

En revanche, l'indéniable apport de cette génération d'écrivains américains, ce qui est bien à eux cette fois (hélas, c'est ce qui apparaît le moins à la traduction), c'est le style : le vocabulaire, la construction de la phrase. Depuis Kipling et Galsworthy, la langue littéraire anglaise n'a pas fait un pas en avant ; c'est aux E.-U. maintenant qu'il faut aller chercher du nouveau en ce domaine.

Ici le Maître est Hemingway, lui-même disciple de Gertrude Stein. A une époque où régnait Sinclair Lewis dont le style ne dépasse jamais celui du reportage, avec les qualités et les négligences de la précipitation, Hemingway donnait dans des livres devenus classiques (*Le soleil se lève aussi*, *Un adieu aux armes*), l'exemple d'une écriture volontaire et travaillée. De Gertrude Stein, qui s'appliquait à faire des études psychologiques avec un minimum de mots, du ton ânonnant et bébête que les auteurs de livres d'enfants se croient obligés d'employer pour leurs jeunes lec-

teurs, Hemingway apprit à limiter son vocabulaire, à réduire sa phrase à un squelettique schéma : sujet, complément, verbe.

Dans *Le soleil se lève*, il en sort un style essentiellement monotone, des dialogues si parfaitement calqués sur la conversation courante, que, portés au théâtre, acteurs et spectateurs en meurent d'ennui.

Par exemple·

— Comment vous sentez-vous, Jacques, demanda Brett ? Mon Dieu, quel repas j'ai fait.
— Je me sens bien. Voulez-vous un dessert ?
— Seigneur, non.
Brett fumait une cigarette.
— Vous aimez manger, hein, dit-elle ?
— Oui, dis-je, il y a des tas de choses que j'aime faire.
— Quoi, par exemple ?
— Oh, dis-je, il y a des tas de choses que j'aime faire. Voulez-vous un dessert ?
— C'est la deuxième fois que vous me demandez ça, dit Brett.
— Oui, dis-je, c'est vrai. Prenons une autre bouteille de *rioja alta.*
— C'est très bon.
— Vous en avez beaucoup bu, dis-je.
— Oui. Vous n'avez pas vu.
— Prenons deux bouteilles, dis-je, etc...

Le livre n'en eut pas moins un succès retentissant. C'était neuf. En tout cas, à cet effort de dépouillement, Hemingway aura appris son métier. Dans *Un adieu aux armes* et les ouvrages suivants, cette volonté d'effacement, ce refus du commentaire donneront, par la sécheresse même, une force d'évocation aux scènes d'action, où l'auteur excelle, et aux scènes pathétiques une puissance d'émotion sans pathos, tout à fait admirables. Ceux qui ont lu *Pour qui sonne le glas*, dont le défaut est sans doute une excessive prolixité dans les discours, peuvent mesurer le chemin parcouru par ce très réel écrivain depuis *Le soleil se lève.*

Il n'y a pas, bien sûr, *un* style américain. Faulkner est aussi différent d'Hemingway que Rousseau de Voltaire et Giraudoux de Malraux. Alors que l'idéal d'Hemingway est de bannir toute forme de rhéto-

rique, Faulkner est plein d'artifices et coloré ; Wolfe est lyrique, animé de grands souffles poétiques, Dos Passos vigoureux, clair, net.

Pour permettre la comparaison avec le passage d'Hemingway, première manière qui vient d'être cité, en voici un de Faulkner :

... J'écoutais la montre. C'était celle de grand-père, et quand papa me l'a donnée, il m'a dit : Quentin je te donne le mausolée de tout espoir et de tout désir ; il est assez atro-ce-ment probable que tu t'en serviras pour gagner le *reducto absurdum* de toute expérience humaine qui ne peut pas plus convenir à tes besoins qu'elle n'a convenu aux siens ou à ceux de son père. Je te la donne non pas pour que tu te rappelles le temps, mais pour que tu l'oublies parfois pour un instant et n'uses pas tout ton souffle, à essayer de le conquérir. Parce qu'aucune bataille ne se gagne jamais, dit-il. On ne les livre même pas. Le champ de bataille ne fait que révéler à l'homme sa propre folie et son propre désespoir, et la victoire est une illusion des philosophes et des sots.

Ou :

Un moineau inclina son vol dans la lumière du soleil, jusqu'au bord de la fenêtre et dressa la tête vers moi. Son œil était rond et brillant. D'abord il me considérait d'un œil, puis, flick, c'était l'autre, sa gorge pompant plus rapide que nul pouls. L'heure se mit à sonner. Le moineau cessa de changer d'œil et me regarda fixement du même jusqu'à ce que le carillon s'arrêtât, comme s'il écoutait lui aussi. Puis il sauta, comme d'une chiquenaude, du rebord de la fenêtre, il était parti.

Et de Thomas Wolfe :

... Et au-dessus de lui les fières étoiles jaillissaient en éclairs dans le ciel ; il y en avait une si riche et si basse qu'il aurait pu la cueillir, s'il avait gravi la colline... une comme une lampe, suspendue bas sur la tête des hommes retournant chez eux. (O Hespéros, tu nous apportes tout ce qui est bon.) Une avait brandi la lumière qui clignait sur lui la nuit que Ruth gisait aux pieds de Booz ; une sur la Reine Iseult ; et une sur Corinthe, et une sur Troie. C'était la nuit, la vaste nuit qui songe, mère de la solitude, qui lave nos souillures. Il était lavé dans la grande rivière de la nuit, dans les marées du Gange de la rédemption. Son amère blessure fut pour un instant guérie en lui : il tourna son visage vers les tendres et fières étoiles, qui le faisaient dieu et grain de poussière, frère de l'éternelle beauté et fils de la mort — seul, seul... Reviens dans les collines, ô mon jeune amour, reviens ! O perdue et par le vent lamentée,

fantôme, reviens comme je t'ai d'abord connue dans la vallée sans heure, où nous nous retrouverons nous-mêmes sur un lit de magie, au mois de juin. O perdue et par le vent lamentée, fantôme, reviens.

Ces écrivains ne se ressemblent donc pas, mais chacun *a* du style, et quand on les a lus, les Dreiser, Anderson et Lewis paraissent illisibles.

Ceux-ci, le dernier surtout, avait bien déjà introduit dans l'Anglais des américanismes, mais l'emploi de certains mots ne suffit pas à constituer un style nouveau, des termes dialectaux au milieu d'un anglais littéraire commun donnent plutôt l'impression de négligences, tandis qu'au contraire, les écrivains de cette génération plus récente jouiront, je crois, devant l'histoire, de la gloire d'avoir élevé l'américain parlé, même l'argot américain, au rang de langue littéraire. Nos propres romantiques avaient déjà élargi le champ du style en ouvrant les portes de la littérature à un certain nombre de mots qui en étaient bannis par convention. C'était un premier effort, mais qui est toujours resté limité au vocabulaire. Il est certain que, même à notre époque, il y a une syntaxe pour livres très différente de celle de la conversation courante. L'originalité de Passos, Hemingway, Steinbeck et Saroyan est d'avoir délibérément rejeté cette langue littéraire au profit de la langue quotidienne. Ils n'y auraient aucun mérite en tant que créateurs, si, ce faisant, ils n'avaient accompli œuvre d'art. Le difficile n'est pas de faire une révolution, c'est de la réussir, et celle-là, les Américains l'ont gagnée. Ils réussissent ce prodige d'utiliser la langue que parlent tous les jours les paysans dans les campagnes, les ouvriers à l'usine ou les voyous dans les bars, non seulement sans jamais faire vulgaire, mais encore en créant de véritables beautés littéraires, et l'on déplore qu'il soit impossible de les faire passer en une autre langue.

Jacques-Fernand Cahen.

(*La fin au prochain numéro*).



LES CHRONIQUES

PETITES NOTES STENDHALIENNES

René Dollot : *Stendhal journaliste.* Mercure de France.

Stendhal journaliste est un sujet qui a été plusieurs fois esquissé, mais jamais encore avec l'ampleur que lui donne M. René Dollot dont le volume d'une lecture très agréable n'en épuise pourtant pas toute la substance. En réalité, plutôt qu'il n'expose un programme strictement rempli, son titre lui est un lien commode qui lui a permis de recueillir sous la même couverture quelques études assez divergentes. Au début nous lisons sur *Stendhal et la presse de son temps*, une esquisse assez complète bien qu'il soit regrettable de n'y trouver aucune trace des deux articles publiés par Stendhal, les 19 février et 10 mars 1830, dans le *National*. Pourtant l'auteur a excellement retracé les sentiments que le journal de Thiers inspirait à Beyle. Les premières pages de cette esquisse rappellent de même ce que Stendhal au cours de sa vie a tour à tour pensé du *Journal des Débats*. Il l'a beaucoup lu s'il n'y a pas écrit, encore que l'article du 6 mars 1818 qu'y fit insérer Lingay ait bien des chances, comme l'a pertinemment rappelé M. Dollot, d'être sorti en grande partie de son encrier. « Votre article corrigé par Lingay », lui mandait Mareste quelques mois plus tard. On sait quel effarant et injurieux démenti reçut ce compte rendu dès le 9 mars dans les colonnes du même quotidien. Cette anecdote est bien narrée par M. Dollot. Il a seulement eu tort d'ajouter à son commentaire par ailleurs fidèle ces lignes imprudentes : « On se demande ce que Delécluze, alors titulaire du feuilleton artistique des *Débats* et qui si souvent avait accueilli Beyle dans son grenier, pensa du factum de cet énergumène. » Or ce n'est qu'en 1822 que Delécluze devait remplacer Boutard aux

Débats, et recevoir vers le même temps Beyle pour la première fois en son logement de la rue Chabanais. Petites inadvertances d'un ouvrage dans l'ensemble très minutieusement établi.

Ses chapitres les plus importants se rapportent uniquement aux articles publiés par Stendhal dans les Magazines d'outre-Manche, et recueillis dans les cinq volumes du *Courrier Anglais*. M. Dollot y voit avec raison une « Chronique de la Restauration » et il en apporte une démonstration aussi péremptoire que complaisante, avant de terminer son livre par un tableau de l'Italie dont tous les éléments sont empruntés à la même source.

Ce plan assez modeste explique que M. Dollot soit resté à peu près constamment dans le cadre des seuls livres de Stendhal, et, exposant ses idées, n'ait point eu la curiosité bien vive de voir de l'extérieur ce qu'elles avaient de profondément originales, ou en quoi au contraire elles reflétaient celles de ses contemporains.

Stendhal peut partout, et en particulier dans son œuvre de journaliste, passer pour le type de l'écrivain d'humeur, et pourtant, de nos jours, ses vues à l'emporte-pièce sur son époque, sur les mœurs de la société au temps de l'Empire et de la Restauration attirent de plus en plus l'attention des historiens. Plus d'un reconnaît que les réflexions aiguës de l'auteur du *Rouge* peignent aussi parfaitement dans leur raccourci systématique un ordre périmé de choses que les tableaux trop complaisants d'un Balzac. Je me souviens de ce que m'avaient dit à ce propos chacun de leur côté le marquis de Roux et Paul Hazard. Je verse ici leurs témoignages aux débats. Et l'exposé de M. Dollot ne viendra pas, tant s'en faut, infirmer cette thèse.

J'ai pour ma part pris grand plaisir à cette lecture et tout particulièrement aux quelques pages écrites en conclusion du tableau de l'Italie brossé par Stendhal. On y saisit à merveille les raisons de sa richesse et de ses lacunes. Peut-être aimerai-je par surcroît demander à M. Dollot si Beyle a parfois signé (p. 191) *le petit-fils* ou *le petit-neveu* de Grimm ; si la caractéristique de ses analyses psychologiques est vraiment une *nonchalance subtile* (p. 67) ; si ce n'est point un peu solliciter les textes, afin de glisser plus commodément un petit bilan, extrêmement gratuit, de l'activité intellectuelle en 1946, que de faire dire à Stendhal (p. 188) que, leur temps de « romantisme » étant dépassé, on ne lirait plus désormais Bossuet, Corneille ou Pascal... ?

Mais ces petites querelles ne mèneraient pas loin, il faut regretter davantage quelques lapsus ou défaut de corrections d'épreuves qui ont fait imprimer (p. 18) 1816 au lieu de 1818, (p. 64) 1830 au lieu de 1840, (p. 74) 1814 au lieu de 1821, (p. 7 et 25) Linguet au lieu de Lingay, (p. 12) des comédiens au lieu des comédiennes, (p. 15) Bersin pour Bertin, (p. 17) édition pour audition, (p. 49) s'abandonner pour s'abonner, (p. 54 et 55

Polyde pour Polybe... et quelques autres menues erreurs qui disparaîtront, nous l'espérons, d'une nouvelle édition, et qui n'entraveront en rien le succès que celle-ci mérite et obtiendra des curieux toujours nombreux de cet irritant Stendhal.

H. M.

EMILE HENRIOT : *Courrier littéraire XIXe siècle.* La Renaissance du livre.

Poursuivant l'utile publication de son *Courrier littéraire*, Emile Henriot entame le XIXe siècle. Les deux premiers tomes viennent de paraître. Le premier gravite surtout *Autour de Chateaubriand.* Mais le second a pour titre : *Stendhal, Mérimée et leurs amis.* Il nous appartient tout entier. Ces amis en effet sont Delacroix, Jacquemont, Cuvier, Latouche, Philarète Chasles. Et leurs noms reviennent fréquemment sous la plume des commentateurs de Stendhal. Ce n'est pas que je ne sois tenté de m'emparer aussi bien de Benjamin Constant, de Paul-Louis Courier, d'Astolphe de Custine ou de Sismondi, dont parle Henriot en son premier volume, mais il faut savoir se borner. C'est assez dire la richesse de ces deux volumes et combien les beylistes y trouveront une pâture instructive. Plus de cent pages sur le seul Stendhal, quatre-vingt-cinq sur le seul Mérimée, et des pages bien tassées, des pages informées, des pages pertinentes. Evidemment elles ne reproduisent que des articles parus au jour le jour sous la pression de l'actualité. Aujourd'hui elles nous entretiennent de Stendhal et de Mérimée un peu à bâtons rompus, en ordre dispersé (1). Leur lecture n'en est pas moins amusante et roborative. L'alacrité du *Journal*, les révélations d'*Une position sociale*, ce que Stendhal pensait à 20 ans en écrivant ses *Pensées*, comment il annotait les livres de sa bibliothèque, dans quelles circonstances il songea à se marier, jusqu'à quel point il demeure encore aujourd'hui un auteur vivant, voilà les principales haltes de ce livre excellent. Une simple remarque qui n'est pas une critique, mais un regret que me fait exprimer la précarité de nos connaissances. L'histoire littéraire, et cela doit rendre les scoliastes modestes, est un perpétuel recommencement.

A peine Henriot a-t-il noté l'aveu que nous a laissé Stendhal : « Le 3 septembre 1838, j'eus l'idée de *la Chartreuse* », et accueilli favorablement, avec nous tous, les suggestions de Paul Arbelet à ce propos, qu'un document nouveau démolit cette hypothèse. Ce n'est point en effet le 3 septembre que Beyle pensa *rajeunir* la chronique d'Alexandre Farnèse, puisque M. L.-F. Benedetto vient de nous le prouver, Stendhal avait déjà ce jour-là écrit quelques pages où l'on voyait Alexandre sur le champ de

---

(1) On n'a pas oublié qu'Emile Henriot avait déjà receueilli, en 1924, dans un volume intitulé *Stendhaliana*, ses articles antérieurs sur Henri Beyle.

4

bataille de Waterloo. Ce n'est que plus tard que le héros de ce récit fut baptisé Fabrice. Mais qui nous dira, de source certaine, ce qui s'est passé dans la tête de Stendhal le 3 septembre 1838 ?

H. M.

La Chartreuse de Parme au Cinéma

La Chartreuse de Parme *vient d'être portée à l'écran. Cette profanation pourrait susciter des commentaires infinis. Je reproduirai simplement ici l'article que j'ai publié dans l'*Ecran français *du 25 mai 1948 :*

Le jour même où, à Paris, était projeté pour la première fois sur l'écran le film tiré de *La Chartreuse de Parme*, le réalisateur de cette production éprouvait le besoin de plaider qu'il n'avait en rien commis une profanation. Il nous est venu affirmer dans *Carrefour* que lui-même et MM. Pierre Véry et Pierre Jarry, auteurs avec lui du scénario, ont, avant d'entreprendre leur travail, rêvé longtemps à Fabrice, Mosca, Gina, Clelia et *tutti quanti !* Qu'ayant dû se permettre d'assez grandes libertés avec *la lettre* du chef-d'œuvre, ils ont du moins recherché et, croit-il, retrouvé *une sensibilité autant que possible « parente » de celle de Stendhal.* Et après avoir ainsi protesté de la pureté de ses intentions, il assurait que *sa conscience était tranquille.* Ce factum singulier avait pour titre : « *Je ne suis pas un assassin.* »

Pourquoi tant de circonlocutions, tant de précautions, une défense si empressée avant même que d'avoir été attaqué ? C'est qu'il existe de par le monde, et M. Christian-Jaque a soin d'en avertir son lecteur dans son plaidoyer, « *des spécialistes... des fidèles... des mystiques... des fétichistes... des stendhaliens* » et que ces gens-là sont aussi méchants que maniaques. Aussi les auteurs du film tiré de *La Chartreuse de Parme* redoutent-ils et repoussent-ils par avance « *les assauts violents* » qu'ils prévoient.

Si l'*Ecran français* m'a aimablement prié de parler aujourd'hui dans ses colonnes de la production de MM. Christian-Jaque, Pierre Véry et Pierre Jarry, je ne dois justement cet honneur qu'au seul titre, que l'on veut bien ici me reconnaître, de stendhalien. C'est donc en songeant à Stendhal, uniquement à Stendhal, que je dirai mon sentiment sur l'œuvre cinématographique présentée sous l'autorité de son nom. Des critiques qualifiés diront, et diront mieux que je ne saurais faire, ce qu'il peut y avoir au point de vue métier, de nouveauté, d'harmonie, de mouvement et de style dans cette suite d'images qui m'apparaît à moi assez banale et assez plate. Ce n'est là que l'opinion d'un de ces stendhaliens que récuse M. Christian-Jaque. Et si la conscience de celui-ci comme il prend soin de l'affirmer, est tranquille, c'est que cette *conscience artistique*, cela va sans dire, est plus faite pour goûter Rocambole que Stendhal. Puis, s'il n'est pas un assassin, il est à coup sûr un « béotien ».

Stendhal, vivant de nos jours, aimerait-il le cinéma ? Il fau-

drait pouvoir le lui demander. Et je dois avouer que je n'ai aucune disposition pour faire tourner les tables. J'imaginerais toutefois volontiers qu'affectionnant les actions énergiques, voire un peu brutales, les situations en raccourcis, il eût vu sans déplaisir porter à l'écran quelqu'une de ses chroniques, à condition toutefois qu'on lui eût conservé cette atmosphère de petits faits vrais qu'il croyait indispensables à la vraisemblance et qu'on n'en eût point trahi une psychologie sans quoi l'œuvre d'art demeurait à ses yeux sans intérêt.

Or, je crains que dans cette version de *La Chartreuse de Parme*, Stendhal ait été constamment trahi. Il faut reconnaître que le sujet est en réalité fort délicat et qu'il y a dans le roman de Stendhal un oubli volontaire de l'honnêteté courante, des convenances ecclésiastiques et de l'honnêteté politique qui ne peuvent s'excuser qu'auprès d'un lecteur plus curieux de la comédie humaine et du ressort des passions que de sa propre édification morale. Tous les épisodes scabreux de son œuvre, Stendhal les fait passer grâce à sa dextérité, à son tact, au rythme, à l'orchestration. Il dit tout, il n'appuie jamais. Il eût fallu un génie égal au sien pour traduire tant de nuances au cinéma et ne jamais choquer. Les auteurs de l'adaptation l'ont compris et ils ont été fort embarrassés pour nous montrer les amours impudentes d'un jeune abbé qui joue ou cherche à s'étourdir, autant que pour peindre la passion adultère où se complait durant plusieurs années un archevêque. Comment étaler ce sujet sans risquer la censure, celle au moins des mères de famille et des confesseurs ?

Il fallait donc renoncer à ce périlleux sujet. Mais adapter *La Picciola* de Saintine pour y retrouver le thème sans danger de la fille du geôlier eût été se priver d'un prestigieux parrainage. On tournerait donc *La Chartreuse* en l'édulcolorant, en la travestissant. D'où une première gêne, gêne permanente.

Le spectacle commence sur l'arrivée de Fabrice à Parme. Il vient de Naples où il a passé quatre ans, occupé d'études ecclésiastiques. Il arrive au grand galop de son cheval à travers monts et forêts, sans souci des grandes routes. Cette chevauchée est d'un effet certain, mais du premier coup nous sommes dans l'arbitraire. Il est vrai que cette improbable chevauchée solitaire va permettre aux scénaristes de faire rencontrer Fabrice avec Ferrante Palla alors que Stendhal avait placé la rencontre entre la duchesse San Severina et Ferrante. Il avait quelque raison pour cela, mais tout ce côté aventureux du caractère de la duchesse est invisible à l'écran, tant pis si une partie des motifs du drame disparaît du même coup.

Revenons à Fabrice. Nous allons le voir s'affubler d'un grand sabre aux réceptions de la cour et danser des valses enivrantes dans les bras de la San Severina, ce qui surprend chez un jeune abbé. Il ne cessera jamais cependant d'arborer un modeste costume sombre qui trahit son séminariste d'une lieue et de porter communément un étrange petit rabat. Il apparaît ainsi tout au long du film comme un être assez ambigu : ni clerc, ni

laïc, ni officier. Il n'y a que des gens aussi mal élevés que Giletti pour le traiter carrément de curaillon.

Il y a plus grave.

Il a fallu naturellement élaguer beaucoup dans un livre aussi copieux, aussi touffu que *La Chartreuse* et ne garder à peu près que la partie d'amour. Il a fallu recoudre après avoir taillé. C'est la loi du genre. Et je n'en suis guère choqué. Il me paraît fort légitime de ne voir sur l'écran qu'un seul prince de Parme au lieu de deux, le père et le fils, comme dans le roman. Et que la duchesse San Severina, pour sauver Fabrice, se donne à l'un ou à l'autre ne me paraît pas d'une importance capitale. Mais le peu qui a été gardé des épisodes proprement stendhaliens, pourquoi l'avoir toujours et systématiquement travesti ? Même sans nécessité, surtout sans nécessité. Et toujours pour aller à l'encontre de ce qu'a voulu, établi, écrit Stendhal. Pourquoi nous dire ainsi à la cantonnade que Fabrice est *un pauvre orphelin* ou que le marquis Crescenzi est un marchand de blé parvenu qui vient d'acheter son titre ? A moins que ce ne soit pour mieux souligner la scène invraisemblable où l'on voit ce dernier, le soir de ses noces avec Clélia, demeurer au seuil de la chambre nuptiale et se conduire à l'égard de son épouse avec une réserve de bon ton, digne seulement des héros à la Georges Ohnet ? Du reste, il ne perdra rien puisque au dénouement on voit Clelia, intacte ou à peu près, se hâter sur la route de Bologne pour l'y rejoindre. Dans un autre film tiré également de Stendhal, j'avais vu de même Julien Sorel mourir d'une balle sur les barricades de 1830. C'est évidemment d'une sensibilité *parente*.

Pourquoi les scènes minutieusement décrites dans le roman ont-elles été traitées d'une façon fort différente dans le film ? Je songe principalement au combat de Fabrice ou de Giletti, près d'une rivière boueuse où les deux adversaires barbotent un long moment de façon ignoble. Le pathétique disparaît pour ne laisser place qu'au ridicule. Je songe à la scène où la Sanseverina va trouver une première fois le prince pour intercéder en faveur de Fabrice et ne trouve à lui adresser que les plus triviales injures. Qu'on relise ce chapitre, un des plus chargés de comique exquis du roman et qu'on se reporte au film : on verra un bon exemple de la dégradation apportée au scénario que proposait Stendhal. Qu'est-ce que cette scène d'orgie avec des femmes et des danses dans les cours intérieures de la prison ? Pourquoi Clelia, sur l'esplanade, vient-elle assister à la fuite de Fabrice et l'aider à nouer ses cordes au bon endroit de cette invraisemblable tour Farnèse, si pareille à un gratte-ciel et si éloignée de la description du romancier ? Pourquoi ces scènes de révolution, si longues, si pauvres, si monotones et si étrangères au vrai sujet ?

On n'en finirait pas si on voulait énumérer toutes les fautes qui, non seulement dénaturent l'œuvre de Stendhal, mais vont contre toute vraisemblance, toute logique, toute observation des mœurs et de l'époque. Fabrice au débotté se lavant devant

la duchesse, celle-ci s'enduisant de crème devant Mosca et Fabrice, nous en offrent d'inénarrables exemples.

Que dire du dialogue ? On sait combien chez Stendhal tout est dit ou suggéré avec une délicatesse extrême. Allez maintenant entendre le prince de Parme dicter au soldat soi-disant illettré sa lettre anonyme au comte Mosca, ou la Sanseverina reprocher à Fabrice, après son évasion, d'avoir laissé son cœur à la citadelle, ou la tendre Clelia reprocher à son père de n'être pas seulement un geôlier, mais un délateur : c'est partout le langage des harengères.

Le style, le rythme, le climat tendre et enchanteur du roman ont malheureusement disparu de ce film banal où l'on voit au dénouement, après cinq minutes de vertige, Fabrice et Clelia, ces amoureux légendaires, renoncer délibérément l'un à l'autre. C'est très noble assurément, c'est très moral, mais on voudra bien reconnaître que ce n'est plus stendhalien du tout.

Qu'on ne nous dise pas que l'incomparable atmosphère, l'élan, la griserie, la richesse psychologique et sentimentale de l'œuvre de Stendhal devaient s'effacer du moment que tant de coupures étaient nécessaires à son adaptation. Je crois qu'avec beaucoup de talent, beaucoup de ferveur, du tact et de la fidélité on pouvait sauver un peu de cette grâce corrégienne qui, au dire de l'auteur, avait été l'objet de sa constante pensée.

Je me souviens qu'il y a quelques années un poète, Armand Lunel avait osé tirer un livret d'opéra de *La Chartreuse de Parme*. Henri Sauguet en avait écrit avec bonheur la partition musicale. Ce n'étaient là que quelques images éparses et harmonieuses qui rejoignaient agréablement pour les auditeurs le souvenir d'un grand livre. Ni la lettre, ni l'esprit, ni la passion de celui-ci, ce soir-là, n'avaient été trahis.

H. M.

LES ROMANS

ALEXANDRE ARNOUX : *Algorithme*. Grasset.

Qui connaît aujourd'hui, même de nom, Evariste Galois (1811-1832), mathématicien de génie qui a laissé des travaux fondamentaux sur la théorie des fonctions algébriques ? Sur ses mémoires scientifiques, sur son activité républicaine, ses prisons à l'aube de la monarchie de juillet, sa mort au cours d'un duel qui semble bien avoir été un guet-apens, on trouvera vingt lignes dans le *Larousse du XXe siècle*. Elles ont suffi à Alexandre Arnoux pour écrire un roman copieux qui est non seulement un des chefs-d'œuvre du genre, mais un des meilleurs livres de l'auteur. Un livre à coup sûr que nul autre écrivain n'aurait pu construire avec la même autorité et la même

perfection. Un livre dont il suffit à tout critique de lire cinq pages au hasard pour déceler, n'en sut-il pas davantage, de quel encrier il est sorti. Ce style abondant, d'une précision technique extraordinaire, d'une excellence et d'une vivacité sans pareilles, de la tradition la plus authentique n'appartient aujourd'hui qu'à la plume qui a déjà tracé *Indice* 33 et *le chiffre.* Une semblable curiosité des problèmes de la science et des plus hautes spéculations spirituelles paraît dans ces ouvrages, mais aucun d'eux ne ressemble aux précédents, de même que pas un livre d'Alexandre Arnoux n'en a jamais rappelé un autre. C'est, je ne dirai pas cette recherche, le mot est impropre, c'est cette nécessité pour Alexandre Arnoux de sortir à chaque fois du sentier qu'il a une fois parcouru, qui a dû souvent désorienter ses lecteurs.

Je ne connais pas d'écrivain qui ait montré plus grande originalité, ni, j'y insiste, qui use d'une langue plus savoureuse et cependant, — le choix pertinent des Goncourt a eu beau en faire un académicien, — Alexandre Arnoux n'a pas encore atteint la célébrité qu'il mérite. Il est vrai que jamais Alexandre Arnoux n'a fait la moindre concession au public moutonnier. Non seulement il varie ses thèmes à tout coup, mais il ne traite guère que des sujets élevés et difficiles. Et il les traite avec une abondance, une verve de poète, une faconde de causeur inspiré, bien faites pour étonner et surprendre une époque où la culture plus que jamais demeure l'apanage d'une élite de jour en jour plus réduite.

H. M.

Jules Supervielle : *Le petit bois et autres contes.* Wittmann.

M. Supervielle est un enchanteur. Nous le savions déjà mais c'est quand même un plaisir délicat de retrouver, dans ces contes, les qualités qui le font tel : invention, poésie, émotion et cet humour charmant qui, appliqué aux fables mythologiques, produit des effets si savoureux. *Le Minotaure* et *L'enlèvement d'Europe* sont des chefs-d'œuvre en leur genre. On rit moins aux derniers contes où le comique semble un peu forcé. Mais peut-être le lecteur seul est-il à incriminer, qui se lasse de tout, même des bons procédés. C. B.-D.

Agnès Chabrier : *Les pierres crient.* Grasset.

Voici — romancé, mais habilement, et *sincèrement* romancé, — un document remarquable sur la Résistance en Yougoslavie sur cette Résistance rendue plus dure encore, plus terrible, par les luttes intestines qui mettaient aux prises « partisans » et « chetniks », mêlant à la lutte contre l'ennemi commun, la plus implacable guerre civile. Peut-être reprocherons-nous à ce livre humain, poignant et, par maint côté, révélateur, quel-

ques longueurs, et, parfois, quelque recherche dans le style ; peut-être regretterons-nous que la multiplicité des personnages et des lieux, aux noms difficiles à retenir, crée une certaine confusion dans l'esprit du lecteur ; n'importe : ces objections, en somme secondaires, n'ôtent rien à la qualité, très haute et réelle, du roman de Mme Chabrier. P. O.

SUZANNE CHANTAL : *La sirène blessée.* Plon.

Ce roman est l'expression de la terrible réalité du martyr de Varsovie, la première des grandes capitales captives, la dernière libérée, la plus cruellement éprouvée. L'horrible monotonie des épreuves imposées par l'occupation allemande avec son cortège de perfide, d'absurdes et de cruelles persécutions, prend ici un caractère particulièrement saisissant en raison du spécial acharnement dont cette ville a été l'objet et de l'extrême résistance de sa population. Le talent de Mme Chantal est incontestable à faire revivre la vie précaire et douloureuse de Varsovie et de ses habitants. Toutefois, son récit eut sans doute gagné à être davantage concentré. On ne peut que regretter ce refus de composer exactement ou cette inaptitude à ne pas littéralement tout dire qui caractérise tant d'auteurs aujourd'hui, et qui font que leurs œuvres ressemblent à de vastes reportages romancés bien plus qu'à de véritables romans. Cette incapacité qui fait qu'en reprenant le si fameux *Autant en emporte le vent*, le livre vous tombe des mains parfois tant s'avère fastidieux le naïf, le primitif souci de maints détails inutiles. P. Ch.

LES POÈMES

PHILIPPE CHABANEIX : *Poèmes choisis.* Points et Contrepoints. — EMMANUEL AEGERTER : *Derniers poèmes.* Courrier des arts et des lettres. — DOETTE ANGLIVIEL : *Le cheval fou.* Editions de la Tramontane. — ANDRÉ LESTRA : *Métamorphoses de Psyché.* 1948. — CHRISTIAN DÉDEYAN : *Prière à l'ange mort, suivi de Passion d'images.* Casterman. — ANDRÉ BELLIVIER : *Empédocle.* Aux îles de Lérins.

Il me semble que c'était hier que Philippe Chabaneix publiait sa première, si mince et si délicieuse plaquette. Quelle sûreté de forme, quelle grâce nonchalante, quel amour du jeu poétique et de la rêverie en ces *Tendres amies !* Tout l'art de Philippe Chabaneix y était inclus et déjà parfait :

Encore un jour à la campagne !
Mes lèvres touchent ton bras nu...
Le bonheur qui nous accompagne
S'en ira comme il est venu.

Cette aimable désinvolture n'abandonnera jamais le poète, son ton se fera grave avec les années dans quelques pièces qu'il serait facile d'isoler. Toutefois, c'est une tendresse souriante et retenue, la philosophie légère d'un nouvel Horace qui ne cessent de se refléter en ses vers qu'irrisent tant de sentiments vrais ou feints, tant de nuances exquises :

> Une étoile a brillé sur les eaux d'un étang.
> Ta bouche à mes baisers se refuse et se donne.
> Le plaisir m'est fidèle et la peine m'attend,
> Tout devrait m'étonner et plus rien ne m'étonne.

Dans l'ensemble de cette production harmonieuse, les pièces toujours brèves de Philippe Chabaneix seraient presque toutes impossibles à dater si lui-même ne s'était chargé de nous les présenter dans leur ordre chronologique, tant leur forme a toujours été précise et sûre et tant les mêmes thèmes sont dans ce recueil constamment repris et constamment portés à ce point de saturation où ils apportent au lecteur une de ces griseries flottantes et insistantes qui peuvent provenir tout aussi bien de la vraie poésie que d'un alcool de choix.

Emmanuel Aegerter a laissé plusieurs livres de poèmes riches de beaux vers, de rythmes abondants, d'accents généreux, il est juste de saluer ici sa mémoire et de signaler dans les dernières pages que des mains pieuses ont recueillies un écho prolongé de sa voix pathétique :

> Avant l'hiver de neige et d'adieu, je récolte
> De mystiques raisins plus subtils que vermeils,
> Je bois le vin du rêve et le vin des révoltes,
> Je dédaigne le cru grossier d'impurs soleils...
>
> Que d'autres vignerons chantent dans la vallée !
> Moi j'attends, arrêté sur le coteau jauni,
> Le pathétique appel d'une âme inconsolée
> Qui défaille d'aveu, d'attente et d'infini...

En dépit des bizarreries, des véhémences pour le moins inutiles et souvent d'un goût douteux, des obscurités fréquentes dont regorge son poème d'apocalypse, il faut reconnaître les qualités fougueuses de Doëtte Angliviel. Son *cheval fou* fait jaillir à chaque foulée des étincelles et des images flamboyantes et hardies comme celle-ci que je cueille au hasard :

> Des ciels ensemencés d'une étoile d'avoine...

Et certaines de ses descriptions imagées, de ses visions dantesques sont belles à la fois par l'abondance du verbe et par la richesse des symboles exprimés avec un lyrisme inlassable.

Les vers un peu stricts, d'une construction à la fois rigoureuse et capricieuse, d'André Lestra, s'apparentent à notre meilleure tradition, à celle d'une poésie austère et inspirée. La pompe des ornements, les arabesques de la pensée n'y voilent jamais la simplicité d'une ligne secrète qui préside à l'ordonnance du poème :

J'écoutais de ton cœur la précise cadence ;
Je vivais enfermé dans un étroit silence,
Sous les voûtes d'un monde avivé, mais tout pur :
Unanime signal, vendanges de l'azur.

On connaît et on admire de Christian Dédeyan une critique sensible et des romans délicats. Ecrivant en vers, il est trop avisé pour ne pas savoir que le flottement et le dépaysement sont nécessaires au halo poétique. Il a su choisir ses mots avec quelque méprise, avec une docilité exemplaire à la recommandation de Verlaine. Ce n'est pas toujours en faveur de la cohésion des images, mais la mélodie un peu tremblante par laquelle il s'exprime demeure gracieuse et plaisante :

Nul ne devinera le silence des pierres
Et de la chambre haute où nous avons compté
Les étoiles vibrant sur le soir inventé,
Et le toit lumineux comme d'un reliquaire.

Le long ruban de jade ouvre un vivier d'oiseaux ;
Leur image viendra survoler notre barque
Et les ponts inconnus, dont la silhouette s'arque
Au loin, ne pourront pas couper de leurs ciseaux,

Le songe bruissant rempli de paysages,
Lentement dévidé par les pales de bois,
Pour le vallon sonore et chevauché de bois
Où tinte notre amour aux cloches des villages.

Il y a moins d'imprécis, moins de tremblement dans le poème d'*Empédocle* d'André Bellivier, poème philosophique d'une haute élévation et d'une forme parfaite, sinon surannée, qui fait songer à la noble *Psyché* de Laprade et aux méditations d'un Sully-Prud'homme ou d'un Auguste Angellier. Cette pensée harmonieuse et nette et ces vers volontaires doivent être remarqués à notre époque d'improvisation et de facilité.

H. M.

LA LITTÉRATURE ET L'HISTOIRE

Charles Du Bos : *Journal* 1924-1925. Corrêa.

Comme Hokousaï était fou de peinture, Du Bos était l'homme fou de littérature. La vue des tableaux, l'audition de la musique elle-même, toutes choses qu'il sentait et goûtait avec pertinence et acuité se transmuaient chez lui en motifs littéraires, étaient une occasion nouvelle de s'épancher. Aussi plus d'une fois a-t-il craint de perdre pied dans ces flots mouvants et sans cesse accrus. L'on comprend qu'un jour il se soit écrié : « Je ne veux plus avoir des idées rien que pour les avoir, je ne veux avoir d'autres idées que celles que je puis vivre, soit celles auxquelles ma vie adhère totalement, soit celles qui naissent de la vie vécue elle-même, ces vérités d'expérience sur le fond de la vie... » Il vécut vraiment surmené de pensées, en butte à leurs incessantes sollicitations. Et lui qui, déjà, par tant de côtés, fait irrésistiblement penser à Proust, court perpétuellement dans ce *journal* à la recherche du temps perdu. Trop d'idées le harcèlent, trop de projets le sollicitent. Toute lecture lui suggère un article, tout article il voudrait le développer dans un livre. L'enfantillage le dispute au tragique dans cette existence toute vouée aux conceptions les plus désintéressées. L'écrivain est sans cesse débordé, se trouve dans une constante impossibilité d'organiser sa vie : les minutes, les heures fuient et lui échappent. En vain chaque semaine refait-il le bilan de son activité ; à chaque fois celui-ci paraît plus déficitaire. En lutte contre des obligations de toutes sortes, une santé déficiente, les devoirs de l'amitié et l'avidité d'un esprit qui ne sait assigner de bornes à sa curiosité, Du Bos nous apparaît comme le Sisyphe des écrivains modernes. N'ayons garde d'oublier pourtant qu'il nous a légué en mourant au moins quatre ou cinq volumes précieux de monographies, ses *approximations* d'une inépuisable richesse et cet incomparable *journal* en cours de publication.

Entre autres qualités ce *journal* vaut par la sincérité et la profondeur de son introspection. Si l'on commençait à citer, on ne s'arrêterait pas. Une notation, cependant, admirablement stendhalienne : « De ma vie intérieure j'en suis venu à ce point que je me *connais sans me comprendre :* cette formule-là, du moins, va assez avant. Il n'est guère de recoin de moi-même — et des plus sombres — que je n'aie repéré, exploré ; mais le résultat en est que je me trouve en face d'une multitude de personnalités fragmentaires et au suprême degré contradictoires et que, bon gré mal gré, j'aboutis à la conclusion que je ne suis plus une personne, mais le lieu de mes états... »

On aimerait creuser dans cette voie, mais ce serait déborder les possibilités d'une simple note. Voyons plutôt les sources de l'humanité de la critique de Charles Du Bos. Il expose fort clairement dans son journal, comment, au départ, il ne pouvait

lire un livre s'il n'était décidé à en écrire ou à en parler et comment il se libérait ainsi lui-même, apportant constamment aux auteurs qu'il aimait une tendresse de collaboration indispensable à sa nature effective. Les confidences à ce sujet sont révélatrices de ses plus secrètes alchimies.

Je louerai pour finir les éditeurs de ce second tome du *journal* d'avoir traduit en notes les longs fragments et jusqu'aux simples mots en langue étrangère dont Du Bos parsemait si curieusement ses propos. A chaque instant un terme anglais, allemand ou italien vient dans sa dictée ou sous sa plume avec l'apparente intention de clarifier ses formules, de les faire atteindre à une précision plus haute. A bien considérer le résultat on se rend vite compte que le mot français n'aurait apporté à la phrase ni moins d'exactitude, ni moins de clarté, au contraire. Mais l'expression française eût cerné l'idée d'un trait trop net, eût limité la pensée. Et ce que Du Bos recherche en ces moments particuliers, c'est de laisser à sa pensée tout son flottement, de lui conférer même une large frange d'aura. Il est soucieux de lui ôter toute sécheresse, de la laisser palpiter à l'aise dans une marge d'interprétation où l'âme ou l'esprit se puissent satisfaire à la fois. Les romantiques anglais et allemands ont toujours été plus près de son cœur que les classiques grecs. Mais ceci a souvent été dit, et fort bien dit. H. M.

AURIANT : *Souvenirs sur Louis Mandin.* Paris, 1947.

Cette mince plaquette a pour nos cœurs plus de poids et d'opportunité que maint gros livre. Elle est illuminée par la force du souvenir. Après avoir évoqué le grand poète que demeure Louis Mandin, esquissé le tableau de son existence modeste et exemplaire, l'auteur a rappelé son activité politique, sa condamnation et sa mort. En quelques pages revivent, retracées avec émotion, sympathie et vérité, les étapes d'une destinée digne entre toutes de notre respect et de notre admiration. J'avais fait la connaissance du poète d'*Ariel esclave*, voilà plus de quarante ans, un dimanche matin où il avait gravi les cinq étages qui menaient à ma chambre d'étudiant pour me remercier de quelques lignes amicales consacrées à ses poèmes et m'apporter un nouveau volume. Je puis attester qu'il était déjà semblable au portrait excellent qu'en a tracé M. Auriant. Depuis je n'ai fait que l'entrevoir de loin en loin, toujours pareil à lui-même. Sa conversation, son caractère, sa personne inspiraient à tous l'estime la plus haute. Aussi l'émoi fut-il grand au cœur de tous ses amis quand se répandit le bruit qu'un tribunal allemand venait de le condamner à mort. Guy Lavaud lança aussitôt une pétition qui émut fort les journaux au service de l'occupant. C'est alors que Paul Valéry qui avait vu mon nom au bas de celle-ci vint me trouver à ce sujet, avant d'obtenir que l'Académie Française, en corps, priât celui de leurs confrères qui était en ce temps-là ministre du gouvernement de Vichy.

d'intervenir en faveur du poète. On sait la suite : le peloton d'exécution fut, contre son vœu, épargné à Louis Mandin, mais non la déportation et la torture. On trouvera dans les *Souvenirs* de M. Auriant le sobre récit de sa fin émouvante et courageuse, comme avait été toute sa vie. H. M.

FRANCIS CARCO : *Ombres vivantes.* Ferenczi.

Ce nouveau livre de Francis Carco devra être rangé au nombre de ses livres de souvenirs. Mais à proximité de ses derniers recueils de poèmes. On se souvient que dans une de ses plaquettes l'auteur de *la Bohême et mon cœur* évoquait le souvenir de ses amis disparus. Le même sentiment se retrouve dans les *Ombres vivantes* et lui dicte son titre. Un réaliste de l'époque de Paul Alexis ou de Henry Céard aurait choisi celui-ci qui *colle* absolument au sujet : « Impressions de rentrée ». En effet, Carco raconte sa rentrée à Paris au lendemain de la libération, après quatre ans d'occupation qu'il n'a pas voulu voir. Il y retrouve les compagnons de sa jeunesse et de sa vie d'écrivain, les carrefours et les visages. Plus d'une échoppe a été transformée, plus d'une ruelle est méconnaissable. Mais combien de compagnons des jours sombres comme des jours ensoleillés ne sont plus là pour accueillir le poète qui s'en revient. Car ce n'est pas un descriptif, ce n'est pas un mémorialiste, ce n'est pas même un témoin des temps révolus qui s'exprime ici. C'est un poète. Et voilà ce qui donne à ces pages d'évocation leur signification et leur valeur. H. M.

RENÉ BRAY : *La Préciosité et les précieux, de Thibaut de Champagne à Jean Giraudoux.* Albin Michel.

Lorsqu'on parle de préciosité, on évoque généralement le mouvement littéraire qui prit naissance, s'épanouit et mourut dans les salons de la première moitié du XVIIe siècle. Pour M. René Bray, la préciosité est plutôt une tendance, apparue dans la poésie française dès le XIIe siècle et qui s'est prolongée jusqu'à nos jours. Sans doute il n'en fait pas la note dominante de notre littérature, mais sa généralisation, qui ne manque pas d'intérêt, peut susciter des critiques et des réserves : s'il paraît déjà difficile de ranger sous le même qualificatif la poésie courtoise qui se manifeste pendant tout le moyen âge, de Thibaut de Champagne à Desportes, et la préciosité du XVIIe siècle, il est plus périlleux encore d'y placer également certains aspects du romantisme ou de la poésie contemporaine. Assurément, M. Bray nous donne de la préciosité plusieurs définitions qui peuvent s'adapter aux diverses formes littéraires. Mais sous ces définitions, que reste-t-il de la préciosité proprement dite ? Et quand l'auteur distingue « préciosité de relation », « pré-

ciosité de figuration », « préciosité d'expression », « préciosité de création », y a-t-il bien là autre chose qu'un système ?

Si la poésie « se fait précieuse lorsque l'amour se vide de sentiment », si la préciosité est « le luxe de la poésie », si elle est « jeu », M. Bray devrait nous dire plus nettement qu'elle est, avant tout, réaction et recherche : réaction contre la grossièreté du langage et des mœurs ; recherche due le plus souvent à un snobisme — par où elle s'apparente à toutes les « modes » littéraires sans que, pour autant, ces modes soient précieuses —, mais parfois aussi recherche profonde et difficile, et dans ce sens, on suivra M. Bray lorsqu'il intitulera précieux un Banville, un Mallarmé, un Valéry ou un Giraudoux. Mais faut-il confondre toute recherche avec la préciosité, sans en distinguer l'intention ? Faut-il identifier, chez les poètes courtois, la poésie allégorique à la poésie précieuse ? Faut-il au XIXe siècle, voir de la préciosité dans certaines œuvres sinon parodiques, du moins très fantaisistes d'un Gautier, d'un Hugo ou d'un Verlaine ? Et dans des vers plus graves, une comparaison audacieuse, un rapprochement un peu fort en sont-ils des marques ? Non sans doute, et à part quelques exceptions fort bien mises en lumière par M. Bray, c'est au XVIIe siècle qu'on doit chercher et trouver la préciosité (sans parler du XVIIIe qui le prolonge et auquel, sans qu'on sache pourquoi, M. Bray ne consacre que dix pages). L'auteur, d'ailleurs, ne s'y trompe pas : le tiers de son ouvrage concerne cette époque ; son étude du monde précieux, des salons, est excellente. On s'étonne seulement qu'il n'ait considéré que les poètes mineurs, qu'il ait escamoté la préciosité d'un Racine, d'un Molière, qu'il ait passé sous silence le Corneille des comédies et des poésies légères. Pourtant des vers comme ceux-ci (à propos d'un nœud de rubans) :

> Parez-en ce beau sein, ce chef-d'œuvre des Cieux
> Cette honte des lys, cet aimant des courages ;
> Ce beau sein où nature a mis tant d'avantages
> Qu'il dérobe le cœur en surprenant les yeux.
>
> Il va mourir d'amour sur cette gorge nuë
> Il en pâlit déjà, sa vigueur diminuë...

trouveraient bien leur place dans son livre. Cette omission est-elle volontaire ? et pourquoi ?

C'est assez dire que cet ouvrage, qui éclaire certains écrivains d'une lumière inattendue, pose des problèmes et donne à penser.

M. L.

Henri Massis : *D'André Gide à Marcel Proust.* Lardanchet.

Dans ce livre, M. Henri Massis a recueilli des pages antérieurement publiées en les éclairant seulement de notes nouvelles. Aussi bien s'étend-il trois fois plus sur André Gide que

sur Marcel Proust. Et pourtant ce sont les vues sur Marcel Proust qui me paraissent les meilleures, les plus neuves et les plus fécondes. Seules elles ressortissent de la critique littéraire, à la fois psychologique et morale. La suite d'études consacrées à André Gide sont en regard trop peu constructives, trop monotones, pleines de redites et ne débordent jamais la question morale. Certes il est légitime de considérer l'auteur des *Nourritures terrestres* sur ce seul plan. Et je ne suis aucunement choqué des attaques ou des contre-attaques de M. Massis. Ce qui me gêne c'est le manque de clarté, de cohésion de ce récent volume. Son titre ne lui convient absolument pas. De plus, en groupant des études anciennes, l'auteur a entendu montrer la nécessité de son intervention dans un long préambule intitulé *André Gide et nous*, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'il est d'une obscurité absolue pour un lecteur non prévenu. Tout cela est pertinent, fort et, sans doute, nécessaire, mais en dehors de quelques gidiens ou antigidiens bien informés passera par dessus la tête des autres. Je regrette l'étude générale et complexe qu'avec son grand talent M. Henri Massis aurait pu et dû nous donner.

H. M.

Christian Dedeyan : *Alain Fournier et la réalité secrète.* Julliard.

« Un essai, sans la foi, de construction du monde en merveille et en mystère » ; telle est la définition que l'auteur du *Grand Meaulnes* donnait de son œuvre. Il n'en reste pas moins — et c'est ce que M. Dedeyan veut nous montrer — que sur le chemin de la « réalité secrète » où se sont engagés tant d'écrivains divers depuis un demi-siècle, Alain Fournier seul a rencontré Dieu. S'il a fait du rêve, comme les surréalistes, un « instrument de détection pour l'ineffable », il ne s'est jamais soumis, comme eux, à l'automatisme des mécanismes mentaux, et il a engagé peu à peu tout son art sur une *voie angélique*. Au lieu du désir et de la dureté, la pureté et l'amour vont former son éthique aussi bien que son esthétique. « Je m'avancerai à travers le monde, écrit-il, avec un grand amour silencieux et caché de toutes choses. » Et alors peut-être pourra-t-il retrouver la grâce qui permettait à son enfance de côtoyer l'au-delà. « Nous ne cherchons pas le bonheur, dit-il encore, nous avons bien autre chose à faire. » En effet, comment pourrait-il s'accommoder du bonheur des hommes avec cette soif d'absolu et ce regret incessant du paradis perdu ? Le secret d'Augustin Meaulnes est celui d'un voyant : il doit renoncer à cette vie humaine pour conquérir le « royaume de la joie ». On ne peut résumer l'ouvrage de M. Dedeyan. Il est trop riche. Chaque phrase appelle la réflexion et se prolonge en résonances profondes. Il est évident que l'auteur connaît admirablement son sujet, mais surtout — et c'est ce qui fait l'attrait particulier de ce petit livre — il le traite avec la véritable ferveur d'un disciple.

C. B.-D.

Régine Pernoud : *Les villes marchandes aux XIV[e] et XV[e] siècles.* La Table Ronde.

En un temps où les échanges commerciaux sont à la base de la politique, où, selon les cas, ils sont source de conflit ou germe d'entente, il est du plus haut intérêt d'en étudier les origines. On s'aperçoit alors que, dès le XIV[e] siècle, leur développement, leur influence, leur extension, ont eu une importance dont on ne se fait, aujourd'hui, qu'une faible idée. C'est pourquoi le livre très serré, très documenté de M[lle] Régine Pernoud est véritablement un livre d'actualité. L'auteur nous donne, sous un titre un peu trop général, une étude excellente : elle nous présente trois groupes de villes : les villes de la Méditerranée, et principalement Gênes, Venise et Florence ; les villes de Flandre ; les villes d'Allemagne, ou plutôt la ligue Hanséatique. Dans ces villes, au sein des associations commerciales et marchandes qu'elles font naître, on rencontre les premières formes de bien des institutions, les premiers aspects de bien des sociétés modernes ; on assiste à un épanouissement économique qui est malheureusement un anachronisme : il vient trop tôt, dans un monde qui n'est pas encore organisé de manière à s'y adapter. Mais cette floraison des XIV[e] et XV[e] siècles, première étape de l'émancipation de la bourgeoisie, première tentative du libre-échange, créa une prospérité qui permit l'éclosion artistique de pays comme l'Italie et la Flandre, dont les monuments sont encore aujourd'hui le meilleur du patrimoine international. M. L.

Henri Troyat : *La case de l'Oncle Sam.* La Table Ronde.

M. Troyat n'a fait aux États-Unis qu'un séjour en somme assez bref, et je ne pense pas qu'il ait voulu nous en donner autre chose qu'un film, un « documentaire » plein de mouvement, de couleur et de verve. Avec infiniment d'esprit, il raconte simplement ce qu'il a vu au cours de son voyage. Il nous entraîne à sa suite, nous fait partager ses aventures, ses surprises, ses déceptions ; il se moque de lui-même et des autres et nous enchante par ses boutades, par une ironie sans venin mais singulièrement perçante, qui va bien plus profond qu'on ne pourrait le supposer dans l'étude d'un monde — j'allais dire d'une civilisation — terriblement éloigné du nôtre et, par plus d'un côté, déconcertant, ahurissant même, à nos yeux. M. Troyat ne conclut pas son récit. A moins que nous ne considérions comme une conclusion cette réflexion que lui inspire la découverte, en plein New-York, d'une « impasse de chez nous », réflexion que, pour ma part, je fais mienne : « A l'émotion que me procurait ce spectacle, je compris soudain que j'étais un indigène authentique de l'ancien continent... »

P. O.

PIERRE CHARDON : *Marcel Proust.* Paris, Foucher.

Maraud, enclin à la plus frondeuse irrévérence, je n'ai pu me tenir de sourire voyant sur ma table ce mince volume. Non seulement il appartenait à la collection des « Expliquez-moi..., mais on y donnait en notes la définition de tous les mots « rares » employés par l'auteur : Mornes, avatar, snobisme, catalyseur... Faut-il donc croire qu'*Expliquez-moi Marcel, Proust* doit être inscrit au programme des écoles maternelles ?

L'étude de Pierre Chardon vaut pourtant mieux que cela et renferme quantité de vues neuves, fines et fécondes. Elle abonde en rapprochements curieux et contient dans l'ensemble une des analyses les plus minutieuses et les plus fortes qui ait été écrite sur l'auteur des *Jeunes filles en fleurs.* Peut-être Pierre Chardon a-t-il donné un ton un peu trop hagiographique à son ébauche de la vie de Marcel Proust. Le louerons-nous au surplus du tour de force qui consiste à parler de sodomie sans nous laisser seulement entendre que Proust appartenait à la confrérie et n'a tant insisté sur ce périlleux sujet, n'a tant montré l'horreur de sa fatalité que parce qu'il était lui-même une victime du cercle infernal ? Tout l'œuvre peut-il du reste se comprendre à qui veut ignorer cette particularité primordiale. Ne craignons pas de dire que s'il n'avait été ni juif ni uranien, la face de son génie eut été changée. F. S.

1848, *la Révolution racontée par ceux qui l'ont vue.* Textes choisis et présentés par JACQUES SUFFEL. Editions de Myrte.

Dans mon enfance j'entendais parler des « vieilles barbes de 48 ». J'ai saisi depuis lors toute la force de cette expression. Et puisque le jeu des années ramène le centenaire de cette révolution aux épisodes héroïques et bouffons, le mieux qui puisse satisfaire notre curiosité c'est de voir ce que ses acteurs et le public du temps en ont retenu et pensé. Comme nous n'avons au surplus ni le temps ni le goût d'absorber toute une bibliothèque, il nous suffira du meilleur. M. Jacques Suffel l'a excellemment choisi pour nous et son gros recueil est aussi instructif que divertissant. De Tocqueville à Daniel Stern, de Guizot à Lamartine, de Garnier-Pagès à Cabet, de Girardin à Sainte-Beuve, de Dumas au Dr Véron, de Thiers à Montalembert, et de George Sand à Proudhon, tous ces témoins dignes de foi apportent sur cette incohérente tragédie des impressions diverses mais toutes utiles à connaître et à méditer.

H. M.

N° 14.317 - 7-48 *Le Gérant :* B. GRISARD.

Librairie *Le Divan*, Paris, éditeur

Imp. par l'Imp. Alençonnaise, pl. Poulet-Malassis, Alençon (Orne)
Dépôt légal 1948, 3e trim. — N° d'ordre : 968



JOIE DE VIVRE...

1.

Joie de vivre,
et joie de mourir
— une seule et même joie,

si tu sais rire à la douleur,
si tu sais relever ton front,
dans le vent rouge du matin,

et si tu sais entendre au large des tempêtes,
au plus dense des nuits, au plus désespéré,
au plus profond de ton abime,

ce chant d'oiseau, ce cri de triomphe et d'amour!

2. — Mars

Seule sur terre, avec le soir, avec le vent,
seule sur terre
avec le blé qui germe et l'arbre qui s'étire,
avec le ciel du ciel et le ciel des sillons,

avec cet horizon ouvert, ce lac de gloire
où flotte peut-être une étoile,
peut-être un oiseau transparent,

seule sur terre
avec le sol qui travaille avec l'insecte qui fourmille,
avec le long soupir amoureux des forêts,
avec le bruissement secret
que font les sources dans les combes,
et le sang rude et le sang frais
au cœur des bêtes de pénombre,

seule sur terre
avec le pas d'un animal qui n'a plus peur,
avec le pas hardi des sangliers sauvages,
le bond de feu vif d'un chevreuil
dont les veines charrient des flammes,
avec les écureuils brasillant dans les arbres
et la danse d'un coq-rouant,

seule sur terre
avec ces mille et mille muscles dur-bandés
sous le pelage et le plumage et sous l'écorce et sous la [glèbe,
avec ce soupir qui n'en finit plus,
ce soupir de la terre et de l'eau et du vent
qui vient battre ton cœur de son flux d'océan,

seule sur terre
avec le vent de l'horizon dans tes cheveux sur ta [poitrine,
avec la force avec l'odeur et l'allégresse de la sève
qui montent de la terre à toi,
avec ce lourd souffle marin
qui presse aux bornes de ton cœur,

seule sur terre avec la vie
seule sur terre avec ta joie sauvage entre tes mains !

3.

Comme un amant passionné,
avec une brûlante et douce violence,
le vent d'orage me mord à la gorge.
Tout est sauvage, — jusqu'à ce rire,
à ce grand rire de triomphe et de défi,
qui, malgré moi, me monte aux lèvres...

Sauvage, le nuage, et sauvage son ombre,
son voluptueux mouvement,
sa caresse au flanc de la terre,
— sauvage, cet oiseau de flamme blanche et de [ténèbre,
comme un caillou lancé contre le vent,
— sauvage, l'arbre de la plaine
qui fait siens les remous du ciel,

— mon bel arbre à la chevelure dénouée,
soi-même enfin, sans la chanson trop douce de ses [oiseaux,
sans la grive et le rossignol,
sans la langueur des nuits de lune,
sans le soleil lourd de l'été,
soi-même enfin, gorgé de sève et de puissance,
clamant son propre chant de guerre,
dans la rage allègre des branches !

— Sauvage, l'ombre, et ce qui reste de lumière,
et ce tonnerre bondissant,
et ce premier soufflet de pluie en plein visage,
et ce sein baisé par le vent,

sauvage, le sang déchaîné dans nos veines,
et tes yeux rencontrés, et mon cœur exultant,

et sauvage, sauvage, cette force qui nous entraîne...

4. — Quatrain

Ce qui est écrit sur le sable,
rongé par le soleil, balayé par le vent,
ce que tu as écrit sur le sable mouvant,
comme toi-même est éternel, ô toi qui passes !

5.

Jamais tu ne sauras, jamais tu ne sauras, mon enfant,
ce que cachaient mes yeux,
tandis que je te regardais en silence, profondément...

Jamais tu ne sauras, mon enfant, toi qui fus mon
[petit enfant.
ce que devinait ma pensée,
ni ce que mon silence avait de prophétique et de
[poignant.
Jamais tu ne sauras
ce que dissimulait mon tranquille sourire,
un peu grave, peut-être, en sa sérénité,
ni ce qu'avait compris mon cœur,
avec ses longues, ses lourdes années d'expérience,
de joies, de peines, et d'amour,
— d'adieux, de peines, et d'amour...

Jamais tu ne sauras, mon enfant dressé devant la vie,
mon enfant que j'ai vu te détourner de moi
avec ta hardiesse et ta jeune indifférence,
et faire un pas ,— comme autrefois, tout seul, ton
[premier pas, —
vers ce que tu proclames, avec la fougue de la Foi,
ton avenir, *ta* vie, *ta* juste indépendance,
jamais tu ne sauras le sens de mon silence,
mon enfant ébloui, mon enfant fasciné,
qui t'en vas conquérir les horizons eux-mêmes,
les horizons et leurs fumées,
bien au-delà de ce voile devant mes yeux,
de ce brouillard peut-être à moi seule sensible...

Plus tard, plus tard, te souvenant,
interrogeras-tu peut-être en ta pensée
mon secret regard d'un instant,
derrière la brume des années,
et mon visage clos sur son éternité,

ou chercheras-tu en toi-même,
en ta vie propre, en ta souffrance, en ton amour,
en ton âme, jusqu'au saint des saints de ton âme,
jusqu'en ta plus profonde solitude, mon pauvre enfant,
— en vain chercheras-tu, comme un aveugle dans sa [nuit,
comme tant d'autres avant toi,
en vain...

6. — Chanson

Un son de cloches dans la mer,
un cri d'adieu dans le passé,
le merle que j'entends siffler,
est-ce un souvenir dans la brume,
est-ce un oiseau de vérité ?

Un arbre pleure dans le vent,
un bateau meurt sur l'océan,
la terre invisible dérive,
ô douce terre en perdition !

L'oiseau du brouillard bat des ailes,
ou peut-être est-ce un autre cœur
qui m'appelle du fond des âges
comme une cloche au fond des mers

ou comme une voix bien-aimée
du fond assourdi de la mort.

Pascale Olivier.



DEUX LETTRES INÉDITES DE PROUST A RAMON FERNANDEZ

Ramon Fernandez, qui détruisait la majeure partie de la correspondance qu'il recevait, conserva pourtant et publia une lettre de Marcel Proust dans l'ouvrage qu'il consacra à ce dernier (1). *Madame Ramon Fernandez a eu la complaisance de nous en communiquer deux autres, inédites jusqu'à ce jour, que nous donnons ici.*

Ces deux lettres ne sont pas datées mais les allusions qu'elles renferment permettent de les situer l'une en 1918, l'autre en 1919, c'est-à-dire sensiblement à la même époque que la précédente.

La première, prolixe, débordante de compliments précieux et de reproches abusifs, humoristique et presque trop joliment écrite est une de ces déclarations d'amitié typiquement proustiennes que les correspondants de l'auteur du Temps perdu *reconnaîtront avec une émotion amusée.*

La seconde est un remerciement de Proust au critique — qui devait plus tard analyser si profondément son œuvre — pour une étude consacrée aux Pastiches et Mélanges *qui venaient de paraître. Proust y trouve l'occasion de préciser sa pensée sur la question du pastiche, qu'il considérait comme un exercice littéraire indispensable. On verra tout l'intérêt de ces lignes.*

C. B. D.

---

(1) Ramon FERNANDEZ : *Proust*, Nouvelle Revue Critique, 1943, p. 205.

I

[1918]

Cher Monsieur,

J'avais tantôt fait téléphoner 44 rue du Bac, mais le 44 rue du Bac (pas plus que le 102 boulevard Haussmann) n'a hélas le téléphone. Je vous ai, quelques heures plus tard, envoyé un chasseur, qui ne vous a pas trouvé. Il a, je le comprend maintenant, fait tout le contraire de ce que je lui avais demandé. Je vous attendais jusqu'à 10 h. 30 au Ritz si le chasseur vous rencontrait, si je pouvais compter sur vous. Vous absent, il ne devait laisser aucune commission. Si la chance me favorise assez pour que nous puissions échanger prochainement deux mots de vive voix, je vous expliquerai combien de difficultés il y a à ce que nous nous rencontrions. Mais enfin nous pourrions cependant convenir de ceci. Si je suis samedi en état d'aller chez Lucien Daudet, nous pourrons nous voir, et causer soit avant, soit plutôt après. Mais il est peu probable que je puisse me lever samedi. Dans ce cas on pourrait peut être se donner rendez-vous dimanche soir. J'ai été doublement heureux de vous voir l'autre samedi, et je vais vous dire pourquoi avec une si entière franchise que vous ne pourrez pas m'en vouloir. J'avais eu envie de vous connaître il y a longtemps, il y a si longtemps que mon désir — comme les canons à longue portée — s'était usé et détruit de lui-même. J'ai eu comme cela envie de voir des villes précieuses, et quand j'ai eu la mauvaise chance de manquer trop souvent le train, j'y ai renoncé à jamais. La même chose m'est arrivé pour des dames que j'étais heureux de voir. Le rendez-vous a raté et je n'ai plus eu du tout envie. C'est un peu différent à votre égard, puisque ce n'était pas le visage, mais une belle intelligence que je souhaitais de connaître. Mais elle était à sa manière une belle Philis à laquelle on peut dire qu'on désespère à force d'espérer toujours. J'étais déjà fort au bout de mon rouleau d'espérances, quand je vous rencontrai

aux Ballets Russes. Je vous attendis en vain chez moi après le théâtre, en vain le lendemain un mot de vous. J'avais donc entièrement renoncé à M. Fernandez : mais comme dans les Contes des Mille et une Nuits, on trouve métamorphosé en quelque chose de méconnaissable, ce qu'on avait cessé de chercher. J'ai donc vu un Fernandez, sans moustaches, sans barbe, sans aucun rapport (qu'au moins je me sente capable de restituer), un Fernandez nouveau chez Lucien Daudet. Le nouveau est moins aimable quand il parle que l'ancien, il ne dit même pas bonjour, mais il écrit, ce que l'ancien ne faisait pas, et des lettres ravissantes. De ce Legrandin que seule une erreur dans la correction des épreuves m'a empêchée (*sic*) de retirer de Swann où il est si ennuyeux, Fernandez parle tellement mieux que moi que Legrandin redevient utile. Le regard « marginal » est un chef d'œuvre. Ainsi je connais de vous une lettre. De vous même, je ne me rappelle qu'une chose mais avec une précision absolue : la façon dont vous prononcez : « Senza Rigore » (1). Cette longue lettre de quelqu'un qui a horreur d'écrire des lettres (et à qui même il est défendu d'en écrire, car il perd la vue) est pour vous supplier d'être précisément pour moi « Senza rigore » si le malheur — dont nos jours sont faits encore un peu plus que ceux de tout le monde — faisait que je ne puisse pas, étant trop souffrant, vous revoir. Et au moment même où je vous écris, un gros rhume, le premier depuis vingt ans, me fait envisager cette triste hypothèse (triste pour moi) comme fort probable. Recevez je vous prie, cher Monsieur, le meilleur souvenir de celui qui serait très heureux et flatté que vous l'autorisiez à se dire,

Votre ami,
Marcel Proust.

---

(1) Voici l'anecdote racontée par Fernandez : « Il était venu me voir en pleine nuit (une des nuits agitées de 1918) afin de me demander « simplement » le renseignement qu'on va voir...

Le moindre mot qui ne correspondait pas en lui à des harmoniques sensibles et affectives, et dont il voulait user néanmoins, lui causait

II

[1919]

Cher Ami (1),

Vous m'avez deviné par votre « Critiques et actes » car j'avais d'abord voulu faire paraître ces pastiches avec des études critiques parallèles sur les mêmes écrivains, les études énonçant d'une façon analytique ce que les pastiches figuraient instinctivement (et vice versa), sans donner la priorité ni à l'intelligence qui explique ni à l'instinct qui reproduit. Le tout était surtout pour moi affaire d'hygiène ; il faut se purger du vice naturel d'idolâtrie et d'imitation (2). Et au lieu de faire sournoisement du Michelet ou du Goncourt en signant (ici les noms de tels ou tels

---

comme l'angoisse d'une absence. C'est ainsi qu'il me demanda de dire à haute voix « senza rigore » en italien. Je le prononçai avec toute la netteté possible, et, sur sa demande, je le répétai, et il me remercia avec effusion comme si je venais de lui faire visiter l'église de Balbec ou Saint-Marc de Venise. Un an plus tard, je trouvai dans un coin d'*A l'ombre des jeunes filles en fleur*, entre guillemets, p. 145 exactement, ce *senza rigore*, qui était comme le noyau de cette pulpe vivante que Proust avait recueillie dans sa mémoire pendant les brefs instants qu'il avait passés chez moi. Et j'écrivis plus tard... « Je compris alors, mieux qu'après une longue étude, que, dans l'œuvre de Proust, partout innervée comme un tissu vivant, le moindre mot, peut-être la moindre lettre, représente un désir, une inquiétude, une expérience, un souvenir ». Ramon Fernandez : *Ouv. cit.*, p. 84.

(1) Fernandez a noté au haut de la page : A propos d'un article de moi sur *ses Pastiches et Mélanges*. Le recueil avait paru en juin 1919, ce qui permet de dater approximativement la lettre.

(2) Ce sont les idées que Proust devait développer peu de temps après dans son étude sur le style de Flaubert : « ...je ne saurais trop recommander aux écrivains la vertu purgative, exorcisante du pastiche. Quand on vient de finir un livre, non seulement on voudrait continuer à vivre avec ses personnages... mais encore notre voix intérieure qui a été disciplinée pendant toute la durée de la lecture à suivre le rythme d'un Balzac, d'un Flaubert, voudrait continuer à parler comme eux, il faut la laisser faire un moment, laisser la pédale prolonger le son, c'est-à-dire faire un pastiche volontaire, pour pouvoir après cela, redevenir original, ne pas faire toute sa vie du pastiche involontaire... Notre esprit n'est jamais satisfait s'il n'a pu donner une claire analyse de ce qu'il avait d'abord inconsciemment produit, ou une récréation vivante de ce qu'il avait d'abord patiemment analysé. » *Chroniques*, p. 204-205.

de nos contemporains les plus aimables) (1), d'en faire ouvertement sous forme de pastiches, pour redescendre à ne plus être que Marcel Proust quand j'écris mes romans. Votre étude sur le pastiche est étonnante. Je ne comprend pas bien si vous désirez que je cherche à le faire insérer ici ou là, ou si je dois vous le renvoyer, votre intention étant de le faire paraître dans tel ou tel « organe » déjà choisi par vous. De toutes façons, et que l'étude paraisse ou non, ma reconnaissance n'est pas moins vive.

Je serai très heureux de vous voir si je suis un peu mieux et si vous êtes à Paris. Le drame du déménagement (je vis actuellement 8 *bis* rue Laurent Pichat) va être suivi du drame d'un nouveau déménagement. Vous ne savez pas ce que c'est pour ma santé, tellement éprouvée que je n'ai pu encore — depuis plusieurs mois — écrire à l'agence Largier de me chercher un appartement ! Tout ce que vous me dites des jeunes filles qui vous empêchent et ont bien raison de vous empêcher de lire les *Jeunes Filles en fleur*, excite infiniment ma curiosité et le reste aussi —. Que devient Philippe Sauveur ? L'étude sur Meredith a-t-elle jamais parue ?

Votre tout dévoué,
Marcel Proust.

---

(1) Il est difficile de savoir qui vise ici la phrase de Proust ; par une curieuse rencontre nous avons trouvé, dans le journal de du Bos, un passage qui pourrait bien éclairer celui-ci, du moins en ce qui concerne les pasticheurs de Michelet : « Après quoi se leva Romain Rolland qui pendant dix minutes (il parlait en français) nous sortit tous les vieux lieux communs qui sont les succédanés de Michelet (décidément *it takes a mind of a big calibre to live on Michelet without disaster : that is where one sees all the cunning and all the art of Barrès*) c'est-à-dire en français : il faut un exprit de fort calibre pour vivre de Michelet sans catastrophe ; c'est là qu'on voit toute l'habileté et toute la finesse de Barrès. Charles du Bos, *Journal*, 1921-1923, p. 274.



POÈMES EN PROSE

SEPT ANS APRÈS

La retrouvera-t-il, un soir triste comme tous les autres soirs, dans cette maison basse du port où ne venaient que des marins aux regards noyés de brumes, et sera-t-elle ainsi qu'il y a sept ans semblable, au milieu des éclats de voix et des bruits de verres entre-choqués, à quelque héroïne des légendes celtiques, toujours lointaine et pure, même quand arrive l'heure où les genoux, les mains et les bouches se rapprochent pour brûler d'une flamme cruelle et sans merci ?

Au cœur de ce port mélancolique, la retrouvera-t-il ainsi qu'il y a sept ans, ou bien l'a-t-il perdue à jamais, celle que nous aimions et qui nous abandonna, la jeune aventurière au manteau gris, avec sa longue chevelure de soleil, et, dans ses yeux profonds, toutes les grâces et tout le mystère d'une enfance vécue en songe devant la mer des Antilles ?

LA CICATRICE

Grande et belle comme une reine éprise de solitude, et portant une cicatrice à la main gauche, elle passait dans les bois éclaircis par l'automne et longeait, vers la tombée du soir, les calmes étangs de la mélancolie. Sa démarche fière de chasseresse était de celles qu'on ne peut oublier ; et, de ses profonds regards, naissait une flamme qui doit te brûler encore, lorsque tu revis en songe les heures toujours fraîches de ta lointaine adolescence.

Tu l'aimais et tu ne lui as jamais dit que tu l'aimais. Confie-t-on sa peine et son espoir au voilier qui vogue vers les îles, à l'oiseau léger qui s'envole, au nuage qui fuit ?

Mais plus tard, bien plus tard, tu l'as revue, qui se penchait tendrement sur toi, dans le demi-sommeil, et caressait ton front de sa main gauche dont la cicatrice avait pris la forme d'un cœur, tandis qu'à sa main droite un bouquet de sombres violettes se confondait avec le charme silencieux et l'impénétrable mystère des nuits.

L'AVENTURE

C'est dans ces ruelles endormies, le long de ces maisons basses aux pierres abîmées par les pluies, que nous avons erré plus d'une soirée d'hiver, alors qu'en nous déjà le goût de la mélancolie s'alliait à je ne sais quelle impossible espérance.

L'aventure la plus étrange ne sommeillait pas dans ces tristes bars à matelots où les filles n'ôtaient leurs peignoirs qu'au premier étage, ni dans les voiles blanches et gonflées d'air libre de ces vagabonds et légers trois-mâts. L'aventure la plus étrange et la plus belle s'animait, au contraire, dans le rythme naturel de ta démarche, dans tes yeux gris comme l'océan sur

les bords duquel je t'avais rencontrée une après-midi de septembre, et plus encore dans les jeunes et tremblantes caresses qui nous découvraient l'amour avec ses artifices, ses mouvements spontanés, ses plaisir aigus et l'inépuisable source de ses peines.

Du haut de ce large balcon nous avons, l'un contre l'autre, vu souvent glisser les ombres de la nuit entre les deux tours qu'un rouge soleil englouti sous les flots calmes venait d'incendier ; et, devant ce port silencieux, au cœur de cette ville tantôt brumeuse et tantôt presque orientale dont les métamorphoses s'accordaient à la folle diversité de nos désirs, l'apaisement le plus doux est né bien des fois de l'excès même de nos ardeurs.

LES ADIEUX

Le matin brumeux de novembre où je te dis adieu pour la dernière fois, tu me fixas longtemps de tes yeux aussi tristes que les marais d'Aigues-Mortes au crépuscule.

Était-ce un pressentiment, comme en ont souvent ceux qui s'aiment ? Mais je savais que je n'écouterais jamais plus ton cœur d'amoureuse battre contre le mien dans le silence de la nuit.

Et maintenant, bien des années après ce matin d'adieux, je me demande si tu vis toujours et te promènes quelque part sur la terre ou s'il est vrai que tu reposes sous la pierre grise d'une tombe rongée par les pluies, au fond d'un cimetière abandonné, là-bas devant la mélancolique mer du Nord.

VILLE MARINE

De la maison aux deux tourelles cachées sous le lierre des nuits de lune et d'angoisse, peut-être ne te souvient-il pas, ni du sombre corridor où je t'ai

souvent tenue contre mon cœur en te parlant à voix basse, toi qui fus l'un de mes premiers amours et qui n'es plus qu'une ombre incertaine entre les ombres ?

Je rêve et te revois fuyant, parmi la fraîcheur et les bruits du matin, dans cette ville marine que la tempête assaillait parfois durant des jours et des jours. Tes boucles dansaient sur tes épaules comme autant d'espoirs liés à la jeunesse du monde. Je te suivais et je croyais t'atteindre ; mais tu disparaissais au détour d'une ruelle, sans te retourner un seul instant.

Reviendras-tu jamais dans la maison aux deux tourelles cachées sous le lierre des nuits de lune et d'angoisse, et dans le même corridor te sentirai-je de nouveau t'appuyer contre moi, toujours aussi brûlante et toujours aussi glacée, pareille à la Sirène des mers brumeuses qui mène les matelots vers l'aventure, et de plus en plus belle, malgré la marche inflexible et douloureuse des années ?

Philippe CHABANEIX.





« LO STENDHALESCO DOTTOR RASORI »

Sous ce titre, M. Bruno Pincherle vient d'imprimer à Trieste un important travail (1) sur le médecin Giovanni Rasori qui fut, durant quelques années, lié avec Stendhal à Milan. M. Pincherle lui aussi médecin fut, durant la guerre, relégué en « confino » pour son attitude anti-fasciste et nous devons à ses loisirs forcés de cette époque une charmante et précieuse traduction italienne de *Rome, Naples et Florence en 1817* (2) qu'il a signée clandestinement d'un pseudonyme bien stendhalien : Ferrante Palla. Son éponyme Ferrante est précisément cette fois le véritable objectif de son étude car en retraçant la vie de Rasori, M. Pincherle s'est particulièrement attaché à rechercher les rapprochements qui nous autorisent à voir dans le médecin milanais le modèle du révolutionnaire errant de la *Chartreuse*.

---

(1) Ministero della Difesa. Marina — Tipo-litografia dell' Ufficio coordinamento Anno 1948, 28 p., 8°.

(2) *Roma, Napoli e Firenze nel 1817*, Milano 1943. 8°, traduction, préface et notes par Bruno Maffi et Ferrante Palla. Cf. *Le Divan*, 1945-1946. p. 269.

On sait que M. Pierre Martino, dès la première édition, en 1914, de son beau livre sur Stendhal, avait suggéré cette « source » (1). L'hypothèse se justifiait à ses yeux par un triple rapprochement, Ferrante étant tout comme Rasori, médecin, poète et républicain. L'argumentation de M. Pincherle reprenant ces points de contact entre le personnage et son modèle, en démontre quelques autres, et me paraît déterminante. Je vais, ci-dessous, en emprunter l'essentiel.

* * *

Giovanni Rasori est né à Parme, le 20 août 1766. Il semble s'être montré, dès sa jeunesse, épris d'une culture plus large que celle dont se nourrissaient alors les jeunes Italiens. Dès ses débuts dans la discipline médicale il se révèle un esprit original et quasi-révolutionnaire. Il embrasse les méthodes nouvelles du médecin écossais Brown. Il va poursuivre du reste, ses études en Angleterre, et après avoir visité l'Allemagne et la Suisse, rentre à Milan quelques jours avant la bataille de Lodi, à l'heure même où le rideau se lève sur le radieux prologue de la *Chartreuse*. Il éprouve au plus haut degré l'enthousiasme des Milanais de Stendhal pour les soldats va-nu-pieds de Bonaparte et pour les idées qui flottaient autour de leurs drapeaux.

Le médecin se mue aussitôt en propagandiste républicain, et lance, huit jours après l'entrée des Français, le *Journal de la Société des Amis de la Liberté et de l'Egalité*. Nommé professeur de pathologie à Pavie, puis élu recteur, il utilise ces moyens d'action pour bousculer le conservatisme, aussi bien professionnel que politique. Cent-cinquante ans avant l'existentialisme il fait de la médecine « engagée ». Il proscrit notamment le traditionnel usage du latin dans les examens. Une leçon consacrée au « prétendu génie d'Hippocrate » met le comble au scandale, car nous

(1) P. Martino. *Stendhal*, Paris, 1914, 8° p. 268.

savons bien que l'entrée des Français n'avait pas suffi à faire de tous les Italiens des non-conformistes. Un libelle anonyme déclarera bientôt (1798) que la nature a formé Rasori pour le crime, comme elle avait formé Caton pour la vertu ! Ne voit-on pas déjà apparaître le « bandit » Ferrante Palla ? D'autres le traitent de fou (1) si bien que le Gouvernement de la Cisalpine lui retire sa chaire, le nommant toutefois Commissaire du Grand Hôpital à Milan.

Lors du retour offensif des Austro-Russes, Rasori s'engage comme volontaire dans les troupes cisalpines, à la même brigade que Ugo Foscolo avec lequel il se lie d'amitié. Il passe ainsi les fameux « tredici mesi ». Enfermé à Gênes, avec Masséna, il rentre après Marengo à Milan, et refusant le portefeuille de l'Intérieur, accepte la charge de médecin-en-chef de l'Etat.

Sa doctrine qui aura plus tard un certain éclat est déjà formée : il conçoit dans tout organisme vivant deux principes opposés : les stimulants et les contre-stimulants dont l'équilibre correspond à la santé et le déséquilibre à la maladie. Sa thérapeutique vise essentiellement au rétablissement de cet équilibre, par un apport extérieur dans le sens voulu. Nous en connaissons une application à Stendhal lui-même, par les soins du Dr Cagnola, ami de Rasori, son collègue à l'Ospedale Grande, et qui soignera Henri Beyle après 1815. « Trop de santé, santé à diminuer » (2) note un jour Stendhal et les contre-stimulants qui lui sont appliqués consistent en une longue série de saignées, sans négliger les vésicatoires et les sangsues.

De 1800 à 1814, privé de sa chaire, Rasori profite au moins de sa situation dans les Hôpitaux pour instituer au nom de sa doctrine de vastes expériences, sur l'effet des médicaments. Le caractère révolutionnaire de ses idées médicales continue à soulever contre lui des tempêtes, que sa polémique républicaine ne

---

(1) « Un fou de notre pays » dira le Comte Mosca parlant de Ferrante (*Chartreuse*. I, 190).
(2) *Marginalia*, t. I, p. 134 (30 juin 1817).

contribue guère à apaiser. Des pamphlets de l'époque le qualifient d'*empoisonneur*, et M. Pincherle nous invite à ne pas nous étonner, dès lors, de ce que Ferrante Palla ait utilisé le poison pour supprimer le Prince de Parme. L'hostilité contre les nouveautés rasoriennes atteignit à une telle exaspération qu'un décret du vice-roi en juillet 1813, chargeait les Professeurs de Pavie d'une enquête sur ses agissements, et notamment sur la mortalité parmi ses patients. Les sentiments du corps enseignant à la vieille Université ne lui permettaient guère de se faire illusion sur le résultat, quand l'entrée des Autrichiens à Milan mit fin tout à la fois à l'enquête et à la situation du médecin.

Une proclamation aux Italiens, dans laquelle, en style enflammé, il invitait ses compatriotes à se lever en masse et à s'unir aux Français pour repousser les Autrichiens, permit de l'impliquer dans ce qu'on a appelé la conjuration militaire de 1814. Tandis que Foscolo, compromis comme lui, se sauvait par l'exil, Rasori passait plus de trois ans dans les prisons de Milan et de Mantoue. Il fut même un temps sous la menace d'une condamnation à mort. Ici encore, M. Pincherle fait un pertinent rapprochement avec Ferrante, condamné à mort, par contumace, auteur de libelles ardents.

C'est surtout durant ses prisons, semble-t-il, que le médecin méritera la qualification de poète. Il emploie bonne partie de sa captivité à écrire des vers, entre autres, pour une dame inconnue, entrevue à travers les barreaux. On songe à Ferrante, errant dans les bois, et amoureux de la Sanseverina... Etaient-ils ces vers de ceux « dont rien n'approche » et « aussi beaux que le Dante » car ainsi le Comte Mosca apprécie-t-il ceux de Ferrante Palla ? M. Pincherle qui en cite quelques-uns, se garderait de l'affirmer. Tout au moins sont-ils énergiques et animés d'un souffle que les contemporains pouvaient appeler dantesque, puisque aussi bien, dans leur oubli des proportions, ils voyaient dans le simple Monti, (admiré de Stendhal, ne l'oublions pas) : *Dante redivivo !*

*
* *

C'est à sa sortie de prison que nous le trouvons, pour la première fois, en rapports avec Stendhal. Le 14 avril 1818, ce dernier, profitant de son séjour à Grenoble, où sa plume est plus libre qu'à Milan, signale à Mareste deux hommes « extraordinaires » le Comte Dalpozzo, « Benjamin Constant du Piémont » qui devait être exilé pour sa participation à la tentative révolutionnaire de 1821 et le Dr Rasori « un des conspirateurs de Mantoue, qui est sorti le 20 mars. Pauvre comme Job, gai comme un pinson et grand homme comme Voltaire, au caractère près, Rasori a une volonté de fer. Je mets au premier rang des hommes que j'ai connus, Napoléon, Canova et lord Byron ; ensuite Rasori et Rossini. Il est médecin et inventeur, de plus, poète et écrivain du premier mérite... Conservation étonnante, figure usée, mais superbe, figure de camée. Si vous étiez moins encroûtés, vous auriez un homme comme cela pour 8.000 francs à Paris. Ce serait le brochet qui ferait courir vos carpes ; il troublerait un peu le concert de louanges réciproques que vos Cuvier et vos Humboldt se renvoient sans cesse avec un accord si touchant » (1).

M. Pincherle précise que ce n'est pas le 20 mars, que Rasori sortit de prison, mais le 9. Cet écart n'est pas bien grave : si, comme nous allons le voir, Stendhal lui fut présenté le 21 mars, il put fort bien enregistrer dans sa mémoire que le médecin était libéré « de la veille ». Quant à l'ami commun qui les mit en rapports, on peut hésiter entre Teodoro Lechi, ami de Rasori, lié avec Stendhal depuis 1811, et le Dr Antonio Cagnola qui, comme nous l'avons vu, avait soigné Stendhal. Peut-être aussi le hasard d'un salon milanais réunit-il les deux hommes ?

L'impression sur Stendhal fut assurément très vive, car dès le 21 mars, le jour, sans doute, de sa

---

(1) *Corr.* t. V., p. 135-136.

première rencontre, il note, en marge d'un manuscrit qu'il vient de voir un grand homme (1) M. Pincherle a omis ce petit fait, opportunément signalé naguère par M. Vigneron. Le mot de *grand homme* ne doit pas nous empêcher d'apercevoir ici Rasori, si on le confronte aux termes dont use Stendhal dans sa lettre à Mareste : « grand homme comme Voltaire ». Il avait dû être frappé, dit fort justement M. Pincherle par l'aura romantique qui enveloppait alors l'ex-prisonnier, par l'énergie qui émanait de sa personne, et de sa parole, par son non-conformisme aussi et par son irréligion fondamentale qui le classait hors du commun parmi les libéraux italiens. Quoi qu'il en fût Stendhal fut séduit et c'est environ la même époque qu'il rédige cette autre et fort curieuse note retrouvée parmi les feuillets destinés à une seconde édition de *Rome, Naples et Florence.* « L'étranger n'est pas celui que sépare de nous le hasard d'une rivière ou d'une montagne ; mais celui dont les principes, les vœux et les sentiments sont en guerre avec vos principes, vos vœux et vos sentiments. Ainsi M. de Chateaubriand est étranger pour moi, et je suis plus le compatriote de M. Ras... que si la même cabane nous avait vus naître. Suis-je donc votre ennemi à vous avec lequel mille rapports m'unissent parce que je dis qu'il y a parmi vous mille cœurs comme celui de M. de Chateaubriand pour une âme comme celle de M. Ras... » (2).

---

(1) Manuscrit de la *Vie de Napoléon* (*Marginalia* t. II, p. 8) : « After seeing a great man the 21 March 1818 ». Cf. R. Vigneron. *Deux pamphlets milanais de St.* dans *Modern Philology*, Nov. 1942.

Je remarque encore que quelques mois plus tard, Stendhal note dans le même manuscrit : « Note of a great man... R. 28 juin » et je me demande s'il n'a pas consulté Rasori sur la rédaction de son ouvrage, tout comme il a sollicité les conseils de Vismara et de Borsieri ?

(2) *Pages d'Italie*. p. 108. J'ai retrouvé la première phrase de cette note : elle est textuellement empruntée par Stendhal à un article anonyme de la *Minerve* (t. III, p. 29, juillet 1818). Il m'est impossible de suivre M. Pincherle quand, s'appuyant sur ce texte, il pense que le lien secret qui rapprochait à un pareil degré Stendhal de Rasori, avait pour trame l'opposition entre Rasori et Chateaubriand.

*
* *

Cependant, Rasori ne tardait pas à être expulsé de Lombardie. Il mène, durant quelque temps, une existence difficile, cherchant sans succès un emploi ici et là, y compris à Parme, sa patrie, dont Marie-Louise lui ferme les portes. Il finit par réussir néanmoins à se faire engager comme médecin par la fameuse Caroline de Brunswick, la scandaleuse princesse de Galles, réfugiée alors dans sa villa de Pesaro, et il remplace auprès d'elle dès la fin de 1818, Francesco Mocchetti, le professeur de Côme. Malheureusement le Cardinal Consalvi lui refuse le permis de séjour à Pesaro, malgré les efforts de Caroline pour le cautionner. Cet exil d'ailleurs, ne paraît guère s'être prolongé. Autorisé à rentrer à Milan, Rasori put s'y faire, sous l'étroite surveillance des policiers autrichiens, une modeste clientèle, et publier quelques-unes des traductions qu'il avait préparées en prison, notamment celle des *Lettres sur la mimique* de Engel, parue en 1818-1819, et où Stendhal dut lire avec plaisir un vibrant éloge de Salvatore Vigano, le compositeur de ballets, une de ses plus hautes admirations.

Rasori figure à cette époque parmi les collaborateurs d'ailleurs modestes du fameux *Conciliatore*, le journal libéral auquel Stendhal porta tant d'intérêt. Mais ici se place un incident grave, sur lequel les érudits n'ont pas réussi à faire une complète lumière, et dont M. Pincherle nous donne l'essentiel.

Veuf en premières noces, en 1804, de Marietta Rubini qui lui avait laissé une fille, Sabine, Rasori avait tenté un second mariage avec Anna Vadori, un bas-bleu médiocre, l'« Antisybille » que Foscolo a fustigée dans ses vers. Rasori s'en était séparé peu après, restant seul avec sa fille. Or, en 1819, Sabine ayant 21 ans, la police, sans aboutir à démontrer entre le père et la fille un véritable inceste, parvint tout au moins à la conclusion qu'il existait, chez le médecin, de « perverses tendances paternelles », et

l'obligea à émanciper la jeune fille. Le fait que celle-ci ait aussitôt quitté la maison, et que l'opinion milanaise ait accueilli l'histoire sans étonnement donne à penser qu'il ne s'agissait pas, comme le prétendent certains panégyristes de Rasori, d'une simple machination policière. Aussitôt, le Comte Porro, qui dirigeait le *Conciliatore*, invitait Rasori à ne plus fréquenter sa maison.

Stendhal ne put ignorer l'aventure, et il est curieux que, friand comme il l'était de faits exceptionnels, il ne nous en ait pas laissé la moindre mention. Dans une lettre à Mareste, du 8 août 1820, il confirme, au contraire, son admiration pour le médecin et pour l'homme, et recommande à son ami un des élèves de Rasori, que la situation politique amène à son tour à s'exiler de Milan. Il s'agit de Giovanni Fossati, un libéral lui aussi, et un des plus fidèles amis de son maître. Fossati devait réussir à Paris dans la carrière médicale. Il se fit notamment le propagateur des doctrines rasoriennes et parvint à y intéresser le grand Laënnec.

M. Pincherle ne manque pas de citer la dernière allusion à Rasori, que l'on trouve, quelques semaines plus tard, dans la correspondance de Stendhal. Mais soit que Colomb, en publiant cette lettre, l'ait mal déchiffrée, soit que la cryptographie de Stendhal nous demeure impénétrable, ce texte n'est pas clair : « M. Ra[sori] est un homme de beaucoup d'esprit, but in Elysée is not so ; they say him peu délicat sur la probité. Procurez-lui les moyens de disséquer... Peut-être vous adresserai-je M... lui-même, going in England for the Queen » (1).

M. Pincherle estime que M... désigne Rasori lui-même,car Caroline de Brunswick, devenue reine entre temps, était restée sa clientèle. C'est fort possible. Rasori, en tout cas ne fit pas le voyage de Londres (2)

(1) *Corr.* t. V. p. 357. Lettre du 30 août 1820. Les doutes sur la probité visent-ils le maître ou l'élève ?

(2) Je trouve quelques mentions de Rasori dans la correspondance de la Reine Caroline. Le 1er mai 1820, de Turin, en route pour

Notons toutefois les bruits fâcheux sur sa probité, en regard des procédés contestables par lesquels Ferrante Palla assure son « minimum vital » ?

* * *

Quelques mois après, Stendhal quittait Milan, non pas refoulé par le Gouvernement Autrichien, comme le dit M. Pincherle, mais pour des raisons où les mépris de Métilde et la crainte d'être inculpé dans le procès du *vent'uno* interviennent parallèlement. Son ami ne quittera plus Milan, et nous ne savons si Henri Beyle put le revoir au cours des deux brefs passages qu'il y fera, en 1828 et en 1830.

Mais il ne l'oubliera pas et lui réservera une place d'honneur dans la seconde édition de *Rome, Naples et Florence* en 1827, le mentionnant parmi les 4 ou 5 médecins comme l'« art salutaire » n'en peut peut-être présenter nulle part d'aussi distingués et faisant figurer « l'aimable et courageux docteur Rasori » autour d'un délicieux dîner milanais dont il place malencontreusement la date fantaisiste au moment où son ami était en prison ! (1).

En janvier 1826, déjà, il l'avait signalé aux lecteurs du *London Magazine.* En juillet 1828, dans le *New Monthly* (2) il précisera que le système de Broussais n'est qu'un perfectionnement du système rasorien, et sachant en quelle estime médiocre Stendhal tenait l'homme aux sangsues, on pourrait se demander s'il faut voir dans cette mention un témoignage de véritable fidélité au médecin de Milan. N'en doutons pas

Londres où allait se dérouler le triste procès que l'on sait, elle écrivait de son médecin qu'elle venait de consulter à Milan : « Il m'a soignée constamment, mais le gouvernement autrichien ne veut pas lui donner de passeport pour m'accompagner en Angleterre ». (L. Melville. *An injured Queen.*, p. 415). Est-il vraisemblable que trois mois après, Rasori n'ait pas perdu l'espoir d'obtenir ce passeport ? Ne s'agirait-il pas plutôt du Dr Mocchetti que Stendhal a fort bien pu rencontrer à Côme au cours de ses séjours auprès des Mombelli ?

(1) *Rome, Naples et Florence*, t. I., p. 123-124.

(2) *Courrier Anglais*, t. IV, p. 269 et t. III, p. 408.

pourtant, il est de bonne foi car dix ans plus tard, encore, écrivant la *Chartreuse*, il fera appeler au chevet de la Sanseverina « le célèbre Rasori, le premier médecin du pays et de l'Italie » (1).

Et nous en revenons ainsi, Rasori étant mort le 13 avril 1837, à sa réincarnation en Ferrante Palla. J'ai noté au passage d'après M. Pincherle, quelques points de ressemblance entre le personnage et le modèle, qui s'ajoutent à ceux que M. Pierre Martino avait aperçus dès 1914. M. Pincherle en voit un nouveau et décisif dans le physique du médecin milanais. Il cite ces portraits, que tracent de lui deux de ses élèves et d'abord Fossati lui-même : « Il avait le corps maigre et agile, la face pâle et décharnée, de grands yeux à fleur de tête et un large front ». Puis un autre, Del Chiappa : « Rasori était décharné, agile de corps, le visage pâle et maigre, les yeux grands et saillants... sa taille au-dessus de l'ordinaire. » Or, voici dans sa brièveté habituelle en ce qui touche le portrait physique, le signalement que Stendhal nous donne de Ferrante. «... fort bel homme (2) ...horriblement maigre,... ses yeux tellement beaux... » « une rapidité prodigieuse ». Les rapprochements sont trop marqués pour être fortuits et la curieuse silhouette de Ferrante se trouve ainsi à peu près identifiée.

Ne chicanons pas trop M. Pincherle quand il rapproche encore « le caractère de fer » que Stendhal apprécie chez Rasori, en 1818, avec les mots « voici un homme de fer » par quoi Ferrante se présente à la Duchesse. Le texte dit en effet : « Voici un corps de fer » mais il ajoute : « et une âme qui ne craint au monde que de vous déplaire » (3).

---

(1) *Chartreuse de P.*, t. II, p. 89.
(2) *Chartreuse de P.*, t. II, p. 226. Rappelons ici la « figure superbe », la « figure de camée » que Stendhal attribue à Rasori.
(3) *Chartreuse de P.*, t. II., p. 236.

* * *

Et pourtant ces rapprochements exacts, sur le plan professionnel, sur celui de la poésie, de l'agitation politique, de l'aspect physique et moral, et même, si l'on veut, de l'insuffisante probité, ne suffiraient pas, à mon sens, à emporter la conviction complète. On ne peut manquer, en effet, de remarquer combien il est paradoxal de voir dans cet être misérable et errant qu'est Ferrante Palla, qui vit dans le « maquis », qui vole, — encore qu'avec modération —, sur les grands chemins, le portrait d'un homme qui après tout, en dépit de ses mésaventures, et de sa prison, était demeuré un médecin ayant clientèle, et menant une vie, modeste sans doute, mais en définitive « bourgeoise ». Certes, ce ne serait pas le premier exemple d'un personnage dont Stendhal aurait pris l'âme à un certain modèle et l'existence « temporelle » à un autre. Je crois l'avoir montré ici-même dans le cas de François Leuwen, où le paradoxe est plus flagrant encore. Mais M. Pincherle est intransigeant et sans doute a-t-il raison car, s'il a bien deviné l'objection, il nous démontre, non sans succès que l'existence de misère et de vagabondage de Ferrante Palla est une *transposition* valable de celle que mena Rasori après sa sortie de prison, et plus encore après que fut soupçonné l'inceste.

Dès lors, en effet, il n'a plus connu qu'une existence de demi-misère et en tous cas, d'isolement. Si, de surcroît, les soupçons sur sa probité dont parle Stendhal à Mareste dans sa lettre du 30 août 1820 avaient eu quelque publicité, on ne peut s'étonner qu'il soit devenu dans le milieu milanais, un être en marge, je dirais volontiers, une sorte d'*outlaw*, auquel seuls, de rares amis restaient fidèles. Ce n'est d'ailleurs pas une simple vue de l'esprit, et M. Pincherle nous apporte dans ce sens des citations convaincantes. Je n'en reprendrai qu'une : dans une lettre à Fossati, vers la fin de sa vie, Rasori écrit : « Adieu, je suis triste jusqu'à mourir ; je vis une vie solitaire, aban-

donnée, ennuyeuse, pesante, désolée, au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, je ne connais plus les douceurs de l'amitié, et Milan m'est devenu insupportable ».

Qu'on n'objecte pas qu'au moment où naissait la *Chartreuse* (1) et depuis 1821, les deux amis ne s'étaient plus revus et, croyons-nous, avaient perdu tout contact. M. Pincherle s'est heureusement avisé, en effet, que Stendhal avait eu, au moins récemment des nouvelles de Rasori par la *Biographie Universelle et Portative des Contemporains*, qu'il possédait dans sa bibliothèque. Imprimée en 1836, elle consacre une page au médecin et le dépeint comme : « réduit à mener une vie presque errante, et toujours en butte aux persécutions du pouvoir ombrageux des Autrichiens. » Ne sommes nous pas arrivés tout près du proscrit vagabond de la *Chartreuse?*

Et puis, et c'est encore un mérite de M. Pincherle de l'avoir aperçu, la dominante, dans l'impression que Stendhal, à travers près de vingt années d'absence avait conservée du médecin milanais, c'est certainement, au-dessus de sa science médicale, de son talent de poète, et de ses convictions républicaines, le rayonnement d'énergie qui a n'en pas douter le caractérisait. Or, cette énergie, que Stendhal ne manquait jamais de saluer avec joie dans les hommes de la Renaissance Italienne, et dont il constatait amèrement qu'elle était presque éteinte au XIXe siècle, c'était chez les brigands qu'il en retrouvait, par

---

(1) En marge de son propos et touchant la genèse de la *Chartreuse* M. Pincherle nous révèle qu'il possède deux exemplaires d'un recueil manuscrit sous le titre : *Successi tragici ed amorosi* dont les auteurs seraient deux hypothétiques napolitains : Silvio et Ascanio Corona. L'une des pièces de ce recueil est précisément l'*Origine des Grandeurs de la famille Farnèse*, cette méprisable chronique scandaleuse du XVIIe siècle, véritable pamphlet où l'histoire est défigurée (Cf. Abbé Pierre David. *Les chroniques italiennes copiées par Stendhal. Journal des Débats*, 28-9-1922) et qui fournit à Stendhal le scénario sommaire de son roman. Suivant M. Pincherle, un autre napolitain, Tommaso Pisacane aurait, au début du XIXe siècle remanié l'un de ces manuscrits en vue d'une publication.

exception, les exemples les plus excitants. Alfieri lui avait enseigné que dans l'Italie d'alors, les âmes de dur métal ne trouvaient plus à se manifester que par des crimes « énormes et sublimes ». Ainsi, pour peindre avec vraisemblance l'« âme de fer » de son ami, la logique menait tout droit Stendhal à le faire revivre sous les guenilles d'un brigand.

*
* *

Ne perdons pas de vue toutefois une réserve indispensable et maintes fois répétée à propos de pareilles « identifications » : la création stendhalienne, on le sait bien, ne procède qu'exceptionnellement d'un modèle unique et pratique souvent avec bonheur une sorte de surimposition. Si poussée que soit la ressemblance entre Ferrante et Rasori, tel autre modèle a pu, ici ou là, fournir quelques traits au personnage. Rasori, que je sache, n'a jamais empoisonné un souverain par des sels de cuivre, ni dépouillé, à la lettre, les voyageurs dans les forêts. Il n'est pas impossible que sur ces points et sur d'autres encore, des « sources » précises soient répérées demain. Elles seront les bienvenues. Mais ce seront détails qui ne sauraient guère altérer maintenant le parallélisme essentiel, signalé par M. Martino et précisé par M. Pincherle, au point de satisfaire, ce me semble, les plus exigeants parmi ceux que tourmente, comme disait Renan, l'horrible manie de la certitude.

2 9 ★

François MICHEL.





POÈMES

AQUARIUM

Le songe, la féerie et Shakspeare et Watteau
Hantent l'étrange parc aux clôtures de verre,
Labyrinthe d'herbe ondulante où la lumière
Jaillit d'une caverne au plus glauque de l'eau.

Et les poissons lamés d'or fin, bardés de cuivre,
Chatoyants de velours somptueusement noir,
Se pavanent, dispos, rythmiques, doux à suivre,
S'entrecroisent dans leur fluide promenoir.

Ceux-ci d'un trait d'éclair, ceux-là comme des bulles,
Traversent l'onde ; et quel démon chinois, fouilleur
De nacre, imagina ces jonques minuscules ?
A la tête, à la queue, une vive lueur,

C'est le fanal de poupe et le fanal de proue ;
D'autres, des fonds obscurs jusqu'aux nappes du jour,
Traînent des falbalas d'une étoffe si floue
Qu'à côté l'algue même est dure de contour ;

Et ce fluet parmi les amples ballerines
Si preste ! Il va, vêtu d'argent rayé de bleu,
Fend les rayons, s'empresse et dirige le jeu,
Poisson sylphe, le Puck des forêts sous-marines !

BAIGNEUSE

Retentissante encor des fougues de la mer,
Aux tendres soins de la lumière ma servante
Je m'abandonne, face à l'océan de l'air
Et toute à me sentir infiniment vivante.

Savoir bien écouter chaque vague arrivant,
Toucher l'ordre du monde en caressant la spire
D'un coquillage, suivre une phase du vent
Tant que moi-même au fond du cœur je la soupire !

Mon corps s'imprime dans le sable avec amour
Mais mon regard d'espace en espace voyage :
Nuée et goëland, s'envolant tour à tour,
Me délassent de la mollesse de la plage.

Et leur essor m'emporte à de telles hauteurs,
Si loin du corps de femme enlacé par la grève !
La mer n'est plus qu'un jeu futile de lueurs
Et je me ressouviens de moi comme d'un rêve.

LE COUPLE

Ne sens-tu pas qu'invisible, un couple
Se meurt sans bruit dans notre maison ?
Ne sens-tu pas, quand nous nous taisons,
Qu'autour de nous ton double et mon double
Vont, viennent, sûrs d'eux-mêmes, sans trouble,
Oppressés seulement par le beau ?
Ah ! pour être aussi purs, aussi souples,
Ont-ils donc traversé le tombeau ?

Attachés à notre ombre, ils attendent,
Corps glorieux, déliés du temps,
Que nous ayons traîné nos instants,
Pleuré nos pleurs, entassé nos cendres.

Guette bien : tu pourras les surprendre,
Tissant leur trame autour des époux.
Ils sont là, ces amants de légende,
Réels pourtant, plus réels que nous.

A chaque pas leur voix nous conseille,
Leurs doigts légers déplissent nos fronts ;
La plénitude où nous parviendrons
Déjà s'offre à leur soif éternelle ;
La haute tour, temple et citadelle,
Notre visée et notre labeur,
Ils l'ont construite, eux, cette merveille
D'un bonheur au-dessus du bonheur !

Fernand Dauphin.





DU ROMAN AMÉRICAIN

(*Suite et fin.*)

II. — Causes et déchéance de la littérature noire

« Notre littérature moderne... a pris racine dans le glissement [de la Société américaine] vers le monde nouveau, d'usines et de grandes villes, qui dissout les vieilles valeurs et les anciennes fois. »

Alfred Kazin (*On Native Ground.*)

Comme il est naturel, le sujet favori des écrivains américains, c'est l'Amérique. Or toute l'histoire de la croissance de ce pays fut déterminée par trois facteurs principaux, qui expliquent aussi, par enchaînement de causes à effets, les tendances de la littérature moderne. Ce sont le puritanisme, la démocratie et l'abondance des richesses.

Fondés en grande partie par des objecteurs de conscience qui s'expatriaient pour établir une société vertueuse, les États-Unis restèrent longtemps le pays de la rigidité extérieure et de l'examen de conscience des autres. Aujourd'hui, c'est le pays du sex-appeal, des gangsters, de l'alcoolisme et du cynisme. Je ne crois pas que ce ne soit que ça, je suis même persuadé qu'un aussi grand peuple doit se composer surtout, comme les autres, de travailleurs consciencieux,

d'amants qui s'aiment, d'enfants qu'on élève le mieux possible, d'artistes sains et de religieux sincères, mais il est certain que dans ses livres on ne trouve à peu près que voyous, putains, ivrognes splénétiques, financiers véreux, Tartuffes, esthètes genre Montparno, assassins et pervertis ; le reste formant la masse des pigeons, des arriérés et des sots. Cela se trouve admirablement expliqué par une remarque d'Henri Clouard à propos de Gide, « que l'éducation puritaine engendre chez ceux qui s'en affranchissent, la haine de tout ce qu'on appelle vertu », mais à condition que l'on mette bien l'accent sur « ce *qu'on appelle* vertu », car ce n'est pas la vertu que les romanciers américains haïssent, mais l'hypocrisie. Et, comme par l'éternel jeu des réactions, on passe toujours d'un excès à l'autre, un siècle puritain a engendré un siècle cynique et pornographe. Le puritanisme en effet, ayant banni certains sujets de la littérature, et réduit ses héros à des sortes de monstres n'ayant pour toute anatomie qu'une tête et un cœur, par contre-coup la littérature moderne va peindre des monstres inverses ne possédant qu'un sexe et un gosier, sans oublier la langue, car ils sont en général fort bavards.

Mais l'Amérique est aussi le pays où loin des préjugés, traditions et haines de la vieille Europe, on espéra fonder la démocratie sans entraves, et le pays des immenses richesses naturelles que l'on crut illimitées. Ce fut le pays de toutes les pantisocraties, de toutes les expériences sociales et de toutes les illusions. C'est pourquoi si l'homme est un animal politique, l'Américain est le plus politique de tous les hommes, étant par tradition nationale, habitué à espérer des formes du régime social et du développement économique, les conditions du bonheur. Sa littérature sera donc extrêmement sensible aux événements historiques, guerres, crises économiques, troubles sociaux.

Nous allons voir comment elle fut influencée par l'expansion des États-Unis, l'arrêt de cette expansion, la première guerre mondiale et la crise.

Portée par un développement matériel prodigieux, la grande nation du nouveau monde avait pendant plus d'un siècle vécu de l'optimisme de l'adolescence heureuse, elle grandissait dans la prospérité et, prenant ses succès pour de l'habileté, croyait bâtir une société nouvelle où tout réussirait toujours. Elle était florissante et se croyait immunisée ; elle était riche et se croyait sage. Ce fut l'époque où l'on chantait les grandes plaines couvertes d'océans de blé, la poésie majestueuse et abondante du Mississipi, la joie profonde des chants noirs, les aventures de ville en ville à travers l'immense continent ; l'époque des romans de pionniers défricheurs de terres, fondateurs d'une civilisation qui se voulait génératrice de vertus : la tolérance, la fraternité, l'entraide.

Mais arrivée à la limite de croissance, une fois tout le continent conquis et toutes ses ressources en exploitation, il fallut se rendre compte que la fortune n'avait apporté rien de tout cela ; qu'au lieu de tolérance on avait les haines de races (la question nègre n'est que posée, aux États-Unis) mais aussi les haines de section contre section : haines du Sud pour le Nord, de l'Ouest pour l'Est ; au lieu de démocratie, la tyrannie de l'argent ; au lieu d'entraide, l'exploitation des pauvres par les riches ; que l'on s'ennuyait, que l'on souffrait, comme au vieux monde ou pis encore. Et la littérature d'auto-critique prit la place de la littérature optimiste. On dénonça l'hypocrisie, la corruption, institution d'état, les scandales les plus grands du monde. Tout un groupe d'écrivains reçut le titre de « muckrakers », que l'on pourrait traduire par « fouille-fumier ».

Et ce fut la guerre de 14-18.

Dans la littérature française, elle apparaît à peine comme une coupure. Les œuvres maîtresses du roman et de la poésie, la *Jeune Parque* ou *Du côté de chez Swan* n'en portent aucune trace. La littérature a continué son chemin, en toute indépendance du grand bouleversement, comme s'il n'avait eu sur la pensée

de nos écrivains pas plus d'influence qu'un événement normal, ou, plus exactement, c'était un événement normal. Menacée, la France s'était défendue, cela ne posait pas de problème. En Angleterre, au contraire, et encore bien plus en Amérique, comme le danger n'avait pas été directement ressenti par la masse du pays, très vite se posa la question : pourquoi la guerre ? Une fois passé le premier enthousiasme d'héroïsme, rapidement noyé dans la boue et l'inaction des tranchées, on eut l'impression de faire, puis d'avoir fait la guerre pour d'autres, une guerre inutile parce qu'évitable. « Dans toute guerre, il y a une pauvre petite Belgique. Il y en a même généralement une des deux côtés » dit un personnage d'Ellen Glasgow ; et Thomas Wolfe :

... Sortant de l'immense avachissement de son premier délire ; la nation commençait à mettre en mouvement les machines de guerre, machines pour fabriquer et imprimer la haine et le mensonge, machines pour gonfler la gloire, machines pour enchaîner et écraser l'opposition, machines pour faire manœuvrer et enrégimenter les hommes.

Tandis que Sinclair Lewis reprend la critique de la bourgeoisie, que l'épreuve n'a pas changée, les autres romanciers de la décade 1920-1930 étudient la guerre ou ses conséquences, or ils n'en retiennent que la laideur et l'absurdité, ou les désillusions de la paix. Pour se donner une raison, on avait voulu croire à la dernière guerre, on s'était accroché au slogan de la guerre pour la fin des guerres comme à un dernier espoir, donc il ne restait que désespoir.

Les deux tiers de la grande trilogie de Dos Passos, U. S. A. sont consacrés à la guerre. Il s'y acharne à la vider de toute grandeur. C'est le roman de la guerre pour sauver les prêts Morgan, la guerre des marchands de canons, et la guerre vaine puisqu'après c'est, comme avant, la lutte pour l'argent qui recommence, avec, en-dessous, la misère, atroce dans ce pays riche, des opprimés de la prospérité, la répression policière brutale de toute tentative de protestation, les grèves

qui avortent dans la lâcheté des égoïsmes, l'impression d'inutilité qui se dégage de toutes ces vies, même de celles qui montent, sans qu'on comprenne pourquoi celle-ci plutôt que celle-là, jusqu'à la source des dollars.

Tout tourne à la désillusion : depuis cinquante ans on élaborait et passait loi sur loi pour supprimer les trusts ; ils n'ont jamais été si puissants. On avait institué la prohibition dans un élan de vertu et le résultat en a été de donner un prestige inoui à la boisson ; être ivre chaque jour est devenu une mode, i. e. une marque de distinction que tout le monde porte. Le mépris haineux que l'on a pour les nègres s'augmentent du dépit de voir qu'ils s'éduquent, remportent des prix universitaires, écrivent, prêchent. On voudrait tous les tuer, mais on leur prend leur musique et l'on singe leurs danses.

Non seulement les romans de Scott Fitzgerald et de Farrel, représentants de ce qu'on a pu appeler « la génération perdue », peignent le scepticisme amer et le désarroi de cette société d'après-guerre, qui recherche dans la frénésie des affaires, les contacts énervants du shimmy ou l'absorption des alcools prohibés, l'oubli de ses illusions perdues, mais l'élégante Willa Cather elle-même (pour M. Coindreau, « l'insipide » Willa Cather) devient sombre. *A Lost Lady* (Une Dame Perdue), pour qui sait le lire, est le roman de la nation américaine symbolisée par cette femme encore belle, jadis pure, noble et personnelle, qui perd peu à peu dignité et distinction, et, après la mort de son époux, héroïque bâtisseur de richesses tombées aux mains des escrocs, devient une femme très vulgaire et se donne à des crapules qui la salissent :

Sans lui, elle était comme un bateau sans lest, poussée de ci de là par tous les vents, capricieuse et perverse. Elle semblait avoir perdu sa faculté de discrimination, son pouvoir de garder avec aisance et grâce chacun à sa place.

Sans *lui*... La véritable Amérique était celle des pionniers, celle de la frontière en marche. Cette fron-

tière fermée, les pionniers disparus, il semble que la société américaine a conscience d'avoir tout perdu : sa confiance en soi, sa morale, sa religion, même le sens de l'amour.

Elle a perdu sa foi dans ses richesses : on voit que les mines que l'on saccageait sans souci de l'avenir ont un fond, que les cultures extensives épuisent la terre essoufflée, que les puits de pétrole se vident ; elle a perdu confiance en ses institutions, c'est l'argent qui fait la loi ; elle a perdu toute religion, ses replâtrages de christianisme au rabais, sans autorité, sans tradition, sans racines, s'étant effrités sous les coups du positivisme scientifique ; elle n'a plus de morale, son vernis de puritanisme qui cachait un bouillonnement de passions de lucre et de violence, ayant craqué sous les coups du Freudisme. Elle ne croit même plus à sa puissance : qu'a rapporté la guerre ? A quoi sert d'avoir les plus grandes constructions du monde, les financiers les plus riches du monde et de l'histoire ?

Elle ne croit même plus à l'amour.

Vidée des élucubrations romantiques, que le laboratoire ne justifie en rien, la conjonction du mâle et de la femelle se réduit à un simple besoin physique, distrayant il est vrai (« it was fun ! » — on a bien rigolé ! — disent les personnages après une nuit à deux), mais beaucoup moins satisfaisant que la bouteille. La femme est un objet attirant sans doute, mais exigeant, bavard et ruineux. Pour quelques minutes de plaisir, on risque des années d'obligations et de querelles, tandis que le whisky est délicieusement muet et stérile.

Dans les milliers de pages de Farrel, Fitzgerald, Passos, Mac Cain, Caldwell, l'amour tel que le bon sens entend ce mot, n'est représenté que par un seul couple d'ouvriers catholiques (chez Farrel) qui stupidement met bas coup sur coup, une série de mioches braillards et sales ; mais en revanche, un fourmillement de ce que l'anglais Charles Morgan appelle « promiscuité ». Encore est-ce à dessein que plus haut, parlant de la réaction au puritanisme, j'ai employé le mot de por-

nographie au lieu d'érotisme. Ces romanciers, en effet, ne rappellent ni *Le Dieu des Corps*, ni *L'Amant de Lady Chatterley*, où Romains et Lawrence s'efforçaient de réhabiliter la pauvre chair si odieusement calomniée en montrant la pureté et la joie de l'amour charnel, les Américains n'ont pu se libérer de la tristesse puritaine, ils gardent toujours une sorte de dégoût latent ou un sourire malsain de gosse vicieux.

Hemingway peut être cité comme une exception, mais, fait très significatif, soit on n'y prête pas attention, soit même on s'en scandalise. *Un adieu aux armes* est pour moitié un récit de guerre, et pour moitié un roman d'amour ; la critique n'en retient en général que la première. Le héros de *En avoir ou pas*, a une femme légitime, il l'aime et meurt pour elle. Elle, pleure sur son cadavre ; M. Coindreau trouve cela répugnant.

En somme, l'impression générale qui se dégage des romans de cette période est une impression d'ennui, de lassitude, de dégoût.

> La demande nationale de belles robinetteries luisantes, de pâte dentifrice, de carrelage, de coiffeurs, manucures, dentistes, lunettes d'écaille, bains, et la peur insensée des maladies qui envoyait les électeurs marmonner quelque chose chez le pharmacien au sortir de leurs luxures brutales et malhabiles, tout cela semblait sale. Leur propreté extérieure devint le signe d'une corruption intime : c'était quelque chose qui brillait, mais au fond sec, répugnant et pourri,

écrit Th. Wolfe. Je le cite de préférence, uniquement parce qu'il est le seul à exprimer directement sa pensée ; des autres il faudrait citer des livres entiers, puisqu'ainsi que nous allons le repréciser, ils s'interdisent d'intervenir, de commenter, racontant seulement en témoins objectifs ; mais l'impression rendue par leurs lentes histoires, la pensée qui les inspire, sont les mêmes.

Typique, par exemple, *La Jeunesse de Studs Lonigan*, 400 monotones pages de Farrel retraçant la monotone mais régulière déchéance d'un jeune homme

tout comme un autre, jusqu'à, et y compris, une scène violente de répugnantes orgies qui se termine, très inévitablement, par un viol veule, haineux et sanguinaire.

Typique également, l'U. S. A. de Dos Passos (*Le 42e Parallèle, 1919, La Grosse Galette*), qui malgré la couleur et la vigueur de la conception, n'en est pas moins une œuvre triste et désespérante ; dont les cent personnages divers sont dans le fond sans diversité, tous désabusés, inutiles, ballottés sans rime ni raison, à la recherche d'on ne sait quoi, de rien, puisqu'il n'y a rien à trouver. L'auteur dénonce l'avilissement de la société capitaliste, mais il n'a l'espoir ni qu'elle puisse être réformée, ni que rien de meilleur vienne prendre sa place aux E. U. De chapitre en chapitre ce sont les mêmes recommencements de beuveries lassantes à force d'être semblables, qu'elles aient lieu à Chicago, Détroit ou New-York ; Paris, Rome ou Gênes (pendant la guerre). Ses mouvements de foules sont surtout des cris de gens plus ou moins ivres, vus de l'extérieur ; il se refuse à interpréter, à donner une âme à la foule. Rien de l'unanimisme généreux à la Romains. De l'armistice à Paris, par exemple, il n'a retenu qu'une vision de taxis échoués au milieu de la cohue, comme des rocs au milieu d'une marée, et des cafés bourrés de gens saouls. De New-York, dont *Le transit à Manhattan* veut être une fresque, il ne peint que des restaurants, dancings et bars, peuplés seulement d'esthètes, d'acteurs, de reporters et de gangsters. On dirait que les gens qui ont un foyer n'ont pas plus d'existence pour lui que le monde ouvrier pour Stendhal ou Flaubert.

Ellen Glasgow, au contraire, montre la vie de foyers clos, dans *The Sheltered Life* en particulier. Or elle n'est pas plus heureuse. Tout se passe comme s'il y avait une inéluctable attirance de la nature humaine vers la souffrance. « La vie abritée », c'est la vie de l'aristocratie du sud, abritée des misères matérielles par ses restes de fortune : on y a le confort, l'éducation, les traditions. Et pourtant les personnages

y souffrent autant, quoique de façon différente, que les malheureux exposés à toutes les calamités, qui peinent dans les labeurs et croupissent dans des taudis puants. A l'abri des circonstances accablantes, ils sont en proie à leurs propres cervelles : soucis d'orgueil, tortures des idées qu'ils nourrissent dans leur loisir. Leur vie abritée, ils l'occupent à en faire des tragédies.

Que l'on passe de la haute bourgeoisie aux pauvres paysans, de la forme vieillote d'Ellen Glasgow au style plus libre d'Erskine Caldwell, et c'est encore le thème de l'absurdité que l'on trouve, mais présenté cette fois par le moyen du grotesque. Comme dans le *Troïlus et Cressida* de Shakespeare, les personnages de Caldwell disent des choses et en font d'autres : ils se moquent des prêcheurs d'église et prêchent sans cesse ; revendiquent le triomphe des émotions sur la raison et sont d'insupportables raisonneurs bavards ; proclament que les contraintes de la morale puritaine empêchent seules l'harmonie, mais eux qui ne connaissent aucune contrainte ne connaissent non plus aucune harmonie ; les frères s'entretuent malgré les beaux discours de leur père sur l'instinct de famille ; celui-ci, prospecteur d'or, prétend ne jamais procéder que scientifiquement et s'empresse d'aller capturer un albinos dans l'espoir que cet « homme tout blanc » aura la faculté de déceler des pépites dans son jardin ; le candidat aux élections, pressé d'aller faire sa campagne électorale, ne bouge pas ; etc. Or, dans tout cela, aucune hypocrisie, c'est seulement la marque de l'incohérence des hommes, tous des grotesques ou des brutes.

En conclusion, ce que l'on a appelé la littérature noire, est l'expression d'une société profondément déçue. Toutes ses valeurs ont sombré ; il ne reste donc que le sentiment que la vie est absurde.

Entendons-nous bien pourtant, il ne s'agit pas de l'absurdité métaphysique chère aux existentialistes. A l'exception de Th. Wolfe parfois, comme nous le verrons tout à l'heure, jusqu'ici les Américains n'ont

été rien moins que métaphysiciens. Les mots « philosophes » et « Américains » ne pouvaient aller ensemble. Un philosophe, en effet, est un bâtisseur subjectif de systèmes dans l'abstrait, or, nous l'avons vu, l'Américain ne voulait que constater le concret devant lui. Sans doute, dans l'écroulement de ses illusions, a-t-il perdu cette assurance pleine de morgue du positivisme scientifique, qui lui faisait afficher un ridicule mépris pour tout le passé, et dire : « Nous qui savons, nous qui sommes le XXe siècle », mais il en a gardé l'attitude objective et la méfiance de toute conception idéaliste. Il aurait, pour ainsi dire, honte de se livrer aux exercices de l'art pour l'art ou à des méditations extra-temporelles quand il y a tant de malheurs et d'injustice autour de lui. Le désespoir des Américains vient uniquement d'une cruelle désillusion *sociale*.

Sartre l'a bien vu dans son analyse de *Le bruit et la fureur* de Faulkner. L'étrangeté même de ce livre a été savamment construite pour illustrer l'absurdité du temps des horlogers dont nous vivons. (C'est à dessein que j'ai cité dans la première partie, le morceau significatif sur la montre « mausolée de tout espoir et de tout désir ».) Faulkner veut montrer que le présent fait partie du passé, et qu'il n'y a pas d'avenir. Or cette conception est fausse, notre conscience est pleine d'avenir ; elle est anti-romanesque, *Le bruit et la fureur* est une réussite admirable en soi, un chef-d'œuvre, mais unique, c'est-à-dire sans avenir lui non plus ! et enfin cette métaphysique du temps n'est qu'une conséquence et une expression du désespoir social de l'auteur, c'est parce qu'il ne voit pas de solution à nos malheurs, qu'il conçoit la vie comme un jaillissement continu de catastrophes.

Quant à Dos Passos, je crois bien que la métaphysique que Sartre y voit, c'est lui qui l'y met ; que si l'homme chez Passos apparaît un être étrange, « impossible », ni libre, ni déterminé — pas libre, puisqu'il ne fait que subir ; pas déterminé, puisqu'il n'y a ni enchaînement ni loi — un être à qui il arrive des choses par *pur* hasard, un être qui, pour ainsi dire, ne

semble pas prendre part à sa propre vie, cela n'est pas l'expression d'une conception philosophique du monde, mais encore une fois le résultat du désespoir social de l'auteur pour qui rien ne sert à rien, puisqu'avec Wilson ou Harding, qu'il y ait un Tzar ou le bolchevisme en Russie, la République en France ou un Georges en Angleterre, tout revient toujours au même ; et *surtout* cela vient de l'impression produite par la manière de l'auteur qui se refuse à toute interprétation, tout commentaire, ne voulant dire que ce qui se voit, rester, selon le mot très juste de Sartre, seulement un miroir, ou comme Passos le dit lui-même, *l'objectif d'un appareil photographique.* Or un miroir ne reflète que des attitudes, un objectif ne voit pas l'intérieur des consciences ; d'où que les personnages de Dos Passos semblent être quasiment inconscients, sans un enthousiasme, sans une seule joie, sans une douleur.

Il y a une exception, Thomas Wolfe. Non seulement sa méditation va plus loin et plus profond, il se pose la vraie question métaphysique : « Pourquoi ici ? Pourquoi là ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi alors ? », mais il s'en tire par le sentiment de la beauté que les autres, enfermés dans le social comme dans une cellule close, avaient complètement perdu.

... L'incroyable magie des pêchers en fleurs au mois d'avril, l'odeur des rivières après la pluie, la gloire supraterrestre et la première verdeur d'un jeune arbre vu dans une rue de ville à l'aube au mois de mai, les chants d'oiseaux éclatants dans la lumière une fois de plus, un cri, une feuille, le passage d'un nuage, ces faits aussi éclatants que des poissons dans une eau brillante... lui revenaient maintenant...

Chez ses contemporains, la nature est soit totalement absente, soit un décor implacable et triste aux catastrophes humaines.

Wolfe, d'ailleurs, s'oppose à eux violemment, de tout son être :

... Il vit avec quelle joie venimeuse et dépravée ils se saisissaient de toute histoire de déshonneur, défaite ou tristesse, avec quel vicieux ricanement gouailleur ils accueillaient toute preuve de pardon, d'honnêteté et d'amour... une haine meur-

trière contre les haineux, les moqueurs, les trompeurs et toute la troupe des escrocs de la mort s'éleva en lui...

Aussi Wolfe est-il l'exception, et noyée dans sa propre abondance. Je puis le mettre à part et dire que jamais les Américains ne s'élèvent à une conception du cosmos, parce qu'ils restent volontairement sur le plan primaire de la politique. Ils ne sont jamais des Pascals, tout au plus des La Rochefoucaults. Entre eux et les grands de l'ancien monde, il y a toute la distance de l'angoisse à l'ennui. Ce n'est pas le grand désespoir qui veut quand même donner un sens à la vie, mais le face à face avec un vide. Réalistes, ils ne peuvent pas ne pas reconnaître la douleur omniprésente, mais positivistes, ils se résignent à ne pas lui trouver de raison.

Voilà donc où en était le roman américain à la fin de la période de prospérité qui suivit la guerre : au point de désespoir ou un pur positivisme matérialiste ne peut manquer de conduire des hommes qui ont les yeux ouverts et le cœur sensible, et qui n'ont eu ni Bergsons, ni Péguys, ni même de Carrels, pour réhabiliter de façon réaliste et virile les valeurs immatérielles. Qu'allait-il apprendre de la crise économique la plus terrible qu'ait jamais connu ce pays où les crises économiques sont maladies périodiques ?

Le crac de Wall Street éclate comme un coup de foudre. La prospérité s'effondre d'un coup. Dans la panique chacun joue des coudes, s'efforçant, pour ne pas être submergé, à monter sur les épaules des autres. Les plus forts, c'est-à-dire les plus riches surnagent, les autres coulent. La scission s'accentue, du monde en deux catégories : ceux qui possèdent et ceux qui n'ont rien, *To have and have not* (dont la traduction *En avoir ou pas* à fait penser à tout autre chose).

C'est l'époque où Steinbeck écrit *Les raisins de la colère*, ce témoignage terrible, même s'il s'y déploie une sentimentalité très primaire, contre une société qui se prétend juste et fraternelle, condamnation angoissante d'un régime de liberté qui affirme assurer

sa chance à chacun dans le respect de la propriété, alors que l'on y voit des paysans chassés sans secours ni indemnité, des terres qu'eux-mêmes avaient conquises et ouvertes. Et les longues caravanes vers l'ouest reprennent, mais cette fois vers des terres que l'on trouvera occupées, des propriétés closes, bardées d'interdictions et de barbelés, où plus rien n'est à exploiter sauf ceux qui crèvent de faim.

Mais, fait remarquable, bien que ce roman peigne une succession de malheurs et se termine en pleine catastrophe, c'est quand même une œuvre optimiste. Le leit-motiv est un jour viendra. Dans leur dénuement, les héros ont retrouvé le sens de l'entr'aide et de la fraternité, donc un sens à la vie, donc l'espoir.

Ce changement de point de vue se précise avec Saroyan, écrivain franchement optimiste. Seulement, cette fois, ce n'est plus dans des formes de la société qu'il met ses espoirs, mais dans les tendances bonnes de l'homme. Réagissant contre le nihilisme sentimental, il a décidé de croire, à tout plutôt qu'à rien, et il affirme que cela lui a réussi, qu'il est heureux. Pour cela on lui a reproché d'être bête ; mais c'est l'éternel argument par quoi les cyniques essaient de disposer de ceux qui croient en quelque chose. Il est vrai que sa philosophie a un air très puéril, mais il lui a voulu cet air-là, car c'est à des enfants qu'il s'adresse, au peuple américain, qu'il veut convaincre que par-dessus les laideurs de la vie que les hommes font, le monde est essentiellement beau. Or, que l'on dépouille la plupart des poèmes de Shelley de leurs sonorités et de leur symbolisme, c'est à peu près ce qu'il en reste. Les livres de Saroyan se présentent généralement comme des suites de poèmes lyriques, mais sans le truchement des oiseaux et des fleurs ; dans une prose très directe il dit tout bonnement ce qu'il pense. On l'a donc accusé d'être gnangnan, ce qui permet un jeu de mots à la Léon Daudet : Sarognangnan ; mais son style, admirable d'aisance et de verve simple, est infiniment moins bêta que celui de Gertrude Stein, mère du style dit « des costauds ».

Saroyan est fort discuté par certains, Steinbeck au contraire est admis par tous, et lorsqu'il écrit :

Du carbone ne fait pas un homme, ni même en y ajoutant des sels, de l'eau ou du calcium. Il est tout ça, mais il est beaucoup plus ; et la terre aussi est beaucoup plus que son analyse.

il n'y a sans doute pas là grande originalité, mais comme cela sonne frais dans cette littérature que l'on pouvait croire irrémédiablement vouée à la biochimie à la Théodore Dreiser ! Rompant avec le scepticisme de ses contemporains, Steinbeck veut croire à de la bonté dans la nature humaine, et lorsqu'il ne peut la trouver chez les gens du monde et ses confrères, il va la dénicher chez les mauvais garçons de *Tortilla Flat*.

Evolution semblable chez Hemingway. Dans *Pour qui sonne le glas*, le ton a bien changé depuis *Le soleil se lève aussi* et *Un adieu aux armes*. Non seulement le style a perdu sa sécheresse, le livre s'anime et s'allonge, mais la vie prend un sens, celui de la lutte. L'action est bonne en soi. On est loin des désœuvrés inutiles du premier livre, du désespérant « à quoi bon ? » du second, où le héros dégoûté de la guerre absurde mettait toute son énergie à la fuir ; dans *Pour qui sonne...*, il a toujours les yeux ouverts, en voit les horreurs et les mesquineries, mais il met toute son énergie à y mourir en combattant. Et pourtant, et de plus, il avait trouvé une notion du bonheur, entrevu et chéri une possibilité d'être heureux avec Maria : ne vivre que par et pour l'amour. Ce thème était déjà dans *Un adieu aux armes*, mais avec une différence capitale : la femme y mourait sans raison, d'une mort fatale et bête, inutilement comme tout, laissant le héros se retrouver seul en face du vide que l'ivresse seule peut cacher. Ici, au contraire, comme dans *En avoir*, c'est le héros qui meurt, mais qui meurt en combattant dans l'accomplissement d'une mission qu'il s'est lui-même volontairement choisie. Il n'est plus seulement le jouet désabusé

d'une absurde fatalité ; mais le lutteur qui prend part à sa propre destinée.

Autant que les thèmes du dévouement et de l'action, le retour de celui de l'amour me paraît un signe de la décadence de la littérature noire. En face de la pornographie répugnante de Farrel à Faulkner ou de la satisfaction triste d'un besoin animal chez Passos, la pureté érotique à la Daphnis et Chloé des amours idylliques de Jordan et de Maria ; en face du viol crapuleux qui termine *Studs Lonigan*, les deux vieux époux d'*Appartement à Athènes*, de Glenway Wescott, qui, dans les affres de l'oppression allemande, ne retrouvent de bonheur qu'au lit, dans les bras l'un de l'autre, bien que l'âge les ait rendus impuissants.

Rien donc, jusqu'ici, ne prouve que la littérature noire soit la seule expression vraie de l'âme de ce peuple immense et divers, que les êtres simplistes mais de bonne volonté à la Saroyan soient moins réels que les êtres simplistes et de volonté mauvaise à la Caldwell. Peut-être n'y avait-il là qu'une convention ou mode littéraire. Après tant de scepticisme et de désespoir, le choix de Saroyan de croire et celui de Steinbeck d'espérer, apparaît une réaction prévisible en ce monde où tout lasse et s'use, même les attitudes blasées.

D'ailleurs la littérature des laideurs, des crimes, des vices et du désespoir durait depuis plus de vingt ans. *Winesburg, Ohio*, de Sherwood Anderson avait paru en 1919 ; ses sujets étaient à leur tour devenus des poncifs. Il était inévitable qu'une réaction se produisît.

Partie d'une conception sociale du bonheur, il y a donc des signes que, cette conception ayant échoué, la littérature américaine commençait, à l'aurore de la dernière guerre, d'entrevoir la possibilité d'un bonheur dans un monde mauvais : soit un bonheur à deux par l'amour charnel, soit un bonheur solitaire par l'amour des autres.

Jacques-Fernand Cahen.



LES CHRONIQUES

PETITES NOTES STENDHALIENNES

Henry Debraye

Henry Debraye vient de mourir, le 31 août 1948, dans sa soixante-dixième année. Sa perte sera sensible à tous les lecteurs de Stendhal qui ne sauraient oublier que c'est à lui qu'ils doivent d'avoir pu lire pour la première fois l'édition complète de la *Vie de Henri Brulard*, de *Lucien Leuwen* et du *Journal.* Des corrections de détails, des améliorations dues à des lectures nouvelles ont pu être et seront encore apportées à leur texte, il n'en demeure pas moins que c'est Henry Debraye qui nous a fait connaître la version *in-extenso* de ces belles et grandes œuvres. De même il nous a révélé ces pages curieuses et inachevées connues sous le titre de *Suora Scolastica* et d'*Une Position sociale.*

Ancien élève de l'Ecole des Chartes, Henry Debraye avait été nommé archiviste de la ville de Grenoble quand il fut à ce titre choisi par Edouard Champion pour établir l'édition de *Henri Brulard* qui devait inaugurer chez celui-ci la publication des « Œuvres complètes de Stendhal ». C'est ainsi, et par occasion, que Henry Debraye devint stendhalien. Il le devait demeurer activement jusqu'à son dernier jour.

Appelé au poste de secrétaire général de la mairie de Grenoble, il ne cessa jamais de consacrer le plus clair de ses loisirs à l'étude de Stendhal et à déchiffrer ses manuscrits. Le peu de temps dont parfois il disposait l'obligea néanmoins à recourir à l'obligeance de Louis Royer qui, à partir du second tome du *Journal* de Stendhal, collabora avec lui pour l'établissement des notes de cet ouvrage.

Henry Debraye a en outre publié un curieux livre d'impressions et de rêveries dauphinoises intitulé : *Si Stendhal revenait...* et une bonne édition du *Rouge et Noir.* On lui doit encore plusieurs conférences sur Stendhal et quelques recueils de pages choisies de Stendhal illustrés par divers artistes.

A la mort de Louis Royer il s'était vu confier la charge de conservateur du Musée Stendhal de Grenoble, à la fondation duquel il avait pris part avec beaucoup d'activité.

Souhaitons que son successeur à cette conservation soit un vrai Stendhalien comme il y en a encore quelques-uns à Grenoble, et que le nom de Henry Debraye ne soit point oublié dans une ville qui doit tant à son zèle. H. M.

Stendhal et l'Amérique

Nous avons déjà signalé à nos lecteurs, en en publiant en français l'Introduction, la thèse de M. James Hayden Siler en juin 1940, à l'Université de Tennessee. Nous avons à leur parler aujourd'hui d'une nouvelle thèse qui vient d'être soutenue sous le même titre et sur le même sujet par M. James Fred Marshall, en 1948, devant l'Université d'Illinois.

Il faut se féliciter de cette curiosité des jeunes universitaires d'Amérique pour la pensée de Stendhal. L'étude de M. Marshall, claire et bien ordonnée, montre avec pertinence que le jugement de Stendhal sur les Etats-Unis d'Amérique a évolué parallèlement à sa pensée politique. Cette pensée politique ayant elle-même oscillé suivant ce qu'il considérait tour à tour dans le gouvernement américain,

Longtemps le système politique des Etats-Unis demeura à ses yeux comme le symbole un peu abstrait du républicanisme. Ce n'est guère qu'après l'avènement des Bourbons quand il eût vu échouer l'espoir qu'il nourrissait d'une monarchie constitutionnelle et vraiment libérale, à la manière anglaise, qu'il se demanda si l'idéal du gouvernement n'existait pas en Amérique. Son goût pour Destutt de Tracy fortifiait encore son opinion. Le *Commentaire sur Montesquieu* de ce dernier tendait à cette démonstration et Stendhal crut à son tour que la marche inéluctable des peuples les devait conduire tous à la forme républicaine. L'influence du salon Tracy, les rapports qu'il mena avec La Fayette se manifestèrent dans ce sens et entretinrent son enthousiasme pour les Etats-Unis. Il se méfiait un peu cependant de la qualité des choses intellectuelles dans ce pays et il craignait la tyrannie de l'opinion publique et du nombre. Jacquemont, à son retour d'Amérique en 1828, non moins que Basil Hall que Stendhal dut rencontrer à Paris en même temps qu'il lisait ses relations de voyage, le fortifièrent dans ses réserves qui peu à peu allaient dans le sens de l'aversion.

Il se demandait si le républicanisme ne pouvait être souvent un élément de désordre. Et la nécessité de faire sa cour au peuple lui paraissait décidément insurmontable. Le puritanisme déjà dénoncé par Volney (ce Volney qui lui avait fourni une si curieuse comparaison entre les Grecs de l'histoire et les sauvages d'Amérique) lui déplaisait aussi souverainement.

Tous ces éléments critiques le portaient à douter que la République fut le gouvernement le mieux fait pour le bonheur des hommes. Le bonheur des hommes, tout au moins tel que lui-même le concevait. Son jugement bien entendu était exclusivement subjectif, mais il l'appuyait sur des lectures nombreuses, variées et bien choisies. Il était assez sagement informé et il interprétait suivant son humeur les renseignements pris dans les livres. Il se demandait si l'art pouvait réellement exister en démocratie ; et déjà pour lui il en était à associer la forme républicaine à un bas esprit commercial et à un triste protestantisme, l'un et l'autre bien fait pour ruiner sa conception de l'amour et de la liberté.

Décidément pour sauver ce qui pouvait encore être sauvé des beaux-arts, de l'amour et de la liberté, il en revenait à préférer par réaction la monarchie et le catholicisme.

En dépit des crises de républicanisme qui l'avaient agité à différentes époques de son existence (sous la Révolution, puis au moment du procès Moreau quand Bonaparte confisqua la liberté à son profit, enfin sous la Restauration au plus fort de son admiration pour Tracy et La Fayette) son tempérament aristocratique et ses goûts voluptueux l'emportaient définitivement.

Cette évolution sincère et curieuse des idées politiques de Stendhal et de son jugement sur les Etats-Unis, M. Marshall l'a mise clairement en valeur en s'appuyant avec raison sur une chronologie qui seule permet de s'y reconnaître au sein des opinions, paradoxes et boutades que l'on peut cueillir dans tous les écrits de Stendhal. Il conclut très justement sa belle étude en écrivant que les vues de Stendhal sur l'Amérique ont en elles-mêmes un intérêt réel, étant les impressions d'un esprit à la fois vigoureux et fin. Elles sont dignes d'être retenues dans le dossier général du développement de la pensée de cet auteur. H. M.

Stendhal et Amalia Bettini

On se souvient que c'est M. Pietro-Paolo Trompeo qui le premier nous a apporté quelques renseignements sur cette comédienne de Valle pour laquelle, le 24 ou 25 novembre 1835, Stendhal fut sur le point de se prendre imprudemment d'amour. Dans sa précieuse brochure publiée en 1927, (Fratelli Palombi à Rome), M. Trompeo citait de nombreux vers des *Sonnets romanesques*, écrits en dialectes romains par G. G. Belli, où le poète louait à profusion l'actrice et ses principaux triomphes à la scène. C'est une nouvelle pièce de vers du même Belli, inédite cette fois et écrite dans un italien assez banal, qui fournit encore à M. Trompeo l'occasion de revenir sur Stendhal et Amalia B. Son article : *Stendhal in una terzina del Belli* a paru le 24 août 1948 dans « La Nuova Stampa ». Le poème de

Belli se compose de 40 tercets et a pour titre *Le 16 février*. C'est ce jour en effet qu'Amalia, qui avait joué à Rome durant la saison d'automne et du Carnaval 1835-1836, quitta la cité des Papes pour se rendre à Livourne pour la saison de Carême. Elle avait laissé à Rome beaucoup de regrets et beaucoup d'amis. Sur un ton héroï-comique Belli a passé en revue ces derniers, et a terminé son énumération par ce trait :

> Nulla aggiugniam del consolo di Francia,
> Beato lui che la vedrà a Livorno,
> Seppure il suo discorso non fu ciancia !

Beyle, à cette date, avait en effet demandé un congé et avait parfaitement pu promettre à la comédienne de lui rendre visite quand, se rendant en France, il passerait par Livourne. Le 27 mars nous le voyons noter à la fin de son manuscrit de Brulard qu'il se promet de faire quelques emplettes en passant prochainement dans cette ville. Mais, à cette date, il y avait deux jours déjà qu'Amalia Bettini avait quitté Livourne pour Trieste. Il est probable que Stendhal ne la revit jamais.

H. M.

Théophile Gautier, lecteur de Stendhal

J'ai déjà rappelé ici (*le Divan*, janvier 1936) que Théophile Gautier dans son roman d'*Avatar*, publié en 1857, avait fait de très précises allusions à Julien Sorel, et peut être à *De l'Amour*.

Ce n'est sans doute pas la seule mention que l'auteur d'*Alberte*, infatigable lecteur, et qui savait se servir de ses lectures, ait faite de l'auteur de *le Rouge et le Noir*.

En voici deux autres — et ce ne sont sûrement pas les dernières — très précises. La première se trouve dans un conte, *Jettatura*, paru en 1857 également, et où le fantastique se mêle très habilement à un réalisme très précis.

Jettarura se déroule à Naples et met en scène un Français, Paul d'Aspremont qui a « le mauvais œil ». Un grand seigneur napolitain, son rival auprès d'une jeune Anglaise, le comte Altavilla, déclare : « Je suis un homme civilisé... J'ai lu Voltaire ; je crois aux machines à vapeur, aux chemins de fer, aux deux chambres comme Stendhal... »

Le comte Altavilla avait lu les *Mémoires d'un Touriste* et quelques autres textes.

M. Henri Martineau me signale, d'autre part, un texte plus curieux encore, quelques lignes de la préface écrite par Gautier en 1868 pour les *Fleurs du Mal*. Ce bon Théo parle des délicatesses de la presse : il est à son affaire. « Ces minuties, écrit-il, paraîtront sans doute aux hommes utilitaires, progressifs et

pratiques, ou simplement spirituels qui pensent, comme Stendhal, que le vers est une forme enfantine (1), bonne pour les âges primitifs et demandent que la poésie soit écrite en prose, comme il sied à une époque raisonnable... » Et voici qui prouve que Gautier avait lu, et de près, l'œuvre du Milenese. 1857, 1868 : c'est à peine si Taine vient de relire l'œuvre de Beyle, et de la signaler, Gautier la connaissait. L'avait-il lue spontanément ou sur les conseils de Sainte-Beuve ? On aurait surpris Stendhal si on lui avait dit, environ 1840, qu'il comptait — ou compterait — parmi ses lecteurs un de ces Jeune France qu'il n'aimait guère...

Et le plus grand : Gautier, qui ne devait pas dissimuler sa sympathie pour l'inconnu que restait Stendhal, s'il faut en croire son gendre, Emile Bergerat, esprit un peu obtus, mais bon mémorialiste qui avoue craindre que son beau-père ne s'abîme l'âme à lire l'auteur de la *Chartreuse*. Parlant du « retour d'âge du génie », il souligne ce goût de Gautier pour Stendhal : « Il se manifeste, écrit-il, chez Théophile Gautier d'une autre manière mais parallèlement par cette passion qui le prit pour Stendhal et ses moindres ouvrages. Il n'en voulait plus lire que de cette encre sèche. Vainement lui en proposions-nous d'autres, plus conformes, semblait-il, à ses goûts romantiques et à son esthétique de formiste ; au bout de quelques pages distraitement coupées, il redemandait du Stendhal et s'y abîmait les yeux, l'âme peut-être... » (E. Bergerat, *Souvernirs d'un enfant de Paris*, les *Années de Bohême*, Paris, Fasquelle, 1911, p. 311).

S'attendait-on à voir l'auteur d'*Emaux et Camées*, vieillissant redemander les « moindres ouvrages » de Stendhal ? Influence de Sainte-Beuve ? de Mérimée ? ou, tout simplement de la vie ? Le fait vaut d'être signalé. P. J.

René Dollot : *Autour de Stendhal.* Milano, Istituto editoriale Italiano.

Sous ce titre passe-partout M. René Dollot a recueilli des pages qui représentent, comme le dit justement la *prière d'insérer* de son livre, vingt années d'études stendhaliennes. Le premier tiers du volume reproduit ces *Journées adriatiques de Stendhal* qui sont, je crois bien, la première contribution de leur auteur aux travaux du Stendhal-Club. Elles apportent de nombreuses et utiles précisions sur le séjour de Henri Beyle à Trieste et ses passages à Venise. Elles demeurent excellentes et d'un grand intérêt. C'est dans la capitale de la Lombardie que nous transporte ensuite la curiosité de M. Dollot qui, dans le second tiers de son ouvrage, rassemble les essais qu'il avait précédemment publiés sur les *logis de Stendhal à Milan*, sur *Stendhal et le Casin de San Paolo*, sur *Stendhal et la Simonetta*

(1) L'alexandrin : ce « cache-sottises ».

et sur *Stendhal et la Scala*. Le volume se continue par les trois chapitres qui sont respectivement intitulés : *Chateaubriand jugé par Stendhal*, *Mme de Staël vue par Stendhal* et *Stendhal et Mme Récamier.* Il se clot ensuite par une série d'études un peu dispersés et qui ont trait à *Stendhal auditeur au conseil d'État*, au *Centenaire des Mémoires d'un Touriste*, à *un ami de Stendhal : Délécluze*, etc..., etc. Ce sommaire rapide dit assez la richesse de ce livre qu'une maison d'édition de Milan vient de publier en français avec beaucoup de goût et une correction méritoire. Je ne vois que peu d'erreurs matérielles à y relever. A la page 50 cependant il faut lire que le second séjour de Beyle à Venise eut lieu du 18 au 22 décembre 1810, comme il avait été déjà dit, trois pages plus haut, et non du 8 au 22 ; il faut noter (p. 94) que Buratti est mort en 1832, et non en 1822 ; que Beyle en 1820 avait 37 ans (p. XII) et non 33 ; que c'est Alexandre et non Augustin Petiet (p. 126) qui s'est battu en duel avec Beyle en 1800 ; que c'est le père et non le mari d'Angela Pietragrua (p. 137) qui tenait boutique via Maravigli ; que lors de son premier séjour en Italie c'est en septembre 1801 et non en janvier 1802 (p. 174) que Beyle dit adieu à la Scala ; que dans le *Théâtre* de Stendhal (en 3 volumes) c'est sous le nom de Saint-Bernard et non Saint-Blancart (p. 198) que Beyle a peint Chateaubriand ; et qu'il est téméraire de dater de 1813 le dernier séjour (p. 299) de Beyle à Milan. Ces lapsus corrigés, je demanderai à M. Dollot à quelle source il a puisé que c'était *en revenant d'un dîner chez Guizot* (p. 205) que Beyle fut frappé d'apoplexie le 22 mars 1842 ? Et s'il est bien certain que c'est à *Atala* que Mme Récamier faisait allusion quand elle parlait à Stendhal du chef-d'œuvre de Chateaubriand. Il n'est que de se reporter au texte visé en note (p. 233) pour voir qu'il s'agit du *dernier des Abencérages.*

Je n'insiste point sur ces pointes d'aiguilles, mais bien sur l'intérêt que présente pour tous les curieux de Stendhal un livre aussi varié et aussi copieux que celui que nous donne aujourd'hui M. Dollot. Sur les sujets multiples qu'il a tour à tour embrassés ; l'auteur a rassemblé des éléments nombreux, connus pour la plupart, mais dispersés. Aussi est-ce grâce à son travail de synthèse que le lecteur peut prendre une vue d'ensemble des vingt questions diverses qui sont ici commodément élucidées et dont la possession ne saurait demeurer indifférente à un esprit cultivé.

H. M.

V. DEL LITTO : *Bibliographie stendhalienne* (1944-1946). *Suppléments* (1938-1943). Grenoble, Allier, 1947.

Avec une continuité méritoire M. V. del Litto poursuit, depuis la mort de notre regretté ami Louis Royer, sa publication de la *Bibliographie stendhalienne.* Il est peu de travaux plus ingrats à entreprendre que celui de ce relevé méthodique, de même qu'il y en a peu de plus utile. Les études consacrées à Stendhal dans le monde entier, les éditions et les traductions

de ses livres se multiplient, il est malaisé, bien qu'indispensable, d'être au courant de ce vaste mouvement. Aussi un tel instrument de travail est-il appelé à rendre aux amis de Stendhal, aux chercheurs, aux écrivains, aux étudiants, d'inappréciables services. H. M.

Dr André Dénier : *Esquisse d'une biographie du Dr Prunelle, Professeur à la Faculté de Montpellier, Maire de Lyon, Député de l'Isère, Médecin de Louis-Philippe, Médecin-Inspecteur des Eaux de Vichy.* Slnd.

Cette brochure résume une communication faite à la Société d'Histoire de la Médecine. Elle rassemble le fruit de longues recherches et résume ce que nous savons de plus certain sur un homme qui a joué un rôle important dans la vie de son temps. Clément Prunelle (1777-1853) nous intéresse ici surtout au titre stendhalien. Henri Beyle l'a nommé, dès 1804, au nombre de ses amis, et ils se revoyaient encore dans les dernières années de l'Empire. Nous n'en savons malheureusement pas beaucoup plus sur la question. Mais cela suffit, — et que Prunelle à Vichy ait donné ses soins à la comtesse Curial —, pour nous rendre précieux le travail du Dr Dénier. H. M.

Journal de Delécluze (1824-2828), texte publié avec une Introduction et des Notes par Robert Baschet. Grasset.

Les *Souvenirs de soixante années* d'Etienne Delécluze sont dans la bibliothèque de tous les curieux de Stendhal. Ceux-ci avaient lu également les fragments du journal publiés en 1888 et 1889 dans les *Nouvelles archives de l'art français* et dans la *Revue Rétrospective.* Comme ils ont par surcroît fait leurs délices du *Carnet de route d'Italie* de Delécluze publié en 1942 par M. Robert Baschet et qu'ils connaissent sur le bout du doigt l'excellente thèse de ce dernier, parue la même année, sur *E.-J. Delécluze, témoin de son temps*, la présente publication ne leur apprendra peut-être pas grand'chose d'important sur Henri Beyle.

Ils ne s'en réjouiront pas moins de posséder ces textes heureusement rassemblés et bien présentés. Puis il n'y a pas que Stendhal en l'affaire, il faut aussi penser un peu à Delécluze. Pour béotien qu'il ait paru souvent à Sainte-Beuve et à nous-même, ce n'en était pas moins un homme curieux et de grand mérite. Et l'on doit avouer qu'avant la publication de ce *Journal* on ne le connaissait absolument pas. En réalité ce journal n'est qu'un fragment du journal total impossible à publier aujourd'hui en totalité. Et je ne mets pas en doute un seul instant que tout ce qui valait la peine d'être extrait est bien désormais entre nos mains. Je regrette seulement que M. Robert Baschet ne se soit pas plus étendu dans son *Introduction* sur tout ce qu'il avait dû sacrifier et que, nous ayant dit le format et le nombre de pages des cahiers manuscrits, il ait

omis de préciser à quelles dates Delécluze en avait tracé le premier feuillet et les avait ensuite définitivement abandonnés.

Appliqué, consciencieux, instruit, admirateur avisé de Pierre Bayle, ouvert à tous les grands courants d'idées, même s'il ne les comprenait pas toujours, Etienne Delécluze apprend beaucoup à son lecteur sur la société de son temps. Les grandes dissertations littéraires où il se complaît sont lourdes et pédantes, mais point dénuées de clairvoyance. Et surtout il apparaît au premier chef comme un fort honnête homme.

Républicain de toujours, il déclare avoir été écœuré de la bassesse des courtisans de Napoléon, mais il témoigne qu'il le fut encore davantage de leur ingratitude, autant que de la versatilité du peuple français. De tels sentiments, comme son libéralisme en politique et sa passion anti jésuitique, étaient bien faits pour le rapprocher de Henri Beyle. On sait que Delécluze qui a d'abord consacré à Stendhal des pages d'une perspicacité assez rare, s'est ensuite constamment éloigné de lui. Il ne le comprenait plus. Le journal explique en partie cette mésentente. Ce n'est pas seulement parce que Stendhal devenait un peu plus chaque jour le premier personnage du grenier de la rue Chabanais et renfonçait dans l'ombre le maître de maison, ce n'est pas seulement non plus, comme l'avait vu Sainte-Beuve, parce que Stendhal dispersait aux quatre vents dans ses écrits l'écho de conversations que l'auteur des *Souvenirs de soixante années* entendait utiliser dans ses mémoires, c'est encore parce que Delécluze, affable et sensible, avait soif d'épanchements, de confidences et n'a jamais pu comprendre qu'on ne se déboutonnât point en sa présence. Sa sévérité tour à tour s'exerça ainsi sur Mareste, sur Ampère, sur Stendhal, car ces hommes sont demeurés sourds à ses sollicitations. Ainsi le voit-on tour à tour s'engouer et se déprendre amer et déçu. Il se sent incompris et volontiers murumure sur soi-même : « Pauvre Etienne ».

Les pages les plus révélatrices à ce sujet traitent de son amour pour Amélie Cyvoct, la nièce de Mme Récamier. Delécluze s'y peint tout entier, naïf, touchant, un peu niais, mais si brave homme !

H. M.

Les nouvelles tragi-comiques de Scarron. Stock.

Il convient de signaler ce petit volume qui, à la suite d'une préface de Jean Cassou, réunit cinq des Nouvelles de Scarron. Il nous permet de relire facilement, d'abord *la Précaution inutile*, récit plein de brio imité d'un conte de Maria de Zayias y Sottomayor, dont quelques scènes ont certainement inspiré à Molière l'idée première de l'*Ecole des femmes* et où se trouve résumée en quelques pages toute l'intrigue de la *Gageure imprévue* de Sedaine. On sait, depuis les révélations de Louis Royer, que Stendhal avait entrepris d'en tirer une nouvelle qu'il avait intitulée *Alzire* ou *Alzim* dont il avait, le 10 octobre 1838, écrit 25 pages, malheureusement perdues aujourd'hui.

Dans la dernière nouvelle (de l'édition Stock) intitulée *l'Adultère innocent*, Stendhal avait précédemment trouvé toute l'affabulation du *Philtre* qu'il composa les 24 et 25 janvier 1830, remplaçant « la sauce de 1660 par un peu de celle de 1830 ». Rien de plus instructif que de lire les deux nouvelles l'une à la suite de l'autre, pour bien saisir avec quel art Stendhal sait choisir, traduire, élaguer et développer au besoin.

Stendhal au baccalauréat

Une fois encore Stendhal est à l'honneur. En juin dernier ce sujet a été proposé aux candidats de Paris : « Dans certains de leurs romans les plus célèbres, Stendhal et Balzac ont dépeint des personnages de jeunes ambitieux, à la fois ardents et lucides : tels Julien Sorel, Fabrice del Dongo, ou bien Eugène de Rastignac. Vous prendrez pour exemple un de ces personnages, vous dégagerez avec précision les principaux traits de son caractère, puis vous direz ce que vous pensez de la vérité psychologique et de l'intérêt moral de cette peinture ». Sujet un peu ardu pour des plumes encore tendres. Mais qui aurait dû valoir le bonnet d'âne au professeur qui l'a proposé, pour avoir fait de Fabrice un ambitieux, fut-il ardent et lucide.

Stendhal l'a échappé belle

Revenant complaisamment sur son passé, M. Edouard Herriot nous comble de révélations sensationnelles. Nous apprenons ainsi, avec quel intérêt, que lorsqu'il décida de sa thèse de doctorat, le professeur lyonnais avait songé à profiter de son voisinage avec Grenoble et à consacrer ses recherches aux manuscrits de Stendhal. Quand on sait la valeur des travaux de M. Herriot, quand on se souvient de son inestimable exégèse du *Rouge et Noir* et de la bouleversante découverte qu'a été celle du livre de comptes de M. Michoud de la Tour, on peut convenir que ce jour-là Stendhal l'a échappé belle.

Le Sottisier

M. Alfred Mousset (*France Illustration*, 14 août 1948), parlant de Stendhal, a écrit avec intrépidité : « Alfred de Musset évoquera un jour les charmes de Trieste

Où Stendhal, cet esprit charmant,
Remplissait si dévotement
Sa sinécure. »

Trieste, vraiment !

LES ROMANS

Blaise Cendrars : *Bourlinguer.* Denoël.

Ces livres denses, où Blaise Cendrars a entrepris de se raconter à bâtons rompus, ont beau compter leurs 400 pages bien tassées en amples développements et en périodes sinueuses, je les trouve toujours trop courts. En fermant le volume j'ai la sensation d'avoir été frustré de cent histoires annoncées et pas encore écrites, de cent portraits d'individus que l'auteur a fréquentés et dont il n'a encore que prononcé le nom. Quand aurons-nous ainsi ses précieux souvenirs sur Ambroise Vollard ? Depuis que ce très curieux homme a disparu on n'a guère lu sur lui que des propos trop rapides accompagnés du maigre pipi de quelques profiteurs et de quelques margoulins évincés. Il serait temps qu'un témoignage indépendant, la parole d'un esprit libre se fasse entendre. Cendrars saura parler de Vollard pince-sans-rire et marchand de tableaux, comme il a fait de l'écrivain Gustave Le Rouge et du libraire Chadenat. En plus des aventures extraordinaires, ou mieux de l'aventure unique et prodigieuse, qu'est la vie de l'auteur de *Dan Yack*, il y a dans tous ses livres, pour tout sédentaire qui a beaucoup lu et beaucoup médité, une galerie de portraits, de tableaux, de visions grouillantes qui font de ces confidences et de ces inventions, sans cesse interrompues et reprises, quelque chose comme des *Mille et une nuits* modernes et adaptées à nos goûts, à nos regrets et à nos songes. H. M.

Franz Hellens : *Naître et Mourir.* Albin Michel.

M. Franz Hellens vient d'écrire un roman copieux qui, en tout temps eût été digne d'attention, mais qui aujourd'hui où ce genre est si souvent galvaudé nous paraît tout à fait remarquable. Il nous séduit par le sérieux de la pensée et par l'ampleur de la conception ; par un souci constant de vérité et par la force de l'analyse. Tant de lucidité dans l'étude des caractères et la conduite de l'intrigue aboutit parfois néanmoins à des zones d'obscurité. Ces brumes sont moins le résultat d'une expression toujours intelligible que de certains actes des personnages. Et on y pourra découvrir une ressemblance plus grande avec la vie de chaque jour. C'est une des œuvres les plus riches, les plus généreuses et les plus sincères de ces dernières années. F. S.

André Thérive : *Comme un voleur.* A l'enseigne du Cheval ailé.

André Thérive, un des fondateurs et l'un des chefs incontestés du populisme donne avec ce livre, comme en chacun de ses romans, un modèle inégalé du genre. Sous forme d'un journal extrêmement lucide et appliqué, le héros de *Comme un voleur*

s'analyse avec une intarissable complaisance et se reconnaît dénué de facultés romanesques. On sent l'auteur très disposé à l'en féliciter, car lui-même, épris du naturalisme le plus complaisant, s'interdit avec soins toute échappée possible hors d'un monde d'une écrasante vulgarité. C'est seulement au dénouement, sans sortir de sa grisaille, que l'action deviendra tout à fait rocambolesque. Il fallait du reste ce divertissement pour que le pauvre velléitaire qui tient ici la plume, esprit cultivé mais sans imagination et cœur sec, recouvre en dernier ressort son âme humaine. Ainsi, par des voies imprévisibles, mais jalonnées avec soin, les ricanements voltairiens du narrateur, aboutissent-ils à une conclusion édifiante. La muscade sort d'un gobelet crasseux, mais manœuvré avec adresse. L. B.

PAUL VIALAR : *Ecrit sur le sable.* La Table ronde.

Des récits assez brefs, étayés par une armature réaliste, solide et de bon aloi, suivant la meilleure tradition de Maupassant, des récits campés avec la sûreté que l'on admire dans *Fatôme*, dans l'*Ombre*, il y a peu d'écrivains aujourd'hui capables d'en écrire. Pour se délasser, entre les épisodes de son long roman : *La mort est un commencement* dont on a dit ici à plusieurs reprises l'éclatant et rare mérite, M. Paul Vialar donne de temps à autre un de ces contes où il sait si bien amalgamer, sur des assises naturalistes, à une intrigue bien charpentée un élément proprement humain. *Ecrit sur le sable* est un des derniers parus et l'un des meilleurs : il confirme nos jugements précédents sur son auteur. F. S.

MICHEL BRASPART : *Le divertissement.* Albin Michel.

Ce *divertissement* est à coup sûr un roman délicat, un roman où est abordé avec une sereine audace le mystère du théâtre et qui est heureusement traité sur le mode d'un divertissement sentimental. En un mot, rien de plus charmant que ce petit livre inquiet des contradictions du cœur humain et en particulier de celui des comédiens. Ce qui achève encore de le rendre anachronique, c'est son style désencombré, d'une souplesse propre à l'analyse, d'une pureté, où la moindre nuance s'inscrit comme un reflet du ciel dans une source.

L. B.

PAUL-ANDRÉ LESORT : *Les Portes de la mort.* Plon.

Les qualités du romancier des *Reins et des cœurs* se retrouvent dans ces sept attachantes nouvelles, mais plutôt en veilleuse que renouvelées. L'auteur semble y chercher des formules d'expression et son recueil en reçoit surtout une valeur d'exercice. F. S.

Gabriel Chevalier : *Mascarade.* Presses Universitaires de France.

Cinq récits qui conviennent avec Voltaire que le Monde est une pauvre mascarade. Le premier d'entre eux rapporte des souvenirs de guerre, c'est le plus direct, le plus spontané. Tout fait de choses vues et agencées suivant l'optique à la mode qui contraste joliment avec les récits des survivants de l'épopée impériale. La veulerie s'affiche plus volontiers aujourd'hui que le patriotisme. Suivent quatre nouvelles en forme de syllogisme : le départ à peine donné, le lecteur a déjà prévu le point de chute, mais il n'y arrive qu'après une élégante démonstration. L'auteur s'y montre, comme toujours un conteur alerte, du meilleur aloi et absolument maître de son art. F. S.

Julien Blanc : *Le temps des Hommes.* Editions du Pré aux Clercs.

Ce volume est le troisième de la série qui a pour titre « Seule, la vie », et qui retrace avec non moins de complaisance que d'exaspération l'existence d'un individu en marge de la société. Jules Vallès paraît assez pâle à côté de Julien Blanc. Mais le talent de l'auteur, en dépit de ses outrances, confère à la confession de son révolté, une valeur documentaire certaine et une puisance d'émotion indéniable. L. B.

Jean Guirec : *La troisième cour.* Albin Michel.

M. Jean Guirec, écrivain sensible aux émois du cœur, s'est attaché à peindre dans ce roman le premier éveil des sens chez un adolescent. Il y a beaucoup de délicatesse dans son étude un peu trouble où le rêve prend hardiment le pas sur la vie.
F. S.

Florian-Parmentier : *Le Règne de la Bête* (1939-1946). Pierre Clairac.

Auteur vigoureux et probe, M. Florian-Parmentier apporte un document irrécusable sur la morne époque de l'occupation allemande et sur le désarroi où elle a laissé la France. Peut-être a-t-il le tort d'écrire trop souvent : « Tous les moyens sont bons à ces rapineux tordcous, à ces sangsuels dévorateurs d'esgournes et de balloches... ». Mais débarrassé de cet argot inutile, le témoignage est lucide et ardent. F. S.

René Bazin : *Vipère au poing.* Grasset.

Ce roman se veut remarquable par l'atrocité des sentiments qu'il exprime. Ce nouveau Poil-de-Carotte y parle de sa mère, qui semble bien d'ailleurs l'avoir mérité, sans ménagements. Plus on tape fort, plus on est au goût du jour. Un mauvais point cependant pour l'auteur : il n'est pas ordurier et, ô prodige, il sait écrire en français. F. S.

Saint-Elme : *John ou l'ingénuité catalane.* Mercure de France.

Un petit conte délicieusement intempestif. Il offre de prime abord un régal de lettré : les jeux moirés de l'esprit tout en pointes sur Spinoza, sur Descartes, des vues fines et nuancées sur Phèdre et la psychologie racinienne. Une extrême sûreté de main et en même temps une gaucherie certaine dans la composition se font remarquer au cours de cette histoire biscornue, réaliste et féerique, plate et bouffonne, charmante et pénible. Un galop d'essai, mais prometteur. L. B.

René Arcos : *... de source.* Editions du sablier.

Les curieux qui feuilleteront la collection du *Divan* y trouveront le nom de René Arcos et le compte rendu de ses premiers recueils de poèmes, du temps légendaire de « l'Abbaye ». Depuis René Arcos n'a publié qu'un petit nombre de livres, mais tous de qualité. Le recueil de nouvelles qu'il donne aujourd'hui vaut par le choix et la variété. Le plus long récit nous introduit en Russie soviétique : c'est un document, un témoignage. Ces pages d'observation lucide informent le lecteur et laissent sa part à l'imagination. Je leur préfère toutefois ces petits tableautins, à la fois construits et condensés, qui ont pour titre l'*Inventaire* et *la Vieille taupe.* On y retrouve un réalisme d'excellente tradition. H. M.

Maurice Toesca : *Le singe bleu.* Bader-Dufour.

Le conte philosophique a été inventé pour dire à mots couverts, et en poussant le récit des événements jusqu'à l'absurde, ce que les mœurs du temps ou la police du royaume n'eussent jamais toléré. Il reste une formule commode pour se gausser des hommes et des institutions. Une pointe d'érotisme n'y messied point. M. Maurice Toesca est un écrivain trop habile pour ne pas se servir le mieux du monde de tous ces ingrédients. Aussi le roman du singe bleu est-il d'une veine excellente et d'un parfait tour de main. L. B.

Choderlos de Laclos : *Les liaisons dangereuses.* Le Rocher.

Au nombre des excellentes éditions que nous a déjà données la collection des « Grands et petits chefs-d'œuvre » publiée par le Rocher, à Monaco, s'ajoute aujourd'hui le roman fameux de Choderlos de Laclos. Ce livre est-il, comme les plus éminents critiques l'ont affirmé, le premier des romans français ? Il faut au moins reconnaître en lui une des œuvres primordiales de notre littérature. Et nous ne saurions être trop reconnaissant à M. Jean Mistler de nous en procurer aujourd'hui un texte revu avec soin sur le manuscrit et enrichi de curieuses variantes, comme de l'avoir fait précéder d'une introduction concise où tout ce qu'il nous importe de savoir est dit et excellemment dit. F. S.

LE THÉATRE

HENRY DE MONTHERLANT : *Malatesta.* Gallimard.

Cet âpre drame politique, si hautain, si dur, si humain à la fois, d'une langue si mâle, si flexible, est à mettre à côté des plus belles évocations qu'Arthur de Gobineau a tracées dans son tableau nuancé de *la Renaissance.* L'auteur ne s'y montre aucunement inférieur à son devancier. Je crois, quant à moi, que Stendhal eût aimé ce drame violent fleuri tout au plus par quelques soupirs amoureux. La figure si fortement modelée de ce Malatesta est proche parente de celle de Fabrice Colonna dont il a lui-même retracé le profil impérieux. Et que dire du Pape Paul II ? Stendhal ne l'a guère nommé que pour rappeler qu'il mourut empoisonné et pour condamner son vandalisme qui lui fit abattre une partie du Colisée. Les deux scènes qu'il remplit de sa présence dans la pièce de M. de Montherlant sont capitales. Le Pontife, Malatesta et Isotta, son épouse, s'y révèlent jusqu'au fond de l'âme. La vérité des sentiments, la grandeur des attitudes, l'à-propos des répliques en font le sommet de cette pièce harmonieuse et tendue, d'une couleur bariolée et d'un ton si varié. Œuvre d'un dramaturge qui est un poète et un moraliste. H. M.

MARCEL AYMÉ : *Lucienne et le Boucher* (pièce en 4 actes). Grasset.

Si cette pièce, écrite en 1932, date un peu, c'est d'une façon fort agréable et rafraîchissante. Le sujet en est un fait divers dont M. Marcel Aymé nous expose, de la genèse à l'aboutissement « fatal », le déroulement logique, implacable. Jusqu'au drame final, qui nous semble manquer un peu d'originalité, nous retrouvons les meilleures qualités de M. Aymé, humour à froid, verve ironique qui côtoie la bouffonnerie, sans jamais y choir ni déchoir, connaissance intelligente, aiguë, des humaines marionnettes. Le fait d'être « lue », et non « vue », est, pour une pièce de théâtre, une redoutable épreuve, épreuve que *Lucienne et le Boucher* supporte gaillardement. P. O.

JEAN-PAUL SARTRE : *Les Mains sales.* Gallimard.

C'est peut-être le propre des œuvres réussies que de donner lieu à des interprétations très différentes et souvent tout à fait opposées. D'aucuns ne veulent voir dans *Les Mains sales* qu'un pamphlet politique dont l'intrigue n'est que le prétexte. Nous pensons, quant à nous, que le drame psychologique qui se joue entre le héros et l'homme qu'il a pour mission d'abattre parce que ses idées sont en désaccord avec « le parti » est ce qu'il y a de plus grand et peut-être ce qu'il y a de plus important dans

la pièce : le futur meutrier n'a rien d'un tueur ; c'est un bourgeois venu au « parti » par idéalisme, un inquiet, un intellectuel torturé qui pense trop et trop vite, et qui ne pourra pas ne pas se dire, au moment de tirer : « Si c'était lui qui avait raison ? » Aussi, jusqu'à l'instant de la décision, subira-t-il une véritable agonie morale qui l'amènera à s'écrier, au paroxysme du drame : « Il a de la veine, lui, il ne mourra qu'une fois. Moi, voilà dix jours que je le tue, à chaque minute ». La tragédie est rendue plus intense par l'amitié qui naît et augmente entre l'homme à abattre et son assasin désigné, à mesure que le premier découvre la faiblesse du second, et que celui-ci est saisi d'admiration devant la force, l'humanité, la vérité de celui qu'il va tuer. Oui, c'est cela, bien plus que les exigences, les hypocrisies et les retournements d'un « parti » qui retient la pensée, à travers le beau texte dense et contenu de M. Sartre.

M. L.

LA LITTÉRATURE ET L'HISTOIRE

MALCOLM DE CHAZAL : *Sens-Plastique.* Gallimard.

Tout ce que l'on peut écrire en faveur de ce livre a été dit subtilement, complètement, éloquemment par Jean Paulhan dans sa préface. Cette admirable plaidoirie entrainerait l'acquittement et du même coup la reconnaissance du génie de Malcolm de Chazal si le lecteur avait la sagesse de refermer le livre sitôt achevé son ardent exposé. Mais la curiosité l'emporte hélas ! il le lit ou le parcourt. Mettons, à une époque ou La Rochefoucauld semble long, qu'il en parcourt les premières pages, et comme le lecteur moyen a de la netteté dans son jugement et, à défaut de sens-plastique, du bon sens, il conclue qu'il y a là bien du battage. Pour moi, par devoir et avec une sorte de curiosité malsaine, je me suis entêté. En y consacrant quelques instants chaque jour et en y apportant beaucoup d'application je suis parvenu au bout de ces 300 pages bien tassées. La conclusion est la même ; qu'on en ait lu pendant trente heures ou pendant une seule. L'auteur a un don bizarre pour créer des images, éprouver des sensations rares, percevoir des correspondances secrètes. Et ce don il l'a cultivé avec un tel soin que le monde entier ne lui apparaît plus autrement qu'un sujet de métaphores, dont toutes *ne se tiennent pas.* A l'aide du sixième sens qu'il s'est découvert, avec un cerveau hypertrophié à sens unique, il sécrète sans arrêt des apophthegmes dont la qualité dominante est devenue la chinoiserie. Ainsi un esprit distingué qui aurait pu nous offrir un petit recueil de pensées piquantes, d'aperçus neufs et d'images poétiques s'est mué en une monstrueuse machine à produire sans arrêt des « pensées ». Ne nous étonnons pas si la plupart

nous demeurent inintelligibles à nous qui n'avons pas de sixième sens. Du reste la cause de notre infériorité et la recette de sa magie l'auteur nous les livre au cours de son volume : *Passer du cerveau au cervelet pour revenir au cerveau, et prendre l'idée à revers, tel est le propre du génie. Ce qui fait l'idée géniale c'est qu'elle présente* l'inverse *aux yeux du lecteur, le dos de l'idée en même temps que la face.*

Tout le recueil et la *post-face* exhalent ainsi une même prétention. Une ingéniosité réelle, cultivée, forcée, débridée ne mérite pas tant d'encens. Reconnaissons le don des images (encore les faut-il débarrasser de leur surcharge d'affèterie et de leur poésie pour modiste), des rapprochements imprévus et souvent féconds (dont il faut émonder le simplement baroque, les fausses vues physiologiques, les inventions sans support vrai), quelques remarques sensibles sur le mariage des couleurs (avec abus des mêmes tournures, la hantise de certains mots comme le mot : hanches), et parfois de loin en loin une pensée morale, aiguë et valable.

Ce n'est certes pas négligeable. Et je n'insisterai pas sur la « philosophie » que l'on pourrait aisément prétendre trouver sous tant d'affirmations. Je m'en tiendrai aux métaphores, et reconnais volontiers que celle-ci (la première que cite Paulhan) est curieuse : « Tous les peureux ont une démarche d'aiguille, comme pour coudre et refermer le regard qui les fixe ». Encore que sur le même sujet, je préfère celle-ci : « Tous les peureux sont bègues du regard ». Mais que penser de ceci : « L'homme, dans le désir, bombe de la pupille, et la femme bombe du blanc de l'œil » ? Ou encore : « Les peaux mortes sur l'épiderme sont les œillères du toucher. L'homme n'a le toucher plein, à vision totale, qu'au sortir de l'utérus » ? Si le lecteur est aussi incapable que nous-même de les expliquer et de les approuver, du moins y trouvera-t-il de bons exemples de la *manière* de M. de Chazal. Un autre fait qui me frappe : c'est qu'avec un don incontestable de créer des images neuves, ce « penseur » soit si peu poète. A moins qu'on veuille trouver sa poésie propre à cette accumulation de matériaux, plus ou moins difformes, jetés pêle-mêle, à pied-d'œuvre. H. M.

SIMONE DE BEAUVOIR : *L'Amérique au jour le jour*. Ed. Paul Morihien.

Il est curieux de comparer le livre de Mme de Beauvoir avec celui de M. Troyat — *La case de l'oncle Sam* — dont nous parlions ici récemment ; plus curieux encore de constater que ces deux auteurs d'esprit et de réaction si différents, tour à tour charmés et repoussés par l'Amérique aux mille visages, en sont arrivés à la même implicite conclusion. L'un comme l'autre, ils se défendent de juger : ils ne font que dire ce qu'ils ont vu et comment ils l'ont vu ; mais le simple exposé des faits constitue le plus implacable jugement...

Mme de Beauvoir, qui possède une activité et une vitalité

sans égales, en a vu en quatre mois plus que bien d'autres en un an. D'abord conquise, elle butte bientôt sur les questions sociales et politiques, puis sur le caractère même, fondamental, de l'Américain. On la sent toujours et préventivement « en défense ». Son récit, s'il y perd en objectivité, y gagne en puissance et en aperçus personnels et fougueux. Nous apprenons à la connaître mieux encore qu'elle ne nous apprend à connaître l'Amérique, cette Amérique qu'elle voit, comme l'a vue M. Troyat, inquiète, insatisfaite, mais reniant son malaise intérieur, niant l'existence même du malheur qu'elle considère *a priori* comme un crime, cantonnée volontairement dans ses notions tout d'une pièce sur le bien et le mal. Le Journal de Mme de Beauvoir, bien que riche en notations spirituelles, n'est pas *amusant* au sens propre du mot. Il est mieux que cela : il vous passionne, même quand il vous irrite, il vous retient, vous travaille aux entrailles. Il est tendre parfois, souvent ému, plus souvent encore dur, sévère, partial, impitoyable et généreux, semblable à ces redoutables prophètes de la Bible qu'il fallait bien que l'on écoutât, que l'on suivît, parce que, même outrancière et tendancieuse, leur parole contenait une charge incendiaire de vérité. P. O.

HENRI MICHAUX : *Ailleurs.* Gallimard.

Comme les autres construisent en Utopie, M. Henri Michaux s'est réfugié Ailleurs. Et ses notes de voyages nous retracent avec un soin appliqué ses séjours en Grande Garabagne, au pays de la Magie, au Podema. Nous retrouvons partout le même goût de l'étrange et du singulier, au point que l'ingéniosité grande de l'auteur et ses rares facultés d'invention n'arrivent pas à sauver son recueil de la monotonie. Il n'est point aisé d'y discerner au surplus quand et comment le lecteur a franchi la frontière des trois états. Même humour pincé, et même délectation sombre, même logique dans l'illogisme dans ces tableaux aux lignes et aux couleurs discrètes. Quelques-uns sont plaisants, davantage complaisamment absurdes, mais leur accumulation lasse. Il vaut mieux reprendre *Gulliver.* F. S.

MAURICE ED. SAILLAND : *A travers mon binocle.* Albin Michel.

Le prince Curnonsky nous abandonne avec ce petit livre alerte les premiers feuillets de ses souvenirs. Ceux-ci lui sont prétexte à quelques mirobolantes histoires qu'il est le seul, prétend-il, à connaître. Fichtre, je le crois bien ! En revanche son peu de souci de la biographie de Cézanne et du caractère de Vollard qu'il ne craint pas de mettre en scène est patente. Aussi le plus souvent l'auteur conserve-t-il à ses personnages un anonymat soigneux, prudent et nécessaire. Ce qui est une

drôle de façon d'écrire ses *Mémoires.* Après ces quelques réflexions j'accorderai volontiers que le prince est un conteur narquois qui fera les délices des amateurs d'œuvres saines et transparentes. Avec l'âge sa philosophie, cette délicieuse philosophie des habitants du val de Loire, s'est décantée en prenant de la bouteille et juge avec humanité l'existence et les hommes. Pour avoir écrit les pages intitulées *Noël! Noël!* je lui pardonne tous les « mais je m égare, comme eut dit feu Gémier », et je range son petit livre à égale distance d'Epictète et de Brillat-Savarin. H. M.

ODETTE PANNETIER : *Quand j'étais candile.* Julliard-Sequana.

Je n'aurais pas la candeur de croire à celle de Mme Odette Pannetier au temps où elle écrivait dans *Candile.* Mais le jeu de mot s'imposait. Je ne connais pas Mme Pannetier et crois ne l'avoir jamais vue. Mais je n'ai pas oublié ses papiers sensationnels et ses souvenirs sont fort amusants. Candeur à part, je crois qu'à ses débuts elle apportait une certaine dose d'ingénuité dans la rosserie. Son livre prouve encore qu'elle n'est pas dénuée de bon sens, qu'elle ne manque pas de cran et qu'elle sait être fidèle à ses amis. Cette dernière qualité est chose assez rare pour mériter qu'on la salue quand on la rencontre !

F. S.

MARIE DORMOY : *Le chat Miton.* Editions Spirale.

Voici un album qu'eussent feuilleté avec intérêt un Mérimée, un Baudelaire, un Taine, un Loti. Il retrace seulement la vie quotidienne d'un chat, contée avec simplicité et émotion par Mlle Dormoy et est illustré de très belles photographies. Livret à placer à côté des récits sur les chats qu'ont écrits un Marcel Jouhandeau ou un Paul Léautaud. C'est ce dernier qui a préfacé l'histoire du chat Miton de cette patte d'écrivain qui, elle aussi, sait être de velours mais qui ne dissimule jamais longtemps qu'elle est armée de griffes... Heureusement.

H. M.

MARCEL AUBERT : *La France glorieuse au moyen âge.* Laffont. — A. O. PERNIKOFF : *La France.* Plon.

C'est toujours avec une grande satisfaction qu'on voit mettre à la portée du public les trésors du moyen âge français. Cette période si riche connaît une défaveur que son éloignement explique mais ne justifie pas. Le livre lumineux et précis de M. Marcel Aubert doit contribuer à répandre, spécialement de l'architecture et de la sculpture au moyen âge, une connaissance dont chaque Français devrait posséder un minimum. Signalons également le livre très complet et bien illustré de M. Pernikoff qui est une petite encyclopédie de tout ce que doivent savoir de la France non seulement les étrangers mais aussi les Français. M. L.

HENRY HUGAULT : *Bourdelle. Tradition ou Révolution.* Editions du Triolet.

Une étude bien informée claire et enthousiaste sur le grand sculpteur. Il est dommage seulement qu'elle ne soit pas illustrée. Des pages semblables gagneraient à être publiées avec une soixantaine de reproductions choisies. Qu'attendent les éditeurs d'art pour publier ainsi sur Bourdelle l'album attendu ?

L. B.

GUSTAVE CHARLIER : *Le mouvement romantique en Belgique (1815-1850). I. La bataille romantique.* La Renaissance du Livre.

Rompu à la connaissance de la littérature française du moyen âge à nos jours ; spécialiste de l'histoire littéraire en Belgique, nul n'était, autant que le Pr Gustave Charlier, désigné pour entreprendre la vaste enquête que nécessite l'exposé du mouvement romantique en Belgique. En voici le premier tome qui nous conduit de la chute de l'Empire à la Révolution de 1830. Rien de plus complet, de plus clair, de plus méthodiquement classé, d'une lecture plus attrayante que cet exposé. Le mouvement romantique en Belgique pour sa plus grande part n'est guère, surtout à son début, que le reflet du grand courant qui agite les littératures européennes avec Manzoni en Italie, avec Gœthe et Schiller en Allemagne, avec Walter Scott et Byron en Angleterre et avec en France Lamartine, Hugo et ces dramaturges en chambre les Vitet, les Rémusat, les Mérimée qui semblent tous éclos à la suite des prédictions de Stendhal. Je schématise et supprime à plaisir bien des noms importants, mais je ne songe nullement à résumer le beau livre de M. Charlier. On y trouvera les événements exposés avec toute leur complexité, toutes leurs nuances par un des maîtres de la critique.

H. M.

ANTOINE ORLIAC : *Mallarmé tel qu'en lui-même.* Mercure de France.

M. Antoine Orliac, en ce livre poursuit l'édification de cette *Cathédrale symboliste*, commencée en 1933 par *La délivrance du rêve* et dont le troisième volume annoncé montrera *La survie du symbolisme.* Cette survie, dont M. Orliac est pourtant un vivant témoignage, paraît bien problématique, en tous cas bien limitée, à l'époque des masses, quand pour tant de nos contemporains, l'essence est subordonnée à l'existence, quand s'efforce au triomphe, un matérialisme qui se relève par le mot « historique » à peu près comme le mot chien pour Pécuchet se relevait par « dévorant » ; alors que, comme le note justement M. Henri Clouard dans sa récente « Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours », le symbolisme, victoire de l'idéalisme, « garde un caractère commun au principe de toutes ses divergences : l'individualisme intégral ».

De cet individualisme et de cet idéalisme, Mallarmé est un exemple extrême et c'est ce qui se voit à l'évidence en son œuvre et dans l'ésotérisme qui est son trait le plus connu, dans ce « Fuir là-bas, Fuir ! » qui le hante.

Il faudrait beaucoup de place pour parler comme il faut du livre très neuf de M. Antoine Orliac où l'on trouve maints renseignements et des vues éclairantes sur la pensée de Mallarmé et sur sa philosophie d'initié. P. Ch.

BERNARD DE VAULX : *L'échéance de 1852.* Self.

M. Bernard de Vaulx a de l'avance. A peine la célébration des beaux jours de 1848 est-elle terminée qu'il s'attaque aux suivants. Il ne nous laisse pas respirer. Il a raison. Il déblaie le terrain. Il marche en éclaireur. Toute la presse, de 1848 à 1852, lui est passée sous les yeux. C'est une besogne utile, quand elle est faite comme la sienne et qu'on y apporte comme lui une clairvoyance et une méthode. Elle lui a permis d'observer dans une circonstance donnée, ce phénomène politique connu qui conduit un peuple de la libération à l'asservissement aussi rapidement qu'il était allé de ceci à cela, peu de temps auparavant. Historiens, à vos pièces... d'archives ! Le « perpétuel recommencement » se porte bien. P. A.

AURIANT : *Quatre héros d'Alphonse Daudet.* Mercure de France.

Sous un titre qui n'indique ni la richesse ni le poids de son livre, M. Auriant publie une suite d'essais disparates mais d'un intérêt constant. Pourquoi un tel ouvrage fait de bric et de broc ? Alors qu'en rassemblant tous les articles sur Daudet qu'il a donnés en revue, l'auteur eût composé un recueil autrement compact. N'importe, les morceaux rassemblés ici sont souvent savoureux. Un seul reproche, certains, comme l'essai sur Gobineau, nous laissent sur notre faim. F. S.

MAXIME LEROY : *Vie de Sainte-Beuve.* J.-B. Janin.

A dire le vrai ce livre ne raconte pas du tout la vie de Sainte-Beuve. On y verra en revanche, excellemment esquissée, la biographie intellectuelle du grand critique. Ayant déjà écrit deux ouvrages qui font autorité sur la pensée et sur la politique de Sainte-Beuve, M. Maxime Leroy avait tous les titres requis pour entreprendre cette nouvelle, mais trop brève, étude.
F. S.

BERNARD GUYON : *L'art de Péguy.* Cahiers de l'amitié Charles Péguy.

Entre tant de livres consacrés à la vie ou à la pensée de Péguy, trop peu s'inquiètent de l'art de Péguy. Grand prosateur,

poète envoûtant, il a été victime de quelques jugements sommaires qui n'ont voulu voir dans son usage de la répétition que faiblesses et balbutiements. L'essai trop cursif, mais bien informé et d'une attention profonde de Bernard Guyon insiste avec raison, en donnant des exemples judicieusement choisis, sur l'art souverain de cet écrivain de bonne race. F. S.

GABRIEL-URSIN LANGÉ : *En la fête de J.-K. Huysmans.* S. l. n. d.

Cette mince plaquette, qui décèle une piété et une érudition huysmansiennes réelles et ferventes, plaira aux nombreux dévots de l'auteur de *la Cathédrale.* Elle a été tirée pour le quarantième anniversaire de la mort de Joris-Karl et elle retrace, brièvement mais avec pertinence, douze « leçons ». Entendez : douze pèlerinages accomplis, en actes ou en pensée, aux lieux où se perpétue le souvenir de celui qui a aimé les vieux quartiers de Paris et les a si bien décrits, et à certains passages d'une œuvre toujours vivante et toujours agissante. Nouvel acte de foi d'un écrivain qui a déjà décrit les logis et retracé les itinéraires de Huysmans. F. S.

LUCIEN DE SAMOSATE : *La déesse syrienne.* Traduction, prolégomènes et notes de MARIO MEUNIER. Janick.

Peu m'importe en vérité que *la déesse syrienne* ait eu, ou non, Lucien pour auteur. Où tant de savants éminents n'ont pu s'accorder, un ignorant n'a rien à dire. Rien, sauf le plaisir qu'il a pris à la lecture de ce texte dans l'alerte traduction de Mario Meunier, dont les notes lui ont au surplus beaucoup appris. Comme ces dieux de Syrie nous sont en réalité de vieilles connaissances et comme cette mythologie rappelle celle des Grecs en même temps que les plus vénérables récits bibliques ! Les fables de ce petit livre m'ont tenu sous le charme quelques heures trop courtes. Et je remercie Mario Meunier de son érudition si aimable. L. B.

PIERRE JOURDA : *Le Gargantua de Rabelais.* S. F. E. L. T.

Dans la collection des *Grands événements littéraires*, voici une excellente mise au point de tous les problèmes importants que pose le *Gargantua.* M. Jourda ne laisse rien au hasard, rien dans l'ombre de ce qui peut se résoudre ; il réussit à éclairer des questions douteuses, comme celle de la date exacte où fut composé et publié ce chef-d'œuvre, ou celle, plus périlleuse, que posent les idées religieuses de Rabelais. Ce petit livre, d'une lecture agréable, sera utile aussi bien aux étudiants qu'au grand public. M. L.

Gabriel Faure : *Essais sur J.-J. Rousseau.* Arthaud.

Les six chapitres de ce petit livre ne prétendent certes pas donner un portrait complet de l'auteur de l'*Emile.* Harmonieusement groupés autour de l'histoire de Rousseau en Dauphiné, ils forment néanmoins un tout et esquissent avec bonheur l'essentiel d'une figure aussi complexe que séduisante. Il n'a pas fallu beaucoup plus de cent pages à Gabriel Faure pour rappeler quelques épisodes culminants de la vie de ce singulier Jean-Jacques, pour évoquer son incomparable talent et nous faire toucher du doigt les qualités et les tares de son caractère. Aussi la lecture de ces cent pages procure-t-elle un constant régal. F. S.

Adolphe Boschot : *La jeunesse d'un romantique : Hector Berlioz* (1803-1831). — *Un romantique sous Louis-Philippe : Hector Berlioz* (1831-1842). Plon.

Je n'entreprendrai pas de répéter ici tout ce que la connaissance profonde, méthodique et intime, d'Hector Berlioz doit à M. Adolphe Boschot. Les livres qu'il a consacrés au grand musicien romantique sont aujourd'hui classiques et ont valu à leur auteur une renommée des plus légitimes. Il convient seulement de signaler la nouvelle édition, revue, remaniée, mise au courant des plus récentes découvertes qui est actuellement en cours de publication. Les deux premiers volumes de cette œuvre capitale viennent de paraître. H. M.

Jacques Chabannes : *Glatigny.* Grasset.

Qui se souvient aujourd'hui de ces excellents poètes, qui brillèrent au second rang du Parnasse et qui avaient nom Albert Glatigny, André Lemoyne, Léonce Depont ? Les misères d'une vie errante, où il ressuscita en partie la triste épopée du *roman comique* ont plus fait que ses vers pour la mémoire de Glatigny. Et pourtant il a écrit des poèmes émus et il a chanté avec une véritable sensibilité les paysages entrevus. Le livre de Jacques Chabannes rappelle avec agrément les étapes de ce « fantaisiste » et les tristesses de ce cœur aimant. F. S.

Maurice Maeterlinck : *Bulles bleues.* Editions du Rocher.

Ces pages aimables ne seront pas inutiles à un biographe appliqué, on était néanmoins en droit d'attendre davantage de Maurice Maeterlinck. Sans doute l'auteur n'a-t-il voulu, par hygiène, ne réveiller que les heures claires de sa vie. F. S.

Marianne Oswald : *Je n'ai pas appris à vivre.* Domat.

Mlle Marianne Oswald n'a pas appris à vivre. C'est une façon de parler. Ce qui paraît plus vraisemblable, c'est qu'elle n'a pas

appris à écrire. Mais on a dû la persuader du contraire. Et cela nous vaut une autobiographie débordante de fausse ingénuité, de faux réalisme, de faux tragique, de faux esprit. Il paraît que cela plaît. J'aime encore mieux la préface de M. Jacques Prévert. A côté du reste elle parait presque simple.

C. B.-D.

MARY MARQUET : *Les Impérissables.* Editions de la nouvelle revue critique.

D'une touche légère, Mme Mary Marquet évoque ici toute une galerie d'acteurs et d'actrices dont les noms seuls sont déjà prestigieux. Quelques-uns de ces courts portraits — Victor Boucher, Lugné Poe, Antoine, Eve Lavalière — sont particulièrement réussis.

M. L.

Les Essais.

J'ai d'autant plus plaisir à signaler les *Cahiers* qui paraissent sous le titre modeste des *Essais* qu'au début du siècle une jolie revue fondée par Jean-Louis Vaudoyer groupait autour de lui sous le même vocable, Eugène Marsan, les frères de Traz, les frères Vallery-Radot, Pierre Hepp, Fernand Divoire, Germain Blechmann et l'auteur de ces lignes. Les nouveaux essais ont publié quelques récits excellents comme *la Tempête* de Henri Bosco, l'*Ennui, la peur et la mort* de Philippe Dumaine, *les Sabots de Nurembert* de Raymond Las Vergnas et sur Jean Paulhan, quelques pages de critique, vives, pertinentes et nuancées de William François.

H. M.

GASTON CRIEL : *Swing.* Editions Universitaires françaises.

Ce petit essai sur le jazz nouveau ne manque pas d'intérêt tant par les notations justes qu'il renferme, que par le style haché, explosif, « swing » en un mot, dans lequel l'auteur a tenté de les exprimer. Pourquoi faut-il que l'hyperbole vienne tout gâcher et nous rende un peu méfiants à l'égard d'un art qui pousse ses supporters à de tels excès d'éloge ?

C.-B.-D.

MARIUS AUDIN : *Somme typographique. Premier volume. Les Origines.* Paris, Paul Dupont.

Le seul énoncé de cet ouvrage qui doit comprendre plusieurs volumes en dit l'intérêt considérable. Il a pour auteur un maître imprimeur dont la haute autorité et l'érudition sont reconnues de tous. Nous ne pouvons ici que signaler les heureux débuts de cette très utile publication et assurer que nous en attendons impatiemment la suite et l'achèvement.

H. M.

TABLE
DES ANNÉES 1947 ET 1948

LES POÈMES

FANTAISIES ET NOUVELLES

ÉTUDES ET SOUVENIRS

LES CHRONIQUES

par

Pierre Arrou ; Claude Badalo-Dulong ; Louis Bombet ; Jacques-Fernand Cahen ; Philippe



N° 16.079 - 10-48 *Le Gérant :* B. Grisard.

Librairie *Le Divan*, Paris, éditeur

Imp. par l'Imp. Alençonnaise, pl. Poulet-Malassis, Alençon (Orne)
Dépôt légal 1948, 4e trim. — N° d'ordre : 1.000